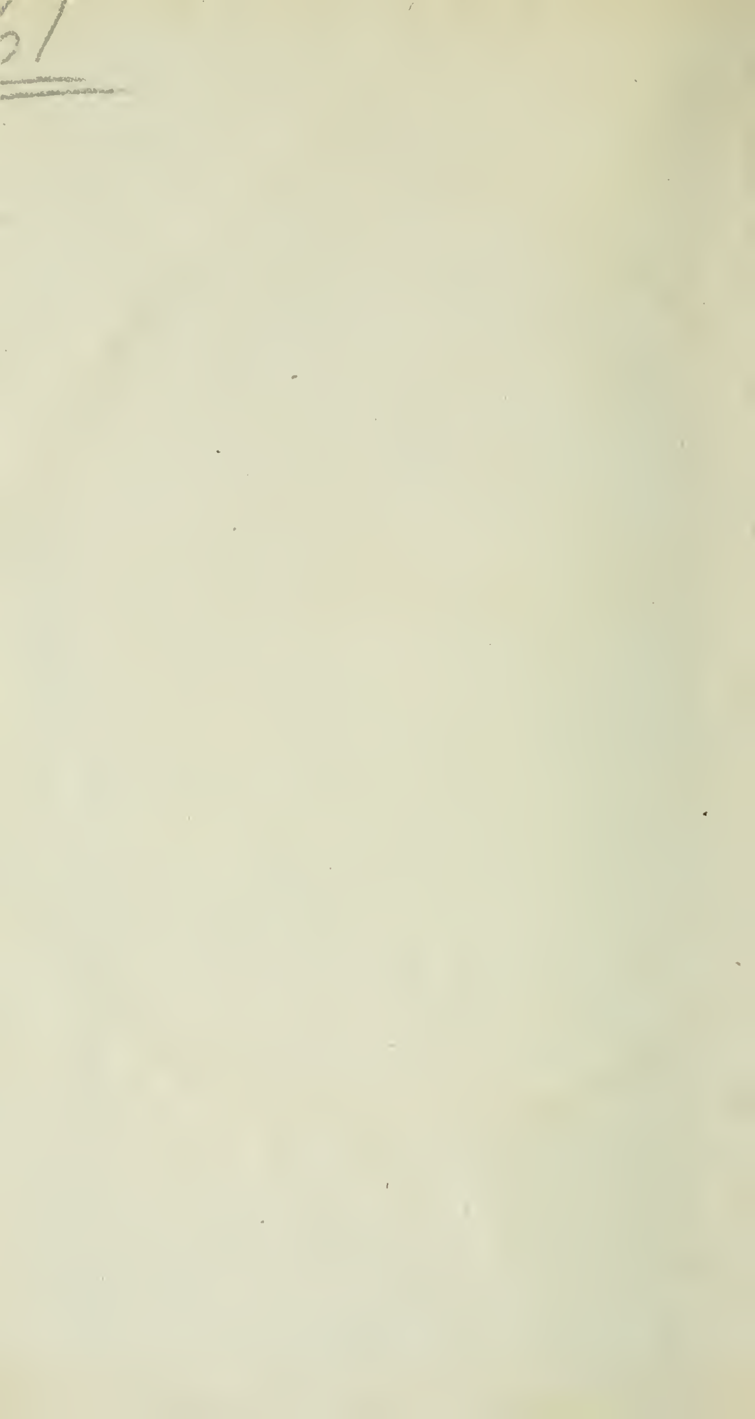






ŒUVRES
DE BOSSUET.

TOME XI.

Se Trouvent

A VERSAILLES,

CHEZ LEBEL, Éditeur, imprimeur du Roi et de l'Évêché, rue Satory, n.° 122.

A PARIS,

LE NORMANT, imprimeur-libraire, rue de Seine, n.° 8;
PILLET, imprimeur-libraire, rue Christine, n.° 5;
BRUNOT-LABBE, libraire, quai des Augustins, n.° 33;
BLAISE, libraire, quai des Augustins, n.° 61;
LE CLÈRE, libraire, quai des Augustins, n.° 35;
BOSSANGE ET MASSON, imprimeurs-libraires, rue de Tournon;
RENOUARD, libraire, rue Saint-André-des-Arts;
TREUTTEL ET VURTS, libraires, rue de Bourbon;
FOUCAULT, libraire, rue des Noyers, n.° 37;
AUDOT, libraire, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n.° 18.

ET A BRUXELLES;

LE CHARLIER, libraire.

ŒUVRES

DE BOSSUET,

ÉVÊQUE DE MEAUX,

REVUES SUR LES MANUSCRITS ORIGINAUX,

ET LES ÉDITIONS LES PLUS CORRECTES.

TOME XI.



A VERSAILLES,

DE L'IMPRIMERIE DE J. A. LEBEL,

IMPRIMEUR DU ROI.

1816.

SERMONS.

I.er SERMON

POUR LA FÊTE

DE TOUS LES SAINTS,

Prêché à Metz, en faveur d'une assemblée de charité, consacrée au soulagement des pauvres malades.

Le discours n'est point entier ; mais, quoique imparfait, il contient des vérités qui le rendent très-intéressant. L'auteur y fait voir ce qu'exige envers les pauvres et les misérables la miséricorde reçue ou espérée.

Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.

Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. Matth. v. 7.

La solennité de ce jour, et la charge particulière qui m'est imposée, m'obligent à partager mon esprit en deux pensées bien contraires, et à vous faire arrêter les yeux sur deux objets bien différens. Et premièrement, chrétiens, c'est l'intention de la sainte Eglise que l'on prêche dans toutes ses chaires la gloire des esprits immortels qu'elle honore tous aujourd'hui par une même célébrité. Et pour suivre ses volontés, il faut que par cette clef admirable de la parole divine à laquelle rien n'est fermé, je vous ouvre les portes sacrées de la céleste Jérusalem, et

que je vous fasse entrer dans ce sanctuaire adorable, où tous ces esprits bienheureux se reposant de tous leurs travaux, sont rendus dignes de porter leur bouche à la source toujours féconde de félicité et de vie. C'est le premier objet que l'on me propose : mais voici que d'un autre côté on me charge de recommander à vos charités de prendre soin des pauvres malades, et de vous animer, si je puis, à vous joindre d'un zèle fervent à cette sainte société, qui ayant formé depuis quelques années le dessein de les soulager dans leur extrême misère, s'est liée et dévouée depuis peu à cette œuvre salutaire, avec une ferveur nouvelle et un saint accroissement de dévotion. Que ferai-je ici, chrétiens, partagé entre deux matières qui paroissent si opposées? D'un côté il faut que je vous fasse entendre les cantiques harmonieux et la ravissante musique par laquelle les saints expriment leur joie : et l'on m'oblige dans le même temps de faire résonner à vos oreilles les gémissemens des infirmes, et les plaintes des languissans. Il faut élever nos esprits à cette cité bienheureuse et brillante d'une lumière immortelle; et en même temps il nous faut descendre dans les demeures tristes et obscures où sont gisans les pauvres malades. Et comment sera-t-il possible de marcher dans le même moment en des lieux si différens, et sur des chemins si contraires? Toutefois nous nous trompons; chrétiens, ce n'est qu'une fausse apparence, et si nous savons pénétrer les mystères du christianisme et la doctrine de notre Evangile, nous demeurerons convaincus que ces deux objets que l'on nous présente, quoiqu'ils semblent fort

opposés, sont unis nécessairement d'une liaison très-étroite. Car, dites-moi, je vous prie, mes frères, qu'est-ce que le ciel? qu'est-ce que ce séjour glorieux? C'est le lieu que Dieu nous prépare pour y recevoir la miséricorde. Et les chambres des pauvres infirmes, les lits non de repos et de sommeil, mais d'inquiétudes et de veilles laborieuses où nous les voyons attachés? C'est le lieu que Dieu nous destine pour y faire la miséricorde. Et maintenant ne voyez-vous pas quelle liaison il y a entre la miséricorde reçue et la miséricorde exercée? *Bienheureux les miséricordieux;* voilà ceux qui exercent la miséricorde: *parce qu'ils obtiendront la miséricorde;* et voilà ceux qui la reçoivent. Ne croyez donc pas, chrétiens, que ce soient deux choses fort éloignées de regarder en un seul discours les heureux et les misérables. Vous voyez que notre Sauveur met ensemble les uns et les autres; et cela pour quelle raison? C'est qu'en nous montrant le lieu bienheureux où il répand sur nous la miséricorde, il nous fait voir où il nous faut tendre: et en nous parlant du lieu où nous la pouvons exercer, il nous montre le droit chemin par lequel nous y pouvons arriver. Ouvrez vos mains, dit notre Sauveur; ouvrez-les du côté de Dieu, ouvrez-les du côté des pauvres: ouvrez pour recevoir, ouvrez pour donner. Si vous fermez vos entrailles sur les nécessités de vos frères, la source de la miséricorde divine se tarira aussitôt sur vous: ouvrez-leur et votre cœur et vos mains, elle coulera avec abondance. C'est, mes frères, cette liaison et cette concorde admirable entre la miséricorde que nous espérons et la miséricorde que

nous exerçons, que j'espère traiter en deux points avec le secours de la grâce. Je vous représenterai avant toutes choses avec quelle libéralité Dieu exerce sur nous sa miséricorde, lorsqu'il nous reçoit dans son paradis : et après je tâcherai de vous faire voir combien cette abondance de miséricorde que le Père céleste témoigne envers nous, en nous appelant à sa gloire, nous oblige d'avoir de tendresse pour nos frères qui sont ses enfans et les membres de son Fils unique. C'est le sujet de tout ce discours.

PREMIER POINT.

Commençons avec allégresse à publier les miséricordes que notre bon Père exerce sur nous, lorsqu'il daigne nous appeler à la gloire de son royaume. Disons, confessons, publions, que nous n'y pouvons entrer que par grâce, par un pur effet de bonté, par un sentiment de miséricorde. Et le Sauveur nous le dit dans notre Evangile : *Misericordiam consequentur* (1), « ils obtiendront miséri» corde (*) ». Quelle est cette miséricorde que le Fils de Dieu leur promet? Je soutiens que c'est la vie éternelle : *Regnum cœlorum* (2), « le royaume des » cieux » : *Deum videbunt* (3), « ils verront Dieu » :

(1) *Matth.* v. 7. — (2) *Ibid.* 3. — (3) *Ibid.* 8.

(*) Bossuet s'étoit contenté de mettre dans son manuscrit les textes latins qu'il emploie dans ce sermon; il se proposoit sans doute d'ajouter la traduction de ces textes, lorsqu'il prêcheroit. Nous avons donc cru devoir la suppléer aussi dans l'impression. C'est la règle que nous suivrons à l'égard de tous les sermons qui se trouveroient dans le même état. Il nous suffira d'en avoir prévenu le lecteur en commençant, sans être obligés à chaque fois de réitérer l'avertissement. *Edit. de Déforis.*

possidebunt terram (1), « ils posséderont la terre » : *terram viventium* (2), « la terre des vivans » : *saturabuntur* (3), « ils seront rassasiés » : *inebriabuntur* (4), « ils seront enivrés » : *satiabor cùm apparuerit gloria tua* (5), « je serai rassasié lorsque votre » gloire se manifestera » : *consolabuntur* (6), « ils » seront consolés » : *absterget Deus omnem lacrymam* (7), « Dieu essuiera toutes les larmes » : ainsi, *misericordiam consequentur*, « ils obtiendront la » miséricorde ».

En effet, que pouvons-nous espérer, misérables bannis, enfans d'Eve, c'est-à-dire enfans de colère, enfans de malédiction, naturellement ennemis, chassés du paradis de délices? Si l'on nous rappelle à notre patrie, si l'on nous tire de l'abîme, que devons-nous faire autre chose qne de louer la miséricorde de ce charitable pasteur, qui nous a retirés du lac par le sang de son testament, et nous a reportés au ciel chargés sur ses épaules? *Misericordias Domini in æternum cantabo* (8), « Je chanterai éter» nellement les miséricordes du Seigneur » : *in æternum*, « éternellement »; ce n'est pas seulement dans le temps, mais encore principalement dans l'éternité.

Toutefois on me pourroit dire que cela n'est pas de la sorte; la gloire leur étant donnée comme récompense, il semble que c'est plutôt la justice qui la distribue au mérite, que la miséricorde qui la donne gratuitement. Esprits saints, esprits bienheu-

(1) *Matth.* v. 4. — (2) *Psal.* XXVI. 13. — (3) *Matth.* v. 6. — (4) *Ps.* XXXV. 9. — (5) *Ps.* XVI. 17. — (6) *Matth.* v. 5. — (7) *Apoc.* XXI. 4. — (8) *Ps.* LXXXVIII. 1.

reux, ne fais-je point tort à vos bonnes œuvres? J'entends un de vous qui dit : *Bonum certamen certavi* (1), « J'ai livré un glorieux combat ». On vous rend la couronne; mais c'est que vous avez combattu : on vous honore; mais vous avez servi : on vous donne le repos; mais vous avez fidèlement travaillé : ce n'est donc pas miséricorde. A Dieu ne plaise : mais c'est cette doctrine qui fait éclater la miséricorde. Expliquons cette doctrine : saint Augustin [nous l'a développée par ces paroles] : *Reddet omnino Deus, et mala pro malis quoniam justus est; et bona pro malis quoniam bonus est; et bona pro bonis quoniam bonus et justus est* (2). « Dieu » nous rendra certainement le mal pour le mal, » parce qu'il est juste : Dieu nous rendra le bien » pour le mal, parce qu'il est bon : enfin Dieu nous » rendra le bien pour le bien, parce qu'il est bon » et juste en même temps ». A cela se rapporte toute la conduite de Dieu envers les hommes. L'une semble diminuer les autres; non point en Dieu : les ouvrages de Dieu ne se détruisent point les uns les autres. Cette justice n'est pas moins justice pour être mêlée de miséricorde; cette grâce n'est pas moins grâce pour être accompagnée de justice : au contraire, c'est le comble de la grâce et de la miséricorde.

Pour l'entendre encore plus profondément, considérons avec le même saint Augustin de quelle sorte les ames saintes se présentent devant leur juge, devant la justice : *Redde quod promisisti; fecimus*

(1) *II. Tim.* IV. 7. — (2) *S. Aug. de Grat. et lib. Arb. cap.* XXIII, *n.* 45, *tom.* 2, *col.* 744.

quod jussisti (1) : « Rendez, disent-elles, ce que » vous avez promis ; nous avons fait ce que vous » avez commandé ». Nulle obligation de justice entre Dieu et l'homme. La promesse et l'alliance l'a faite. Elle a mis quelque égalité. Qui a fait l'alliance, et qui a donné la promesse ? la miséricorde. La justice la tient ; mais la miséricorde la donne. Mais pénétrons encore plus loin. Cette promesse étoit conditionnelle. Je vous ai promis le ciel : oui, si vous veniez à moi sans péché, et vous fructifiiez dans les bonnes œuvres. Seriez-vous sans péchés, si les miséricordes ne les avoient remis ? Auriez-vous de bonnes œuvres, si la grâce ne les avoit faites ? *Et hoc tu fecisti, quia laborantes juvisti* (2) : « c'est » vous, Seigneur, qui avez fait tout ce que j'ai de » bien, parce que vous m'avez aidé dans le travail ».

Ne voyez-vous donc pas que la justice cherche à récompenser ? mais elle ne trouve rien à récompenser que ce qu'a fait la miséricorde. Il a l'habit nuptial, il est juste qu'il soit du banquet ; mais cet habit nuptial lui a été [donné] par présent : *Datum est illis ut cooperiant se byssino splendenti et candido* (3) ; « il leur a été donné de se revêtir d'un » fin lin pur et éclatant ». Il faut qu'ils entrent au royaume, parce qu'ils en sont dignes ; mais c'est Dieu qui les a faits dignes : leurs œuvres les suivent ; mais Dieu les a faites. Dieu ne peut avec justice les rejeter de devant sa face, parce qu'ils sont revêtus de sainteté : mais saint Paul, aux Hébreux : *Aptet vos in omni bono, ut faciatis ejus voluntatem, fa-*

(1) *Serm.* CLVIII, *n.* 2, *tom.* V, *col.* 761. — (2) *Ibid.* — (3) *Apoc.* XIX. 8.

ciens in vobis quod placeat coram se per Jesum Christum (1) : « Que Dieu vous rende parfaits en » toute bonne œuvre ; afin que vous fassiez sa vo- » lonté, lui-même faisant en vous ce qui lui est » agréable par Jésus-Christ » : *Quod placeat coram se, ... in omni bono,* « ce qui lui est agréable.... » en toute bonne œuvre ». C'est une suite de la loi éternelle par laquelle Dieu aime le bien ; c'est justice : mais *aptet nos, faciat in nobis.* Il est juste que cette pierre soit mise au plus haut de cet édifice, qu'elle fasse le chapiteau de cette colonne, qu'elle soit mise en vue sur ce piédestal ; mais c'est parce qu'il a plu à l'ouvrier de la façonner de la sorte. Plus il y a de mérite, plus il y a de grâce : plus il y a de justice, plus il y a de miséricorde. C'est pourquoi les vingt-quatre vieillards jettent leurs couronnes aux pieds de l'Agneau (2). Combat de Dieu et de l'homme. Dieu leur donne ; voilà la justice : ils la lui rendent par actions de grâces ; c'est qu'ils reconnoissent la miséricorde : *Gratias Deo qui dedit nobis victoriam* (3) : « Grâces soient » rendues à Dieu qui nous a donné la victoire ». Ravissement des saints en voyant la miséricorde divine : *Benedic, anima mea, Domino, qui coronat te in misericordia et miserationibus* (4) : « O mon » ame, s'écrient-ils, bénis le Seigneur, qui te com- » ble des effets de sa miséricorde et de sa tendre » compassion ». Voyez la miséricorde encore plus évidemment reconnue au couronnement : *Qui replet in bonis desiderium* (5), « c'est lui qui remplit

(1) *Hebr.* XIII. 21. — (2) *Apoc.* IV. 10. — (3) *I. Cor.* XV. 57. — (4) *Ps.* CII. 1, 4. — (5) *Ibid.* 6.

» tous nos désirs par l'abondance de ses biens, en » nous traitant selon sa miséricorde ». Amour prévenant dès l'éternité, par lequel il les a choisis ; par quels secrets il a touché leurs cœurs ; le soin qu'il a eu de détourner les occasions, les périls infinis du voyage se connoîtront à la fin, lorsqu'ils seront arrivés, voyant les damnés, et que la seule miséricorde les a triés : *Misericordia ejus præveniet me* (1), « sa miséricorde me préviendra » : *Misericordia ejus subsequetur me* (2), « sa miséricorde » m'accompagnera ». Le peu de proportion de leurs œuvres avec leur gloire : *Supra modum, in sublimitate, æternum gloriæ pondus* (3) ; « un poids éter- » nel d'une gloire souveraine et incomparable ». Ils ne peuvent comprendre comment une créature chétive a été capable de tant de grandeur. *Alleluia :* Dieu les loue, ils louent Dieu (4). Vous avez bien fait, leur dit Dieu : *Quia digni sunt* (5) ; « parce » qu'ils en sont dignes ». C'est vous qui l'avez fait : *Omnia opera nostra operatus es in nobis, Domine* (6) : « vous avez, Seigneur, opéré en nous toutes nos » œuvres ». C'est à ce lieu de paix que nous aspirons ; c'est après cette patrie bienheureuse que notre pélerinage soupire ; c'est à cette miséricorde que nous espérons. Se peut-il faire que nous attendions tant de grâces sans en vouloir faire à nos frères ? La miséricorde nous environne de toutes parts : *Misericordia ejus circumdabit me* (7). Cet exemple de notre Dieu ne nous attendrit-il pas ? Si un maître est indulgent à ses domestiques, il ne

(1) *Ps.* LVIII. 11. — (2) *Ps.* XXII. 6. — (3) *II. Cor.* IV. 17. — (4) *Apoc.* XIX. 1, 3, 4, 6. — (5) *Ibid.* III. 4. — (6) *Isai.* XXVI. 12. — (7) *Ps.* XXXI. 10.

peut souffrir les insolens et les fâcheux : il veut que sa douceur serve de loi à toute sa famille. Sous un père si bon que Dieu, quelle douceur pouvons-nous prétendre, si nous sommes durs et inexorables? Vous voyez donc déjà, chrétiens, la liaison qu'il y a entre la miséricorde reçue et la miséricorde exercée : mais entrons plus profondément dans cette matière, et expliquons notre seconde partie.

SECOND POINT.

Je crois que vous voyez aisément que de tous les divins attributs celui que nous devons reconnoître dans un plus grand épanchement de nos cœurs, c'est sans doute la miséricorde. C'est celui dont nous dépendons le plus : nous ne subsistons que par grâce: il faut la reconnoître en la publiant; la publier en l'imitant : *Estote misericordes, sicut et Pater vester misericors est* (1) : « Soyez miséricordieux comme » votre Père est miséricordieux ». Nous ayant faits à son image, il n'aime rien plus en nous que l'effort que nous faisons de nous conformer à ses divines perfections. Saint Paul aux Colossiens, après leur avoir montré la miséricorde divine dans la grâce de leur élection, conclut en ces termes : *Induite vos ergo sicut electi Dei, sancti et dilecti* (2) : « Re» vêtez-vous donc, comme étant élus de Dieu, » saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde: » *electi*, élus, par miséricorde et par grâce : *dilecti*, bien-aimés, par pure bonté : *sancti*, saints, par la rémission gratuite de tous vos péchés : *Induite vos*

(1) *Luc.* VI. 36. — (2) *Colos.* III. 12.

ergo viscera misericordiæ : « revêtez-vous donc » d'entrailles de miséricorde ».

Pouvez-vous mieux confesser la miséricorde que vous recevez, qu'en la faisant aux autres en simplicité de cœur? Si vous êtes durs et superbes sur les misérables, il semble que vous ayez oublié votre misère propre. Si vous la faites aux autres dans un sentiment de tendresse, vous ressouvenant des grâces ; c'est alors que vous honorez ces bienfaits : c'est là le sacrifice que demande sa miséricorde : *Talibus hostiis promeretur* (1) : « c'est par de semblables hos- » ties qu'on se rend Dieu favorable ». Il y a un sacrifice de destruction, c'est le sacrifice de la justice divine, en témoignage qu'elle détruit les pécheurs. Mais le propre de la miséricorde, c'est de conserver : il lui faut pour sacrifice conserver les pauvres et les misérables : voilà l'oblation qui lui plaît. Vous prétendez au royaume céleste ; Dieu vous en a donné la connoissance ; il vous y appelle par son évangile, il vous y conduit par sa grâce : *Quid retribuam Domino* (2) ? « que rendrai-je au Seigneur » ? Quelle victime lui offrirez-vous ? voyez tous ces pauvres malades : offrez-lui ces victimes vivantes et raisonnables, conservées et soulagées par vos charités et par vos aumônes. Ils sont dans la fournaise de la pauvreté et de la maladie ; que ne descendez-vous avec la rosée de vos aumônes? O sacrifice agréable ! *Viscera sanctorum requieverunt per te, frater* (3) : « Les cœurs » des saints ont reçu beaucoup de soulagement de » votre bonté, mon cher frère ». A qui cela convient-il mieux, sinon aux pauvres malades? Je ne

(1) *Hebr.* XIII. 16. — (2) *Ps.* CXV. 3. — (3) *Philem.* 7.

néglige pas pour cela les autres ; mais je prête ma voix à ceux-ci, parce qu'ils n'en ont point. Voyez quelle est leur nécessité. Nous naissons pauvres ; Dieu a commandé à la terre de nous fournir notre nourriture : ceux qui n'ont point ce fonds, imposent un tribut à leurs mains ; ils exigent d'elles ce qui est nécessaire au reste du corps : voilà le second degré de misère. Quand ce fonds leur manque par l'infirmité, mais encore y a-t-il quelque recours ; la nature leur a donné une voix, des plaintes, des gémissemens ; dernier refuge des pauvres affligés pour attirer le secours des autres. Ceux dont je parle n'ont pas ces moyens : ils sont contraints d'être renfermés : leurs plaintes ne sont entendues que de leur pauvre famille éplorée, et de quelques-uns de leurs voisins, peut-être encore plus misérables qu'eux. Mais dans l'extrême misère, quand on a l'usage de son esprit libre, la nécessité fait trouver des inventions : le leur est accablé par la maladie, par les inquiétudes, et souvent par le désespoir. Dans une telle nécessité, puis-je leur refuser ma voix ?

Combien de malades dans Metz ! Il semble que j'entends tout autour de moi un cri de misère : ne voulez-vous pas avoir pitié ? leur voix est lasse, parce qu'elle est infirme : moins je les entends, et plus ils me percent le cœur. Mais si leur voix n'est pas assez forte, écoutez Jésus-Christ qui se joint à eux. Ingrat, déloyal, nous dit-il, tu manges et tu te reposes à ton aise ; et tu ne songes pas que je suis souffrant en telle maison, que j'ai la fièvre en cette autre, et que partout je meurs de faim, si tu ne m'assistes. Qu'attendez-vous, cruels, pour subvenir à la pauvreté de

ce misérable? Quoi! attendez-vous que les ennemis de la foi en prennent le soin pour les gagner à eux par une cruelle miséricorde? Voulez-vous que votre dureté leur serve d'entrée? Ah! qu'un homme se fait bien entendre, quand il vient donner la vie à un désespéré. Foiblesse d'esprit dans la maladie. Vous voulez qu'ils soient secourus; favorisez donc de tout votre pouvoir cette confrérie charitable qui se consacre à leur service. Aidez ces filles charitables, dont toute la gloire est d'être les servantes des pauvres malades; victimes consacrées pour les soulager. Et ne me dites point : Les pauvres sont de mauvaise humeur, on ne peut les contenter. C'est une suite nécessaire de la pauvreté. Sont-ils de plus mauvaise humeur que ceux auxquels Jésus-Christ disoit : *O generatio perversa, usquequo patiar vos? adhuc hùc filium tuum* (1). « O race incrédule et dépravée! jusqu'à » quand vous souffrirai-je? amenez ici votre fils ». Mais ils ne se contentent pas de ce que nous leur donnons : ils veulent de l'argent et non des bouillons, et non des remèdes. Qui le veut? c'est l'avarice. Vous n'êtes pas assemblées pour satisfaire à ce que leur avarice désire, mais à ce qu'exige leur nécessité. Mais il n'y a point de fonds? C'est la charité des fidèles; et c'est à vous, mesdames, à l'exciter. C'est pour cela, mesdames, que vous vous êtes toutes données à Dieu pour faire la quête.

Si la pauvreté dans le christianisme est honorable, vous devez être honorées de faire pour Jésus-Christ l'action de pauvres. Quoi! rougirez-vous de demander l'aumône pour Jésus-Christ? Quand est-ce

(1) *Luc.* IX. 41.

que vous donnerez, si vous ne pouvez vous résoudre à demander? Vous devriez ouvrir vos bourses, et vous refusez de tendre la main! Mais on ne me donne rien. O vanité, qui te mêles jusque dans les actions les plus humbles, ne nous laisseras-tu jamais en repos? Jésus se contente d'un liard; Jésus se contente d'un verre d'eau: bien plus, il ne laisse pas de demander aux plus rebelles, aux plus incrédules. Animez-vous donc les unes les autres; mais persévérez. Quelle honte d'avoir commencé! ce seroit une hypocrisie. Rien de plus saint: tout le monde y devroit concourir. N'écoutez pas ceux qui disent: Cet œuvre ne durera pas. Il ne durera pas, si vous êtes lâches: il ne durera pas, si vous manquez de foi, si vous vous défiez de la Providence. Dieu suscitera l'esprit de personnes pieuses pour vous fournir des secours extraordinaires; mais ce sera si vous faites ce que vous pouvez. Quelle consolation! je n'ai qu'un écu à donner; il se partagera entre tous les pauvres, comme la nourriture entre tous les membres. C'est l'avantage de faire les choses en union. Si chaque membre prenoit sa nourriture de lui-même, confusion et désordre: la nature y a pourvu: une même bouche. Comme les membres s'assistent les uns les autres, prêtez-leur vos mains, prêtez-leur vos voix. La main prend un bâton pour soutenir le corps au défaut du pied.

Exhortation, en considérant la miséricorde que nous recevons de Jésus-Christ: que lui rendrons-nous? il n'a que faire de nous. Empressement de la reconnoissance: Sauveur, je meurs de honte de recevoir vos bienfaits sans rien rendre; donnez-moi

le moyen de les reconnoître. Pressé par ces raisons que la gratitude inspire : il dit : Je te donne les pauvres : ce que tu leur feras, je le tiens pour reçu aux mêmes conditions qu'eux : je veux entrer en leur place. Ne le crois-tu pas ? C'est lui qui le dit. Il a dit que du pain c'étoit son corps ; tu le crois et tu l'adores. Il a dit qu'une goutte d'eau lavoit nos péchés ; tu le crois, et tu conduis tes enfans à cette fontaine. Il a dit qu'il étoit en la personne des pauvres ; pourquoi refuses-tu de le croire ? si tu refuses de le croire, tu le croiras et tu le verras, lorsqu'il dira : *Infirmus, et non visitastis me* (1) : « J'ai été » malade et vous ne m'avez pas visité ». L'homme devant Dieu, demandant de le voir dans sa gloire : tu ne m'as pas voulu voir dans mon infirmité : une troupe de misérables s'élevera : Seigneur, c'est un impitoyable. C'est pour cela que le mauvais riche voit Lazare au sein d'Abraham. Au contraire, ces pauvres vous recevront dans les demeures éternelles : *Recipient vos in æterna tabernacula* (2).

Employer à cela le crédit et l'autorité : elle s'évanouira en l'autre monde. Voulez-vous qu'elle vous y serve ? employez-la au ministère des pauvres.

(1) *Matth.* XXV. 43. — (2) *Luc.* XVI. 9.

EXORDE

D'un Sermon prêché dans une assemblée de charité.

Le Prophète-roi, chrétiens, étoit entré bien profondément dans la méditation de la dureté et de l'insensibilité des hommes, lorsqu'il adresse à Dieu ces beaux mots : *Tibi derelictus est pauper* (1) : « O Sei» gneur, on vous abandonne le pauvre ». En effet, il est véritable qu'on fait peu d'état des malheureux : chacun s'empresse avec grand concours autour des fortunés de la terre; les pauvres cependant sont délaissés : leur présence même donne du chagrin; et il n'y a que Dieu seul à qui leurs plaintes ne soient point à charge. Puisque tout le monde les lui abandonne, il étoit digne de sa bonté de les recevoir sous ses ailes, et de prendre en main leur défense. Aussi s'est-il déclaré leur protecteur : parce qu'on méprise leur condition, il relève leur dignité; parce qu'on croit ne leur rien devoir, il impose la nécessité de les soulager : et afin de nous y engager par notre intérêt, il ordonne que les aumônes nous soient une source infinie de grâces. Dans cette maison des pauvres, dans cette assemblée qui se fait pour eux, on ne peut rien méditer de plus convenable que ces vérités chrétiennes : et comme les prédicateurs de l'Evangile sont les véritables avocats des pauvres, je m'estimerai bienheureux de parler aujourd'hui en leur faveur. Tout le ciel s'intéresse dans cette cause, et je ne doute pas, chrétiens, que je n'obtienne facilement son secours par l'intercession de la sainte Vierge.

(1) *Ps.* IX. *Heb.* X. 14.

II.[E] SERMON

POUR LA FÊTE

DE TOUS LES SAINTS.

Desseins admirables de Dieu sur ses élus : il les a mis au-dessus de tous ses ouvrages; il se les est proposés dans toutes ses entreprises; il les a inséparablement unis à la personne de son Fils, afin de les traiter comme lui. Merveilles que Dieu opère dans l'exécution de ces grands desseins.

Omnia vestra sunt, vos autem Christi.

Tout est à vous, et vous êtes à Jésus-Christ, dit le grand apôtre, parlant aux justes. I. Cor. III. 22, 23.

Si nous employions à penser aux grandeurs du ciel la moitié du temps que nous donnons inutilement aux vains intérêts de ce monde, nous ne vivrions pas comme nous faisons dans un mépris si apparent des affaires de notre salut. Mais tel est le malheur où nous avons été précipités par notre péché : ce tyran ne s'est pas contenté de nous faire perdre le royaume dans l'espérance duquel nous avions été élevés; il nous a tellement ravalé le courage, que nous n'oserions quasi plus aspirer à sa conquête, quelque secours qu'on nous offre pour y rentrer. A peine nous en a-t-il laissé un léger souvenir : et s'il nous en reste quelque vieille idée qui ait échappé

à cette commune ruine, cette idée, Messieurs, n'a pas assez de force pour nous émouvoir : elle nous touche moins que les imaginations de nos songes. Ce qui est plus cruel, c'est qu'il ne nous donne pas seulement le loisir de penser à nous. Il nous entretient toujours par de vaines flatteries; et comme il n'a rien qui nous puisse entièrement arrêter, toute sa malice se tourne à nous jeter dans une perpétuelle inconstance, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; et nous faire passer cette misérable vie dans un enchaînement infini de désirs incertains, vagues, et de prétentions mal fondées. Cela fait que nous ne concevons qu'à demi ce qui regarde l'autre vie : ces vérités ne tiennent point à notre ame déjà préoccupée des erreurs des sens. En quoi nous sommes semblables à ces insensés, desquels parle le Sage, qui, sans prendre garde aux grands desseins que Dieu avoit conçus dès l'éternité pour ses saints, s'imaginoient qu'ils fussent enveloppés dans le même destin que les impies, parce qu'ils les voyoient sujets à la même nécessité de la mort : *Videbunt finem sapientis, et non intelligent quid cogitaverit de eo Dominus*(1) : « ils verront la fin du sage, et ils ne » comprendront point le dessein de Dieu sur lui ». Souffrirez-vous pas bien, Messieurs, pour nous délivrer de ce blâme, que nous nous entretenions sur ces desseins si admirables de Dieu sur les bienheureux, en ce jour, où l'Eglise est occupée à les congratuler sur leur félicité? Nous ne pouvons rien dire qui contribue plus à leur gloire ni à notre édification. Certes je l'oserai dire, si la joie abondante dans la-

(1) *Sap.* IV. 17.

quelle ils vivent, leur permet de faire quelque différence entre les avantages de leur élection, c'est par-là qu'ils estiment le plus leur bonheur; et c'est cela aussi qui nous doit plus élever le courage. Parlons donc, Messieurs, de ces desseins admirables. Nous en découvrirons les plus grands secrets dans ce peu de paroles de l'apôtre, que j'ai alléguées pour mon texte : et tout ce discours sera pour expliquer la doctrine de ces quatre ou cinq mots. Nous y verrons que les élus ont eu la préférence dans l'esprit de Dieu, comme il a mis les saints au-dessus de tous ses ouvrages, et qu'il se les est proposés dans toutes ses entreprises : *Omnia vestra :* « Tout » est à vous » : que c'est sur ce premier dessein qu'il a formé tous les autres. Elles nous donneront sujet d'expliquer par quel artifice Dieu les a si bien attachés à la personne de son Fils, afin d'être obligé de les traiter comme lui : *Vos autem Christi ;* « Et » vous êtes à Jésus-Christ ». Après avoir établi ces vérités, il ne me sera pas beaucoup difficile de vous persuader des merveilles qu'il opérera dans l'exécution de ce grand dessein : ce que je tâcherai de faire fort brièvement en concluant ce discours. Joignons nos vœux; implorons pour cela l'assistance du Saint-Esprit, par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

PREMIER POINT.

Pour nous représenter quelle sera la félicité des enfans de Dieu en l'autre vie, il faut considérer premièrement en gros combien elle doit être grande et inconcevable, afin de nous en imprimer l'estime;

et après il faut voir en quoi elle consiste, pour avoir quelque connoissance de ce que nous désirons.

Pour ce qui regarde la première considération, nous la pouvons prendre de la grandeur de Dieu, et de l'affection avec laquelle il a entrepris de donner la gloire à ses enfans.

C'est une chose prodigieuse de voir l'exécution des desseins de Dieu. Il renverse en moins de rien les plus hautes entreprises : tous les élémens changent de nature pour lui servir : enfin il fait paroître dans toutes ses actions qu'il est le seul Dieu, et le créateur du ciel et de la terre. Or il s'agit ici de l'accomplissement du plus grand dessein de Dieu, et qui est la consommation de tous ses ouvrages.

Toute cause intelligente se propose une fin de son ouvrage. Or la fin de Dieu ne peut être que lui-même. Et comme il est souverainement abondant, il ne peut retirer aucun profit de l'action qu'il exerce, autre que la gloire qu'il a de faire du bien aux autres, et de manifester l'excellence de sa nature : et cela parce qu'il est bien digne de sa grandeur de faire largesse de ses trésors, et que d'autres se ressentent de son abondance. Que s'il est vrai qu'il soit de la grandeur de Dieu de se répandre, sans doute son plus grand plaisir ne doit pas être de se communiquer aux natures insensibles. Elles ne sont pas capables de reconnoître ses faveurs, ni de regarder la main de qui elles tirent leur perfection. Elles reçoivent, mais elles ne savent pas remercier. C'est pourquoi quand il leur donne, ce n'est pas tant à elles qu'il veut donner, qu'aux natures intelligentes, à qui il les destine. Il n'y a que celles-ci à

qui il ait donné l'adresse d'en savoir user. Elles seules en connoissent le prix; il n'y a qu'elles qui en puissent bénir l'auteur. Puis donc que Dieu n'a donné qu'aux natures intelligentes la puissance de s'en servir, sans doute ce n'est que pour elles qu'il les a faites. Aussi l'homme est établi de Dieu comme leur arbitre; et si le péché n'eût point ruiné cette disposition admirable du créateur dès son commencement, nous verrions encore durer cette belle république. Dieu donc a fait pour les créatures raisonnables les natures inférieures. Et quant aux créatures intelligentes, il les a destinées à la souveraine béatitude, qui regarde la possession du souverain bien : il les a faites immédiatement pour soi-même. Voilà donc l'ordre de la Providence divine, de faire les choses insensibles et privées de connoissance pour les intelligentes et raisonnables, et les raisonnables pour la possession de sa propre essence. Donc ce qui regarde la souveraine béatitude, est le dernier accomplissement des ouvrages de Dieu. C'est pourquoi dans le dernier jugement Dieu dit à ses élus : *Venez, les bien-aimés de mon Père au royaume qui vous est préparé dès la constitution du monde.* Il dit bien aux malheureux : *Allez au feu qui vous est préparé* (1); mais il ne dit pas qu'il fût préparé dès le commencement du monde. Cela ne veut dire autre chose, sinon que la création de ce monde n'étoit qu'un préparatif de l'ouvrage de Dieu, et que la gloire de ses élus en seroit le dernier accomplissement. Comme s'il disoit : Venez, les bien-aimés de mon Père : c'est vous qu'il regar-

(1) *Matth.* xxv. 34. *Ibid.* 41.

doit, quand il faisoit le monde, et il ne faisoit alors que vous préparer un royaume.

Que si nous venons à considérer la qualité de la Providence, nous le jugerons encore plus infailliblement. La parfaite prudence ne se doit proposer qu'une même fin, d'autant que son objet est de mettre l'ordre partout ; et l'ordre ne se trouve que dans la disposition des moyens et dans leur liaison avec la fin. Ainsi elle doit tout ramasser pour paroître universelle, tout digérer par ordre pour paroître sage, tout lier pour paroître uniforme : et c'est pourquoi il y doit avoir une dépendance de tous les moyens, afin que le corps du dessein soit plus ferme, et que toutes les parties s'entretiennent. L'imparfait se doit rapporter au parfait, la nature à la grâce, la grâce à la gloire. C'est pourquoi si les cieux se meuvent de ces mouvemens éternels, si les choses inférieures se maintiennent par ces agitations si réglées, si la nature fait voir dans les différentes saisons ses propriétés diverses, ce n'est que pour les élus de Dieu que tous les ressorts se remuent. Les peuples ne durent que tant qu'il y a des élus à tirer de leur multitude : *Constituit terminos populorum juxta numerum filiorum Israel* (1) : « Il » a marqué les limites des peuples selon le nombre » des enfans d'Israël qu'il avoit en vue ». Les élémens et les causes créées ne persistent, que parce que Dieu a enveloppé ses élus dans leur ordre, et qu'il les veut faire sortir de leurs actions. « Aussi » elles sont comme dans les douleurs de l'enfante- » ment » : *Omnis creatura ingemiscit et parturit usque*

(1) *Deut.* XXXII. 8.

adhuc (1). « Elles attendent avec impatience que » Dieu fasse la découverte de ses enfans » : *Revelationem filiorum Dei expectat* (2). L'auteur de leur nature, qui leur a donné leurs inclinations, leur a imprimé un amour comme naturel de ceux à qui il les a destinées. Elles ne font point encore de discernement ; c'est à Dieu de commencer, c'est à lui à faire voir ceux qu'il reconnoît pour ses enfans légitimes. Et quand il les aura marqués, qu'il aura débrouillé cette confusion qui les mêle, elles tourneront toute leur fureur contre ses ennemis : *Pugnabit cum eo orbis terrarum contra insensatos* (3) : « Tout l'univers combattra avec lui contre les in» sensés ». Elles se soumettront volontiers à ses enfans : *Omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc,.... revelationem expectans filiorum Dei* : « Jusqu'à présent toute créature soupire et paroît » dans l'enfantement,... attendant la manifestation » des enfans de Dieu ».

Si nous allons encore plus avant dans le dessein de Dieu, nous trouverons quatre communications de sa nature. La première dans la création, la seconde se fait par la grâce, la troisième de sa gloire, la quatrième de sa personne. Et si le moins parfait est pour le plus excellent ; donc la création regardoit la justification, et la justification étoit pour la communication de la gloire, et la communication de la gloire pour la personnelle. C'est la gradation de saint Paul : *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei* (4) ; « Tout est à vous,

(1) *Rom.* VIII. 21. — (2) *Ibid.* 19. — (3) *Sap.* V. 21. — (4) *I. Cor.* III. 22, 23.

» et vous êtes à Jésus-Christ, et Jésus-Christ est à » Dieu ». Mais il ne faut pas séparer Jésus-Christ d'avec ses élus, d'autant que c'est le même esprit de Jésus-Christ qui se répand sur eux : *tanquam unguentum in capite* (1) : « comme le parfum ré- » pandu sur la tête, qui descend sur toute la barbe » d'Aaron ». Ce sont ses membres, et la glorification n'est que la consommation du corps de Jésus-Christ : *Donec occurramus ei in virum perfectum secundùm mensuram plenitudinis Christi* (2) : « Jus- » qu'à ce que nous parvenions à l'état d'un homme » parfait, à la mesure de l'âge et de la plénitude » selon laquelle Jésus-Christ doit être formé en » nous ». Et nous sommes tous bénis en Jésus-Christ; *tanquam in uno* (3) : « comme en un seul ». Donc les prédestinés sont ceux qui ont toutes les pensées de Dieu dès l'éternité, ce sont ceux à qui aboutissent tous ses desseins. C'est pourquoi, *omnia propter electos* (4) : « tout est pour les élus ». C'est pourquoi encore, *diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum* (5) : « tout contribue au bien » de ceux qui aiment Dieu » : *omnia;* tout; d'autant que tout étant fait pour leur gloire, il n'y a rien à qui le Créateur n'ait donné une puissance et même une secrète inclination de les y servir.

Et il y a ici deux choses à remarquer; l'une que c'est à eux que se terminent tous les desseins de Dieu, la seconde qu'ils se terminent à eux conjointement avec Jésus-Christ.

Quel doit être cet ouvrage à qui la création de

(1) *Psal.* CXXXII. 2. — (2) *Ephes.* IV. 13. — (3) *Galat.* III. 16. — (4) *II. Cor.* IV. 15. — (5) *Rom.* VIII. 28.

cet univers n'a servi que de préparation, que Dieu a regardé dans toutes ses actions, qui étoit le but de tous ses désirs, enfin après l'exécution duquel il se veut reposer toute l'éternité? Il y aura assez de quoi contenter cette nature infinie. Lui qui a trouvé que la création du monde n'étoit pas une entreprise digne de lui, se contentera après avoir consommé le nombre de ses élus. Toute l'éternité il ne fera que leur dire : Voilà ce que j'ai fait; voyez, n'ai-je pas bien réussi dans mes desseins? pouvois-je me proposer une fin plus excellente?

Et qui peut douter que ce dessein ne soit tout extraordinaire, puisque Dieu y agit avec passion? Il s'est contenté de dire un mot pour créer le ciel et la terre. Nous ne voyons pas là une émotion véhémente. Mais pour ce qui regarde la gloire de ses élus, vous diriez qu'il s'y applique de toutes ses forces : au moins y a-t-il employé le plus grand de tous les miracles, l'incarnation de son Fils. « Ne » s'est-il pas lié et comme collé d'affection avec son » peuple » ? *Conglutinatus est Dominus patribus nostris* (1). Tantôt il se compare à une aigle qui excite ses petits à voler, tantôt à une poule qui ramasse ses petits poussins sous ses ailes. Il condescend à toutes leurs foiblesses ; son amour le porte à l'excès, et lui fait faire des actions qui paroissent extravagantes. Ecoutez comme il crie au milieu du temple : *Si quis sitit, veniat ad me et bibat* (2) : « Si quel» qu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive ». Il n'en faut pas douter; il y a ici une inclination véhémente. Jamais Dieu n'a rien voulu avec tant de

(1) *Deut.* x. 15. — (2) *Joan.* VII. 37.

passion : or vouloir à Dieu, c'est faire. Donc ce qu'il fera pour ses élus sera si grand, que tout l'univers ne paroîtra rien à comparaison de cet ouvrage. Sa passion est si grande, qu'elle passe à tous ses amis, et fait remuer à ses ennemis tous leurs artifices pour s'opposer à l'exécution de ce grand dessein. C'est le propre des grands desseins de s'étendre à beaucoup de personnes. Et nous ne jugeons jamais un dessein si grand, que lorsque nous voyons que tous les amis y prennent part, et que tous les ennemis s'en remuent. Comme ils ne s'excitent qu'à cause de nous, et que nous donnons le branle à leurs mouvemens, il faut que notre émotion soit bien grande pour porter son coup si loin.

Elle paroît bien son affection envers ses élus par les soins qu'il a de les rechercher. N'est-ce pas lui qui les a assemblés de tous les coins de la terre, qui leur a donné le sang de son Fils ? Et celui qui leur a donné son Fils, que leur peut-il refuser ? Il a pris plaisir lui-même de les faire aimables, afin de leur donner sans réserve son affection : *Dedit semetipsum pro nobis, ut mundaret sibi populum acceptabilem, sectatorem bonorum operum* (1). « Il s'est » livré lui-même pour nous, afin de se purifier un » peuple qui lui fût agréable, et qui se portât avec » ferveur aux bonnes œuvres ». Quoi ! en ce monde, qui est un lieu d'épreuve et de larmes, où il ne leur promet que des misères, où il veut les séparer de toutes choses : *Veni separare :..... non veni pacem mittere, sed gladium* (2) : « Je suis venu pour séparer : ... je ne suis pas venu apporter la paix, mais

(1) *Tit.* II. 14. — (2) *Matth.* x. 35. *Ibid.* 34.

» l'épée ». Cependant il les comble de bénédictions. Ils sont inébranlables, voient tout le monde sous leurs pieds : ils se réjouissent dans leurs peines : *Gaudentes quia digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati* [1] : « remplis de joie de ce qu'ils » ont été jugés dignes de souffrir des outrages pour » le nom de Jésus ». Au reste ils sont dans un repos, une fermeté et une égalité merveilleuse. Leurs chaînes délivrent les infirmes de leurs maladies : il donne de la gloire jusques à leurs ombres. Vous diriez que quelque résolution qu'il ait prise, il ne sauroit s'empêcher de leur faire du bien, et de leur laisser tomber un petit avant-goût de leur béatitude. Et cependant cela n'est rien, il leur en prépare bien davantage. Il n'estime pas que cela rompe la résolution de les affliger : tant il estime peu ces biens à comparaison de ceux qu'il leur garde! Ce monde même, quoiqu'il ait été fait pour les élus, il semble que Dieu n'estime pas ce présent : ou s'il l'estime, c'est à peu près comme un père estimeroit cette partie du bien de ses enfans de laquelle ils auroient l'usage commun avec les valets. Ce soleil, tout beau qu'il est, luit également sur les bons et sur les impies. Et quelles seront donc les choses qu'il réserve pour ses enfans! Avec combien de magnificence les régalera-t-il dans ce banquet de la gloire, où il n'y aura que des personnes choisies, *electi*, et où il ne craindra plus de profaner ses bienfaits! Avec quelle abondance cette nature souverainement bonne se laissera-t-elle répandre! abondance d'autant plus grande, qu'elle se sera rétrécie si long-temps durant

[1] *Act.* v. 41.

le cours de ce temps misérable, et qu'il faudra alors qu'elle se débonde. Vivez, heureux favoris du Dieu des armées : il a tout fait pour vous : il vous a préservés parmi tous les périls de ce monde : il vous a gardés, *quasi pupillam oculi sui* (1), « comme la » prunelle de son œil ». Il ne s'est pas contenté de vous faire du bien par miséricorde : il a voulu vous être redevable, afin de vous donner plus abondamment. Il a voulu vous donner le contentement de mériter votre bonheur, et a mieux aimé partager avec vous la gloire de votre salut et de son dessein dernier, que de diminuer la satisfaction de votre ame. Vous êtes les successeurs de son héritage : c'est vous que regardent les promesses qu'il a faites à Abraham et à Isaac; mais c'est vous que regarde l'héritage promis à Jésus-Christ.

Il faut donc savoir que tous les biens que Dieu promet aux prédestinés, c'est conjointement avec Jésus-Christ : il ne faut point séparer leurs intérêts. Dieu promet à Abraham de bénir toutes les nations : *In semine tuo* (2), « dans ton fils » : où l'apôtre saint Paul remarque : *Non in seminibus, sed tanquam in uno* (3) : « L'Ecriture ne dit pas à ceux de sa race, » mais à sa race, c'est-à-dire à l'un de sa race ». Cette bénédiction, c'est ce qui fait cette nouvelle vie que Dieu nous donne. Donc cette vie nouvelle réside dans Jésus-Christ comme dans le chef, et de là elle se répand sur les membres : mais ce n'est que la même vie : *Vivo ego, jam non ego; vivit verò in me Christus* (4) : « je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui

(1) *Deut.* XXXII. 10. — (2) *Gen.* XXII. 18. — (3) *Galat.* III. 16. — (4) *Ibid.* II. 20.

» vis; mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi». L'héritage ne nous regarde qu'à cause que nous sommes les enfans de Dieu. Nous ne sommes les enfans de Dieu, que parce que nous sommes un avec son fils naturel; d'autant que nous ne pouvions participer à la qualité d'enfant de Dieu, que par dépendance de celui à qui elle appartient par préciput. C'est pourquoi « Dieu a envoyé dans vos cœurs l'esprit de son » Fils qui crie, Mon père, mon père » : *Misit Deus in corda nostra spiritum Filii sui clamantem, Abba, Pater* (1). Cet esprit est un; *unus et idem spiritus* (2). Donc, et notre qualité de fils, et la prétention à l'héritage, et la nouvelle vie que nous avons par la régénération spirituelle, nous ne l'avons que par société avec Jésus-Christ : *tanquam in uno* (3) : « comme » dans un seul ». C'est pourquoi Dieu lui a donné l'abondance : *Complacuit in ipso habitare omnem plenitudinem* (4) : « Il a plu au Père que toute plé» nitude résidât en lui » ; afin que nous fussions abondans par ses richesses. *De plenitudine ejus nos omnes accepimus* (5) : « Nous avons tous reçu de sa » plénitude ».

La vie donc que nous avons, nous est commune avec Jésus-Christ : or la vie de la grâce et celle de la gloire est la même; d'autant qu'il n'y a autre différence entre l'une et l'autre, que celle qui se rencontre entre l'adolescence et la force de l'âge. Là elle est consommée; mais ici elle est en état de se perfectionner : mais c'est la même vie. Il n'y a que cette diversité, qu'en celle-là cette vie a ses opéra-

(1) *Galat.* IV. 6. — (2) *I. Cor.* XII. 11. — (3) *Galat.* III. 16. — (4) *Coloss.* I. 19. — (5) *Joan.* I. 16.

tions plus libres à cause de la juste disposition de tous les organes : ici elles ne sont pas encore parfaites, d'autant que le corps n'a pas encore pris tout son accroissement. C'est ce qu'explique l'apôtre saint Paul : *Vita nostra abscondita est cum Christo in Deo* (1) : « Notre vie est cachée en Dieu avec Jésus-» Christ ». Maintenant dans cette vie mortelle la plupart de ses opérations sont cachées ; la force de ce cœur nouveau ne paroît pas : *Cùm autem Christus apparuerit, vita vestra, tunc et vos apparebitis* (2) : « Mais lorsque Jésus-Christ, qui est votre « vie, viendra à paroître, alors vous paroîtrez aussi ». Ah ! ce sera lorsque votre vie paroîtra dans toute son étendue, que les facultés entièrement dénouées feront voir toutes leurs forces, et que Jésus-Christ paroîtra en nous dans toute sa gloire. C'est la raison pour laquelle l'apôtre parlant de la gloire, se sert quasi toujours du mot de révélation : *ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis* (3) : « cette » gloire qui sera un jour découverte en nous » : d'autant que la gloire n'est autre chose qu'une certaine découverte qui se fait de notre vie cachée en ce monde, mais qui se fera paroître toute entière en l'autre. Et le même apôtre décrivant, et notre adolescence en cette vie, et notre perfection en l'autre, dit que « nous croissons et que nous nous consom-» mons en Jésus-Christ » : *Occurramus ei in virum perfectum, secundùm mensuram plenitudinis Christi* (4). Voilà pour l'état de la force de l'âge. Et en attendant ; « croissons en toutes choses dans Jé-

(1) *Coloss.* III. 3. — (2) *Ibid.* 4. — (3) *Rom.* VIII. 13. — (4) *Ephes.* IV. 13.

» sus-Christ, qui est notre chef et notre tête » : *interim crescamus in eo per omnia qui est caput Christus* (1). Donc l'apôtre saint Paul met la vie de la gloire en Jésus-Christ, comme celle de la grâce; et cela bien raisonnablement. Car la même chose en laquelle nous croissons, doit être celle en laquelle nous nous consommons. « Or nous croissons en Jé» sus-Christ » : *Crescamus, etc.* Donc nous devons nous consommer en Jésus-Christ; « jusqu'à l'état » d'un homme parfait, à la mesure de l'âge et de la » plénitude selon laquelle Jésus-Christ doit être » formé en nous » : *in virum perfectum secundùm mensuram plenitudinis Christi.* Et cela est d'autant plus véritable, que si le commencement fait une unité, la consommation en doit faire une bien plus étroite. Donc nous sommes appelés à la gloire conjointement avec Jésus-Christ, et par conséquent nous posséderons le même royaume. Et pour signifier encore plus cette unité, l'Ecriture nous apprend que nous serons dans le même trône : *Qui vicerit, dabo ei ut sedeat in throno meo* (2) : « Quiconque sera » victorieux, je le ferai asseoir avec moi sur mon » trône ».

Or pour concevoir la grandeur de cette récompense, il ne faut que penser ce que le Père éternel doit avoir fait pour son Fils. C'est son Fils unique : *Unigenitus qui est in sinu Patris* (3) : « le Fils unique » qui est dans le sein du Père ». C'est celui qu'il a oint de cette huile d'allégresse, c'est-à-dire de la divinité : *Unxit te Deus, Deus tuus, oleo lætitiæ* (4).

(1) *Ephes.* IV. 15. — (2) *Apoc.* III. 21. — (3) *Joan.* I. 18. — (4) *Ps.* XLIV. 8.

C'est celui qui a toutes ses affections : *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui* (1). « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toute » ma complaisance ». C'est son Fils unique ; et si nous sommes ses enfans, ce n'est que par un écoulement de l'esprit et de la vie de son Fils, qui a passé jusques à nous. Et c'est pourquoi seul il est l'objet de ses affections. Mais comme nous sommes ses enfans par la participation de l'esprit de son Fils, « par lequel nous crions, Mon père, mon père » ; *in quo clamamus, Abba, Pater* (2), aussi sommes-nous ses bien-aimés par une extension de son amour. Il doit à ses élus la même affection qu'il a pour son Fils ; et il leur doit par conséquent le même royaume. Et puisque nous sommes ses enfans, nous sommes ses bien-aimés. Par la société de la filiation et de l'amour de son Fils, nous devons aussi avoir le même héritage. C'est ce que dit l'apôtre saint Paul : *Qui eripuit nos de potestate tenebrarum, transtulit in regnum Filii dilectionis suæ* (3). « Il nous a arrachés de la puissance des ténèbres, et nous a fait » passer dans le royaume de son Fils bien-aimé ».

Voilà ce qu'étoit Jésus-Christ à son Père à raison de sa filiation ; et cela faisoit sans doute une obligation bien étroite de lui préparer un royaume magnifique : mais lui-même l'exagère encore dans l'Apocalypse : *Qui vicerit, dabo ei ut sedeat in throno meo : sicut et ego vici, et sedi ad dexteram Patris* (4) : « Quiconque sera victorieux, je le ferai » asseoir avec moi sur mon trône, comme ayant

(1) *Matth.* III. 17. — (2) *Rom.* VIII. 15. — (3) *Coloss.* I. 13. — (4) *Apoc.* III. 21.

» été

» été moi-même victorieux je me suis assis avec mon » Père sur son trône ». Comme s'il disoit : Je devois attendre de mon Père de grandes choses, à raison de la qualité que j'ai de son Fils unique et bien-aimé ; mais quand je n'eusse dû rien attendre d'une affection si légitime, il ne me peut rien refuser après mes victoires. C'est moi qui ai renversé tous ses ennemis : c'est moi qui ai établi son royaume : par moi il est béni dans les siècles des siècles : par moi sa miséricorde et sa justice éclatent : je lui ai conquis un peuple nouveau et un nouveau royaume : c'est moi qui ai établi la paix dans ses Etats. Y eut-il jamais un plus puissant exécuteur de ses ordres ? J'ai renversé tous ses ennemis, et ai fait redouter sa puissance à la terre et aux enfers. Y eut-il un fils plus obéissant que moi, après m'être soumis à la mort et à la mort de la croix ? Jamais prêtre lui offrit-il une hostie plus agréable et plus sainte ? Jamais y eut-il lévite qui lui ait immolé avec plus de pureté que moi, puisque je me suis immolé moi-même comme une hostie sainte et immaculée, non pas pour mes péchés, mais pour les péchés des autres ? Ah ! il n'y a rien que je ne doive non-seulement attendre, mais encore justement exiger de mon Père. Aussi n'ai-je pas sujet de me plaindre de lui. Il a ouvert sur moi tous ses trésors : il m'a mis à sa dextre, et je ne pouvois pas attendre de plus grand honneur.

C'est là ce qui regarde Jésus-Christ : voilà ce qui nous regarde. Sa gloire est grande, il est vrai ; mais le bien qui le regarde nous regarde aussi : ses prétentions sont les nôtres. S'il a vaincu, ce grand

capitaine, il a vaincu pour nous aussi bien que pour lui; et j'ose dire plus pour nous que pour lui; car il n'avoit rien quasi à gagner, étant dans l'abondance : ou s'il avoit quelque chose à gagner, c'étoient les élus. S'il a été obéissant à son Père, ç'a été pour nous. Le sacrifice même de ce grand-prêtre est pour nous consommer avec lui dans son Père : *Sanctifico pro eis meipsum* (1). « Je me sacrifie » moi-même pour eux ». Et cela pourquoi? *Ut omnes unum sint, sicut tu in me et ego in te; ut et ipsi in nobis unum sint* (2): « Afin qu'ils soient un tout » ensemble comme vous, mon Père, vous êtes en » moi, et moi en vous, qu'ils soient de même un en » nous ». Nous mourons en sa mort; nous ressuscitons en sa résurrection; nous sommes immolés dans son sacrifice: tout nous est commun avec lui. Et si nos souffrances ne sont qu'une continuation des siennes; *Adimpleo quæ desunt passionum Christi* (3). « J'accomplis ce qui reste à souffrir à Jésus-Christ »; notre gloire ne doit être qu'une extension de la sienne. *Quod si,* comme dit l'apôtre, *cùm essemus inimici, reconciliati sumus in sanguine ipsius, multò magis reconciliati salvi erimus in vita ipsius* (4) : « Si lorsque nous étions ennemis de Dieu, nous » avons été réconciliés avec lui par la mort de son » Fils, à plus forte raison étant maintenant réconciliés avec lui, nous serons sauvés par la vie de son » même Fils ». Si lors même que nous étions séparés de lui, ce qui se passoit en lui venoit jusqu'à nous; si nous sommes morts au péché dans sa mort; à plus forte raison les propriétés de sa vie doivent

(1) *Joan.* XVII. 19. — (2) *Ibid.* 21. — (3) *Coloss.* I. 24. — (4) *Rom.* V. 10.

nous être communiquées après que nous avons été réunis par la réconciliation avec son Père, et qu'il nous a lui-même donné sa vie.

La grâce et la vie nouvelle réside en lui; mais elle n'y réside que comme dans la principale partie. Et tout de même que la vie du cœur ne seroit pas parfaite, si elle ne se répandoit sur les membres, quoiqu'elle réside principalement dans le cœur; ainsi il manqueroit quelque chose à la vie nouvelle de Jésus-Christ, si elle ne se répandoit sur les élus qui sont ses membres, quoiqu'elle réside principalement en lui comme dans le chef. Sa clarté ne paroît pas dans sa grandeur, si elle ne se communique; d'autant que ce n'est pas comme ces lumières découlées du soleil, qui ne se répandent pas plus loin : mais c'est une lumière et une splendeur première et originelle, telle que celle qui réside dans le soleil. Vous gâtez une source, quand elle ne s'étend pas dans tout le lit du ruisseau.

C'est pourquoi le Fils de Dieu dit à son Père : *Ego in eis, et tu in me, ut sint consummati in unum* (1). « Je suis en eux et vous en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité ». Vous êtes un, mon Père, et vous voulez tout réduire à l'unité : *ut sint unum, sicut et nos unum sumus* (2) : « afin qu'ils soient un, » comme nous sommes un ». C'est pourquoi vous êtes dans moi et moi en eux, « afin de les consommer » dans l'unité » : *ut sint consummati in unum.* C'est pourquoi « je leur ai donné la clarté que vous m'avez » donnée » : *dedi eis claritatem quam dedisti mihi, ut sint unum sicut et nos* (3) : afin qu'ils soient un comme

(1) *Joan.* XVII. 23. — (2) *Ibid.* 22. — (3) *Ibid.*

nous; parce que cette clarté m'est donnée pour la leur communiquer. Et « c'est par-là qu'il faut que le » monde sache que vous m'avez envoyé » : *ut sciat mundus quia tu me misisti* (1). Voilà pourquoi je suis venu : voilà votre dessein quand vous m'avez envoyé, de consommer tout en un. C'est pourquoi, *Pater, quos dedisti mihi* (2), « Père, ceux que vous » m'avez donnés », non-seulement comme mes compagnons et comme mes frères, mais comme mes membres; *volo*, « je veux »; ah! ce sont mes membres; si vous me laissez la disposition de moi-même, vous me devez laisser celle de mes membres : *volo ut ubi sum ego, et illi sint* (3), « je veux que là où » je suis, ils y soient aussi ». Si je suis dans la gloire, il faut qu'ils y soient : *mecum, mecum*, « avec moi, » par unité avec moi »; afin qu'ils connoissent la clarté que vous m'avez donnée, qu'ils la connoissent en eux-mêmes, et qu'ils voient sa grandeur par son étendue et par sa communication : *quam dedisti mihi;* « c'est de vous que je la tiens, mon Père ». C'est pourquoi, « parce que vous m'aimiez avant la créa- » tion du monde » : *quia tu me dilexisti à constitutione mundi;* vous me l'avez donnée toute entière, capable de se communiquer et de se répandre; « afin » qu'où je suis ils y soient aussi avec moi, pour qu'ils » voient la gloire que vous m'avez donnée » : *ut ubi ego sum et illi sint mecum, ut videant claritatem meam quam dedisti mihi* (4). « Je me sacrifie pour » eux » et pour leurs péchés : *Ego pro eis sanctifico meipsum* (5). C'étoient des victimes dues à votre co-

(1) *Joan.* XVII. 23. — (2) *Ibid.* 24. — (3) *Ibid.* — (4) *Ibid.* — (5) *Ibid.* 19.

lère : je me mets en leur place, *pro eis ;* « pour » eux » ; afin qu'ils soient saints et consacrés à votre majesté à même temps que je me dévoue et me sacrifie moi-même.

Quand les bras ou les autres membres ont failli, c'est assez de punir le chef. Quand on couronne le chef, il faut que les membres soient couronnés : s'ils ne participent à la gloire du chef, il faut que la gloire du chef soit petite. Il manqueroit quelque chose à la perfection de mon offrande, s'ils n'étoient offerts en moi : *Sanctifico meipsum pro eis, ut sint et ipsi sanctificati* : « Je me sanctifie moi-même » pour eux, afin qu'ils soient aussi sanctifiés » : à ma mort, s'ils ne mouroient par ma mort : *Adimpleo quæ desunt passionum Christi pro Corpore ejus quod est Ecclesia* (1) ; « J'accomplis ce qui » manque aux souffrances de Jésus-Christ pour son » corps qui est l'Eglise (*) » : à ma vie, à ma résurrection et à ma gloire, s'ils ne ressuscitoient par ma résurrection, et ne vivoient par ma vie, et ne fussent glorieux par ma gloire. Mon Père, je suis en eux : il faut donc que « l'amour que vous avez » pour moi, soit en eux » : *Dilectio quâ dilexisti me in ipsis sit, et ego in eis* (2) : et il faut aussi

(1) *Coloss.* I. 24. — (2) *Joan.* XVII. 26.

(*) Bossuet a mis ici à la marge de son manuscrit ce texte de l'apôtre : (*Ephes.* I. 22, 23.) *Et ipsum dedit caput supra omnem Ecclesiam, quæ est corpus ejus et plenitudo ejus, qui adimpletur omnia in omnibus* : « Il l'a donné pour chef suprême à l'Eglise, laquelle est son corps, et dans laquelle il trouve son entière perfection, lui qui accomplit tout en tous ». Sur quoi il fait cette glose : *Ideòque adimpletur, eo quod fit omnia in omnibus* : il accomplit tout en tous, parce qu'il est tout en tous. *Edit. de Déforis.*

que la joie et la gloire que vous me donnerez soit en eux, « afin que ma joie soit pleine en eux » : *ut habeant gloriam meam impletam in semetipsis* (1). *Mea omnia tua sunt, et tua mea sunt ; et ego clarificatus sum in eis* (2), « tout ce qui est à moi est » à vous, et tout ce qui est à vous est à moi ; et je » suis glorifié en eux ».

La gloire du chef tombe sur les membres, et la gloire des membres revient au chef. Je suis glorifié en eux ; il faut qu'ils soient glorifiés en moi. Père saint, Père juste, je vous les recommande : puisqu'ils sont à moi, ils sont à vous ; et si vous m'aimez, vous en devez avoir soin comme de moi. Enfin il ne veut dire autre chose par tout ce discours, sinon que nous sommes tous à lui, comme étant un avec lui, et comme devant être aimés du Père éternel par la même affection qu'il a pour lui : non pas qu'elle ne soit plus grande pour lui que pour nous ; mais cela ne fait pas qu'elle soit différente. C'est le même amour qui va droit à lui, et rejaillit sur nous : à peu près comme une flèche qui par un même coup et un même mouvement perce la première chose qu'elle rencontre, et ne fait à ce qu'elle attrape après, qu'une légère entamure. Ou comme un bon père qui regarde ses enfans et les leurs par un même amour, qui ne laisse pas d'être plus grand dans ses enfans sur lesquels se porte sa première impétuosité. Ou plutôt comme nous aimons d'une même affection tout notre corps, quoique nous ayons plus de soin de conserver et honorer les plus nobles parties.

Et après cela nous nous étonnons si Dieu agit

(1) *Joan.* XVII. 13. — (2) *Ibid.* 10.

avec passion? et s'il agit avec passion, comment ne produira-t-il point des effets extraordinaires, et qui surpasseront toutes nos pensées? La passion fait faire des choses étranges aux personnes les plus foibles : et que fera-t-elle à Dieu? Elle fait surpasser aux hommes leur propre puissance : eh! le moins qu'elle puisse faire à Dieu, c'est de lui faire passer les bornes de sa puissance ordinaire. Non, ce n'est pas assez, pour rendre les élus heureux, d'employer cette puissance par laquelle il a fait le monde : il faut qu'il étende son bras : *In manu potenti et brachio extento* (1) : « avec une main forte et un bras » étendu ». Il ne s'attachera plus aux natures des choses : il ne prendra plus loi que de sa puissance et de son amour. Il ira chercher dans le fond de l'ame l'endroit par où elle sera plus capable de félicité. La joie y entrera avec trop d'abondance, pour y passer par les canaux ordinaires : il faudra lui ouvrir les entrées, et lui donner une capacité extraordinaire. Il ne regardera plus ce qu'il en a fait, mais ce qu'il en peut faire. Ce sera là où il donnera comme le coup de maître : il nous est inconcevable, misérables apprentifs que nous sommes. Il tournera notre esprit de tous côtés pour le façonner entièrement à sa mode, et n'aura égard à notre disposition naturelle qu'autant qu'il faudra pour ne nous point faire de violence. Aussi lorsqu'il décrit les douceurs du paradis, ce n'est que par des mystères, pour nous en témoigner l'incompréhensibilité. Ecoutons ses promesses dans l'Apocalypse : « Celui qui sera vainqueur, je lui don-

(1) *Deut.* v. 15.

» nerai une manne cachée : » *Qui vicerit, dabo ei manna absconditum* (1) ; des douceurs cachées : *Dabo ei edere de ligno vitæ* (2) : « Je donnerai au » victorieux à manger du fruit de l'arbre de vie ». Quoi ! est-ce quelque chose de semblable à nos fruits ordinaires? n'attendez pas que vous en trouviez en ce monde. Il ne croît que dans le jardin de mon Père, et il faut que le terroir en soit cultivé par sa propre main : *quod est in paradiso Dei mei* (3) : « qui est dans le paradis de mon Dieu ». *Dabo ei nomen novum* (4) : « Je lui donnerai un nom » nouveau ». Dieu ne donne point un nom sans signification. C'est pourquoi quand il change le nom à Abraham et à Jacob, il en atteste incontinent la raison : et la preuve en est évidente au nom de son Fils. La raison est qu'à Dieu, dire et faire c'est la même chose : *Dixit, et facta sunt* (5) : « Il a dit, et » tout a été fait ». Et ici : *Dabo ei nomen novum :* « Je lui donnerai un nom nouveau » ; et non-seulement il sera nouveau, mais encore est-il inconnu ; et il faut en avoir en soi la signification pour l'entendre : *Quod nemo scit, nisi qui accipit* (6) : « Nul » ne le connoît que celui qui le reçoit ».

L'apôtre saint Paul avoit vu quelque chose de cette gloire ; disons mieux, il en avoit ouï quelque chose dans la proximité du lieu où il fut ravi. N'attendons pas qu'il nous en dise des particularités : il en parle comme un homme qui a vu quelque chose d'extraordinaire, qui ne nous en fait la description qu'en méprisant tout ce que vous lui

(1) *Apoc.* II. 17. — (2) *Ibid.* 7. — (3) *Ibid.* — (4) *Ibid.* 17. — (5) *Ps.* XXXII. 9. — (6) *Apoc.* II. 17.

pouvez apporter au prix de ce qu'il a vu, ou bien en avouant qu'il ne sauroit l'expliquer. Il en marque quelques conditions générales, qui nous laissent dans la même ignorance où il nous a trouvés. *Ut sciatis cum omnibus sanctis quæ sit longitudo, et latitudo, et sublimitas, et profundum* (1) : « afin que » vous compreniez avec tous les saints quelle est » la longueur, la largeur, la hauteur et la profon- » deur de ce mystère ». Ne vous semble-t-il pas entendre un homme, qui auroit vu quelque magnifique palais, semblable à ces châteaux enchantés de qui nous entretiennent les poètes, et qui ne parleroit d'autres choses, sinon de la hauteur des édifices, de la largeur des fossés, de la profondeur des fondemens, de la longueur prodigieuse de la campagne qu'on découvre; au reste ne peut pas donner une seule marque pour le reconnoître, ni en faire une description qui ne soit grossière : tant il est ravi en admiration de ce beau spectacle! Voilà à peu près ce que fait le grand apôtre. Il ne nous exprime la grandeur des choses qu'il a vues, que par l'empressement où il est de les décrire, et par la peur qu'il a d'en venir à bout. Demandez-lui-en des particularités : il vous dira que cela est inconcevable : tout ce que vous pouvez lui dire n'est rien à comparaison. Parlez-lui des grandeurs de ce monde, et de toute la beauté de l'univers, pour savoir du moins ce que c'est que ce royaume par comparaison et par ressemblance : il n'a rien à vous dire, sinon : *Existimavi sicut stercora* (2) : « J'ai tout regardé comme du » fumier et de l'ordure ». Ne lui alléguez point le

(1) *Ephes.* III. 18. — (2) *Philip.* III. 8.

témoignage de vos yeux ni de vos oreilles : Dieu agit ici par des moyens inconnus.

Il donne un tour tout nouveau à la créature : et puisque, comme j'ai dit, en cette action il ne prend point de loi que de sa puissance, et qu'il ne s'attache pas à la nature des choses, nous ne pouvons pas plus concevoir cet effet que sa vertu. Les choses prendront tout une autre face, d'autant que Dieu agira « par cette opération, par laquelle il se peut » tout assujettir », c'est-à-dire changer tout l'ordre de la nature, et faire servir toute sorte d'êtres à sa volonté : *secundùm operationem quâ possit subjicere sibi omnia* (1). C'est pourquoi l'œil, qui voit tout ce qu'il y a de beau dans le monde, n'a rien vu de pareil; l'oreille, par laquelle notre ame pénètre les choses les plus éloignées, n'a rien entendu qui approche de la grandeur de ces choses; l'esprit, à qui Dieu n'a point donné de bornes dans ses pensées, toujours abondant à se former des idées nouvelles, ne sauroit se figurer rien de semblable : *Neque oculus vidit, neque auris audivit, neque in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus diligentibus se* (2) : « L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point » entendu, l'esprit de l'homme n'a jamais conçu ce » que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment ». Le Sauveur du monde, le plus juste estimateur des choses qui pût être, voyant d'un côté la gloire que son Père lui présentoit, d'autre côté l'infamie, la cruauté, l'ignominie de son supplice avec lequel il falloit acheter la félicité, dans cet échange fit si peu d'état de son supplice, qu'à peine le considéra-t-il ;

(1) *Philip.* III. 21. — (2) *I. Cor.* II. 9.

et sans délibération aucune, « dans la vue de la » joie qui lui étoit proposée, il a souffert la croix » en méprisant la honte et l'ignominie » : *Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem confusione contemptâ* (1). Et il est à remarquer qu'il ne s'agissoit que d'une partie accidentelle de sa béatitude, étant en possession de la béatitude essentielle dès sa conception. Et que sera-ce donc de nous qui avons à combattre pour le total, et qui avons à souffrir si peu de chose? Qu'il est bien vrai ce que dit l'apôtre : *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam* (2) : « Les souffrances de la vie » présente n'ont point de proportion avec la gloire » du siècle à venir ». Mais nous ne le concevons pas. Prions donc Dieu qu'il nous fasse la grâce de connoître cette gloire, qui doit être le dernier accomplissement des desseins de Dieu, et quelle doit être la magnificence de ce royaume qui nous est préparé conjointement avec Jésus-Christ, et quel doit être cet effet merveilleux que Dieu opérera dans nos ames par cette opération surnaturelle et toute-puissante : *Det nobis spiritum sapientiæ* : « qu'il nous donne l'esprit de sagesse », dans la connoissance de ses desseins : *et revelationis in agnitione ejus* (3) : « et de lumière, dans la connoissance » de son amour » : *illuminatos oculos cordis vestri* (4) : « ces yeux éclairés du cœur »; de ce cœur et de cette ame nouvelle qu'il nous a donnée pour porter notre esprit à des choses tout autres que celles que nous voyons en ce monde, et nous re-

(1) *Heb.* XII. 2. — (2) *Rom.* VIII. 18. — (3) *Ephes.* I. 17. — (4) *Ibid.* 18.

mettre en l'esprit la puissance de Dieu : *ut sciatis quæ sit spes vocationis ejus :* « ce que nous devons » espérer d'une vocation si haute » ; étant appelés de lui au dernier accomplissement de ses ouvrages : *et quæ divitiæ gloriæ hæreditatis ejus in sanctis* (1) : « quelle est la richesse et l'abondance de ce royaume » : *et quæ sit supereminens magnitudo virtutis ejus in nos qui credimus* (2) : « et combien grand sera l'effort » de sa puissance qu'il fera sur nous, par l'extension » qu'il fera sur nous des miracles et des grandeurs » qu'il a opérés en Jésus-Christ » : *secundùm operationem potentiæ ejus quam operatus est in Christo* (3). Puissions-nous concevoir l'affection que Dieu a pour nous, par laquelle « lorsque nous étions morts par » nos péchés, il nous a rendu la vie en Jésus-Christ, » et nous a ressuscités avec lui » : *Cùm essemus mortui peccatis, conresuscitavit nos Christo et convivificavit* (4); voilà l'unité dans la vie : « et nous » a fait asseoir dans le ciel en Jésus-Christ » : *et consedere fecit in Christo* (5); voilà l'unité de la gloire : *ut ostenderet in sæculis supervenientibus :* « afin de faire paroître dans l'éternité la magni- » ficence de sa grâce en Jésus-Christ dans ses » membres, par l'écoulement de la gloire de Jésus- » Christ sur nous » : *ut ostenderet in sæculis supervenientibus abundantes divitias gratiæ suæ, in bonitate super nos in Christo* (6).

(1) *Ephes.* I. 18. — (2) *Ibid.* 19. — (3) *Ibid.* 20. — (4) *Ephes.* II. 5. — (5) *Ibid.* 6. — (6) *Ibid.* 7.

SECOND POINT.

Dieu étant unique et incomparable dans le rang qu'il tient, et ne voyant rien qui ne soit infiniment au-dessous de lui, ne voit rien aussi qui soit digne de son estime, que ce qui le regarde, ni qui mérite d'être la fin de ses actions que lui-même. Mais bien qu'il se considère dans tout ce qu'il fait, il n'augmentera pas pour cela ses richesses. Et si sa grandeur l'oblige à être lui seul le centre de tous ses desseins, c'est parce qu'elle fait qu'il est lui seul sa félicité. Ainsi, quoi qu'il entreprenne de grand, quelques beaux ouvrages que produise sa toute-puissance, il ne lui en revient aucun bien que celui d'en faire aux autres. Il n'y peut rien acquérir que le titre de bienfaiteur; et l'intérêt de ses créatures se trouve si heureusement conjoint avec le sien, que comme il ne leur donne que pour l'avancement de sa gloire, aussi ne sauroit-il avoir de plus grande gloire que de leur donner. C'est ce qui fait que nous prenons la liberté de lui demander souvent des faveurs extraordinaires : nous osons quelquefois attendre de lui des miracles, parce que sa gloire se rencontre dans notre avancement, et qu'il est lui-même d'un naturel si magnifique, qu'il n'a point de plus grand plaisir que de faire largesse. Cela nous est marqué dans le livre de la Genèse, lorsque Dieu après avoir fait de si belles créatures se met à les considérer les unes après les autres. Certes si nous voyions faire une action pareille à quelque autre ouvrier, nous jugerions sans doute qu'il feroit cette revue pour découvrir les fautes qui pourroient être échappées à sa diligence.

Mais pour ce qui est de Dieu, nous n'oserions seulement avoir eu cette pensée. Non, Messieurs, il travaille sur un trop bel original et avec une main trop assurée, pour avoir besoin de repasser sur ce qu'il a fait. Aussi voyons-nous qu'il n'y trouve rien à raccommoder. Il reconnoît que ses ouvrages sont très-accompli : *Et erant valde bona* (1) : « Et ils étoient » très-bons ». De sorte que s'il nous est permis de pénétrer dans ses sentimens, il ne les revoit de nouveau, que pour jouir du plaisir de sa libéralité. Il est donc vrai, et nous pouvons l'assurer après un si grand témoignage, qu'il n'y a rien de plus digne de sa grandeur ni de plus conforme à son inclination, que de se communiquer à ses créatures.

Cela étant ainsi, pourrions-nous douter qu'il n'ait préparé à ses saints de grandes merveilles? Lui qui a eu tant de soin des natures privées de raison et de connoissance, qui leur a donné sa bénédiction avec tant d'affection, qui a attaché à leur être de si belles qualités, qu'aura-t-il réservé à ceux pour lesquels il a bâti tout cet univers? Car enfin je ne puis croire qu'il ait pris plaisir à répandre ses trésors sur des créatures, qui ne peuvent que recevoir, et qui ne sont pas capables de remercier, ni même de regarder la main qui les embellit. S'il y a du plaisir et de la gloire à donner, il faut que ce soit à des personnes, qui ressentent tout au moins la grâce que l'on leur fait. Il est vrai qu'il y a des propriétés merveilleuses dans les créatures les plus insensibles, et c'est cela même qui me persuade qu'il les a si bien

(1) *Genes.* I. 31.

travaillées pour en faire présent à quelqu'autre. Il n'y a que les natures intelligentes qui en connoissent le prix : ce n'est qu'à elles qu'il a donné l'adresse d'en savoir user : elles seules en peuvent bénir l'auteur. Sans doute ce ne peut être que pour elles qu'elles sont faites. L'ordre de sa Providence nous fait assez voir cette vérité ; parce que la première chose qu'il s'est proposée, c'est la manifestation de son nom. Cela demandoit qu'il jetât d'abord les yeux sur quelques natures à qui il se pût faire connoître : et puisque c'étoit par elles qu'il commençoit ses desseins, il falloit qu'il formât tous les autres sur ce premier plan, afin que toutes les parties se rapportassent. Ainsi donc, après avoir résolu de laisser tomber sur elles un rayon de cette intelligence première qui réside en lui, il a imprimé sur une infinité d'autres créatures divers caractères de sa bonté; afin que les unes fournissant de tous côtés la matière des louanges, et les autres leur prêtant leur intelligence et leur voix, il se fît un accord de tous les êtres qui composent ce grand monde, pour publier jour et nuit les grandeurs de leur commun maître. Pour achever ce dessein, il prépare à ses saints une vie tranquille et immortelle, de peur qu'aucun accident ne puisse interrompre le sacrifice de louanges qu'ils offriront continuellement à sa majesté. Alors il leur parlera lui-même de sa grandeur sans l'entremise de ses créatures, pour tirer de leur bouche des louanges plus dignes de lui. Et afin que ses intérêts demeurent éternellement confondus avec ceux de ses élus ; en même temps qu'il leur apparoîtra tel qu'il est, pour leur imprimer de hauts sentimens de sa

majesté, il les rendra heureux par la contemplation de sa beauté infinie. Que dirai-je davantage? Il les élevera par-dessus tout ce que nous pouvons nous imaginer, pour tirer ainsi plus de gloire de leur estime. Si c'est peu de chose que d'être loué par des hommes, il en fera des dieux, et s'obligera par-là à faire cas de leurs louanges. Notre Dieu enfin pour contenter l'inclination qu'il a d'établir son honneur par la magnificence, se fera tout un peuple sur lequel il régnera plus par ses bienfaits que par son pouvoir, auquel il se donnera lui-même, pour n'avoir plus rien à donner de plus excellent.

Après cela je pense qu'il n'est pas bien difficile de se persuader que Dieu a tout fait pour la gloire de ses saints. N'y auroit-il que l'honneur qu'ils ont de lui appartenir de si près, il faudroit que tout le reste se soumît à leur empire. Et quelque grand que cet avantage nous paroisse, ce n'est pas une chose à refuser aux bienheureux que de commander à toutes les créatures, puisqu'ils ont le bonheur d'être nés pour posséder Dieu. Aussi n'ont-elles point toutes de plus véhémente inclination que de les servir; tout l'effort que font les causes naturelles, selon ce que dit l'apôtre, ce n'est que pour donner au monde les enfans de Dieu. C'est pourquoi il nous les dépeint « comme dans les douleurs de l'enfantement » : *Omnis creatura parturit* (1). Elles se plaignent sans cesse du désordre du péché, qui leur a caché les vrais héritiers de leur maître, en les confondant avec les vaisseaux de sa colère. Tout ce qu'elles peuvent faire, c'est d'attendre que Dieu en fasse la découverte

(1) *Rom.* VIII. 22.

verte

verte à ce grand jour du jugement : *Omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc, revelationem filiorum Dei expectans* (1) : « Toutes les créatures soupirent, et sont comme dans le travail de l'enfantement, attendant avec grand désir la manifestation des enfans de Dieu ». Et à ce jour, Messieurs, Dieu qui leur a donné ce mouvement, afin que tout ce qu'il y a dans le monde sentît l'affection qu'il porte à ses saints, « appellera le ciel et la terre au discernement de son peuple » : *Advocabit cœlum desursum, et terram discernere populum suum* (2). Ils ne manqueront pas d'y accourir pour combattre avec lui contre les insensés (3) ; mais plutôt encore pour rendre leur obéissance à ses enfans. Que si dans cet intervalle il y en a quelques-uns qui portent plus visiblement sur leur front la marque du Dieu vivant ; les bêtes les plus farouches se jetteront à leurs pieds, les flammes se retireront de peur de leur nuire, et je ne sais quelle impatience fera éclater en mille pièces les roues et les chevalets destinés pour les tourmenter. Enfin que pourroit-il y avoir qui ne fût fait pour leur gloire, puisque leurs persécuteurs les couronnent, leurs tourmens sont leurs victoires ? Ce n'est que dans la bassesse qu'ils sont honorés : la seule infirmité les rend puissans. Et « les instrumens mêmes de leur supplice sont employés à la pompe de leur triomphe » : *Transeunt in honorem triumphi etiam instrumenta supplicii* (4). Pour cela le Fils de Dieu, dans cette dernière sentence qui déterminera à jamais l'état dernier de

(1) *Rom.* VIII. 19, 22. — (2) *Ps.* XLIX. 4. — (3) *Sap.* V. 21. — (4) *S. Leo. Serm.* LXXXIII. *c.* IV.

toutes les créatures, les appelle au royaume qui leur est préparé dès la constitution du monde. Que nous marquent ces paroles ? Car il dit bien aux damnés que les flammes leur sont préparées, mais il n'ajoute pas, dès la constitution du monde. Et cependant l'enfer a été aussitôt fait que le paradis, d'autant qu'il y a eu aussitôt des damnés que des bienheureux.

Sans doute notre juge ne nous veut apprendre autre chose, sinon que la création du monde n'étoit qu'un préparatif du grand ouvrage de Dieu, et que la gloire des saints en seroit le dernier accomplissement. Comme s'il disoit : Venez, les bien-aimés de mon Père, il a tout fait pour vous : « à peine posoit-il les premiers fondemens de cet univers », qu'il commençoit déjà à songer à votre gloire : *à constitutione mundi* (1) : « dès la création du monde » ; et il ne faisoit alors que vous préparer votre royaume : *Venite, benedicti Patris mei* (2), « Venez, les bien-aimés de mon Père ». Il me semble, Messieurs, qu'il y a là de quoi inciter les ames les moins généreuses. Que jugez-vous de cet honneur ? Est-ce peu de chose à votre avis d'être l'accomplissement des ouvrages de Dieu, le dernier sujet sur lequel il emploiera sa toute-puissance ; et qu'il se repose après toute l'éternité ? Il y aura de quoi contenter cette nature infinie. Lui qui a jugé que la production de cet univers n'étoit pas une entreprise digne de lui, se contentera après avoir consommé le nombre de ses élus. Toute l'éternité il ne fera que leur dire : Voilà ce que j'ai fait, voyez ; n'ai-je pas bien réussi

(1) *Matth.* XXV. 34. — (2) *Ibid.*

dans mes desseins? pouvois-je me proposer une fin plus excellente?

Vous me direz peut-être : Comment se peut-il faire que tous les desseins de Dieu aboutissent aux bienheureux? Jésus-Christ n'est-il pas le premier-né de toutes les créatures? N'est-ce pas en lui qu'a été créé tout ce qu'il y a de visible et d'invisible? Il est la consommation de tous les ouvrages de Dieu. Et sans aller plus loin, les paroles de mon texte nous font assez voir que les saints ne sont pas la fin que Dieu s'est proposée dans tous ses ouvrages, puisqu'eux-mêmes ne sont que pour Jésus-Christ: *Vos autem Christi* (1) : « Et vous êtes à Jésus-» Christ ». Tout cela est très-véritable, Messieurs; mais il n'y a rien à mon avis qui établisse plus ce que je viens de dire. Le même apôtre qui a dit que, tout est pour notre Seigneur, a dit aussi que, tout est pour les élus. Et non-seulement il l'a dit; il nous a donné de plus une doctrine admirable pour le comprendre. Il nous apprend que Dieu, afin de pouvoir donner cette prérogative à son Fils, sans rien déroger à ce qu'il préparoit à ses saints, a trouvé le moyen d'unir leurs intérêts avec tant d'adresse, que tous leurs avantages et tous leurs biens sont communs (2). C'est ce qui me reste à expliquer en peu de mots. Que si Dieu me fait la grâce de pouvoir dire quelque chose qui approche de ces hautes vérités, il y aura de quoi nous étonner de l'affection qu'il a pour les saints, et des grandeurs où il les appelle.

(1) *I. Cor.* III. 23. — (2) *Rom.* VIII. 28.

TROISIÈME POINT.

Le Père éternel ayant rempli son Fils de toutes les richesses de la divinité, a voulu qu'en lui toutes les nations fussent bénites. Et comme il lui a donné les plus pures de ses lumières, il a établi cette loi universelle, qu'il n'y eût point de grâce qui ne fût un écoulement de la sienne. De là vient que le Fils de Dieu dit à son Père qu'il a donné aux justes la même clarté qu'il avoit reçue de lui : *Ego claritatem quam dedisti mihi, dedi eis* (1) : « Je leur ai » donné la clarté que vous m'avez donnée ». Où comme vous voyez, il compare la sainteté à la lumière, pour nous faire voir qu'elle est une et indivisible ; et que tout de même que les rayons du soleil venant à tomber sur quelque corps, lui donnent véritablement un éclat nouveau et une beauté nouvelle, mais qui n'est qu'une impression de la beauté du soleil, et une effusion de cette lumière originelle qui réside en lui ; ainsi la justice des élus n'est autre chose que la justice de notre Seigneur, qui s'étend sur eux sans se séparer de sa source, parce qu'elle est infinie : de sorte qu'ils n'ont de splendeur que celle du Fils de Dieu ; ils sont environnés de sa gloire ; ils sont tout couverts, pour parler avec l'apôtre, et tout revêtus de Jésus-Christ. L'esprit de Dieu, Messieurs, « cet esprit immense » qui comprend en soi toutes choses », *hoc quod continet omnia* (2), se repose sur eux pour leur donner une vie commune. Il va pénétrant le fond

(1) *Joan.* XVII. 22. — (2) *Sap.* I. 7.

de leur ame; et là, d'une manière ineffable, il ne cesse de les travailler jusques à tant qu'il y ait imprimé Jésus-Christ. Et comme il a une force invincible, il les attache à lui par une union incomparablement plus étroite, que celle que peuvent faire en nos corps des nerfs et des cartilages, qui au moindre effort se rompent ou se détendent.

C'est cette liaison miraculeuse qui fait que « Jésus-» Christ est toute leur vie » ; *Christus vita vestra* (1). Ils sont « son corps et sa plénitude », *corpus ejus et plenitudo* (2), comme parle l'apôtre saint Paul : comme s'il disoit qu'il manqueroit quelque perfection au Fils de Dieu, qu'il seroit mutilé, si l'on séparoit de lui les élus. C'est pourquoi notre bon maître, dans cette oraison admirable qu'il fait pour ses saints, en saint Jean, les recommande à son Père non plus comme les siens, mais comme lui-même. « J'entends, dit-il, que partout où je serai, » mes amis y soient avec moi » : *Volo, Pater, ut ubi sum ego, et illi sint mecum* (3). Vous diriez qu'il ne sauroit se passer d'eux, et que son royaume ne lui plairoit pas, s'il ne le possédoit en leur compagnie, et s'il ne leur en faisoit part. Il ne veut pas même que son Père les divise de lui dans son affection. Il ne cesse de lui représenter continuellement qu'il est en eux et eux en lui, qu'il faut qu'ils soient mêlés et confondus avec lui, comme il fait lui-même avec son Père une parfaite unité. Il semble qu'il ait peur qu'il n'y mette quelque différence : *Ego in eis et tu in me, ut sint consummati in unum, ut sciat mundus quia dilexisti eos sicut et me di-*

(1) *Coloss.* III. 4. — (2) *Ephes.* I. 23. — (3) *Joan.* XVII. 24.

lexisti (1) : « Je suis en eux et vous en moi, afin » qu'ils soient consommés dans l'unité, et que le » monde connoisse que vous les avez aimés, comme » vous m'avez aimé ». Et un peu après : *Dilectio quâ dilexisti me in ipsis sit, et ego in eis* (2) : « Que l'a- » mour dont vous m'avez aimé soit en eux, et que » je sois moi-même en eux ». Je suis en eux et vous en moi, afin que tout se réduise à l'unité, et que le monde sache que vous ne faites point de distinction entre nous, que vous les aimez, et que vous en avez soin comme de moi-même.

A ces paroles, Messieurs, qui seroit l'insensible qui ne se laisseroit émouvoir? Certes elles sont si avantageuses pour nous, que je les croirois injurieuses à notre maître, si lui-même ne les avoit prononcées. Mais qui peut douter de ce prodige? Et quoique d'abord cela nous semble incroyable, est-ce trop peu de sa parole pour nous en assurer? Tenons-nous hardiment à cette promesse, et laissons ménager au Père éternel les intérêts de son Fils : il saura bien lui donner le rang qui est dû à sa qualité et à son mérite, sans violer cette unité que lui-même lui a si instamment demandée. Comme une bonne mère qui tient son cher enfant entre ses bras, porte différemment ses caresses sur diverses parties de son corps, selon que son affection la pousse; il y en a quelques-unes qu'elle orne avec plus de soin, qu'elle conserve avec plus d'empressement; ce n'est toutefois que le même amour qui l'anime : de même le Père éternel, sans diviser cet amour qu'il doit en commun à son Fils et à ses membres, saura bien lui

(1) *Joan.* XVII. 23. — (2) *Ibid.* 26.

donner la prééminence du chef. Et s'il y a quelque différence en cet exemple, c'est, Messieurs, que l'union des saints avec Jésus-Christ est bien plus étroite; parce qu'il emploiera pour la faire, et sa main toute-puissante, et cet esprit unissant, que les Pères ont appelé le lien de la Trinité.

Dites-moi tout ce qu'il vous plaira de la grandeur, des victoires, du sacrifice de notre maître; j'avouerai tout cela, Messieurs, et j'en avouerai beaucoup davantage : car que pourrions-nous dire qui approchât de sa gloire? Mais je ne laisserai pas de soutenir que celui qui n'aspire pas au même royaume, qui ne porte pas son ambition jusqu'aux mêmes honneurs, qui n'espère pas la même félicité, n'est pas digne de porter le nom de chrétien, ni d'être lavé de son sang, ni d'être animé de son esprit. Pour qui a-t-il vaincu, si ce n'est pour nous? N'est-ce pas pour nous qu'il s'est immolé? Sa gloire lui appartenoit par le droit de sa naissance; et s'il avoit quelque chose à acquérir, c'étoit les fidèles, qu'il appelle le peuple d'acquisition. Pensons-nous pas qu'il sache ce qui est dû à ses victoires? Et cependant écoutons comme il parle dans l'Apocalypse : « J'ai vaincu, dit-il; je suis assis comme un triom- » phateur à la droite de mon Père; et je veux que » ceux qui surmonteront en mon nom, soient mis » dans le même trône que moi » : *Qui vicerit, dabo ei ut sedeat in throno meo* (1). Figurez-vous, si vous pouvez, une plus parfaite unité. Ce n'est pas assez de nous transporter au même royaume, ni de nous associer à l'empire, il veut que nous soyons placés

(1) *Apoc.* III. 21.

dans son trône : non pas qu'il le quitte pour nous le donner; les saints n'en voudroient pas à cette condition; mais il veut que nous y régnions éternellement avec lui. Et comment cela se peut-il expliquer, qu'en disant que nous sommes le même corps, et qu'il ne faut point mettre de différence entre lui et nous?

Après de si grands desseins de la Providence sur les bienheureux, après que Dieu s'est intéressé lui-même à leur grandeur, et s'y est intéressé par ce qu'il aime le plus; prenez garde, chrétiens, lorsqu'on vous parlera du royaume céleste, de ne vous le pas représenter à la façon de ces choses basses qui frappent nos sens, ou de ces plaisirs périssables qui trompent plutôt notre imagination qu'ils ne la contentent : tout nous y semblera nouveau, nous n'aurons jamais rien vu de semblable : *Nova facio omnia* (1) : « Je m'en vais faire toutes choses nou» velles ». Comme Dieu, sans avoir égard à ce qu'il a fait des choses, ne considérera plus que ce qu'il en peut faire; comme il ne suivra plus leur disposition naturelle, et ne prendra loi que de sa puissance et de son amour; ce ne seroit pas une moindre témérité de prétendre concevoir ce qu'il fait dans les bienheureux, que si nous voulions comprendre sa toute-puissance. Mettre les choses dans cet état naturel où nous les voyons, cela étoit bon pour commencer les ouvrages de Dieu. Mais s'il veut faire des saints quelque chose digne de lui, il faut qu'il travaille, *in manu potenti et brachio extento* (2), « avec une main forte et un bras étendu ». Il faut,

(1) *Isai.* XLIII. 19. *Apoc.* XXI. 5. — (2) *Deut.* V. 15.

dis-je, qu'il étende son bras; il faut qu'il les tourne de tous côtés pour les façonner entièrement à sa mode, et qu'il n'ait égard à leur disposition naturelle, qu'autant qu'il faudra pour ne leur point faire de violence. Ce sera pour lors qu'il donnera ce grand coup de maître, qui rendra les saints à jamais étonnés de leur propre gloire. Ils seront tellement embellis des présens de Dieu, qu'à peine l'éternité leur suffira-t-elle pour se reconnoître. Est-ce là ce corps autrefois sujet à tant d'infirmités? est-ce là cette ame, qui avoit ses facultés si bornées? Ils ne pourront comprendre comment elle étoit capable de tant de merveilles. La joie y entrera avec trop d'abondance, pour y passer par les canaux ordinaires. Il faudra que la main de Dieu ouvre les entrées, et qu'il leur prête, pour ainsi dire, son esprit, comme il les fera jouir de sa félicité. Je vous prie de considérer un moment avec moi ce que c'est que cette béatitude.

Notre ame dans cette chair mortelle ne peut rien rencontrer qui la satisfasse : elle est d'une humeur difficile, elle trouve à redire partout. Quelle joie d'avoir trouvé un bien infini, une beauté accomplie, un objet qui s'empare si doucement de sa liberté, qui arrête à jamais toutes ses affections; sans que son ravissement puisse être troublé ou interrompu par le moindre désir! Mais que peut-elle concevoir de plus grand, que de posséder celui qui la possède, et que cet objet qui la maîtrise soit à elle? Car il n'y a rien qui soit plus à elle que ce qui est sa récompense; d'autant que la récompense est attachée à une action, de laquelle le domaine lui appartient. Comme

elle loue Dieu de l'avoir si bien conduite, d'avoir opéré en elle tant de merveilles, cependant que son Dieu même la loue! Là, Seigneur, toujours on chantera vos louanges; on n'y parlera, ne s'entretiendra que de vos merveilles; jamais on ne se lassera d'y parler de la magnificence de votre royaume : *Magnificentiam gloriæ sanctitatis tuæ loquentur, et mirabilia tua narrabunt* (1) : « Ils parleront de la magnificence de votre gloire et de votre sainteté, et » raconteront vos merveilles ». Mais vous ne vous lasserez non plus de leur dire qu'ils ont bien fait; vous leur parlerez de leurs travaux avec une tendresse de père : et ainsi de part et d'autre l'éternité se passera en des congratulations perpétuelles. O que la terre leur paroîtra petite! Comme ils se riront des folles joies de ce monde!

En est-ce assez, Messieurs, ou s'il faut encore quelque chose pour nous exciter? Que restoit-il à faire au Père éternel pour nous attirer à lui? Il nous appelle au royaume de son Fils unique, nous qui ne sommes que des serviteurs, et des serviteurs inutiles. Il ne veut rien avoir de secret ni de réservé pour nous. L'objet qui le rend heureux, il nous l'abandonne. Il nous fait les compagnons de sa gloire, cendre et pourriture que nous sommes; et il ne nous demande pour cela que notre amour, et quelques petits services qui lui sont déjà dus par une infinité d'obligations que nous lui avons, et qui ne seroient que trop bien payés des moindres de ses faveurs. Cependant qui le pourroit croire, si une malheureuse expérience ne nous l'apprenoit? L'homme in-

(1) *Ps.* CXLIV. 5.

sensé ne veut point de ces grandeurs : il embrasse avec autant d'ardeur des plaisirs mortels, que s'il n'étoit pas né pour une gloire éternelle; et comme s'il vouloit être heureux malgré son créateur, il prend pour trouver la félicité une route toute contraire à celle qu'il lui prescrit, et n'a point de contentement qu'en s'opposant à ses volontés. Encore si cette vie avoit quelques charmes qui fussent capables de le contenter, sa folie seroit en quelque façon pardonnable! Mais Dieu comme un bon père, qui connoît le foible de ses enfans, et qui sait l'impression que font sur nous les choses présentes, a voulu exprès qu'elle fût traversée de mille tourmens, pour nous faire porter plus haut nos affections. Que s'il y a mêlé quelques petites douceurs, ç'a été pour en tempérer l'amertume, qui nous auroit semblé insupportable sans cet artifice. Jugez par-là ce que c'est que cette vie. Il faut de l'adresse et de l'artifice pour nous en cacher les misères ; et toutefois, ô aveuglement de l'esprit humain ! c'est elle qui nous séduit, elle qui n'est que trouble et qu'agitation, qui ne tient à rien, qui fait autant de pas à sa fin qu'elle ajoute de momens à sa durée, et qui nous manquera tout-à-coup comme un faux ami, lorsqu'elle semblera nous promettre plus de repos. A quoi est-ce que nous pensons?

Où est cette générosité du christianisme, qui faisoit estimer aux premiers fidèles moins que de la fange toute la pompe du monde? *Existimavi sicut stercora* (1); « Je l'ai regardée comme du fumier »; qui leur faisoit dire avec tant de résolution: *Cupio*

(1) *Philip.* III. 8.

dissolvi et esse cum Christo (1) : « Je désire de me voir » dégagé des liens de ce corps pour être avec Jésus-» Christ » ; qui dans un état toujours incertain, dans une vie continuellement traversée, mais dans les tourmens les plus cruels et dans la mort même, les tenoit immobiles par une ferme espérance : *spe viventes* (2), « vivans par l'espérance ». Mais hélas ! que je m'abuse de chercher parmi nous la perfection du christianisme ! Ce seroit beaucoup si nous avions quelque pensée qui fût digne de notre vocation, et qui sentît un peu le nouvel homme. Au moins, Messieurs, considérons un peu attentivement quelle honte ce nous sera d'avoir été appelés à la même félicité que ces grands hommes qui ont planté l'Eglise par leur sang, et de l'avoir lâchement perdue dans une profonde paix, au lieu qu'ils l'ont gagnée parmi les combats, et malgré la rage des tyrans, et des bourreaux, et de l'enfer. Heureux celui qui entend ces vérités, et qui sait goûter la suavité du Seigneur ! « Heureux celui qui marche innocemment » dans ses voies, qui passe les jours et les nuits à » contempler la beauté de ses saintes lois ! Il fleurira » comme un arbre planté sur le courant des eaux. » Le temps viendra qu'il sera chargé de ses fruits ; il » ne s'en perdra pas une seule feuille ; le Seigneur » ira recueillant toutes ses bonnes œuvres, et fera » prospérer toutes ses actions. Ah ! qu'il n'en sera pas » ainsi des impies ! Il les dissipera dans l'impétuo-» sité de sa colère, comme la poudre est emportée » par un tourbillon (3) ». Cependant les justes se réjouiront avec lui : « il les remplira de l'abondance

(1) *Philip.* I. 23. — (2) *Rom.* XII. 12. — (3) *Ps.* I. 1, 2, 3, *etc.*

» de sa maison; il les enivrera du torrent de ses dé» lices (1) ». Ah! Seigneur, qu'il fait beau dans vos tabernacles! Je ne suis plus à moi quand je pense à votre palais; mes sens sont ravis et mon ame transportée, quand je considère que je jouirai de vous dans la terre des vivans. Je le dis encore une fois, et ne me lasserai jamais de le dire : « Il est plus doux » de passer un jour dans votre maison, que d'être » toute sa vie dans les voluptés du monde (2) ». Seigneur, animez nos cœurs de cette noble espérance.

Et vous, ames bienheureuses, pardonnez-nous, si nous entendons si mal votre grandeur, et ayez agréables ces idées grossières que nous nous formons de votre félicité durant l'exil et la captivité de cette vie. Vous avez passé par les misères où nous sommes : nous attendons la félicité que vous possédez : vous êtes dans le port : nous louons Dieu de vous avoir choisis, de vous avoir soutenus parmi tant de périls, de vous avoir comblés d'une si grande gloire. Secourez-nous de vos prières; afin que nous allions joindre nos voix avec les vôtres, pour chanter éternellement les louanges du Père qui vous a élus, du Fils qui vous a rachetés, du Saint-Esprit qui vous a sanctifiés. Ainsi soit-il à jamais.

(1) *Ps.* XXXV. 9. — (2) *Ps.* LXXXIII. 1, 2, 10 *et* 11.

III. SERMON

POUR LA FÈTE

DE TOUS LES SAINTS,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

Conditions nécessaires pour être heureux : n'être point trompés, ne rien souffrir, ne rien craindre. Elles ne se trouvent réunies que dans le ciel. Nous n'y serons plus sujets à l'erreur, à la douleur, à l'inquiétude : parce que nous y verrons Dieu, que nous y jouirons de Dieu, que nous nous reposerons à jamais en Dieu.

Ut sit Deus omnia in omnibus.

Dieu sera tout en tous. I. Cor. xv. 28.

Sire,

Ce que l'œil n'a pas aperçu, ce que l'oreille n'a pas ouï, ce qui jamais n'est entré dans le cœur de l'homme ; c'est ce qui doit faire aujourd'hui le sujet de notre entretien. Cette solennité est instituée pour nous faire considérer les biens infinis que Dieu a préparés à ses serviteurs, pour les rendre éternellement heureux ; et un seul mot de l'apôtre nous doit expliquer toutes ces merveilles.

Dieu, dit-il, sera tout en tous. Que peut-on entendre de plus court ? Que peut-on imaginer de plus vaste ou de plus immense ? Dieu est un, et en même

temps il est tout ; et étant tout à lui-même, parce que sa propre grandeur lui suffit, il est tout encore à tous les élus, parce qu'il remplit par sa plénitude leur capacité toute entière et tous leurs désirs. S'il leur faut un triomphe pour honorer leur victoire, Dieu est tout ; s'ils ont besoin de repos pour se délasser de leurs longs travaux, Dieu est tout ; s'ils demandent la consolation, après avoir saintement gémi parmi les amertumes de la pénitence, Dieu est tout. Dieu est la lumière qui les éclaire ; Dieu est la gloire qui les environne ; Dieu est le plaisir qui les transporte ; Dieu est la vie qui les anime ; Dieu est l'éternité qui les établit dans un glorieux repos.

O largeur ! ô profondeur ! ô longueur sans bornes, et inaccessible hauteur ! pourrai-je vous renfermer dans un seul discours ? Allons ensemble, mes frères ; entrons en cet abîme de gloire et de majesté. Jetons-nous avec confiance sur cet océan : mais implorons l'assistance du Saint-Esprit ; et ayons notre guide et notre étoile, je veux dire la sainte Vierge que nous allons saluer par les paroles de l'ange. *Ave.*

Sire, on peut mettre en question si l'homme pour être heureux n'a besoin de posséder qu'une seule chose ; ou si sa félicité est un composé de plusieurs parties, et le concours de plusieurs biens ramassés ensemble. Et premièrement il paroît qu'un cœur qui se partage à divers objets, confesse, en se partageant, que l'attrait qui le gagne est foible, et que celui qui est ainsi divisé cherche plutôt sa félicité qu'il ne l'a trouvée. Que s'il paroît d'un côté qu'un

seul objet nous doit contenter, parce que nous n'avons qu'un cœur; il semble aussi d'autre part que plusieurs biens nous sont nécessaires, parce que nous avons plusieurs désirs. En effet, nous désirons la santé, la vie, le plaisir, le repos, la gloire, l'abondance, la liberté, la science, la vertu : et que ne désirons-nous pas? Comment donc peut-on espérer de satisfaire par un seul objet une si grande multiplicité de désirs et d'inclinations que nous nourrissons en nous-mêmes ?

L'apôtre a concilié ces contrariétés apparentes dans le texte que j'ai choisi; puisqu'il nous y fait trouver dans un même objet, premièrement la simplicité, parce qu'il est un; et tout ensemble la variété, parce qu'il est infini. Dieu, dit-il, sera tout en tous. Il est un, et il est tout. Il est tout, non-seulement en lui-mˆme par l'immensité de son essence, de sa nature, mais encore il est tout en tous, par l'incompréhensible fécondité avec laquelle il se communique à ses créatures. *Erit Deus omnia in omnibus* : « Dieu sera tout en tous ».

Mais ce que l'apôtre saint Paul nous a proposé dans une idée générale, le docte saint Augustin nous l'explique en particulier, lorsqu'interprétant ce passage de l'épître aux Corinthiens, il fait ce beau commentaire. « Dieu, dit-il, sera toutes choses à » tous les esprits bienheureux, parce qu'il sera leur » commun spectacle, il sera leur commune joie, » il sera leur commune paix » : *Commune spectaculum erit omnibus Deus; commune gaudium erit omnibus Deus; communis pax erit omnibus Deus* (1).

(1) *S. Aug. in Ps.* LXXXIV. *n.* 10; *tom.* IV. *col.* 897.

Et

Et certes pour être heureux, selon les maximes de ce même saint, il faut n'être point trompé, ne rien souffrir, ne rien craindre. Car comme la vérité est si précieuse, quelque bien que l'homme possède d'ailleurs, il n'est pas assez riche s'il est trompé, et il manque d'un grand trésor. Encore qu'il connoisse la vérité, sans doute il n'est point content pour cela s'il souffre; et quoiqu'il ne souffre pas, il n'est point tranquille s'il craint. Là donc, dans le royaume des cieux, dans la céleste Jérusalem, il n'y aura point d'erreur, parce qu'on y verra Dieu; il n'y aura point de douleur, parce qu'on y jouira de Dieu; il n'y aura point de crainte ni d'inquiétude, parce qu'on s'y reposera à jamais en Dieu: si bien que nous y serons éternellement bienheureux, parce que nous aurons dans cette vue le véritable et le plus noble exercice de nos esprits: nous goûterons dans cette jouissance le parfait contentement de nos cœurs; nous posséderons dans cette paix l'immuable affermissement de notre repos. Voilà trois sublimes vérités que saint Augustin nous propose, et que je tâcherai de rendre sensibles, si vous me donnez vos attentions; afin que vous soyez convaincus que comme il n'y a rien de plus libéral que Dieu qui nous offre de si grands dons, il n'y a rien aussi de plus ingrat, ni de plus aveugle que l'homme qui ne sait pas profiter d'une telle munificence.

PREMIER POINT.

Si l'apôtre saint Paul a dit que les fidèles sont un spectacle au monde, aux anges et aux hommes (1),

(1) *I. Cor.* IV. 9.

nous pouvons encore ajouter qu'ils sont un spectacle à Dieu même. Nous apprenons de Moïse, que ce grand et sage architecte, diligent contemplateur de son propre ouvrage, à mesure qu'il bâtissoit ce bel édifice du monde, en admiroit toutes les parties : *Vidit Deus lucem quod esset bona* (1) : « Dieu vit que » la lumière étoit bonne » : qu'en ayant composé le tout, parce qu'en effet la beauté de l'architecture paroît dans le tout, et dans l'assemblage plus encore que dans les parties détachées, il avoit encore enchéri et l'avoit trouvé parfaitement beau : *Et erant valde bona* (2) : et enfin qu'il s'étoit contenté lui-même en considérant dans ses créatures les traits de sa sagesse et l'effusion de sa bonté. Mais comme le juste et l'homme de bien est le miracle de sa grâce et le chef-d'œuvre de sa main puissante, il est aussi le spectacle le plus agréable à ses yeux : *Oculi Domini super justos* (3) : « Les yeux de Dieu, dit le » saint Psalmiste, sont attachés sur les justes » ; non-seulement parce qu'il veille sur eux pour les protéger, mais encore parce qu'il aime à les regarder du plus haut des cieux comme le plus cher objet de ses complaisances. « N'avez-vous point vu, dit-il, mon » serviteur Job, comme il est droit, et juste, et » craignant Dieu, comme il évite le mal avec soin, » et n'a point son semblable sur la terre (4) ».

Que le soldat est heureux qui combat ainsi sous les yeux de son capitaine et de son roi, à qui sa valeur invincible prépare un si beau spectacle! Que si les justes sont le spectacle de Dieu, il veut aussi à son tour être leur spectacle : comme il se plaît

(1) *Gen.* I. 4. — (2) *Ibid.* 31. — (3) *Ps.* XXXIII. 15. — (4) *Job.* I. 8.

à les voir, il veut aussi qu'ils le voient : il les ravit par la claire vue de son éternelle beauté, et leur montre à découvert sa vérité même, dans une lumière si pure qu'elle dissipe toutes les ténèbres et tous les nuages.

Mais qu'est-ce, direz-vous, que la vérité? Quelle image nous en donnez-vous? Sous quelle forme paroît-elle aux hommes? Mortels grossiers et charnels, nous entendons tout corporellement; nous voulons toujours des images et des formes matérielles. Ne pourrai-je aujourd'hui éveiller ces yeux spirituels et intérieurs, qui sont cachés bien avant au fond de votre ame, les détourner un moment de ces images vagues et changeantes que les sens impriment, et les accoutumer à porter la vue de la vérité toute pure? Tentons, essayons, voyons. Je vous demande pour cela, Messieurs, que vous soyez seulement attentifs à ce que vous faites, et que vous pensiez à l'action qui nous rassemble dans ce lieu sacré. Je vous prêche la vérité, et vous l'écoutez; et celle que je vous propose en particulier, c'est que celui-là est heureux qui n'est point sujet à l'erreur, et qui ne se trompe jamais. Cette vérité est sûre et incontestable : elle n'a pas besoin de démonstration, et vous en voyez l'évidence. Mais, Messieurs, où la voyez-vous? Ce peut être dans mes paroles : nullement, ne le croyez pas. Car où la vois-je moi-même? Sans doute dans une lumière intérieure qui me la découvre; et c'est là aussi que vous la voyez. Je vous prie, suivez-moi, Messieurs, et soyez un peu attentifs à l'état présent où vous êtes. Car comme si je

vous montre du doigt quelque tableau ou quelque ornement de cette chapelle royale, j'adresse votre vue, mais je ne vous donne pas la clarté, ni je ne puis vous inspirer le sentiment; je fais à peu près le même dans cette chaire. Je vous parle, je vous avertis, j'excite votre attention; mais il y a une voix secrète de la vérité qui me parle intérieurement, et la même vous parle aussi : sans quoi toutes mes paroles ne feroient que battre l'air vainement et étourdir les oreilles. Selon la sage dispensation du ministère ecclésiastique, les uns sont prédicateurs et les autres sont auditeurs : selon l'ordre de cette occulte inspiration de la vérité, tous sont auditeurs, tous sont disciples : si bien qu'à ne regarder que l'extérieur, je parle, et vous écoutez; mais au dedans, dans le fond du cœur, et vous et moi écoutons la vérité qui nous parle et qui nous enseigne. Je la vois, et vous la voyez; et tous ensemble nous voyons la même, puisque la vérité est une; et la même se découvre encore par toute la terre à tous ceux qui ont les yeux ouverts à ses lumières.

On ne peut donc déterminer où elle est, quoiqu'elle ne manque nulle part. Elle se présente à tous les esprits; mais elle est en même temps au-dessus de tous. Que les hommes tombent dans l'erreur, la vérité subsiste toujours : qu'ils profitent, ou qu'ils oublient; que leurs connoissances croissent ou décroissent; la vérité n'augmente ni ne diminue. Toujours une, toujours égale, toujours immuable, elle juge de tout et ne dépend du jugement de personne. « Chaste et fidèle, propre à chacun,

» quoiqu'elle soit commune à tous » : *Et omnibus communis est, et singulis casta est,* dit saint Augustin (1). On est heureux quand on la possède; on ne nuit qu'à soi-même quand on la rejette. Elle fait donc également la béatitude et le supplice de tous les hommes; parce que « ceux qui se tournent vers » elle, sont rendus heureux par ses lumières; et que » ceux qui refusent de la regarder sont punis par » leur propre aveuglement et par leurs ténèbres » : *Cùm integra et incorrupta, et conversos lætificet lumine, et aversos puniat cæcitate* (2).

Voilà ce que c'est que la vérité; et mes Frères, cette vérité, si nous l'entendons, c'est Dieu même. O vérité! ô lumière! ô vie! quand vous verrai-je? quand vous connoîtrai-je? Connoissons-nous la vérité parmi les ténèbres qui nous environnent? Hélas! durant ces jours de ténèbres, nous en voyons luire de temps en temps quelque rayon imparfait. Aussi notre raison incertaine ne sait à quoi s'attacher, ni à quoi se prendre parmi ces ombres. Si elle se contente de suivre ses sens, elle n'aperçoit que l'écorce; si elle s'engage plus avant, sa propre subtilité la confond. Les plus doctes à chaque pas ne sont-ils pas contraints de demeurer court? Ou ils évitent les difficultés, ou ils dissimulent et font bonne mine, ou ils hasardent ce qui leur vient sans le bien entendre, ou ils se trompent visiblement et succombent sous le faix.

Dans les affaires mêmes du monde, à peine la vérité est-elle connue. Les particuliers ne la savent

(1) *De lib. Arbit. lib.* II, *n.* 37, *tom.* I, *col.* 601. — (2) *Ibid. n.* 34. *col.* 600.

pas, quoique toutefois ils se mêlent de juger de tout, parce qu'ils n'ont pas l'étendue et les relations nécessaires. Ceux qui sont dans les grandes charges, étant élevés plus haut, découvrent sans doute de plus loin les choses; mais aussi sont-ils exposés à des déguisemens plus artificieux. « Que » vous êtes heureux, disoit un ancien, à son ami » tombé en disgrâce! oui, que vous êtes heureux » maintenant de n'avoir plus rien en votre fortune » qui oblige à vous mentir et à vous tromper »! *Felicem te, qui nihil habes propter quod tibi mentiatur*(1)! Que ferai-je? Où me tournerai-je, assiégé de toutes parts par l'opinion ou par l'erreur? Je me défie des autres, et je n'ose croire moi-même mes propres lumières. A peine crois-je voir ce que je vois et tenir ce que je tiens; tant j'ai trouvé souvent ma raison fautive!

Ah! j'ai trouvé un remède pour me garantir de l'erreur. Je suspendrai mon esprit; et retenant en arrêt sa mobilité indiscrète et précipitée, je douterai du moins, s'il ne m'est pas permis de connoître au vrai les choses. Mais, ô Dieu! quelle foiblesse et quelle misère! De crainte de tomber, je n'ose sortir de ma place ni me remuer. Triste et misérable refuge contre l'erreur, d'être contraint de se plonger dans l'incertitude et de désespérer de la vérité! O félicité de la vie future! Car écoutez ce que promet Isaïe à ces bienheureux citoyens de la Jérusalem céleste : *Non occidet ultra sol tuus, et luna tua non minuetur*(2) : « Votre soleil n'aura jamais de » couchant, et votre lune ne décroîtra pas » : c'est-

(1) *Senec. ad Lucil. Epist.* XLVI. — (2) *Isai.* X. 20.

à-dire non-seulement que la vérité vous luira toujours, mais encore que votre esprit sera toujours uniformément et également éclairé. O quelle félicité de n'être jamais déçu, jamais surpris, jamais tourné, jamais détourné, jamais ébloui par les apparences, jamais prévenu ni préoccupé !

Je ne m'étonne pas, chrétiens, si saint Grégoire de Nazianze les appelle dieux [1], puisque ce titre leur est bien mieux dû qu'aux princes et aux rois du monde à qui David l'attribue. « Je l'ai dit : vous » êtes des dieux, et vous êtes tous enfans du Très-» haut » : *Ego dixi, dii estis, et filii excelsi omnes* [2]. Mais remarquez ce qu'il dit ensuite. Toutefois, ajoute-t-il, ô dieux de chair et de sang, ô dieux de terre et de poussière, ne vous laissez pas éblouir par cette divinité passagère et empruntée ; « car enfin vous mourrez comme des hommes, et » vous descendrez du trône au tombeau » : *Verumtamen sicut homines moriemini, et sicut unus de principibus cadetis.* La majesté, je l'avoue, n'est jamais dissipée ni anéantie, et on la voit toute entière aller revêtir leurs successeurs. Le roi, disons-nous, ne meurt jamais; l'image de Dieu est immortelle; mais cependant l'homme tombe, meurt, et la gloire ne le suit pas dans le sépulcre. Il n'en est pas de la sorte des citoyens immortels de notre céleste patrie : non-seulement ils sont des dieux, parce qu'ils ne sont plus sujets à la mort; mais ils sont des dieux d'une autre manière, parce qu'ils ne sont plus sujets au mensonge, et ne pourront plus tromper ni être trompés.

(1) *Orat.* XL. — (2) *Ps.* LXXXI. 6, 7.

David a dit en son excès : « Tout homme est » menteur (1) » ; tout homme peut être trompeur et trompé ; il est capable de mentir aux autres et de mentir à soi-même. Vous donc, ô bienheureux esprits, qui régnez avec Jésus-Christ, vous n'êtes plus simplement des hommes, puisque vous êtes tellement unis à la vérité, qu'il n'y aura plus désormais ni aucune ambiguité, aucune ignorance qui vous l'enveloppe, ni aucun nuage qui vous la couvre, ni aucun faux jour, aucune fausse lumière qui vous la déguise, ni aucune erreur qui la combatte, ni même aucun doute qui l'affoiblisse. Aussi dans cet état bienheureux ne faudra-t-il point la chercher par de grands efforts, ni la tirer de loin comme par machines et par artifice, par une longue suite de conséquences, et par un grand circuit de raisonnemens. Elle s'offrira d'elle-même ; et toute pure, toute manifeste, sans confusion, sans mélange, « Nous » rendra, dit saint Jean, semblables à Dieu, parce » que nous le verrons tel qu'il est » : *Cùm apparuerit, similes ei erimus, quia videbimus eum sicuti est* (2).

Mais écoutez la suite de ce beau passage : « Celui » qui a en Dieu cette espérance, se conserve pur, » ainsi que Dieu même est (*) pur » : *Omnis qui habet hanc spem in eo, sanctificat se, sicut et ille sanctus est* (3). Rien de souillé n'entrera dans le royaume de Dieu. Il faudra passer par l'épreuve d'un examen

(1) *Ps.* cxv. 2. — (2) *I. Joan.* III. 2. — (3) *Ibid.* 3.

(*) Bossuet suit ici le texte grec dans sa version française, comme il paroît par les deux mots grecs qu'il a écrits en marge, *ἁγνίζει, ἁγνός*, qui signifient, *purificat, purus ;* pour lesquels la Vulgate a, *sanctificat, sanctus. Edit. de Déforis.*

rigoureux ; afin qu'une si pure beauté ne soit vue, ni approchée que des esprits purs : et c'est ce qui fait dire au Sauveur des ames dans l'évangile de ce jour : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, » car ils verront Dieu (1) » ! Ecoutez, esprits téméraires et follement curieux, qui dites : Nous voudrions voir, nous voudrions entendre toutes les vérités de la foi. C'est ici le temps de se purifier, et non encore celui de voir. Laissez traiter vos yeux malades; souffrez qu'on les nettoie, qu'on les fortifie : après, si vous ne pouvez pas encore porter le grand jour, vous jouirez du moins agréablement de la douceur accommodante d'une clarté tempérée. Que si toutes les lumières du christianisme sont des ténèbres pour vous, faites-vous justice à vous-mêmes. De quoi vous occupez-vous ? Quel est le sujet ordinaire de vos rêveries et de vos discours? Quelle corruption ! quelle immodestie ! Oserai-je le dire dans cette chaire, retenu par le saint apôtre ? « Que ces choses ne soient pas même nommées » parmi vous (2) ». Quoi ! pendant que vous ne méditez que chair et que sang, comme parle l'Ecriture sainte, les discours spirituels prendront-ils en vous? Par où s'insinueront les lumières pures et les chastes vérités du christianisme ? La sagesse, que vous ne cherchez pas, descendra-t-elle de son trône pour vous enseigner ? Allez, hommes corrompus et corrupteurs, purifiez vos yeux et vos cœurs, et peu à peu vos esprits s'accoutumeront aux lumières de l'Evangile.

Vivons donc chrétiennement, et la vérité nous

(1) *Matth.* v. 8. — (2) *Ephes.* v. 3.

sera un jour découverte. Jamais vous n'aurez respiré un air plus doux : jamais votre faim n'aura été rassasiée par une manne plus délicieuse, ni votre soif étanchée par un plus salutaire rafraîchissement. Rien de plus harmonieux que la vérité ; nulle mélodie plus douce, nul concert mieux entendu : nulle beauté plus parfaite et plus ravissante. Quoi ! me vanterez-vous toujours l'éclat de ce teint ? Vous vous dites chrétienne, et vous étalez avec pompe cette fragile beauté, piége pour les autres, poison pour vous-même, qui se vante de traîner après soi les ames captives, et qui vous fait porter à vous-même un joug plus honteux. Jetez, jetez un peu les yeux, chrétiens, sur cette immortelle beauté que le chrétien doit servir. Cette beauté divine ne montre à vos yeux ni une grâce artificielle, ni des ornemens empruntés, ni une jeunesse fugitive, ni un éclat, une vivacité toujours défaillante. Là se trouve la grâce avec la durée : là se trouve la majesté avec la douceur : là se trouve le sérieux avec l'agréable : là se trouve l'honnêteté avec le plaisir et avec la joie. C'est ce que nous avons à considérer dans la seconde partie.

SECOND POINT.

De toutes les passions, la plus pleine d'illusion c'est la joie ; et le Sage n'a jamais parlé avec plus de sens, que quand il a dit dans l'Ecclésiaste, qu'il « estimoit le ris une erreur et la joie une tromperie » : *Risum reputavi errorem ; et gaudio dixi : Quid frustra deciperis* (1) ? Depuis notre ancienne

(1) *Eccle.* II. 2.

désobéissance, Dieu a voulu retirer à soi tout ce qu'il avoit répandu de solide contentement sur la terre; et cette petite goutte de joie qui nous est restée pour rendre la vie supportable, et tempérer par quelque douceur ses amertumes infinies, n'est pas capable de satisfaire un esprit solide. Et certes il ne faut pas croire que ce lieu de confusion, où les bons sont mêlés avec les mauvais, puisse être le séjour des joies véritables. « Autres sont les biens que » Dieu abandonne pour la consolation des captifs; » autres ceux qu'il a réservés pour faire la félicité » de ses enfans » : *Aliud solatium captivorum, aliud gaudium liberorum* (1).

Mais pour vous donner une forte idée de ces plaisirs véritables qui enivrent les bienheureux, philosophons un peu avant toutes choses sur la nature des joies du monde. Car, mes frères, c'est une erreur de croire qu'il faille indifféremment recevoir la joie, de quelque côté qu'elle naisse, quelque main qui nous la présente. Que m'importe, dit l'épicurien, de quoi je me réjouisse, pourvu que je sois content? Soit erreur, soit vérité, c'est toujours être trop chagrin que de refuser la joie, de quelque part qu'elle vienne. Ceux qui le pensent ainsi, ennemis du progrès de leur raison, qui leur fait voir tous les jours la vanité de leurs joies, estiment leur ame trop peu de chose, puisqu'ils croient qu'elle peut être heureuse sans posséder aucun bien solide, et qu'ils mettent son bonheur, et par conséquent sa perfection, dans un songe. (Remarquez qu'il ne faut pas distinguer le bonheur de l'ame

(1) *S. Aug. in Ps.* CXXXVI. *n.* 5, *tom.* IV, *col.* 1516.

d'avec sa perfection : grand principe !) Mais le Saint-Esprit prononce au contraire que celui-là est insensé, qui se réjouit dans les choses vaines; que celui-là est abandonné, maudit de Dieu, qui se réjouit dans les mauvaises; et qu'enfin on est malheureux, quand on n'aime que les plaisirs que la raison condamne ou qu'elle méprise.

Il faut donc avant toutes choses considérer d'où nous vient la joie, et quel en est le sujet. Et premièrement, chrétiens, toutes les joies que nous donnent les biens de la terre sont pleines d'illusion et de vanité. C'est pourquoi dans les affaires du monde, le plus sage est toujours celui que la joie emporte le moins. Ecoutez la belle sentence que prononce l'Ecclésiastique : « Le fou, dit-il, indiscret, inconsi-» déré, fait sans cesse éclater son ris; et le sage à » peine rit-il doucement » : *Fatuus in risu exaltat vocem suam; vir autem sapiens vix tacitè ridebit*(1). En effet, quand on voit un homme emporté, qui ébloui de sa dignité ou de sa fortune, s'abandonne à la joie sans se retenir; c'est une marque certaine d'une ame qui n'a point de poids, et que sa légèreté rendra le jouet éternel de toutes les illusions du monde. Le sage au contraire, toujours attentif aux misères et aux vanités de la vie humaine, ne se persuade jamais qu'il puisse avoir trouvé sur la terre, en ce lieu de mort, aucun véritable sujet de se réjouir. C'est pourquoi il rit en tremblant, comme disoit l'Ecclésiastique; c'est-à-dire qu'il supprime lui-même sa joie indiscrète par une certaine hauteur d'une ame qui désavoue sa foiblesse, et qui sentant

(1) *Eccli.* XXI. 23.

qu'elle est née pour des biens célestes, a honte de se voir si fort transportée par des choses si méprisables.

Après avoir regardé d'où nous vient la joie, il faut encore considérer où elle nous mène. Car, ô plaisirs, où nous menez-vous? à quel oubli de Dieu et de nous-mêmes? à quels malheurs et à quels désordres ? Ne sont-ce pas les plaisirs déréglés qui ont conseillé tous les crimes? car quel en est le principe universel, sinon qu'on se plaît où il ne faut pas? Donc la raison nous oblige à nous défier des plaisirs : flatteurs pernicieux, conseillers infidèles, qui ruinent tous les jours en nous l'ame, le corps, la gloire, la fortune, la religion et la conscience.

Enfin il faut méditer combien la joie est durable : car Dieu, qui est la vérité même, ne permet pas à l'illusion de régner long-temps. C'est lui, dit le Roi prophète, qui se plaît, pour punir l'erreur volontaire de ceux qui ont pris plaisir à être trompés, « d'anéantir dans sa cité sainte toutes les félicités » imaginaires, comme un songe s'anéantit quand » on se réveille, et qui fait succéder des maux trop » réels à la courte imposture d'une agréable rêverie »: *Velut somnium surgentium, Domine, in civitate tua imaginem ipsorum ad nihilum rediges* (1).

Concluons donc, chrétiens, que si la félicité est une joie, c'est une joie fondée sur la vérité, *Gaudium de veritate*, comme la définit saint Augustin (2). Telle est la joie des bienheureux, non une joie seulement, mais une joie solide et réelle, dont la vérité

(1) *Ps.* LXXII. 20. — (2) *Confess. lib.* X, *cap.* XXIII, *tom.* I, *col.* 182.

est le fond, dont la sainteté est l'effet, dont l'éternité est la durée.

Telle est la joie des bienheureux, dont la plénitude est infinie, dont les transports sont inconcevables et les excès tout divins. Loin de notre idée les joies sensuelles qui troublent la raison, et ne permettent pas à l'ame de se posséder; en sorte qu'on n'ose pas dire qu'elle jouisse d'aucun bien, puisque sortie d'elle-même elle semble n'être plus à soi pour en jouir. Ici elle est vivement touchée dans son fond le plus intime, dans la partie la plus délicate et la plus sensible; toute hors d'elle, toute à elle-même; possédant celui qui la possède; la raison toujours attentive et toujours contente.

Mais, mes frères, ce n'est pas à moi de publier ces merveilles, pendant que le Saint-Esprit nous représente si vivement la joie triomphante de la céleste Jérusalem, par la bouche du prophète Isaïe. « Je » créerai, dit le Seigneur, un nouveau ciel et une » nouvelle terre; et toutes les angoisses seront ou» bliées et ne reviendront jamais » : *Oblivioni traditæ sunt angustiæ priores, et non ascendent super cor* (1). « Mais vous vous réjouirez, et votre ame » nagera dans la joie durant toute l'éternité dans les » choses que je crée pour votre bonheur » : *Gaudebitis et exultabitis usque in sempiternum in his quæ ego creo.* « Car je ferai que Jérusalem sera » toute transportée d'allégresse, et que son peuple » sera dans le ravissement » : *Quia ecce ego creo Jerusalem exultationem, et populum ejus gaudium.* « Et moi-même je me réjouirai en Jérusalem, et

(1) *Is.* LXV. 16, *et seq.*

» je triompherai de joie dans la félicité de mon » peuple » : *Et exultabo in Jerusalem, et gaudebo in populo meo.*

Voilà de quelle manière le Saint-Esprit nous représente les joies de ses enfans bienheureux. Puis se tournant à ceux qui sont sur la terre, à l'Eglise militante, il les invite en ces termes à prendre part aux transports de la sainte et triomphante Jérusalem. « Réjouissez-vous, dit-il, avec elle, ô vous qui » l'aimez; réjouissez-vous avec elle d'une grande » joie, et sucez avec elle par une foi vive la mamelle » de ses consolations divines, afin que vous abondiez » en délices spirituelles; parce que le Seigneur a » dit : Je ferai couler sur elle un fleuve de paix, et » ce torrent se débordera avec abondance : toutes » les nations de la terre y auront part : et avec la » même tendresse qu'une mère caresse son enfant, » ainsi je vous consolerai, dit le Seigneur » : *Lætamini cum Jerusalem, et exultate in eâ omnes qui diligitis eam : gaudete cum eâ gaudio ;.... ut sugatis et repleamini ab ubere consolationis ejus : ut mulgeatis et deliciis affluatis ab omnimoda gloria ejus. Quia hæc dicit Dominus : Ecce ego declinabo super eam quasi fluvium pacis, et quasi torrentem inundantem gloriam gentium...... Quomodo si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos* (1). Quel cœur seroit insensible à ces divines tendresses? Aspirons à ces joies célestes, qui seront d'autant plus touchantes qu'elles seront accompagnées d'un parfait repos, parce que nous ne les pourrons jamais perdre. Quittons, mes frères, tous nos vains plaisirs; c'est la

(1) *Is.* LXVI. 18, *et seq.*

maladie qui les désire. « Hélas ! que cet artisan de » tromperies nous joue d'une manière bien puérile, » pour nous empêcher, malgré toute notre avidité » pour la joie, de discerner d'où nous vient la véri- » table joie » ! *Heu ! quàm pueriliter nos ille decipiendi artifex fallit,.... ut non discernamus, gaudendi avidi, unde verius gaudeamus* (1) ! Que de désirs différens sentent les malades ! La santé revient, et tous ces appétits déréglés s'évanouissent. Ne mettons point notre bonheur à contenter ces appétits irréguliers que la maladie a fait naître. Qu'a le monde de comparable [à ces ineffables douceurs] ? Mais s'il se vante de donner des joies, il n'ose pas même promettre de vous y donner du repos : c'est l'héritage des saints, c'est le partage des bienheureux ; et c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Le repos éternel des bienheureux nous a été figuré dès l'origine du monde, lorsque Dieu ayant tiré du néant ses créatures, et les ayant arrangées dans une si belle ordonnance durant six jours, établit et sanctifia le jour du repos dans lequel, comme dit la sainte Ecriture, « il se reposa de tout son ou- » vrage (2) ». Vous savez assez, chrétiens, que Dieu qui fait tout sans peine par sa volonté, n'a pas besoin de se délasser de son travail ; et vous n'ignorez pas non plus, qu'en consacrant ce jour de repos, il n'a pas laissé depuis d'agir sans cesse. « Mon Père, dit » le Fils de Dieu, agit sans relâche (3) ». Et s'il

(1) *Julian. Pomer. de Vit. Contempl. lib.* II, *cap.* XIII, *inter Oper. S. Prosp.* — (2) *Gen.* II. 2. — (3) *Joan.* II. 2.

cessoit

cessoit un moment de soutenir l'univers par la force de sa puissance, le soleil s'égareroit de sa route, la mer forceroit toutes ses bornes, la terre branleroit sur son axe; en un mot toute la nature seroit en un moment replongée, je ne dis pas dans l'ancien chaos, mais dans une perte totale et dans le non être. Quand donc il a plu à Dieu de sanctifier le septième jour, et d'y établir son repos, il a voulu nous faire comprendre, qu'après la continuelle action par laquelle il développe tout l'ordre des siècles, il a désigné un dernier jour, qui est le jour immuable de l'éternité, dans lequel il se reposera avec ses élus : disons mieux, que ses élus se reposeront éternellement en lui-même. Tel est le sabbat mystérieux, tel est le « jour de repos qui est réservé au peuple de Dieu », selon la doctrine de l'apôtre : *Itaque relinquitur sabbatismus populo Dei*, dit la savante épître aux Hébreux (1).

Le fondement de ce repos des prédestinés, c'est que l'éternité leur est assurée. Car, mes Frères, l'Eternel médite des choses éternelles; et tout l'ordre de ses conseils, par diverses révolutions et par divers changemens, se doit enfin terminer à un état immuable. C'est pourquoi après ces jours de fatigue, après ces jours de l'ancien Adam, jours pénibles, jours laborieux, jours de gémissement et de pénitence, où nous devons subsister et gagner le pain de vie par nos sueurs; nous serons conduits à « la cité » sainte, que Dieu, dit le même apôtre, nous a » préparée (2) », et où le Saint-Esprit nous assure

(1) *Hebr.* IV. 9. — (2) *Hebr.* XI. 16.

que « nous nous reposerons à jamais de toutes nos » peines (1) ».

C'est en vue de l'éternité de cette cité triomphante, que saint Paul l'appelle « une cité ferme et qui a » un fondement » : *Fundamenta habentem civitatem* (2). Nul fondement sur la terre. Nous pensons nous reposer; et cependant le temps nous enlève, et nous sommes la proie de notre propre durée. Fixez un peu vos yeux, et vous verrez tout en mouvement autour de vous. Est-ce donc que tout tourne, ou bien si nous-mêmes nous tournons? Tout tourne, et nous tournons tout ensemble, parce que la figure de ce monde passe. Et si nous ne sentons pas toujours cette violente agitation, c'est que nous sommes emportés avec tout le reste par une même rapidité. Où est donc la solidité et la consistance? En vous, ô sainte Sion, cité éternelle « dont Dieu est l'archi» tecte et le fondateur » : *Cujus artifex et conditor Deus* (3). En vous est la consistance; parce que sa main souveraine est votre soutien immuable, et sa puissance invincible votre inébranlable fondement.

« Efforçons-nous donc, dit le saint apôtre, d'en» trer dans ce repos éternel (4) ». Qui de nous ne désire pas le repos? Et celui qui agit dans sa maison, et celui qui travaille à la campagne, et celui qui navigue sur les mers, et celui qui négocie sur la terre, et celui qui sert dans les armées, et celui qui s'intrigue et s'empresse dans les cours; tous aspirent de loin à quelque repos; mais nous le voulons honnête; mais surtout nous le voulons assuré.

(1) *Ap.* XIV. 13. — (2) *Hebr.* XI. 10. — (3) *Ibid.* — (4) *Hebr.* IV. 11.

S'il est ainsi, chrétiens, ne le cherchez pas sur la terre. « Levez-vous, marchez sans relâche, dit le » prophète Michée, parce qu'il n'y a point ici de » repos pour vous » : *Surgite et ite, quia non habetis hîc requiem* (1). Entrez un peu avec moi en raisonnement sur cette matière importante; ou plutôt entrez-y avec vous-mêmes; et pendant que je parlerai, consultez votre expérience. Je laisse les grandes paroles, j'abandonne les grands mouvemens de l'art oratoire, pour peser avec vous les choses froidement et de sens rassis.

Dans cette inconstance des choses humaines, et parmi tant de violentes agitations qui nous troublent ou qui nous menacent, celui-là me semble heureux qui peut avoir un refuge; et sans cela, chrétiens, nous sommes trop exposés aux attaques de la fortune pour pouvoir trouver du repos. Par exemple, vous vivez ici dans la Cour, et sans entrer plus avant dans l'état de vos affaires, je veux croire que la vie vous y semble douce; mais certes vous n'avez pas si fort oublié les tempêtes dont cette mer est si souvent agitée, que vous osiez vous fier tout-à-fait à cette bonace. Et c'est pourquoi je ne vois point d'homme sensé qui ne se destine un lieu de retraite, qu'il regarde de loin comme un port dans lequel il se jettera, quand il sera poussé par les vents contraires. Mais cet asile que vous vous préparez contre la fortune, est encore de son ressort; et si loin que vous étendiez votre prévoyance, jamais vous n'égalerez les bizarreries. Vous penserez vous

(1) *Mich.* II. 10.

être muni d'un côté, la ruine viendra de l'autre. Vous aurez tout assuré aux environs, l'édifice fondra tout à coup par le fondement. Si le fondement est solide, un coup de foudre viendra d'en-haut qui renversera tout de fond en comble. Je veux dire simplement et sans figure, que les malheurs nous assaillent et nous pénètrent par trop d'endroits, pour pouvoir être prévus et arrêtés de toutes parts. Il n'y a rien sur la terre où nous mettions notre appui, enfans, amis, dignités, emplois, qui non-seulement ne puisse manquer, mais encore ne puisse nous tourner en une amertume infinie; et nous serions trop novices dans l'histoire de la vie humaine, si nous avions encore besoin qu'on nous prouvât cette vérité. Posons donc que ce qui peut arriver, ce que vous avez vu mille fois arriver aux autres, vous arrive aussi à vous-mêmes. Car sans doute, mes Frères, vous n'avez point parmi vos titres de sauvegarde contre la fortune : vous n'avez ni de priviléges, ni d'exemptions contre les communes foiblesses. Faisons donc qu'il arrive que l'espérance de votre fortune, que votre bonheur, vos établissemens soient troublés, renversés par quelque disgrâce imprévue, votre famille désolée par quelque mort désastreuse, votre santé ruinée par quelque cruelle maladie; si vous n'avez quelque lieu d'abri où vous vous mettiez à couvert, vous essuierez tout du long la fureur des vents et de la tempête. Mais où trouverez-vous cet abri ? Jetez les yeux de tous côtés ; le déluge a inondé toute la terre; les maux en couvrent toute la surface; et vous ne trouverez pas même où mettre

le pied. Il faut chercher donc le moyen de sortir de toute l'enceinte du monde.

Il est vrai qu'il y a une partie de nous-mêmes sur laquelle la fortune n'avoit aucun droit; notre esprit, notre raison, notre intelligence. Et c'est la faute que nous avons faite : ce qui étoit libre et indépendant, nous l'avons été engager dans les biens du monde, et par-là nous l'avons soumis comme tout le reste aux prises de la fortune. Imprudens! la nature même a enseigné aux animaux poursuivis, quand le corps est découvert, de cacher la tête : nous dont la partie principale étoit naturellement à couvert de toutes les insultes, nous la produisons toute au dehors, et nous exposons aux coups ce qui étoit inaccessible et invulnérable. Que reste-t-il donc maintenant, sinon que démêlant du milieu du monde cette partie immortelle, nous l'allions établir dans la cité sainte que Dieu nous a préparée?

Peut-être que vous penserez que vous ne pouvez vous établir où vous n'êtes pas, et que je vous parle en vain de la terre et de la sûreté du port, pendant que vous voguez au milieu des ondes. Eh quoi! ne voyez-vous pas ce navire qui, éloigné de son port, battu par les vents et par les flots, vogue dans une mer inconnue? Si les tempêtes l'agitent, si les nuages couvrent le soleil; alors le sage pilote craignant d'être emporté contre des écueils, commande qu'on jette l'ancre; et cette ancre fait trouver à son vaisseau la consistance parmi les flots, la terre au milieu des ondes, et une espèce de port assuré dans l'immensité et dans le tumulte de l'océan. Ainsi,

dit le saint apôtre, « Jetez au ciel votre espérance, » laquelle sert à votre ame comme d'une ancre » ferme et assurée » : *Quam sicut anchoram habemus animæ tutam ac firmam* (1). Jetez cette ancre sacrée, dont les cordages ne rompent jamais, dans la bienheureuse terre des vivans; et croyez qu'ayant trouvé un fond si solide, elle servira de fondement assuré à votre vaisseau, jusqu'à ce qu'il arrive au port.

Mais, Messieurs, pour espérer, il faut croire. Et c'est ce qu'on nous dit tous les jours : Donnez-moi la foi, et je quitte tout; persuadez-moi de la vie future, et j'abandonne tout ce que j'aime pour une si belle espérance. Eh quoi! homme, pouvez-vous penser que tout soit corps et matière en vous? Quoi! tout meurt, tout est enterré? Le cercueil vous égale aux bêtes, et il n'y a rien en vous qui soit au-dessus? Je le vois bien, votre esprit est infatué de tant de belles sentences, écrites si éloquemment en prose et en vers, qu'un Montaigne, je le nomme, vous a débitées; qui préfèrent les animaux à l'homme, leur instinct à notre raison, leur nature simple, innocente et sans fard, c'est ainsi qu'on parle, à nos raffinemens et à nos malices. Mais, dites-moi, subtil philosophe, qui vous riez si finement de l'homme qui s'imagine être quelque chose, compterez-vous encore pour rien de connoître Dieu? Connoître une première nature, adorer son éternité, admirer sa toute-puissance, louer sa sagesse, s'abandonner à sa providence, obéir à sa volonté, n'est-ce rien qui

(1) *Hebr.* VI. 19.

nous distingue des bêtes? Tous les saints, dont nous honorons aujourd'hui la glorieuse mémoire, ont-ils vainement espéré en Dieu, et n'y a-t-il que les épicuriens brutaux et les sensuels qui aient connu droitement les devoirs de l'homme ? Plutôt ne voyez-vous pas que si une partie de nous-mêmes tient à la nature sensible, celle qui connoît et qui aime Dieu, qui conséquemment est semblable à lui, puisque lui-même se connoît et s'aime, dépend nécessairement de plus hauts principes? Et donc! que les élémens nous redemandent tout ce qu'ils nous prêtent, pourvu que Dieu puisse aussi nous redemander cette ame qu'il a faite à sa ressemblance. Périssent toutes les pensées que nous avons données aux choses mortelles; mais que ce qui étoit né capable de Dieu soit immortel comme lui. Par conséquent, homme sensuel, qui ne renoncez à la vie future que parce que vous craignez les justes supplices, n'espérez plus au néant; non, non, n'y espérez plus : voulez-le, ne le voulez pas, votre éternité vous est assurée. Et certes il ne tient qu'à vous de la rendre heureuse : mais si vous refusez ce présent divin, une autre éternité vous attend; et vous vous rendrez digne d'un mal éternel, pour avoir perdu volontairement un bien qui le pouvoit être.

Entendez-vous ces vérités? Qu'avez-vous à leur opposer? Les croyez-vous à l'épreuve de vos frivoles raisonnemens et de vos fausses railleries? Murmurez et raillez tant qu'il vous plaira; le Tout-puissant a ses règles qui ne changeront ni pour vos murmures ni pour vos bons mots; et il saura bien vous faire

sentir quand il lui plaira, ce que vous refusez maintenant de croire. Allez, courez-en les risques, montrez-vous brave et intrépide, en hasardant tous les jours votre éternité. Ah! plutôt, chrétiens, craignez de tomber en ses mains terribles. Remédiez aux désordres de cette conscience gangrenée. Pécheurs, il y a déjà trop long-temps que « l'enflure » de vos plaies est sans ligature, que vos blessures in» vétérées n'ont été frottées d'aucun baume » : *Vulnus et livor, et plaga tumens; non est circumligata, nec curata medicamine, neque fota oleo* (1). Cherchez un médecin qui vous traite; cherchez un confesseur qui vous lie par une discipline salutaire : que ses conseils soient votre huile : que la grâce du sacrement soit un baume benin sur vos plaies. Ou si vous vous êtes approchés de Dieu, si vous avez fait pénitence dans une si grande solennité; allez donc désormais et ne péchez plus. Quoi! ne voulez-vous rien espérer que dans cette vie? Ah! ce n'est point la raison, c'est le dépit et le désespoir qui inspirent de telles pensées. S'il étoit ainsi, chrétiens, si toutes nos espéranees étoient renfermées dans ce siècle, on auroit quelque raison de penser que les animaux l'emportent sur nous. Nos maladies, nos inimitiés, nos chagrins, nos ambitieuses folies, nos tristes et malheureuses prévoyances qui avancent les maux, bien loin d'en empêcher le cours, mettroient nos misères dans le comble. Eveillez-vous donc, ô enfans d'Adam; mais plutôt éveillez-vous, ô enfans de Dieu, et songez au lieu de votre origine.

(1) *Is.* I. 6.

SIRE, celui-là seroit haï de Dieu et des hommes, qui ne souhaiteroit pas votre gloire même en cette vie, et qui refuseroit d'y concourir de toutes ses forces par ses fidèles services. Mais certes je trahirois votre Majesté, et je lui serois infidèle, si je bornois mes souhaits pour elle dans cette vie périssable. Vivez donc toujours heureux, toujours fortuné, victorieux de vos ennemis, père de vos peuples : mais vivez toujours bon, toujours juste, toujours humble et toujours pieux, toujours attaché à la religion, et protecteur de l'Eglise. Ainsi nous vous verrons toujours roi, toujours auguste, toujours couronné, et en ce monde, et en l'autre. Et c'est la félicité que je vous souhaite, avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

IV.E SERMON

POUR LA FÊTE

DE TOUS LES SAINTS (*).

Les désirs des natures intelligentes pour la félicité. Leurs erreurs à cet égard. Où se trouve la véritable félicité; en quoi elle consiste; quels sont les moyens pour y parvenir; quelle est la voie qui y conduit.

Ut sit Deus omnia in omnibus.

Dieu sera tout en tous. I. Cor. XV. 28.

Le Roi prophète fait une demande dans le psaume trente-troisième, à laquelle vous jugerez avec moi qu'il est aisé de répondre. « Qui est l'homme qui » désire la vie et souhaite de voir des jours heu- » reux »? *Quis est homo qui vult vitam, diligit dies videre bonos* (1)? A cela toute la nature, si elle étoit animée, répondroit d'une même voix, que toutes les créatures voudroient être heureuses. Mais surtout les natures intelligentes n'ont de volonté ni de désir que pour leur félicité; et si je vous demande aujourd'hui si vous voulez être heureux, quoique vos bouches se taisent, j'entendrai le cri secret de

(*) Ce sermon est imparfait. Il manque plusieurs feuillets dans l'original; nous mettons des points, qui avertissent des lacunes qui s'y trouvent. *Edit. de Déforis.*

(1) *Ps.* XXXIII. 12.

vos cœurs, qui me diront d'un commun accord, que sans doute vous le désirez, et ne désirez autre chose. Il est vrai que les hommes se représentent la félicité sous des formes différentes : les uns la recherchent et la poursuivent sous le nom de plaisir, d'autres sous celui d'abondance et de richesses, d'autres sous celui de repos, ou de liberté, ou de gloire; d'autres sous celui de vertu. Mais enfin tous la recherchent, et le Barbare et le Grec, et les nations sauvages et les nations polies et civilisées, et celui qui se repose dans sa maison, et celui qui travaille à la campagne, et celui qui traverse les mers, et celui qui demeure sur la terre. Nous voulons tous être heureux, et il n'y a rien en nous ni de plus intime ni de plus fort, ni de plus naturel que ce désir.

Ajoutons-y, s'il vous plaît, Messieurs, qu'il n'y a rien aussi de plus raisonnable. Car qu'y a-t-il de meilleur que de souhaiter le bien, c'est-à-dire la félicité? Vous donc, ô mortels qui la recherchez, vous recherchez une bonne chose; prenez garde seulement que vous ne la recherchiez où elle n'est pas. Vous la cherchez sur la terre, et ce n'est pas là qu'elle est établie, ni que l'on trouve ces jours heureux dont nous a parlé le divin Psalmiste. En effet, ces beaux jours, ces jours heureux, ou les hommes toujours inquiets les imaginent du temps de leurs pères, ou ils les espèrent pour leurs descendans; jamais ils ne pensent les avoir trouvés, ou les goûter pour eux-mêmes. Vanité, erreur et inquiétude de l'esprit humain! Mais peut-être que nos neveux regretteront la félicité de nos jours avec la même erreur qui nous fait regretter le temps de

nos devanciers; et je veux dire en un mot, Messieurs, que nous pouvons ou imaginer des jours heureux, ou les espérer, ou les feindre, mais que nous ne pouvons jamais les posséder sur la terre.

Songez, ô enfans d'Adam, au paradis de délices, d'où vous avez été bannis par votre désobéissance : là se passoient les jours heureux. Mais songez, ô enfans de Jésus-Christ, à ce nouveau paradis dont son sang nous a ouvert le passage : c'est là que vous verrez les beaux jours. Ce sont ici les jours de misères, les jours de sueurs et de travaux, les jours de gémissemens et de pénitence, auxquels nous pouvons appliquer ces paroles du prophète Isaïe : *Popule meus, qui te beatum dicunt, ipsi te decipiunt*(1) : « Mon peuple, ceux qui te disent heureux, » t'abusent et renversent toute ta conduite ». Et encore : « Ceux qui font croire à ce peuple qu'il » est heureux, sont des trompeurs; et ceux dont » on vous vante la félicité sont précipités dans l'er- » reur » : *Et erunt qui beatificant populum istum seducentes et qui beatificantur, præcipitati*(2).

Donc, mes Frères, où se trouve la félicité et la véritable vie, sinon dans la terre des vivans? Qui sont les hommes heureux, sinon ceux qui sont avec Dieu, dont nous célébrons aujourd'hui la fête? Ceux-là voient de beaux jours, parce que Dieu est la lumière qui les éclaire. Ceux-là vivent dans l'abondance, parce que Dieu est le trésor qui les enrichit. Ceux-là enfin sont heureux, parce que Dieu est le bien qui les contente, et que lui seul est tout à tous selon les paroles de mon texte : *Omnia in omnibus.*

(1) *Is.* III. 12. — (2) *Is.* IX. 16.

Saint Augustin explique ces mots de l'apôtre par une excellente paraphrase : *Commune spectaculum erit omnibus Deus, commune gaudium erit omnibus Deus, communis pax erit omnibus Deus* (1) : « Dieu, » dit-il, tiendra lieu de tout aux bienheureux : » il sera leur commun spectacle, ils le verront : il » sera leur commune joie, ils en jouiront : il sera » leur commune paix, ils le posséderont à jamais » sans inquiétude et sans trouble ». De sorte qu'ils seront véritablement heureux, parce qu'ils auront dans cette vision le plus noble exercice de leur esprit, dans cette jouissance la joie parfaite de leur cœur, dans cette paix l'affermissement immuable de leur repos. C'est ce que nous a dit saint Augustin...... Ecoutez l'apôtre saint Jean : *Dilectissimi, nunc filii Dei sumus, et nondum apparuit quid erimus* (2) : « Mes bien-aimés, nous sommes enfans de Dieu, et » ce que nous devons être un jour ne paroît pas » encore ». Ainsi ce n'est pas le temps d'en discourir. « Tout ce que nous savons, c'est que quand » notre gloire paroîtra, nous lui serons semblables; » parce que nous le verrons tel qu'il est » : *Scimus quoniam cùm apparuerit, similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est.* Comme un nuage que le soleil perce de ses rayons, devient tout lumineux, tout éclatant; vous y voyez un or, un brillant : ainsi notre ame exposée à Dieu, à mesure qu'elle le pénètre, elle en est aussi pénétrée : et nous devenons dieux en regardant attentivement la Divinité. *Deus diis unitus*, dit saint Grégoire de

(1) *Enar. in Ps.* LXXXIV, *n.* 10, *tom.* IV, *col.* 897. — (2) *I. Joan.* III. 8.

Nazianze (1); un Dieu uni à des dieux. *Videbitur Deus deorum in Sion* (2) : « Le Dieu des dieux sera » vu en Sion ». Dieu, mais Dieu des dieux, parce qu'il les fera des dieux par la claire vue de sa face. « (a) Lorsque l'œil vif et pénétrant de l'ame a découvert d'une manière certaine plusieurs choses vraies » et invariables, alors elle se porte de tout son poids » sur la vérité même, par laquelle tout lui est » montré, et s'y fixant, elle laisse tout le reste » comme dans l'oubli, pour jouir dans la vérité » seule de toutes choses à la fois. La vérité est proche de tous ceux qui du monde entier se convertissent à elle par un amour sincère ; elle est éternelle pour tous : sans être dans aucun lieu, elle » n'est jamais absente. Elle avertit au dehors, elle » enseigne au dedans. Elle change en mieux tous » ceux qui la voient, et ne peut être changée en mal » par ceux qui l'approchent. Personne ne la juge :

(1) *Orat.* XXI, *tom.* 1, *p.* 374. *Epist.* LXIII, *ibid. p.* 820. — (2) *Ps.* LXXXIII. 7.

(a) Fortis acies mentis et vegeta, cum multa vera et incommutabilia certâ ratione conspexerit, dirigit se in ipsam veritatem quâ cuncta monstrantur, eique inhærens tanquam obliviscitur cætera, et in illâ simul omnibus fruitur (1)...... De toto mundo ad se conversis, qui diligunt eam, omnibus proxima est, omnibus sempiterna : nullo loco est, nusquam deest : foris admonet, intùs docet; cernentes se commutat omnes in melius, à nullo in deterius commutatur : nullus de illâ judicat, nullus sine illâ judicat bene (2)...... Mentes nostræ aliquando eam plus vident, aliquando minùs, et ex hoc fatentur se esse mutabiles; cùm illa in se manens nec proficiat cùm plus à nobis videtur, nec deficiat cùm minùs, sed integra et incorrupta, et conversos lætificet lumine, et aversos puniat cæcitate (3).

(1) *S. Aug. de lib. Arb. lib.* II, *n.* 36, *tom.* I, *col.* 601. — (2) *Ibid. n.* 37. — (3) *Ibid. n.* 34, *col.* 600.

» personne ne juge bien sans elle. Nos esprits la » voient tantôt plus, tantôt moins ; et de là même » s'avouent muables, puisque la vérité demeurant » en soi-même toujours immuable, ne gagne rien » quand nous la voyons davantage, et ne perd rien » quand nous l'apercevons moins. Mais toujours » entière et inaltérable, elle réjouit par sa lumière » ceux qui se tournent vers elle, et punit par l'a- » veuglement ceux qui lui tournent le dos ».

Rien de plus harmonieux que la vérité : nulle mélodie plus douce : nul parfum plus agréable, non [pour] ceux qui voient la superficie....

Qui ne désire pas ? qui ne gémit pas ? qui ne soupire pas dans cette vie ? Toute la nature est dans l'indigence. Gloire, puissance, richesses, abondance, noms superbes et magnifiques, choses vaines et stériles. Les biens que le monde donne, accroissent certains désirs et en poussent d'autres : semblables à ces viandes creuses et légères, qui pour n'avoir que du vent et non du suc ni de la substance, enflent et ne nourrissent pas, et amusent la faim plutôt qu'elles ne la contentent. Les grandes fortunes ont des besoins que les médiocres ne connoissent pas. Cette avidité de nouveaux plaisirs, de nouvelles inventions, marque de la pauvreté intérieure de l'ame. L'ambition compte pour rien tout ce qu'elle tient. Ne vous laissez pas éblouir à ces apparences : ce qui est richement couvert par le dehors, n'est pas toujours rempli au dedans; et souvent ce qui semble regorger, est vide.

Voulez-vous entendre la plénitude de la joie des saints? *Alleluia, Amen,* louange à Dieu. Ils ne

prient plus, ils ne gémissent plus : *In patriâ nullus orandi locus, sed tantùm laudandi; quia nihil deest : quod hîc creditur, ibi videtur : quod hîc petitur, ibi accipitur* (1) : « Dans la patrie il n'y a plus lieu à » la prière, mais seulement à la louange, parce » qu'on n'y manque de rien. Ce qu'on croit ici, là » on le voit : ce qu'on demande ici, là on le reçoit ». La créature ne soupire plus et n'est plus dans les douleurs de l'enfantement. Elle ne dit plus : « Malheu» reux homme que je suis! qui me délivrera de ce » corps de mort (2) » ? Elle loue, elle triomphe, elle rend grâces. *Amen, est verum : tota actio nostra, Amen et Alleluia erit* (3). « *Amen*, cela est vrai : » toute notre action sera un Amen, un Alleluia.

» (a) Mais n'allez pas vous attrister en considérant » ces choses d'une manière toute charnelle, et ne

(1) *S. Aug. Serm.* CLIX. *n.* I. — (2) *Rom.* VII. 24. — (3) *S. Aug. Serm.* CCCLXII, *n.* 29, *tom.* V, *col.* 1435 *et* 1436.

(a) Sed nolite iterum carnali cogitatione contristari, quia si fortè aliquis vestrûm steterit et dixerit quotidie, Amen et Alleluia, tædio marcescet et in ipsis vocibus dormitabit...... Non sonis transeuntibus dicemus, Amen, Alleluia, sed affectu animi. Quid est enim Amen? Quid Alleluia? Amen, est verum : Alleluia, laudate Deum...... Deus veritas est, incommutabilis, sine defectu, sine provectu, sine detrimento, sine augmento, sine alicujus falsitatis inclinatione, perpetua et stabilis, et semper incorruptibilis manens...... Amen utique dicemus, sed insatiabili satietate. Quia enim non deerit aliquid, ideo satietas : quia vero illud quod non deerit semper delectabit, ideo quædam, si dici potest, insatiabilis satietas erit. Quàm ergo insatiabiliter satiaberis veritate, tam insatiabili veritate dices, *Amen* (1)...... Vacate et videte...... Sabbatum perpetuum (2)...... Et hæc erit vita Sanctorum, hæc actio quietorum (3)...... Stabilitas ibi magna erit, et ipsa immortalitas corporis nostri jam suspendetur

(1) *S. Aug. Serm.* CCCLXII, *n.* 29, *ubi suprà.* — (2) *Ibid. n.* 28. — (3) *Ibid. n.* 30, *col.* 1437.

» dites

» dites pas ici que si quelqu'un entreprenoit, étant » debout, de répéter toujours, *Amen, Alleluia,* » il seroit bientôt consumé d'ennui, et s'endormi» roit enfin tout en répétant ces paroles. Cet *Amen,* » cet *Alleluia* ne seront point exprimés par des » sons qui passent, mais par les sentimens de l'ame » embrasée d'amour. Car que signifie cet *Amen?* » que veut dire cet *Alleluia? Amen,* il est vrai; » *Alleluia,* louez Dieu. Dieu est la vérité, im» muable, qui ne connoît ni défaut, ni progrès, ni » déchet, ni accroissement, ni le moindre attrait » pour la fausseté : éternelle et stable, elle demeure » toujours incorruptible. Ainsi nous dirons effecti» vement *Amen*, mais avec une satiété insatiable : » avec satiété, parce que nous serons dans une par» faite abondance; mais avec une satiété toujours » insatiable, si l'on peut parler ainsi, parce que ce » bien, toujours satisfaisant, produira en nous un » plaisir toujours nouveau. Autant donc que vous » serez insatiablement rassasié de la vérité, autant » direz-vous par cette insatiable vérité, *Amen,* il » est vrai. Reposez-vous et voyez : ce sera un sabbat » continuel. Et telle sera la vie des saints, telle » l'action de leur paisible inaction. Là il y aura une » grande stabilité, et l'immortalité même de notre » corps sera attachée à la contemplation de notre » Dieu. Ne craignez donc pas de ne pouvoir tou» jours louer, celui que vous pourrez toujours » aimer.

in contemplatione Dei...... Noli timere ne non possis semper laudare, quem semper poteris amare (1).

(1) *In Ps.* LXXXIII, *n.* 8, *tom.* IV, *col.* 884.

» [a] Quand on dit que tout le reste nous sera » désormais soustrait, et que Dieu fera le sujet con- » tinuel de notre délectation, l'ame accoutumée à » se délecter dans la multiplicité des objets, se trouve » comme angoissée. Cette ame charnelle, attachée » à la chair, dont les ailes engluées par ses mau- » vaises cupidités, l'empêchent de voler vers Dieu, » se dit : De quoi jouirai-je quand je ne mangerai, » ne boirai, ni ne vivrai plus avec ma femme? » Quel plaisir me restera-t-il alors? C'est la maladie » et non la santé qui vous fait goûter ce plaisir » imaginaire. Les malades sont sujets à certaines » envies. Ils brûlent d'ardeur pour une telle eau

[a] Quando dicitur quod cætera subtrahuntur et solus Deus erit quo delectemur, quasi angustatur anima quæ consuevit multis delectari, et dicit sibi anima carnalis, carni addicta, visco malarum cupiditatum involutas pennas habens ne volet ad Deum, dicit sibi; Quid mihi erit ubi non manducabo, ubi non bibam, ubi cum uxore non dormiam? quale gaudium mihi tunc erit? Hoc gaudium tuum de ægritudine est, non de sanitate...... Sunt quædam ægrotantium desideria : ardent desiderio aut alicujus fontis, aut alicujus pomi; et sic ardent ut existiment quia...... frui debeant desideriis suis. Venit sanitas, et perit cupiditas : quod desiderabat, fastidit; quia hoc in illo febris quærebat...... Cùm multa sint ægrotantium desideria quæ ista sanitas tollit :..... sic omnia tollit immortalitas, quia sanitas nostra immortalitas est [1].

Spes lactat nos, nutrit nos, confirmat nos.

Bossuet avoit placé dans son manuscrit ces textes latins, dans l'ordre où nous les rangeons ici. C'étoient autant de matériaux qui devoient servir à compléter son discours : ils nous ont paru mériter d'être ici donnés de suite, pour mieux faire sentir le dessein de l'auteur, qui en avoit lui-même mis en français quelques phrases, que nous avons eu soin de conserver dans notre traduction. *Edit. de Déforis.*

(1) *S. Aug. Serm.* CCLV, *n.* 7, *col.* 1053 *et* 1054.

» ou pour un fruit de telle espèce, et les souhaitent » si passionnément qu'ils s'imaginent devoir jouir de » l'objet de leur désir. La santé revient et ces appé- » tits s'évanouissent. Le malade commence d'avoir » du dégoût pour les choses qui lui causoient un » appétit si immodéré; parce que ce n'étoit pas » lui, mais la fièvre, mais la maladie qui cherchoit » ces choses. Or comme il y a beaucoup de désirs » de malades que la santé dissipe; ainsi l'immorta- » lité enlève toutes les cupidités, parce que notre » santé consiste dans l'immortalité. L'espérance nous » allaite, nous nourrit, nous fortifie ».

Les esprits inquiets n'entendent pas cette joie : « Ce peuple inquiet qui veut toujours être en mou- » vement, et ne sait point se reposer, ne plaît point » au Seigneur » : *Hæc dicit Dominus populo qui dilexit movere pedes suos, et non quievit, et Domino non placuit* (1). « Goûtez et voyez. Restez en » repos et voyez » : *Gustate et videte. Vacate et videte* (2). Ils ne connoissent point d'action sans agitation, et ne croient pas s'exercer s'ils ne se tourmentent : *Vacate et videte :* « Restez en repos » et voyez ». Action paisible et tranquille. Voulez-vous, mes Frères, que je vous en donne quelque idée? Souffrez que je vous fasse réfléchir encore une fois sur l'action qui vous occupe dans cette église.

Vous m'écoutez, ou plutôt vous écoutez Dieu qui vous parle par ma bouche. Car je ne puis parler qu'aux oreilles, et c'est dans le cœur que vous êtes attentifs, où ma parole n'est pas capable de péné-

(1) *Jerem.* XIV. 10. — (2) *Ps.* XXXIII. 8. XLV. 10.

trer. Je ne sais si cette parole a eu la grâce de réveiller au dedans de vous cette attention secrète à la vérité qui vous parle au cœur : je l'espère, je le conjecture. J'ai vu, ce me semble, vos yeux et vos regards attentifs : je vous ai vu arrêtés et suspendus, avides de la vérité et de la parole de vie. Vous a-t-elle délectés ? vous a-t-elle fait oublier pour un temps les embarras des affaires, les soins empressés de votre maison, la recherche trop ardente des vains divertissemens ? Il me le semble, mes Frères, vous étiez doucement occupés de la suavité de la parole. Qu'avez-vous vu ? qu'avez-vous goûté ? quel plaisir secret a touché vos cœurs ? Ce n'est point le son de ma voix qui a été capable de vous délecter. Foible instrument de l'esprit de Dieu : discours fade et insipide ; éloquence sans force et sans agrément ; c'est ce qu'on peut par soi-même. Ce qui vous a nourris, ce qui vous a plu, ce qui vous a délectés, c'est la vue de la vérité.

Ainsi Marie, sœur de Marthe, étoit attentive aux pieds de Jésus et écoutoit sa parole. Ne vous étonnez pas de cette comparaison. Car encore que nous ne soyons que des hommes mortels et pécheurs, c'est cette même parole que nous vous prêchons. Ainsi elle s'occupoit du seul nécessaire, et prenoit pour soi la meilleure part qui ne pouvoit lui être ôtée. Qu'est-ce à dire qui ne peut lui être ôtée ? Les troubles passent, les affaires passent, les plaisirs passent, la vérité demeure toujours, et n'est jamais ôtée à l'ame qui s'y attache : elle la croit en cette vie, elle la voit en l'autre : en cette vie et en l'autre elle la goûte, elle en fait son plaisir et sa vie. Mais

si cette vérité nous délecte quand elle nous est exprimée par des sons qui passent, combien nous ravira-t-elle quand elle nous parlera de sa propre voix éternellement permanente? Ombres, énigmes, imperfection [ici bas]. Quelle sera notre vie lorsque nous la verrons à découvert! Ici nous proférons plusieurs paroles, et nous ne pouvons égaler même la simplicité de nos idées : nous parlons beaucoup, et disons peu. Combien donc sommes-nous éloignés de la grandeur de l'objet que nos idées représentent d'une manière si basse et si ravalée? Et toutefois cette expression telle quelle de la vérité [nous plaît]. Là une seule parole découvrira tout : *Semel locutus est Deus* (1) : « Dieu a parlé une fois », et il a tout dit. Il a parlé une fois, et en parlant il a engendré son Verbe, sa parole, son Fils en un mot. C'est en ce Verbe que nous verrons tout : c'est en cette parole que toute vérité sera ramassée. Et nous ne concevons pas une telle joie? *Vacate et videte* : « Restez » en repos et voyez » : sortez de l'empressement et du trouble, quittez les soins turbulens. Ecoutez la vérité et la parole : *Gustate et videte* : Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux; et vous concevrez ce ravissement, ce triomphe, cette joie infinie, intime, de la Jérusalem céleste.

Mais, mes Frères, pour parvenir à ce repos, il ne nous faut donner aucun repos. Nul travail quand nous serons au lieu de repos: nul repos tant que nous serons au lieu de travail. Pour être chrétien, il faut sentir qu'on est voyageur; et celui-là ne le connoît

(1) *Ps.* LXI. 11.

pas, qui ne court point sans relâche à sa bienheureuse patrie. Ecoutez un beau mot de saint Augustin : *Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis* (1) : « Celui qui ne gémit pas comme voyageur, ne se » réjouira pas comme citoyen ». Il ne sera jamais habitant du ciel, parce qu'il séjourne trop volontiers sur la terre ; et s'arrêtant où il faut marcher, il n'arrivera pas où il faut parvenir.

Mes frères, nous ne sommes pas encore parvenus, comme dit le saint apôtre (2) ; notre consolation c'est que nous sommes sur la voie. Jésus-Christ est « la » voie, la vérité et la vie (3) ». C'est à lui qu'il faut tendre, et c'est par lui qu'il faut avancer. Mais, mes Frères, dit saint Augustin, « cette voie veut des » hommes qui marchent » : *Via ista ambulantes quærit:* c'est-à-dire des hommes qui ne se reposent jamais, qui ne cessent jamais d'avancer ; en un mot des hommes généreux et infatigables : *Via ista ambulantes quærit. Tria sunt genera hominum quæ odit ; remanentem, retrò redeuntem, aberrantem* (4) : Ecoutez : « Elle ne peut souffrir trois sortes d'hommes ; ceux » qui s'égarent, ceux qui retournent, ceux qui s'ar» rêtent » : ceux qui se détournent, ceux qui s'égarent, ceux qui sortent entièrement de la voie : ceux qui suivent leurs passions insensées, et qui se précipitent aux péchés damnables.

Je n'entreprends pas de vous dire tous les égaremens et tous les détours ; mais je vous veux donner

(1) *In Ps.* CXLVIII. *n.* 4, *tom.* IV, *col.* 1675. — (2) *Philip.* III. 12. — (3) *Joan.* XIV. 6. — (4) *Serm. de Cantic. novo. n.* 4, *tom.* VI, *col.* 592.

une marque pour reconnoître la voie, la marque de l'Evangile, celle que le Sauveur nous a enseignée. Marchez-vous dans une voie large : dans une voie spacieuse : Y marche-t-on à son aise ? y marche-t-on avec la troupe et la multitude, avec le grand monde? etc. Ce n'est pas la voie de votre patrie. Vous n'êtes pas sur la voie; c'est la voie de perdition ; le chemin de votre patrie est un sentier étroit et serré. Le train et l'équipage embarrasse dans cette voie ; je veux dire l'abondance, la commodité. Les vastes désirs du monde ne trouvent pas de quoi s'y étendre. Les épines qui l'environnent se prennent à nos habits et nous arrêtent. Tous les jours il nous en coûte quelque chose, tantôt un désir et tantôt un autre ; comme dans un chemin difficile le train diminue toujours ; et tous les jours dans un sentier si serré, il faut laisser quelque partie de notre suite, c'est-à-dire quelqu'un de nos vices, quelqu'une de nos passions ; tant qu'enfin nous demeurions seuls, nus et dépouillés, non-seulement de nos biens, mais de nous-mêmes. C'est Jésus-Christ, c'est l'Evangile [qui nous le disent]. Qui de nous [refusera de le croire?] Tous les jours plus à l'étroit.....

Ceux qui retournent en arrière, ils sont sur la voie, mais ils reculent plutôt que d'avancer. Entendons et pénétrons : vous avez embrassé la perfection, vous avez choisi la retraite, vous vous êtes consacré à Dieu d'une façon particulière, vous avez banni les pompes du monde, vous avez appréhendé de plaire trop. Vous avez recherché les véritables

ornemens d'une femme chrétienne, c'est-à-dire la retenue et la modestie, retranchant les vanités et le superflu. La prière, la prédication, les saintes lectures ont fait votre exercice le plus ordinaire. Vous vous lassez dans cette vie : vous ne sortez pas de la voie, vous ne vous précipitez pas aux péchés damnables; mais vous faites néanmoins un pas en arrière. Vous prêtez de nouveau l'oreille aux dangereuses flatteries du monde; vous rentrez dans ses joies, dans ses jeux et dans son commerce; vous prodiguez le temps que vous ménagiez; vous ôtez à la piété ses meilleures heures. Si vous ne quittez pas votre modestie, vous voulez du moins qu'elle plaise, et vous ajoutez quelque chose à cette simplicité qui vous paroît trop sauvage. Ah! cette voix intérieure du Saint-Esprit qui vous poussoit dans le désert avec Jésus-Christ, c'est-à-dire à la solitude et à la vie retirée, vous la laissez étourdir par le bruit du monde, par son tumulte, par ses embarras : vous n'êtes pas propre au royaume de Dieu. « Celui-là n'y est pas propre, dit le Fils de Dieu, » qui ayant mis la main à la charrue regarde der» rière (1) ». Il ne dit pas qui retourne, mais qui regarde en arrière. Ce ne sont pas seulement les pas, mais les regards mêmes qu'il veut retenir : tant il demande d'attention, d'exactitude, de persévérance. Songez à la femme de Lot et au châtiment terrible que Dieu exerça sur elle (2), pour avoir seulement retourné les yeux du côté de la corruption qu'elle avoit quittée. Vous faites injure au Saint-Esprit et

(1) *Luc.* IX. 62. — (2) *Gen.* XIX. 26.

à la vocation divine, à cet esprit généreux qui ne sait point se relâcher ni se ralentir : vous ramollissez sa force, vous retardez sa divine et impétueuse ardeur; et par une juste punition il vous abandonnera à votre foiblesse. Vous aviez si bien commencé! Vous vous repentez d'avoir bien fait : vous faites pénitence de vos bonnes œuvres, pénitence qui réjouit non l'Eglise, mais le monde; non les anges, mais les démons.

Mais il y en a encore d'autres : elle ne souffre pas même ceux qui s'arrêtent, ceux qui disent : J'en ai assez fait, je n'ai qu'à m'entretenir dans ma manière de vie : je ne veux pas aspirer à une plus haute perfection, je la laisse aux religieux : pour moi je me contente de ce qui est absolument nécessaire pour le salut éternel. Nouvelle espèce de fuite et de retraite : car pour arriver à cette montagne, à cette sainte Sion, dont le chemin est si roide et si droit, si l'on ne s'efforce pour monter toujours, la pente nous emporte et notre propre poids nous précipite. Tellement que, dans la voie du salut, si l'on ne court, on retombe; si on languit, on meurt bientôt; si on ne fait tout, on ne fait rien : enfin marcher lentement, c'est rendre la chute infaillible.

Ne menez pas une vie moitié sainte et moitié profane, moitié chrétienne et moitié mondaine, ou plutôt toute mondaine et toute profane; parce qu'elle n'est qu'à demi chrétienne et à demi sainte. Que vois-je dans ce monde de ces vies mêlées! On fait profession de piété, et on aime encore les pompes du monde. On est des œuvres de charité, et

on abandonne son cœur à l'ambition. « La loi est » déchirée, et le jugement ne vient pas à sa per» fection » : *Lacerata est lex, et non pervenit ad finem judicium* (1). La loi est déchirée, l'Evangile, le christianisme n'est en nos mœurs qu'à demi; et nous cousons à cette pourpre royale un vieux lambeau de mondanité. Nous réformons quelque chose dans notre vie; nous condamnons le monde dans une partie de sa cause, et il devoit la perdre en tout point, parce qu'il n'y en a jamais eu de plus déplorée. Ce peu que nous lui laissons marque la pente du cœur.

Ecoutez donc l'Évangile : *Contendite* (2). « Effor» cez-vous ». En quelque état [que vous soyez], « faites effort », *contendite*. Si pour avancer à la perfection, combien plus pour sortir du crime? Marchez par la voie des saints : ils ne sont pas tous au même degré, mais tous [ont pratiqué] le même Evangile. « Il y a plusieurs demeures dans la mai» son de mon Père (3) », mais il n'y a qu'une même voie pour y parvenir, qui est la voie de la croix, c'est-à-dire la voie de la pénitence. Si cependant Dieu vous frappe, etc., ne vous laissez pas abattre. « Ne » craignez pas, petit troupeau » : *Nolite timere, pusillus grex* (4). Il vous corrige, il vous châtie; ce n'est pas là ce qu'il faut craindre : *Ne timeas flagellari, sed exhæredari* (5) : « Ne craignez pas » que votre Père vous châtie : craignez qu'il ne vous

(1) *Hab.* I. 4. — (2) *Luc.* XIII. 24. — (3) *Joan.* XIV. 2. — (4) *Luc.* XII. 32. — (5) *S. Aug. in Ps.* LXXXVIII. *Serm.* II, *n.* 2, *tom.* IV, *col.* 946.

» déshérite ». En perdant votre héritage, vous perdrez tout; car vous le perdrez lui-même. Et ne vous plaignez pas qu'il vous refuse tant de biens qu'il accorde aux autres. Si vous voulez qu'il vous exauce toujours, ne lui demandez rien de médiocre, rien moins que lui-même, « rien de petit au grand » : *A magno parva* (1) : son trône, sa gloire, sa vérité, etc.

(1) *S. Greg. Naz. Ep.* CVI, *tom.* I, *p.* 849, *edit.* 1609.

FRAGMENT

D'UN DISCOURS SUR LE MÊME SUJET,

Où à l'occasion de la solennité des bienheureux, il est parlé des fidèles qui achèvent de se purifier dans le purgatoire. Comment leur sainteté est-elle confirmée.

Puisque l'Eglise unit de si près la solennité des bienheureux qui jouissent de Dieu dans le ciel, et la mémoire des fidèles qui, étant morts en notre Seigneur sans avoir encore obtenu la parfaite rémission de leurs fautes, en achèvent le paiement dans le purgatoire; je ne les séparerai pas par ce discours, et je vous représenterai en peu de paroles quel est l'état où ils se trouvent. Je l'ai déjà dit en deux mots, lorsque je vous ai prêché que leur sainteté étoit confirmée, quoique non consommée encore. Mais encore que ces deux paroles vous décrivent parfaitement l'état des ames dans le purgatoire, peut-être ne le comprendriez-vous pas assez, si je ne vous en proposois une plus ample explication.

Disons donc, Messieurs, avant toutes choses ce que veut dire cette sainteté que nous appelons confirmée : et afin de l'entendre sans peine, posez pour fondement cette vérité, qu'il y a une différence notable entre la mort considérée selon la nature, et la mort considérée et envisagée selon les connoissances que la foi nous donne. La mort considérée

selon la nature, c'est la destruction totale et dernière de tout ce qui s'est passé dans la vie : *In illâ die peribunt omnes cogitationes eorum* (1), « En ce » jour-là toutes leurs pensées périront ». [Le Psalmiste] regardoit la mort selon la nature; mais si nous la considérons d'une autre manière, c'est-à-dire selon les lumières dont la foi éclaire nos entendemens, nous trouverons, chrétiens, que la mort, au lieu d'être la destruction de ce qui s'est passé dans la vie, en est plutôt la confirmation et la ratification dernière. C'est pourquoi le Sauveur (*) a dit : *Ubi ceciderit arbor, ibi erit* (2) : « Où l'arbre sera » tombé, il y demeurera pour toujours ». C'est-à-dire, tant que l'homme est en cette vie, la malice la plus obstinée peut être changée par la pénitence, la sainteté la plus pure peut être abattue par la convoitise. Gémissez, fidèles serviteurs de Dieu, de vous voir en ce lieu de tentations, où votre persévérance est toujours douteuse, à cause des combats continuels où elle est exposée à tous momens.

Mais quand est-ce que vous serez fermes et éternellement immuables dans le bien que vous aurez choisi? Ce sera lorsque la mort sera venue confirmer et ratifier pour jamais le choix que vous avez fait sur la terre de cette meilleure part qui ne vous sera plus ôtée : grand privilége de la mort qui nous affermit dans le bien, et qui nous y rend immuables. Que si vous voulez savoir, chrétiens, d'où lui vient cette belle prérogative, je vous le dirai en un mot

(1) *Ps.* CXLV. 3. — (2) *Eccles.* XI. 3.

(*) C'est l'Ecclésiaste qui dit ce que Bossuet attribue au Sauveur. *Edit de Déforis.*

par une excellente doctrine de la divine épître aux Hébreux. Saint Paul nous y enseigne, mes Frères, que la nouvelle alliance que Jésus-Christ a contractée avec nous, n'a été confirmée et ratifiée que par sa mort à la croix (1). Et cela pour quelle raison? C'est à cause, dit ce grand apôtre, que cette mort est un testament: *Novum testamentum* (2). Or nous savons par expérience que le testament n'a de force qu'après la mort du testateur: mais quand il a rendu l'esprit, aussi le testament est invariable: on n'y peut ni ôter ni diminuer: *Nemo detrahit* (*) *aut superordinat* (3). Et c'est pour cela, chrétiens, que notre Sauveur nous apprend lui-même qu'il scelle son testament par son sang: *Novum testamentum in meo sanguine* (4). Jésus-Christ fait son testament; il nous laisse le ciel pour notre héritage, il nous laisse la grâce et la rémission des péchés; bien plus il se donne lui-même. Voilà un présent merveilleux. Mais il meurt sans le révoquer: au contraire il le confirme encore en mourant. Cette donation est invariable, et éternellement ratifiée par la mort de ce divin testateur. Reconnoissez donc, chrétiens, que la mort de notre Seigneur est une bienheureuse ratification de ce qu'il lui a plu de faire pour nous: mais il veut aussi en échange que notre mort ratifie et confirme ce que nous avons fait pour lui. Il a confirmé par sa mort le testament par lequel il se donne à nous; il ne s'y peut plus rien changer; et il demande aussi, chrétiens, que nous confirmions

(1) *Hebr.* IX. 15, 16, 17. — (2) *I. Cor.* XI. 25. — (3) *Galat.* III. 15. — (4) *Luc.* XXII. 20.

(*) Bossuet suit ici la leçon du grec. *Edit. de Déforis.*

par la nôtre le testament par lequel nous nous sommes donnés à lui. Ce qui se pouvoit changer avant notre mort, devient éternel et irrévocable aussitôt que nous avons expiré dans les sentimens de la foi et de la charité chrétienne. C'est pourquoi, ô morts bienheureux, qui êtes morts en notre Seigneur, dans la participation de ses sacremens, dans sa grâce, dans sa paix et dans son amour; j'ai dit que votre sainteté étoit confirmée. Votre mort a tout confirmé; et en vous tirant du lieu de tentations, elle vous a affermis en Dieu pour l'éternité toute entière. Mais pourquoi donc disons-nous que leur sainteté si bien confirmée, n'est pas encore consommée? Cela dépend d'une autre doctrine qu'il faut encore que je vous explique, pour vous renvoyer bien instruits de la foi de la sainte Eglise touchant le purgatoire.

SERMON

POUR LE JOUR DES MORTS [a],

SUR LA RÉSURRECTION DERNIÈRE.

Deux sortes de mort, deux sortes de résurrection : celle de l'ame doit précéder celle du corps : comment l'une et l'autre s'opèrent.

Novissima inimica destruetur mors.

Le dernier ennemi qui sera détruit sera la mort. I. Cor. xv. 26.

Quand l'ordre des siècles sera révolu, les mystères de Dieu consommés, ses promesses accomplies, son Evangile annoncé par toute la terre; quand le nombre de nos frères sera rempli, c'est-à-dire quand la sainte société des élus sera complète, le corps mystique du Fils de Dieu composé de tous ses membres, et les célestes légions, où la désertion des anges rebelles a fait vaquer tant de places, entièrement rétablies par cette nouvelle recrue; alors il sera temps, chrétiens, de détruire tout-à-fait la

(a) On ne voit pas précisément pour quel jour l'auteur avoit destiné ce sermon : il nous a paru qu'il n'y en avoit pas auquel il pût mieux convenir qu'à celui des Morts, d'autant plus que nous n'en avons point trouvé de direct pour leur Commémoration. *Edit. de Déforis.*

mort,

mort, et de la reléguer pour toujours aux enfers d'où elle est sortie : *Et infernus et mors missi sunt in stagnum ignis* (1) : « Alors l'enfer et la mort » furent jetés dans l'étang de feu » ; comme il est écrit dans l'Apocalypse (*). Il est écrit que « Dieu n'a

(1) *Apoc.* xx. 14.

(*) Maintenant tout semble être sourd à la voix de Dieu, puisque les hommes même y sont insensibles, auxquels toutefois il a donné, et des oreilles pour écouter sa parole, et un cœur pour s'y soumettre ; et alors toute la nature sera animée pour l'entendre......

Si j'annonçois à des infidèles cet Evangile de vie et de résurrection éternelle, je m'efforcerois, chrétiens, de détruire les raisonnemens qu'oppose ici la sagesse humaine à la puissance de Dieu et à la gloire de notre nature si puissamment réparée. Mais puisque je parle à des chrétiens à qui cette doctrine céleste n'est pas moins familière ni moins naturelle que le lait qu'ils ont sucé dès leur enfance ; je n'ai pas dessein de m'étendre à vous prouver par un long discours la réalité de ces trois présens, mais seulement de vous préparer à les recevoir en ce dernier jour de la justice de Dieu, et de sa main libérale.

J'ai déjà dit, chrétiens, que c'est l'ame qu'il faut préparer comme la partie principale pour recevoir en nos corps ces dons précieux. J'ai dit et j'ai promis de vous faire voir que ces saintes préparations sont toutes heureusement renfermées dans celles de la pénitence. Que vous demande-t-on dans la pénitence ? que vous vous retiriez de tous vos péchés, que vous preniez des précautions pour ne tomber plus, que vous vengiez sur vous-mêmes par une satisfaction convenable la honte de votre chute. Ainsi la volonté de vivre à la grâce, acquerra à vos corps une vie nouvelle : les sages précautions pour

» pas fait la mort [1], mais qu'elle est entrée dans le » monde par l'envie du diable [2] » et par le péché de l'homme. Mais l'homme en consentant au péché s'est assujetti à la mort; ainsi, contre l'intention du Créateur, l'homme qui étoit sorti immortel de ses saintes et divines mains, est devenu mortel et caduc par la malice du diable.

Or le Sauveur étant venu sur la terre pour dis-

n'y plus mourir, assureront à vos corps l'immortalité; le zèle de satisfaire un Dieu irrité par les saintes humiliations de la pénitence, méritera d'être revêtu d'une gloire toute divine. Deux paroles du Fils de Dieu adressées aux morts :..... la première aux pécheurs, pour les appeler à la pénitence : la seconde aux morts ensevelis pour les rappeler à la vie : la première, disposition à rendre la seconde salutaire. Il faut commencer par l'ame pour préparer le corps à la vie. Pour joindre ces deux choses, et la pénitence dont voici le temps, et la résurrection des morts, qui par l'ancienne institution de cette paroisse, doit être prêchée aujourd'hui dans cette chaire......

O Jésus, vous vous êtes réservé à vous-même de prononcer la parole qui appellera les morts à la résurrection générale; mais vous voulez que les autres morts, que vous voulez vivifier par leur conversion, soient appelés à cette vie par vos ministres. Donnez-moi donc votre parole par la grâce de votre Esprit saint et l'intercession....

Ce qu'on vient de lire est l'extrait d'un autre exorde fait sur ce texte : *Venit hora in quâ omnes qui sunt in monumentis audient vocem Filii Dei,* etc. *Joan.* v. 28. Bossuet l'avoit composé pour adapter ce sermon à un autre jour et à un autre lieu : comme il s'y trouvoit plusieurs choses entièrement conformes au premier exorde, nous nous sommes bornés à en extraire ce qu'il y avoit de différent, pour le donner ici en note. *Edit. de Déforis.*

(1) *Sap.* I. 13. — (2) *Ibid.* II. 24.

soudre l'œuvre du diable, il détruira premièrement le péché, et après par une suite nécessaire d'une victoire si illustre et si glorieuse, il abolira aussi la puissance et l'empire de la mort. Ainsi l'apôtre s'écrie : « O mort, où est ta victoire »? *Ubi est, mors, victoria tua* (1)? Mais il faut ici remarquer que tant qu'il restera sur la terre quelque vestige du péché, la mort ne cessera de tout ravager, et exercera toujours sur le genre humain sa dure et tyrannique puissance. Mais à la consommation des siècles, après que le règne du péché sera détruit sur la terre, que toute la pompe du monde sera dissipée, et enfin que tout ce qui s'élève contre la gloire de Dieu sera renversé, alors Jésus-Christ attaquera sa dernière ennemie qui est la mort; et tirant tous ses enfans d'entre ses mains, il les délivrera pour jamais de cette cruelle, dure et insupportable tyrannie : *Novissima inimica destruetur.*

Encore que ce triomphe de Jésus-Christ sur la mort ne s'accomplira qu'à la fin des siècles, il se commence dès la vie présente; et au milieu de ce siècle de corruption, l'œuvre de notre immortalité se prépare. Que devons-nous faire pour concourir à l'opération de la grâce qui nous ressuscite? L'Ecriture nous propose trois principes de résurrection; la parole de Jésus-Christ, le corps de Jésus-Christ, l'esprit de Jésus-Christ. La parole de Jésus-Christ : « Le temps vient où tous ceux qui sont dans les » sépulcres entendront la voix du Fils de Dieu » : *Venit hora in quâ omnes qui sunt in monumentis audient vocem Filii Dei* (2). Le corps de Jésus-

(1) *I. Cor.* XV. 55. — (2) *Joan.* V. 28.

Christ : « Celui qui mange ma chair a la vie éter-
» nelle, et je le ressusciterai au dernier jour » : *Qui manducat meam carnem habet vitam æternam, et ego resuscitabo eum in novissimo die* (1). L'esprit de Jésus-Christ : « Si l'esprit de celui qui a ressuscité » Jésus habite en vous, celui qui a ressuscité Jésus- » Christ d'entre les morts, donnera aussi la vie à » vos corps mortels par son Esprit qui est en vous » : *Quod si Spiritus ejus qui suscitavit Jesum à mortuis, habitat in vobis, qui suscitavit Jesum à mortuis, vivificabit et mortalia corpora vestra propter inhabitantem Spiritum ejus in vobis* (2). Ce que nous demande cette parole : ce que nous devons à ce corps : ce qu'exige de nous cet Esprit.

PREMIER POINT.

Nous voyons dans l'Evangile deux paroles du Fils de Dieu qui sont adressées aux morts ; l'une à la fin des siècles, l'autre durant le cours du siècle présent. Ecoutez comme il parle au chapitre cinquième de saint Jean : « En vérité, en vérité, je vous le dis, » l'heure vient, et elle est déjà venue, où les morts » entendront la voix du Fils de Dieu ; et ceux qui » l'entendront, vivront » : *Amen, amen dico vobis, quia venit hora, et nunc est, quando mortui audient vocem Filii Dei ; et qui audierint, vivent* (3). « L'heure vient, et elle est déjà ». Remarquez ; donc cette parole ne regarde pas la consommation des siècles. Les morts entendront la voix du Fils de Dieu ; c'est ce qu'il a dit auparavant : « Celui qui » écoute ma parole, et qui croit à celui qui m'a

(1) *Joan.* VI. 55. — (2) *Rom.* VIII. 11. — (3) *Joan.* V. 25.

» envoyé, est passé (*) de la mort à la vie » : *Transiet de morte ad vitam.* Mais voici encore une autre parole : « L'heure vient » ; il ne dit plus, « Elle est » déjà ; que tous ceux qui sont dans les tombeaux » entendront sa voix, et ceux qui auront bien fait » sortiront pour ressusciter à la vie, et ceux qui » auront mal fait sortiront pour ressusciter à leur » condamnation (1) ». Voilà donc deux paroles adressées aux morts, parce qu'il y a deux sortes de morts; ou plutôt il y a deux parties en l'homme, et toutes deux ont leur mort. « L'ame, dit saint Augustin (2), » est la vie du corps, et Dieu est la vie de l'ame » : ainsi comme le corps meurt quand il perd son ame, l'esprit meurt quand il perd son Dieu. Cette mort ne nous touche pas, parce qu'elle n'est pas sensible; et toutefois, chrétiens, si nous savions pénétrer les choses, cette mort de nos corps qui nous paroît si cruelle, suffiroit pour nous faire entendre combien celle du péché est plus redoutable. Car si c'est un si grand malheur que le corps ait perdu son ame, combien plus que l'ame ait perdu son Dieu? Et si nos sens sont saisis d'horreur en voyant ce corps froid et insensible, abattu par terre, sans force et sans mouvement; combien est-il plus horrible de contempler l'ame raisonnable, cadavre spirituel et tombeau vivant d'elle-même, qui étant séparée de Dieu par le péché, n'a plus de vie ni de sentiment que pour rendre sa mort éternelle? C'est donc à

(*) Bossuet remarque dans son manuscrit, que le grec porte le passé : *transivit. Edit. de Déforis.*

(1) *Joan.* V. 24, 28, 29. — (2) *Serm.* CCLXXIII. *n.* 1, *tom.* V, *col.* 1105.

ces morts spirituels, c'est aux ames pécheresses que Jésus-Christ adresse sa voix pour les appeler à la pénitence. *Venit hora, et nunc est :* « L'heure vient, » et elle est déjà ».

Que si vous me demandez d'où vient qu'il adresse encore à la fin des siècles une seconde parole aux morts qui sont gisans et ensevelis dans les tombeaux, je vous le dirai en un mot, parce que la chose est assez connue. L'ame a péché par le ministère et même en quelque sorte par l'instigation du corps; et c'est pourquoi il est juste qu'elle soit punie avec son complice. L'ame s'est aussi servie dans les bonnes œuvres du ministère du corps qu'elle a pris soin de dompter; afin, comme dit l'apôtre (1), que la justice de Dieu s'assujettît à elle-même nos membres, et leur fît porter le joug honorable de Jésus-Christ et de l'Evangile. Ainsi ce corps, qui a eu sa part aux travaux, doit être aussi appelé comme un compagnon fidèle à la société de la gloire.

Ou si vous vouliez que je vous apporte une raison plus sublime et plus digne encore de la majesté du Sauveur : il étoit juste que le Fils de Dieu ayant pris un corps aussi bien qu'une ame, et ayant uni l'homme tout entier à sa divine personne; il fît sentir sa puissance au corps et à l'ame, et qu'il soumît l'homme tout entier à l'autorité de son tribunal. C'est pourquoi après avoir parlé aux morts spirituels pour ressusciter leurs ames, il parle à la fin des siècles aux morts gisans dans les sépulcres, pour les en faire sortir et leur rendre la vie : *Et qui audierint, vivent :* « Et ceux qui l'entendront, vivront ».

(1) *Rom.* VI.

Quand donc cette heure dernière sera arrivée à laquelle Dieu a résolu de réveiller les élus de leur sommeil, une voix sortira du trône et de la propre bouche du Fils de Dieu, qui ordonnera aux morts de revivre. « Os arides, os desséchés, écoutez la pa» role du Seigneur » : *Ossa arida, audite verbum Domini* (1). Au son de cette voix toute-puissante qui se fera entendre en un moment de l'orient jusqu'à l'occident, et du septentrion jusqu'au midi, les corps gisans, les os desséchés, la cendre et la poussière froide et insensible, seront émus dans le creux de leurs tombeaux; toute la nature commencera à se remuer; et la mer, et la terre, et les abîmes se prépareront à rendre leurs morts qu'on croyoit qu'ils eussent engloutis comme leur proie, mais qu'ils avoient seulement reçus comme un dépôt pour le remettre fidèlement au premier ordre. Car, mes Frères, « Jésus qui aime les siens, et les » aime jusqu'à la fin (2) », prendra soin de ramasser de toutes les parties du monde leurs restes toujours précieux devant lui. Ne vous étonnez pas d'un si grand effet; c'est de lui qu'il est écrit qu'il « porte » tout l'univers par sa parole très-efficace (3) ». Toute la vaste étendue de la terre, et les profondeurs des mers, et toute l'immensité du monde, n'est qu'un point devant ses yeux. Il soutient de son doigt les fondemens de la terre : l'univers entier est sous sa main. Et lui, qui a bien su trouver nos corps dans le néant même d'où il les a tirés par sa parole, ne les laissera pas échapper à sa puissance au milieu de ses créatures. Car cette matière de nos corps

(1) *Ezech.* XXXVII. 4. — (2) *Joan.* XIII. 1. — (3) *Heb.* I. 3.

n'est pas moins à lui pour avoir changé de nom et de forme : ainsi il saura bien ramasser les restes dispersés de nos corps qui lui sont toujours chers, parce qu'il les a une fois unis à une ame qui est son image, qu'il remplit de sa grâce, et qui sont toujours gardés sous sa main puissante, en quelque coin de l'univers que la loi des changemens ait jeté ces restes précieux. Et quand la violence de la mort les auroit poussés jusqu'au néant, Dieu ne les auroit pas perdus pour cela ; car « il appelle ce qui n'est » pas avec la même facilité que ce qui est » : *Vocans ea quæ non sunt, tanquam ea quæ sunt* (1). Et Tertullien a raison de dire que « Le néant est à lui » aussi bien que tout » : *Ejus est nihilum ipsum, cujus et totum* (2).

Ayant donc ainsi rétabli les corps de ses bien-aimés dans une intégrité parfaite, il les réunira à leurs ames saintes, et ils deviendront vivans ; il bénira cette union, afin qu'elle ne puisse plus être rompue, et il les rendra immortels. Il fera que cette union sera tellement intime, que les corps participeront aux honneurs des ames ; et par-là nous les verrons glorieux. Tels sont les magnifiques présens que Jésus-Christ fera en ce jour à ses élus par la puissance de sa parole. Il les fera sortir de leurs tombeaux pour leur donner la vie, l'immortalité et la gloire ; la mort ne sera plus, et toutes les marques de corruption seront abolies : *Novissima inimica destruetur mors.* O puissance de Jésus-Christ ! ô mort glorieusement vaincue ! ô ruines du genre humain divinement réparées !

(1) *Rom.* IV. 17. — (2) *Apolog. n.* 48.

Mais, mes Frères, avant que la mort soit anéantie, il faut que le péché soit détruit, parce que c'est par le péché que la mort a régné sur la terre. Souvenez-vous donc, mes Frères, de ce que nous avons dit au commencement, que Dieu n'a pas fait la mort : au contraire comme il a créé l'ame raisonnable pour habiter dans le corps humain, il avoit voulu au commencement que leur union fût indissoluble; et c'est peut-être un des sens qu'il faut donner à cette parole du Psalmiste : *Corpus autem aptasti mihi* (1) : « Vous m'avez approprié un corps » : de même que s'il eût dit comme en son nom au créateur : O Seigneur, vous avez fait mon ame d'une nature bien différente du corps; car après avoir formé ce corps avec de la boue, c'est-à-dire avec une terre détrempée, ce n'est plus ni de la terre, ni de l'eau, ni du mélange du sec et de l'humide, ni enfin d'aucune partie de la matière que vous avez tiré l'ame que vous avez mêlée dans cette masse pour la vivifier. C'est de vous-même, c'est de votre bouche que vous l'avez fait sortir; vous avez soufflé un souffle de vie, et l'homme a été animé, non par l'arrangement des organes, non par la température des qualités, non par la distribution des esprits vitaux, mais par un autre principe de vitalité, que Dieu a tiré de son propre sein par une nouvelle création, toute différente de celle qui a tiré du néant et qui a formé la matière. C'est pourquoi quand il veut former l'homme, il recommence un nouvel ordre de choses, une nouvelle création : *Faciamus hominem* (2) : « Faisons l'homme ». C'est un

(1) *Ps.* XXXIX. 7. *Heb.* X. 5. — (2) *Gen.* I. 26.

autre ouvrage, une autre manière différente de tout ce qui précède; rien encore qui lui soit semblable.

Que si cette théologie ne vous ennuie pas, j'ajouterai, chrétiens, que Dieu avoit fait cette ame d'une nature immortelle. Car pour laisser à part les autres raisons qui nous montrent cette vérité, il suffit de considérer celle que nous apporte l'Ecriture sainte; c'est que Dieu l'a faite à son image, qu'elle est participante de la vie de Dieu; elle vit en quelque façon comme lui, parce qu'elle vit de raison et d'intelligence, et que Dieu l'a rendue capable de l'aimer et de le connoître, comme lui-même s'aime et se connoît. C'est pourquoi étant faite à son image, et étant liée par son fond à son immortelle vérité, elle ne tient point son être de la matière, et n'est point assujettie à ses lois : de sorte qu'elle ne périt point, quelque changement qui arrive au-dessous d'elle, et ne peut plus retomber dans le néant, si ce n'est que celui qui l'en a tirée, et qui l'ayant faite à son image, l'attache à lui-même comme à son principe, lâche la main tout-à-coup, et la laisse aller dans cet abîme.

Toutefois, comme elle est dans le dernier ordre des substances intelligentes, c'est en elle que se fera l'union entre les esprits et les corps, afin que tout soit disposé comme par degrés. Dieu a fait des substances séparées des corps : Dieu les peut faire en divers degrés, c'est-à-dire plus ou moins parfaites; et en descendant toujours on pourra enfin venir à quelqu'une qui sera si imparfaite, qu'elle se trouvera en quelque sorte aux confins des corps, et sera de nature à y être unie. Là en descendant toujours

par degrés du parfait à l'imparfait, on arrive nécessairement aux extrémités et comme aux confins où le supérieur et l'inférieur se joignent et se touchent. Car je crois qu'on peut entendre facilement que tout est disposé dans la nature comme par degrés, et que le premier principe donne l'être et se répand lui-même par cet ordre et comme de proche en proche. Ainsi l'ame raisonnable se trouvera naturellement unie à un corps. « Vous m'avez approprié un corps » : *Corpus autem aptasti mihi.*

Mais ce mot d'approprier un corps a une plus particulière signification : car il faut nous persuader que l'ame raisonnable parle et dit à son Créateur : Comme vous m'avez faite immortelle en me créant à votre image, vous m'avez aussi approprié un corps si bien assorti avec moi, que notre paix et notre union seroit éternelle et inviolable, si le péché venant entre deux n'eût troublé cette céleste harmonie. Comment est-ce que le péché a désuni deux choses si bien assorties? Il est aisé de l'entendre par cette excellente doctrine de saint Augustin : Car, dit-il, c'est une loi immuable de la justice divine, que le mal que nous choisissons soit puni par un mal que nous haïssons. De sorte que ç'a été un ordre très-juste qu'étant allés au péché par notre choix, la mort nous ait suivis contre notre gré, et que « notre ame fût contrainte de quitter son corps » par une juste punition de ce qu'elle a abandonné » Dieu par une dépravation volontaire » : *Spiritus, quia volens deseruit Deum, deserit corpus invitus* (1).

C'est, mes Frères, en cette sorte que « le péché

(1) *De Trinit. lib.* IV, *n.* 16, *tom.* VIII, *col.* 820.

» étant entré dans le monde, la mort, comme dit » l'apôtre, y est entrée par même moyen [1] ». C'est pourquoi le Fils de Dieu ne détruit la mort qu'après avoir détruit le péché; et avant que d'adresser aux morts, à la fin des temps, la parole qui les ressuscite, il adresse dans le cours des siècles à tous les pécheurs, sa parole, qui les convertit et qui les appelle à la pénitence. C'est cette parole que nous vous portons. Plût à Dieu que nous pussions détacher de notre parole tout ce qui flatte l'oreille, tout ce qui délecte l'esprit, tout ce qui surprend l'imagination, pour n'y laisser que la vérité toute simple, la seule force et l'efficace toute pure du Saint-Esprit, nulle pensée que pour convertir! O morts, c'est donc à vous que je parle, non à ces morts qui gisent dans ce tombeau, et reposent en paix et en espérance sous cette terre bénite; mais à ces morts parlans et écoutans, « qui ont le nom de vivans et qui sont » morts en effet » : *Nomen habes quod vivas et mortua es* [2] : qui portent leur mort dans leur ame, parce qu'ils y portent leur péché. Ecoutez, ô morts spirituels : c'est Jésus-Christ qui vous appelle pour ressusciter avec lui. « Pourquoi voulez-vous mourir, » maison d'Israël [3] » ? Sortez de vos tombeaux, sortez de vos mauvaises habitudes. Ah! que je vous relève aujourd'hui : mais avant de vous relever, que je vous abatte.

« Encore quarante jours, et Ninive sera détruite » : *Adhuc quadraginta dies, et Ninive subvertetur* (4). Dieu les menace de les renverser, et ils se renversent

(1) *Rom.* v. 12. — (2) *Apoc.* III. 1. — (3) *Ezech.* XXXIII. 11. — (4) *Jon.* III. 4.

eux-mêmes en détruisant jusqu'à la racine leurs inclinations corrompues : *Subvertitur planè, dum calcatis deterioribus studiis ad meliora convertitur : subvertitur planè, dum purpura in cilicium, affluentià in jejunium, lætitia mutatur in fletum* (1). De quoi vous plaignez-vous, ô Seigneur? Vous avez dit que Ninive seroit renversée ; en effet elle est renversée en tournant en bien ses mauvais désirs. « Ninive est véritablement renversée, puisque le » luxe de ses habits est changé en un sac et un cilice, » la superfluité de ses banquets en un jeûne austère, » la joie dissolue de ses débauches aux saints gé» missemens de la pénitence ». O ville utilement renversée ! Paris, dont on ne peut abaisser l'orgueil, dont la vanité se soutient toujours malgré tant de choses qui la devroient déprimer, quand te verrai-je renversée ? Quand est-ce que j'entendrai cette bienheureuse nouvelle : Le règne du péché est renversé de fond en comble ; ses femmes ne s'arment plus contre la pudeur, ses enfans ne soupirent plus après les plaisirs mortels, et ne livrent plus en proie leur ame à leurs yeux : cette impétuosité, ces emportemens, ce hennissement des cœurs lascifs est supprimé : ceux qui ont attenté sur la couche de leur prochain, [sont aujourd'hui chastes] : le bien d'autrui [est enfin restitué ?]..... « Et les trésors d'ini» quité sont encore dans ton coffre comme un feu » prêt à te dévorer » : *Et adhuc in arcâ tuâ ignis, thesauri iniquitatis qui devorant te* (2). Tu crois te les être appropriés par l'usage de tant d'années :

(1) *S. Eucher. Homil. de pœnit. Ninivit. Bibliot. PP. tom.* VI, *col.* 646. — (2) *Mich.* VI. 10.

tout renversé. Mais relevez-vous, sortez de ces tribunaux, salutaires tombeaux des pénitens; venez à la table des enfans, venez à la vie, venez au pain véritable que Moïse n'a pu donner à nos pères (1): venez au corps de Jésus, qui est le second principe de résurrection et de vie.

SECOND POINT.

Le corps de Jésus-Christ est premièrement le modèle de notre résurrection. Un architecte qui bâtit un édifice, se propose un plan et un modèle : Jésus-Christ se propose son propre corps : « Il » transformera notre corps tout vil et abject qu'il » est, afin de le rendre conforme à son corps glo» rieux » : *Reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ* (2). Il en est secondement le gage : « Si les morts ne ressuscitent » point, Jésus-Christ n'est donc point ressuscité » : *Si mortui non resurgunt, neque Christus resurrexit* (3) : « les prémices de la résurrection » : *Primitiæ dormientium* (4) : le grain de froment. « A la » fin des siècles, dit saint Augustin, tout le genre » humain se levera comme une seule moisson; l'essai » en a été fait dans le principal grain » : *Sed generis humani una in fine sæculi messis assurget : tentatum est experimentum in principali grano* (5). Il est en troisième lieu le principe d'incorruption (6). La corruption par le sang : de même l'immortalité. D'où vient donc qu'il faut mourir et être as-

(1) *Joan.* VI. 32. — (2) *Philip.* III. 21. — (3) *I. Cor.* XV. 13. — (4) *Ibid.* 23. — (5) *S. Aug. Serm.* CCCLXI. *n.* 10, *tom.* V, *col.* 1411. — (6) *S. Cyril. Alex. in Joan. lib.* IV. *cap.* II.

sujetti à la corruption? [C'est que nous portons une] chair de péché : de là chargée d'infirmités et de maladies. Allez dans les hôpitaux durant ces saints jours pour y contempler le spectacle de l'infirmité humaine : là vous verrez en combien de sortes la maladie se joue de nos corps. Là elle étend, là elle retire; là elle relâche, là elle engourdit; là elle cloue un corps perclus et immobile, là elle le secoue tout entier par le tremblement. Pitoyable variété! diversité surprenante! Chrétiens, c'est la maladie qui se joue comme il lui plaît de nos corps, que le péché a abandonnés à ses cruelles bizarreries. O homme, considère le peu que tu es; regarde le peu que tu vaux : viens apprendre la liste funeste des maux dont ta foiblesse est menacée. Et la fortune pour être également outrageuse, ne se rend pas moins féconde en événemens fâcheux. Le secours qu'on leur donne, image du grand secours que leur donnera un jour Jésus-Christ en les affranchissant tout-à-fait. Mais en attendant il faut qu'ils tombent pour être renouvelés; ils ne laisseront à la terre que leur mortalité et leur corruption. Il faut que ce corps soit détruit jusqu'à la poussière; la chair changera de nature, le corps prendra un autre nom; même celui de cadavre ne lui demeurera pas long-temps. La chair deviendra un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue : tant il est vrai que tout meurt en eux jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimoit ces malheureux restes : *Post totum ignobilitatis elogium, caducæ in originem terram, et cadaveris nomen;*

et de isto quoque nomine peritura in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem (1).

Mais ayant participé au corps du Sauveur, principe de vie, [ne participons plus au péché, principe de mort]. Nous recevons par le baptême un droit réel sur le corps de Jésus-Christ; donc sur sa vie, sur sa grâce, sur son immortalité. Ne renonçons point à ce droit, ne le perdons pas; le plus beau droit de l'Eglise comme une épouse. Deux espèces de communion, le droit, et l'actuelle participation. Nous demeurons toujours dans la communion du mystère, non-seulement dans l'actuelle participation, mais dans le droit de communier.

« Le corps n'est pas pour la fornication, mais » pour le Seigneur, et le Seigneur pour le corps » : *Corpus non fornicationi, sed Domino, et Dominus corpori* (2). Il fait notre corps semblable au sien, un temple. *Solvite templum hoc* (3). « Détruisez ce » temple ». Nous devons l'orner comme un temple avec bienséance, je le veux bien; mais toujours avec dignité : rien de vain, rien de profane. Donc, ô sainte chasteté, fleur de la vertu, ornement immortel des corps mortels, marque assurée d'une ame bien faite et véritablement généreuse, protectrice de la sainteté et de la foi mutuelle dans les mariages, fidèle dépositaire de la pureté du sang, et qui seule en sait conserver la trace; viens consacrer ces corps corruptibles, viens leur être un baume éternel et un céleste préservatif contre la

(1) *Tert. de Res. carnis, n.* 4. — (2) *I. Cor.* VI. 13. — (3) *Joan.* II. 19.

corruption;

corruption; viens les disposer à une sainte union avec le corps de Jésus-Christ; et fais qu'en prenant ce corps, nous en tirions aussi tout l'esprit.

TROISIÈME POINT.

Je l'ai déjà dit, mes Frères, mais il faut le dire encore une fois, que durant ce temps de corruption Dieu commence déjà dans nos corps l'ouvrage de leur bienheureuse immortalité. Oui, pendant que ce corps mortel est accablé de langueurs et d'infirmités, Dieu y jette intérieurement les principes d'une consistance immuable; pendant qu'il vieillit, Dieu le renouvelle; pendant qu'il est tous les jours exposé en proie aux maladies les plus dangereuses et à une mort très-certaine, Dieu travaille par son Esprit saint à sa résurrection glorieuse. De quelle sorte s'accomplit un si grand mystère? Saint Augustin qui l'a appris du divin apôtre, vous l'aura bientôt expliqué par une excellente doctrine.

Mortels, apprenez votre gloire: terre et cendre, écoutez attentivement les divines opérations qui se commencent en vous. Il faut donc savoir, avant toutes choses, que le Saint-Esprit habite en nos ames, et qu'il y préside par la charité qu'il y répand. Comment cette divine opération s'étend-elle sur le corps? Ecoutez un mot de saint Augustin, et vous l'entendrez. « Celui-là, dit ce saint évêque, » possède le tout, qui tient la partie dominante »: *Totum possidet, qui principale tenet*(1). « Or en nous, » poursuit ce grand homme, il est aisé de connoître

(1) *Serm.* CLXI, *n.* 6, *tom.* V, *col.* 777.

» que c'est l'ame qui tient la première place, et » que c'est à elle qu'appartient l'empire ». De ces deux principes si clairs, si indubitables, saint Augustin tire aussitôt cette conséquence facile : « Dieu » tenant cette partie principale, c'est-à-dire l'ame » et l'esprit, par le moyen du meilleur, il se met en » possession de la nature inférieure »; par le moyen du prince, il s'acquiert aussi le sujet; et dominant sur l'ame qui est la maîtresse, il étend sa main sur le corps, l'assujettit à son domaine et s'en met en possession. C'est ainsi que notre corps est renouvelé par la grâce du christianisme. Il change de maître heureusement et passe en de meilleures mains : par la nature il étoit à l'ame, par la corruption il servoit au vice, par la grâce et la religion il est à Dieu.

Il se fait comme un sacré mariage entre notre esprit et l'esprit de Dieu; ce qui fait que « celui qui » s'attache au divin Esprit, devient un même esprit » avec Dieu » : *Qui adhæret Domino, unus spiritus est* (1). Et comme on voit, dit Tertullien, dans les mariages, que la femme rend son époux maître de ses biens, et lui en cède l'usage; ainsi l'ame en s'unissant à l'esprit de Dieu, et se soumettant à lui comme à son époux, lui transporte aussi tout son bien comme étant le chef et le maître de cette communauté bienheureuse. « La chair la suit, dit Ter» tullien, comme une partie de sa dot, et au lieu » qu'elle étoit seulement servante de l'ame, elle » devient servante de l'esprit de Dieu ». *Sequitur animam nubentem spiritui caro, ut dotale manci-*

(1) *I. Cor.* VI. 17.

pium; et jam non animæ famula, sed spiritûs (1). En effet ne voyez-vous pas que le corps du chrétien change de nature, et qu'au lieu d'être simplement l'organe de l'ame, il devient l'instrument fidèle de toutes les saintes volontés que Dieu nous inspire? Qu'est-ce qui donne l'aumône, si ce n'est la main? Qu'est-ce qui confesse ses péchés, si ce n'est la bouche? Qu'est-ce qui les pleure, si ce n'est les yeux? Qu'est-ce qui brûle du zèle de Dieu, si ce n'est le cœur? En un mot, dit le saint apôtre, « tous nos » membres sont consacrés à Dieu, et doivent être » ses hosties vivantes (2) ». Qui ne voit donc que le Saint-Esprit se met en possession de nos corps, puisqu'ils sont les instrumens de sa grâce, les temples où il se repose en sa majesté, et enfin les hosties vivantes de sa souveraine grandeur?

Mais poussons encore plus loin ce raisonnement, et tirons la conséquence de ces beaux principes. Si Dieu remplissant nos ames s'est mis en possession de nos corps, donc la mort, ni aucune violence, ni l'effort de la corruption ne peut plus les lui enlever. Tôt ou tard Dieu rentrera dans son bien, et retirera son domaine. Le Fils de Dieu a prononcé que « nul ne peut rien ravir des mains de son Père. » Mon Père, dit-il, est plus grand que toute la » nature » : *Nemo potest rapere de manu Patris mei* (3). Et en effet ses mains étant si puissantes, nulle force ne les peut vaincre ni leur faire lâcher leur prise. Ainsi Dieu ayant mis sur nos corps sa main souveraine, s'en étant saisi par son Esprit saint, que l'Ecriture appelle son doigt, et en étant déjà en

(1) *Tert. de Anima, n.* 41. — (2) *Rom.* XII. 1. — (3) *Joan.* X. 29.

possession ; ô chair, j'ai eu raison de le dire, qu'en quelque endroit de l'univers que la corruption te jette et te cache, tu demeures toujours sous la main de Dieu. Et toi, terre, mère tout ensemble et sépulcre commun de tous les mortels, en quelques sombres retraites que tu aies englouti, dispersé, recelé nos corps, tu les rendras tout entiers ; et plutôt le ciel et la terre seront renversés, qu'un seul de nos cheveux périsse ; parce que Dieu en étant le maître, nulle force ne peut l'empêcher d'achever en eux son ouvrage.

Ne doutez pas, chrétiens, « que si l'Esprit immortel » qui a ressuscité le Seigneur Jésus habite en vous, cet » Esprit qui a ressuscité Jésus-Christ, vivifiera aussi » vos corps mortels à cause de son esprit qui habite » en vous (1) ». Car cet Esprit tout-puissant, infiniment délecté de ce qu'il a fait en Jésus-Christ, agit toujours en conformité de ses divines opérations, et pourvu qu'on le laisse agir, il achevera son ouvrage. Nulle puissance du monde ne peut empêcher son action, et nous seuls pouvons lui être un obstacle ; parce que les dons de Dieu demandent, ou une fidèle coopération, ou du moins une acceptation volontaire. Laissons-nous donc gouverner à l'Esprit de Dieu, laissons-lui dompter nos corps mortels. Si nous voulons qu'il déploie sur eux toute sa vertu, laissons-lui les assujettir à sa divine opération. Détachons-nous de nos corps pour nous attacher fortement à l'Esprit de Dieu. Car que faisons-nous, chrétiens, lorsque nous flattons notre corps, que faisons-nous autre chose que d'accroître

(1) *Rom.* VIII. 11.

la proie de la mort, lui enrichir son butin, lui engraisser sa victime? Pourquoi m'es-tu donné, ô corps mortel! et quel traitement te ferai-je? Si je t'affoiblis, je m'épuise; si je te traite doucement, je ne puis éviter ta force qui me porte à terre, ou qui m'y retient. Que ferai-je donc avec toi, et de quel nom t'appellerai-je, fardeau accablant, soutien nécessaire, ennemi flatteur, ami dangereux, avec lequel je ne puis avoir ni guerre, ni paix, parce qu'à chaque moment il faut s'accorder, et à chaque moment il faut rompre? O inconcevable union, et aliénation non moins étonnante! Puis-je me détacher de ce corps? Puis-je aussi m'y attacher avec tant de force, et contracter avec ce mortel une amitié immortelle? « Malheureux homme que » je suis! Hélas! qui me délivrera de ce corps de » mort (1) »?

C'est le commun sujet du gémissement de tous les véritables enfans de Dieu. Tous déplorent leur servitude, tous ressentent avec douleur que « ce far» deau du corps opprime l'esprit » : *Corpus quod corrumpitur aggravat animam* (2) : lui ôte sa liberté véritable. C'est pourquoi le grand saint Ambroise nous enseigne gravement que notre esprit n'étant dans le corps qu'en passant, nous ne devons pas lui permettre de s'attacher à cette nature dissemblable; mais que nous devons tous les jours rompre nos liens, afin que l'esprit se renfermant en luimême conserve sa noblesse et sa pureté. Deux liens, ceux de la nature, et ceux de l'affection. Pour le premier, c'est à Dieu à rompre : pour l'autre, c'est

(1) *Rom.* VII. 24. — (2) *Sap.* IX. 15.

à nous à prévenir : « Je meurs tous les jours », dit l'apôtre : *Quotidie morior* (1). Par la première union l'ame est en prison et en servitude, le corps la domine, et s'en rend le maître. Secouons ce joug, tirons-nous de cette indigne dépendance : il se fera une autre union par laquelle l'ame dominera. « Etu-» dions-nous chaque jour, dit saint Ambroise, à » mourir, afin que notre ame par cette séparation » apprenne à se retirer des cupidités corporelles ; » qu'élevée au-dessus des sens, les inclinations ter-» restres ne puissent l'atteindre et s'y coller ; et » qu'elle éprouve ainsi une sorte de mort, afin de » ne point encourir la peine de la mort ». *Sit quotidianus usus in nobis affectusque moriendi, ut per illam, quam diximus, segregationem à corporeis cupiditatibus, anima nostra se discat extrahere, et quasi in sublimi locata, quò terrenæ adire libidines et eam sibi glutinare non possint, suscipiat mortis imaginem, ne pœnam mortis incurrat* (2). C'est pourquoi dans la fonction qui est donnée à notre ame d'animer et de mouvoir les organes corporels, le même saint Ambroise avertit de ne se plonger pas tout-à-fait dedans et de ne se mêler pas avec eux : *Non credamus huic corpori, nec misceamus cum illo animam nostram* (3)? mais plutôt que nous les touchions d'une main légère comme un instrument de musique : *Summis, ut ita dicam, digitis sicut nervorum sonos, ita pulsat carnis istius passiones* (4).

On se pique de délicatesse, comme on se pique

(1) *I. Cor.* XV. 31. — (2) *De Fide Resurr. lib.* II, *n.* 40, *tom.* II, *col.* 1144. — (3) *De bon. Mort. cap.* IX, *n.* 40, *tom.* I, *col.* 406. — (4) *Ibid. cap.* VII, *n.* 27, *col.* 401.

d'esprit ou de grandeur. Une tendre éducation...... Une personne si chère........ Ce soin extrême du corps est indigne du chrétien. Vous voudriez vous rendre immortels : la moindre douleur, la moindre foiblesse vous accable et vous décourage ; vous abandonnez tous les exercices de piété. Vous craignez d'échauffer ce sang, cette tête déjà trop émue, ce tempérament si foible et si délicat. Que ne vous servez-vous plutôt de cette occasion favorable pour rompre ces liens trop doux et trop décevans, pendant que la nature vous aide, qu'elle tire les liens si elle ne les brise pas tout-à-fait encore? Apprenez à regarder ce corps, dont la foiblesse vous appesantit, non plus comme une demeure agréable, mais comme une prison importune ; non plus comme votre organe, mais comme votre empêchement et votre fardeau. « Je suis captif de ce corps, et captif » trop assujetti ; je m'affranchirai en souffrant, afin » de ressusciter tout-à-fait libre (1) ». L'ame sera démêlée de ce corps de mort qu'elle laisse au-dessous d'elle, et retirée dans sa propre enceinte. La foiblesse et la douleur qui agitent tout le corps forcent l'ame à s'en détacher ; et la renfermant dans ses propres biens, lui font corriger une secrète délicatesse et un certain repos dans les sens, qui gagne les hommes trop facilement dans une grande santé.

Que si l'attache à la santé même et à la vie, est si vicieuse et si contraire à la dignité du christianisme, que dirai-je de la curiosité, de la vanité, de cette vivacité qu'on affecte tant sur le teint et sur le vi-

(1) *S. Ignat. Epist. ad Rom.* IV.

sage? Foible et misérable créature, et vainement appelée à une beauté et à une gloire éternelle, vous ne sauriez sans regret voir tomber cette fleur d'un jour, ni passer cette couleur vive, ni cet air de jeunesse s'évanouir. Hélas! vous en avez honte, comme si c'étoit un défaut. Vous voulez cacher vos années, et non-seulement les cacher, mais résister à leur cours qui emporte tout, vous soutenir contre leur effort, et tromper leurs mains si subtiles qui ne cessent de vous enlever par mille artifices toujours quelque chose. Est-ce là cette gloire du corps de Jésus? [Il est] une autre santé, une autre beauté, une autre vie. Hé! laissez-vous dépouiller de ce fragile ornement qui ne fait que nourrir votre vanité, vous exposer à la tentation, vous environner de scandales. Quittez l'amour de ce corps trop chéri et trop soigné : car si vous persistez à le tant chérir, ô que la mort vous sera cruelle! O que vainement vous soupirerez, disant avec ce roi des Amalécites : *Siccine separat amara mors* (1)? « Est-ce » ainsi que la mort amère sépare de tout »? Quel coup! quel effort! quelle violence!

Au contraire un homme de bien n'a rien à perdre en ce jour. La mortification lui rend la mort familière. Le détachement du plaisir le désaccoutume du corps. Il a depuis fort long-temps, ou dénoué, ou rompu les liens les plus délicats qui nous y attachent. Il ne s'afflige donc pas de quitter son corps; il sait qu'il ne le perd pas. Il a appris de l'apôtre que nous avons un double voyage à faire : *Scientes quoniam dum sumus in corpore peregrinamur à*

(1) *I. Reg.* xv. 32.

Domino.... Bonam voluntatem habemus magis peregrinari à corpore, et præsentes esse ad Dominum (1) : « Nous savons que pendant que nous » habitons ce corps, nous sommes éloignés du Sei» gneur.... Nous aimons mieux sortir de la maison » de ce corps pour aller habiter avec le Seigneur ». Car tant que nous sommes dans le corps, nous voyageons loin de Dieu; et quand nous sommes avec Dieu, nous voyageons loin du corps. L'un et l'autre n'est qu'un voyage, et non une entière séparation; parce que nous passons dans le corps pour aller à Dieu, et que nous allons à Dieu dans l'espérance de retourner à nos corps. Ainsi lorsque nous vivons dans cette chair, nous ne devons pas nous y attacher comme si nous y devions demeurer toujours : et lorsqu'il en faut sortir, nous ne devons pas nous affliger comme si nous n'y devions jamais retourner. Par-là étant délivrés des soins inquiets de la vie et des appréhensions de la mort, lorsque notre dernière heure approche, nous nous endormons en paix et en espérance. Car que crains-tu, ame chrétienne, dans les approches de la mort? Crains-tu de perdre ton corps? Mais que ta foi ne chancèle pas; pourvu que tu le soumettes à l'Esprit de Dieu, cet Esprit tout-puissant te le rendra meilleur, saura bien te le conserver pour l'éternité. Peut-être qu'en voyant tomber ta maison, tu appréhendes d'être sans retraite : mais écoute le divin apôtre : « Nous savons, dit-il aux Corinthiens, » nous ne sommes pas induits à le croire par des » conjectures douteuses, mais nous le savons très-

(1) *II. Cor.* v. 6, 8.

» assurément et avec une entière certitude, que si » cette maison de terre et de boue dans laquelle » nous habitons, est détruite, nous avons une autre » maison qui n'est pas bâtie de main d'homme, la- » quelle nous est préparée au ciel [1] ». O conduite miséricordieuse de celui qui pourvoit à tous nos besoins! « Il a dessein, dit excellemment saint Jean » Chrysostôme [2], de réparer la maison qu'il nous » a donnée : pendant qu'il la détruit et qu'il la ren- » verse pour la rebâtir toute neuve, il est nécessaire » que nous délogions ». Car que ferions-nous dans ce tumulte et dans cette poudre? Et lui-même nous offre son palais, il nous y donne un appartement pour nous faire attendre en repos l'entière réparation de notre ancien édifice. Ne craignons donc rien, mes Frères; songeons seulement à bien vivre : car tout est en sûreté pour le chrétien. Tu n'oses pas, chrétien, tu te défies de tes œuvres; songe donc à cette assurance......

(1) *II. Cor.* v. 1. — (2) *Homil. in dict. Apost.* De dormientibus, *etc. tom* 1, *pag.* 764.

I.ER SERMON

POUR

LE I.ER DIMANCHE DE L'AVENT,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

Sur la nécessité pressante de s'éveiller, de sortir de sa langueur, et de travailler sans délai à son salut.

Hora est jam nos de somno surgere.

Il est temps désormais que nous nous réveillions de notre sommeil. Rom. XIII. 11.

Le croira-t-on, si je le dis, que presque toute la nature humaine est endormie, et qu'au milieu de cette action si vive et si empressée qui paroît principalement à la cour, la plupart des hommes languissent au dedans du cœur dans une mortelle léthargie? Nul ne veille véritablement, que celui qui est attentif à son salut. Et s'il est ainsi, chrétiens, qu'il y en a dans cet auditoire qu'un profond sommeil appesantit! qu'il y en a qui en prêtant l'oreille n'entendent pas, et ne voient pas en ouvrant les yeux, et qui peut-être malheureusement ne se réveilleront pas encore à mon discours! C'est l'intention de l'Eglise de les tirer aujourd'hui de ce per-

nicieux assoupissement. C'est pourquoi elle nous lit dans les saints mystères de ce jour, l'histoire du jugement dernier; lorsque la nature étonnée de la majesté de Jésus-Christ, rompra tout le concert de ses mouvemens, et qu'on entendra un bruit tel qu'on peut se l'imaginer parmi de si effroyables ruines, et dans un renversement si affreux. Quiconque ne s'éveille pas à ce bruit terrible, est trop profondément assoupi, et il dort d'un sommeil de mort. Toutefois si nous y sommes sourds, l'Eglise pour nous exciter davantage, fait encore retentir à nos oreilles la parole de l'apôtre. Le grand Paul mêle sa voix au bruit confus de l'univers, et nous dit d'un ton éclatant : O fidèles, « l'heure est venue » de nous éveiller » : *Hora est jam nos de somno surgere.* Ainsi je ne crois pas quitter l'Evangile, mais en prendre l'intention et l'esprit, quand j'interprète l'épître que l'Eglise lit en ce jour. Fasse celui pour qui je parle, que j'annonce avec tant de force ses menaces et ses jugemens, que ceux qui dorment dans leurs péchés se réveillent et se convertissent ! C'est la grâce que je lui demande par les prières de la sainte Vierge.

C'est une vérité constante que l'Ecriture a établie et que l'expérience a justifiée, que la cause de tous les crimes et de tous les malheurs de la vie humaine, c'est le défaut d'attention et de vigilance. Si les justes tombent si souvent, perdent la grâce après une longue persévérance, c'est qu'ils s'endorment dans la vue de leurs bonnes œuvres. Ils pensent avoir vaincu tout-à-fait leurs mauvais désirs : la confiance qu'ils ont en ce calme, fait qu'ils aban-

donnent le gouvernail, c'est-à-dire qu'ils perdent l'attention à eux-mêmes et à la prière. Ainsi ils périssent misérablement, et pour avoir cessé de veiller, ils perdent en un moment tout le fruit de tant de travaux. Mais si l'attention et la vigilance est si nécessaire aux justes, pour prévenir leur chute funeste, combien en ont besoin les pécheurs pour s'en relever et pour réparer leurs ruines? C'est pourquoi de tous les préceptes que le Saint-Esprit a donnés aux hommes, il n'y en a aucun que le Fils de Dieu ait répété plus souvent, que les saints apôtres aient inculqué avec plus de force, que celui de veiller sans cesse. Toutes les épîtres, tous les évangiles, toutes les pages de l'Ecriture sont pleines de ces paroles : « Veillez, priez, prenez » garde, soyez prêts à toutes les heures ; parce » que vous ne savez pas à laquelle viendra le Sei» gneur ». En effet, faute de veiller à notre salut et à notre conscience, notre ennemi qui n'est que trop vigilant, et nos passions qui ne sont que trop attentives à leurs objets, nous surprennent, nous emportent, nous mettent entièrement sous le joug, et traînent nos ames captives devant le redoutable tribunal de Jésus-Christ, avant que nous ayons seulement songé à en prévenir les rigueurs par la pénitence. C'est ce dangereux assoupissement que craignoit le divin Psalmiste, lorsqu'il faisoit cette prière : « Eclairez mes yeux, ô Seigneur, de peur » que je ne m'endorme dans la mort (1) ». C'est pour prévenir l'effet de cette mortelle léthargie, que l'apôtre nous dit aujourd'hui : « Mes Frères,

(1) *Ps.* XII. 4.

» l'heure est venue de vous réveiller de votre som-
» meil ».

Et moi pour suivre ses intentions, je combattrai tout ensemble le sommeil et la langueur ; le sommeil qui nous rend insensibles ; la langueur qui nous empêchant de nous éveiller tout-à-fait et de nous lever promptement, nous replonge de nouveau dans le sommeil. Je vous montrerai en deux points, premièrement, chrétiens, que ceux-là sont trop nonchalamment et trop malheureusement endormis, qui ne pensent pas à Dieu ni à sa justice : secondement que l'heure est venue de nous réveiller de ce sommeil ; et que cette heure, c'est l'heure même où nous sommes présentement, et celle où je vous excite et où je vous parle. Ainsi après avoir éveillé ceux qui dorment dans leurs péchés, je tâcherai de vaincre les délais de ceux qui disputent trop long-temps avec leur paresse. Voilà simplement et en peu de mots le partage de mon discours. Donnez-moi du moins vos attentions dans un discours où il s'agit de l'attention elle-même.

PREMIER POINT.

Afin que personne ne croie que c'est un crime léger de ne penser pas à Dieu, ou d'y penser sans considérer combien c'est une chose terrible de tomber entre ses mains, j'entreprends de vous faire voir que ce crime est une espèce d'athéisme.

Dixit insipiens in corde suo, Non est Deus, dit le psaume LII.e ; « L'insensé a dit en son cœur, Il n'y a » point de Dieu ». Les saints Pères nous enseignent que nous pouvons nous rendre coupables en plu-

sieurs façons de cette erreur insensée, par erreur, par volonté, par oubli. Il y a en premier lieu les athées et les libertins, qui disent ouvertement que les choses vont au hasard et à l'aventure, sans ordre, sans gouvernement, sans conduite supérieure. Insensés, qui dans l'empire de Dieu, parmi ses ouvrages, parmi ses bienfaits, osent dire qu'il n'est pas, et ravir l'être à celui par lequel subsiste toute la nature! La terre porte peu de tels monstres; les idolâtres mêmes et les infidèles les ont en horreur. Et lorsque dans la lumière du christianisme on en découvre quelqu'un, on en doit estimer la rencontre malheureuse et abominable. Mais que l'homme de plaisir, sensuel, qui laisse dominer les sens et ne songe qu'à les satisfaire, prenne garde que Dieu ne le livre tellement à leur tyrannie, qu'à la fin il vienne à croire que ce qui n'est pas sensible n'est pas réel; que ce qu'on ne voit ni ne touche, n'est qu'une ombre et un fantôme; et que les idées sensibles prenant le dessus, toutes les autres ne paroissent douteuses ou tout-à-fait vaines : car c'est là que sont conduits insensiblement ceux qui laissent dominer les sens et ne pensent qu'à les satisfaire. On en voit d'autres, dit le docte Théodoret [1], qui ne viennent pas jusqu'à cet excès de nier la divinité; mais qui pressés et incommodés dans leurs passions déréglées, par ses lois qui les contraignent, par ses menaces qui les étonnent, par la crainte de ses jugemens qui les troublent, désireroient que Dieu ne fût pas : bien plus, ils voudroient pouvoir croire que Dieu n'est qu'un nom, et disent dans leur cœur, non par per-

[1] *In Ps.* LII. *tom.* 1, *p.* 603.

suasion, mais par désir : *Non est Deus;* « Il n'y a » point de Dieu ». Ils voudroient pouvoir réduire au néant cette source féconde de l'être. « Ingrats et » insensés, dit saint Augustin, qui, parce qu'ils » sont déréglés, voudroient détruire la règle, et » souhaitent qu'il n'y ait ni loi ni justice » : *Qui dum nolunt esse justi, nolunt esse veritatem quâ damnantur injusti* (1). Je laisse encore ceux-ci, et je veux croire qu'aucuns de mes auditeurs ne sont si dépravés et si corrompus. Je viens à une troisième manière de dire que Dieu n'est pas, de laquelle nous ne pourrons pas nous excuser.

Voici le principe que je pose. Ce à quoi nous ne daignons penser est comme nul à notre égard. Ceux-là donc disent en leur cœur que Dieu n'est pas, qui ne le jugent pas digne qu'on pense à lui sérieusement. A peine sont-ils attentifs à sa vérité quand on prêche, à sa majesté quand on sacrifie, à sa justice quand il frappe, à sa bonté quand il donne; enfin qui le comptent tellement pour rien, qu'ils pensent en effet n'avoir rien à craindre, tant qu'ils n'ont que lui pour témoin. Qui de nous n'est pas de ce nombre? Qui n'est pas arrêté dans ses entreprises par la rencontre d'un homme qui n'est pas de son secret ni de sa cabale? Et cependant ou nous méprisons, ou nous oublions le regard de Dieu. N'apportons pas ici l'exemple de ceux qui roulent en leur esprit quelque vol ou quelque meurtre : tout ce qu'ils rencontrent les trouble, et la lumière du jour et leur ombre propre leur fait peur. Ils ont peine à porter eux-mêmes l'horreur de leur

(1) *In Joan. Tr.* XC. *n.* 3, *tom.* III, *col.* 721.

funeste

funeste secret : et ils vivent cependant dans une souveraine tranquillité des regards de Dieu. Laissons ces tragiques attentats ; disons ce qui se voit tous les jours. Quand vous déchirez en secret ceux que vous caressez en public ; quand vous les percez de cent plaies mortelles par les coups incessamment redoublés de votre dangereuse langue ; quand vous mêlez artificieusement le vrai et le faux pour donner de la vraisemblance à vos histoires malicieuses ; quand vous violez le sacré dépôt du secret qu'un ami trop simple a versé tout entier dans votre cœur, et que vous faites servir à vos intérêts sa confiance qui vous obligeoit à penser aux siens ; combien prenez-vous de précautions pour ne point paroître ? combien regardez-vous à droite et à gauche ? Et si vous ne voyez pas de témoin qui puisse vous reprocher votre lâcheté dans le monde, si vous avez tendu vos piéges si subtilement qu'ils soient imperceptibles aux regards humains, vous dites : « Qui » nous a vus » ? *Narraverunt ut absconderent laqueos ; dixerunt, Quis videbit eos* (1) ? comme dit le divin Psalmiste. Vous ne comptez donc pas parmi les voyans, celui qui habite aux cieux ? Et cependant entendez le même Psalmiste : « Quoi ! celui » qui a formé l'oreille n'écoute-t-il pas ? et celui » qui a fait les yeux, est-il aveugle » ? *Qui plantavit aurem non audiet, aut qui finxit oculum, non considerat* (2) ? Pourquoi ne songez-vous pas qu'il est tout vue, tout ouïe, tout intelligence : que vos pensées lui parlent, que votre cœur lui découvre

(1) *Ps.* LXIII. 5. — (2) *Ps.* XCIII. 9.

tout, que votre propre conscience est sa surveillante et son témoin contre vous-même ? Et cependant sous ces yeux si vifs, sous ces regards si perçans, vous jouissez sans inquiétude du plaisir d'être caché : vous vous abandonnez à la joie, et vous vivez en repos parmi vos délices criminelles, sans songer que celui qui vous les défend, et qui vous en a laissé tant d'innocentes, viendra quelque jour inopinément troubler vos plaisirs d'une manière terrible par les rigueurs de son jugement, lorsque vous l'attendrez le moins. N'est-ce pas manifestement le compter pour rien, et « dire en son » cœur insensé ; Il n'y a point de Dieu » ? *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus.*

Quand je recherche les causes profondes d'un si prodigieux oubli, et que je considère en moi-même d'où vient que l'homme si sensible à ses intérêts, et si attentif à ses affaires, perd néanmoins de vue si facilement la chose du monde la plus nécessaire, la plus redoutable et la plus présente, c'est-à-dire Dieu et sa justice ; voici ce qui me vient en la pensée. Je trouve que notre esprit dont les bornes sont si étroites, n'a pas une assez vaste compréhension pour s'étendre hors de son enceinte : c'est pourquoi il n'imagine vivement que ce qu'il ressent en lui-même, et nous fait juger des choses qui nous environnent, par notre propre disposition. Celui qui est en colère, croit que tout le monde est ému de l'injure que lui seul ressent, pendant qu'il en fatigue toutes les oreilles. On voit que le paresseux qui laisse aller toutes choses avec nonchalance, ne

s'imagine jamais combien vive est l'activité de ceux qui attaquent sa fortune. Pendant qu'il dort à son aise et qu'il se repose, il croit que tout dort avec lui, et n'est réveillé que par le coup. C'est une illusion semblable, mais bien plus universelle, qui persuade à tous les pécheurs, que pendant qu'ils languissent dans l'oisiveté, dans le plaisir, dans l'impénitence, la justice divine languit aussi, et qu'elle est tout-à-fait endormie. Parce qu'ils ont oublié Dieu, ils pensent aussi que Dieu les oublie : *Dixit enim in corde suo, oblitus est Deus* (1) : « Car » il a dit en son cœur : Dieu l'a oublié ». Mais leur erreur est extrême : si Dieu se tait quelque temps, il ne se taira pas toujours. « Je veillerai, dit-il, sur » les pécheurs, pour leur mal et non pour leur » bien » : *Vigilabo super eos in malum et non in bonum* (2). « Je me suis tu, dit-il ailleurs, j'ai gardé » le silence, j'ai été patient, j'éclaterai tout à coup ; » long-temps j'ai retenu ma colère dans mon sein, » à la fin j'enfanterai, je dissiperai mes ennemis, et » les envelopperai tous ensemble dans une même » vengeance » : *Tacui semper, silui, patiens fui; sicut parturiens loquar, dissipabo et absorbebo simul* (3). Par conséquent, chrétiens, ne prenons pas son silence pour un aveu, ni sa patience pour un pardon, ni sa longue dissimulation pour un oubli, ni sa bonté pour une foiblesse. Il attend parce qu'il est miséricordieux; et si l'on méprise ses miséricordes, souvent il attend encore et ne presse pas sa vengeance; parce qu'il sait que ses mains sont

(1) *Ps.* IX. 34. — (2) *Jer.* XLIV. 27. — (3) *Is.* XLII. 14.

inévitables. Comme un roi (*) qui sent son trône affermi et sa puissance établie, apprend qu'il se machine dans son Etat des pratiques contre son service, de secrets desseins de révolte; car il est malaisé de tromper un roi qui a les yeux ouverts et qui veille : il pourroit étouffer dans sa naissance cette cabale découverte; mais assuré de lui-même et de sa propre puissance, il est bien aise de voir jusqu'où iront les téméraires complots de ses sujets infidèles, et ne précipite pas sa juste vengeance, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au terme fatal où il a résolu de les arrêter. Ainsi, et à plus forte raison, ce Dieu tout-puissant, qui du centre de son éternité développe tout l'ordre des siècles, et qui, sage dispensateur des temps, a fait la destination de tous les momens devant l'origine des choses, n'a rien à précipiter. Ceux-là se hâtent et se précipitent, dont les conseils sont dominés par la rapidité des occasions, et emportés par la fortune. Il n'en est pas ainsi du Tout-puissant. Les pécheurs sont sous ses yeux et sous sa main. Il sait le temps qu'il leur a donné pour se repentir, et celui où il les attend pour les confondre. Cependant qu'ils mêlent le ciel et la terre pour se cacher, s'ils pouvoient, dans la confusion de toutes choses; que ces femmes infidèles et ces hommes corrompus et corrupteurs se couvrent eux-mêmes, s'ils peuvent, de toutes les ombres de la nuit; que ceux qui s'en-

(*) *Semblable à celui qui nous honore de son audience.* Ces mots qui désignent que ce sermon a dû être prêché devant le roi, sont effacés dans le manuscrit de l'auteur. *Edit. de Déforis.*

tendent si bien pour conspirer à leur perte, enveloppent leurs intelligences déshonnêtes dans l'obscurité d'une intrigue impénétrable : ils seront découverts au jour arrêté; leur cause sera portée devant le tribunal de Jésus-Christ, où leur conviction ne pourra être éludée par aucune excuse, ni leur peine retardée par aucunes plaintes.

Mais j'ai à vous découvrir de plus profondes vérités. Je ne prétends pas seulement faire appréhender aux pécheurs les rigueurs du jugement dernier, ni les supplices insupportables du siècle à venir. De peur que le repos où ils sont dans la vie présente, ne serve à nourrir en leur cœur aveugle et impénitent l'espérance de l'impunité, le Saint-Esprit nous enseigne que leur repos même est une peine. Pécheurs, soyez ici attentifs. Voici une nouvelle manière de se venger qui n'appartient qu'à Dieu seul; c'est de laisser ses ennemis en repos, et de les punir davantage par leur endurcissement et par leur sommeil léthargique, que s'il exerçoit sur eux un châtiment exemplaire. Il est donc vrai, chrétiens, qu'il arrive souvent qu'à force d'être irrité, Dieu renferme en lui-même toute sa colère; en sorte que les pécheurs étant étonnés eux-mêmes de leurs longues prospérités et du cours fortuné de leurs affaires, s'imaginent n'avoir rien à craindre et ne sentent plus aucun trouble dans leur conscience. Voilà ce pernicieux assoupissement, voilà ce sommeil de mort dont j'ai déjà tant parlé. C'est, mes Frères, le dernier fléau que Dieu envoie à ses ennemis; c'est le comble de tous les malheurs, c'est la plus prochaine disposition à l'impénitence

finale et à la ruine dernière et irrémédiable. Pour l'entendre, il faut remarquer que c'est une excellente maxime des saints docteurs, « Qu'autant que » les pécheurs sont rigoureux censeurs de leurs » vices, autant Dieu se relâche en leur faveur de » la sévérité de ses jugemens » : *In quantum non peperceris tibi, in tantum tibi Deus, crede, parcet* (1). En effet, comme il est écrit que Dieu aime la justice et déteste l'iniquité, tant qu'il y a quelque chose en nous qui crie contre les péchés et s'élève contre les vices, il y a aussi quelque chose qui prend le parti de Dieu; et c'est une disposition favorable pour le réconcilier avec nous. Mais dès que nous sommes si malheureux que d'être tout-à-fait d'accord avec nos péchés; dès que, par le plus indigne des attentats, nous en sommes venus à ce point que d'abolir en nous-mêmes la sainte vérité de Dieu, l'impression de son doigt et de ses lumières, la marque de sa justice souveraine, en renversant cet auguste tribunal de la conscience qui condamnoit tous les crimes; c'est alors que l'empire de Dieu est détruit, que l'audace de la rebellion est consommée, et que nos maux n'ont presque plus de remèdes. C'est pourquoi ce grand Dieu vivant, qui sait que le souverain bonheur est de le servir et de lui plaire, et que ce qui reste de meilleur à ceux qui se sont éloignés de lui par leurs crimes, c'est d'être troublés et inquiétés du malheur de lui avoir déplu; après qu'on a méprisé long-temps ses grâces, ses inspirations, ses miséricordieux avertissemens, et les coups par lesquels il nous a frappés

(1) *Tertull. de Pœnitentiâ*, n. 10.

de temps en temps, non encore pour nous punir à toute rigueur, mais seulement pour nous réveiller; prend enfin cette dernière résolution pour se venger des hommes ingrats et trop insensibles : il retire ses saintes lumières, il les aveugle, il les endurcit; et leur laissant oublier ses divins préceptes, il fait qu'en même temps ils oublient et leur salut et eux-mêmes. Encore que cette doctrine paroisse assez établie sur l'ordre des jugemens de Dieu, je penserai n'avoir rien fait si je ne la prouve clairement : il faut que je vous montre dans son Ecriture le progrès d'un si grand mal. Le prophète Isaïe nous le représente tenant en sa main une coupe, qu'il appelle la coupe de la colère de Dieu : *Bibisti de manu Domini calicem iræ ejus* (1) : « La main du Seigneur vous a fait boire » la coupe de sa colère ». Elle est, dit-il, remplie d'un breuvage qu'il veut faire boire aux pécheurs; mais d'un breuvage fumeux comme d'un vin nouveau, qui leur monte à la tête et qui les enivre. Ce breuvage qui enivre les pécheurs, qu'est-ce autre chose, Messieurs, que leurs péchés mêmes et leurs désirs emportés auxquels Dieu les abandonne ? Ils boivent comme un premier verre, et peu à peu la tête leur tourne; c'est-à-dire que dans l'ardeur de leurs passions, la réflexion à demi éteinte n'envoie que des lumières douteuses. Ainsi l'ame n'est plus éclairée comme auparavant; on ne voit plus les vérités de la religion, ni les terribles jugemens de Dieu, que comme à travers d'un nuage épais. C'est ce qui s'appelle dans les Ecritures « l'esprit de ver-

(1) *Is.* LI. 17.

» tige (1) », qui rend les hommes chancelans et mal assurés. Cependant ils déplorent encore leur foiblesse; ils jettent quelque regard du côté de la vertu qu'ils ont quittée. Leur conscience se réveille de temps en temps, et dit en poussant un secret soupir dans le cœur : O piété! ô chasteté! ô innocence! ô sainteté du baptême! ô pureté du christianisme! Les sens l'emportent sur la conscience : ils boivent encore, et leurs forces se diminuent, et leur vue se trouble. Il leur reste néanmoins quelque connoissance et quelque souvenir de Dieu. Buvez, buvez, ô pécheurs, buvez jusqu'à la dernière goutte, et avalez tout jusqu'à la lie. Mais que trouveront-ils dans ce fond? « Un breuvage d'assoupissement, » dit le saint Prophète, qui achève de les enivrer » jusqu'à les priver de tout sentiment » : *Usque ad fundum calicis soporis bibisti, et potasti usque ad fæces* (2). Et voici un effet étrange : « Je les vois, » poursuit Isaïe, tombés dans les coins des rues, si » profondément assoupis, qu'ils semblent tout-à-» fait morts » : *Filii tui projecti sunt, dormierunt in capite omnium viarum* (3). C'est l'image des grands pécheurs, qui, s'étant enivrés long-temps du vin de leurs passions et de leurs délices criminelles, perdent enfin toute connoissance de Dieu et tout sentiment de leur mal. Ils pèchent sans scrupule : ils s'en souviennent sans douleur : ils s'en confessent sans componction : ils y retombent sans crainte : ils y persévèrent sans inquiétude : ils y meurent enfin sans repentance.

Ouvrez donc les yeux, ô pécheurs! et connoissez

(1) *Is.* XIX. 14. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.* 20.

l'état où vous êtes. Pendant que vous contentez vos mauvais désirs, vous buvez un long oubli de Dieu; un sommeil mortel vous gagne, vos lumières s'éteignent, vos sens s'affoiblissent. Cependant il se fait contre vous, dans le cœur de Dieu, un « amas de » haine et de colère » : *Thesaurizas tibi iram* (1), comme dit l'apôtre : sa fureur long-temps retenue fera tout à coup un éclat terrible. Alors vous serez réveillés par un coup mortel, mais réveillés seulement pour sentir votre supplice intolérable. Prévenez un si grand malheur; éveillez-vous, l'heure est venue : *Hora est jam nos de somno surgere.* Eveillez-vous pour écouter l'avertissement, de peur qu'on ne vous éveille pour écouter votre sentence. Ne tardez pas davantage : cette heure où je vous parle doit être, si vous êtes sages, l'heure de votre réveil. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Jésus-Christ commande à ses ministres de dénoncer à tous ceux qui diffèrent de jour en jour leur conversion, qu'ils seront surpris infailliblement dans les piéges de la mort et de l'enfer; et qu'à moins de veiller à toutes les heures, il viendra une heure imprévue qui ne leur laissera aucune ressource. Ecoutez, non la parole des hommes, mais la parole de Jésus-Christ même, en saint Matthieu et en saint Luc (2) : « Veillez, parce que vous ne savez pas à » quelle heure viendra votre Seigneur. Car sachez » que si le père de famille étoit averti de l'heure à » laquelle le voleur doit venir, sans doute il veille-

(1) *Rom.* II. 5. — (2) *Matth.* XXIV. 42, *et seq. Luc.* XII. 39, *et seq.*

» roit et ne laisseroit pas percer sa maison. Vous » donc aussi soyez toujours prêts, parce que le Fils » de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez » pas. Qui est le serviteur fidèle et prudent que son » maître a établi sur tous ses serviteurs, afin qu'il » leur distribue dans le temps leur nourriture? » Heureux est ce serviteur, si son maître à son ar- » rivée le trouve agissant de la sorte! Je vous dis » en vérité qu'il l'établira sur tous ses biens. Mais si » ce serviteur est méchant, et qu'il dise en son cœur: » Mon maître n'est pas prêt à venir; et qu'il com- » mence à maltraiter ses compagnons, et à manger, » et à boire, et à s'enivrer, et à mener une vie dis- » solue : le maître de ce serviteur viendra au jour » auquel il ne s'attend pas, et à l'heure qu'il ne sait » pas, et il le séparera et lui donnera le partage » des infidèles et des hypocrites. C'est là qu'il y » aura des pleurs et des grincemens de dents ».

Cette parabole de l'Evangile nous découvre en termes formels deux vérités importantes. La première que Jésus-Christ a dessein de nous surprendre; la seconde que le seul moyen qu'il nous donne pour éviter la surprise, c'est de veiller sans relâche. Tel est le conseil de Dieu, et la sage économie que ce grand Père de famille a établie dans sa maison. Il a voulu avoir des serviteurs vigilans et perpétuellement attentifs. C'est pourquoi il a disposé de [telle] sorte le cours imperceptible du temps, que nous ne sentons ni sa fuite ni les larcins qu'il nous fait; en sorte que la dernière heure nous surprend toujours. Il faut ici nous représenter cette illusion trompeuse du temps, et la manière dont il se joue

de notre foible imagination. Le temps, dit saint Augustin (1), est une foible imitation de l'éternité. Celle-ci est toujours la même : ce que le temps ne peut égaler par sa consistance, il tâche de l'imiter par la succession. S'il nous dérobe un jour, il en rend subtilement un autre semblable, qui nous empêche de regretter celui que nous venons de perdre. C'est ainsi que le temps nous joue et nous cache sa rapidité. C'est aussi peut-être en cela que consiste cette malice du temps dont l'apôtre nous avertit par ces mots : « Rachetez le temps, dit-il, » parce que les jours sont mauvais(2) »; c'est-à-dire trompeurs et malicieux. En effet le temps nous trompe toujours; parce qu'encore qu'il varie sans cesse, il montre presque toujours un même visage, et que l'année qui est écoulée semble ressusciter dans la suivante. Toutefois une longue suite nous découvre toute l'imposture. Les rides sur notre front, les cheveux gris, les infirmités ne nous font que trop remarquer quelle grande partie de notre être est déjà abîmée et engloutie. Mais dans de si grands changemens le temps affecte toujours quelque imitation de l'éternité : car, comme c'est le propre de l'éternité de conserver les choses dans le même état; le temps pour en approcher, ne nous dépouille que peu à peu, et nous mène aux extrémités opposées par une pente si douce et tellement insensible, que nous nous trouvons engagés au milieu des ombres de la mort, avant que d'avoir songé comme il faut à notre conversion. Ezéchias ne sent point écouler son âge, et dans la quaran-

(1) *In Ps.* IX. *n.* 7, *tom.* IV, *col.* 42. — (2) *Eph.* V. 16.

tième de ses années, il croit qu'il ne fait que de naître : *Dum adhuc ordirer, succidit me* (1) : « Il a » coupé la trame de mes jours, que je ne faisois » que commencer ». Ainsi la malignité trompeuse du temps fait que nous tombons tout à coup et sans y penser, entre les mains de la mort. Pour nous garantir de cette surprise, Jésus-Christ ne nous a laissé qu'un seul moyen dans la parabole de l'Evangile ; c'est celui d'être toujours attentifs et vigilans. « Veillez, dit-il, sans cesse, parce que » vous ne savez à quelle heure viendra le Sei- » gneur ».

Ici l'on ne peut s'étonner assez de l'aveuglement des hommes, qui ne sont pas moins audacieux que le fut autrefois l'apôtre saint Pierre, lorsqu'il démentit la vérité même. On ne lit point sans étonnement la témérité de ce disciple, qui, lorsque Jésus-Christ lui dit nettement qu'il le reniera trois fois, ose lui répondre en face : « Non, je ne vous » renierai pas (2) ». Mais cessons de nous étonner de son audace, qu'il a expiée par tant de larmes : étonnons-nous de nous-mêmes et de notre témérité insensée. Jésus-Christ nous a dit à tous en paroles claires : Si vous ne veillez sans cesse, je vous surprendrai. Et nous osons lui répondre : Non, Seigneur, nous dormirons à notre aise; cependant nous vous préviendrons de quelques momens, et une prompte confession nous sauvera de votre colère. Quoi! le Fils de Dieu aura dit que la science des temps est l'un des secrets que son Père a réservés en sa puissance (3), et nous voudrons percer ce

(1) *Is.* XXXVIII. 12. — (2) *Matth.* XXVI. 33, 35. — (3) *Act.* I. 7.

secret impénétrable, et fonder nos espérances sur un mystère si caché, et qui passe de si loin notre connoissance! Quand Jésus-Christ viendra en sa majesté pour juger le monde, mille événemens terribles précéderont : toute la nature se remuera devant sa face; et cependant l'univers menacé de sa ruine totale par un si grand ébranlement, ne laissera pas d'être surpris. Il est écrit que ce dernier jour viendra comme un voleur; et qu'il arrivera sur tous les hommes, comme un lacet où ils seront pris inopinément : tant la sagesse de Dieu est profonde à nous cacher ses conseils! Et nous croirons pouvoir sentir et apercevoir la dissolution de ce corps fragile qui porte sa corruption en son propre sein! Nous nous trompons, nous nous abusons, nous nous flattons nous-mêmes trop grossièrement. La mort ne viendra pas de loin avec grand bruit pour nous assaillir. Elle s'insinue avec la nourriture que nous prenons, avec l'air que nous respirons, avec les remèdes mêmes par lesquels nous tâchons de nous en défendre. Elle est dans notre sang et dans nos veines; c'est là qu'elle a mis ses secrètes et inévitables embûches, dans la source même de la vie. C'est de là qu'elle sortira, tantôt soudaine, tantôt à la suite d'une maladie déclarée; mais toujours surprenante et trop peu prévue. L'expérience le fait assez voir; et Jésus-Christ nous a dit dans son Evangile que Dieu l'a voulu de la sorte. C'est par un dessein prémédité qu'il nous a caché notre dernier jour; « afin, dit saint Augustin, que » nous prenions garde à tous les jours » : *Latet ulti-*

mus dies, ut observentur omnes dies (1). Puisqu'il a entrepris de nous surprendre si nous ne veillons, serons-nous plus industrieux à prévenir la main de Dieu, qu'il ne sera prompt à frapper son coup? Ou croyons-nous avoir contre lui d'autres précautions et d'autres moyens que celui qu'il nous a donné, de veiller toujours? Quelle folie! quel aveuglement! quel étourdissement d'esprit! et quel nom donnerons-nous à une si haute extravagance?

Permettons néanmoins aux hommes, si vous le voulez, de goûter paisiblement le plaisir de vivre; accordons que la jeunesse puisse se promettre de longs jours, et ne lui envions pas la triste espérance de vieillir. Pensez-vous qu'on doive fonder sa future conversion sur cette attente? Détrompez-vous, chrétiens, et apprenez à vous mieux connoître. Telle est la nature de votre ame et de votre volonté, qu'elle ne peut, étant libre, être forcée par ses objets, mais elle s'engage elle-même. Elle se fait comme des liens de fer et une espèce de nécessité par ses actes: c'est ce qui s'appelle l'habitude, dont je ne m'étendrai pas à vous décrire la violence trop connue et trop expérimentée. Je veux donc bien vous confesser qu'il y a une certaine ardeur des passions et une force trop violente de la nature, que l'âge peut tempérer. Mais cette seconde nature qui se forme par l'habitude, mais cette nouvelle ardeur encore plus tyrannique qui naît de l'accoutumance; le temps ne fait que l'accroître et l'affermir davantage. Quelle folie, de laisser fortifier un

(1) *Serm.* XXXIX. *n.* 1, *tom.* V, *col.* 199.

ennemi qu'on veut vaincre! Ainsi nous nous trompons déplorablement, lorsque nous attendons du temps le remède à nos passions, que la raison nous présente en vain. Si nous n'acquérons par vertu et par un effort généreux la facilité de les vaincre, c'est une folie manifeste de croire que l'âge nous la donne. Et comme dit sagement l'Ecclésiastique, « la vieillesse ne trouvera pas ce que la jeunesse n'a » pas amassé » : *Quæ in juventute tuâ non congregasti, quomodo in senectute tuâ invenies* (1)? Et il n'est pas nécessaire de rappeler ici de bien loin, ni les deux vieillards de Babylone, impudens calomniateurs de la pudique Susanne, ni la déplorable vieillesse de Salomon, autrefois sage. L'expérience du présent nous sauve la peine de rechercher avec soin les exemples des siècles passés. Jetez vous-mêmes les yeux sur vos proches, sur vos amis, sur tous ceux qui vous environnent; vous ne verrez que trop tous les jours que les vices ne s'affoiblissent pas avec la nature, et que les inclinations ne se changent pas avec la couleur des cheveux. Au contraire, si nous laissons dominer la colère, la vieillesse bien loin de la modérer, la tournera en aigreur par son chagrin. Et quand on donne tout au plaisir, on ne voit, dit saint Basile, dans l'âge plus avancé, que des idées trop présentes, des désirs trop jeunes; et pour ne rien dire de plus, des regrets qui renouvellent tous les crimes. Par conséquent ne différez pas, et éveillez-vous tout à l'heure, vous qui refusant à présent de vous convertir, dites que vous vous convertirez quelque jour; désabusez-

(1) *Eccli.* XXV. 5.

vous : *Hora est jam.* Car quelle autre heure voulez-vous prendre ? En découvrez-vous quelqu'une qui soit plus commode ou plus favorable ? Connoissez le secret de votre cœur, et entendez le ressort qui fait mouvoir une machine si délicate.

Je sais que vous êtes libre ; mais toutefois pour vous exciter, il faut quelque raison qui vous persuade, vous détermine ; et quelle raison plus pressante aurez-vous alors, que celle que je vous propose ? Y aura-t-il un autre Jésus-Christ, un autre Evangile, une autre foi, une autre espérance, un autre paradis, un autre enfer ? Que verrez-vous de nouveau qui soit capable de vous ébranler ? Pourquoi donc résistez-vous maintenant ? pourquoi donc voulez-vous vous imaginer que vous céderez plus facilement en un autre temps ? D'où viendra cette nouvelle force à la vérité, ou cette nouvelle docilité à votre esprit ? Quand cette passion qui vous domine à présent, quand ce secret tyran de votre cœur aura quitté l'empire qu'il a usurpé ; vous n'en serez pour cela ni plus dégagé, ni plus maître de vous-même. Si vous ne veillez sur vos actions, il ne fera que céder la place à un autre vice ; au lieu de la remettre au légitime Seigneur, qui est la Raison Dieu. Il y laissera, pour ainsi dire, un successeur de sa race, enfant comme lui de la même convoitise. Je veux dire, les péchés se succéderont les uns aux autres ; et si vous ne faites quelque grand effort pour interrompre la suite de cette succession malheureuse, qui ne voit que d'erreur en erreur et de délai en délai elle vous mènera jusqu'au tombeau ? Connoissez donc que tous ces délais

lais ne sont qu'un amusement manifeste, et qu'il n'y a rien de plus insensé, que d'attendre la victoire de nos passions, du temps qui les fortifie.

Mais je n'ai pas dit encore ce que les pécheurs endormis ont le plus à craindre. Pour eux ils n'appréhendent que la mort subite; et comme ils veulent se persuader, malgré l'expérience et tous les exemples, que leur vigueur présente les en garantit, ils découvrent toujours du temps devant eux. Mortels téméraires et peu prévoyans, qui croyons que la justice divine n'a qu'un moyen de nous perdre! Non, mes Frères, ne le croyez pas. Nous sommes souvent condamnés et souvent punis terriblement, avant que la vengeance se déclare, avant même que nous la sentions. Et certes nous pourrions entendre cette vérité par l'exemple des choses humaines. On ne dit pas toujours aux criminels la misère de leur triste état: souvent on les voit pleins de confiance, pendant que leur mort est résolue. Leur sentence n'est pas prononcée, mais elle est déjà écrite dans l'esprit des juges. Tel s'est trouvé perdu à la Cour, et entièrement exclus des grâces, dont le crédit subsistoit apparemment. Si la justice des hommes a ses secrets et ses mystères, la justice divine n'aura-t-elle pas aussi les siens? Oui, sans doute, et bien plus terribles. Mais il faut l'établir par les Ecritures. Ecoutez donc ce qui est écrit au Deutéronome. « Sachez que le Seigneur votre Dieu » punit incontinent ceux qui le haïssent, et ne dif- » fère pas à les perdre, leur rendant dans le mo- » ment même ce qu'ils méritent » : *Reddens odientibus se, statim ut disperdat eos; et ultrà non diffe-*

rat, protinus eis restituens quod merentur (1). Pesez ces mots : incontinent, sans différer, dans le moment même. Est-il vrai que Dieu punisse toujours de la sorte ? Il n'est pas vrai, si nous regardons la vengeance qui éclate : il est vrai si nous regardons les peines cachées que Dieu envoie à ses ennemis ; peines si grandes et si terribles, que je vous ai démontrées dans ma première partie. Celui qui péche est puni sans retardement ; parce que la grâce se retire dans le moment même ; parce que sa foi diminue, qu'un péché en attire un autre, et qu'on tombe toujours plus facilement après qu'on est affoibli par une première chute. Telles sont les peines affreuses qui suivent le crime dans l'instant qu'il est commis. C'est que ces hommes corrompus perdent toute crainte de Dieu, c'est-à-dire, tout le frein de leur licence ; ces femmes achèvent de perdre tout ce qu'il leur reste de modestie, c'est-à-dire tout l'ornement de leur sexe. Enfin le crime n'a plus pour nous une face étrange qui nous épouvante ; mais il est devenu malheureusement familier, et n'étonne plus notre ame endurcie. N'appelez-vous pas cela un grand supplice ? Quoi ! dit le grand saint Augustin, si lorsque nous péchons, nous étions frappés à l'instant d'une soudaine maladie, si nous perdions la vue, si nos forces nous abandonnoient ; nous croirions que Dieu nous punit, et nous aurions un saint empressement d'appaiser sa juste fureur par une prompte pénitence. Ce n'est pas la vue corporelle, mais c'est la lumière de l'ame qui s'éteint en nous : ce n'est pas cette santé fragile

(1) *Deut.* VII. 10.

que nous perdons; mais Dieu nous livre à nos passions, qui sont nos maladies les plus dangereuses. Nous ne voyons plus, nous ne goûtons plus les vérités de la foi. Aveugles et endurcis nous tombons dans un assoupissement et dans une insensibilité mortelle; et pendant que Dieu nous y abandonne par une juste punition, nous ne sentons pas sa main vengeresse, et nous croyons qu'il nous pardonne et qu'il nous épargne : *Si quis furtum faciens statim oculum perdidisset, omnes dicerent Deum præsentem vindicasse; oculum cordis amisit, et ei pepercisse putatur Deus* (1)? Que nous sert de vivre et de subsister aux yeux des hommes, si cependant nous sommes morts, perdus devant Dieu et devant ses anges? *Nomen habes quod vivas, et mortuus es* (2) : « On vous appelle vivant; mais en effet vous » êtes mort ». Pour faire mourir un arbre, il n'est pas toujours nécessaire qu'on le déracine. Voyez ce grand chêne desséché qui ne pousse plus, qui ne fleurit plus, qui n'a plus de glands ni de feuilles; il a la mort dans le sein et dans la racine; il n'en est pas moins ferme sur son tronc; il n'en étend pas moins ses vastes rameaux. Chrétien dont le cœur est endurci, voilà ton image. Bois aride, Dieu n'a pas encore frappé ta racine, et ne t'a pas précipité de ton haut pour te jeter dans le feu; mais il a retiré l'esprit de vie.

Craignez donc, pécheur endormi, craignez le dernier endurcissement. Eveillons-nous, il est temps. Pourquoi endurcissez-vous vos cœurs comme Pharaon? Eveillez-vous sans délai, puisque chaque dé-

(1) *S. Aug. in Ps.* LVII, *n.* 18, *tom.* IV, *col.* 553. — (2) *Apoc.* III. 1.

lui aggrave vos peines. Car attendez-vous à vous éveiller que vous soyez retourné parmi vos plaisirs ? Et quand faut-il que le chrétien veille, sinon quand Jésus-Christ parle ? Faites réflexion sur vous-même; pensez-vous être bien loin de cette mortelle léthargie, de cet endurcissement funeste, dont vous êtes menacé si terriblement par tant d'oracles de l'Ecriture? Songez à vos premières chutes : votre cœur vous frappoit alors : *Percussit eum cor David* (1) : « David fut frappé au cœur ». Vos remords étoient plus vifs et vos retours à Dieu plus fréquens. Vous périssiez, mais souvent vous versiez des larmes sur votre perte, et vos tristes funérailles étoient du moins honorées de quelque deuil. Maintenant vous paroissez confirmé dans votre crime : les saints avertissemens ne vous touchent plus; les sacremens vous sont inutiles. Craignez enfin, chrétiens, que Dieu ne vous livre au sens réprouvé, et que votre ame ne devienne un vaisseau cassé et rompu qui ne puisse plus contenir la grâce. C'est de quoi sont menacés par le Saint-Esprit ceux qui profanent les sacremens par leurs rechutes, et qui entretiennent leurs mauvais désirs par leur complaisance. « Je les » briserai, dit le Seigneur, comme un pot de terre, » et les réduirai tellement en poudre qu'il ne res» tera pas le moindre fragment, sur lequel on » puisse porter une étincelle de feu, ou puiser une » goutte d'eau » : *Comminuetur sicut conteritur lagena figuli contritione pervalidâ : et non invenietur de fragmentis ejus testa in quâ portetur igniculus de incendio, aut hauriatur parum aquæ de fovea* (2).

(1) *II. Reg.* XXIV. 10. — (2) *Isa.* XXX. 10.

Etrange état de cette ame cassée et rompue ! Elle s'approche du sacrement de pénitence et de ce fleuve de grâce qui en découle; il ne lui en demeure pas une goutte d'eau. Elle écoute de saints discours qui seroient capables d'embraser les cœurs; elle n'en rapporte pas la moindre étincelle. C'est un vaisseau tout-à-fait brisé et rompu; et si elle ne fait un dernier effort pour rappeler l'esprit de la grâce, et pour exciter la foi endormie, elle périra sans ressource.

Ah! mes Frères, j'espère de vous de meilleures choses, encore que je parle ainsi. Quoi! ma parole est-elle inutile? L'esprit de mon Dieu n'agit-il pas? ne se remue-t-il pas quelque chose au fond de vos cœurs? Ah! s'il est ainsi, vous vivez, et votre santé n'est pas déplorée. Ne perdons pas ce moment de force : donnez des regrets, donnez des soupirs; ce sont les signes de vie que le céleste médecin vous demande. Après laissez agir sa main charitable. « Car pourquoi voulez-vous périr? Je ne veux point » la mort de celui qui meurt : convertissez-vous et » vivez, dit le Seigneur tout-puissant » : *Et quare moriemini, domus Israël? quia nolo mortem morientis, revertimini et vivite* (1).

Mais je n'ai rien fait, chrétiens, d'avoir peut-être un peu excité votre attention au soin de votre salut, par la parole de Jésus-Christ et de l'Evangile, si je ne vous persuade de vous occuper souvent de cette pensée. Toutefois ce n'est pas l'ouvrage d'un homme mortel, de mettre dans l'esprit des autres ces vérités importantes : c'est à Dieu de les y gra-

(1) *Ezech.* XVIII. 31, 32.

ver. Et comme je n'ai rien fait aujourd'hui que vous réciter ses saintes paroles, je produirai encore en finissant ce qu'il a prononcé de sa propre bouche dans le Deutéronome. « Ecoutez, Israël; le Seigneur votre Dieu est le seul Seigneur. Vous l'aimerez de tout votre cœur, de toute votre ame » et de toute votre force. Mettez dans votre cœur » mes paroles et les lois que je vous donne aujourd'hui : racontez-les à vos enfans et les méditez en » vous-même, soit que vous soyez assis dans votre » maison, soit que vous marchiez dans le chemin » : *Sedens in domo tuâ et ambulans in itinere, dormiens atque consurgens* (1). « En vous couchant et » en vous levant, qu'elles vous soient toujours présentes; que mes préceptes roulent sans cesse devant vos yeux, en sorte que vous ne les perdiez » jamais de vue » : *Movebuntur ante oculos tuos;* non comme un objet mort, qui n'émeut pas, mais comme un objet mouvant qui éveille les sens. Telle est la loi inviolable des anciens que Dieu avoit donnée à nos Pères. Pesez-en toutes les paroles. Elle leur commande d'avoir Dieu et ses saints commandemens dans le cœur, d'en parler souvent, afin d'en rafraîchir la mémoire; d'y avoir toujours un secret retour, de ne s'en éloigner point parmi les affaires; et néanmoins de prendre un temps pour y penser en repos et dans son cabinet avec une application particulière; de s'éveiller et de s'endormir dans cette pensée, afin que notre ennemi étant toujours attentif à nous surprendre, nous soyons toujours en garde contre ses embûches. Ne me dites pas

(1) *Deut.* VI. 4, *et seq.*

que cette attention n'est d'usage que pour les cloîtres et pour la vie retirée. Ce précepte formel a été écrit pour tout le peuple de Dieu. Les Juifs, tout charnels et grossiers qu'ils sont, reconnoissent encore aujourd'hui que cette obligation indispensable leur est imposée. Si nous prétendons, chrétiens, que ce précepte ait moins de force dans la loi de grâce, et que les chrétiens soient moins obligés à cette attention que les Juifs, nous déshonorons le christianisme, et faisons honte à Jésus-Christ et à l'Evangile. Le faux prophète des Arabes, dont le paradis est tout sensuel, et dont toute la religion n'est que politique, n'a pas laissé de prescrire à ses malheureux sectateurs d'adorer cinq fois le jour ; et vous voyez combien ils sont ponctuels à cette observance. Les chrétiens se croiront-ils dispensés de penser à Dieu, parce qu'on ne leur a point marqué des heures précises? C'est qu'ils doivent veiller et prier toujours. Le chrétien doit veiller et prier sans cesse, et vivre toujours attentif à son salut éternel. Ne pensez pas que cette pratique vous soit impossible : le passage que j'ai récité, vous en donne un infaillible moyen. Si Dieu ordonne aux Israélites de s'occuper perpétuellement de ses saints préceptes, il leur ordonne auparavant de l'aimer et de prendre à cœur son service. Aimez, dit-il, le Seigneur, et mettez en votre cœur ses saintes paroles. Tout ce que nous avons à cœur nous revient assez de soi-même, sans forcer notre attention, sans tourmenter notre esprit et notre mémoire. Demandez à une mère s'il faut la faire souvenir de son fils unique. Faut-il vous avertir de songer à votre for-

tune et à vos affaires ? Lorsqu'il semble que votre esprit soit ailleurs, n'êtes-vous pas toujours vigilans, et toujours trop vifs et secrètement attentifs sur cette matière, sur laquelle le moindre mot vous éveille ? Si vous pouviez prendre à cœur votre salut éternel, et vous faire une fois une grande affaire de celle qui devroit être la seule ; nos salutaires avertissemens ne vous seroient pas un supplice, et vous penseriez de vous-même mille fois le jour à un intérêt de cette importance. Mais certes ni nous n'aimons Dieu, ni nous ne songeons à nous-mêmes, et ne sommes chrétiens que de nom. Excitons-nous enfin, et prenons à cœur notre éternité.

Grand Roi, qui surpassez de si loin tant d'augustes prédécesseurs, que nous voyons infatigablement occupé aux grandes affaires de votre Etat qui embrassent les affaires de toute l'Europe ; je propose à ce grand génie un ouvrage plus important et un objet bien plus digne de son attention : c'est le service de Dieu et votre salut. Car, Sire, que vous servira d'avoir porté à un si haut point la gloire de votre France, de l'avoir rendue si puissante par mer et par terre, et d'avoir fait, par vos armes et par vos conseils, que le plus célèbre, le plus ancien, le plus noble royaume de l'univers, soit aussi en toute manière le plus redoutable ; si après avoir rempli tout le monde de votre nom et toutes les histoires de vos faits, vous ne travaillez encore à des œuvres qui soient comptées devant Dieu, et qui méritent d'être écrites au livre de vie ? Votre Majesté n'a-t-elle pas vu dans l'évangile de ce jour, l'étonnement du monde alarmé, dans l'attente du jour effroya-

ble où Jésus-Christ paroîtra en sa majesté? Si les astres, si les élémens, si ces grands ouvrages, que Dieu semble avoir voulu bâtir si solidement pour les faire durer toujours, sont menacés de leur ruine, que deviendront les ouvrages qu'auront élevés des mains mortelles? Ne voyez-vous pas ce feu dévorant qui précède la face du juge terrible, qui abolira en un même jour et les villes, et les forteresses, et les citadelles, et les palais, et les maisons de plaisance, et les arsenaux, et les marbres, et les inscriptions, et les titres, et les histoires, et ne fera qu'un grand feu et peu après qu'un amas de cendre de tous les monumens des rois? Peut-on s'imaginer de la grandeur en ce qui ne sera un jour que de la poussière? Il faut remplir d'autres fastes et d'autres annales.

Dieu, Messieurs, fait un journal de notre vie: une main divine écrit ce que nous avons fait et ce que nous avons manqué de faire, écrit notre histoire, qui nous sera un jour représentée et sera représentée à tout l'univers. Songeons donc à la faire belle. Effaçons par la pénitence ce qui nous y couvriroit de confusion et de honte. Eveillons-nous, l'heure est venue. Les raisons de nous presser deviennent tous les jours plus fortes: la mort avance, le péché gagne, l'endurcissement s'accroît; tous les momens fortifient le discours que je vous ai fait, et il sera plus pressant encore demain qu'aujourd'hui. L'apôtre le dit à la suite de mon texte: *Propior est nostra salus* (1): « Notre salut est tous les jours

(1) *Rom.* XIII. 2.

» plus proche ». Si notre salut s'approche, notre damnation s'approche aussi; l'un et l'autre marche d'un pas égal. « Car comment échapperons-nous, » dit le même apôtre, si nous négligeons un tel » salut » ? *Quomodo nos effugiemus, si tantam neglexerimus salutem* (1)? Faisons donc notre salut, puisque Dieu nous envoie un tel Sauveur : Jésus-Christ va venir au monde « plein de grâce et de vé» rité (2) » : soyons fidèles à sa grâce et attentifs à sa vérité, afin que nous participions à sa gloire.

(1) *Hebr.* II. 3. — (2) *Joan.* I. 14.

ABRÉGÉ D'UN SERMON

SUR LE MÊME TEXTE QUE LE PRÉCÉDENT,

Prêché à l'hôtel de Longueville, *et écrit après avoir dit*, comme porte le manuscrit,

SUR LA VIGILANCE CHRÉTIENNE.

Hora est jam nos de somno surgere : nunc enim propior est nostra salus quàm cùm credidimus.

L'heure est déjà venue de nous réveiller de notre assoupissement ; puisque nous sommes plus proches de notre salut que lorsque nous avons reçu la foi. Rom. XIII. 11.

Suivre en chaque temps de l'année les dispositions que l'Eglise marque à ses enfans dans les épîtres et les évangiles.

Dans l'Avent, se préparer à l'avénement de Jésus-Christ : il est déjà venu comme Sauveur, il faut l'attendre comme juge.

Propior est nostra salus ; « Notre salut est plus » près » ; donc notre damnation. « Comment pour» rons-nous l'éviter, si nous négligeons l'Evangile » du véritable salut » ? *Quomodo nos effugiemus, si tantam neglexerimus salutem ? Quam cùm credidimus* (1) : [Notre salut est plus près] que lorsque nous avons commencé à croire, à nous donner à Dieu, à nous convertir.

(1) *Heb.* II. 3.

Ce qui nous a fait résoudre, c'est qu'on nous a fait entendre [1]; *Hora est;* « L'heure est venue ». A présent le jugement est encore plus près : donc à plus forte raison [c'est encore plus l'heure] : *Hora est.*

Hora est : A toutes les heures : demain encore plus qu'hier, etc. parce que l'heure approche toujours, et que le temps presse davantage.

Hora est nos de somno surgere : « L'heure est » venue de nous réveiller de notre assoupissement ». Le sommeil des pécheurs, le sommeil des justes.

Les pécheurs dans l'oubli des jugemens de Dieu. Ils s'imaginent que Dieu dort, parce qu'ils dorment eux-mêmes : nous jugeons des autres par nous-mêmes. Le paresseux qui laisse aller les choses, ne s'imagine jamais l'activité de ceux qui sont contraires à ses prétentions. Pendant qu'il dort, il croit que tout dort; et il n'est éveillé que par le coup. Ne croyons pas néanmoins que Dieu soit comme nous; ne jugeons pas de lui par nous-mêmes. *Vigilabo super eos in malum* [2] : « Je veillerai sur eux » pour leur malheur ». *Evigilavit adversùm te* [3] : « Il s'est réveillé pour s'élever contre vous ».

Le breuvage d'assoupissement.

Le sommeil des justes. Ils s'endorment dans la vue des bonnes œuvres qu'ils ont faites : dans la vue du calme, ils lâchent la main, ils abandonnent le gouvernail; ils perdent l'attention à eux-mêmes et à la prière : ils s'appuient sur leurs forces : ils périssent.

Le Deutéronome [nous inculque fortement]

(1) *S. Chrysost. hic.* — (2) *Jerem.* XLIV. 27. — (3) *Ezech.* VII. 6.

l'attention que Dieu oblige d'avoir à sa loi. « Ecou-
» tez, ô Israël : Le Seigneur votre Dieu est le Dieu
» unique : aimez donc le Seigneur votre Dieu de
» tout votre cœur, de toute votre ame, et de tout
» votre pouvoir; et que toutes les lois que je vous
» prescris aujourd'hui demeurent gravées dans votre
» cœur. Vous les apprendrez à vos enfans, et vous
» vous en entretiendrez, soit que vous demeuriez
» dans vos maisons, ou que vous marchiez en
» voyage, soit que vous soyez couchés ou levés.
» Vous les lierez à votre main comme le signe de
» votre engagement; et vous les placerez sur votre
» front pour les avoir entre vos yeux. Vous les
» écrirez aussi à l'entrée de vos maisons, et sur les
» jambages de vos portes (1) ». [Or cette attention ici prescrite doit être] plus grande dans la loi nouvelle, parce que nous sommes chargés d'une obligation plus précise d'aimer; non chargés, car ce n'est pas une charge, mais l'allégement de tous les fardeaux.

Ce n'est pas assez d'être attentif dans le mal pour en sortir, dans le péril et la tentation pour la combattre : *Vigilate et orate, ne intretis in tentationem* (2) : « Veillez et priez, afin que vous n'entriez
» point en tentation ». Faute de cette attention l'ame périt; elle est à l'abandon.

On ne conçoit pas assez quel crime c'est que cette omission et ce défaut d'attention. [Le prophète Isaïe nous en représente toutes les funestes suites par ces paroles remarquables] : *Cithara, et lyra, et tympanum, et tibia, et vinum in conviviis vestris : et opus*

(1) *Deuter.* VI. 6. XI. 18. — (2) *Matth.* XXVI. 41.

Domini non respicitis, nec opera manuum ejus consideratis. Propterea captivus ductus est populus meus, quia non habuit scientiam..... Propterea dilatavit infernus animam suam, et *aperuit os suum absque ullo termino : et descendent fortes ejus, et populus ejus, et sublimes gloriosique ejus ad eum* (1) : « Le luth et la harpe, les tambours et les flûtes se » trouvent avec le vin dans vos festins : vous n'êtes » point attentifs à l'œuvre du Seigneur ; vous ne » considérez point les ouvrages de ses mains. C'est » pour cela que mon peuple sera emmené captif, » parce qu'il n'a point eu l'intelligence.... C'est » pour cela que l'enfer a étendu ses entrailles et » qu'il a ouvert sa gueule jusqu'à l'infini ; et tout ce » qu'il y a de puissant, d'illustre et de glorieux » dans Israël avec tout le peuple y descendra en » foule ».

Une place confiée [à des soldats qui ne veillent pas est toujours en péril] : la négligence [du commandant la laisse] sans garde : elle est livrée aux ennemis en tant qu'en lui. Les trésors sont déjà pillés : les hommes ne jugent que par les événemens malheureux.

Ceux qui ont en garde votre vaisselle, vos pierreries, vos trésors, s'ils négligent de les garder, les perdent en tant qu'en eux est, encore que le voleur ne vienne pas. On ne les châtie pas néanmoins toujours, parce que l'on n'aperçoit la faute de cette négligence que quand le malheur est arrivé. Alors on crie, alors on s'échauffe : la faute n'est pas qu'on ait pris, mais qu'on a laissé aller à l'abandon : si

(1) *Is.* V. 12, 13, 14.

on ne l'a fait plutôt, ç'a été bonheur et non conduite. Les hommes punissent les fautes selon qu'ils les connoissent, et Dieu de même. Il impute donc la négligence d'une ame qui se met à l'abandon, comme une perte déjà arrivée, parce qu'il connoît le mal de la négligence.

[Mais qui peut nous tirer du sommeil de cette négligence, si ce n'est la main de celui qui nous sauve?] « Supposez un homme, dit saint Augustin [1], » qui d'abord ne cherche rien, qui vit selon le vieil » homme, avec une sécurité séduisante; qui s'imagine qu'après cette vie qui doit finir un jour, il » n'y a plus rien à attendre pour lui : en un mot » représentez-vous un homme qui néglige et abandonne entièrement les intérêts de son salut, dont » le cœur est abîmé dans les plaisirs du monde, et » comme enseveli dans les délectations mortelles. » Afin qu'un tel homme soit excité à implorer la » grâce de Dieu, pour qu'il commence à devenir » soigneux, et qu'il s'éveille comme d'un sommeil, » ne faut-il pas que la main de Dieu le remue? » Mais cependant il ignore encore par qui il a été » éveillé » : *Fac enim hominem primò nihil quærentem, secundùm vitam veterem seductoriâ securitate viventem, nihil putantem aliud esse post hanc vitam quandoque finiendam, negligentem quemdam et socordem, obrutum cor habentem illecebris mundi, et mortiferis delectationibus consopitum : ut excitetur iste ad quærendam gratiam Dei, ut fiat sollicitus, et tamquam de somno evigilet, nonne*

(1) *In Ps.* CVI, *n.* 4, *tom.* IV, *col.* 1206.

manus Dei excitat eum? sed tamen à quo sit excitatus ignorat.

Vigilate, attendite (1) : « Veillez, prenez garde » à vous ». Faire garde comme dans une place de guerre : garder les sens : « N'en pas laisser les portes » sans une bonne sentinelle (*) ». Prendre garde à ce qui entre dans la place. Un espion avec une mine innocente, il gagne tantôt l'un, tantôt l'autre; [et la] défection devient générale. Les grandes passions ont commencé par des désirs qui paroissoient innocens (2).

Il faut savoir qui entre et qui sort; d'où viennent ceux qui entrent, et où ils vont; avec qui ils conversent, et ce qu'ils pratiquent : ainsi des désirs : donc attention continuelle. *Oculus meus deprædatus est animam meam* (3) : « J'ai livré mon ame » en proie à mes yeux ».

Jamais se livrer aux affaires et aux occupations : s'y prêter avec un certain retour. *Loquere filiis Israël, et dices ad eos ut faciant sibi fimbrias per angulos palliorum, ponentes in eis vittas hyacinthinas : quas cùm viderint recordentur omnium mandatorum Domini, nec sequantur cogitationes suas et oculos per res varias fornicantes* (4) : « Parlez aux enfans d'Israël, et dites-leur qu'ils se » fassent des franges aux pans de leurs manteaux, » et qu'ils ajoutent à la frange qui sera aux quatre

(1) *Marc.* XIII. 33. — (2) *S. Gregor. Nyss. in Ecclesiast. Hom.* VIII, *tom.* I, *p.* 460, 461. — (3) *Lam.* III. 51. — (4) *Num.* XV. 38, 39.

(*) ἀφρουρήτων θυρῶν. Bossuet a inséré dans son manuscrit ces mots grecs tirés de saint Clément d'Alexandrie. *Edit. de Déforis.*

coins

» coins de cet habit un ruban de couleur hya-
» cinthe : afin que la voyant ils se souviennent de
» tous les préceptes du Seigneur, et qu'ils ne se
» laissent point aller à cet égarement de leur cœur
» et de leurs yeux, par lequel ils se prostitueroient
» à divers objets ». Défendu de suivre ses yeux, *Per res varias fornicantes;* une ame prostituée à tous les objets, que tous les objets emportent.

La réflexion : l'ame toujours attentive. *Lucernæ ardentes in manibus vestris* (1) : « Ayez dans vos
» mains des lampes ardentes ». Sur quoi Origène : *Semper tibi ignis fidei, et lucerna scientiæ accensa sit* (2) : « Que le feu de la foi brille toujours en
» vous, que la lampe de la science y soit toujours
» ardente ». *Invitaris per hoc (per ritum precandi ad orientem) ut orientem semper aspicias, unde tibi oritur sol justitiæ, unde semper lumen (fidei) tibi nascitur.... ut semper in scientiæ luce verseris, semper habeas diem fidei* (3) : « Cet usage de prier
» vers l'orient vous invite à regarder sans cesse cet
» orient d'où se lève toujours pour vous le soleil de
» justice, d'où vous vient continuellement la lumière
» de la foi, afin que vous soyez toujours environnés
» de son éclat, que le jour de la foi luise sans cesse
» pour vous ».

Ceux qui ne trouvent point de plus grande fatigue que de songer à ce qu'ils font; ce n'est pas une vie chrétienne, ni même raisonnable. Cette attention n'est pas difficile : c'est une attention du cœur, non de l'imagination.

(1) *Luc.* XII. 35. — (2) *Hom.* IV. *in Levit.* — (3) *Ibid. Hom.* IX.

Il ne faut pas dire à une mère qu'elle pense à son fils ; à une femme, à un mari qui lui est cher. Elle ne fatigue pas son cerveau pour rappeler cette pensée à sa mémoire ; son cœur le fait assez ; et cette pensée ne la fatigue pas, mais la délecte et la soulage.

Nox præcessit, dies autem appropinquavit (1) : « La nuit est déjà fort avancée, et le jour s'ap- » proche ». Marcher comme dans la lumière, comme étant toujours éclairés, comme étant vus de Dieu.

Non in comessationibus et ebrietatibus (2) : « Ne » vous laissez point aller aux débauches ni aux » ivrogneries ». Si on déteste l'enivrement du vin, qui prend le cerveau par des fumées grossières ; combien celui qui prend le cœur par une attache délicate et intime, l'enivrement des passions ?

Non in cubilibus et impudicitiis (3) : « Ne vous » laissez point aller aux impudicités ni aux disso- » lutions ». On a horreur de ce mot d'impudicité ; il faut donc le détester avec toutes ses suites, tous ses préparatifs, tout son appareil, ces empressemens, ces commerces secrets, ces intelligences, etc. Ne pas laisser prendre son cœur, etc.

Induimini Dominum Jesum Christum (4) : « Re- » vêtez-vous de notre Seigneur Jésus-Christ ». Mesdames, en vérité êtes-vous revêtues de Jésus-Christ ? de sa modestie dans votre luxe, de sa sincérité dans vos artifices, par lesquels vous détruisez et falsifiez tout, jusqu'à votre visage, jusqu'à vous-mêmes ?

(1) *Rom.* XIII. 12. — (2) *Ibid.* 13. — (3) *Ibid.* — (4) *Ibid.* 14.

II.e SERMON

POUR

LE I.er DIMANCHE DE L'AVENT,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI (a).

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Son objet : sa nécessité : ses effets. Confusion des pécheurs, qui amusent le monde par leurs vains prétextes ; des hypocrites, qui font servir la piété d'enveloppe et de couverture à leur malice ; des pécheurs scandaleux, qui font trophée de leurs crimes.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube, cum potestate magnâ et majestate.

Alors ils verront venir le Fils de l'homme sur une nuee, avec une grande puissance et une grande majesté. Luc. XXI. 27.

Encore que dans le moment que notre ame sortira du corps elle doive être jugée en dernier ressort, et l'affaire de notre salut immuablement décidée ; toutefois il a plu à Dieu que nonobstant ce premier arrêt, nous ayons encore à craindre un autre examen et une terrible révision de notre procès au

(a) En 1669, c'est la date que porte le manuscrit.

jugement dernier et universel. Car comme l'ame a péché conjointement avec le corps, il est juste qu'elle soit jugée aussi bien que punie avec son complice, et que le Fils de Dieu qui a pris la nature humaine toute entière, soumette aussi l'homme tout entier à l'autorité de son tribunal. C'est pourquoi nous sommes tous ajournés après la résurrection générale pour comparoître de nouveau devant ce tribunal redoutable; afin que tous les pécheurs étant appelés et représentés en corps et en ame, c'est-à-dire dans l'intégrité de leur nature, ils reçoivent aussi la mesure entière et le comble de leur supplice. Et c'est ce qui donne lieu à ce dernier jugement qui nous est proposé dans notre Evangile.

Mais pourquoi ces grandes assises, pourquoi cette solennelle convocation et cette assemblée générale du genre humain? Pourquoi, pensez-vous, Messieurs, si ce n'est que ce dernier jour, qui est appelé dans les saintes Lettres, « un jour d'obscu» rité et de nuage, un jour de tourbillon et de » tempête, un jour de calamité et d'angoisse », y est aussi appelé « un jour de confusion et d'igno» minie (1) »? Voici une vérité éternelle : il est juste et très-juste que celui qui fait mal soit couvert de honte; que quiconque a trop osé soit confondu; et que le pécheur soit déshonoré, non-seulement par les autres, mais par lui-même, c'est-à-dire par la rougeur de son front, par la confusion de sa face, par le reproche public de sa conscience.

Cependant nous voyons que ces pécheurs, qui ont si bien mérité la honte, trouvent souvent le

(1) *Soph.* I. 15.

moyen de l'éviter en cette vie. Car ou ils cachent leurs crimes, ou ils les excusent, ou enfin bien loin d'en rougir, ils les font éclater scandaleusement à la face du ciel et de la terre, et encore ils s'en glorifient. C'est ainsi qu'ils tâchent d'éviter la honte, les premiers par l'obscurité de leurs actions, les seconds par les artifices de leurs excuses, et enfin les derniers par leur impudence. C'est pour cela que Dieu les appelle au grand jour de son jugement. Là ceux qui se sont cachés, seront découverts; là ceux qui se sont excusés, seront convaincus; là ceux qui étoient si fiers et si insolens dans leurs crimes, seront abattus et atterrés : et ainsi sera rendue à tous ces pécheurs, à ceux qui trompent le monde, à ceux qui l'amusent par de vains prétextes, à ceux qui le scandalisent; ainsi, dis-je, leur sera rendue à la face de tout le genre humain, des hommes et des anges, l'éternelle confusion, qui est leur juste salaire, leur naturel apanage qu'ils ont si bien mérité.

PREMIER POINT (*).

« L'INSENSÉ a dit en son cœur : Il n'y a point de » Dieu » : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus* (1). Les saints docteurs nous enseignent que nous pouvons nous rendre coupables en plusieurs façons de cette erreur insensée. Il y a en premier lieu les athées et les libertins qui disent tout ouver-

(*) Le commencement et la fin du premier point de ce sermon, sont tirés presque mot pour mot de celui qui précède : nous avons cru devoir laisser l'un et l'autre tels qu'ils sont, plutôt que de les morceler. *Edit. de Versailles.*

(1) *Ps.* LII. 1.

tement que les choses vont à l'aventure, sans ordre, sans gouvernement, sans conduite supérieure. Insensés, qui dans l'empire de Dieu, parmi ses ouvrages, parmi ses bienfaits, osent dire qu'il n'est pas, et ravir l'être à celui par lequel subsiste toute la nature! Il y a peu de ces monstres : le nombre en est petit parmi les hommes; quoique, hélas! nous pouvons dire avec tremblement qu'il n'en paroît toujours que trop dans le monde. Il y en a d'autres, dit le docte Théodoret (1), qui ne vont pas jusqu'à cet excès de nier la divinité; mais pressés et incommodés dans leurs passions déréglées par ses lois qui les contraignent, par ses menaces qui les étonnent, par la crainte de ses jugemens qui les trouble, ils désireroient que Dieu ne fût pas; ils voudroient même le pouvoir croire; ils voudroient pouvoir croire que Dieu n'est qu'un nom : et ils disent dans leur cœur, non par persuasion, mais par désir : Il n'y a pas de Dieu. « Insensés, dit » saint Augustin (2), qui, parce qu'ils sont déré- » glés, voudroient détruire la règle, et souhaitent » qu'il n'y ait ni loi, ni justice, à cause qu'ils ne » sont pas justes ». Je laisse encore ceux-ci; je veux croire qu'il n'y a aucun de mes auditeurs qui soit si dépravé et si corrompu. Je viens à une troisième manière de dire que Dieu n'est pas, de laquelle vous avouerez que la plupart de mes auditeurs ne se peuvent pas excuser. Je veux parler de ceux qui en confessant que Dieu est, le comptent néanmoins tellement pour rien, qu'ils pensent en effet n'avoir

(1) *In Psalm.* LII. *tom.* I, *p.* 603. — (2) *Tract.* XC. *in Joan. n.* 3, *tom.* III, *col.* 721.

rien à craindre, quand ils n'ont que lui pour témoin. Ceux-là manifestement comptent Dieu pour rien ; et ils disent donc en leur cœur : Il n'y a point de Dieu.

Eh ! qui de nous n'est pas de ce nombre ? Qui de nous n'est pas arrêté dans une action malhonnête par la rencontre d'un homme qui n'est pas de notre cabale ? et cependant de quel front savons-nous soutenir le regard de Dieu ? N'apportons pas ici l'exemple de ceux qui roulent en leur esprit quelque noir dessein ; tout ce qu'ils rencontrent les trouble, et la lumière du jour et leur ombre même leur fait peur ; ils ont peine à porter eux-mêmes l'horreur de leur funeste secret, et ils vivent cependant dans une souveraine tranquillité des regards de Dieu. Laissons ces tragiques attentats, disons ce qui se voit tous les jours. Quand vous déchirez en secret celui que vous caressez en public; quand vous le percez incessamment de cent plaies, par les coups mortels de votre dangereuse langue ; quand vous mêlez artificieusement le vrai et le faux pour donner de la vraisemblance à vos histoires malicieuses ; quand vous violez le sacré dépôt du secret qu'un ami trop simple a versé tout entier dans votre cœur, et que vous faites servir à vos intérêts sa confiance, qui vous obligeoit à penser aux siens ; combien de précautions pour ne point paroître, combien regardez-vous à droite et à gauche ? Et si vous ne voyez pas de témoin qui vous puisse reprocher dans le monde votre lâcheté, si vous avez tendu vos piéges si subtilement qu'ils soient imperceptibles aux regards humains, vous dites : Qui

nous a vus? *Narraverunt ut absconderent laqueos, dixerunt : Quis videbit eos* (1)? « Ils ont consulté » ensemble sur les moyens de cacher leurs piéges, » et ils ont dit : Qui pourra les découvrir » ? Vous ne comprenez donc pas parmi les voyans celui qui habite au ciel? Et cependant entendez le même Psalmiste. « Quoi! celui qui a formé l'oreille, n'é» coute-t-il pas, et celui qui a fait les yeux est-il » aveugle » ? *Qui plantavit aurem non audiet, aut qui finxit oculum non considerat* (2)? Au contraire ne savez-vous pas qu'il est tout vue, tout ouïe, tout intelligence? que vos pensées lui parlent, que votre cœur lui dit tout, que votre conscience est sa surveillante et son témoin contre vous? Et cependant sous ces yeux si vifs et sous ces regards si perçans, vous jouissez sans inquiétude du plaisir d'être caché? N'est-ce pas le compter pour rien, et « dire » en son cœur insensé, Il n'y a point de Dieu » ? *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus.*

Il n'est pas juste, Messieurs, que les pécheurs se sauvent toujours à la faveur des ténèbres, de la honte qui leur est due. Non, non, que ces femmes infidèles et que ces hommes corrompus se couvrent, s'ils peuvent, de toutes les ombres de la nuit, et enveloppent leurs actions déshonnêtes dans l'obscurité d'une intrigue impénétrable; si faut-il que Dieu les découvre un jour et qu'ils boivent la confusion; car ils en sont dignes. C'est pourquoi il a destiné ce dernier jour « qui percera les ténèbres les plus » épaisses, et manifestera, comme dit l'apôtre, les » conseils les plus cachés » : *Qui et illuminabit*

(1) *Ps.* LXIII. 4. — (2) *Ps.* XCIII. 9.

abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium (1). Alors quel sera l'état des grands du monde qui ont toujours vu sur la terre et leurs sentimens applaudis et leurs vices mêmes adorés? Que deviendront ces hommes délicats, qui ne peuvent supporter qu'on connoisse leurs défauts, qui s'inquiètent, qui s'embarrassent, qui se déconcertent quand on leur découvre leur foible? Alors, dit le prophète Isaïe, « les bras leur tomberont de » foiblesse » : *Omnes manus dissolventur;* « leur » cœur angoissé défaudra » : *omne cor hominis contabescet :* « un chacun sera confus devant son » prochain » : *unusquisque stupebit ad proximum suum* (2); « les pécheurs mêmes se feront honte » mutuellement, leurs visages seront enflammés » : *facies combustæ vultus eorum* (3); tant leur face sera toute teinte et toute couverte de la rougeur de la honte. O ténèbres trop courtes! ô intrigues mal tissues! ô regard de Dieu trop perçant et trop injustement méprisé! ô vices mal cachés! ô honte mal évitée!

Mais de tous les pécheurs qui se cachent, aucuns ne seront découverts avec plus de honte que les faux dévots et les hypocrites. Ce sont ceux-ci, Messieurs, qui sont des plus pernicieux ennemis de Dieu, qui combattent contre lui sous ses étendards. Nul ne ravilit davantage l'honneur de la piété, que l'hypocrite qui la fait servir d'enveloppe et de couverture à sa malice. Nul ne viole la sainte majesté de Dieu d'une manière plus sacrilége que l'hypo-

(1) *I. Cor.* IV. 5. — (2) *Isai.* XIII. 7 *et* 8. — (3) *Ezech.* XVI. 52.

crite, qui, s'autorisant de son nom auguste, lui veut donner part à ses crimes, et le choisit pour protecteur de ses vices, lui qui en est le censeur. Nul donc ne trouvera Dieu juge plus sévère que l'hypocrite, qui a entrepris de le faire en quelque façon son complice. Mais ne parlons pas toujours de ceux qui contrefont les religieux. Le monde a encore d'autres hypocrites. N'y a-t-il pas des hypocrites d'honneur, des hypocrites d'amitié, des hypocrites de probité et de bonne foi, qui en ont toujours à la bouche les saintes maximes, mais pour être seulement des lacets aux simples et des piéges aux innocens; si accommodans, si souples et si adroits, qu'on donne dans leurs filets, et ceux même qui les connoissent? Il faut qu'ils soient confondus. Venez donc, abuseurs publics, toujours contraints, toujours contrefaits, lâches et misérables captifs de ceux que vous voulez captiver; venez, qu'on lève ce masque et qu'on vous ôte ce fard : mais plutôt il faut le laisser sur votre face confuse; afin que vous paroissiez doublement horribles, comme une femme fardée et toujours plus laide, dans laquelle on ne sait ce qui déplaît davantage, ou sa laideur ou son fard. Ainsi viendront rougir devant Jésus-Christ tous ces trompeurs vainement fardés; ils viendront, dis-je, rougir non-seulement de leur crime caché, mais encore de leur honnêteté apparente. Ils viendront rougir encore une fois de ce qu'ils ont assez estimé la vertu pour la faire servir de prétexte, de montre et de parade; et ne l'ont pas toutefois assez estimée pour la faire servir de règle. *Ergo et tu confundere*,

et porta ignominiam tuam (1) : « Et vous soyez aussi » confus, et portez votre ignominie ».

Si cependant ils marchent la tête levée, et jouissent apparemment de la liberté d'une bonne conscience, s'ils trompent le monde, si Dieu dissimule; qu'ils ne pensent pas pour cela avoir échappé ses mains. Il a son jour arrêté, il a son heure marquée, qu'il attend avec patience.

Pourrai-je bien vous expliquer un si grand mystère par quelque comparaison tirée des choses humaines? Comme un roi qui sent son trône affermi et sa puissance établie, s'il apprend qu'il se fait contre son service quelques secrètes pratiques, (car il est malaisé de tromper un roi qui a les yeux ouverts et qui veille) il pourroit étouffer dans sa naissance cette cabale découverte; mais assuré de lui-même et de sa propre puissance, il est bien aise de voir jusqu'où iront les téméraires complots de ses sujets infidèles, et ne précipite pas sa juste vengeance, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au terme fatal où il a résolu de les arrêter. Ainsi et à plus forte raison ce Dieu tout-puissant, souverain arbitre et dispensateur des temps, qui du centre de son éternité développe tout l'ordre des siècles, et qui devant l'origine des choses a fait la destination de tous les momens selon les conseils de sa sagesse; à plus forte raison, chrétiens, n'a-t-il rien à précipiter ni à presser. Les pécheurs sont sous ses yeux et sous sa main. Il sait le temps qu'il leur a donné pour se repentir et celui où il les attend pour les confondre. Cependant, qu'ils cabalent,

(1) *Ezech.* XVI. 52.

qu'ils intriguent, qu'ils mêlent le ciel et la terre pour se cacher dans la confusion de toutes choses; ils seront découverts au jour arrêté, leur cause sera portée aux grandes assises générales de Dieu, où comme leur découverte ne pourra être empêchée par aucune adresse, aussi leur conviction ne pourra être éludée par aucune excuse. C'est ma seconde partie, que je joindrai pour abréger avec la troisième dans une même suite de raisonnement.

SECOND POINT.

Le grand pape saint Grégoire, dans la troisième partie de son Pastoral, compare les pécheurs à des hérissons. Lorsque vous êtes éloigné, dit-il, de cet animal, et qu'il ne craint pas d'être pris, vous voyez sa tête, ses pieds et son corps; quand vous approchez pour le prendre, vous ne trouvez plus qu'une masse ronde qui pique de tous côtés, et celui que vous découvriez de loin tout entier, vous le perdez tout à coup aussitôt que vous le tenez entre vos mains : *Intra tenentis manus totum simul amittitur, quod totum simul ante videbatur* (1). C'est l'image, dit saint Grégoire, de l'homme pécheur qui s'enveloppe dans ses raisons et dans ses excuses. Vous avez découvert toutes ses menées et reconnu distinctement tout l'ordre du crime; vous en voyez les pieds, le corps et la tête. Aussitôt que vous pensez le convaincre en lui racontant ce détail; il retire ses pieds, il couvre tous les vestiges de son entreprise; il cache sa tête, il recèle profondément ses desseins; il enveloppe son corps, c'est-à-dire

(1) *S. Greg. Magn. Pastor. part.* III, *cap.* XI, *tom.* II, *col.* 48.

toute la suite de son intrigue dans le tissu artificieux d'une histoire faite à plaisir. Ce que vous pensiez avoir vu si distinctement, n'est plus qu'une masse informe et confuse, où il ne paroît ni commencement ni fin; et cette vérité si bien démêlée est tout à coup disparue : *Qui totum jam deprehendendo viderat, tergiversatione pravæ defensionis illusus, totum pariter ignorat* (1). Cet homme que vous croyiez si bien convaincu, étant ainsi retranché et enveloppé en lui-même, ne vous présente plus que des piquans; il s'arme à son tour contre vous, et vous ne pouvez plus le toucher sans que votre main soit ensanglantée, je veux dire sans que votre honneur soit blessé par mille sanglans reproches contre votre injurieuse crédulité et contre vos soupçons téméraires.

C'est ainsi que font les pécheurs : ils se cachent, s'ils peuvent, comme fit Adam; et s'ils ne peuvent pas se cacher non plus que lui, ils ne laissent pas toutefois de s'excuser à son exemple. Adam, le premier de tous les pécheurs, aussitôt après son péché s'enfonce dans le plus épais de la forêt, et voudroit pouvoir cacher et lui et son crime. Quand il se voit découvert, il a recours aux excuses. Ses enfans, malheureux héritiers de son crime, le sont aussi de ses vains prétextes. Ils disent tout ce qu'ils peuvent; et quand ils ne peuvent rien dire, ils rejettent toute leur faute sur la fragilité de la nature, sur la violence de la passion, sur la tyrannie de l'habitude. Ainsi on n'a plus besoin de se tourmenter à chercher des excuses, le péché s'en sert à lui-même et

(1) *S. Greg. Magn. Pastor. ubi suprà.*

prétend se justifier par son propre excès. Mais quand aurai-je achevé, si je me laisse engager à ce détail infini des excuses particulières? Il suffit de dire en général : Tous s'excusent, tous se défendent ; ils le font en partie par crainte, en partie aussi par orgueil, et en partie par artifice. Ils se trompent quelquefois eux-mêmes, et ils tâchent après de tromper les autres. Quelquefois convaincus en leur conscience de l'injustice de leurs actions, ils veulent seulement amuser le monde par des raisons colorées; puis se laissant emporter eux-mêmes à leurs belles inventions, en les débitant ils se les impriment dans l'esprit, et adorent le vain fantôme qu'ils ont supposé pour tromper le monde, en la place de la vérité; tant l'homme se joue soi-même et sa propre conscience : *Adeo nostram quoque conscientiam ludimus*, dit le grave Tertullien (1).

Dieu est lumière, Dieu est vérité, Dieu est justice. Sous l'empire de Dieu, ce ne sera jamais par de faux prétextes, mais par une humble reconnoissance de ses péchés, qu'on évitera la honte éternelle qui en est le juste salaire. Tout sera manifesté devant le tribunal de Jésus-Christ. Une lumière très-claire de justice et de vérité sortira du trône, dans laquelle les pécheurs verront qu'il n'y a point d'excuse valable pour colorer leur rebellion ; mais que le comble du crime, c'est l'audace de l'excuser et la présomption de le défendre.

Car il faut, Messieurs, remarquer ici une doctrine importante : c'est qu'au lieu que dans cette vie notre raison vacillante se met souvent du parti

(1) *Ad Nat. lib.* 1, *n.* 16.

de notre cœur dépravé; dans les malheureux réprouvés il y aura une éternelle contrariété entre leur esprit et leur cœur. L'amour de la vérité et de la justice sera éteint pour jamais dans la volonté de ces misérables; et toutefois à leur honte, toujours la connoissance en sera très-claire dans leur esprit. C'est ce qui fait dire à Tertullien cette parole mémorable dans le livre du Témoignage de l'ame : *Meritò omnis anima et rea et testis est* (1) : « Toute ame pécheresse, dit ce grand homme, est » tout ensemble et la criminelle et le témoin ». Criminelle par la corruption de sa volonté, témoin par la lumière de sa raison : criminelle par la haine de la justice, témoin par la connoissance certaine de ses lois sacrées : criminelle, parce qu'elle est toujours obstinée au mal; témoin, parce qu'elle condamne toujours son obstination. Effroyable contrariété et supplice insupportable! C'est donc cette connoissance de la vérité qui sera la source immortelle d'une confusion infinie. C'est ce qui fait dire au prophète : *Alii evigilabunt in opprobrium ut videant semper* (2): « Plusieurs s'éveilleront à leur » honte pour voir toujours ». Ceux qui s'étoient appuyés sur des conseils accommodans et sur des condescendances flatteuses, qui pensoient avoir échappé la honte, et s'étoient endormis dans leurs péchés à l'abri de leurs excuses vainement plausibles, « s'éveilleront tout à coup à leur honte pour » voir toujours » : *Evigilabunt ut videant semper*. Et qu'est-ce qu'ils verront toujours ? Cette vérité qui les confond, cette vérité qui les juge. Alors ils rougiront

(1) *De Testimon. Anim. sub fin*, *n.* 6. — (2) *Daniel.* XII. 2.

doublement et de leurs crimes et de leurs excuses. La force de la vérité manifeste renversera leurs foibles défenses; et leur ôtant à jamais tous les vains prétextes, dont ils avoient pensé pallier leurs crimes, elle ne leur laissera que leur péché et leur honte. Dieu s'en glorifie en ces mots par la bouche de Jérémie : *Discooperui Esau;* j'ai dépouillé le pécheur, j'ai dissipé les fausses couleurs par lesquelles il avoit voulu pallier ses crimes; j'ai manifesté ses mauvais desseins si subtilement déguisés, et il ne peut plus se couvrir par aucun prétexte : *Discooperui Esau, revelavi abscondita ejus, et celari non poterit* (1).

Mais réveillez vos attentions pour entendre ce qui servira davantage à la conviction et à la confusion des impies : les justes qu'on leur produira, les gens de bien qui leur seront confrontés. C'est ici que ces péchés trop communs, hélas! trop aisément commis, trop promptement excusés; péchés qui précipitent tant d'ames et qui causent dans le genre humain des ruines si épouvantables; péchés qu'on se pardonne toujours si facilement, et qu'on croit avoir assez excusés, quand on les appelle péchés de fragilité; ah! ces péchés désormais ne trouveront plus aucune défense. Car il y aura le troupeau d'élite, petit à la vérité à comparaison des impies, grand néanmoins et nombreux en soi, dans lequel il paroîtra des ames fidèles, qui dans la même chair et dans les mêmes tentations ont néanmoins conservé sans tache, ceux-là la fleur sacrée de la pureté, et ceux-ci l'honnêteté du lit nuptial. D'autres aussi vous seront produits. Ceux-là sont à la

(1) *Jerem.* XLIX. 10.

vérité

vérité tombés par foiblesse; mais s'étant aussi relevés, ils porteront contre vous ce témoignage fidèle, que malgré la fragilité ils ont toujours triomphé autant de fois qu'ils ont voulu combattre; et, comme dit Julien Pomère, « ils montreront par ce » qu'ils ont fait ce que vous pouviez faire à leur » exemple aussi bien qu'eux » : *Cum fragilitate carnis in carne viventes, fragilitatem carnis in carne vincentes, quod fecerunt, utique fieri posse docuerunt* (1).

Pensez ici, chrétiens, ce que vous pourrez répondre; pensez-y pendant qu'il est temps et que la pensée en peut être utile. N'alléguez plus vos foiblesses, ne mettez plus votre appui en votre fragilité. La nature étoit foible; la grâce étoit forte. Vous aviez une chair qui convoitoit contre l'esprit; vous aviez un esprit qui convoitoit contre la chair. Vous aviez des maladies; vous aviez aussi des remèdes dans les sacremens. Vous aviez un tentateur; mais vous aviez un Sauveur. Les tentations étoient fréquentes; les inspirations ne l'étoient pas moins. Les objets étoient toujours présens; et la grâce étoit toujours prête; et vous pouviez du moins fuir ce que vous ne pouviez pas vaincre. Enfin, de quelque côté que vous vous tourniez, il ne vous reste plus aucune défaite, aucun subterfuge, ni aucun moyen d'évader; vous êtes pris et convaincu. C'est pourquoi le prophète Jérémie dit que les pécheurs seront en ce jour comme ceux qui sont surpris en

(1) *De Vit. contempl. lib.* III. *cap.* XII.

flagrant délit : *quomodo confunditur fur, quando deprehenditur* (1) : « Comme un voleur est confus » quand il est surpris dans son vol ». Il ne peut pas nier le fait, il ne peut pas l'excuser ; il ne peut ni se défendre par la raison, ni s'échapper par la fuite. « Ainsi, dit le saint Prophète, seront étonnés, con- » fus, interdits les ingrats enfans d'Israël » : *Sic confusi sunt domus Israel.* Nul n'échappera cette honte. Car écoutez le prophète : Tous, dit-il, seront confus, « eux et leurs rois et leurs princes, et leurs » prêtres et leurs prophètes » : *ipsi et reges eorum, principes et sacerdotes et prophetæ eorum* (2). Leurs rois; car ils trouveront un plus grand roi, et une plus haute majesté : leurs princes ; car ils perdront leur rang dans cette assemblée, et ils seront pêle mêle avec le peuple : leurs prêtres ; car leur sacré caractère et leur sainte onction les condamnera : leurs prophètes, leurs prédicateurs, ceux qui leur ont porté les divins oracles ; car la parole qu'ils ont annoncée sera en témoignage contre eux. « L'homme paroîtra, dit Tertullien, devant le » trône de Dieu n'ayant rien à dire » : *Et stabit ante aulas Dei nihil habens dicere* (3). Nous resterons interdits et si puissamment convaincus, que même nous n'aurons pas cette misérable consolation de pouvoir nous plaindre : *Sic confusi erunt domus Israel, ipsi et reges, etc.*

Mais, Messieurs, quand j'appellerois à mon secours les expressions les plus fortes et les figures les plus violentes de la rhétorique, je ne puis assez

(1) *Jerem.* II. 26. — (2) *Ibid.* — (3) *De Testim. Anim. n.* 6.

expliquer quelle sera la confusion de ceux dont les crimes scandaleux ont déshonoré le ciel et la terre.

Vous voyez que je suis entré dans ma troisième partie, que je veux conclure en peu de paroles, mais par des raisons convaincantes. Pour en poser les fondemens, je remarquerai, Messieurs, que cette honte que Dieu réserve aux pécheurs en son jugement, a plusieurs degrés et nous est différemment exprimée dans son Ecriture. Elle nous dit très-souvent, et nous en avons déjà cité les passages, qu'il confondra ses ennemis, qu'il les couvrira d'ignominie. C'est ce qui sera commun à tous les pécheurs. Mais nous lisons aussi dans les saints prophètes, que Dieu et ses serviteurs se riront d'eux, qu'il leur insultera par des reproches mêlés de dérision et de raillerie, et que non content de les découvrir et de les convaincre, comme nous avons déjà dit, il les immolera à la risée de tout l'univers.

Je pense pour moi, Messieurs, que cette dérision est le propre et véritable partage des pécheurs publics et scandaleux. Tous les pécheurs transgressent la loi; tous aussi méritent d'être confondus: mais tous n'insultent pas publiquement à la sainteté de la loi. Ceux-là s'en moquent, ceux-là lui insultent, qui font trophée de leurs crimes, et les font éclater sans crainte à la face du ciel et de la terre. A ces pécheurs insolens, s'ils ne s'humilient bientôt par la pénitence, est réservée dans le jugement cette dérision, cette moquerie terrible, et cette juste et inévitable insulte d'un Dieu outragé. Car qu'y a-t-il de plus indigne? Nous les voyons tous les jours

dans le monde, ces pécheurs superbes, qui avec la face et le front d'un femme débauchée, osent, je ne dis plus excuser, mais encore soutenir leurs crimes. Ils ne trouveroient pas assez d'agrément dans leur intempérance, s'ils ne s'en vantoient publiquement, « s'ils ne la faisoient jouir, dit Tertul- » lien, de toute la lumière du jour et de tout le » témoignage du ciel » : *Delicta vestra et loco omni et luce omni et universâ cœli conscientiâ fruuntur* (1). « Ils annoncent leurs péchés comme Sodome », disoit un prophète : *Peccatum suum sicut Sodoma prædicaverunt* (2); et ils mettent une partie de leur grandeur dans leur licence effrénée. Il me souvient en ce lieu de ce beau mot de Tacite, qui parlant des excès de Domitien après que son père fut parvenu à l'empire, dit que « sans se mêler d'affaires » publiques il commença seulement à faire le fils du » prince par ses adultères et par ses débauches » : *Nihil quidquam publici muneris attigerat; sed stupris et adulteriis filium principis agebat* (3).

Ainsi nous les voyons ces emportés qui se plaisent à faire les grands par leur licence, qui s'imaginent s'élever bien haut au-dessus des choses humaines par le mépris des lois, à qui la pudeur même semble une foiblesse indigne d'eux, parce qu'elle montre dans sa retenue quelque apparence de crainte; si bien qu'ils ne font pas seulement un sensible outrage, mais une insulte publique à l'Eglise, à l'Evangile, à la conscience des hommes. De tels pécheurs scandaleux corrompent les bonnes mœurs par leurs

(1) *Ad Nat. lib.* I. *n.* 16. — (2) *Isai.* III. 9. — (3) *Tacit. Hist. l.* IV.

pernicieux exemples. Ils déshonorent la terre, et chargent de reproches, si je l'ose dire, la patience du ciel, qui les souffre trop long-temps. Maïs Dieu saura bien se justifier d'une manière terrible, et peut-être dès cette vie, par un châtiment exemplaire. Que si Dieu durant cette vie les attend à pénitence; si manque d'écouter sa voix ils se rendent dignes qu'il les réserve à son dernier jugement, ils y boiront non-seulement le breuvage de honte éternelle qui est préparé à tous les pécheurs, mais encore « ils avaleront, dit Ezéchiel, la coupe large et » profonde de dérision et de moquerie, et ils seront » accablés par les insultes sanglantes de toutes les » créatures » : *Calicem sororis tuæ bibes profundum et latum : eris in derisum et in subsannationem, quæ est capacissima* (1). Tel sera le juste supplice de leur impudence.

Prévenons, Messieurs, cette honte qui ne s'effacera jamais. Car ne nous persuadons pas que nous recevrons seulement à ce tribunal une confusion passagère; au contraire nous devons entendre, dit saint Grégoire de Nazianze, que par la vérité immuable de ce dernier jugement, Dieu imprimera sur nos fronts « une marque éternelle d'ignominie » : *Notam ignominiæ sempiternam* (2). Et, ajoute saint Jean Chrysostôme, cette honte sera plus terrible que tous les autres supplices. Car c'est par elle, mes Frères, que le pécheur, chargé de ses crimes et pour-

(1) *Ezech.* XXIII. 32. — (2) *Orat.* XV, *tom.* I, *pag.* 230. C'est dans la conscience même, ἐν τῷ συνειδότι, que saint Grégoire veut que soit imprimée cette note d'une éternelle ignominie. *Edit de Déforis.*

suivi sans relâche par sa conscience, ne pourra se souffrir soi-même; et il cherchera le néant, et il ne lui sera pas donné. O mes Frères, que la teinture de cette honte, si je puis parler de la sorte, sera inhérente alors! O qu'il nous est aisé maintenant de nous en laver pour jamais! Allons rougir, mes Frères, dans le tribunal de la pénitence. Hé! ne désirons pas qu'on y plaigne toujours notre foiblesse. Qu'on la blâme, qu'on la reprenne, qu'on la réprime, qu'on la châtie.

Le temps est court, dit l'apôtre (1), et l'heure n'est pas éloignée. Je ne dis pas celle du grand jugement; car le Père s'est réservé ce secret; mais je dis l'heure de la mort, en laquelle sera fixé notre état. En tel état que nous serons morts, en cet état immuable nous serons représentés au grand jour de Dieu. O quel renversement en ce jour! O combien descendront des hautes places! O combien chercheront leurs anciens titres, regretteront vainement leur grandeur perdue! O quelle peine de s'accoutumer à cette bassesse! Fasse le Dieu que j'adore que tant de grands qui m'écoutent, ne perdent pas leur rang en ce jour!

Que cet auguste Monarque ne voie jamais tomber sa couronne : qu'il soit auprès de saint Louis qui lui tend les bras et qui lui montre sa place. O Dieu! que cette place ne soit point vacante! Que celui-là soit haï de Dieu et des hommes qui ne souhaite pas sa gloire, même sur la terre, et qui ne veut pas la procurer de toutes ses forces par ses

(1) *I. Cor.* VII. 29.

fidèles services. Dieu sait sur ce sujet les vœux de mon cœur. Mais, Sire, je trahis votre Majesté et je lui suis infidèle, si je borne mes souhaits pour vous dans cette vie périssable. Vivez donc heureux, fortuné, victorieux de vos ennemis, père de vos peuples. Mais vivez toujours bon et toujours juste; vivez toujours humble et toujours pieux, toujours prêt à rendre compte à Dieu de cette noble partie du genre humain qu'il vous a commise. C'est par-là que nous vous verrons toujours Roi, toujours auguste, toujours couronné, et dans la terre et au ciel; et c'est la félicité que je souhaite à votre Majesté, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

EXORDE

D'UN AUTRE SERMON

POUR LE MÊME DIMANCHE.

Gloire qui doit suivre les humiliations volontaires du Sauveur.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube, cum potestate magnâ et majestate.

Alors ils verront le Fils de l'homme venir sur une nuée, avec une grande puissance et une grande gloire. Luc. XXI. 27.

Il y a cette différence, parmi beaucoup d'autres, entre la gloire de Jésus-Christ et celle des grands du monde, que la bassesse étant en ceux-ci du fond même de la nature, et la gloire accidentelle et comme empruntée, leur élévation est suivie d'une chute inévitable et qui n'a point de retour : au lieu qu'en la personne du Fils de Dieu, comme la grandeur est essentielle et la bassesse empruntée, ses chutes qui sont volontaires, sont suivies d'un état de gloire certain et d'une élévation toujours permanente. Ecoutez comme parle l'Histoire sainte de ce grand roi de Macédoine, dont le nom même semble respirer les victoires et les triomphes. En ce temps, Alexandre, fils de Philippe, défit des armées pres-

que invincibles, prit des forteresses imprenables, triompha des rois, subjugua les peuples, et toute la terre se tut devant sa face, saisie d'étonnement et de frayeur (1). Que ce commencement est superbe, auguste! mais voyez la conclusion. Et après cela, poursuit le texte de l'historien sacré, il tomba malade, et se sentit défaillir, et il vit sa mort assurée; et il partagea ses Etats que la mort lui alloit ravir, et ayant régné douze ans il mourut. C'est à quoi aboutit toute cette gloire : là se termine l'histoire du grand Alexandre. L'histoire de Jésus-Christ ne commence pas à la vérité d'une manière si pompeuse; mais elle ne finit pas aussi par cette nécessaire décadence. Il est vrai qu'il y a des chutes. Il est comme tombé du sein de son Père dans celui d'une femme mortelle, de là dans une étable, et de là encore par divers degrés de bassesse jusqu'à l'infamie de la croix, jusqu'à l'obscurité du tombeau. J'avoue qu'on ne pouvoit pas tomber plus bas : aussi n'est-ce pas là le terme où il aboutit; mais celui d'où il commence à se relever. Il ressuscite, il monte aux cieux, il y entre en possession de sa gloire; et afin que cette gloire qu'il y possède soit déclarée à tout l'univers, il en viendra un jour en grande puissance juger les vivans et les morts.

C'est cette suite mystérieuse des bassesses et des grandeurs de Jésus-Christ, que l'Eglise a dessein de nous faire aujourd'hui remarquer, lorsque dans ce temps consacré à sa première venue dans l'infirmité de notre chair, elle nous fait lire d'abord

(1) *I. Machab.* I.

l'Evangile de sa gloire et de son avénement magnifique; afin que nous contemplions ces deux états dissemblables dans lesquels il lui a plu de paroître au monde; premièrement le jouet, et ensuite la terreur de ses ennemis : là jugé comme un criminel; ici juge souverain de ses juges mêmes. Suivons, Messieurs, les intentions de l'Eglise : avant que de contempler combien Jésus-Christ est venu foible, considérons aujourd'hui combien il apparoîtra redoutable; et prions la divine Vierge, dans laquelle il s'est revêtu miséricordieusement de notre foiblesse, de vouloir nous manifester le mystère de sa grandeur, en lui disant avec l'ange : *Ave.*

III.e SERMON

POUR

LE I.er DIMANCHE DE L'AVENT.

Fondemens de la vengeance divine. Le pécheur accablé par la puissance infinie contre laquelle il s'est soulevé, immolé à cette bonté étonnante qu'il a méprisée, dégradé et asservi à une dure et insupportable tyrannie, par cette majesté souveraine qu'il a outragée.

Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.

Seigneur, vous êtes juste, et votre jugement est droit. Ps. CXVIII. 137.

La crainte précède l'amour, et Dieu fait marcher devant sa face son esprit de terreur avant que de répandre dans les cœurs l'esprit de charité et de grâce. Il faut que l'homme apprenne à trembler sous sa main suprême et à craindre ses jugemens avant que d'être porté à la confiance : autrement cette confiance pourroit dégénérer en témérité et se tourner en une audace insensée.

Le Sauveur paroîtra bientôt plein de vérité et de grâce. Il vient apporter la paix, il vient exciter l'amour, il vient établir la confiance. Mais l'Eglise qui est occupée, durant ce temps de l'Avent, à lui préparer ses voies, fait marcher la crainte devant

sa face; parce que toujours instruite par le Saint-Esprit et très-savante en ses voies, elle sait qu'il veut ébranler les ames avant que de les rassurer, et donner de la terreur avant que d'inspirer de l'amour.

Entrons, chrétiens, dans ses conduites : regardons Jésus-Christ comme juge avant que de le regarder comme Sauveur. Voyons-le descendre dans les nuées du ciel avec cette majesté redoutable, avant que de contempler cette douceur, ces condescendances, ces tendresses infinies pour le genre humain, qui nous paroîtront bientôt dans sa sainte et bienheureuse naissance.

Que si vous pensez peut-être que le jugement a deux parties, et que si les méchans y sont condamnés au feu éternel, les bons aussi y sont recueillis dans un éternel repos, écoutez ce que dit Jésus-Christ lui-même. « Celui qui croit, dit-il, ne sera » point jugé (1) » : il ne dit pas qu'il ne sera point condamné, mais qu'il ne sera point jugé; afin que nous entendions que ce qu'il veut nous faire comprendre principalement dans le jugement dernier, c'est sa rigueur implacable, et cette terrible exécution de la dernière sentence qui sera prononcée contre les rebelles.

Qui me donnera, chrétiens, des paroles assez efficaces pour pénétrer votre cœur et percer vos chairs de la crainte de ce jugement? O Seigneur, parlez vous-même dans cette chaire : vous seul avez droit d'y parler, et jamais on n'y doit entendre que votre parole. Mais, mes Frères, dans cette action où

(1) *Joan.* III. 18.

il s'agit de représenter ce que Dieu fera de plus grand et de plus terrible, je m'astreins plus que jamais à le faire parler tout seul par son Ecriture. Plaise à son saint et divin Esprit de parler au dedans des cœurs, pendant que je parlerai [aux oreilles du corps]. C'est la grâce que je lui demande par, etc.

Quod si nec sic volueritis disciplinam, sed ambulaveritis ex adverso mihi, ego quoque contra vos adversus incedam et percutiam vos septies propter peccata vestra...... Et ego incedam contra vos in furore contrario...... Et conteram superbiam duritiæ vestræ...... Et abominabitur vos anima mea (1) : « Que si étant avertis, vous ne voulez pas encore » vous soumettre à la discipline, mais que vous » marchiez directement contre moi, je marcherai » aussi directement contre vous, je vous frapperai » sept fois, c'est-à-dire sans fin et sans nombre pour » vos péchés, et je briserai votre superbe et in- » domptable dureté, et mon ame vous aura en » exécration ». [Le texte du Deutéronome] est plus court, mais non moins terrible : *Sicut lætatus est Dominus bene vobis faciens vosque multiplicans, sic lætabitur subvertens atque disperdens* (2) : « Comme le Seigneur s'est réjoui en vous accrois- » sant et en vous faisant du bien, ainsi il se réjouira » en vous ravageant et en vous renversant de fond » en comble ». Mais voici une troisième menace qui met le comble aux maux des pécheurs : *Eò quod non servieris Domino Deo tuo in gaudio cordisque lætitiâ propter rerum omnium abundantiam, servies inimico tuo quem immittet tibi Dominus, in*

(1) *Lev.* XXVI. 23, 28, 29, 30. — (2) *Deut.* XXVIII. 63.

fame, et siti, et nuditate, et omni penuriâ; et ponet jugum ferreum super cervicem tuam donec te conterat (1) : « Puisque vous n'avez pas voulu ser-
» vir le Seigneur votre Dieu dans la joie et l'allé-
» gresse de votre cœur au milieu de l'abondance de
» toute sorte de biens, vous servirez à votre ennemi
» que le Seigneur enverra contre vous, dans la
» faim, dans la soif, dans la nudité, et dans une
» extrême disette; et cet ennemi cruel mettra sur
» vos épaules un joug de fer par lequel vous serez
» brisés ».

[Je veux] suivre l'Ecriture de mot à mot et de parole à parole : il ne faut point que l'homme parle, et je ne veux pas ici contrefaire la voix de Dieu ni imiter le tonnerre. Pour joindre ces trois passages, [réunissons] trois caractères. Dans le premier, la puissance méprisée; dans le second, la bonté aigrie par l'ingratitude; dans le troisième, la majesté et la souveraineté violées : et voici en trois mots les trois fondemens de la vengeance divine que le Saint-Esprit veut nous faire entendre. Vous vous êtes soulevés contre la puissance infinie, elle vous accablera. Vous avez méprisé la bonté, vous éprouverez les rigueurs. Vous n'avez pas voulu vivre sous un empire doux et légitime, vous serez assujettis à une dure et insupportable tyrannie.

PREMIER POINT.

Mais pour procéder avec ordre dans l'explication des paroles que j'ai rapportées, il les faut consi-

(1) *Deut.* XXVIII. 47, 48.

dérer dans leur suite. Voici la première qui se présente : *Quod si nec sic volueritis disciplinam;* « Que » si vous ne voulez pas vous soumettre à la disci- » pline ». Il leur met devant les yeux avant toutes choses la liberté du choix, qui leur est donnée ; parce que c'est cette liberté qui nous rend coupables, et dont le mauvais usage donne une prise terrible sur nous à la justice divine.

Pour entendre cette vérité, il faut savoir que Dieu, qui est par nature notre souverain, a voulu l'être aussi par notre choix. Il a cru qu'il manqueroit quelque chose à la gloire de son empire, s'il n'avoit des sujets volontaires ; et c'est pourquoi il a fait les créatures raisonnables et intelligentes, qui étant déjà à lui par leur naissance, fussent capables encore de s'engager à lui obéir par leur volonté, et de se soumettre à son empire par un consentement exprès. Cette vérité importante nous est magnifiquement exprimée dans le livre de Josué, où nous voyons que ce fidèle serviteur de Dieu ayant assemblé le peuple, leur dit ces paroles : « Si vous » n'êtes pas contens de servir le Seigneur, l'option » vous est déférée » : *Optio vobis datur* : « choisissez » aujourd'hui ce qu'il vous plaira, à quel maître » vous voulez servir, et déterminez à qui vous avez » résolu de vous soumettre » : *Eligite hodie quod placet, cui potissimum servire debeatis* (1). Et tout le peuple répondit : « A Dieu ne plaise que nous » quittions le Seigneur ; au contraire nous voulons » le servir, parce que c'est lui en effet qui est notre » Dieu ». Josué ne se contente pas de cette pre-

(1) *Jos.* XXIV. 15.

mière acceptation, et reprenant la parole, il dit au peuple : Prenez garde à quoi vous vous engagez ; « vous ne pourrez servir le Seigneur, ni subsister » devant sa face ; parce que Dieu est fort, saint et » jaloux, et il ne pardonnera pas vos crimes et vos » péchés » : *Non poteritis servire Domino : Deus enim sanctus et fortis æmulator est* (1). Et le peuple répartit : « Non, il ne sera pas comme vous le dites, » mais nous servirons le Seigneur et demeurerons » ses sujets ». Alors Josué leur dit : « Vous êtes donc » aujourd'hui témoins que vous choisissez vous-» mêmes le Seigneur pour être votre Dieu et le » servir : Oui, nous en sommes témoins (2) ».

Si j'entreprenois de raconter tout ce qui est à remarquer sur ces paroles, [il faudroit un] discours entier : mais [je me restreins à] ce qui importe à mon sujet. Vous jugez bien, Messieurs, que Dieu en nous laissant l'option ne renonce pas au droit qui lui est acquis. Il ne prétend pas nous décharger de l'obligation primitive que nous avons d'être à lui, ni nous déférer tellement le choix, que nous puissions sans révolte et sans injustice nous soustraire à son empire. Mais il veut que nous soyons aussi volontairement à lui que nous y sommes déjà de droit naturel, et que nous confirmions par un choix exprès notre dépendance nécessaire et inévitable. Pourquoi le veut-il ainsi ? Pour notre perfection et pour notre gloire. Celui à qui nous devons tout, veut pouvoir nous savoir gré de quelque chose : il veut nous donner un titre pour lui demander des récompenses. Que si nous refusons notre

(1) *Jos.* XXIV. 16, 18, 19, 20. — (2) *Ibid.* 22.

obéissance

obéissance, nous lui donnons un titre pour exiger des supplices.

J'entends ici les pécheurs qui disent secrètement dans leurs cœurs, qu'ils se passeroient aisément de cette liberté malheureuse qui les expose au péché et ensuite à la damnation. Je suis ici pour exposer les vérités éternelles, et non pour répondre à tous les murmures de ceux qui s'élèvent contre ces oracles ; et toutefois je dirai ce mot : O homme, qui que tu sois, qui te fâches de n'être pas une bête brute, à qui la lumière de ta raison et l'honneur de ta liberté est à charge, cesse de te plaindre de tes avantages, et d'accuser témérairement ton bienfaiteur. Si tu étois indépendant par nature, et que Dieu néanmoins exigeât de toi que tu te rendisses dépendant par ta volonté, peut-être aurois-tu raison de trouver ou l'obligation importune, ou la demande incivile. Mais puisque l'usage qu'il prétend de ta liberté, c'est [de travailler à ton bonheur en t'assujettissant à son empire]; ce qu'il exige est trop aisé, trop naturel et trop juste. On peut sans grand effort se donner à qui on est. Ce seroit peut-être quelque violence, s'il falloit sortir de notre état et nous transporter à un domaine étranger. Il ne s'agit que d'y demeurer et d'y consentir. Enfin quand Dieu exige que nous consentions à être ses sujets, il veut que nous consentions à être ce que nous sommes, et que nous accommodions notre volonté au fond même de notre essence. Rien n'est plus naturel, rien n'est moins pénible, à moins que la volonté ne soit entièrement dépravée.

Aussi faut-il avouer qu'elle l'est étrangement dans

tous les pécheurs. Car dès qu'ils ne veulent pas dépendre de Dieu, ils ne veulent donc plus être ce qu'ils sont. Ils combattent en eux-mêmes les premiers principes et le fondement de leur être. Ils corrompent leur propre droiture. Ils se rendent contraires à Dieu, et Dieu par conséquent leur devient contraire. Ils sont soumis à Dieu comme juge. Il les juge, parce qu'il connoît ce déréglement. Il les hait, parce que les règles de sa vérité répugnent à leur injustice.

Rien, disent-ils, n'est contraire à Dieu, rien ne lui répugne, rien ne l'offense, parce que rien ne lui nuit ni ne le trouble. Dites donc qu'il ne se fait rien au monde contre la raison : poussez jusque-là l'extravagance de votre sens dépravé. Votre bien vous est ôté, mais la raison subsiste toujours : si cette foible raison humaine, combien plus la divine et l'originale ? Il faut qu'elle subsiste éternelle et inviolable, afin que la justice soit exercée. *Et erit in tempore illo, visitabo super viros defixos in fæcibus suis, qui dicunt in cordibus suis : Non faciet bene Dominus et non faciet malè : et erit fortitudo eorum in direptionem* (1) : « En ce temps-là je visi» terai dans ma colère ceux qui sont enfoncés dans » leurs ordures, qui disent en leur cœur : Le Sei» gneur ne fera ni bien ni mal : et toutes leurs ri» chesses seront pillées ». *Videbitis quid sit inter justum et impium, inter servientem Domino et non servientem ei* (2) : « Vous verrez quelle différence il » y a entre le juste et l'impie, entre celui qui sert » Dieu et celui qui ne le sert point ».

(1) *Soph.* I. 12, 13. — (2) *Mal.* III. 18.

Il faut donc ici vous faire entendre à quoi nous engage notre liberté, et combien elle nous rend responsables de nos actions. Par cette liberté nous faisons la guerre à Dieu. Nous exerçons notre liberté par une audacieuse transgression de toutes ses lois : nous transgressons l'une et l'autre table. « Tu » adoreras le Seigneur ton Dieu (1) ». Où lui rendons-nous cette adoration? Se confesse-t-on seulement d'avoir manqué à ce devoir? Comme si ce premier de tous les préceptes n'étoit mis en tête du Décalogue que par honneur, et emportoit le moins d'obligation! Sanctifiez les fêtes. Croyez-vous en conscience avoir satisfait à l'intention de la loi par une messe qui dure moins d'une demi-heure, qui n'est jamais trop courte, où l'on est sans attention et sans respect même apparent? Le jour a vingt-quatre heures; et le reste devroit un peu participer à cette sanctification. Il me vient dans la pensée d'appliquer ici ce reproche : « Ce peuple » m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de » moi (2) ». Mais nous ne l'honorons pas même des lèvres. Je ne sais qui je blâmerai davantage, ou ceux qui ne l'honorent que des lèvres, ou ceux qui ne l'honorent pas même des lèvres; ou ceux qui ne composent que l'extérieur, ou ceux qui ne composent pas même l'extérieur. Si bien que les fêtes ne diffèrent des autres jours, sinon en ce que les profanations et les irrévérences y sont plus publiques, plus scandaleuses, plus universelles.

Et pour la seconde table qui regarde le prochain, nous attaquons tous les jours son honneur par nos

(1) *Deut.* VI. 13. — (2) *Isa.* XXIX. 13.

médisances, son repos par nos vexations, son bien par nos rapines, sa couche même par nos adultères. Disons après cela que nous ne marchons pas contre Dieu. Mais voici qu'il marche aussi directement contre nous. Voici Jésus qui descend de la nue pour détruire ses ennemis par le souffle de sa bouche, et les dissiper par la clarté de son avénement glorieux.

Le foible s'élève contre le fort, le fort accable le foible. Le fort a offert la paix au foible; le foible a voulu combattre : il n'y a qu'à voir qui l'emportera et à qui demeurera la victoire. Si résistant hautement à un souverain tel que Dieu, nous ne laissons pas toutefois que de vivre heureux, il s'ensuit que Dieu n'est plus Dieu; nous l'emportons contre lui, et sa volonté est vaincue par celle de la créature. Mais parce qu'elle est invincible, aucun ne peut être heureux que celui qui lui obéit; et il faut nécessairement que quiconque se soulève contre lui soit accablé par sa puissance.

C'est encore pour cette raison qu'il ajoute dans les paroles que j'explique : « Et je briserai votre » fière et indocile dureté ». Vous vous endurcissez contre Dieu, il s'endurcit contre vous; vous vous attachez contre lui, et lui s'attache contre vous; vous, en homme, de toute la force de votre cœur; lui, en Dieu, de toute la force du sien, s'il m'est permis de parler ainsi. Hélas! il n'y a point de proportion, et la partie n'est pas égale : mais vous avez voulu le premier vous mesurer avec lui. Vous avez le premier rompu les mesures; et vous avez rendu juste [le traitement que vous en avez éprouvé]. Vous persévérez, et il persévère. Vous persévérez à

retenir ce bien mal acquis, et je vois toujours dans vos coffres, dit le saint prophète (1), cette flamme dévorante, ce trésor d'iniquité, ce bien mal acquis qui renversera peut-être votre maison, et sans doute donnera la mort à votre ame. Persévérance humaine, opiniâtre, ah! Dieu vous opposera une persévérance divine, une fermeté immuable, un décret fixe et irrévocable, une résolution éternelle. [Ils sont] incorrigibles : de là il les aura en exécration, parce que les regardant comme incorrigibles, il frappera sans pitié et n'écoutera plus les gémissemens. [Ils ressentiront] une haine, une aversion du cœur de Dieu.

Rentrez donc, pécheurs, en vous-mêmes, et regardez dans vos crimes ce que vous méritez que Dieu fasse de vous par sa vengeance. [Rien n'a pu vous toucher; tous les efforts] (*) de la bonté de Dieu ont été vains. [Elle prenoit plaisir à vous faire du bien, et vous, vous n'en avez trouvé qu'à l'outrager]. Peut-elle souffrir [une si noire ingratitude]? Ecoutez cette bonté méprisée, et voyez comme elle vous parle.

SECOND POINT.

Encore qu'un Dieu irrité ne paroisse jamais aux hommes qu'avec un appareil étonnant, toutefois il n'est jamais plus terrible qu'en l'état où je dois le représenter, non point, comme on pourroit croire, porté sur un nuage enflammé, ou sur un tourbillon

(1) *Mich.* VI. 10.

(*) On trouve ici dans le manuscrit cette note : *Un mot de la bonté de Dieu.* Nous avons tâché de suppléer par les paroles qui sont entre deux crochets, ce que l'auteur avoit intention d'ajouter. *Edit. de Déforis.*

foudroyant, [avec une voix] toujours menaçante, toujours foudroyante, et jetant de ses yeux un feu dévorant; mais armé de ses bienfaits et assis sur un trône de grâce. *Nolite contristare spiritum sanctum Dei in quo signati estis* (1) : « N'attristez point l'Es» prit saint de Dieu dont vous avez été marqués » comme d'un sceau ». Il se réjouit en faisant du bien, on l'afflige quand on le refuse. [Ce qui peut] affliger et contrister l'Esprit de Dieu, [c'est] non tant l'outrage qui est fait à sa sainteté, que la violence que souffre son amour méprisé et sa bonne volonté frustrée par notre opiniâtre résistance. C'est là, dit le saint apôtre, ce qui afflige le Saint-Esprit, c'est-à-dire l'amour de Dieu agissant en nous pour gagner nos cœurs. Dieu est irrité contre les démons; mais comme il ne demande plus leur affection, il n'est plus affligé ni contristé par leur désobéissance. C'est à un cœur chrétien qu'il veut faire sentir ses tendresses : [il doit y] trouver la correspondance. De là naît le rebut qui l'afflige et qui le contriste, un dégoût des ingrats qui lui sont à charge.

Sicut lætatus est Dominus bene vobis faciens vosque multiplicans, sic lætabitur subvertens atque disperdens (2) : « Comme le Seigneur s'est réjoui en vous » faisant du bien, ainsi il se réjouira en vous rava» geant et en vous renversant de fond en comble ». L'amour rebuté, l'amour dédaigné, l'amour outragé par le plus injurieux mépris, l'amour épuisé par l'excès de son abondance fait tarir la source des grâces et ouvre celle des vengeances. Rien de plus furieux qu'un amour méprisé et outragé. Dieu a

(1) *Ephes.* IV. 30. — (2) *Deut.* XXVIII. 63.

suivi, en nous bénissant, sa nature bienfaisante; mais nous l'avons contristé, mais nous avons affligé son Saint-Esprit; nous avons changé la joie de bien faire en une joie de punir; et il est juste qu'il répare la tristesse que nous avons causée à l'Esprit de grâce, par une joie efficace, par un triomphe de son cœur, par un zèle de sa justice à punir nos ingratitudes, justice du nouveau Testament qui s'applique par le sang, par la bonté même et par les grâces infinies d'un Dieu rédempteur.

Ecce Agnus Dei (1) : « Voici l'Agneau de Dieu ». *Jam enim securis ad radicem posita est* (2) : « La » coignée est déjà mise à la racine ». La colère approche toujours avec la grâce; la coignée s'applique toujours par le bienfait même; et si la sainte inspiration ne nous vivifie, elle nous tue. Car d'où pensez-vous que sortent les flammes qui dévorent les chrétiens ingrats? De ses autels, de ses sacremens, de ses plaies, de ce côté ouvert sur la croix pour nous être une source d'amour infini. C'est de là que sortira l'indignation de la juste fureur, et d'autant plus implacable qu'elle aura été détrempée dans la source même des grâces. Car il est juste et très-juste que tout, et les grâces mêmes, tournent à mal à un cœur ingrat. O poids des grâces rejetées! poids des bienfaits méprisés! [Au contraire] tout tourne à bien à ceux qui aiment, même les péchés, dit saint Augustin (3), qui les abaissent, qui les humilient, qui les encouragent.

A facie iræ columbæ (4) : [Mettez-nous à cou-

(1) *Joan.* I. 36. — (2) *Matth.* III. 10. — (3) *De Corrept. et Grat. n.* 24, *tom.* X, *col.* 763. — (4) *Jerem.* XXV. 38.

vert] « de la face irritée de la colombe ». *Operite nos à facie.... Agni* (1) : « Cachez-nous de devant la » face de l'Agneau ». Ce n'est pas tant la face du Père irrité; c'est la face de cette colombe tendre et bienfaisante qui a gémi tant de fois pour eux, de cet Agneau qui s'est immolé pour eux. La croix, la rédemption aggrave la damnation et accumule les crimes; elle y met le comble. *Sol obscurabitur et luna non dabit lumen suum, et stellæ cadent de cœlo, et virtutes cœlorum commovebuntur; et tunc parebit signum Filii hominis. Et tunc plangent omnes tribus terræ, et videbunt Filium hominis venientem in nubibus cœli cum virtute multâ et majestate* (2) : « Le soleil s'obscurcira et la lune ne » donnera plus sa lumière : les étoiles tomberont » du ciel, et les puissances des cieux seront ébran- » lées. Mais alors le signe du Fils de l'homme » paroîtra dans le ciel, et tous les peuples de la » terre seront dans les pleurs et dans les gémis- » semens, et ils verront le Fils de l'homme qui » viendra sur les nuées du ciel avec une grande » puissance et une grande majesté ».

Méditons attentivement quelle prise nous donnons sur nous à la justice de Dieu par le mépris outrageux de ses bontés infinies. Qui donne, a droit d'exiger : il exige des reconnoissances: s'il ne trouve pas des reconnoissances, il exigera des supplices : il ne perd pas ses droits. Les grâces que vous méprisez préparent une éternité bienheureuse. « La » grâce, dit le Sauveur, est une fontaine d'eau jail- » lissante » : *Fons aquæ salientis* (3). Quand donc

(1) *Apoc.* VI. 16. — (2) *Matth.* XXIV. 29, 30. — (3) *Joan.* IV. 14.

vous êtes touchés, quand vous ressentez quelquefois un certain mépris de cette pompe du monde qui s'évanouit, « de sa figure qui passe (1) », de ses fleurs qui se flétrissent du matin au soir; quand, dégoûté de vous-même et de votre vie déréglée, vous regardez avec complaisance les chastes attraits de la vertu; [vous vous écriez dans l'amertume de votre cœur]: O chasteté! ô modestie! ô pudeur passée! ô tendresse de conscience qui ne pouvoit souffrir aucun crime! O sainte timidité, gardienne de l'innocence! Mais ô force à faillir! ô hardiesse pour s'excuser! ô lâche abandon d'un cœur corrompu et livré à ses désirs! Que veut le Seigneur votre Dieu, sinon que vous vous attachiez fortement à lui, et qu'en vous y attachant vous viviez heureux? C'est pour cela que Jésus-Christ est venu au monde « plein de grâce et de vérité (2) ». C'est pour cela qu'il nous a donné tant de saintes instructions, qu'il ne cesse de renouveler par la bouche de ses ministres. C'est pour cela qu'il a rempli tous ses sacremens d'une influence de vie, afin qu'y participant nous vivions. Si nous savons profiter de tous ces bienfaits, nous acquerrons par sa grâce un droit éternel sur lui-même pour le posséder en paix. Que si nous les méprisons, qui ne voit que nous lui donnons réciproquement un titre très-juste pour nous châtier par des supplices autant inouis que ses bontés étoient extraordinaires? « Comme le Seigneur » s'est réjoui en vous faisant du bien, ainsi il se » réjouira en vous ravageant et en vous renversant » de fond en comble » : *Sicut lætatus est Dominus*

(1) *I. Cor.* VII. 31. — (2) *Joan.* I. 14.

bene vobis faciens, vosque multiplicans; sic lætabitur subvertens atque disperdens.

Et en effet il est juste qu'il mesure sa colère à ses bontés et à nos ingratitudes, et que sa fureur implacable perce d'autant de traits un cœur infidèle, que son amour bienfaisant avoit employé d'attraits pour le gagner. C'est pourquoi il ne faut pas se persuader que les grâces de Dieu périssent : non, mes Frères, ne le pensons pas. Ces grâces que nous rejetons, Dieu les rappelle à lui-même; Dieu les ramasse en son sein, où sa justice les change en traits pénétrans dont les ingrats seront percés. Ils connoîtront, les misérables, ce que c'est que d'abuser des bontés d'un Dieu, de forcer son inclination bienfaisante, de le contraindre à devenir cruel et inexorable, lui qui ne vouloit être que libéral et bienfaisant. Dieu ne cessera de les frapper de cette main souveraine et victorieuse dont ils ont injurieusement refusé les dons; et ses coups redoublés sans fin leur seront d'éternels reproches de ses grâces méprisées. Ainsi toujours vivans et toujours mourans, immortels pour leurs peines, trop forts pour mourir, trop foibles pour supporter; ils gémiront éternellement sur des lits de flammes, outrés de furieuses et irrémédiables douleurs. Et poussant parmi des blasphêmes exécrables mille plaintes désespérées, ils porteront à jamais le poids infini de tous les sacremens profanés, de toutes les grâces rejetées; non moins pressés, non moins accablés des miséricordes de Dieu, que de l'excès intolérable de ses vengeances.

Tremblez donc, tremblez, chrétiens, parmi ces

grâces immenses, parmi ces bienfaits infinis qui vous environnent. Les saintes prédications sont un poids terrible : les saints sacremens, les inspirations, les exemples bons et mauvais qui nous avertissent chacun à leur manière, le silence même d'un Dieu, sa patience, sa longanimité, son attente; ô le poids terrible ! Tous les mouvemens de la grâce sont d'un poids terrible pour nous. Il n'y a rien à négliger dans notre vie. Notre destinée, notre état, notre vocation ne souffrent rien de médiocre. Tout nous sert ou nous nuit infiniment. Chaque moment de notre vie, chaque respiration, chaque battement de notre pouls, si je puis parler de la sorte, chaque éclair de notre pensée a des suites éternelles. L'éternité d'un côté, et l'éternité de l'autre. Si vous suivez fidèlement l'instinct de la grâce, l'éternité bienheureuse y est attachée. Si vous manquez à la grâce, une autre éternité vous attend, et vous méritez un mal éternel, pour avoir perdu volontairement un bien qui le pouvoit être.

TROISIÈME POINT.

Il reste à considérer la troisième peine dont Dieu menace son peuple rebelle, laquelle il a plu au Saint-Esprit de nous exprimer en ces paroles que je répète encore une fois : « Puisque vous n'avez » pas voulu servir le Seigneur votre Dieu dans la » joie et l'allégresse de votre cœur, au milieu de » l'abondance de toutes sortes de biens; vous servi- » rez à votre ennemi que le Seigneur enverra contre » vous, dans la faim, dans la soif, dans la nudité, » et dans un extrême besoin de toutes choses; et cet

» ennemi mettra sur vos épaules un joug de fer par » lequel vous serez brisés (1) ». C'est-à-dire, comme nous l'avons déjà expliqué, vous n'avez pas voulu vivre sous un empire doux et légitime ; vous serez justement soumis à une dure et insupportable tyrannie.

Deux conditions de l'empire de Dieu nous sont ici exprimées : il n'y en a point de plus légitime, il n'y en a point de plus doux. Vous n'avez pas voulu servir Dieu votre Seigneur ; et certes il n'y a point de Seigneur dont le droit soit mieux établi, ni le titre plus légitime. Il nous a faits, il nous a rachetés : nous sommes par la création l'œuvre de ses mains, par la rédemption le prix de son sang ; par la création ses sujets, par la rédemption ses enfans. Nous sommes son bien, nous portons sa marque, créés à sa ressemblance, scellés de son Saint-Esprit ; et nous ne pouvons le désavouer sans que le fond de notre être ne nous désavoue, ni enfin le renoncer sans renoncer à nous-mêmes.

Si cet empire est le plus légitime, il est aussi le plus naturel : étant le plus naturel, il est par conséquent aussi le plus doux. Ce n'est donc pas sans raison que la joie du cœur est promise à ceux qui servent le Seigneur leur Dieu. Car celui-là est content qui est dans l'état que la nature demande. La joie se trouve donc nécessairement dans le service de Dieu ; l'abondance y est aussi et la plénitude. Nul ne sait mieux ce qui nous est propre que celui qui nous a faits. Nul ne peut mieux nous le donner,

(1) *Deut.* XXVIII. 47, 48.

puisqu'il a tout en sa main. Nul ne le veut plus sincèrement, puisque rien ne convient mieux à celui qui a commencé l'ouvrage en nous donnant l'être, que d'y mettre la dernière main en nous donnant la félicité et le repos. Telle est la condition de la créature sous l'empire de son Dieu : elle est riche, elle est contente, elle est heureuse. Dieu, qui n'a besoin de rien pour lui-même, ne veut régner sur nous que pour notre bien, ni nous posséder que pour nous faire posséder en lui toutes choses.

Donc, ô créatures rebelles, ô pécheurs qui vous soulevez contre Dieu, faites maintenant votre sentence. Dites, Messieurs, ce que méritent ceux qui refusent de se soumettre à un gouvernement si avantageux et si équitable. Hélas! que méritent-ils, sinon de trouver au lieu d'un joug agréable, un joug de fer ; au lieu d'un seigneur légitime, un usurpateur violent ; au lieu d'une puissance bienfaisante et amie, un ennemi insolent et outrageux ; au lieu d'un père, un tyran ; au lieu de la joie des enfans, la contrainte et la terreur des esclaves ; au lieu de l'allégresse et de l'abondance, la faim, la soif et la nudité, et une extrême disette.

Il faut vous dire quel est cet ennemi que Dieu enverra contre vous. Celui qui s'est déclaré l'ennemi de Dieu, qui ne pouvant rien contre lui, se venge contre son image, et la déchirant la déshonore, remplissant son esprit envieux d'une vaine imagination de vengeance ; c'est Satan avec ses anges. Esprits noirs, esprits ténébreux, esprits furieux et désespérés ; [qui affectent un] faste insolent, au

lieu de leur grandeur naturelle ; [qui emploient] des finesses malicieuses, au lieu d'une sagesse céleste ; [qui ne respirent que] la haine, la dissention et l'envie, au lieu de la charité et de la société fraternelle ; [qui] sont devenus superbes, trompeurs et jaloux ; qui s'étant perdus sans espérance et abîmés sans ressource, ne sont plus désormais capables que de cette noire et maligne joie qui revient à des méchans d'avoir des complices, à des envieux d'avoir des compagnons, à des superbes renversés d'entraîner avec soi les autres. C'est cette rage, c'est cette fureur de Satan et de ses anges que le prophète Ezéchiel nous représente sous le nom et sous la figure de Pharaon, roi d'Egypte. Spectacle épouvantable ! Autour de lui sont des morts qu'il a percés par de cruelles blessures. Là gît Assur, dit le prophète, avec toute sa multitude : là est tombé Elam et tout le peuple qui le suivoit : là Mosoch et Thubal, et leurs princes et leurs capitaines, et tous les autres qui sont nommés ; nombre innombrable, troupe infinie, multitude immense : ils sont autour renversés par terre, nageant dans leur sang. Pharaon est au milieu, qui repaît ses yeux de la vue d'un si grand carnage, et qui se console de sa perte et de la ruine des siens : Pharaon avec son armée, Satan avec ses anges : *Vidit eos Pharao, et consolatus est super universâ multitudine suâ quæ interfecta est gladio : Pharao et omnis exercitus ejus* (1). Enfin, semblent-ils dire, nous ne serons pas les seuls misérables. Dieu a voulu des supplices : en voilà assez ; voilà assez de sang, assez de carnage.

(1) *Ezech.* XXXII. 22, 24, 26, 31.

On a voulu nous égaler les hommes : les voilà enfin nos égaux dans les tourmens : cette égalité leur plaît. Ils savent que les hommes les doivent juger : quelle rage pour ces superbes ! Mais avant ce jour, disent-ils, combien en mourra-t-il de notre main ! Ah ! que nous allons faire de siéges vacans, et qu'il y en aura parmi les criminels de ceux qui pouvoient s'asseoir parmi les juges !

Mais que fais-je, mes Frères, de profaner si long-temps et ma bouche et vos oreilles en faisant parler ces blasphémateurs ! C'est assez de vous avoir découvert leur haine. Elle est telle, remarquez ceci et étonnez-vous de cet excès, elle est telle cette haine qu'ils ont contre nous, qu'ils se plaisent non-seulement à désoler, mais encore à souiller notre ame, à la dégrader. Oui, ils aiment encore mieux nous corrompre que nous tourmenter, nous ôter l'innocence que le repos, et nous rendre méchans que nous rendre malheureux : si bien que quand ces victorieux cruels se sont rendus les maîtres d'une ame, ils y entrent avec furie, ils la pillent, ils la ravagent, ils la violent. O ame blanchie au sang de l'Agneau, ame qui étoit sortie des eaux du baptême si pure, si pudique et si virginale ! Ces corrupteurs la violent, non tant pour se satisfaire que pour la déshonorer et la ravilir. Ils la portent à s'abandonner à eux ; ils la souillent et puis ils la méprisent : [ils la traitent comme ces] femmes qui deviennent le mépris de ceux à qui elles se sont lâchement et indignement prostituées.

Souvenez-vous de votre baptême. [Il a] détruit la puissance des ténèbres. [Rappelez-vous ces]

exorcismes [qui ont été employés pour chasser Satan de votre ame. Retire-toi, lui a-t-on dit,] « Maudit, damné » : *Maledicte, damnate.* [Il a été forcé de céder à] l'empire de l'Eglise [qui lui a ordonné] de « faire place au Dieu vivant et véri- » table » : *Da locum Deo vero et vivo* (1). [Alors vous avez pour toujours] renoncé à son empire. Chaque empire a ses pompes et ses ouvrages. Les pompes [doivent être] distinguées des œuvres. Les pompes du diable [sont] tout ce qui corrompt la modestie ; tout ce qui remplit l'esprit de fausses grandeurs ; tout ce qui étale la gloire et la vanité ; tout ce qui veut plaire et attirer les regards ; tout ce qui enchante les yeux ; tout ce qui sert à l'ostentation et au triomphe de la vanité du monde ; tout ce qui fait paroître grand ce qui ne l'est pas, et élève une autre grandeur que celle de Dieu. Maintenant il n'y a plus de pompe du monde : les spectacles sont devenus honnêtes, parce qu'on a ôté les excès grossiers, [pour insinuer plus sûrement dans les cœurs, le poison] le plus délicat et le plus dangereux. On ne connoît plus de luxe. A la simplicité de cet habit blanc dont tu as été revêtu, [tu substitues des ornemens tout profanes]? ah ! tu reprends les marques et les enseignes du monde. Il faut retrancher du baptême cette cérémonie si sainte, si ancienne, si apostolique.

Les œuvres, c'est l'iniquité. « L'œuvre des esprits » de ténèbres, c'est de renverser l'homme » : *Operatio eorum est hominis eversio* (2). [Tu y contribues] toi, qui corromps les principes de la religion

(1) *Rituel.* — (2) *Tert. Apol. n.* 22.

et

et de la crainte de Dieu par ces dangereuses railleries : [toi qui nous] affranchis [de l'humble soumission aux objets de la foi, comme d'une] crédulité vaine : [toi, qui] fortifies la pudeur contre la crainte du crime : [toi, qui envenimes] ces reproches qui allument le feu de la vengeance : [Vous y concourez] vous, qui n'étalez pas seulement avec vanité et ostentation, mais qui armez, pour ainsi dire, cette beauté corruptrice de l'innocence.

Ils nous dominent [ces esprits de malice] par les passions d'attache. L'avarice [fait qu'] on ne distingue plus ce bien mal acquis, confondu avec votre patrimoine. L'ambition, fatiguée des longueurs, [prend] les voies abrégées, et qui sont le plus souvent criminelles. L'impudicité, ah ! qu'ils la poussent loin ! Et dans cet esprit [de libertinage on reconnoît] une force étrangère.

Ainsi nous avons relevé ce trône abattu, et redressé cet empire d'iniquité, corrompu le baptême, effacé la croix de Jésus imprimée sur notre front, rejeté cette onction sainte, cette onction royale qui nous avoit faits des rois, des christs et des oints de Dieu; [profané] le corps et le sang de Jésus-Christ; nous peut-être, l'ordre et le sacerdoce. Enfin tous les mystères du christianisme sont devenus le jouet des démons. Nul christianisme en nos mœurs.

[Aussi] « le Seigneur enverra-t-il Satan contre » nous », revêtu de tous les droits de Dieu contre les pécheurs : *Quem immittet tibi Dominus* (1). Dieu

(1) *Deut.* XXVIII. 48.

l'établit notre souverain; il le met en sa place; il lui donne, pour ainsi dire, toute sa puissance. Etranger, qui nous tirera de notre patrie; usurpateur, qui ne fera que ravager; esclave révolté, qui ne donnera point de bornes à son insolence. « Nous » étions nés pour être rois » : *Fecisti nos Deo nostro reges et sacerdotes* (1); [et nous préférons d'être assujettis au tyran le plus impitoyable].

Revenez, Jérémie, renouvelez vos gémissemens. O saint prophète de Dieu, seul capable d'égaler les lamentations aux calamités, venez déplorer encore une fois le sanctuaire souillé, la maison de Dieu profanée? *Hæreditas nostra versa est ad alienos; domus nostræ ad extraneos :* « Notre héritage est » passé à ceux d'un autre pays, et nos maisons à » des étrangers ». *Serv idominati sunt nostrí :* « Des » esclaves nous ont dominés ». *Cecidit corona capitis nostri : væ nobis quia peccavimus* (2)! « La » couronne est tombée de notre tête : malheur à » nous, parce que nous avons péché »! *Aperuerunt super te os suum omnes inimici tui : sibilaverunt et fremuerunt dentibus suis, et dixerunt : Devorabimus : en ista est dies quam expectabamus; invenimus, vidimus* (3) : « Tous vos ennemis ont ouvert » la bouche contre vous; ils ont sifflé, ils ont grincé » les dents, et ils ont dit : Nous les dévorerons : » voici le jour que nous attendions; nous l'avons » trouvé, nous l avons vu ». *Fecit Dominus quæ cogitavit : ..... lætificavit super te inimicum et exaltavit cornu hostium tuorum* (4) : « Le Seigneur a fait

(1) *Apoc.* v. 10. — (2) *Thren.* v. 2, 8, 16. — (3) *Ibid.* II. 16. — (4) *Ibid.* 17.

» ce qu'il avoit résolu; il vous a rendu la joie de » vos ennemis, et il a relevé la force de ceux qui » vous haïssoient ».

Nous ne rougirons pas de porter des fers, nous que Jésus-Christ a fait rois! Nous jetons aux pieds de Satan la couronne que le Sauveur a mise sur nos têtes. *Væ nobis, quia peccavimus :* « Malheur » à nous, parce que nous avons péché ». Disons-le du moins du fond de nos cœurs ce *Væ*, ce Malheur à nous. Renouvelons les vœux de notre baptême : je renonce [à Satan, à ses pompes et à ses œuvres]. [Femme mondaine, consentez à] plutôt choquer, que de plaire trop; [d'être] plutôt méprisée, que vaine et superbe; plutôt seule et abandonnée, que trop chérie et trop poursuivie. Où est l'eau pour nous baptiser? Ah! plongeons-nous dans l'eau de la pénitence, dans ce baptême de larmes, dans ce baptême de sang, dans ce baptême laborieux. Plongeons-nous-y, n'en sortons jamais, jusqu'à ce que Jésus nous appelle [à sa gloire], où nous conduise, etc.

I.er SERMON

POUR

LE II.e DIMANCHE DE L'AVENT,

PRÊCHÉ A METZ,

SUR JÉSUS-CHRIST COMME OBJET DE SCANDALE.

Caractères du Messie promis, opposés à ceux que les Juifs charnels s'étoient figurés. Jésus-Christ les réunit tous en sa personne.

Cœci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, surdi audiunt, mortui resurgunt, pauperes evangelizantur : et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me.

Les aveugles reçoivent la vue, les sourds entendent, les estropiés marchent, les lépreux sont nettoyés, et les morts revivent; l'Evangile est annoncé aux pauvres : et bienheureux est celui qui n'est point scandalisé en moi. Matth. XI. 5, 6.

Si vous voyez aujourd'hui que saint Jean-Baptiste envoie ses disciples à notre Sauveur pour lui demander quel il est, ne vous persuadez pas pour cela que l'Elie du nouveau Testament et le grand précurseur du Messie ait ignoré le Seigneur auquel il venoit préparer les voies. Je sais qu'il y a eu quelques personnes très-doctes, et entre autres le

grave Tertullien (1), qui ont cru que dans le temps que saint Jean-Baptiste fit faire cette question au Sauveur, la lumière prophétique qui l'avoit jusqu'alors éclairé, avoit été éteinte en son ame; mais je ne craindrai point de vous dire, avec le respect que je dois aux auteurs de ce sentiment, qu'il n'y a aucune vraisemblance dans cette pensée. « Abra-» ham a vu le jour de notre Seigneur; Isaïe a vu sa » gloire et nous en a parlé », nous dit l'évangéliste saint Jean (2); tous les prophètes l'ont connu en esprit; et le plus grand des prophètes l'aura ignoré? Celui qui a été envoyé pour rendre témoignage de la lumière, aura été lui-même dans les ténèbres? Et après avoir tant de fois désigné au peuple cet agneau de Dieu qui purge les péchés du monde, après avoir vu le Saint-Esprit descendre sur lui, lorsqu'il voulut être baptisé de sa main; tout d'un coup il aura oublié ce qu'il a fait connoître à tant de personnes? Vous voyez bien, fidèles, que cela n'a aucune apparence.

Mais pourquoi donc, direz-vous, pourquoi lui envoyer ses disciples pour s'informer de lui s'il est vrai qu'il soit le Messie? Qui interroge, il cherche; qui cherche, il ignore. S'il connoissoit quel étoit Jésus-Christ, quelle raison peut-il avoir de lui faire ainsi demander? Ne craignoit-il pas que son doute ébranlât la foi de plusieurs, et diminuât beaucoup de l'autorité du témoignage certain qu'il a si souvent rendu au Sauveur? C'est tout ce qu'on nous peut opposer. Mais cette objection ne m'étonne pas: au contraire ce qu'on m'oppose, je veux le tirer à

(1) *Adv. Marcion. lib.* IV. — (2) *Joan.* VIII. 56. XII. 41.

mon avantage. Je dis qu'il interroge, parce qu'il sait; il demande au Sauveur Jésus quel il est, parce qu'il connoît très-bien quel il est. Comment cela, direz-vous? C'est ici, chrétiens, la vraie explication de notre évangile, et le fondement nécessaire de tout ce discours. Saint Jean, qui connoissoit le Sauveur qu'il avoit prêché tant de fois, savoit bien qu'il n'appartenoit qu'à lui seul de dire quel il étoit, et de se manifester aux hommes, desquels il venoit être le précepteur. C'est pourquoi il lui envoie ses disciples, afin qu'ils soient instruits par lui-même touchant sa venue que lui seul étoit capable de nous déclarer. Ainsi n'appréhendez pas, chrétiens, qu'il détruise le témoignage qu'il a donné de notre Seigneur; car lui faisant demander à lui-même ce qu'il faut croire de sa personne, il fait bien voir qu'il reconnoît en lui une autorité infaillible, et qu'il ne lui envoie ses disciples que pour être formés de sa main et enseignés de sa propre bouche. Ne pouvant plus annoncer sa venue aux hommes, parce qu'il étoit retenu aux prisons d'Hérode, il prie notre Seigneur de se faire connoître lui-même; et lui faisant faire cette ambassade, en présence de tout le peuple, il a dessein de tirer de lui quelque instruction mémorable pour les spectateurs, qui s'imaginoient le Messie tout autre qu'il ne devoit être.

En effet il ne fut point trompé. Jésus, qui connoissoit sa pensée, et qui vouloit récompenser son humilité, fait voir à ses disciples les effets de sa puissance infinie. Il guérit devant eux tous les malades qui se présentèrent; il leur découvre son cœur; il leur donne des avis importans pour connoître par-

faitement le secret de Dieu, et détruire une fausse idée du Messie, qui avoit préoccupé les Juifs trop charnels : et sachant que son bien-aimé précurseur ne pouvoit avoir de plus grande joie que d'apprendre la gloire de son bon maître, il commande aux envoyés de saint Jean de lui en rapporter les nouvelles, lui voulant donner cette consolation dans une captivité qu'il souffroit pour l'amour de lui. « Allez-vous-en, dit-il, rapporter à Jean les mer- » veilles que vous avez vues »; dites-lui que « les » sourds entendent, que les aveugles reçoivent la » vue, que la vie est rendue aux morts, que l'Evan- » gile est annoncé aux pauvres, et qu'heureux est » celui qui n'est point scandalisé en moi ». Comme s'il eût dit : Les Juifs, trompés par l'écorce de la lettre et par les sentimens de la chair, attendent le Messie comme un puissant roi, qui se mettant à la tête de grandes armées, subjuguera tous leurs ennemis, et qui se fera reconnoître par l'éclat d'une pompe mondaine, et par une magnificence royale. Mais Jean, instruit des secrets de Dieu, sait qu'il doit être manifesté par des marques bien plus augustes, encore que selon le monde elles aient beaucoup moins d'apparent. Allez-vous-en donc, et lui racontez les guérisons admirables que vous avez vues de vos propres yeux. Dites-lui que l'auteur de tant de miracles ne dédaigne pas de converser parmi les pauvres; au contraire qu'il les assemble près de sa personne pour les entretenir familièrement des mystères du royaume de Dieu et des vérités éternelles : et toutefois que nonobstant, et le pouvoir par lequel je fais de si grandes choses, et l'incroya-

ble douceur par laquelle je condescends à l'infirmité des plus pauvres et des plus abjects, bienheureux est celui à qui je ne donne point de scandale. Dites ceci à Jean; à ces marques il connoîtra bien qui je suis.

Tel est le sens de tout ce discours, très-court en apparence et très-simple, mais plein d'un si grand sens et de tant de remarques illustres tirées des prophéties anciennes qui parlent de la grandeur du Messie, que toute l'éloquence humaine ne suffiroit pas à vous en étaler les richesses. Toutefois j'ose entreprendre, fidèles, avec l'assistance divine, d'en découvrir aujourd'hui les secrets selon la mesure qui m'est donnée. Je suivrai pas à pas le texte de mon Evangile; conférant les paroles de notre Sauveur avec les actions de sa vie et les prédictions des prophètes, dont nous avons ici un tissu. Nous admirerons tous ensemble la profonde conduite de Dieu dans la manifestation de son Fils. Mais pour y procéder avec ordre, réduisons tout cet entretien à trois chefs tirés des propres paroles du Fils de Dieu. Je remarque trois choses dans son discours, qu'il guérit les malades, qu'il catéchise les pauvres, qu'il scandalise les infidèles. Dans ses miracles, je vois sa bonté, en ce qu'il a pitié de nos maux : dans ses instructions, je vois sa simplicité, en ce qu'il ne lie de société qu'avec les plus pauvres : enfin dans le scandale qu'il donne, je vois les furieuses oppositions que l'on fera à sa salutaire doctrine.

Viens, ô Juif incrédule, viens considérer le Messie; viens le reconnoître par les vraies marques que t'ont données tes propres prophètes. Tu crois qu'il ma-

nifestera son pouvoir, établissant en la terre un puissant empire auquel il joindra toutes les nations, ou par la réputation de sa grandeur, ou par ses armes victorieuses. Sache que sa puissance n'éclatera que par sa bonté, et par la tendre compassion qu'il aura de nos maladies. Tu te le représentes au milieu d'une cour superbe, environné de gloire et de majesté : apprends que sa simplicité ne lui permettra pas d'avoir d'autre compagnie que celle des pauvres. Enfin tu t'imagines voir couler sa vie dans un cours continuel de prospérités ; au lieu qu'elle ne sera pas un seul moment sans être injustement traversée. En un mot le Messie promis par les oracles divins, doit être un homme infiniment miséricordieux, dont le cœur s'attendrira à l'aspect des misères de notre nature, qui recevra les pauvres en sa plus intime familiarité, et épandra sur eux les trésors de sa sagesse incompréhensible, en les catéchisant avec une affection paternelle ; qui, nonobstant son inclination libérale, et la candeur de sa vie innocente, et sa naïve simplicité, recevra mille malédictions des hommes ingrats, sans que pour cela il cesse de leur bien faire. Voilà quel devoit être le Sauveur du monde. O Dieu, qu'il est bien autre que les Juifs ne se l'imaginent ! S'il fût venu avec une pompe royale, les pauvres n'auroient pas osé approcher de lui, ni même le regarder : tout le monde lui eût fait la cour, bien loin de le charger d'imprécations. C'est pourquoi étant venu pour souffrir, il a pris une condition d'esclave : étant venu pour les pauvres, il a voulu naître pauvre, afin de pouvoir être familier avec eux. C'est le vé-

ritable portrait du Messie notre unique libérateur, tel qu'il nous est désigné par les prophéties, tel qu'il nous est montré dans son Evangile. Considérons en détail, chrétiens, cet adorable tableau. Mais admirons avant toutes choses le premier trait de cette salutaire peinture que notre évangéliste nous a tracée; et voyons paroître la toute-puissance du Sauveur Jésus par le remède qu'il apporte à nos maladies. C'est le premier point de mon discours.

PREMIER POINT.

POURROIS-JE bien vous dire, fidèles, combien de pauvres malades et combien de sortes de maladies a guéri notre miséricordieux médecin ? Vous eussiez vu tous les jours à ses pieds les aveugles, les sourds, les fébricitans, les paralytiques, les possédés, en un mot et enfin tous les autres infirmes, qui connoissant sa grande bonté, voyoient que c'étoit assez de lui exposer leurs misères pour obtenir de lui du soulagement. Encore ce médecin charitable leur épargnoit souvent la peine de le chercher; lui-même il parcouroit la Judée, et comme dit l'apôtre saint Pierre, « il passoit bienfaisant et guérissant tous les » oppressés » : *Pertransiit benefaciendo, et sanando omnes oppressos à diabolo* (1). Dieu éternel! les aimables paroles, et qu'elles sont bien dignes de mon Sauveur! La folle éloquence du siècle, quand elle veut élever quelque généreux conquérant, dit « qu'il » a parcouru les provinces, moins par ses pas que » par ses victoires » : *Non tam passibus quàm victo-*

(1) *Act.* x. 38.

riis peragravit (*). Les panégyriques sont pleins de ces sortes d'exagérations. Et qu'est-ce à dire, parcourir les provinces par les victoires? N'est-ce pas porter partout le carnage, la désolation et la pillerie? Telles sont les suites de nos victoires.

Ah! que mon Sauveur a parcouru la Judée d'une manière bien plus admirable! Je puis dire véritablement qu'il l'a parcourue, moins par ses pas que par ses bienfaits : *Pertransiit benefaciendo*. Il alloit de tous côtés visitant ses malades, distribuant partout un baume céleste, je veux dire une miraculeuse vertu qui sortoit de son divin corps, devant laquelle on voyoit disparoître les fièvres les plus mortelles et les maladies les plus incurables : *Pertransiit benefaciendo*. Et ce n'étoit pas seulement les lieux où il arrêtoit quelque temps, qui se trouvoient mieux de sa présence. Il rendoit remarquables les endroits dans lesquels il passoit, par la profusion de ses grâces. En cette bourgade il n'y a plus d'aveugles ni d'estropiés : sans doute, disoit-on, le bienfaisant Jésus a passé par-là : *Pertransiit*. Et en effet, chrétiens, quelle contrée de la Palestine n'a pas expérimenté mille et mille fois combien étoit présent le remède que les infirmes et les languissans trouvoient dans le secours de sa main puissante? C'est aussi ce que le prophète Isaïe, que les Pères ont appelé l'évangéliste de la loi ancienne, tant ses prédictions sont précises; c'est, dis-je, ce que le prophète Isaïe cé-

(*) Ces paroles renferment le sens de celles qu'on lit dans le panégyrique de Trajan, fait par Pline le jeune, où il s'exprime ainsi : *Quum orbem terrarum non pedibus magis quàm laudibus peragrares? Edit. de Déforis.*

lèbre avec son élégance ordinaire, dans le chapitre trente-cinquième de sa prophétie : « Dites aux affli-» gés, nous dit-il, à ceux qui ont le cœur abattu » par leurs longues calamités, dites-leur qu'ils se » fortifient. Voici venir notre Dieu qui les vengera : » Dieu viendra lui-même et nous sauvera » : *Deus ipse veniet et salvabit nos* (1). Quel est ce Dieu qui vient nous sauver, si ce n'est le Sauveur Jésus, duquel le même Isaïe a écrit qu'il seroit appelé Emmanuël, Dieu avec nous? Un Dieu avec nous, n'est-ce pas à dire un Dieu-homme ? Dieu donc viendra lui-même, dit Isaïe, Dieu viendra lui-même pour nous sauver. Vous voyez qu'il est parlé là du Messie. « Et alors, poursuit-il (2), c'est-à-dire à la venue du » Sauveur, les oreilles des sourds et les yeux des » aveugles seront ouverts; alors celui qui étoit per-» clus sautera agilement comme un cerf, et la lan-» gue des muets sera déliée ». Ne voyez-vous pas, chrétiens, que le discours de notre Sauveur, dans l'Evangile que nous exposons, est tiré de celui du prophète ? « Les sourds entendent, dit le Fils de » Dieu, les aveugles voient, les boîteux marchent ». Il se plaît de toucher, quoiqu'en peu de mots, les prophéties qui s'accomplissent en sa personne; afin de nous faire comprendre ee que l'apôtre saint Paul nous a si évidemment démontré, « qu'il est la fin » de la loi (3) », et l'unique sujet de tous les oracles divins.

Donc, mes Frères, reconnoissons la puissance de notre Sauveur dans les remèdes qu'il nous apporte, touché de compassion de nos maux. Certes je sais

(1) *Isai.* XXXV. 4. — (2) *Ibid.* 5, 6. — (3) *Rom.* X. 4.

que le Fils de Dieu venant enseigner sur la terre une doctrine si incroyable qu'étoit la sienne, il falloit qu'il la confirmât par miracles, et qu'il justifiât la dignité de sa mission par des effets d'une puissance surnaturelle. Mais cela n'empêche pas que je ne remarque la bonté qu'il a pour notre nature, dans le plaisir singulier qu'il reçoit de donner la guérison à nos maladies. Oui, je soutiens que tous ses miracles viennent d'un sentiment de compassion. Plusieurs fois considérant les misères qui agitent la vie humaine, il ne nous a pas pu refuser ses larmes. Jamais il ne vit un misérable qu'il n'en eut pitié; et je pense certainement qu'il eût été chercher les malheureux jusqu'au bout du monde, si les ordres de Dieu son Père et l'ouvrage de notre rédemption ne l'eussent arrêté en Judée. « J'ai, dit-il, compas-» sion de ce peuple (1) »; avant que de multiplier les cinq pains. Il fut « mu de miséricorde, dit l'évangé-» liste, et rendit l'enfant à la mère (2) ». Dans toutes les grandes guérisons qu'il fait, il ne manque jamais de donner des marques qu'il déplore nos calamités; d'où je conclus très-certainement que sa compassion a fait presque tous ses miracles. La première grâce qu'il faisoit aux infirmes, c'étoit de les plaindre avec l'affection d'un bon père. Son cœur écoutoit la voix de la misère qui l'attendrissoit, et en même temps il sollicitoit son bras pour la soulager. Son amour ne se rebute pas par le mauvais traitement que nous lui faisons. En voulez-vous voir un exemple admirable? Un juif le priant de guérir son

(1) *Marc.* VIII. 2. — (2) *Luc.* VII. 13, 15.

fils effroyablement tourmenté ; « Race infidèle et » maudite, dit-il, jusqu'à quand serai-je avec vous? » et faudra-t-il toujours vous souffrir? Amenez ici » votre fils. Race infidèle et maudite...... Amenez » ici votre fils (1) ». Quelle est la suite de ces paroles? et qu'elles semblent mal digérées! Pourquoi dans un même discours assembler une juste indignation et un témoignage certain de tendresse? C'est qu'il se remit en l'esprit que c'étoit un homme, et un homme extrêmement misérable; et cette seule considération lui fit perdre toute sa colère : elle tombe désarmée comme vous voyez, et vaincue par cet objet de pitié. En vérité, la malice des Juifs étoit montée à un grand excès! Leurs mépris, leur ingratitude le dégoûtoient fort; il ne les pouvoit presque plus souffrir : toutefois, dit-il, « amenez » votre fils, je le guérirai ». Vous remarquez bien que sa naturelle bonté l'oblige presque par force à nous gratifier, et extorque de lui des bienfaits pour nous. Jugez combien étoit grande l'inclination qu'il avoit de bien faire aux hommes, puisque ni la haine la plus furieuse, ni l'envie la plus envenimée ne pouvoient arrêter le cours de ses grâces. C'est qu'il étoit sincèrement bon, et qu'il avoit pitié de nos maux. Et certes puisqu'il n'y avoit autre chose que notre extrême misère qui l'obligeât de venir à notre secours, il devoit descendre sur terre, comme dit l'apôtre saint Paul (2), « revêtu d'entrailles de miséricorde ». Car qu'y avoit-il de plus convenable au Sauveur, que de plaindre ceux qui étoient per-

(1) *Matth.* XVII. 16. — (2) *Coloss.* III. 12.

dus; à celui qui devoit nous guérir, que d'être touché de nos maladies; et à notre libérateur, que de déplorer notre servitude?

C'est ici le lieu, chrétiens, d'élever plus haut nos esprits; et après avoir considéré le Sauveur guérissant les maladies de la chair, il faut passer à une réflexion plus spirituelle, et parler de la guérison des esprits, dont celle des corps n'étoit que l'image. Car si vous voyez son cœur tellement ému des maux que souffrent nos corps, avec quels gémissemens pensez-vous qu'il pleure les calamités de nos ames? Jugez-en vous-mêmes par ce raisonnement. Certes ce n'est pas une chose fort étrange que notre corps souffre, puisqu'il est passible; ni qu'il languisse, puisqu'il est infirme; ni qu'il meure, puisqu'il est mortel : telle est sa qualité naturelle. Nous n'avons pas accoutumé de plaindre les bêtes de ce qu'elles n'ont pas de raison, ni de déplorer la condition des créatures inanimées, de ce qu'elles sont sans sentiment et sans vie : c'est que ce sont des choses communes, trop dans l'ordre de la nature pour être un sujet de compassion. Toute compassion est une douleur : la douleur s'excite singulièrement par les accidens étrangers et inopinés. Et sachant de quelle matière nos corps ont été ramassés, à quoi ne devons-nous pas nous attendre? Mais qu'une ame d'une nature immortelle, animée de je ne sais quoi de divin, composée, si je puis parler de la sorte, de cette flamme toute pure et toute céleste dont les intelligences ont été formées, une ame de qui la raison est un éclat de la sagesse éternelle, et l'essence, une image de l'essence même de Dieu; une

ame qui étant telle ne peut être née que pour la souveraine félicité; qu'elle soit précipitée dans un abîme de maux infinis; qu'elle soit toujours aveugle, toujours languissante, et justement condamnée à souffrir la dernière et éternelle désolation; c'est pour cela, mes Frères, que la plus tendre compassion ne sauroit avoir, ni des plaintes assez lugubres, ni des larmes assez amères. Tu trouves cet homme bien misérable de ce qu'ayant perdu la vue corporelle, il ne peut plus jouir de cette lumière qui naît et qui périt tous les jours : et tu penses que c'est un petit malheur que l'ame soit enveloppée d'épaisses ténèbres, qui lui cachent les vérités éternelles qui seules devroient luire à notre raison! Ce pauvre corps perclus de ses membres te touche d'une sensible compassion; et tu ne plains pas cette ame, qui, par une brutale stupidité, a toutes ses fonctions interdites! Ce misérable hydropique te fait pitié, parce que tu le vois toujours boire sans que sa soif puisse être étanchée; et tu regardes sans douleur cet avare, cet ambitieux, dont l'un hume sans cesse de la fumée, et l'autre emploie tout son âge à entasser des biens qu'il perdra tous en un seul moment; sans que ni l'un ni l'autre puisse jamais éteindre la soif de ses passions infinies! N'est-ce pas être dépourvu de sens?

Aussi je ne doute pas que le Fils de Dieu n'ait jugé nos ames d'autant plus dignes de sa pitié et miséricorde, que la dignité en est plus relevée, et les misères plus véritables. Et cela même m'oblige de croire que, lorsque son cœur étoit attendri sur les maladies dont cette chair mortelle est si cruelle-

ment

ment tourmentée, il n'arrêtoit pas sa pensée au corps: sans doute qu'il alloit bien plus haut, et qu'en voyant l'effet, aussitôt il remontoit à la cause qui est le péché. S'il témoigne du déplaisir de voir les infirmités de la chair, et de la joie d'y apporter le remède; c'est afin de nous faire voir que tout l'homme lui est très-cher, et que s'il aime si tendrement la partie la plus abjecte, il a des transports incroyables pour la plus noble et la plus divine. Bien plus, remarquez, s'il vous plaît, ce raisonnement : c'est une chose constante qu'il ne plaignoit le corps qu'à cause de l'ame; que dans toutes les maladies corporelles, il considéroit le péché qui en est la source. Quand il regardoit cette pauvre chair exposée de toutes parts aux douleurs, dont les infirmités ne peuvent pas être comptées; ah! ne croyez pas qu'il arrêtât son esprit au corps. O Dieu tout-puissant, disoit-il, permettez-moi, mon Sauveur Jésus, de pénétrer ici dans vos sentimens; sans doute qu'ils sont vôtres, puisqu'ils sont de vos Ecritures : donc ô Dieu, disoit-il, si les hommes fussent demeurés en l'heureux état où mon Père les avoit mis en leur origine, ils n'auroient pas été ainsi misérables. Là leur bonheur eût été la divinité, et leur vie l'immortalité.

Et en effet, chrétiens auditeurs, tant que cette innocence eût duré, Dieu s'unissant intérieurement à nos ames, y eût versé l'influence de vie avec une telle abondance, qu'elle se fût débordée sur le corps : de sorte que l'homme vivant de Dieu n'auroit eu aucun trouble en l'esprit ni aucune infirmité en la chair. Le péché nous ayant retirés de Dieu, il a fallu nous faire voir combien nous per-

dions; tellement que l'ame ne buvant plus à cette fontaine de vie éternelle, devenue elle-même impuissante, elle a aussi laissé le corps sans vigueur. C'est pourquoi je ne m'étonne pas si la mortalité s'en est emparée; et dès-lors cette chair qui tend à la mort, a été découverte à toute sorte d'injures; et penchant continuellement à sa fosse, elle est devenue sujette nécessairement à de grandes vicissitudes, et par conséquent à de mortelles altérations. Et dans tous ces malheurs, que voyons-nous autre chose, fidèles; car je vous en fais juges; qu'une juste punition de notre péché? d'autant qu'il étoit plus que juste que l'incorruptibilité abandonnât l'homme, puisqu'il ne vouloit plus en jouir avec Dieu. Ce qui étant ainsi supposé, il est très-certain que le Fils de Dieu, qui d'abord pénétroit toutes choses, quand il voyoit les fièvres, les paralysies et les autres maladies corporelles, alloit à la source du mal, je veux dire à cette première désobéissance. Dans la peine il ne considéroit que le crime, et c'est ce qu'il déploroit davantage. Il savoit bien que les afflictions de la chair n'étant que la punition, elles ne pouvoient pas être le plus grand mal. Il n'est pas en la puissance même de Dieu qu'il y ait une misère plus grande que le péché. Je sais que cette vérité offense les sens humains: hélas! mortels ignorans que nous sommes, nous ne comprenons pas quelle misère c'est que d'offenser Dieu!

Dites à un homme qui est sur la roue, s'il lui reste assez de sentiment pour vous écouter, dites-lui qu'il est malheureux, non pas tant de ce qu'il est puni, que de ce qu'il est coupable; que sa plus

grande misère est d'être homicide, et non pas d'être rompu vif : quand est-ce qu'il entendra ce discours? Son ame, oppressée de tourmens, ne s'arrête qu'au plus sensible et non pas au plus raisonnable. Il s'irritera contre vous; et une telle proposition lui augmenteroit son supplice. Et toutefois est-il rien de plus nécessairement véritable? Car c'est une chose certaine que la plus grande misère vient du plus grand mal; et je ne craindrai point d'assurer que la peine, au lieu d'être un mal, est un bien; d'autant que ce qui fait le mal, c'est l'opposition au souverain bien qui est Dieu. Or la peine n'est pas contre Dieu : au contraire elle s'accorde avec sa justice : est-il pas très-juste que le pécheur souffre, et que le crime ne demeure pas impuni? Et la justice n'est-ce pas un grand bien? Par conséquent si la peine est un mal, ce n'est qu'à l'égard du particulier; mais c'est un très-grand bien à l'égard de l'ordre commun. Et comment? C'est que le péché met le désordre dans l'univers. C'est un désordre visible que les commandemens du souverain soient mal observés : donc le péché met le désordre au monde. Et toutefois le maître de l'univers ne peut souffrir de désordre dans son ouvrage. Que fait-il? Il établit deux ordres : l'un de ses réglemens éternels sur lesquels les volontés droites sont composées; l'autre, c'est l'ordre de la justice qui range les volontés déréglées. Ces deux ordres sont fondés tous deux sur cette loi immuable, qu'il faut que la volonté divine se fasse, ou dans l'obéissance des bons, ou dans le supplice des criminels. « Ceux qui ne veulent pas » faire ce qu'il veut, lui-même il en fait ce qu'il

» veut », dit saint Augustin : *Cùm faciunt quod non vult, hoc de eis facit quod ipse vult* (1).

Tu n'as pas voulu te mettre dans l'ordre, tu le souffriras : je veux dire, tu as voulu échapper, ô pécheur, de l'ordre des règles divines qui t'avoient été proposées ; tu retomberas dans l'ordre de sa justice. Et quel est l'ordre de la justice ? C'est que c'est une chose très-bien ordonnée, que les volontés rebelles soient châtiées ; que ceux qui ont méprisé la bonté de Dieu, éprouvent en eux-mêmes la sévérité de sa rigoureuse justice ; qu'étant sortis autant qu'ils ont pu de son domaine par leur révolte, ils y soient ramenés par leur peine, afin que tout ploie sous la main de Dieu, ou par inclination, ou par force. Par conséquent la peine est dans l'ordre, parce qu'elle ramène dans l'ordre ceux qui s'en étoient dévoyés : et donc elle est très-bonne à la conduite générale de l'univers, parce que l'ordre est le bien général ; et encore qu'elle fasse souffrir le particulier, il y a du bien dans ce mal qu'il souffre, parce qu'il y a de la règle et de la raison. Donc pour aller plus loin, il se trouvera que le péché seul est le mal proprement dit et essentiel, qui n'a aucun mélange de bien. Il faut qu'il soit le souverain mal, parce qu'il est souverainement opposé au souverain bien. Donc il est vrai ce que je disois, que la plus grande misère c'est le péché ; parce que la plus grande misère c'est le plus grand mal. Donc si le péché et l'enfer pouvoient être des choses séparées, il faudroit conclure nécessairement que le péché seroit un mal sans aucune comparaison plus grand que

(1) *Serm.* CCXIV. *n.* 3, *tom.* V, *col.* 944.

l'enfer; et partant que les réprouvés seroient misérables, moins à cause qu'ils sont damnés, qu'à cause qu'ils sont pécheurs. Et encore que le sens humain y répugne, il faut que les vérités éternelles l'emportent, et qu'elles captivent nos entendemens.

Et ainsi pour revenir à notre discours, nous devons croire que tant de pécheurs ont excité dans le cœur de notre Sauveur une douleur qui ne peut être comprise. Ah! si notre Seigneur Jésus-Christ a eu une douleur si sensible pour les moindres de tous les maux qui sont ceux qui travaillent ce corps mortel, il n'est pas imaginable combien ardemment il a désiré de donner le remède aux péchés qui abîmoient les ames qu'il étoit venu racheter, dans la dernière extrémité de misères. C'est pourquoi s'il a donné des larmes aux maux du corps, il a donné aux maladies de nos ames jusqu'à la dernière goutte de son divin sang. S'il a guéri les infirmités corporelles par la vertu de sa seule parole avec une incroyable facilité, il a voulu purger nos iniquités avec des douleurs incompréhensibles; comme dit le prophète Isaïe (1), que « Dieu l'a frappé pour les péchés » de son peuple, qu'il a porté nos péchés sur son » dos, et que nous avons été guéris par ses plaies ». C'est par ce sang et par ces souffrances qu'il a ouvert à la maison de David cette belle et admirable fontaine dont parle le prophète Zacharie en son treizième chapitre. « En ces jours-là, dit-il, jaillira » une fontaine à la maison de David et aux habitans de Jérusalem, pour la purification des pé- » cheurs (2) ». C'est à vous, c'est à vous, chrétiens,

(1) *Isai.* LIII. 4, 5, 8. — (2) *Zach.* XIII. 1.

qu'est ouverte cette fontaine. Vous êtes les vrais habitans de Jérusalem, parce que vous êtes les enfans de l'Eglise, et les héritiers des promesses qui ont été faites à la synagogue. Vous êtes la maison de David; parce que vous êtes incorporés à Jésus le fils de David, et que sa chair et son sang ont passé à vous. Accourez donc à cette miraculeuse fontaine; venez y laver vos iniquités. On court avec tant d'empressement à ces bains que l'on s'imagine être salutaires au corps, et on néglige ces divines eaux où se fait la purgation de nos ames. O stupidité! ô aveuglement! Si vous avez bien compris, chrétiens, quel mal c'est que d'offenser Dieu, combien il est terrible et inconcevable; que ne courez-vous au remède que le miséricordieux Jésus vous présente dans la pénitence? Ah! fidèles, c'est par ce canal que coulent ces eaux saintes et purifiantes.

O Dieu! que je m'estimerois bienheureux, si j'avois pu servir à vous faire entendre que les plus cruelles maladies sont moins que rien, si nous les comparons au venin, à la peste, qu'un seul péché mortel porte dans nos ames! Prions donc le miséricordieux Médecin qui a tant pitié de nos maux, qu'il fasse ce qu'il voudra de nos corps, pourvu qu'il sauve les ames. Quand nous sommes dans les douleurs violentes, répandons notre cœur devant lui, et disons avec une foi vive : Charitable et miséricordieux Médecin, descendu du ciel pour me traiter de mes maladies qui sont innombrables; ou je suis bien malade en mon corps, si mes douleurs sont aussi grandes que je les ressens; ou je suis bien malade en mon ame, puisque je m'afflige si fort pour

de petits maux : ou plutôt je suis bien malade en l'un et en l'autre, parce que et les douleurs que je sens sont très-aiguës, et que mon esprit s'abat trop pour des maux qui, tout cruels qu'ils sont, sont aucunement supportables. J'avoue devant vous, ô mon Dieu, que la raison devroit tenir le dessus plus qu'elle ne fait : mais que ferai-je? Ma chair est infirme; et vous savez, Seigneur, combien elle pèse à l'esprit. Pourquoi est-ce, ô bon Médecin, que vous ne me rendez pas la santé? Vos grands miracles me font bien connoître que la puissance de me soulager ne vous manque pas. Que vous ne soyez point touché de ce que j'endure, vous qui avez toujours eu une si grande compassion pour les misérables, vous que nos seules misères ont attiré en ce monde, afin de remédier à nos maux; ah! certainement je ne le puis croire, et sans doute cela n'est pas. Il faut donc dire nécessairement qu'il n'est pas expédient que je guérisse, et qu'il est expédient que je souffre : ainsi soit-il, puisqu'ainsi vous plaît. Cette médecine est amère, mais elle me doit être très-douce d'une main si chère et si bienfaisante. Oui, je le reconnois, mon Sauveur, il n'est pas encore temps de guérir mon corps. Il viendra, il viendra, ce temps bienheureux, où vous établirez dans une incorruptible santé cette chair que vous avez aimée, puisque vous en avez pris une de même nature. Alors ma chair se portera bien, parce qu'elle sera faite semblable à la vôtre, à laquelle j'ai participé dans vos saints mystères. Souffrons en attendant, si vous le voulez. Mais du moins, ô ma douce espérance, ô mon aimable consolateur,

guérissez les maladies de mon ame. Modérez les empressemens de mon avarice, et l'ardeur de mes folles amours, et la dangereuse précipitation de mes jugemens téméraires, et l'indiscrète chaleur de mon ambition mal réglée. Je n'ignore pas que mes maladies sont de justes punitions de mes crimes: vous, ô mon unique libérateur, qui pour moi tournez en bien toutes choses, faites que les peines de mes péchés soient le sceau de votre miséricorde, l'exercice de ma patience, et l'épreuve de ma vertu.

En est-ce assez, fidèles, sur cette matière? Avez-vous pas connu Jésus-Christ comme médecin des infirmes? Voulez-vous que nous parlions en un mot de Jésus compagnon et évangéliste des pauvres, afin de considérer un peu plus long-temps Jésus scandale des infidèles? Renouvelez, s'il vous plaît, vos attentions.

SECOND POINT.

Ce sera le prophète Isaïe qui nous ayant fait voir Jésus-Christ donnant la guérison à nos maladies, nous dira aussi qu'il est envoyé pour être l'évangéliste des pauvres : où par le mot de pauvres, vous devez entendre généralement tous les affligés que Jésus devoit évangéliser, c'est-à-dire leur porter de bonnes nouvelles. Cela étant ainsi supposé, écoutez maintenant Isaïe en son chapitre soixante-unième, où il parle ainsi du Messie. « L'Esprit de Dieu, dit- » il, est sur moi, à cause qu'il m'a oint (1) ». Arrêtons-nous à ces mots, chrétiens, et pénétrons-en le sens. Je dis, avant toutes choses, que le prophète

(1) *Isai.* LXI. 1.

parle en la personne d'un autre, selon le style ordinaire de l'expression prophétique. Car nous ne lisons rien dans les Écritures de l'onction du prophète Isaïe. Mais qui seroit celui, qui étant un peu instruit du christianisme, ne verroit pas que par ces paroles il a manifestement désigné le Sauveur du monde? L'Esprit de Dieu est sur moi, dit-il. Et lui-même n'a-t-il pas dit, « qu'il sortiroit une fleur » de la racine de Jessé, et que sur elle reposeroit » l'Esprit du Seigneur (1) »? Vous savez que Jessé, c'est le père du roi David. Quelle est cette fleur de la racine de Jessé, sinon le Sauveur Jésus, qui est appelé par excellence le fils de David? Et n'est-ce pas sur lui que l'on a vu descendre le Saint-Esprit en la forme d'une colombe, quand il se fit baptiser par son précurseur? « C'est pour cela que le Seigneur m'a » oint », poursuit Isaïe. N'est-ce pas encore le Fils de Dieu que Dieu a oint de cette onction admirable, de laquelle même il tire son nom. Il est appelé indifféremment dans les saintes Lettres, le Messie, le Christ de Dieu, l'oint de Dieu; et c'est dire la même chose en divers langages. Car comme dans la loi ancienne c'étoit par l'onction que les rois et les sacrificateurs étoient établis, le réparateur de notre nature devant être ensemble, et roi du vrai peuple, et l'unique sacrificateur du vrai Dieu, il est appelé oint de Dieu avec un titre de prérogative extraordinaire : d'autant que par la dignité de son onction il devoit assembler en un la royauté et le sacerdoce, qui étoient séparés dans le premier peuple. Et n'entendez pas ici, chrétiens, quelque espèce d'onction

(1) *Isai.* XI. 2.

corporelle : l'onction de notre pontife, c'est la divinité du Dieu-Verbe. Car de même que la propriété des huiles et des onctions, c'est de s'étendre premièrement sur les choses auxquelles elles sont appliquées, et puis de les pénétrer autant qu'elles peuvent, de s'incorporer à elles en quelque façon, et d'y être si intimement attachées, qu'il ne s'en fasse qu'une même substance : ainsi la divinité du Verbe s'unissant à l'humanité de Jésus, elle s'est premièrement répandue sur elle en son tout et en ses parties : elle l'a pénétrée si profondément, qu'elle s'y est effectivement incarnée; de sorte que de l'une et de l'autre il ne s'est fait plus qu'un seul tout ensuite de cette union ineffable. C'est pourquoi le Sauveur Jésus est appelé par excellence, oint et Christ, à cause de cette divine et miraculeuse onction.

Mais revenons au prophète Isaïe. « L'Esprit de » Dieu est sur moi, à cause que le Seigneur m'a » oint. Il m'a envoyé évangéliser les pauvres, remarquez les propres mots de notre Evangile, guérir les cœurs affligés, prêcher la liberté aux captifs, » annoncer l'an de pardon du Seigneur, consoler » ceux qui pleurent, et changer en joie la tristesse » de ceux qui lamentent en Sion » : jusqu'ici parle le prophète Isaïe. Et y a-t-il un seul mot dans tout ce discours, où vous ne voyiez clairement le Seigneur Jésus dans les effets de son Evangile? Aussi s'étant trouvé lui-même dans la synagogue où il lut cette prophétie, il montre évidemment qu'elle s'est accomplie en ses jours (1). Mais voulez-vous, mes

(1) *Luc.* IV. 17.

Frères, que je vous en fasse voir en un mot l'accomplissement? Allons, allons ensemble sur cette mystérieuse montagne où Jésus commence à ouvrir sa bouche, après s'être contenté jusqu'alors d'ouvrir celles de ses prophètes : *Aperiens os suum dixit*(1) : allons à cette mystérieuse montagne ; entendons-y la première prédication du Messie ; voyons-lui faire l'ouverture de son Evangile, et jeter les fondemens de la loi nouvelle : c'est là qu'il commence d'évangéliser. C'est pourquoi s'étant souvenu que son ordre portoit très-expressément d'évangéliser les pauvres et les misérables, c'est-à-dire, comme je l'ai déjà expliqué, de leur porter les bonnes nouvelles; dans cet admirable discours il adresse d'abord la parole aux pauvres : « O pauvres, que vous » êtes heureux! car le royaume céleste vous appar» tient (2) ». Quelle consolation aux pauvres, que Jésus, si riche par sa nature et si pauvre par sa volonté, leur promette de si grandes richesses! Quelles meilleures nouvelles leur pouvoit-il dire? N'est-ce pas s'acquitter de l'office auquel il étoit destiné par les prophéties, d'évangéliser les pauvres? Ah! que je reconnois ici clairement celui duquel le Psalmiste a dit : *Honorabile nomen eorum coram illo* (3)! « Leur nom sera en honneur devant lui ». Mais il poursuit de la même force. Isaïe, s'il vous en souvient, dit qu'il doit annoncer la consolation à ceux qui pleurent (4). « Bienheureux ceux qui pleurent, » dit notre Seigneur (5), car ils seront consolés ». Isaïe nous apprend que le Messie devoit prêcher

(1) *Matth.* V. 2. — (2) *Ibid.* 3. — (3) *Ps.* LXXI. 14. — (4) *Isai.* LXI. 2. — (5) *Matth.* V. 5.

l'an de pardon du Seigneur (1) : c'est ce qui est appelé ailleurs le temps d'indulgence, le temps de miséricorde. Et n'est-ce pas ce que fait le Sauveur Jésus, nous annonçant la miséricorde en ces termes? « Bien» heureux les miséricordieux, car on leur fera mi» séricorde (2) »! Isaïe assure qu'il doit annoncer à ceux qui se lamentent en Sion, que leur tristesse sera changée en joie (3). Sion, c'est le lieu du temple de Dieu; c'est la figure de son Eglise. Ceux qui se lamentent en Sion, ce sont ceux qui se plaignent de cet exil, qui, éloignés de leur terre natale, souffrent ordinairement persécution dans ce triste pélerinage. Jésus donc pour leur annoncer le changement de leur état misérable en une condition toujours bienheureuse, parle ainsi en ce même lieu: « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour » la justice, parce que le royaume des cieux est à » eux (4) »! C'est ainsi que notre Seigneur évangélise les affligés, exécutant ponctuellement les prophéties anciennes.

Pourquoi ne m'écrierai-je pas en ce lieu avec le grave Tertullien, dont j'ai tiré presque toutes les remarques que je viens de faire en son quatrième livre contre Marcion (5); pourquoi, dis-je, ne m'écrierai-je pas avec lui? *O Christum et in novis veterem!* « O » que Jésus-Christ est ancien dans la nouveauté de » son Evangile »! Ce qu'il fait est nouveau, parce que personne ne l'avoit fait avant lui : ce qu'il fait est ancien, parce qu'il ne fait qu'accomplir les choses que la fidèle antiquité avoit attendues. Quel autre

(1) *Isai.* LXI. 2. — (2) *Matth.* V. 7. — (3) *Isai.* LXI. 3. — (4) *Matth.* V. 10. — (5) *Adv. Marcion. lib.* IV, *n.* 21.

a jamais apporté de meilleures nouvelles aux pauvres que celles que le pauvre Jésus leur a annoncées, quand il leur a prêché sa venue! O pauvres, réjouissez-vous, voici un compagnon qui vous vient; mais un compagnon si grand et si admirable, qu'il vaut mieux être pauvre en sa compagnie, que d'être le maître et le tout-puissant dans les assemblées des mondains. Ne vous étonnez pas si vous êtes le rebut du monde : tel étoit Jésus-Christ lorsqu'il a paru sur la terre, et a conversé parmi les hommes. Les pauvres, ses bons amis, apprirent les premiers sa venue, parce que c'étoit pour eux qu'il venoit; et il ne voulut être reconnu que par les marques de sa pauvreté. La suite de sa vie n'a pas démenti sa naissance. Plus il s'est avancé dans l'âge, plus il a mis les pauvres dans ses intérêts, qui n'étoient autres que la gloire de Dieu. C'est eux qu'il admet dans sa confidence; c'est à eux qu'il découvre tous ses mystères; c'est eux qui sont choisis pour les ministres de son royaume, et les coadjuteurs de son grand ouvrage. Courage donc, ô pauvres de Jésus-Christ; que toute la terre vous méprise, c'est assez que vous ayez Jésus-Christ pour vous. Vous n'avez point d'accès dans la cour des rois; mais souvenez [-vous] que c'est là que règne la confusion et le trouble. Courez à Jésus-Christ, ô vous qui êtes oppressés, ô malades, nécessiteux, misérables, généralement qui que vous soyez; vous y trouverez la paix de vos ames. Ecoutez la voix amoureuse qui vous appelle. Jetez-vous entre ses bras avec confiance, il les a toujours ouverts pour vous recevoir. Seulement souffrez votre pauvreté avec patience : ne murmurez ni contre

Dieu ni contre les hommes. Attendez doucement le temps de votre consolation; et souvenez-vous que, si le monde vous tourmente, vous servez un maître qui l'a surmonté, qui n'a pu plaire au monde, et à qui le monde aussi n'a pu plaire. C'est ce qu'annonce aux pauvres le Sauveur Jésus. Dites-moi, en vérité, chrétiens, pouvoit-il leur dire de meilleures nouvelles? Et n'avons-nous pas raison d'assurer que c'est lui véritablement qui est envoyé pour être l'évangéliste des pauvres.

TROISIÈME POINT.

Ce qui m'étonne, fidèles, c'est que le Sauveur du monde étant tel que nous le venons de dépeindre, on ait été offensé de sa vie. Repassons en peu de mots, je vous prie, sur les choses que nous avons dites, et étonnons-nous devant Dieu, que l'on ait pu être scandalisé en notre Sauveur. Et premièrement, ses miracles devoient-ils pas faire taire les bouches les plus médisantes? Une mission si bien attestée devoit-elle être jamais contestée? Encore s'il eût fait des miracles qui n'eussent de rien servi que pour faire éclater son pouvoir, peut-être auroit-on pu dire qu'il y avoit de l'ambition dans ces grands ouvrages. Mais je vous ai montré que tous ses miracles ont pris leur naissance dans une tendre compassion de nos maux, et jamais il n'a fait un pas, que pour le bien de ce peuple ingrat. Faisons néanmoins qu'une noire envie ait encore pu se persuader qu'il se servoit du don de Dieu pour s'acquérir du crédit; qu'avoit-on à dire contre sa simplicité? L'a-t-on vu à la porte des grands pour men-

dier leur faveur? S'est-il intrigué dans les affaires du monde? A-t-il flatté l'ambition et l'arrogance des princes? Au contraire n'a-t-il pas mené une vie non-seulement commune et privée, mais très-abjecte et très-basse ; marchant en toute simplicité, vivant et conversant avec les pauvres, souffrant toujours injustice sans jamais se plaindre? Il est vrai qu'il étoit méprisé, mais il ne se soucioit point des honneurs; pauvre, mais il ne demandoit point de richesses, bien qu'il n'eut pas seulement un gîte assuré pour reposer sa tête. Pouvoit-il s'acquitter plus dignement de sa charge de prédicateur? Il alloit enseignant la parole de vie éternelle que Dieu lui avoit mise à la bouche. Il n'enfloit pas son discours par de superbes pensées, ou par le faste d'une éloquence mondaine; mais il le remplissoit d'une doctrine céleste, de vérités divines, qui donnoient aux ames une nourriture solide, et alloient jusqu'à la racine de nos maladies. Tantôt il attiroit les peuples par la douceur, tantôt il les reprenoit sans les épargner, jusqu'à les appeler les enfans du diable; leur prêchant les oracles divins, non point avec les lâches condescendances des scribes et des pharisiens, mais avec empire et autorité (1), avec une liberté et une assurance, digne des vérités éternelles qu'il nous venoit annoncer. Que pouvoit-on trouver à dire en une vie si réglée? Ne devoit-on pas admirer ce courage également inflexible aux biens et aux maux; cette égalité de mœurs qui le faisoit vivre avec tout le monde sans rigueur et sans flatterie, sans lâcheté et sans arrogance; cette pureté d'intention qui lui

(1) *Joan.* VIII. 44.

faisoit toujours regarder les intérêts de son Père ? Et néanmoins, dit-il, il faut que je donne du scandale : et pour faire voir la difficulté qu'il y a de n'être point offensé de sa vie ; « Heureux celui, dit-il, qui » n'est point scandalisé en moi » : *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me* (1) !

O Dieu ! qui ne seroit étonné des secrets terribles de la Providence ? C'est ici que je dis du plus grand sentiment de mon ame avec le grave Tertullien : *Mihi vindico Christum, mihi defendo Jesum ;..... quodcumque illud corpusculum sit* (2) : Cet innocent contredit par toute la terre, c'est le Jésus-Christ que je cherche : je soutiens que ce Jésus est à moi, je proteste qu'il m'appartient. « S'il est déshonoré, » s'il est abject, s'il est misérable ; j'ajouterai en- » core, s'il est le scandale des infidèles, c'est mon » Jésus-Christ » : *Si inglorius, si ignobilis, si inhonorabilis, meus erit Christus.* « Car, poursuit le » même Tertullien, il m'a été promis tel dans les » prophéties » : *Talis enim habitu et aspectu annuntiabatur.* Je reconnois celui duquel Isaïe a écrit au chapitre vingt-huitième, que c'est « une pierre » élue, une pierre de salut (3) » pour son peuple ; et au chapitre huitième, que c'est « une pierre » d'achoppement, [que] tous ceux qui s'y heur- » teront seront brisés (4) ». Je reconnois celui duquel le Psalmiste a chanté : « La pierre qu'ils ont rejetée » en bâtissant, est devenue la pierre angulaire (5) » qui soutient tout le corps de l'édifice. Enfin je reconnois celui duquel Siméon a dit, le tenant entre

(1) *Matth.* XI. 6. — (2) *Adv. Marci. lib.* III, *n.* 16 *et* 17. — (3) *Isai.* XXVIII. 16. — (4) *Ibid.* VIII. 14. — (5) *Ps.* CXVII. 21.

ses

ses bras dans le temple : « Celui-ci est établi pour » la ruine et pour la résurrection de plusieurs, et » pour un signe auquel on contredira (1) » : celui enfin qui a dit de lui-même à l'aveugle qu'il avoit éclairé bien plus en son esprit qu'en son corps : « Je » suis venu en jugement en ce monde, afin que ceux » qui ne voient pas, commencent à voir; et que ceux » qui voient, soient aveuglés (2) ». Chrétiens, ne tremblez-vous pas à ces paroles de notre Sauveur? Toutefois j'espère de la miséricorde de Dieu qu'elles ne sont pas dites pour vous. Tremblez, infidèles, tremblez, endurcis, c'est vous seuls que Jésus aveugle. Et vous, vrais fidèles de Jésus-Christ, vous qui avez sa crainte en vos cœurs, ouvrez, ouvrez vos yeux à cette lumière qui n'éblouit que les orgueilleux; et comprenez avec foi et soumission les profonds conseils du Père éternel, dans l'envoi de son Fils Jésus-Christ. Pressons ici nos raisonnemens, afin de laisser du temps à une briève réflexion sur nos mœurs.

Premièrement, je pourrois vous dire, pour arrêter d'abord une curiosité peu respectueuse, que Dieu qui modère comme il lui plaît l'ouvrage de notre salut, et qui sait ce qui nous est propre, n'a pas jugé à propos que nous sussions toutes les raisons du mystère. Quand le sage architecte commence de rebâtir un vieux édifice, l'ignorant spectateur s'imagine qu'il renverse tout. Sa foible imagination ne voit que désordre, ne pouvant supporter un dessein trop fort; mais quand il a mis

(1) *Luc.* II. 34. — (2) *Joan.* IX. 39.

la dernière main à l'ouvrage, alors on voit reluire de toutes parts l'art et la conduite de l'ouvrier. Eh! ne savez-vous pas, chrétiens, que dans les Ecritures divines tout l'œuvre de notre salut est souvent comparé à un édifice, soutenu « sur le fondement des » apôtres, et sur la pierre angulaire qui est Jésus-» Christ (1) ». Dieu donc, dans le cours des siècles, s'est proposé de rétablir l'homme comme un bâtiment ruineux. Il a posé le fondement de cette nouvelle structure en la vie de notre Seigneur. Les sens humains n'y comprennent rien; tout les choque, tout les embarrasse : de là le scandale et le trouble. Mais à ce grand jugement où Dieu couronnera l'édifice par la glorieuse immortalité de nos corps, où toutes choses étant consommées, « il sera tout en » tous », comme dit l'apôtre (2); alors la lumière éternelle venant à se découvrir à nos cœurs, quel ordre, quelle sagesse, quelle beauté ne verrons-nous pas dans ce qui paroissoit à nos sens si confus et si mal digéré! Par conséquent, ô homme, crois en attendant que tu voies. Sache que la guérison de tes maladies dépend absolument de la confiance que tu auras en ton médecin : Crois et tu seras sauvé, nous dit-il (3) : prends sans examiner l'infaillible remède qu'il te présente. S'il s'en réserve le secret pour un temps, dès à présent il t'en abandonne l'usage; et sa miséricordieuse bonté a tellement disposé toutes choses, qu'y croire, c'est ta santé; le connoître, ce sera ta félicité.

Est-il rien de plus convenable? D'autant plus que ce grand médecin qui entreprend de traiter tes

(1) *Ephes.* II. 20. — (2) *I. Cor.* XV. 28. — (3) *Luc.* VIII. 50.

plaies, connoissant parfaitement leur malignité et le vice de ta nature, a bien vu qu'il n'y avoit rien qui te fût plus propre ni plus nécessaire que l'humilité. O homme, si tu l'entends, l'orgueil est ta maladie la plus dangereuse. C'est par l'orgueil que secouant le joug de l'autorité souveraine, par laquelle ton ame doit être régie, tu t'es fait toi-même ta loi : la conduite de ta raison, ç'ont été ses propres lumières; la règle de ta volonté, ç'ont été ses inclinations. C'est là ta blessure mortelle. Il faut que ces deux facultés soient humiliées, afin qu'elles puissent être guéries. Comme ta volonté s'abaisse par l'obéissance, ton entendement se soumet par la foi. Tu soumets ta volonté à ton Dieu, quand tu embrasses les choses, parce qu'il les veut : tu lui soumets ton entendement, quand tu les crois, parce qu'il les dit. Cette soumission te semble bien grande. Mais un Dieu-homme pour l'amour de nous, un Dieu mort pour l'amour de nous, veut un sacrifice plus entier dans un abaissement plus profond. Car un Dieu-homme et un Dieu mourant, n'est-ce pas un Dieu anéanti, comme dit l'apôtre (1)? Et quel doit être le sacrifice d'un Dieu anéanti pour l'amour de l'homme, sinon l'homme anéanti devant Dieu? Or ce ne seroit pas faire beaucoup pour lui que de pratiquer les choses aisées, et de croire celles qui sont plausibles; de sorte que pour la perfection de ce sacrifice que nous devons offrir au Dieu incarné, il falloit, et faire les choses qui sont pénibles, et croire les incroyables. Ainsi nous détruisons devant lui tout ce que nous sommes, afin que tout soit ré-

(1) *Philip.* II. 17.

paré de sa main. C'est pourquoi il étoit à propos pour rétablir la raison humaine par l'humilité, que les vérités de Jésus fussent incroyables. Et tout ce qui est incroyable, est choquant; et tout ce qui est choquant, fait du trouble : de là le scandale des infidèles.

Davantage : la vérité la plus importante qu'il falloit nous faire connoître, étoit notre foiblesse et notre impuissance, parce qu'en nous montrant clairement combien nous sommes impuissans par nous-mêmes, c'étoit l'unique moyen de nous faire recourir avec confiance au mérite du libérateur Jésus-Christ. Or quand je vois sa doctrine et sa vie si cruellement combattues, voici la réflexion que je fais. D'où vient cette résistance si furieuse que l'on apporte à l'œuvre de notre salut? N'est-ce pas ce que dit saint Paul; « L'homme animal ne comprend » pas les secrets de Dieu (1) »? N'est-ce pas ce que dit Jésus-Christ : « Pourquoi n'entendez-vous pas » mes discours? Parce que vous ne pouvez pas en- » tendre mon langage (2) ». D'où vient qu'ils ne pouvoient pas entendre son langage? C'est qu'ils le vouloient entendre par eux-mêmes; et il leur étoit impossible. N'entendant pas ce langage, ils ne pouvoient qu'être étourdis de la voix de Dieu : cet étourdissement les animoit à la résistance. Plus les vérités étoient hautes, plus leur raison orgueilleuse étoit étourdie, et plus leur résistance étoit enflammée. C'est pourquoi je ne m'étonne pas si le Fils de Dieu leur prêchant ce qu'il avoit vu dans le sein du Père, la résistance montant à l'extrême, se portât à la dernière fureur. De là vient qu'il leur dit

(1) *I. Cor.* II. 14. — (2) *Joan.* VIII. 43.

en son évangile : « Vous me voulez tuer méchamment, parce que mon discours ne prend point en » vous [1] ». Superbes, ignorans, que ne recourez-vous à la grâce par l'humilité chrétienne? Et vous, ne reconnoissez-vous pas, chrétiens, que sans l'assistance de cette grâce vous n'auriez que de la résistance pour votre Sauveur? Ces perfides ont ouï ses paroles, et ils les ont méprisées : ils ont vu ses miracles, et ils n'ont pas cru : ils ont vu sa vie, et elle leur a été un scandale. Donc il est vrai, ô mon Sauveur Jésus, que si vous ne me parlez puissamment au cœur, si vous ne m'entraînez à vous par vos doux attraits, ni votre vie quoique très-innocente, ni votre doctrine quoique très-sainte, ni vos miracles quoique très-grands, ne dompteront pas mon opiniâtre rebellion. Les uns disent que vous êtes un grand prophète, les autres que vous êtes un séducteur; les uns s'édifient en vous, les autres se scandalisent de vous. D'où vient cela, ô mon maître, sinon que les uns sont humbles, et que les autres sont orgueilleux; que les uns suivent la nature, et les autres suivent la grâce? Ainsi vos vérités aveuglent les uns, pour illuminer d'autant plus les autres. Vous êtes une pierre de scandale aux superbes; afin que les humbles ressentent mieux ce que vous faites miséricordieusement en leurs cœurs, et qu'ils louent vos bontés avec une admiration profonde de vos jugemens. C'est ici que les bons chrétiens sont incroyablement consolés. Si les vérités évangéliques entroient en nos ames avec une apparence plausible, nous attribuerions leur victoire à la force de

[1] *Joan.* VIII. 37.

notre raison ; et devenant plus superbes, nous deviendrions par conséquent plus malades. Mais quand le vrai fidèle comprend la folie et l'extravagance du christianisme, c'est là que la grâce se fait sentir dans la répugnance de la nature ; à cause qu'il reconnoît que ce n'est pas la chair qui le gagne, ni les intérêts mondains qui l'engagent, ni la philosophie humaine qui le persuade ; mais la puissance divine qui le captive. C'est pourquoi dans la doctrine de l'Evangile il a plu à notre grand Dieu, qu'il y eût tant de choses étranges, dures, incroyables, extravagantes, selon la sagesse du monde ; afin que la raison humaine étant confondue, la seule grâce de Jésus-Christ triomphât des cœurs par l'humilité chrétienne.

Mais disons une dernière raison, qui fermera ce discours en nous donnant une instruction importante pour la conduite de notre vie. Certes il est bien vrai, ô Dieu tout-puissant, ce que le bon Siméon a dit de votre Fils bien-aimé, « qu'il seroit » posé comme un signe auquel on contrediroit (1) ». Toutes ses actions et toutes ses paroles ont été méchamment contredites. Il guérit les paralytiques, les aveugles-nés, et d'autres maladies incurables ; et parce qu'il choisit le jour du sabbat pour faire cette bonne œuvre, on dit qu'il viole la loi de Dieu. Il chasse les démons ; on dit que c'est au nom de Béelzébuth, prince des démons. On l'appelle un fou, un séducteur, un impie, un démoniaque. Jamais les docteurs de la loi n'approchoient de lui, qu'afin de l'injurier ou de le surprendre. Enfin ils l'ont pendu à la

(1) *Luc.* II. 34.

croix ; et le Rédempteur d'Israël est devenu le scandale de ces infidèles. Les gentils ont contredit sa parole par toutes sortes de cruautés qu'ils ont exercées sur ses serviteurs. Ils ont pris ses vérités et son Evangile pour la plus grande folie qui ait jamais paru sur la terre. Bien plus, parmi ceux qui se sont rangés sous sa discipline, combien a-t-il été contredit ? Eh ! mes Frères, quelle indignité ! Tous les fondemens de notre salut ont été attaqués par des gens qui faisoient profession du christianisme. Le perfide arien a nié la divinité de Jésus ; l'insensé Marcion a nié son humanité ; le nestorien a divisé les personnes ; l'eutychien a confondu les natures : et sur la personne de Jésus-Christ, toutes les inventions diaboliques se sont tellement épuisées, qu'il est impossible de s'imaginer une erreur qui non-seulement n'ait été soutenue, mais même qui n'ait fait une secte sous le nom du christianisme. Combien d'hérésies se sont élevées contre les vérités de Jésus ! Toutes, elles ont heurté contre cette pierre ; et sans venir au détail, ayant rompu sans aucun sujet la paix et l'unité chrétienne, ne se sont-elles pas scandalisées de Jésus, auteur de la paix et de la charité fraternelle ?

Mais allons encore plus avant. Que les gentils, que les Juifs, que les hérétiques se soient scandalisés du Seigneur Jésus, cela est supportable ; on souffre facilement les injures de ses ennemis. Mais, ô douleur ! que les catholiques, que les enfans de sa sainte Eglise, que les vrais sectateurs de sa foi vivent de telle sorte en ce monde, que l'on ne peut nier que Jésus-Christ ne les choque et que son Evangile ne leur soit un scandale ; c'est, mes Frères, ce qui est déplorable beaucoup plus que je ne puis vous le

dire. Quand l'humilité, quand l'intégrité, quand le mépris des honneurs de la terre, bref quand l'innocence te choque, chrétien, oserois-tu dire que tu n'es pas choqué du Sauveur ? Ignores-tu que sa doctrine n'est pas seulement la lumière de nos esprits, mais qu'elle est le modèle de notre vie ? Si Jésus est le scandale de ceux qui errent dans la doctrine, parce qu'ils n'écoutent pas Jésus-Christ comme notre infaillible docteur; ne l'est-il pas aussi de ceux qui sont dépravés dans leurs mœurs, puisqu'ils ne veulent pas le connoître comme l'exemplaire de notre vie? Et qui trouverai-je donc dans le monde qui ne soit pas scandalisé en notre Sauveur? Nous aimons les richesses, et Jésus les a méprisées : nous courons après les plaisirs, et Jésus les a condamnés : nous sommes fous du monde, et Jésus l'a surmonté. Et comment pouvons-nous dire que nous aimons Jésus, nous qui n'aimons rien de ce que nous voyons en sa personne, et qui aimons tout ce que nous n'y voyons pas? En vivant de la sorte, peux-tu nier que tu ne sois choqué de Jésus? Tu n'en hais pas le nom, mais la chose t'est un scandale. Oui, Jésus t'est un scandale, ô vindicatif, parce qu'il a pardonné les injures. Jésus t'est un scandale, ô usurier, parce qu'il est le père et le protecteur des pauvres, auxquels ton impitoyable avarice arrache tous les jours les entrailles. Jésus t'est un scandale, hypocrite, parce que tu fais servir sa doctrine de couverture à tes mœurs corrompues. Jésus t'est un scandale, ô misérable superstitieux, qui pour des fantaisies particulières abandonnes la piété solide et la dévotion essentielle du christianisme, qui est la croix du Seigneur Jésus. Jésus t'est un scandale,

à toi qui traites la simplicité de sottise, et la sincère piété de bigoterie; à toi enfin qui par ta vie déréglée fais blasphémer son saint nom par ses ennemis. Cela étant ainsi, chrétiens, à qui est-ce que Jésus n'est pas un scandale? « Tous cherchent leurs in- » térêts et non pas ceux de notre Sauveur », disoit autrefois l'apôtre saint Paul (1) : O Dieu, que diroit-il, s'il revenoit maintenant sur la terre? Voyant la licence qui règne au milieu de nous, y voyant triompher le vice, nous prendroit-il pour des chrétiens, ou plutôt ne nous rangeroit-il pas au nombre des infidèles?

Eh! d'où vient, ô Dieu tout-puissant, d'où vient que vous permettez que votre Fils ait tant d'adversaires, et si peu de vrais serviteurs? J'entends votre dessein, ô grand Dieu : vous voulez que dans cette confusion infinie de ceux qui contredisent notre Sauveur, ceux qui l'honorent sincèrement tiennent cette grâce plus chère : vous voulez que leur foi soit plus ferme, et leur charité plus ardente parmi les oppositions de tant d'ennemis; et que Jésus retrouve dans le zèle du petit nombre, ce qu'il semble perdre dans la multitude innombrable des ingrats et des dévoyés. Par conséquent, mes Frères, augmentons notre zèle pour son service. D'autant plus que nous voyons tous les jours augmenter le nombre de ceux qui blasphèment son Evangile, ou par leurs erreurs, ou par leur mauvaise vie; efforçons-nous d'autant plus à lui plaire, et à étendre la gloire de son saint nom : tâchons de lui rendre l'honneur que ses ennemis lui ravissent. Disons-lui de toute l'affection de nos cœurs : Quoique le Juif enrage,

(1) *Philip.* II. 24.

que le gentil raille, que l'hérétique s'écarte, que le mauvais catholique se joigne au parti de vos ennemis; nous confessons, ô Seigneur Jésus, que vous êtes celui qui devez venir : vous êtes ce grand Sauveur qui nous est promis depuis l'origine du monde : vous êtes le médecin des malades, vous êtes l'évangéliste des pauvres : et en cela que vous paroissez comme le scandale des orgueilleux, vous êtes l'amour des simples, et la consolation des fidèles. Vous êtes celui qui devez venir; nous n'en connoissons point d'autre que vous, nous n'en attendons point d'autre que vous : « Il n'y a point d'autre nom sous » le ciel par lequel nous devions être sauvés (1) ». Par conséquent, fidèles, puisque nous n'en attendons point d'autre que lui, mettons notre espérance en lui seul. S'il est vrai que nous n'attendions plus un autre maître que lui pour nous enseigner, observons fidèlement ses préceptes. Si nous n'attendons point un autre pontife qui vienne purger nos iniquités, gardons soigneusement l'innocence. Et d'autant que le même Jésus, qui est venu en l'infirmité de la chair, viendra encore une fois glorieux pour juger les vivans et les morts; « vivons justement » et sobrement en ce monde ; attendant la bien- » heureuse espérance, et la triomphante arrivée de » notre grand Dieu et rédempteur Jésus-Christ (2) », qui détruisant la mort pour jamais nous rendra compagnons de son règne et de sa bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

(1) *Act.* IV. 12. — (2) *Tit.* II. 12, 13.

EXORDE

D'UN SERMON SUR LE MÊME TEXTE (*),

PRÊCHÉ DEVANT DES RELIGIEUSES.

Si nous apprenons des Ecritures divines que notre Seigneur Jésus-Christ a toujours été l'unique espérance du monde, la consolation et la joie de tous ceux qui attendoient la rédemption d'Israël ; à plus forte raison, chrétiens, devons-nous être persuadés que Jean-Baptiste son bienheureux précurseur n'avoit point de plus chère occupation que celle d'entretenir son esprit de ce doux objet. C'est pourquoi je me le représente aujourd'hui, dans les prisons du cruel Hérode, comme un homme qui n'a de contentement que d'apprendre ce que son maître fait parmi les hommes, et comme par ses prédications et par ses miracles il se fait reconnoître à ses vrais fidèles, pour le Fils du Dieu tout-puissant. C'est ce qu'il me semble que saint Matthieu nous fait conjecturer en ces mots de notre Evangile : « Jean » entendant dans les liens les grandes œuvres de » Jésus-Christ, il lui envoie deux de ses disciples, » pour lui faire cette demande : Êtes-vous celui qui » devez venir, ou si nous en attendons quelque

(*) Cet exorde est écrit à la suite du discours qu'on vient de lire.

» autre (1) » ? Pour moi, je m'imagine, fidèles, que le fruit qu'il espéroit de cette ambassade, c'est que ses disciples lui rapportant la réponse de son bon maître, il ne doutoit nullement que sa parole ne dût être pleine d'une si ineffable douceur, que seule elle seroit capable non-seulement de chasser les maux d'une dure captivité, mais encore d'adoucir les amertumes de cette vie. Chères Sœurs, dans cette prison volontaire où vous vous êtes jetées pour l'amour de Dieu, dites-moi, que pourriez-vous faire sans la douce méditation des mystères du Sauveur Jésus? Et n'est-ce pas cette seule pensée qui fait triompher en vos cœurs une sainte joie dans une vie si laborieuse? Oui certes, il le faut avouer, Dieu a répandu une certaine grâce sur toutes les paroles et sur toutes les actions du Seigneur Jésus; y penser, c'est la vie éternelle. Oui, son nom est un miel à nos bouches, et une lumière à nos yeux, et une flamme à nos cœurs : et lorsque remplis de l'Esprit de Dieu, nous concevons en nos ames le Sauveur Jésus, nous ressentons une joie à peu près semblable à celle que sentit l'heureuse Marie, lorsque couverte de la vertu du Très-haut, elle conçut en ses chastes entrailles le Fils unique du Père éternel, après que l'ange l'eut saluée par ces célestes paroles : *Ave, Maria*, etc.

(1) *Matt.* XI. 2, 3.

IIE SERMON

POUR

LE IIE DIMANCHE DE L'AVENT,

PRÊCHÉ A LA COUR,

SUR LA DIVINITÉ DE LA RELIGION.

Les moyens par lesquels elle s'est établie, la sainteté de sa morale si bien proportionnée à tous les besoins de l'homme, preuves évidentes de sa divinité. Injustice de ses contradicteurs, infidélité des chrétiens.

Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, surdi audiunt, mortui resurgunt, pauperes evangelizantur : et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me!

Les aveugles voient, les boîteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Evangile est annoncé aux pauvres : et heureux celui qui ne sera pas scandalisé à mon sujet! Matth. xi. 5, 6.

Jésus-Christ interrogé dans notre Evangile par les disciples de saint Jean-Baptiste, s'il est ce Messie que l'on attendoit, et ce Dieu qui devoit venir en personne pour sauver la nature humaine, *Tu es qui venturus es?* « Etes-vous celui qui devez venir »? leur dit pour toute réponse, qu'il fait des biens

infinis au monde, et que le monde cependant se soulève unanimement contre lui. Il leur raconte d'une même suite les bienfaits qu'il répand et les contradictions qu'il endure, les miracles qu'il fait et les scandales qu'il cause à un peuple ingrat; c'est-à-dire qu'il donne aux hommes pour marque de divinité en sa personne sacrée, premièrement ses bontés, et secondement leur ingratitude.

En effet, chrétiens, il est véritable que Dieu n'a jamais cessé d'être bienfaisant, et que les hommes aussi de leur côté n'ont jamais cessé d'être ingrats : tellement qu'il pourroit sembler, tant notre méconnoissance est extrême! que c'est comme un apanage de la nature divine d'être infiniment libérale aux hommes, et de ne trouver toutefois dans le genre humain qu'une perpétuelle opposition à ses volontés, et un mépris injurieux de toutes ses grâces.

Saint Pierre a égalé, surpassé en deux mots les éloges des plus pompeux panégyriques, lorsqu'il a dit du Sauveur, « qu'il passoit en bienfaisant et » guérissant tous les oppressés » : *Pertransiit benefaciendo et sanando omnes oppressos* (1). Et certes il n'y a rien de plus magnifique et de plus digne d'un Dieu, que de laisser partout où il passe des effets de sa bonté; que de marquer tous ses pas par ses bienfaits; que de parcourir les bourgades, les villes et les provinces, non par ses victoires, comme on a dit des conquérans; car c'est tout ravager et tout détruire; mais par ses libéralités.

Ainsi Jésus-Christ a montré aux hommes sa divinité comme elle a accoutumé de se déclarer, à savoir

(1) *Act.* x. 38.

par ses grâces et par ses soins paternels; et les hommes l'ont traité aussi comme ils traitent la divinité, quand ils l'ont payé, selon leur coutume, d'ingratitude et d'impiété : *Et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me!*

Voilà en peu de mots ce qui nous est proposé dans notre Evangile; mais pour en tirer les instructions, il faut un plus long discours, dans lequel je ne puis entrer qu'après avoir imploré le secours d'en-haut. *Ave.*

Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur : et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me! « Les aveugles voient, les boîteux marchent, » les lépreux sont purifiés : et bienheureux est » celui qui n'est point scandalisé en moi »! Ce n'est plus en illuminant les aveugles, ni en faisant marcher les estropiés, ni en purifiant les lépreux, ni en ressuscitant les morts, que Jésus-Christ autorise sa mission, et fait connoître aux hommes sa divinité. Ces choses ont été faites durant les jours de sa vie mortelle, et il les a continuées dans sa sainte Eglise tant qu'il a été nécessaire pour poser les fondemens de la foi naissante. Mais ces miracles sensibles, qui ont été faits par le Fils de Dieu sur des personnes particulières et pendant un temps limité, étoient les signes sacrés d'autres miracles spirituels qui n'ont point de bornes semblables, ni pour les temps, ni pour les personnes, puisqu'ils regardent également tous les hommes et tous les siècles.

En effet ce ne sont point seulement des particuliers aveugles, estropiés et lépreux, qui demandent au

Fils de Dieu le secours de sa main puissante. Mais plutôt tout le genre humain, si nous le savons comprendre, est ce sourd et cet aveugle qui a perdu la connoissance de Dieu, et ne peut plus entendre sa voix. Le genre humain est ce boîteux, qui n'ayant aucune règle des mœurs, ne peut plus ni marcher droit, ni se soutenir. Enfin le genre humain est tout ensemble et ce lépreux et ce mort, qui, faute de trouver quelqu'un qui le retire du péché, ne peut ni se purifier de ses taches, ni éviter sa corruption. Jésus-Christ a rendu l'ouïe à ce sourd et la clarté à cet aveugle, quand il a fondé la foi : Jésus-Christ a redressé ce boîteux, quand il a réglé les mœurs : Jésus-Christ a nettoyé ce lépreux et ressuscité ce mort, quand il a établi dans sa sainte Eglise la rémission des péchés. Voilà les trois grands miracles par lesquels Jésus-Christ nous montre sa divinité; et en voici le moyen.

Quiconque fait voir aux hommes une vérité souveraine et toute-puissante, une droiture infaillible, une bonté sans mesure, fait voir en même temps la divinité. Or est-il que le Fils de Dieu nous montre en sa personne une vérité souveraine par l'établissement de la foi, une équité infaillible par la direction des mœurs, une bonté sans mesure par la rémission des péchés : il nous montre donc sa divinité. Mais ajoutons, s'il vous plaît, pour achever l'explication de notre Evangile, que tout ce qui prouve la divinité de Jésus-Christ, prouve aussi notre ingratitude. *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me!* « Heureux celui qui ne sera pas scan- » dalisé à mon sujet » ! Tous ses miracles nous sont

un

un scandale; toutes ses grâces nous deviennent un empêchement. Il a voulu, chrétiens, dans la foi que les vérités fussent hautes, dans la règle des mœurs que la voie fût droite, dans la rémission des péchés que le moyen fût facile. Tout cela étoit fait pour notre salut; cette hauteur pour nous élever; cette droiture pour nous conduire; cette facilité pour nous inviter à la pénitence. Mais nous sommes si dépravés, que tout nous tourne à scandale, puisque la hauteur des vérités de la foi fait que nous nous soulevons contre l'autorité de Jésus-Christ; que l'exactitude de la règle qu'il nous donne, nous porte à nous plaindre de sa rigueur; et que la facilité du pardon nous est une occasion d'abuser de sa patience.

PREMIER POINT.

La vérité est une reine qui habite en elle-même et dans sa propre lumière, laquelle par conséquent est elle-même son trône, elle-même sa grandeur, elle-même sa félicité. Toutefois pour le bien des hommes elle a voulu régner sur eux, et Jésus-Christ est venu au monde pour établir cet empire par la foi qu'il nous a prêchée. J'ai promis, Messieurs, de vous faire voir que la vérité de cette foi s'est établie en souveraine, et en souveraine toute-puissante; et la marque assurée que je vous en donne, c'est que sans se croire obligée d'alléguer aucune raison, et sans être jamais réduite à emprunter aucun secours, par sa propre autorité, par sa propre force, elle a fait ce qu'elle a voulu, et a régné dans le monde. C'est agir, si je ne me trompe, assez souverainement : mais il faut appuyer ce que j'avance.

J'ai dit que la vérité chrétienne n'a point cherché son appui dans les raisonnemens humains, mais qu'assurée d'elle-même, de son autorité suprême et de son origine céleste, elle a dit, et a voulu être crue : elle a prononcé ses oracles, et a exigé la sujétion.

Elle a prêché une Trinité, mystère inaccessible par sa hauteur : elle a annoncé un Dieu-homme, un Dieu anéanti jusques à la croix, abîme impénétrable par sa bassesse. Comment a-t-elle prouvé? Elle a dit pour toute raison qu'il faut que la raison lui cède, parce qu'elle est née sa sujette. Voici quel est son langage : *Hæc dicit Dominus :* « Le Seigneur » a dit ». Et en un autre endroit : Il est ainsi, « parce » que j'en ai dit la parole » : *Quia verbum ego locutus sum, dicit Dominus* (1). Et en effet, chrétiens, que peut ici opposer la raison humaine? Dieu a le moyen de se faire entendre; il a aussi le droit de se faire croire. Il peut par sa lumière infinie nous montrer, quand il lui plaira, la vérité à découvert : il peut par son autorité souveraine nous obliger à nous y soumettre, sans nous en donner l'intelligence. Et il est digne de la grandeur, de la dignité, de la majesté de ce premier Etre, de régner sur tous les esprits, soit en les captivant par la foi, soit en les contentant par la claire vue.

Jésus-Christ a usé de ce droit royal dans l'établissement de son Evangile; et comme sa sainte doctrine ne s'est point fondée sur les raisonnemens humains, pour ne point dégénérer d'elle-même, elle a aussi dédaigné le soutien de l'éloquence. Il est

(1) *Jerem.* XXXIV. 5.

vrai que les saints apôtres qui ont été ses prédicateurs, ont abattu aux pieds de Jésus la majesté des faisceaux romains, et qu'ils ont fait trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels ils étoient cités. « Paul traite devant Félix de la justice, de la » chasteté, du jugement à venir » : *Disputante illo de justitiâ, et castitate, et judicio futuro.* [Félix tremble], quoiqu'infidèle; nous écoutons sans être émus. Lequel est le prisonnier? lequel est le juge? *Tremefactus Felix respondit : Quod nunc attinet, vade; tempore opportuno accersam te* (1) : « Félix effrayé répondit : C'est assez pour cette » heure, retirez-vous; quand j'aurai le temps, je vous » manderai ». Ce n'est plus l'accusé qui demande du délai à son juge, c'est le juge effrayé qui en demande à son criminel. Ainsi les saints apôtres ont renversé les idoles, ils ont converti les peuples. « Enfin ayant affermi, dit saint Augustin, leur sa» lutaire doctrine, ils ont laissé à leurs successeurs » la terre éclairée par une lumière céleste » : *Confirmatâ saluberrimâ disciplinâ, illuminatas terras posteris reliquerunt* (2). Mais ce n'est point par l'art du bien dire, par l'arrangement des paroles, par des figures artificielles, qu'ils ont opéré tous ces grands effets. Tout se fait par une secrète vertu qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant, qu'elle captive les entendemens; vertu qui venant du ciel, sait se conserver toute entière dans la bassesse modeste et familière de leurs expressions, et dans la simplicité d'un style qui paroît vulgaire : comme on voit un fleuve rapide qui

(1) *Act.* XXIV. 25. — (2) *S. Aug. de verâ Rel. n.* 4, *tom.* 1, *col.* 749.

retient, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il a acquise aux montagnes d'où il tire son origine, d'où ses eaux sont précipitées.

Concluons donc, chrétiens, que Jésus-Christ a fondé son saint Evangile d'une manière souveraine et digne d'un Dieu; et ajoutons, s'il vous plaît, que c'étoit la plus convenable aux besoins de notre nature. Nous avons besoin parmi nos erreurs, non d'un philosophe qui dispute, mais d'un Dieu qui nous détermine dans la recherche de la vérité. La voie du raisonnement est trop lente et trop incertaine : ce qu'il faut chercher est éloigné; ce qu'il faut prouver est indécis. Cependant il s'agit du principe même et du fondement de la conduite, sur lequel il faut être résolu d'abord : il faut donc nécessairement en croire quelqu'un. Le chrétien n'a rien à chercher, parce qu'il trouve tout dans la foi. Le chrétien n'a rien à prouver, parce que la foi lui décide tout, et que Jésus-Christ lui a proposé de sorte les vérités nécessaires, que s'il n'est pas capable de les entendre, il n'est pas moins disposé à les croire : *Talia populis persuaderet, credenda saltem, si percipere non valerent* (1). Ainsi, par même moyen, Dieu a été honoré, parce qu'on l'a cru, comme il est juste, sur sa parole; et l'homme a été instruit par une voie courte, parce que sans aucun circuit de raisonnement, l'autorité de la foi l'a mené dès le premier pas à la certitude.

Mais continuons d'admirer l'auguste souveraineté de la vérité chrétienne. Elle est venue sur la terre comme une étrangère, inconnue et toutefois haïe

(1) *S. August. ibid. n.* 3.

et persécutée, durant l'espace de quatre cents ans, par des préjugés iniques. Cependant, parmi ces fureurs du monde entier conjuré contre elle, elle n'a point mandié de secours humain. Elle s'est fait elle-même des défenseurs intrépides et dignes de sa grandeur, qui dans la passion qu'ils avoient pour ses intérêts, ne sachant que la confesser et mourir pour elle, ont couru à la mort avec tant de force, qu'ils ont effrayé leurs persécuteurs, qu'à la fin ils ont fait honte par leur patience aux lois qui les condamnoient au dernier supplice, et ont obligé les princes à les révoquer. *Orando, patiendo, cum piâ securitate moriendo, leges quibus damnabatur christiana religio, erubescere compulerunt, mutarique fecerunt*, dit éloquemment saint Augustin (1).

C'étoit donc le conseil de Dieu et la destinée de la vérité, si je puis parler de la sorte, qu'elle fût entièrement établie malgré les rois de la terre, et que dans la suite des temps elle les eût premièrement pour disciples, et après pour défenseurs. Il ne les a point appelés quand il a bâti son Eglise. Quand il a eu fondé immuablement et élevé jusqu'au comble ce grand édifice, il lui a plu alors de les appeler : *Et nunc reges* (2) : [Venez], « rois, maintenant ». Il les a donc appelés, non point par nécessité, mais par grâce. Donc l'établissement de la vérité ne dépend point de leur assistance, ni l'empire de la vérité ne relève point de leur sceptre : et si Jésus-Christ les a établis défenseurs de son Evangile, il le fait par honneur et non par besoin ; c'est pour honorer leur autorité et pour consacrer leur puis-

(1) *De Civ. Dei. lib.* VIII, *cap.* XX, *tom.* VII, *col.* 207. — (2) *Ps.* II. 10.

sance. Cependant sa vérité sainte se soutient toujours d'elle-même et conserve son indépendance. Ainsi lorsque les princes défendent la foi, c'est plutôt la foi qui les défend; lorsqu'ils protègent la religion, c'est plutôt la religion qui les protège et qui est l'appui de leur trône. Par où vous voyez clairement que la vérité se sert des hommes, mais qu'elle n'en dépend pas : et c'est ce qui nous paroît dans toute la suite de son histoire. J'appelle ainsi l'histoire de l'Eglise; c'est l'histoire du règne de la vérité. Le monde a menacé, la vérité est demeurée ferme : il a usé de tours subtils et de flatteries, la vérité est demeurée droite. Les hérétiques ont brouillé, la vérité est demeurée pure. Les schismes ont déchiré le corps de l'Eglise, la vérité est demeurée entière. Plusieurs ont été séduits, les foibles ont été troublés, les forts même ont été émus; un Osius, un Origène, un Tertullien, tant d'autres qui paroissoient l'appui de l'Eglise, sont tombés avec grand scandale : la vérité est demeurée toujours immobile. Qu'y a-t-il donc de plus souverain et de plus indépendant que la vérité, qui persiste toujours immuable, malgré les menaces et les caresses, malgré les présens et les proscriptions, malgré les schismes et les hérésies, malgré toutes les tentations et tous les scandales; enfin au milieu de la défection de ses enfans infidèles, et dans la chute funeste de ceux-là même qui sembloient être ses colonnes?

Après cela, chrétiens, quel esprit ne doit pas céder à une autorité si bien établie? Et que je suis étonné quand j'entends des hommes profanes, qui

dans la nation la plus florissante de la chrétienté, s'élèvent ouvertement contre l'Evangile! Les entendrai-je toujours et les trouverai-je toujours dans le monde, ces libertins déclarés, esclaves de leurs passions, et téméraires censeurs des conseils de Dieu; qui tout plongés qu'ils sont dans les choses basses, se mêlent de décider hardiment des plus relevées? Profanes et corrompus, lesquels, comme dit saint Jude, « blasphêment ce qu'ils ignorent, et se corrompent dans ce qu'ils connoissent naturellement » : *Quæcumque quidem ignorant, blasphemant; quæcumque autem naturaliter, tanquam muta animantia, norunt, in his corrumpuntur* (1). Hommes deux fois morts, dit le même apôtre; morts premièrement, parce qu'ils ont perdu la charité; morts secondement, parce qu'ils ont même arraché la foi: *Arbores infructuosæ, eradicatæ, bis mortuæ* (2) : « Arbres infructueux et déracinés », qui ne tiennent plus à l'Eglise par aucun lien. O Dieu! les verrai-je toujours triompher dans les compagnies, et empoisonner les esprits par leurs railleries sacriléges?

Mais hommes doctes et curieux, si vous voulez discuter la religion, apportez-y du moins et la gravité et le poids que la matière demande. Ne faites point les plaisans mal à propos dans des choses si sérieuses et si vénérables. Ces importantes questions ne se décident pas par vos demi-mots et par vos branlemens de tête, par ces fines railleries que vous nous vantez, et par ce dédaigneux souris. Pour Dieu, comme disoit cet ami de Job (3), ne pensez

(1) *Jud.* 10. — (2) *Ibid.* 12. — (3) *Job.* XII. 1.

pas être les seuls hommes, et que toute la sagesse soit dans votre esprit, dont vous nous vantez la délicatesse. Vous qui voulez pénétrer les secrets de Dieu, ça paroissez, venez en présence, développez-nous les énigmes de la nature; choisissez ou ce qui est loin, ou ce qui est près; ou ce qui est à vos pieds, ou ce qui est bien haut suspendu sur vos têtes! Quoi! partout votre raison demeure arrêtée! partout ou elle gauchit, ou elle s'égare, ou elle succombe! Cependant vous ne voulez pas que la foi vous prescrive ce qu'il faut croire. Aveugle, chagrin et dédaigneux, vous ne voulez pas qu'on vous guide et qu'on vous donne la main. Pauvre voyageur égaré et présomptueux, qui croyez savoir le chemin, qui vous refusez la conduite, que voulez-vous qu'on vous fasse? Quoi! voulez-vous donc qu'on vous laisse errer? Mais vous vous irez engager dans des détours infinis, dans quelque chemin perdu; vous vous jeterez dans que que précipice. Voulez-vous qu'on vous fasse entendre clairement toutes les vérités divines? Mais considérez où vous êtes, et en quelle basse région du monde vous avez été relégué. Voyez cette nuit profonde, ces ténèbres épaisses qui vous environnent; la foiblesse, l'imbécillité, l'ignorance de votre raison. Concevez que ce n'est pas ici la région de l'intelligence. Pourquoi donc ne voulez-vous pas qu'en attendant que Dieu se montre à découvert ce qu'il est, la foi vienne à votre secours, et vous apprenne du moins ce qu'il en faut croire?

Mais, Messieurs, c'est assez combattre ces esprits profanes et témérairement curieux. Ce n'est pas le

vice le plus commun, et je vois un autre malheur bien plus universel dans la cour. Ce n'est point cette ardeur inconsidérée de vouloir aller trop avant; c'est une extrême négligence de tous les mystères. Qu'ils soient ou qu'ils ne soient pas, les hommes trop dédaigneux ne s'en soucient plus, et n'y veulent pas seulement penser; ils ne savent s'ils croient ou s'ils ne croient pas : tout prêts à vous avouer ce qu'il vous plaira, pourvu que vous les laissiez agir à leur mode, et passer la vie à leur gré. « Chrétiens » en l'air, dit Tertullien, et fidèles, si vous voulez » : *Plerosque in ventum, et si placuerit, christianos* (1). Ainsi je prévois que les libertins et les esprits forts pourront être décrédités, non par aucune horreur de leurs sentimens, mais parce qu'on tiendra tout dans l'indifférence, excepté les plaisirs et les affaires. Voyons si je pourrai rappeler les hommes de ce profond assoupissement, en leur représentant dans mon second point la beauté incorruptible de la morale chrétienne.

SECOND POINT.

Grace à la miséricorde divine, ceux qui disputent tous les jours témérairement de la vérité de la foi, ne contestent pas au christianisme la règle des mœurs, et ils demeurent d'accord de la pureté et de la perfection de notre morale. Mais certes ces deux grâces sont inséparables. Il ne faut point deux soleils non plus dans la religion que dans la nature : et quiconque nous est envoyé de Dieu pour nous éclairer dans les mœurs, le même nous don-

(1) *Scorp. n.* 1.

nera la connoissance certaine des choses divines qui sont le fondement nécessaire de la bonne vie. Disons donc que le Fils de Dieu nous montre beaucoup mieux sa divinité en dirigeant sans erreur la vie humaine, qu'il n'a fait en redressant les boîteux, et faisant marcher les estropiés. Celui-là doit être plus qu'homme, qui à travers de tant de coutumes et de tant d'erreurs, de tant de passions compliquées et de tant de fantaisies bizarres, a su démêler au juste et fixer précisément la règle des mœurs. Réformer ainsi le genre humain, c'est donner à l'homme la vie raisonnable; c'est une seconde création, plus noble en quelque façon que la première. Quiconque sera le chef de cette réformation salutaire au genre humain, doit avoir à son secours la même sagesse qui a formé l'homme la première fois. Enfin c'est un ouvrage si grand, que si Dieu ne l'avoit pas fait, lui-même l'envieroit à son auteur.

Aussi la philosophie l'a-t-elle tenté vainement. Je sais qu'elle a conservé de belles règles, et qu'elle a sauvé de beaux restes du débris des connoissances humaines; mais je perdrois un temps infini si je voulois raconter toutes ses erreurs. Allons donc rendre nos hommages à cette équité infaillible qui nous règle dans l'Evangile. J'y cours, suivez-moi, mes Frères; et afin que je vous puisse présenter l'objet d'une adoration si légitime, permettez que je vous trace une idée et comme un tableau raccourci de la morale chrétienne.

Elle commence par le principe. Elle rapporte à Dieu, auquel elle nous lie par un amour chaste, l'homme tout entier, et dans sa racine, et dans ses

branches, et dans ses fruits; c'est-à-dire dans sa nature, dans ses facultés, dans toutes ses opérations. Car comme elle sait, chrétiens, que le nom de Dieu est un nom de père, elle nous demande l'amour; mais, pour s'accommoder à notre foiblesse, elle nous y prépare par la crainte. Ayant donc ainsi résolu de nous attacher à Dieu par toutes les voies possibles, elle nous apprend que nous devons en tout temps et en toutes choses révérer son autorité, croire à sa parole, dépendre de sa puissance, nous confier en sa bonté, craindre sa justice, nous abandonner à sa sagesse, espérer son éternité.

Pour lui rendre le culte raisonnable que nous lui devons, elle nous apprend, chrétiens, que nous sommes nous-mêmes ses victimes : c'est pourquoi elle nous oblige à dompter nos passions emportées et à mortifier nos sens, trop subtils séducteurs de notre raison. Elle a sur ce sujet des précautions inouies. Elle va éteindre jusqu'au fond du cœur l'étincelle qui peut causer un embrasement. Elle étouffe la colère, de peur qu'en s'aigrissant elle ne se tourne en haine implacable. Elle n'attend pas à ôter l'épée à l'enfant, après qu'il se sera donné un coup mortel : elle la lui arrache des mains dès la première piqûre. Elle retient jusqu'aux yeux, par une extrême jalousie qu'elle a pour garder le cœur. Enfin elle n'oublie rien pour soumettre le corps à l'esprit, et l'esprit tout entier à Dieu; et c'est là, Messieurs, notre sacrifice.

Nous avons à considérer sous qui nous vivons et avec qui nous vivons. Nous vivons sous l'empire de Dieu : nous vivons en société avec les hommes.

Après donc cette première obligation d'aimer Dieu comme notre souverain, plus que nous-mêmes, s'ensuit le second devoir d'aimer l'homme notre prochain en esprit de société, comme nous-mêmes. Là se voit très-saintement établie sous la protection de Dieu la charité fraternelle, toujours sacrée et inviolable malgré les injures et les intérêts : là l'aumône, trésor de grâces : là le pardon des injures, qui nous ménage celui de Dieu : là enfin la miséricorde préférée au sacrifice, et la réconciliation avec son frère irrité, nécessaire préparation pour approcher de l'autel. Là, dans une sainte distribution des offices de la charité, on apprend à qui on doit le respect, à qui l'obéissance, à qui le service, à qui la protection, à qui le secours, à qui la condescendance, à qui de charitables avertissemens; et on voit qu'on doit la justice à tous, et qu'on ne doit faire injure à personne non plus qu'à soi-même.

Voulez-vous que nous passions à ce que Jésus-Christ a institué pour ordonner les familles? Il ne s'est pas contenté de conserver au mariage son premier honneur : il en a fait un sacrement de la religion, et un signe mystique de sa chaste et immuable union avec son Eglise. En cette sorte il a consacré l'origine de notre naissance. Il en a retranché la polygamie, qu'il avoit permise un temps en faveur de l'accroissement de son peuple, et le divorce qu'il avoit souffert à cause de la dureté des cœurs. Il ne permet plus que l'amour s'égare dans la multitude : il le rétablit dans son naturel, en le faisant régner sur deux cœurs unis, pour faire dé-

couler de cette union une concorde inviolable dans les familles et entre les frères. Après avoir ramené les choses à la première institution, il a voulu désormais que la plus sainte alliance du genre humain fût aussi la plus durable et la plus ferme, et que le nœud conjugal fût indissoluble, tant par la première force de la foi donnée, que par l'obligation naturelle d'élever les enfans communs, gages précieux d'une éternelle correspondance. Ainsi il a donné au mariage des fidèles une forme auguste et vénérable, qui honore la nature, qui supporte la foiblesse, qui garde la tempérance, qui bride la sensualité.

Que dirai-je des saintes lois qui rendent les enfans soumis et les parens charitables, puissans instigateurs à la vertu, aimables censeurs des vices; qui répriment la licence « sans abattre le courage » ? *Ut non pusillo animo fiant* (1). Que dirai-je de ces belles institutions par lesquelles et les maîtres sont équitables, et les serviteurs affectionnés; Dieu même, tant il est bon et tant il est père, s'étant chargé de leur tenir compte de leurs services fidèles? « Maîtres, vous avez un maître au ciel (2) : » serviteurs, servez comme à Dieu; car votre ré- » compense vous est assurée (3) ». Qui a mieux établi que Jésus-Christ l'autorité des princes, des magistrats et des puissances légitimes ? Il fait un devoir de religion de l'obéissance qui leur est due. Ils règnent sur les corps par la force, et tout au plus sur les cœurs par l'inclination. Il leur érige un trône dans les consciences, et il met sous sa protec-

(1) *Colos.* III. 21. — (2) *Ibid.* IV. 1. — (3) *Ibid.* III. 24.

tion leur autorité et leur personne sacrée. C'est pourquoi Tertullien disoit autrefois aux ministres des empereurs : Votre fonction vous expose à beaucoup de haine et beaucoup d'envie ; « maintenant vous avez moins d'ennemis à cause de la » multitude des chrétiens » : *Nunc enim pauciores hostes habetis præ multitudine christianorum* (1). Réciproquement il enseigne aux princes, que le glaive leur est donné contre les méchans, que leur main doit être pesante seulement pour eux, et que leur autorité doit être le soulagement du fardeau des autres.

Le voilà, Messieurs, ce tableau que je vous ai promis : la voilà représentée au naturel et comme en raccourci, cette immortelle beauté de la morale chrétienne. C'est une beauté sévère, je l'avoue; je ne m'en étonne pas, c'est qu'elle est chaste. Elle est exacte : il le faut, car elle est religieuse. Mais au fond quelle plus sainte morale ! quelle plus belle économique, quelle politique plus juste ! Celui-là est ennemi du genre humain qui contredit de si saintes lois. Aussi qui les contredit, si ce n'est des hommes passionnés, qui aiment mieux corrompre la loi que de rectifier leur conscience ; et, comme dit Salvien, « qui aiment mieux déclamer contre » le précepte que de faire la guerre au vice » ? *Mavult quilibet improbus execrari legem, quàm emendare mentem, mavult præcepta odisse quam vitia* (2).

Pour moi, je me donne de tout mon cœur à ces saintes institutions. Les mœurs seules me feroient

(1) *Apolog. n.* 37. — (2) *Salv*, *lib.* IV. *adv. Avar. Edit. Baluz. p.* 312.

recevoir la foi. Je crois en tout à celui qui m'a si bien enseigné à vivre. La foi me prouve les mœurs; les mœurs me prouvent la foi. Les vérités de la foi et la doctrine des mœurs sont choses tellement connexes et si saintement alliées, qu'il n'y a pas moyen de les séparer (*). Jésus-Christ a fondé les mœurs sur la foi; et après qu'il a si noblement élevé cet admirable édifice, serai-je assez téméraire pour dire à un si sage architecte, qu'il a mal posé les fondemens? Au contraire ne jugerai-je pas par la beauté manifeste de ce qu'il me montre, que la même sagesse a disposé ce qu'il me cache?

Et vous, que direz-vous, ô pécheurs? En quoi êtes-vous blessés, et quelle partie voulez-vous retrancher de cette morale? Vous avez de grandes difficultés : est-ce la raison qui les dicte, ou la passion qui les suggère? Hé! j'entends bien vos pensées : hé! je vois de quel côté tourne votre cœur. Vous demandez la liberté. Hé! n'achevez pas, ne parlez pas davantage; je vous entends trop. Cette liberté que vous demandez, c'est une captivité misérable de votre cœur. Souffrez qu'on vous affranchisse, et qu'on rende votre cœur à un Dieu à qui il est, et qui le redemande avec tant d'instance. Il n'est pas juste, mon Frère, que l'on entame la loi en faveur de vos passions, mais plutôt qu'on retranche de vos passions ce qui est contraire à la loi. Car autrement que seroit-ce? chacun déchireroit le précepte : *La-*

(*) Ici se trouve le mot *d'exemple* entre deux crochets : l'auteur avoit sans doute dessein d'appuyer sa proposition de quelque exemple. *Edit de Déforis.*

cereta est lex (1). Il n'y a point d'homme si corrompu à qui quelque péché ne déplaise. Celui-là est naturellement libéral; tonnez, fulminez tant qu'il vous plaira contre les rapines, il applaudira à votre doctrine. Mais il est fier et ambitieux; il lui faut laisser venger cette injure, et envelopper ses ennemis ou ses concurrens dans cette intrigue dangereuse. Ainsi toute la loi sera mutilée, et nous verrons, comme disoit le grand saint Hilaire dans un autre sujet, « une aussi grande variété dans la doctrine, que » nous en voyons dans les mœurs, et autant de sortes » de foi qu'il y a d'inclinations différentes » : *Tot nunc fides existere, quot voluntates; et tot nobis doctrinas esse, quot mores* (2).

Laissez-vous donc conduire à ces lois si saintes, et faites-en votre règle. Et ne me dites pas qu'elle est trop parfaite et qu'on ne peut y atteindre. C'est ce que disent les lâches et les paresseux. Ils trouvent obstacle à tout; tout leur paroît impossible; et lorsqu'il n'y a rien à craindre, ils se donnent à eux-mêmes de vaines frayeurs et des terreurs imaginaires. *Dicit piger : Leo est in viâ et leæna in itineribus* (3). *Dicit piger : Leo est foris, in medio platearum occidendus sum* (4) : « Le paresseux dit : Je ne puis partir, il y » a un lion sur ma route; la lionne me dévorera sur » les grands chemins. Le paresseux dit : Il y a un » lion dehors : je vais être tué au milieu de la place » publique ». Il trouve toujours des difficultés, et il ne s'efforce jamais d'en vaincre aucune. En effet,

(1) *Hab.* I. 4. — (2) *S. Hilar. lib.* II. *ad Constant. n.* 4, *col.* 1227. — (3) *Prov.* XXVI. 13. — (4) *Ibid.* XXII. 13.

vous,

vous, qui nous objectez que la loi de l'Evangile est trop parfaite et surpasse les forces humaines, avez-vous jamais essayé de la pratiquer? Contez-nous donc vos efforts; montrez-nous les démarches que vous avez faites. Avant que de vous plaindre de votre impuissance, que ne commencez-vous quelque chose? Le second pas, direz-vous, vous est impossible; oui, si vous ne faites jamais le premier. Commencez donc à marcher, et avancez par degrés. Vous verrez les choses se faciliter, et le chemin s'aplanir manifestement devant vous. Mais qu'avant que d'avoir tenté, vous nous disiez tout impossible; que vous soyez fatigué et harassé du chemin sans vous être remué de votre place, et accablé d'un travail que vous n'avez pas encore entrepris : c'est une lâcheté non-seulement ridicule, mais insupportable. Au reste, comment peut-on dire que Jésus-Christ nous ait chargés par-dessus nos forces; lui qui a eu tant d'égards à notre foiblesse, qui nous offre tant de secours, qui nous laisse tant de ressources, qui non content de nous retenir sur le penchant par le précepte, nous tend encore la main dans le précipice, par la rémission des péchés qu'il nous présente?

TROISIÈME POINT.

Je vous confesse, Messieurs, que mon inquiétude est extrême dans cette troisième partie, non que j'aie peine à prouver ce que j'ai promis au commencement, c'est-à-dire l'infinité de la bonté du Sauveur.

Car quelle éloquence assez sèche et assez stérile pourroit manquer de paroles? Qu'y a-t-il de plus facile, et qu'y a-t-il, si je puis parler de la sorte, de plus infini et de plus immense que cette divine bonté, qui non-seulement reçoit ceux qui la recherchent, et se donne toute entière à ceux qui l'embrassent; mais encore rappelle ceux qui s'éloignent, et ouvre toujours des voies de retour à ceux qui la quittent? Mais les hommes le savent assez; ils ne le savent que trop pour leur malheur. Il ne faudroit pas publier si hautement une vérité de laquelle tant de monde abuse. Il faudroit le dire tout bas aux pécheurs affligés de leurs crimes; aux consciences abattues et désespérées. Il faudroit démêler dans la multitude quelqu'ame désolée, et lui dire à l'oreille et en secret : « Ah! Dieu pardonne sans fin et sans » bornes » : *Misericordiæ ejus non est numerus* (1). Mais c'est lâcher la bride à la licence, que de mettre devant les yeux des pécheurs superbes cette bonté qui n'a point de bornes; et c'est multiplier les crimes, que de prêcher ces miséricordes qui sont innombrables : *Misericordiæ ejus non est numerus*.

Et toutefois, chrétiens, il n'est pas juste que la dureté et l'ingratitude des hommes ravissent à la bonté du Sauveur les louanges qui lui sont dues. Elevons donc notre voix, et prononçons hautement que sa miséricorde est immense. L'homme devoit mourir dans son crime; Jésus-Christ est mort en sa place. Il est écrit du pécheur, que son sang doit être

(1) *Orat. Miss. pro gratiar. Act.*

sur lui; mais le sang de Jésus-Christ et le couvre et le protége. O homme, ne cherchez plus l'expiation de vos crimes dans le sang des animaux égorgés. Dussiez-vous dépeupler tous vos troupeaux par vos hécatombes, la vie des bêtes ne peut point payer pour la vie des hommes. Voici Jésus-Christ qui s'offre, homme pour les hommes, homme innocent pour les coupables, homme-Dieu pour de purs hommes et pour de simples mortels. Vous voyez donc, chrétiens, non-seulement l'égalité dans le prix, mais encore la surabondance. Ce qui est offert est infini; et afin que celui qui offre fût de même dignité, lui-même qui est la victime, il a voulu aussi être le pontife. Pécheurs, ne perdez jamais l'espérance. Jésus-Christ est mort une fois; mais le fruit de sa mort est éternel: Jésus-Christ est mort une fois; mais « il est tou- » jours vivant, afin d'intercéder pour nous », comme dit le divin apôtre (1).

Il y a donc pour nous dans le ciel une miséricorde infinie; mais pour nous être appliquée en terre, elle est toute communiquée à la sainte Eglise dans le sacrement de pénitence. Car écoutez les paroles de l'institution : « Tout ce que vous remet- » trez sera remis; tout ce que vous délierez sera dé- » lié (2) ». Vous y voyez une bonté qui n'a point de bornes. C'est en quoi elle diffère d'avec le baptême. « Il n'y a qu'un baptême », dit le saint apôtre, et il ne se répète plus : *Unus Dominus, una fides, unum baptisma* (3). Les portes de la pénitence sont toujours ouvertes. Venez dix fois, venez cent fois,

(1) *Hebr.* VII. 25. — (2) *Matth.* XVI. 19. — (3) *Eph.* IV. 5.

venez mille fois : la puissance de l'Eglise n'est point épuisée. Cette parole sera toujours véritable : Tout ce que vous pardonnerez sera pardonné (1). Je ne vois ici ni terme prescrit, ni nombre arrêté, ni mesure déterminée. Il y faut donc reconnoître une bonté infinie. La fontaine du saint baptême est appelée dans les Ecritures, selon une interprétation, « une fontaine scellée », *fons signatus* (2). Vous vous y lavez une fois; on la referme, on la scèle; il n'y a plus de retour pour vous. Mais nous avons dans l'Eglise une autre fontaine, de laquelle il est écrit dans le prophète Zacharie : « En ce jour, au » jour du Sauveur, en ce jour où la bonté paroîtra » au monde, il y aura une fontaine ouverte à la » maison de David et aux habitans de Jérusalem, » pour la purification du pécheur » : *In die illâ erit fons patens domui David et habitantibus Jerusalem, in ablutionem peccatoris* (3). Ce n'est point une fontaine scellée, qui ne s'ouvre qu'avec réserve, qui n'est point permise à tous, parce qu'elle exclut à jamais ceux qu'elle a une fois reçus : *fons signatus*. Celle-ci est une fontaine non-seulement publique, mais toujours ouverte : *Erit fons patens :* et ouverte indifféremment à tous les habitans de Jérusalem, à tous les enfans de l'Eglise. Elle reçoit toujours les pécheurs : à toute heure et à tous momens les lépreux peuvent venir se laver dans cette fontaine du Sauveur, toujours bienfaisante et toujours ouverte.

Mais c'est ici, chrétiens, notre grande infidé-

(1) *Joan.* XX. 23. — (2) *Cant.* IV. 22. — (3) *Zach.* XIII. 1.

lité : c'est ici que l'indulgence multiplie les crimes, et que la source des miséricordes devient une source infinie de profanations sacriléges. Que dirai-je ici, chrétiens, et avec quels termes assez puissans déplorerai-je tant de sacriléges qui infectent les eaux de la pénitence ? « Eau du baptême, que » tu es heureuse, disoit autrefois Tertullien, que » tu es heureuse, eau mystique, qui ne laves qu'une » fois » ! *Felix aqua quæ semel abluit!* « qui ne » sers point de jouet aux pécheurs » ! *Felix aqua quæ semel abluit, quæ ludibrio peccatoribus non est* (1) ! C'est le bain de la pénitence toujours ouvert aux pécheurs, toujours prêt à recevoir ceux qui retournent ; c'est ce bain de miséricorde qui est exposé au mépris par sa facilité bienfaisante, dont les eaux servent contre leur nature à souiller les hommes : *quos diluit inquinat :* parce que la facilité de se laver, fait qu'ils ne craignent point de salir leur conscience. Qui ne se plaindroit, chrétiens, de voir cette eau salutaire si étrangement violée, seulement à cause qu'elle est bienfaisante ? Qu'inventerai-je, où me tournerai-je pour arrêter les profanations des hommes pervers, qui vont faire malheureusement leur écueil du port ?

Les pécheurs nous savent bien dire qu'il ne faut que le repentir, pour être capable d'approcher de cette fontaine de grâces. En vain nous disons à ceux qui se confient si aveuglément à ce repentir futur : Ne voulez-vous pas considérer que Dieu a bien promis le pardon au repentir, mais qu'il n'a pas

(1) *De Bapt. n.* 15.

promis de donner du temps pour ce sentiment nécessaire ? Cette raison convaincante ne fait plus d'effet, parce qu'elle est trop répétée. Considérez, mes Frères, quel est votre aveuglement : vous rendez la bonté de Dieu complice de votre endurcissement. C'est ce péché contre le Saint-Esprit, contre la grâce de la rémission des péchés. Dieu n'a plus rien à faire pour vous retirer du crime. Vous poussez à bout sa miséricorde. Que peut-il faire que de vous appeler, que de vous attendre, que de vous tendre les bras, que de vous offrir le pardon ? C'est ce qui vous rend hardis dans vos entreprises criminelles. Que faut-il donc qu'il fasse ? Et sa bonté étant épuisée et comme surmontée par votre malice, lui reste-t-il autre chose que de vous abandonner à sa vengeance? Hé bien ! poussez à bout la bonté divine : montrez-vous fermes et intrépides à perdre votre ame : ou plutôt, insensés et insensibles, hasardez tout, risquez votre éternité; faites d'un repentir douteux le motif d'un crime certain : quelle fermeté, quel courage! mais ne voulez-vous pas entendre combien est étrange, combien insensée, combien monstrueuse cette pensée de pécher pour se repentir? *Obstupescite, cœli, super hoc* (1) : « O ciel, ô terre, » étonnez-vous d'un si prodigieux égarement » ! Les aveugles enfans d'Adam ne craignent pas de pécher, parce qu'ils espèrent un jour en être fâchés! J'ai lu souvent, dans les Ecritures, que Dieu envoie aux pécheurs l'esprit de vertige et d'étourdissement; mais

(1) *Jerem.* II. 12.

je le vois clairement dans vos excès. Voulez-vous vous convertir quelque jour, ou périr misérablement dans l'impénitence? Choisissez, prenez parti. Le dernier est le parti des démons. S'il vous reste donc quelque sentiment du christianisme, quelque soin de votre salut, quelque pitié de vous-même, vous espérez vous convertir; et si vous croyiez que cette porte vous fût fermée, vous n'iriez pas au crime avec l'abandon où je vous vois. Se convertir, c'est se repentir : vous voulez donc contenter cette passion, parce que vous espérez vous en repentir? Qui a jamais ouï parler d'un tel prodige? Est-ce moi qui ne m'entends pas? ou bien est-ce votre passion qui vous enchante? Me trompé-je dans ma pensée? ou bien êtes-vous aveugle et troublé de sens dans la vôtre? Quand est-ce qu'on s'est avisé de faire une chose, parce qu'on croit s'en repentir quelque jour? C'est la raison de s'en abstenir sans doute : j'ai bien ouï dire souvent : Ne faites pas cette chose, car vous vous en repentirez.

Mais ô aveuglement inoui! ô stupidité insensée, de pécher pour se repentir! Le repentir qu'on prévoit n'est-il pas naturellement un frein au désir, et un arrêt à la volonté? Mais qu'un homme dise en lui-même : Je me détermine à cette action, j'espère d'en avoir regret, et je m'en retirerois sans cette pensée; qu'ainsi le regret prévu devienne contre sa nature, et l'objet de notre espérance, et le motif de notre choix, c'est un aveuglement inoui; c'est confondre les contraires, c'est changer l'essence des choses. Non, non, ce que vous pensez, n'est ni un

repentir ni une douleur : vous n'en entendez pas seulement le nom; tant vous êtes éloignés d'en avoir la chose ! Cette douleur qu'on désire, ce repentir qu'on espère avoir quelque jour, n'est qu'une feinte douleur et un repentir imaginaire. Ne vous trompez pas, chrétiens, il n'est pas si aisé de se repentir. Pour produire un repentir sincère, il faut renverser son cœur jusqu'aux fondemens, déraciner ses inclinations avec violence, s'indigner implacablement contre ses foiblesses, s'arracher de vive force à soi-même. Si vous prévoyiez un tel repentir, il vous seroit un frein salutaire. Mais le repentir que vous attendez n'est qu'une grimace; la douleur que vous espérez, une illusion et une chimère : et vous avez sujet de craindre que par une juste punition d'avoir si étrangement renversé la nature de la pénitence, un Dieu méprisé et vengeur de ses sacremens profanés, ne vous envoie en sa fureur, non le *peccavi* d'un David, non les regrets d'un saint Pierre, non la douleur amère d'une Madeleine; mais le regret politique d'un Saül, mais la douleur désespérée d'un Judas, mais le repentir stérile d'un Antiochus; et que vous ne périssiez malheureusement dans votre fausse contrition, et dans votre pénitence impénitente.

Vivons donc, mes Frères, de sorte que la rémission des péchés ne nous soit pas un scandale. Rétablissons les choses dans leur usage naturel. Que la pénitence soit pénitence, un remède et non un poison; que l'espérance soit espérance, une ressource à la foiblesse et non un appui à l'audace;

que la douleur soit une douleur ; que le repentir soit un repentir, c'est-à-dire l'expiation des péchés passés et non le fondement des péchés futurs. Ainsi nous arriverons par la pénitence au lieu où il n'y a plus ni repentir ni douleur, mais un calme perpétuel et une paix immuable, [que je vous souhaite] au nom, etc.

SERMON

POUR

LE IIIE DIMANCHE DE L'AVENT,

SUR LA NÉCESSITÉ DE LA PÉNITENCE,

PRÊCHÉ A LA COUR.

Endurcissement des pécheurs : leur insensibilité surprenante : effets terribles du péché et de la justice divine sur eux : illusion de leur fausse sécurité : extrémité de leur malheur.

Jam enim securis ad radicem arborum posita est : omnis ergo arbor non faciens fructum bonum, excidetur et in ignem mittetur.

La cognée est déjà à la racine de l'arbre : donc tout arbre qui ne portera pas de bons fruits, sera coupé et jeté au feu. Luc. III. 9.

Quelque effort que nous fassions tous les jours pour faire connoître aux pécheurs l'état funeste de leur concience, il ne nous est pas possible de les émouvoir, ni par la vue du mal présent qu'ils se font eux-mêmes, ni par les terribles approches du jugement futur dont Dieu les menace. Le mal présent du péché ne les touche point, parce qu'il ne tombe pas sous

leurs sens, auxquels ils abandonnent toute leur conduite. Et si pour les éveiller, dans cet assoupissement léthargique, nous faisons retentir à leurs oreilles cette trompette épouvantable du jugement à venir qui les jettera dans des peines si sensibles et si cuisantes; cette menace est trop éloignée pour les presser à se rendre : « Cette vision, disent-ils, chez le prophète » Ezéchiel, ne sera pas si tôt accomplie » : *In dies multos et in tempora longa iste prophetat* (1). Ainsi leur malice obstinée résiste aux plus pressantes considérations que nous leur puissions apporter, et rien n'est capable de les émouvoir; parce que le mal du péché, qui est si présent, n'est pas sensible; et qu'au contraire le mal de l'enfer, qui est si sensible, n'est pas présent. C'est pourquoi la bonté divine qui ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive, pour effrayer ces consciences malheureusement intrépides, fait élever aujourd'hui du fond du désert une voix dont le désert même est ému : *Vox Domini concutientis desertum, et commovebit Dominus desertum Cades* (2) : « La voix du Seigneur ébranle le désert : » le Seigneur remuera et agitera le désert de Ca- » dès ». C'est la voix de saint Jean-Baptiste, qui non content de menacer les pécheurs « de la co- » lère qui doit venir », *à venturâ irâ;* sachant que ce qui est éloigné ne les touche pas, leur montre dans les paroles de mon texte la main de Dieu déjà appuyée sur eux, et leur dénonce de près sa vengeance toute présente : *Jam enim securis ad radicem arborum posita est :* « La cognée est déjà mise à la

(1) *Ezech.* XII. 27. — (2) *Ps.* XXVIII. 7.

» racine des arbres ». Mais, mes Frères, comme cette voix du grand précurseur résonnera en vain au dehors, si le Saint-Esprit ne parle au dedans; prions la divine Vierge qu'elle nous obtienne la grâce d'être émus de la parole de Jean-Baptiste, comme Jean-Baptiste lui-même fut ému dans les entrailles de sa mère par la parole de cette Vierge, lorsqu'elle alla visiter sainte Elisabeth; et lui communiqua dans cette visite une partie de la grâce, qu'elle avoit reçue avec plénitude par les paroles de l'ange que nous allons réciter : *Ave, Maria.*

Faisons paroître à la Cour le prédicateur du désert; produisons aujourd'hui un saint Jean-Baptiste avec toute son austérité. La Cour n'est pas inconnue à cet illustre solitaire; et s'il n'a pas dédaigné de prêcher autrefois dans la Cour d'Hérode, il prêchera bien plus volontiers dans une Cour chrétienne et religieuse, qui a besoin toutefois et de ses exhortations et de son autorité pour être touchée. Paroissez donc, divin précurseur, parlez avee cette vigueur plus que prophétique, et faites trembler les pécheurs superbes sous cette terrible cognée qui porte déjà son coup, non aux branches et aux rameaux, mais au tronc et à la racine de l'arbre, c'est-à-dire à la source même de la vie. *Jam enim securis ad radicem arborum posita est.*

Pour entendre exactement les paroles de ce grand prophète, remarquons, s'il vous plaît, Messieurs, qu'il ne nous représente pas seulement ni une main armée contre nous, ni un bras levé pour nous frapper : le coup, comme vous voyez, a déjà porté,

puisqu'il dit que la cognée est à la racine. Mais encore que le tranchant soit déjà entré bien avant, saint Jean toutefois nous menace encore d'un second coup qui suivra bientôt, pour abattre tout-à-fait l'arbre infructueux; après quoi il ne restera qu'à le jeter dans les flammes : *Omnis ergo arbor non faciens fructum bonum, excidetur et in ignem mittetur* (1) : « Tout arbre donc qui ne porte pas » de bon fruit, sera coupé et jeté au feu ».

En effet, il est certain qu'avant que la justice de Dieu lance sur nos têtes coupables le dernier trait de sa vengeance, nous sommes déjà frappés par le péché même. Une blessure profonde a suivi ce coup, par laquelle notre cœur a été percé; tellement que nous avons à craindre deux coups infiniment dangereux; le premier, de notre main propre par le crime; le second, de la main de Dieu par sa vengeance : et ces deux coups suivent nécessairement de la nature même du péché. Et afin que cette vérité soit expliquée par les principes, je suis obligé, Messieurs, de bien poser avant toutes choses une doctrine que j'ai tirée de saint Augustin, laquelle s'éclaircira davantage par la suite de ce discours : c'est qu'on peut considérer le péché en deux différentes manières, et avec deux rapports divers : premièrement, par rapport à la volonté humaine; secondement, par rapport à la volonté divine. Il est la malheureuse production de la volonté humaine, et il se commet avec insolence contre les ordres sacrés et inviolables de la volonté divine : il sort

(1) *Luc* III. 9.

donc de l'une, et résiste à l'autre. Enfin ce n'est autre chose, pour le définir, qu'un mouvement de la volonté humaine contre les règles invariables de la volonté divine.

Ces deux rapports différens produisent deux mauvais effets. Le péché est conçu dans notre sein par notre volonté dépravée; il ne faut donc pas s'étonner s'il y corrompt, s'il y attaque directement le principe de la vie et de la grâce : voilà la première plaie. Mais comme il se forme en nous en s'élevant contre Dieu et contre ses saintes lois, il arme aussi contre nous infailliblement cette puissance redoutable; et c'est ce qui nous attire le second coup qui nous blesse à mort. Ainsi, pour donner au pécheur la connoissance de tout son mal, il faut lui faire sentir, s'il se peut; premièrement, chrétiens, que la cognée l'a déjà frappé, qu'il est entamé bien avant, et qu'il s'est fait par son péché même une plaie profonde : « La cognée est déjà mise à la racine des » arbres » : *Jam enim securis ad radicem arborum posita est.* Mais il faudra lui montrer ensuite que s'il diffère de faire guérir cette première blessure, Dieu est tout prêt d'appuyer la main pour le retrancher tout-à-fait; afin que s'il ne craint pas le coup qu'il s'est donné par son crime, il appréhende du moins celui que Dieu frappera bientôt par sa justice : « Tout arbre donc qui ne porte pas de bon » fruit, sera coupé et jeté au feu » : *Omnis ergo arbor non faciens fructum bonum, excidetur et in ignem mittetur.* Et ce sont ces deux puissantes considérations qui partageront ce discours.

PREMIER

PREMIER POINT.

S'IL nous étoit aussi aisé d'inspirer aux hommes la haine de leurs péchés, comme il nous est aisé de leur faire voir que le péché est le plus grand de tous les maux, nous ne nous plaindrions pas si souvent qu'on résiste à notre parole, et nous aurions la consolation de voir nos discours suivis de conversions signalées. Oui, mes Frères, de quelques douceurs que se flattent les hommes du monde en contentant leurs désirs, il nous est aisé de prouver qu'ils se blessent, qu'ils se déchirent, qu'ils se donnent un coup mortel par leurs volontés déréglées. Et pour éclaircir cette vérité dans les formes et par les principes, il faut rappeler ici la définition du péché que nous avons déjà établie. Nous avons donc dit, chrétiens, que le péché est un mouvement de la volonté de l'homme contre les ordres suprêmes de la sainte volonté de Dieu. Sur ce fondement principal il nous est aisé d'appuyer une belle doctrine de saint Augustin, qui nous explique admirablement en quoi la malignité du péché consiste (1). Il dit donc qu'elle est renfermée en une double contrariété, parce que le péché est contraire à Dieu, et qu'il est aussi contraire à l'homme. Contraire à Dieu; il est manifeste, parce qu'il combat ses saintes lois : contraire à l'homme, c'est une suite; à cause que l'attachant à ses propres inclinations, comme à des lois particulières qu'il se fait lui-même, il le sépare des lois primitives et de la première raison à laquelle il est lié par son ori-

(1) *De Civit. Dei. lib.* XII, *c.* III, *tom.* VII, *col.* 302.

gine céleste, c'est-à-dire par l'honneur qu'il a de naître l'image de Dieu, et de porter en son ame les traits de sa face, et lui ôte sa félicité qui consiste dans sa conformité avec son auteur.

Il paroît donc, chrétiens, que le péché est également contraire à Dieu et à l'homme; mais avec cette mémorable différence, qu'il est contraire à Dieu, parce qu'il est opposé à sa justice; mais de plus contraire à l'homme, parce qu'il est préjudiciable à son bonheur : c'est-à-dire contraire à Dieu, comme à la règle qu'il combat; et outre cela, mais funestement, contraire à l'homme, comme au sujet qu'il corrompt : à Dieu, comme mauvais; à l'homme, comme nuisible. Et c'est ce qui a fait dire au divin Psalmiste, que « celui qui aime l'iniquité se hait soi- » même », ou, pour traduire mot à mot, qu'il a de l'aversion pour son ame, à cause qu'il y corrompt avec la grâce, les principes de sa santé, de son bonheur, et de sa vie : *Qui autem diligit iniquitatem, odit animam suam* (1).

Et certes il est nécessaire que les hommes se perdent eux-mêmes en s'élevant contre Dieu. Car que sont-ils autre chose, ces hommes rebelles, que sont-ils, dit saint Augustin, que des ennemis impuissans; « Ennemis de Dieu, dit le même saint, » par la volonté de lui résister et non par le pou- » voir de lui nuire » ? *Inimici Deo resistendi voluntate, non potestate lædendi* (2). Et de là ne s'ensuit-il pas que la malice du péché ne trouvant point de prise sur Dieu qu'elle attaque, laisse nécessairement tout son venin dans le cœur de celui qui le

(1) *Psalm.* x. 6. — (2) *De Civ. Dei, ibid.*

commet? Comme la terre, qui élevant des nuages contre le soleil qui l'éclaire, ne lui ôte rien de sa lumière, et se couvre seulement elle-même de ténèbres; ainsi le pécheur téméraire résistant follement à Dieu; par un juste et équitable jugement n'a de force que contre lui-même, et ne peut rien que se détruire par son entreprise insensée; il se met en pièces lui-même par l'effort téméraire qu'il fait contre Dieu.

C'est pour cela que le roi prophète a prononcé cette malédiction contre les pécheurs : *Gladius eorum intret in corda ipsorum, et arcus eorum confringatur* (1). « Que leur épée leur perce le cœur, et » que leur arc soit brisé ». Vous voyez deux espèces d'armes entre les mains du pécheur; un arc pour tirer de loin, un glaive pour frapper de près. L'arc se rompt et est inutile; le glaive porte son coup, mais contre lui-même. Entendons le sens de ces paroles : le pécheur tire de loin, il tire contre le ciel et contre Dieu; et non-seulement les traits n'y arrivent pas, mais encore l'arc se rompt au premier effort. Impie, tu t'élèves contre Dieu, tu te moques des vérités de son Evangile, et tu fais un jeu sacrilège des mystères de sa bonté et de sa justice. Et toi, blasphémateur impudent, profanateur du saint nom de Dieu, qui non content de prendre en vain ce nom vénérable qu'on ne doit jamais prononcer sans tremblement, profères des exécrations qui font frémir toute la nature, et te piques d'être inventif en nouveaux outrages contre cette bonté suprême, si

(1) *Ps.* XXXVI. 16.

féconde pour toi en nouveaux bienfaits; tu es donc assez furieux pour te prendre à Dieu, à sa providence, de toutes les bizarreries d'un jeu excessif qui te ruine, dans lequel tu ne crains pas de hasarder à chaque coup plus que ta fortune, puisque tu hasardes ton salut et ta conscience. Ou bien poussé à bout par tes ennemis sur lesquels tu n'as point de prise, tu tournes contre Dieu seul ta rage impuissante; comme s'il étoit du nombre de tes ennemis, et encore le plus foible et le moins à craindre, parce qu'il ne tonne pas toujours, et que meilleur et plus patient que tu n'es ingrat et injurieux, il réserve encore à la pénitence cette tête que tu dévoues par tant d'attentats à sa justice. Tu prends un arc en ta main; tu tires hardiment contre Dieu, et les coups ne portent pas jusqu'à lui, que sa sainteté rend inaccessible à tous les outrages des hommes : ainsi tu ne peux rien contre lui, et ton arc se rompt entre tes mains, dit le saint prophète.

Mais, mes Frères, il ne suffit pas que son arc se brise et que son entreprise demeure inutile; il faut que son glaive lui perce le cœur, et que pour avoir tiré de loin contre Dieu, il se donne de près un coup sans remède, si Dieu ne le guérit par miracle. C'est la commune destinée de tous les pécheurs. Le péché qui trouble tout l'ordre du monde, met le désordre premièrement dans celui qui le commet. La vengeance qui sort du cœur pour tout ravager, porte toujours son premier coup et le plus mortel sur ce cœur qui la produit, la nourrit. L'injustice qui veut profiter du bien d'autrui, fait son essai sur son auteur qu'elle dépouille de son plus grand bien,

qui est la droiture, avant qu'il ait pu ravir et usurper celui des autres. Le médisant ne déchire dans les autres que la renommée, et déchire en lui la vertu même. L'impudicité qui veut tout corrompre, commence son effet par sa propre source, parce que nul ne peut attenter à l'intégrité d'autrui, que par la perte de la sienne. Ainsi tout pécheur est ennemi de soi-même, corrupteur en sa propre conscience du plus grand bien de la nature raisonnable, c'est-à-dire de l'innocence. D'où il s'ensuit que le péché, je ne dis pas dans ses suites, mais le péché en lui-même est le plus grand et le plus extrême de tous les maux : plus grand sans comparaison que tous ceux qui nous menacent par le dehors, parce que c'est le déréglement et l'entière dépravation du dedans : plus grand et plus dangereux que les maladies du corps les plus pestilentes, parce que c'est un poison fatal à la vie de l'ame : plus grand que tous les maux qui attaquent notre esprit, parce que c'est un mal qui corrompt notre conscience : plus grand par conséquent que la perte de la raison, parce que c'est perdre plus que la raison, que d'en perdre le bon usage, sans lequel la raison même n'est plus qu'une folie criminelle. Enfin pour conclure ce raisonnement, mal par-dessus tous les maux, malheur excédant tous les malheurs ; parce que nous y trouvons tout ensemble et un malheur et un crime; malheur qui nous accable, et crime qui nous déshonore; malheur qui nous ôte toute espérance, et crime qui nous ôte toute excuse; malheur qui nous fait tout perdre, et crime qui nous

rend coupables de cette perte funeste, et qui [ne] nous laisse [pas même] sujet de nous plaindre.

Après cela, chrétiens, il ne faut pas s'étonner si l'on nous prêche souvent que notre crime devient notre peine. Et je n'ai pas dit sans raison que la cognée qui nous frappe, c'est le péché même; puisqu'il sera dans l'éternité le principal instrument de notre supplice. *Complebo furorem meum in te* : « J'assouvirai en vous toute ma fureur » : *Et ponam contra te omnes abominationes tuas.... Et abominationes tuæ in medio tuî erunt.... Et imponam tibi omnia scelera tua* (1) : « Et je vous opposerai à » vous-mêmes toutes vos abominations..... Et vos » abominations subsisteront au milieu de vous- » même..... Et je vous chargerai du poids de tous » vos forfaits ». Voilà le juste supplice, un homme tout pénétré, tout environné de ses crimes. Et en effet, dit saint Augustin, il ne faut pas se persuader que cette lumière infinie et cette souveraine bonté de Dieu tire d'elle-même et de son sein propre de quoi punir les pécheurs. Dieu est le souverain bien, et de lui-même il ne produit que du bien aux hommes : ainsi pour trouver les armes par lesquelles il détruira ses ennemis, il se servira de leurs péchés mêmes, qu'il ordonnera de telle sorte que ce qui a fait le plaisir de l'homme pécheur, deviendra l'instrument d'un Dieu vengeur. *Ne putemus illam tranquillitatem et ineffabile lumen Dei de se proferre, unde peccata puniantur; sed ipsa peccata sic ordinare, ut quæ fuerunt delectamenta homini*

(1) *Ezech.* VII. 3, 4, 8.

peccanti, sint instrumenta Domino punienti (1). Et ne me demandez pas, chrétiens, de quelle sorte se fera ce grand changement de nos plaisirs en supplices ; la chose est prouvée par les Ecritures. C'est le Véritable qui le dit, c'est le Tout-puissant qui le fait. Et toutefois, si vous regardez la nature des passions auxquelles vous abandonnez votre cœur, vous comprendrez aisément qu'elles peuvent devenir un supplice intolérable. Elles ont toutes en elles-mêmes des peines cruelles, des dégoûts, des amertumes. Elles ont toutes une infinité qui se fâche de ne pouvoir être assouvie ; ce qui mêle dans elles toutes des emportemens qui dégénèrent en une espèce de fureur non moins pénible que déraisonnable. L'amour impur, s'il m'est permis de le nommer dans cette chaire, a ses incertitudes, ses agitations violentes, et ses résolutions irrésolues, et l'enfer de ses jalousies : *Dura sicut infernus æmulatio* (2) : et le reste que je ne dis pas. L'ambition a ses captivités, ses empressemens, ses défiances et ses craintes, dans sa hauteur même qui est souvent la mesure de son précipice. L'avarice, passion basse, passion odieuse au monde, amasse non-seulement les injustices, mais encore les inquiétudes avec les trésors. Eh! qu'y a-t-il donc de plus aisé que de faire de nos passions une peine insupportable de nos péchés, en leur ôtant, comme il est très-juste, ce peu de douceur par où elles nous séduisent, et leur laissant seulement les inquiétudes cruelles et l'amertume dont elles abondent ? Nos péchés contre nous, nos péchés sur nous, nos péchés au milieu

(1) *Enar. in Ps.* VII. *n.* 16, *tom.* IV, *col.* 37. — (2) *Cant.* VIII. 6.

de nous : trait perçant contre notre sein, poids insupportable sur notre tête, poison dévorant dans nos entrailles.

Ainsi ne nous flattons pas de l'espérance de l'impunité, pendant que nous portons en nos cœurs l'instrument de notre supplice. *Producam ignem de medio tuî qui comedat te* (1) : « Je ferai sortir du » milieu de toi le feu qui dévorera tes entrailles ». Je ne l'enverrai pas de loin contre toi, il prendra dans ta conscience, et ses flammes s'élanceront du milieu de toi, et ce seront tes péchés qui le produiront. Le pensez-vous, chrétien, que vous fabriquiez en péchant l'instrument de votre supplice éternel ? cependant vous le fabriquez. Vous avalez l'iniquité comme l'eau; vous avalez des torrens de flammes. Par conséquent, mes Frères, malheur sur nous qui avons péché et ne faisons point pénitence! Le coup est lâché; l'enfer n'est pas loin, ses ardeurs éternelles nous touchent de près, puisque nous en avons en nous-mêmes et en nos propres péchés la source féconde. « La cognée est à la ra» cine ». Ah ! quel coup elle t'a donné, puisque tu nourris déjà en ton cœur ce qui fera un jour ton dernier supplice ! Autant de péchés mortels, autant de coups redoublés. Aussi l'arbre ne peut-il plus se soutenir : il chancèle, il penche à sa perte par ses habitudes vicieuses, et bientôt il tombera de son propre poids. Que s'il faut encore un dernier coup, Dieu le lâchera sans miséricorde sur cette racine stérile et maudite. Le pécheur ne se soutient plus; les moindres tentations le font chanceler, les plus

(1) *Ezech.* XXVIII. 18.

légers mouvemens lui impriment une pente dangereuse. Mais enfin il a pris sa pente funeste par ses mauvaises inclinations ; il ne se peut plus relever, et je le vois qui va tomber. Il est vrai que Dieu lui donne encore un peu d'espérance ; mais, puisqu'il en abuse, je vis éternellement, dit le Seigneur, je ne puis plus souffrir cette dureté : *Finis venit, venit finis... Fac conclusionem* (1) : « La fin est venue, et » il faut conclure ». Je détruirai tous les fondemens de cette espérance téméraire ; je lâcherai le dernier coup, et coupant jusqu'aux moindres fibres qui soutiennent encore ce malheureux arbre, je le précipiterai de son haut, et le jetterai dans la flamme : *Omnis arbor non faciens fructum, excidetur et in ignem mittetur :* « Tout arbre qui ne produit pas de » fruit, sera coupé et jeté au feu ». Retirez-vous, de peur d'être accablé de sa chute : ses exemples [vous entraîneroient avec lui.] Seigneur, donnez-moi de la force; aidez le travail de mon cœur, qui veut enfanter de vrais pénitens.

SECOND POINT.

Tel que seroit un ennemi implacable, qui, nous ayant dépouillé de tout notre bien, nous attire de plus sur les bras un adversaire puissant auquel nous ne pouvons résister; tel et encore plus malfaisant est le péché à l'égard de l'homme : puisque le péché, chrétiens, comme je l'ai déjà dit, nous ayant fait perdre le bon usage de la raison, l'emploi légitime de la liberté, la pureté de la conscience, c'est-à-dire tout le bien et tout l'ornement de la créature

(1) *Ezech.* VII. 2, 23.

raisonnable ; pour mettre le comble à nos maux, il arme Dieu contre nous, et nous rend ses ennemis déclarés, contraires à sa droiture, injurieux à sa sainteté, ingrats envers sa miséricorde, odieux à sa justice, et par conséquent soumis à la loi de ses vengeances.

De là nous pouvons comprendre de quelle sorte Dieu est animé, si je puis parler de la sorte, envers les pécheurs impénitens ; et je vous dirai en un mot, car je ne veux point m'étendre à prouver des vérités manifestes, qu'autant qu'il est saint, autant qu'il est juste, autant leur est-il contraire; de sorte qu'il a contre eux une aversion infinie.

Les pécheurs n'entendent pas cette vérité : pendant qu'à l'ombre de leur bonne fortune et à la faveur des longs délais que Dieu leur accorde, ils s'endorment à leur aise, ils s'imaginent que Dieu dort aussi; ils pensent qu'il ne songe non plus à les châtier, qu'ils songent à se convertir; et comme ils ont oublié ses jugemens, « ils disent dans leur cœur : « Dieu m'a oublié et ne prend pas garde à mes » crimes » : *Dixit enim in corde suo : Oblitus est Deus* (1). Et au contraire ils doivent savoir que la justice divine, qui semble dormir et oublier les pécheurs, leur répugnant, pour ainsi dire, de toute elle-même, est toujours en armes contre eux, et toujours prête à donner le coup par lequel ils périront sans ressource : *Virgam vigilantem ego video* (2) : « Je vois une verge qui veille ». Et il ne faut pas qu'ils se flattent de la bonté infinie de Dieu, de laquelle ils ne connoissent pas la propriété :

(1) *Ps.* IX. 34. — (2) *Jerem.* I. 11.

qu'ils entendent plutôt aujourd'hui que Dieu est bon d'une autre manière qu'ils ne l'imaginent. Il est bon, dit Tertullien, parce qu'il est ennemi du mal; et il est infiniment bon, parce qu'il en est infiniment ennemi : *Non plenè bonus, nisi mali æmulus* (1). Il ne faut donc pas concevoir en Dieu une bonté foible et qui souffre tout, une bonté insensible et déraisonnable; mais une bonté vigoureuse, qui exerce l'amour qu'elle a pour le bien par la haine qu'elle a pour le mal, et se montre efficacement bonté véritable, en combattant la malice du péché qui lui est contraire : *Ut boni amorem odio mali exerceat, et boni tutelam expugnatione mali impleat* (2). Par conséquent, chrétiens, Dieu est en acte et en exercice d'une juste aversion contre les pécheurs. Ses foudres sont toujours prêts, et sa colère toujours enflammée : c'est pourquoi l'Ecriture nous le représente comme tout prêt à frapper. « Toutes ses flèches sont aiguisées, dit le » saint prophète, et tous ses arcs bandés et prêts » à tirer » : *Sagittæ ejus acutæ, et omnes arcus ejus extenti* (3). Ses flèches sont dressées et ses arcs pointés; il vise et il désigne l'endroit où il veut frapper. Ainsi sa main vengeresse est bien retenue quelquefois par l'attente du repentir, mais non jamais désarmée, et encore moins endormie; et vous le voyez dans notre Evangile. Non-seulement elle tient toujours cette terrible cognée, mais elle en applique toujours le tranchant funeste à la racine de l'arbre; et il n'y a rien entre deux : c'est pourquoi il n'est pas possible que l'arbre subsiste

(1) *Adver. Marcion. lib.* I, *n.* 26. — (2) *Ibid.* — (3) *Is.* v. 28.

long-temps. « Il sera coupé », dit saint Jean-Baptiste : *excidetur*; ou plutôt comme nous lisons dans l'original, *exciditur*, dans le temps présent : on le coupe, on le déracine; afin que nous concevions l'action plus présente et plus efficace. Il semble qu'il ne frappe pas : [c'est une] vengeance occulte; [il] livre [le pécheur] aux passions, au sens réprouvé, etc.

Nous nous trompons, chrétiens, si nous croyons pouvoir subsister long-temps dans cet état misérable. Il est vrai que jusqu'ici la miséricorde divine a suspendu la vengeance et arrêté le dernier coup de la main de Dieu; mais nous n'aurons pas toujours un secours semblable. Car enfin, comme dit notre grand prophète, le règne de Dieu approche, il faut que Dieu règne; sous le règne de Dieu si saint, si puissant, si juste, il est impossible que l'iniquité demeure long-temps impunie. [Disons] un mot du règne de Dieu, que saint Jean-Baptiste nous annonce.

« Le Seigneur a régné, dit le roi prophète; que » la terre s'en réjouisse; que les îles les plus éloi» gnées en triomphent d'aise » : *Dominus regnavit, exultet terra, lætentur insulæ multæ* (1). Voilà un règne de douceur et de paix. Mais, ô Dieu, qu'entends-je dans un autre psaume ! « Le Seigneur a » régné, dit le même prophète; que les peuples » frémissent et s'en courroucent, et que la terre en » soit ébranlée jusqu'aux fondemens » : *Dominus regnavit, irascantur populi; qui sedet super Cherubim, moveatur terra* (2). Voilà ce règne terrible,

(1) *Ps.* XCVI. 1. — (2) *Ps.* XCVIII. 1.

ce règne de fer et de rigueur, qu'un autre prophète décrit en ces mots : *In manu forti, et in brachio extento, et in furore effuso regnabo super vos* (1) : « Je régnerai sur vous, dit le Seigneur, en vous » frappant d'une main puissante et en épuisant sur » vous toute ma colère ».

Dieu ne règne sur les hommes qu'en ces deux manières : il règne sur les pécheurs convertis, parce qu'ils se soumettent à lui volontairement; il règne sur les pécheurs condamnés, parce qu'il se les assujettit malgré eux. Là est un règne de paix et de grâce, ici un règne de rigueur et de justice; mais partout un règne souverain de Dieu; parce que là on pratique ce que Dieu commande; ici l'on souffre le supplice que Dieu impose : Dieu reçoit les hommages de ceux-là; il fait justice des autres. Pécheur, que Dieu appelle à la pénitence et qui résistez à sa voix, vous êtes entre les deux; ni vous ne faites ni vous n'endurez ce que Dieu veut; vous méprisez la loi, et vous n'éprouvez pas la peine : vous rejetez l'attrait et vous n'êtes point accablé par la colère. Vous bravez jusqu'à la bonté qui vous attire, jusqu'à la patience qui vous attend : vous vivez maître absolu de vos volontés, indépendant de Dieu, sans rien ménager de votre part, sans rien souffrir de la sienne; et il ne règne sur vous ni par votre obéissance volontaire, ni par votre sujétion forcée. C'est un état violent, je vous le dis, chrétiens, encore une fois; il ne peut pas subsister long-temps. Dieu est pressé de régner sur vous : car voyez en effet combien il vous presse. Que de douces invitations! que

(1) *Ezech.* xx. 33.

de menaces terribles! que de secrets avertissemens! que de nuages de loin! que de tempêtes de près! Regardez comme il rebute toutes vos excuses; il ne permet ni à celui-là de mettre fin à ses affaires, ni à cet autre d'aller fermer les yeux à son père (1) : tout retardement l'importune, tant il est pressé de régner sur vous! S'il ne règne par sa bonté, bientôt et plus tôt que vous ne pensez, il voudra régner par sa justice. Car à lui appartient l'empire, et il se doit à lui-même et à sa propre grandeur d'établir promptement son règne. C'est pourquoi notre grand Baptiste crie dans le désert, et non-seulement les rivages et les montagnes voisines, mais même tout l'univers retentit de cette voix : Faites pénitence, faites pénitence, riches et pauvres, grands et petits, princes et sujets; que chacun se retire de ses mauvaises voies; « car le règne de Dieu approche » : *Appropinquat enim regnum cœlorum* (2).

Il approche en effet, Messieurs, puisque le Fils de Dieu paroîtra bientôt. Le règne de la bonté approche avec lui, parce qu'il nous apporte en naissant la source des grâces; mais le règne de la justice s'approche, et avance d'un même pas, parce qu'elle suit toujours la bonté de près, pour en venger les injures. La grande bonté rejetée attire les grandes rigueurs : les bienfaits méprisés pressent la vengeance et lui préparent la voie; et saint Jean ne vous a pas tu ce conseil de Dieu. Quand il voit paroître Jésus-Christ au monde, c'est alors qu'il commence à dire que la cognée est à la racine. Tout presse Dieu à se venger des ingrats; sa bonté

(1) *Luc.* IX. 59, 61. — (2) *Matth.* III. 2.

le presse, ses bienfaits le pressent; le dirai-je? son attente même le presse; car il n'y a rien qui fasse tant hâter la vengeance, qu'une longue attente frustrée.

Ainsi je vous conjure, mes Frères, ne vous fiez pas au temps qui vous trompe; c'est un dangereux imposteur, qui vous dérobe si subtilement que vous ne vous apercevez pas de son larcin. Ne regardez pas toujours le temps à venir; considérez votre état présent; ce que le temps semble vous donner, il vous l'ôte; il retranche de vos jours en y ajoutant. Cette fuite et cette course insensible du temps n'est qu'une subtile imposture pour vous mener insensiblement au dernier jour. La jeunesse y arrive précipitamment, et nous le voyons tous les jours. Partant n'attendez pas de Dieu tout ce que vous prétendez: ne regardez pas les jours qu'il vous peut donner, mais ceux qu'il vous peut ôter; ni seulement qu'il peut pardonner, mais encore qu'il peut punir. Ne fondez pas votre espérance et n'appuyez pas votre jugement sur une chose qui vous est cachée.

Je n'ignore pas, chrétiens, que Dieu, qui « ne » veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se con- » vertisse et qu'il vive (1) », prolonge souvent le temps de la pénitence. Mais il faut juger de ce temps comme des occasions à la Cour. Chacun attend les momens heureux, les occasions favorables pour terminer ses affaires. Mais si vous attendez sans vous remuer, si vous ne savez profiter du temps, il passe vainement pour vous, et ne vous apporte en passant que des années qui vous incommodent. Ainsi, dans

(1) *Ezech.* XXX. 11.

cette grande affaire de la pénitence, celui-là peut beaucoup espérer du temps, qui sait s'en servir et le ménager. Mais celui qui attend toujours et ne commence jamais, voit couler inutilement et se perdre entre ses mains tous ces momens précieux dans lesquels il avoit mis son espérance. Que lui apporte le temps, qu'une plus grande atteinte à sa vie, un plus grand poids à ses crimes, une plus forte attache à ses habitudes?

C'est pour cela que saint Jean-Baptiste ne nous donne aucun relâche : « La cognée, dit-il, est à » la racine; tout arbre qui ne porte pas de bon » fruit, sera coupé et jeté au feu : faites donc, faites » promptement de dignes fruits de pénitence » : *Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ* (1). Il faut tâcher, chrétiens, que nous tirions aujourd'hui quelque utilité de ces salutaires paroles, et que nous n'ayons pas écouté en vain un si grand prédicateur que saint Jean-Baptiste.

Le figuier infructueux (2). Vous avez eu la pluie; vous avez eu le soleil; vous avez eu la culture : vous n'avez plus à attendre que la cognée et le feu.

Il faut quelque chose de nouveau pour vous émouvoir. Vous avez franchi hardiment les plus puissantes considérations. Cette première tendresse d'une conscience innocente, ah! que vous l'avez endurcie! La pénitence, la communion, vous avez appris à les profaner : cela ne vous touche plus. Les terribles jugemens de Dieu qui avoient autrefois tant de force pour vous émouvoir : vous avez dissipé comme une vaine frayeur l'appréhension que vous

(1) *Luc.* III. 8. — (2) *Ibid.* XIII.

aviez

aviez de ce tonnerre; et vous vous êtes accoutumés à dormir tranquillement à ce bruit.

Nous voilà réduits aux miracles. Expérience des pécheurs, [qu'ils ont laissés toujours les mêmes] : *In peccato vestro moriemini* (1) : « Vous mourrez » dans votre péché ».

[Faire] attention aux choses dites : point tant songer au prédicateur. Les choses que nous disons sont-elles si peu solides, qu'elles ne méritent de réflexion que par la manière de les dire? Tant d'heures de grand loisir! pourquoi sont-elles toutes des heures perdues? Pourquoi Jésus-Christ n'en aura-t-il pas quelques-unes plutôt qu'un amusement inutile? Ainsi puisse Jésus-Christ naissant vous combler de grâces! puissiez-vous recevoir en lui un Sauveur, et non un juge! puissiez-vous apprendre à sa crèche à mépriser les biens périssables, et acquérir les inestimables richesses que sa glorieuse pauvreté nous a méritées!

(1) *Joan.* VIII. 21.

FRAGMENS

SUR LE MÊME SUJET (*).

Activité de la justice divine contre le pécheur. Son opposition à la loi de Dieu. Effets qui en résultent contre lui. Ce qu'il doit faire pour éviter les coups de la main vengeresse. Dignes fruits de pénitence, toujours salutaires.

« Une voix crie dans le désert : Préparez les voies » du Seigneur, aplanissez les sentiers de notre » Dieu ; pour cela il faut combler toutes les vallées » et abattre toutes les montagnes (1) » : c'est-à-dire qu'il faut relever le courage des consciences abattues par le désespoir, et abattre sous la main de Dieu par la pénitence les pécheurs superbes et opiniâtres qui s'élèvent contre Dieu, etc.

L'Eglise fera bientôt le premier, lorsqu'elle dira aux pécheurs : *Consolamini, consolamini* (2).... *Gaudium magnum ;.... quia natus est vobis hodie Salvator* (3) : « Consolez-vous, consolez-vous.... Je vous » annonce le sujet d'une grande joie.... Il vous est » né un Sauveur ». Mais devant que de relever leur courage, il faut premièrement abattre leur arro-

(*) Ces fragmens nous paroissent avoir été composés par l'auteur, pour être adaptés au sermon précédent, qu'il aura voulu prêcher dans quelque autre occasion avec certains changemens et des additions. *Edit. de Déforis.*

(1) *Luc.* III. 4. — (2) *Isai.* XL. 1. — (3) *Luc.* II. 10, 11.

gance : *Jam enim securis ad radicem arborum posita est* (1) : « Car la cognée est déjà mise à la racine » de l'arbre ». Pour cela il faut des paroles inspirées d'en-haut. *Ave, Maria.*

Deux coups ; celui du péché, celui de la justice divine. L'un ôte la vie, l'autre l'espérance : le coup du péché, la vie ; le coup de la justice, l'espérance. Chose étrange et incroyable, Messieurs ! après la perte de la vie, peut-il rester de l'espérance ? Oui, parce que Dieu est puissant pour ressusciter les morts, et « qu'il peut, dit notre évangile, faire » naître des enfans d'Abraham de ces pierres (2) » insensibles et inanimées ; et sa miséricorde infinie lui faisant faire tous les jours de pareils miracles, ceux qui ont perdu la vie de la grâce, n'ont pas néanmoins perdu l'espérance, etc.

Faut traiter le second point, et dire par quels degrés Dieu abat l'appui et le fondement de cette espérance mal fondée. Ce coup n'est pas toujours sensible. Il dessèche l'arbre et la racine en retirant ses inspirations.

Ainsi je ne m'étonne pas si les pécheurs convertis regardent l'état d'où ils sont sortis avec une telle frayeur, et ne se sentent pas moins obligés à Dieu, que s'il les avoit tirés de l'enfer. *Posuerunt me in lacu inferiori* (3) : « Ils m'ont mis dans une fosse profonde ». *Eruisti animam meam ex inferno inferiori* (4) : « Vous avez retiré mon ame de l'enfer le plus pro» fond ». Deux choses font l'enfer : la peine du

(1) *Luc.* III. 9. — (2) *Ibid.* 8. — (3) *Ps.* LXXXVII. 6. — (4) *Ps.* LXXXV. 12.

damné, séparation éternelle d'avec Jésus-Christ; *Nescio vos* (1) : « Je ne vous connois pas ». A la sainte table : il ne nous connoît plus. Elle est éternelle de sa nature. Le feu, la peine du sens. Il n'est pas encore allumé, mais nous en avons en nous le principe. En effet, d'où pensez-vous, chrétiens, que Dieu fera sortir [ce feu ? du sein même du pécheur].

Le moment que Dieu a marqué pour donner ce coup irrémédiable qui enverra les pécheurs au feu éternel, par une juste disposition de sa providence, ne leur doit pas être connu. C'est un secret que Dieu se réserve et qu'il nous cache soigneusement, afin que nous soyons toujours en action, et que jamais nous ne cessions de veiller sur nous. Néanmoins le pécheur s'endort dans les longs délais qu'il lui donne, l'attendant à la pénitence; et pendant qu'il dort à son aise au milieu des prospérités temporelles, il s'imagine que Dieu dort aussi : « Il dit dans son » cœur : Dieu l'a oublié »; il ne prend pas garde à mes crimes : *Dixit enim in corde suo : Oblitus est Deus* (2); et parce qu'il ne songe pas à se convertir et que Dieu ne lui fait pas sentir sa fureur, il croit que Dieu ne songe pas à le punir. Pour lui ôter de l'esprit cette opinion dangereuse, tâchons aujourd'hui de lui faire entendre une vérité chrétienne qui nous est représentée dans notre évangile, et que je vous prie de comprendre : c'est que la justice divine qui semble dormir, qui semble oublier les pécheurs, les laissant prospérer long-temps en ce monde, est toujours en armes contre eux, toujours en action, toujours vigilante, toujours prête à don-

(1) *Matth.* XXV. 12. — (2) *Ps.* IX. 34.

ner le coup qui les coupera par la racine, pour ne leur laisser aucune ressource.

Mais afin de bien comprendre cette vérité, il est nécessaire, Messieurs, de vous expliquer plus profondément ce que j'ai déjà touché en peu de paroles touchant la contrariété infinie qui est entre le pécheur et la justice de Dieu. Je suivrai encore le grand Augustin, et les ouvertures admirables qu'il nous a données pour l'éclaircissement de cette matière en son épître quarante-neuvième (1). Il remarque donc en ce lieu qu'il y a cette opposition entre le pécheur et la loi, que comme le pécheur détruit la loi autant qu'il le peut, la loi réciproquement détruit le pécheur ; tellement qu'il y a entre eux une inimitié qui jamais ne peut être réconciliée : et quoique cette vérité soit très-claire, vous serez néanmoins bien aises, Messieurs, d'entendre une belle raison par laquelle saint Augustin l'a prouvée. Elle tombera sans difficulté dans l'intelligence de tout le monde, parce qu'elle est établie sur le principe le plus connu de l'équité naturelle : « Ne fais pas ce que tu ne veux » pas qu'on te fasse » : *In quâ mensurâ mensi fueritis, remetietur vobis* (2) : « On se servira envers toi » de la même mesure dont tu te seras servi ». Pécheur, qu'as-tu voulu faire à la loi de Dieu ? N'as-tu pas voulu la détruire et anéantir son pouvoir ? Oui, certainement, chrétiens. « Les hommes qui ne veu» lent pas être justes, souhaitent qu'il n'y ait point » de vérité, et par conséquent point de loi qui con-

(1) *Epist.* CII. *al.* XLIX, *tom.* II, *col.* 281, *et seq.* — (2) *Luc.* VII. 2.

» damne les injustes » : *Qui dum nolunt esse justi, nolunt esse veritatem quâ damnentur injusti* (1).

Et c'est pour cela, chrétiens, que Moïse descendant de la montagne, entendant les cris des Israélites qui adoroient le veau d'or, laisse tomber les tables sacrées où la loi étoit écrite et les brise : *Vidit vitulum et choros, et projecit tabulas, et fregit eas* (2) : « Il vit le veau et les danses, et il jeta les » tables et les brisa ». Et cela, pour quelle raison? si ce n'est pour représenter ce que le peuple faisoit alors. Ah! ce peuple ne mérite point d'avoir de loi, puisqu'il la détruit entière en ce moment qu'on la lui porte de la part de Dieu. Qu'a fait cette loi pour être brisée? Détruisez les pécheurs, faites-les mourir. Il le fera en son temps, mais en attendant il nous montre ce que nous faisons à la loi.

C'est pourquoi il brise les tables où le doigt de Dieu étoit imprimé; et remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, que le peuple ne pèche que contre l'article qui défendoit d'adorer les idoles : *Non facies tibi sculptile* (3) : « Vous ne vous ferez point d'image » taillée au ciseau ». Mais qui pèche en un seul article, il détruit autant qu'il peut la loi toute entière. C'est pourquoi il laisse tomber et il casse ensemble toutes les deux tables, pour nous faire entendre, mes Frères, que par une seule transgression toute la loi divine est anéantie. Mais comme les pécheurs détruisent la loi, il est juste aussi qu'elle les détruise; il est juste qu'ils soient mesurés selon

(1) *S. Aug. Tract.* XC. *in Joan. n.* 3, *tom.* III, *part.* II, *col.* 721. — (2) *Exod.* XXXII. 19. — (3) *Ibid.* XX. 4.

leur propre mesure, et qu'ils souffrent justement ce qu'ils ont voulu faire injustement. Car si cette règle de justice doit être observée entre les hommes, de ne faire que ce que nous voulons qu'on nous fasse; combien plus de l'homme avec Dieu et avec sa loi éternelle? Et c'est pourquoi, dans l'histoire que j'ai racontée, le même Moïse qui brisa la loi fit aussi briser le veau d'or, et mettre à mort tous les idolâtres dont l'on fit un sanglant carnage; nous montrant par le premier ce que le pécheur veut faire à la loi, qui est de l'anéantir et de la rompre effectivement, et nous faisant voir par le second ce que fait la loi au pécheur, qui est de le perdre et le mettre en pièces. « Ainsi, dit saint Augustin, ce que le pécheur » a fait à la loi à laquelle il ne laisse point de place » en sa vie, la loi de son côté le fait au pécheur en » lui ôtant la vie à lui-même » : *Quod peccator facit legi quam de suâ vitâ abstulit, hoc ei facit lex ut auferat eum de hominum vitâ quam regit* (1).

Voilà donc une éternelle opposition entre le pécheur et la loi de Dieu, c'est-à-dire par conséquent entre le pécheur et la justice divine. De là vient que la justice divine nous est représentée dans les Ecritures toujours armée contre le pécheur. « Toutes » ses flèches sont aiguisées, nous dit le prophète, » tous ses arcs sont bandés et prêts à tirer » : *Sagittæ ejus acutæ, et omnes arcus ejus extenti* (2). Que s'il retarde par miséricorde à venger les crimes, sa justice cependant souffre violence : « Cela m'est à » charge, dit-il, et j'ai peine à le supporter » : *Facta sunt mihi molesta, laboravi sustinens* (3). Mais pour-

(1) *Epist.* CII, *n.* 24, *col.* 282. — (2) *Isai.* V. 28. — (3) *Ibid.* I. 14.

quoi rechercher ailleurs ce que je trouve si clairement dans mon évangile? Que ne puis-je vous représenter et vous faire appréhender vivement le tranchant épouvantable de cette cognée appliquée à la racine de l'arbre? A toute heure, à tous momens elle veut frapper, parce qu'il n'y a heure, il n'y a moment où la justice divine irritée ne s'anime elle-même contre les pécheurs. Il est vrai qu'elle retarde à frapper, mais c'est que la miséricorde arrête son bras. Elle tâche toujours de gagner le temps; elle pousse d'un moment à l'autre, nous attendant à la pénitence. Pécheurs, ne sentez-vous pas quelquefois le tranchant de cette justice appliqué sur vous? Lorsque votre conscience vous trouble, qu'elle vous inquiète, qu'elle vous effraie, qu'elle vous réveille en sursaut, remplissant votre esprit des idées funeste de la peine qui vous suit de près, c'est que la justice divine commence à frapper votre conscience criminelle : elle crie, elle vous demande secours, elle se trouble, elle est étonnée. Mais, ô Dieu! quel sera son étonnement, lorsque la justice divine laissera aller tout-à-fait la main! Que si elle demeure insensible, si elle ne s'aperçoit pas du coup qui la frappe, ah! c'est qu'il a déjà donné bien avant, que l'esprit de vie ne coule plus, et de là vient que le sentiment est tout offusqué. Mais soit que vous sentiez ce tranchant, soit que vous ne sentiez pas le coup qu'il vous donne, il touche, il presse déjà la racine, et il n'y a rien entre deux.

O pécheur, ne trembles-tu pas sous cette main terrible de Dieu, qui non-seulement est levée, mais déjà appesantie sur ta tête? *Jam enim securis ad*

radicem arboris posita est : « La cognée est déjà » mise à la racine de l'arbre ». Elle ne s'approche pas pour ébranler l'arbre, ni pour en faire tomber les fruits ni les feuilles; plaisirs, richesses, les biens de fortune, biens externes qui ne tiennent pas à notre personne : il ne faut pas un si grand effort, il ne faut pas [toucher] la racine, il ne faut que secouer l'arbre. Elle n'en veut pas même aux branches, à la santé, à la vie du corps : elle le fait quelquefois, mais ce n'est pas là maintenant où elle touche : « Elle est à la racine », dit saint Chrysostôme : *Apposita est ad radicem.* Il n'y a plus rien entre deux ; et après ce dernier coup, qui nous menace à toute heure, il n'y a plus que le feu pour nous, et encore un feu éternel. Représentez-vous, chrétiens, un homme à qui son ennemi a ôté les armes, qui le presse l'épée sur la gorge, Demande la vie, demande pardon; il commence à appuyer de la pointe sur la poitrine à l'endroit du cœur. C'est ce que Dieu fait dans notre évangile ; il n'enfonce pas encore le coup, ce sont les mots de saint Chrysostôme, mais aussi ne retire-t-il pas encore la main. Il ne retire pas, de peur que tu ne te relâches et ne t'enfles; et il n'avance pas tout-à-fait, de peur que tu ne périsses. En cet état il te dit dans notre évangile : Ou résous-toi bientôt à la mort, ou demande promptement pardon : *Omnis arbor non faciens fructum, excidetur,* « Tout arbre » qui ne fait point de fruit, sera coupé ». Ne désespère pas, ô pécheur, il n'a pas encore frappé; tremble néanmoins, car il est tout prêt, et le coup sera sans remède. Peut-être va-t-il frapper dans ce

moment même; peut-être sera-ce la dernière fois qu'il te pressera à la pénitence.

Mais je suis en bonne santé : épargne-t-il la jeunesse ? Epargne-t-il la naissance ? épargne-t-il la modération, qui semble un des plus puissans appuis de la vie ? Mais en un moment il renverse tout. Et puis quand il te voudroit prolonger la vie, il sait bien nous frapper d'une autre manière. Peut-être qu'il ne laissera pas de frapper en retirant pour jamais les dons de sa grâce. S'il les retire, arraché ou desséché, c'est la même chose; le coup est donné, la racine est coupée, l'espérance est morte. Que tardons-nous donc, malheureux, à lui donner les fruits qu'il demande? Et quoi! si vîte, si promptement, et si près du coup de la mort! Oui, mes Frères; en ce moment même faites germer ces fruits salutaires; ces fruits peuvent croître en toute saison, et ils n'ont pas besoin du temps pour mûrir. Nathan menace David de la part de Dieu ; voilà la cognée à la racine. En même temps, sans aucun délai : « J'ai péché », dit-il au Seigneur. Voilà le fruit de la pénitence; et au même instant qu'il paroît, le tranchant de la cognée se retire : *Dominus transtulit peccatum tuum* (1); « Le Seigneur a transféré votre péché ». Ne demande donc pas un long temps pour accomplir un ouvrage qui ne demande jamais qu'un moment heureux. Il suffit de vouloir, dit saint Chrysostôme (2), et aussitôt le germe de ce fruit paroît; et la cognée se retirera sitôt qu'elle verra paroître, je ne dis pas le fruit, mais la fleur; je ne dis pas la fleur, mais le nœud, mais le moindre rejeton

(1) *II. Reg.* XII. 13. — (2) *Homil.* XI. *in Matt. tom.* VII, *p.* 152, 153.

qui témoignera de la vie. Ah ! s'il est ainsi, chrétiens, malheureux et mille fois malheureux celui qui sortira de ce lieu sacré sans donner à Dieu quelque fruit ! Si vous ne pouvez lui donner une entière conversion, une repentance parfaite, ah ! donnez-lui du moins quelques larmes pour déplorer votre aveuglement. Ah ! si vous ne pouvez lui donner des larmes, ah ! laissez du moins aller un soupir qui témoigne le désir de vous reconnoître ; et si la dureté de vos cœurs ne vous permet pas un soupir, battez-vous du moins la poitrine, jetez du moins un regard à Dieu pour le prier de fléchir votre obstination ; donnez quelque aumône à cette intention, et pour obtenir cette grâce. Ce n'est pas moi, mes Frères, qui vous le conseille, c'est la voix du divin précurseur qui vous y exhorte dans notre évangile. C'est lui qui excite aujourd'hui les peuples à faire des fruits de pénitence. C'est lui qui, pour les presser vivement, leur représente la cognée terrible de la vengeance divine toute prête à décharger le dernier coup, s'ils ne produisent bientôt ces bons fruits. Là-dessus le peuple ; *Quid faciemus ?* « Quel fruit produirons-» nous ? « *Qui habet duas tunicas, det non habenti ; et qui habet escas, similiter faciat* (1) : « Que celui » qui a deux habits en donne à celui qui n'en a pas ; » et que celui qui a de quoi manger, en agisse de » même ». C'est pour cette maison qu'il parloit. Vous dirai-je la honte de l'Eglise ? non, ces pauvres catholiques n'ont pas d'habit, ils n'ont pas de nourriture. Ne dites pas : Je l'ignorois. Je vous le déclare ; ne croyez pas que nous inventions. Ce n'est pas ici un

(1) *Luc.* III. 10, 11.

théâtre où nous puissions inventer à plaisir des sujets propres à émouvoir et à exciter les passions. Que de profusions dans les tables! que de vanités sur les habits! que de somptuosité dans les meubles! Mais quelle rage et quelle fureur dans le jeu! Le désespoir [de ces infortunés est la suite de tant de désordres]. Nous rendrons compte de ces ames.

Quand il lâchera le dernier coup, etc. Moment que Dieu a réservé à sa puissance. Le dernier coup après les grandes miséricordes, après l'abondante effusion, [après l'] épanchement des grandes grâces. Preuve par notre évangile : *Jam enim securis :* « Déjà la cognée ». « Le Seigneur avoit commencé » à s'ennuyer » : *Cœpit Dominus tædere* (1). Dégoût [de Dieu,] quand on passe si facilement du crime à la pénitence, et de la pénitence au crime. Déjà, depuis la venue du Sauveur. Dieu s'étoit irrité contre son peuple qui avoit méprisé les prophètes : « Ils » ont, dit-il, appesanti leurs oreilles, ils ont endurci » leur cœur comme un diamant, pour ne point écou» ter les paroles que je leur ai envoyées en la main de » mes serviteurs les prophètes; et il s'est élevé une » grande indignation, une commotion violente dans » le cœur du Seigneur Dieu des armées » : *Et facta est indignatio magna à Domino exercituum* (2). Pour venger le mépris de ses saints prophètes, Dieu a secoué la nation judaïque comme un grand arbre, il en a fait tomber les fruits et les feuilles, la gloire de ce peuple, la couronne et le sceptre de ses rois entre les mains des rois d'Assyrie. Il jette les sceptres comme un roseau : quand il lui plaît, un roseau est

(1) *IV. Reg.* x. 32. — (2) *Zach.* VII. 11, 12.

un sceptre et un sceptre est un roseau. Il a frappé les branches, les tribus : une partie au-delà du fleuve, une autre en quelque partie de l'empire des Assyriens : cependant encore une souche en Israël, encore une racine en Jacob. Le temple, les sacrifices, le conseil de la nation, l'autorité des pontifes, enfin une forme d'empire, de république. Jésus est venu, Jésus a prêché, etc. *Jam securis ad radicem :* L'arbre a été coupé par le pied, ou plutôt déraciné tout-à-fait.

Tite vient bientôt après Jésus-Christ : le vengeur suit de près le Sauveur. Ils n'ont pas connu le temps de leur visite : Dieu les visite à main armée. L'aigle romaine vient fondre sur eux et les enlever, malgré les forteresses dans lesquelles ils avoient mis leur confiance. Tite se reconnoît l'instrument de la vengeance de Dieu. Sans savoir le crime, il reconnoît la vengeance; tant le caractère de la main de Dieu paroissoit de toutes parts. « Tite, dit Apollo- » nius de Tyane, en prenant Jérusalem, avoit rem- » pli de cadavres tous les lieux d'alentour. Les peu- » ples voisins voulurent le couronner en considéra- » tion de sa victoire. Mais il leur répondit qu'il étoit » indigne de cet honneur, qu'on ne devoit point » lui attribuer les œuvres extraordinaires qui ve- » noient de s'opérer; qu'il n'avoit fait que prêter ses » mains à Dieu, qui exerçoit manifestement sa co- » lère contre les Juifs » : *Interea Titus captis Hierosolymis, omnia circum loca cadaveribus compleverat. Finitimæ autem gentes ob victoriam coronare ipsum voluerant. Ille verò tali honore indignum se esse respondit : non enim se esse talium operum auc-*

torem, sed Deo iracundiam contrà Judæos demonstranti, suas manus præbuisse (*).

Le temple renversé, le sacrifice aboli, toute la nation dispersée, le jouet et la dérision de tous les peuples du monde : *Omnia in figurâ contingebant illis* (1) : « Tout leur arrivoit en figure ». Ce peuple dans ses bénédictions, figure de nos grâces ; dans ses malédictions, figure de la vengeance que Dieu exerce sur nous, etc. Le baptême, la pénitence ; le pain des anges, viande céleste. Dieu s'approche de l'arbre, non pour faire tomber les fruits et les feuilles. Il n'en veut ni à votre bien, ni à vos fortunes. Il ne faut pas la cognée, il ne faut pas la racine. Les biens externes tiennent si peu qu'il ne faut que secouer l'arbre légèrement, et après le moindre vent les emporte. Il n'en veut pas aux branches, à la santé, à la vie ; *ad radicem*, au fond de l'ame. Arbre infructueux, où il ne trouve aucun fruit ; *quæ non facit fructum bonum.*

« Un homme avoit un figuier planté dans sa » vigne, et venant pour y chercher du fruit, il n'y » en trouva point. Alors il dit à son vigneron : Il » y a déjà trois ans que je viens chercher du fruit à » ce figuier sans y en trouver ; coupez-le donc ; » pourquoi occupe-t-il la terre inutilement ? Le » vigneron lui répondit : Seigneur, laissez-le en-

(*) *Philost. Apol. Tyan. Vita. l.* VI, *c.* XIV. Bossuet s'étoit contenté d'indiquer dans son manuscrit le récit de Philostrate, par ces mots : *Ce qui en est écrit dans la vie d'Apollonius Tyaneus.* Nous avons cru entrer dans ses vues, en donnant ici le texte important de l'historien d'Apollonius. *Edit. de Déforis.*

(1) *I. Cor.* X. 11.

» core cette année, afin que je le laboure au pied » et que j'y mette du fumier : après cela s'il porte » du fruit, à la bonne heure; sinon vous le ferez » couper (1) ».

Je suis venu depuis trois ans : trois ans, c'est un terme immense pour l'attente de notre Dieu. Comptons vingt ans, trente ans, cinquante ans. Songez à votre âge, je n'entreprends pas de faire ce dénombrement; et il n'a pas encore trouvé de fruit. Les autels de notre Dieu n'ont pas encore vu vos prémices. Il faut couper : *Ut quid enim terram occupat?* « Pourquoi occupe-t-il la terre inutilement »? il occupe le soin de mes ministres, qui travailleroient plus utilement sur des ames mieux disposées. Il fait ombre à ma vigne, et empêche que mes nouveaux plants ne prennent le soleil, ou que leur fruit ne mûrisse. « Donnez encore un an ». Voyez un terme préfix et un terme assez court; car l'Eglise qui intercède sait qu'il ne faut pas abuser de la patience d'un Dieu. Trois ans, une longue attente; un an, une longue surséance : « Et s'il rapporte du fruit, à » la bonne heure; sinon vous le couperez ». Elle consent. Appliquez à l'ame : vous avez eu la pluie, vous avez eu le soleil, vous avez eu la culture; vous n'avez ni profité ni porté de fruits : vous n'avez plus rien à attendre que la cognée et le feu. Portez des fruits : *Fructum bonum :* au goût de Dieu : *Dignos fructus :* dignes du changement que vous méditez, dignes des mauvaises œuvres que vous avez faites. Changement total au dedans et au dehors. Proportion avec les mauvaises œuvres. Maximes des Pères :

(1) *Luc.* XIII. 7, 8.

tous, sans exception : qui s'est abandonné aux choses défendues, doit s'abstenir des permises. Autant qu'il s'est abandonné, autant doit-il s'abstenir : *Dignos*. Mes Frères, je ne veux rien exagérer; Dieu m'est témoin, je désire sincèrement votre salut, et je ne veux ni élargir ni étrécir les voies de Dieu. Voilà les maximes qui ont enfanté les vrais pénitens. Les autres [conduisent] à la perdition éternelle. Faites-vous des fruits dignes de pénitence? Ces gorges et ces épaules découvertes étalent à l'impudicité la proie à laquelle elle aspire. Est-ce pour réparer le temps que vous le consumez au jeu? Lier les parties, les exécuter, les reprendre, l'inquiétude de la perte, l'amorce du gain, l'ardeur, etc. Et quand vous étalez cette parure et tous ces ornemens de la vanité, faites-vous des fruits dignes? etc. Vous n'humiliez pas la victime; non, vous parez l'idole. Faites des fruits dignes : mais pressez-vous, car le règne de Dieu approche, comme saint Jean vous presse et ne vous laisse aucun repos : pas un mot qui ne vous presse; *Appropinquat*. Tant mieux. C'est un règne de douceur. Jésus, etc. La justice après. A la suite des grâces, un grand attirail de supplices : *Jam securis ad radicem*. Je n'ai dit que ce qui est.

Pour comprendre solidement combien est grande la colère de Dieu contre les pécheurs qui ne l'apaisent pas par la pénitence, il faut supposer deux principes dont la vérité est indubitable. Le premier principe que je suppose, c'est que plus celui qui gouverne est juste, plus les iniquités sont punies. Le second, c'est que la peine pour être juste doit être proportionnée à l'injustice qui est dans le

crime.

crime. Ces principes étant connus par la seule lumière de la raison, il faut tirer cette conséquence que n'y ayant rien [de] plus juste que Dieu, rien de plus injuste que le péché; ces deux choses concourant ensemble, doivent attirer sur tous les pécheurs le plus horrible de tous les supplices. Que Dieu soit infiniment juste, ou plutôt qu'il soit la justice même, c'est ce qui paroît manifestement, parce qu'il est la loi immuable par laquelle toutes choses ont été réglées : ce qu'il vous sera aisé de comprendre, si vous remarquez que la justice consiste dans l'ordre; toutes les choses sont équitables sitôt qu'elles sont ordonnées. Or ce qui met l'ordre dans les choses, c'est la volonté du souverain Etre. Car de même que ce qui fait l'ordre d'une armée, c'est que les commandemens du chef sont suivis; et ce qui fait l'ordre d'un concert et d'une musique, c'est que tout le monde s'accorde avec celui qui bat la mesure : ainsi l'ordre de cet univers, c'est que la volonté de Dieu soit exécutée. C'est pourquoi le monde est conduit avec un ordre si admirable; parce que, et les astres, et les élémens, et toutes les autres parties qui composent cet univers, conspirent ensemble d'un commun accord à suivre la volonté de Dieu, suivant ce que dit le prophète : « Votre parole, ô Seigneur, demeure immuablement dans le ciel; vous avez fondé la terre, et » elle est toujours également stable. C'est par votre » ordre que les jours durent, parce que toutes » choses vous servent (1) ». Si la justice de Dieu est

(1) *Ps.* CXVIII. 89, 90, 91.

infinie, il est aussi infiniment juste que tous ses ordres soient accomplis, [et que les hommes] n'outrepassent jamais son commandement. Rien ne résiste à la volonté de Dieu, que la volonté des pécheurs. La justice et l'injustice opposées. La justice infinie. Il n'y a qu'une injustice infinie qui soit capable de s'opposer à la justice infinie de Dieu, d'autant plus que celui qui [refuse de lui obéir, se porte de tout le poids de sa volonté à anéantir sa justice]. La volonté de Dieu la choque nécessairement en tout ce qu'elle est dans toute son étendue, suivant ce que dit l'apôtre saint Jacques (1) : et la raison en est évidente ; parce que par une seule contravention l'autorité de la loi est anéantie. L'injustice infinie, le supplice est infini dans son étendue.

Après avoir compris quelle doit être la grandeur de la peine par l'injustice du crime, vous l'entendrez beaucoup mieux encore par la justice de Dieu : car, puisqu'elle est infinie, il faut qu'elle règne et qu'elle prévale. Péché, désordre, rebellion. Ou nous nous rangeons, ou Dieu nous range par l'obéissance, par le supplice ; ou nous faisons l'ordre, ou nous le souffrons. Dieu répare l'injustice de notre crime par la justice de notre peine.

Il n'est pas malaisé de prouver que Dieu accuse les pécheurs. Il a gravé en eux la loi éternelle, c'est la conscience ; c'est cette loi qui nous accuse : *Accusantibus aut defendentibus* (2). En cette vie elle nous accuse intérieurement ; mais le sentiment n'en est pas bien vif, parce que nous l'étouffons par nos crimes, parce que notre ame est comme endormie, charmée

(1) *Jac.* II. 10. — (2) *Rom.* II. 15.

par les faux plaisirs de la terre et par une certaine illusion des sens. Et toutefois sa force paroît en ce que nous ne pouvons l'arracher : elle ne laisse pas de se faire entendre. En l'autre vie elle agira dans toute sa force : la force de l'accusateur est dans le jugement. En ce monde il suffit qu'elle nous avertisse; en l'autre il faudra qu'elle nous convainque. Les consciences sont les livres qui seront ouverts; *Manifestabimur, apparebimus.* Nous y serons découverts par cette lumière infinie qui pénètre le secret des cœurs. Là paroîtra cette méchanceté, cette perfidie pour laquelle tu ne croyois pas pouvoir rencontrer des ténèbres assez épaisses. Là seront exposées en plein jour tes honteuses et criminelles passions, tes abominables plaisirs. Cet accusateur inflexible exagérera l'horreur de ton crime. Ta conscience parlera contre toi devant Dieu, devant les anges et devant les hommes. Comment pourras-tu te défendre contre un accusateur si sincère? La honte née du désordre, établie contre le désordre. Sacrifie à Dieu la honte que tu avois immolée au diable. Dieu, pour montrer qu'il ne nous abandonnoit pas à nos passions, nous a donné la honte pour retenir leur emportement.

ABRÉGÉ

D'UN AUTRE SERMON

POUR

LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT,

SUR LE FAUX HONNEUR ET L'HUMILITÉ CHRÉTIENNE.

Miserunt Judæi ab Jerosolymis sacerdotes et levitas ad eum, ut interrogarent eum; Tu quis es?

Les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites à Jean-Baptiste, pour lui demander, Qui êtes-vous? Joan. I. 19.

Le Maître de l'humilité paroîtra bientôt sur la terre; l'Eglise pour nous préparer au mystère de sa naissance, nous propose aujourd'hui l'exemple admirable de la modestie de saint Jean-Baptiste : et par-là nous devons apprendre que l'une des plus saintes dispositions que nous puissions apporter à recevoir Jésus-Christ naissant, c'est le mépris de ce faux honneur qui établit dans le monde tant de mauvaises coutumes et tant de maximes dangereuses.

La presse est au désert; on y aborde de toutes parts : « Toute la Judée, dit l'Evangéliste, et même » la ville royale y accourt » : *Omnis Judææ regio*

et Jerosolymitæ universi (1). On vient voir, on vient écouter, on vient admirer Jean-Baptiste comme un homme tout divin. Les peuples étonnés de sa vertu ne savent quel titre lui donner ; même celui de prophète ne leur semble pas assez grand pour lui (2). Ils prennent saint Jean-Baptiste pour le Messie ; et je ne sais si ce n'est point encore quelque chose de plus glorieux, qu'en d'autres occasions on ait pris le Messie même pour un autre Jean-Baptiste (3). Dans une si haute réputation, et d'autant plus glorieuse qu'elle étoit moins recherchée, Jean-Baptiste demeure toujours ce qu'il est, c'est-à-dire toujours humble, toujours modeste. Il n'est rien de ce qu'on pense : il n'est point Elie ; il n'est point prophète ; et bien loin d'être le Messie, il n'est pas digne, dit-il, de lui délier ses souliers : car il se sert même de cette expression basse, afin de se ravilir tout-à-fait ; et cette main vénérable de laquelle le Fils de Dieu a voulu être baptisé, cette main qu'il a élevée, dit saint Chrysostôme, jusques au haut de sa tête, n'ose pas même toucher ses pieds : *Non sum dignus corrigiam calceamentorum solvere* (4) : « Je ne suis » pas digne de délier le cordon de ses souliers ». Un tel homme sans doute nous est envoyé pour nous désabuser de l'honneur du monde. Il n'est personne qui n'expérimente jusques à quel point il nous éblouit, et combien même il nous captive. Qui n'a pas encore éprouvé combien le désir de l'honneur nous oblige à donner de choses à l'opinion et à l'apparence contre nos propres pensées ? En

(1) *Marc.* I. 5. — (2) *Luc.* III. 15. — (3) *Marc.* VI. 14. VIII. 28. — (4) *Luc.* III. 16.

combien d'occasions importantes la crainte d'un blâme injuste resserre un bon cœur? combien elle y étouffe de sentimens droits? combien elle en affoiblit de nobles et de vigoureux? La suite de ce discours nous fera paroître bien d'autres excès où nous jette l'honneur du monde. Il importe donc au genre humain que cet ennemi soit bien attaqué, mais auparavant il faut le connoître.

Je parle ici de l'honneur qui naît de l'estime des hommes; et c'est une certaine considération que l'on a pour nous pour quelque bien éclatant qu'on y voit, ou qu'on y présume. Voilà l'honneur défini; il nous sera aisé de le diviser : et je remarque d'abord que nous mettons l'honneur dans des choses vaines, que souvent même nous le mettons dans des choses tout-à-fait mauvaises, et que nous le mettons aussi dans des choses bonnes. Nous mettons l'honneur dans des choses vaines, dans la pompe, dans la parure, dans cet appareil extérieur, parce que notre jugement est foible. Nous le mettons dans des choses mauvaises; il y a des vices que nous couronnons, parce que notre jugement est corrompu. Et aussi parce que notre jugement n'est ni tout-à-fait affoibli, ni tout-à-fait dépravé, nous mettons dans des choses bonnes, par exemple, dans la vertu, une grande partie de l'honneur. Mais néanmoins cette foiblesse et cette corruption font que nous tombons dans une autre faute, qui est celle de nous les attribuer, et de ne pas les rapporter à Dieu qui est l'auteur de tout bien. Il faut donc que nous apprenions aujourd'hui, et mes Frères, que nous l'apprenions par l'exemple de saint Jean-Baptiste, à

chercher du prix et de la valeur dans les choses que nous estimons; par-là toutes les vanités seront décriées : à y chercher beaucoup davantage la vérité et la droiture; et par-là tous les vices perdront leur crédit : enfin à y chercher l'ordre nécessaire; et par-là les biens véritables, c'est-à-dire, les vertus seront honorées comme elles doivent être seules, mais d'un honneur rapporté à Dieu qui est leur premier principe. Et c'est le sujet de ce discours.

Les caractères de l'humilité en saint Jean-Baptiste : description de sa naissance, de ses austérités, de sa vie : si grand, que pris pour le Christ. Eclat de sa naissance sacerdotale : Jésus-Christ, charpentier. Légation honorable : des prêtres et des lévites, les premiers en dignité; pharisiens, les premiers en doctrine. On s'en rapporte à lui-même. *Tu quis es? Quid dicis de teipso* (1)? « Qui êtes-vous ? » que dites-vous de vous-même » ? C'étoit une belle ouverture à l'orgueil. Tout le monde est préoccupé en sa faveur, et il ne lui coûtera qu'un aveu pour être honoré comme le Messie; mais il n'auroit garde d'acheter le plus grand honneur du monde par une mauvaise action.

Premier caractère d'humilité : Non-seulement [de] ne rechercher pas, mais de rejeter les louanges quand elles viennent d'elles-mêmes.

Second caractère : Refuser constamment les fausses louanges : *Non sum ego Christus* (2) : « Je ne suis » pas le Christ ».

Troisième caractère : Les véritables et les vrais talens pris non du côté le plus éclatant, mais du

(1) *Joan.* I. 19, 22. — (2) *Ibid.* 20.

côté le plus bas. Il étoit Elie ; Jésus-Christ l'a dit : il étoit prophète, et plus que prophète (1) ; le même Jésus-Christ. Il n'est pas Elie en personne, il n'est pas prophète selon la notion commune, prédisant l'avenir, mais montrant Jésus-Christ présent : il dit absolument qu'il ne l'est pas ; du côté le moins favorable.

Quatrième caractère : Ne dire pas seulement de soi ce qui est humiliant, mais l'inculquer : ce qui est marqué par ces paroles (2) : *Et confessus est, et non negavit, et confessus est :* « Et il le confessa » et ne le nia pas, et il le confessa ».

Cinquième caractère : Exténuer ce qu'on ne peut pas s'ôter, en faisant voir qu'on ne l'a pas de soi-même, et que de soi-même on n'est rien. Qui êtes-vous? Je suis une voix. Quoi de moins subsistant et de plus rien qu'une voix, un son, un air frappé? Je parle, je cesse ; en un instant tout est dissipé. Il ne dit pas : Je suis celui qui crie ; mais, Je suis la voix de celui [qui crie] ; un autre parle en moi. La voix ne subsiste que par celui qui parle. Je cesse de vouloir parler, la voix cesse en un instant ; il n'en reste rien. Rien de plus dépendant d'autrui que la voix.

Sixième caractère : Autre manière d'exténuer ce qu'on ne peut pas s'ôter, en se comparant à quelque chose de plus grand, comme saint Jean à Jésus-Christ : *Ego baptizo in aquâ ; medius vestrûm stetit* (3) : *ille est qui baptizat in Spiritu sancto et igni* (4) : *ante me factus est, quia prior me erat* (5) : « Moi je baptise dans l'eau : il y a quelqu'un au mi-

(1) *Matth.* XI. 9, 14. — (2) *Joan.* I. 19. — (3) *Ibid.* 26. — (4) *Matth.* III. 11. — (5) *Joan.* I. 30.

» lieu de vous ; c'est celui-là qui baptise dans le » Saint-Esprit et le feu : il a été fait avant moi, » parce qu'il étoit avant moi ». Dans cette comparaison, qui ose se réputer quelque chose, surtout si celui qui est si grand, et à qui il se compare, a été dans l'abjection comme Jésus-Christ ? *Medius vestrûm :* « Parmi vous ». Nulle distinction : *Quem vos nescitis :* « Que vous ne connoissez pas ». Qui ose vouloir se signaler et se distinguer, quand Jésus-Christ [est] inconnu.

Voilà comme il s'abaisse : pas digne des courroies de Jésus-Christ : lui, au-dessous des pieds, et Jésus-Christ le met à la tête.

Je viens ensuite à l'explication du culte de la messe : les préparations du sacrifice : *Parate viam Domini* (1) : « Préparez la voie du Seigneur ».

(1) *Matth.* III. 3.

SERMON

POUR

LE IV.[e] DIMANCHE DE L'AVENT,

SUR LA VÉRITABLE CONVERSION.

Nécessité de la solitude, pour parvenir à une solide conversion : caractère d'un vrai pénitent : remèdes propres à sa guérison : combien difficile le changement des inclinations d'un pécheur d'habitude, quelle doit être son épreuve, quelles dispositions lui sont nécessaires pour être réconcilié avec Dieu.

Ego vox clamantis in deserto.

Je suis la voix de celui qui crie dans le désert. Joan. I. 23.

Les hommes, dont la passion a corrompu le jugement, ne savent pas suivre les traces de la vérité, ne s'accordent ni avec elle ni avec eux-mêmes; et la lumière elle-même les confond et les égare. La vie étonnante de saint Jean-Baptiste cause une telle admiration au conseil des Juifs qui étoit à Jérusalem, qu'ils envoient dans notre évangile une solennelle députation pour lui demander s'il n'est point Elie, s'il n'est point ce grand prophète promis par Moïse; enfin s'il n'est point le Christ. Jean, cet humble et fidèle ami de l'Epoux, qui ne songe

plus qu'à décroître et à s'abaisser aussitôt que Jésus-Christ veut paroître, pour lui donner la gloire qui lui est due, se sert de cette occasion pour découvrir aux Juifs ce divin Sauveur qui étoit au milieu d'eux sans qu'ils voulussent le connoître. Mais de quelle erreur ne sont point capables des hommes préoccupés, et dont le sens est dépravé! Ils s'adressent à saint Jean-Baptiste pour apprendre de lui-même quel il est, et le consultent sur ce qui le touche, tant il leur paroît digne d'être cru, et ils le jugent tout ensemble si peu digne de créance, qu'ils rejettent le témoignage sincère qu'il rend à un autre. Ils ont conçu une si haute estime de sa personne, qu'ils le prennent pour un prophète, et doutent même s'il n'est point le Christ; et en même temps ils font si peu d'estime de son jugement, qu'ils ne veulent pas reconnoître le Christ qu'il leur montre : tant il est vrai, chrétiens, qu'il n'y a point de contradiction ni d'extravagance où ne tombent ceux que leur présomption aveugle, et qui osent mêler leurs propres pensées aux lumières que Dieu leur présente.

Allons, mes Frères, à saint Jean-Baptiste dans un esprit opposé à celui des Juifs, puisque l'Eglise nous fait entendre ses divines prédications pour préparer les voies au Sauveur naissant, et lui fait faire par ce moyen encore une fois son office de précurseur. Ecoutons attentivement cette voix qui nous doit conduire à la Parole éternelle. Mais pour nous rendre capables de profiter de ses instructions, prions la très-sainte Vierge qu'elle nous obtienne la grâce d'être émus à la voix de saint Jean-Baptiste,

comme Jean-Baptiste fut ému lui-même à la voix de cette Vierge bénite, lorsqu'elle alla lui porter jusque dans les entrailles de sa mère une partie de la grâce qu'elle avoit reçue avec plénitude. *Ave.*

Vous venez entendre aujourd'hui un grand et excellent prédicateur, c'est le célèbre Jean-Baptiste, flambeau devant la lumière, voix devant la parole, ange devant l'ange du grand conseil, médiateur devant le médiateur, c'est-à-dire médiateur entre la loi et l'Evangile, précurseur de celui qui le devance; dont la main, qui s'estime indigne d'approcher seulement des pieds de Jésus, est élevée même dessus sa tête; qui baptise au dehors celui qui le baptise au dedans, et répand de l'eau sur la tête de celui qui répand le feu et le Saint-Esprit dans les cœurs. Voilà, mes Frères, le prédicateur qui demande votre audience. Il a raison de dire en se définissant lui-même, qu'il est une voix, parce que tout parle en lui; sa vie, ses jeûnes, ses austérités, cette pâleur, cette sécheresse de son visage, l'horreur de ce cilice de poil de chameau qui couvre son corps, et de cette ceinture de cuir qui serre ses reins, sa retraite, sa solitude, le désert affreux qu'il habite; tout parle, tout crie, tout est animé. Tels devroient être les prédicateurs; « Il faudroit » que tout fût parlant et résonnant en eux » : *Totum se vocalem debet verbi nuntius exhibere,* comme disoit cet ancien Père. A voir ce prédicateur si exténué, ce squelette, cet homme qui n'a point de corps, dont le cri néanmoins est si perçant, on pourroit croire qu'en effet ce n'est qu'une voix,

mais une voix que Dieu fait entendre aux mortels pour leur inspirer une crainte salutaire. Au bruit de cette voix, non-seulement le désert est ému, mais les villes sont troublées, les peuples tremblans, les provinces alarmées. On voit accourir aux pieds de saint Jean-Baptiste toute la Judée saisie de frayeur, tant il annonce fortement aux hommes les sévères jugemens de Dieu qui les pressent et qui les poursuivent. « Race de vipères, qui vous a avertis de » fuir la colère à venir [1] » ?

Il a donc raison de dire qu'il n'est point ce que les Juifs ont pensé. Il n'est point le prophète, il n'est point le Christ, il n'est point Elie. Il est une voix, il est un cri, qui avertit les pécheurs de leur ruine prochaine et inévitable, s'ils ne font bientôt pénitence. Prêtons, mes Frères, l'oreille attentive à ce divin prédicateur, prophète et plus que prophète. Oui, puisqu'il est tout voix pour nous parler, soyons tout oreille pour l'entendre. « Je suis, dit-il, » la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez » la voie du Seigneur; redressez dans la solitude les » sentiers de notre Dieu » : *Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini; rectas facite in solitudine semitas Dei nostri.* Ecoutons donc la voix qui nous parle, laissons-nous frapper distinctement par tous ses sons : voyons tout le mystère de la pénitence, tout l'ordre de l'expiation des crimes, toute la méthode pour les traiter et pour les guérir. Telle est la voix qui nous parle ; il reste que nous entendions ce que c'est que ce désert où elle crie, quelle préparation elle nous demande, quelle droiture elle

[1] *Matth.* III. 7.

nous prescrit. Voilà sans détour et sans circuit le partage de mon discours et le sujet de vos attentions.

PREMIER POINT.

La voix qui nous invite à la pénitence se plaît à se faire entendre dans le désert. Il faut quitter le grand monde et les compagnies ; il faut aimer la retraite, le silence et la solitude, pour écouter cette voix qui ne veut point être étourdie par le bruit et le tumulte des hommes.

La première chose que Dieu fait quand il veut toucher un homme du monde, c'est de le tirer à part pour lui parler en secret. « J'ai trouvé, dit-il, » cette ame mondaine avec tous les ornemens de sa » vanité » : *Ornabatur in aure suâ et monili suo.* Elle ne songeoit qu'à plaire au monde, à voir et à être vue ; « Elle couroit comme une insensée après » ses amans, après ceux qui flattoient ses mauvais » désirs, et elle m'oublioit, dit le Seigneur » : *Et ibat post amatores suos, et obliviscebatur meî, dicit Dominus* (1). « Et moi je commencerai de l'allaiter » ; je lui ferai ressentir une goutte des douceurs célestes : « Je l'attirerai à la solitude, et je parlerai à » son cœur » : *Propter hoc, ego lactabo eam, et ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus* (2). Je lui dirai des paroles de consolation et d'instruction divine.

Et certes nous errons dans le principe, si nous croyons que l'esprit de componction et de pénitence puisse subsister dans ce commerce éternel du monde, auquel nous abandonnons toute notre vie. Un pé-

(1) *Os.* II. 13. — (2) *Ibid.* 14.

nitent est un homme pensif et attentif à son ame : *Cogitabo pro peccato meo* (1) : « Mon péché occupe » toutes mes pensées ». Un pénitent est un homme dégoûté et de lui-même et du monde : *Dormitavit anima mea præ tædio* (2) : « Mon ame languit » d'ennui ». Un pénitent est un homme qui veut soupirer, s'affliger, qui veut gémir : *Laboravi in gemitu meo* (3) : « J'ai été pressé par mes sanglots ». Un tel homme veut être seul, veut avoir des heures particulières; le monde l'importune et lui est à charge.

Je vous étonnerois, mes Frères, si je vous racontois les lois de l'ancienne pénitence. On tiroit le soldat de la milice, le marchand du négoce, tout chrétien pénitent des emplois du siècle. Ils prioient, ils méditoient nuit et jour; ils regrettoient sans cesse le bien qu'ils avoient perdu. Ils n'étoient ni des fêtes, ni des jeux, ni des affaires du monde. Ils se nourrissoient dans leurs maisons du pain de larmes. Ils ne sortoient en public que pour aller se confondre à la face de l'Eglise, et implorer aux pieds de leurs frères le secours de leurs prières charitables; tant ils estimoient la retraite et la solitude nécessaires.

Qu'est-ce en effet qui nous a poussés dans ces prodigieux égaremens? qu'est-ce qui nous a fait oublier et Dieu et nous-mêmes? si ce n'est qu'étourdis par le bruit du monde, nous n'avons pas même connu nos excès. Notre conscience, témoin véritable, ami fidèle et incorruptible, n'a jamais le loisir de nous parler; et toutes nos heures sont si occupées, qu'il

(1) *Ps.* XXXVII. 19. — (2) *Ps.* CXVIII. 28. — (3) *Ps.* VI. 6.

ne reste plus de temps pour cette audience. Et cependant il est véritable que qui ôte à l'esprit la réflexion, lui ôte toute sa force. Car il y a cette différence entre la raison et les sens, que les sens font d'abord leur impression, leur opération est prompte, leur attaque brusque et surprenante; au contraire la raison a besoin de temps pour ramasser ses forces, pour ordonner ses principes, pour appuyer ses conséquences, pour affermir ses résolutions; tellement qu'elle est entraînée par les objets qui se présentent, et emportée, pour ainsi dire, par le premier vent, si elle ne se donne à elle-même par son attention un certain poids, une certaine consistance, un certain arrêt : *Iniquitates nostræ quasi ventus abstulerunt nos* (1) : « Nos iniquités nous ont » emportés comme un vent ». Ce vent ne manquera jamais de nous emporter, si notre ame ne se roidit, et ne s'affermit elle-même par une attention actuelle. Si donc on lui ôte la réflexion, on lui ôte toute sa force, on la laisse découverte et à l'abandon pour être la proie du premier venu. C'est, mes Frères, ce que fait le monde : il sait remuer si puissamment je ne sais quoi d'inquiet et d'impatient que nous avons dans le fond du cœur, qu'il nous tient toujours en mouvement. Toutes les heures s'écoulent trop vîte, toutes les journées finissent trop tôt; en sorte qu'on n'est jamais un moment à soi : et qui n'est pas à soi-même, de qui ne devient-il pas le captif?

Hommes errans, hommes vagabonds, déserteurs de votre ame et fugitifs de vous-mêmes, « prévari» cateurs, retournez au cœur » : *Redite, prævari-*

(1) *Isai.* LXIV. 6.

catores,

catores, ad cor (1). Commencez à réfléchir, et à entendre la voix qui vous rappelle au dedans. Si vous vous êtes perdus par cette prodigieuse dissipation, il faut qu'un recueillement salutaire commence votre guérison. Une partie de votre mal consiste dans un certain étourdissement que le bruit du monde a causé, et dont votre tête est toute ébranlée; il faut vous mettre à l'écart, il faut vous donner du repos. Voici le médecin qui vous dit lui-même, par la bouche de son prophète : *Si revertamini et quiescatis, salvi eritis : in silentio et in spe erit fortitudo vestra* (2) : « Si vous sortez de ce grand tumulte et que » vous preniez du repos, vous serez sauvés ; et en » gardant le silence vos forces commenceront de se » rétablir ».

Le docte saint Jean-Chrysostôme (3) a renfermé en un petit mot une sentence remarquable, quand il a dit que pour former les mœurs, et peut-être en pourrions-nous dire autant de l'esprit, il faut désapprendre tous les jours. En effet mille faux préjugés nous ont gâté l'esprit et corrompu le jugement; et la source de ce désordre, c'est qu'aussitôt que nous avons commencé d'avoir quelque connoissance, le monde a entrepris de nous enseigner, a joint aux tromperies de nos sens celles de l'opinion et de la coutume. C'est de là que nous avons tiré ces belles leçons, qu'il faut tout mesurer à notre intérêt, que la véritable habileté c'est de faire tout servir à notre fortune, qu'il faut venger les affronts. Endurer, c'est s'attirer de nouvelles insultes ; cette grande

(1) *Isai.* XLVI. 8. — (2) *Is.* XXX. 15. — (3) *S. Chrys. Homil.* XI. *in Genes. tom.* IV. *pag.* 86.

modération, c'est la vertu des esprits vulgaires; la patience est le partage des foibles et la triste consolation de ceux qui ne peuvent rien : dans une vie si courte et si malheureuse que la nôtre, c'est folie de refuser le peu de plaisir que la nature nous donne. Voilà les grandes leçons que nous apprenons tous les jours dans les compagnies; si bien que tous les préceptes de Dieu et de la raison demeurent ensevelis sous les maximes du monde.

Après cela, mes Frères, vous comprenez aisément la nécessité de désapprendre; mais certes, pour oublier de telles leçons, il faut quitter l'école et le maître. Car considérez, je vous prie, de quelle sorte le monde vous persuade. Ce maître dangereux n'agit pas à la mode des autres maîtres : il enseigne sans dogmatiser : il a sa méthode particulière de ne prouver pas ses maximes, mais de les imprimer dans le cœur sans qu'on y pense. Ainsi il ne suffit pas de lui opposer des raisons et des maximes contraires, parce que cette doctrine du monde s'insinue plutôt par une insensible contagion, que par une instruction expresse et formelle. Oui certes, autant d'hommes qui nous parlent, autant d'organes qui nous les inspirent. Nos ennemis par leurs menaces, nos amis par leurs bons offices concourent également à nous donner de fausses idées des biens et des maux. Tout ce qui se dit dans les compagnies, et l'air même qu'on y respire n'imprime que plaisir et que vanité. Ainsi nous n'avançons rien de n'avaler pas tout à coup le poison du libertinage, si cependant nous le suçons peu à peu, si nous laissons gagner jusqu'au cœur cette subtile contagion, qu'on respire avec

l'air du monde dans ses conversations et dans ses coutumes. Tout nous gâte, tout nous séduit : et le grand malheur de la vie humaine, c'est que nul ne se contente d'être insensé seulement pour soi, mais veut faire passer sa folie aux autres; si bien que ce qui nous seroit indifférent, souvent, tant nous sommes foibles, excite notre imprudente curiosité par le bruit qu'on en fait autour de nous. Dans cet étrange empressement de nous entre-communiquer nos erreurs et nos folies, l'esprit se corrompt tout-à-fait; et si nous demandons à Tertullien ce qu'il craint pour nous dans le monde : Tout, nous répondra ce grand homme, jusqu'à l'air, qui est infecté par tant de mauvais discours, par tant de maximes antichrétiennes : *Ipsumque aerem.... scelestis voscibus constupratum* (1).

Ne vous étonnez donc pas si je dis que le premier instinct que ressent un homme touché de Dieu, est celui de se séquestrer du grand monde. La même voix qui nous appelle à la penitence, nous appelle aussi au désert, c'est-à-dire au silence, à la solitude et à la retraite. Ecoutez ce saint pénitent : *Similis factus sum pellicano solitudinis, factus sum sicut nycticorax in domicilio; vigilavi, et factus sum sicut passer solitarius in tecto* (2) : « Je suis, dit-il, » devenu semblable au pélican des déserts et au » hibou des lieux solitaires et ruinés : j'ai passé la » nuit en veillant, et je me trouve comme un passereau tout seul sur le toit d'une maison ». Au lieu de cet air toujours complaisant que le monde nous inspire, l'esprit de pénitence nous met dans le cœur

(1) *De Spect. n.* 27. — (2) *Ps.* CI. 7, 8.

je ne sais quoi de rude et de sauvage. Ce n'est plus cet homme doux et galant qui lioit toutes les parties : ce n'est plus cette femme commode et complaisante, trop adroite médiatrice et amie trop officieuse, qui facilitoit ces secrètes correspondances : ce ne sont plus ces expédiens, ces ouvertures, ces facilités : on apprend un autre langage, on apprend à dire Non, à dire, Je ne puis plus, à payer le monde de négatives sèches et vigoureuses. On ne veut plus vivre comme les autres ni avec les autres; on ne veut plus s'approcher : on ne veut plus plaire, on se déplaît à soi-même. Un pécheur, qui commence à sentir son mal, est dégoûté tout ensemble et du monde qui l'a déçu, et de lui-même qui s'est laissé prendre à un appât si grossier. Il se souvient, hélas ! à combien de crimes il s'est engagé par ses malheureuses complaisances. Il ne songe plus qu'à se séparer de cette subtile contagion qu'on respire avec l'air du monde dans ses conversations et dans ses coutumes. Un roi même, pénitent au milieu de sa cour et des affaires, entre dans cet esprit de solitude. Il se retire souvent dans son cabinet. Si les affaires du jour ne lui permettent pas d'être seul, il passe la nuit en veillant ; et dans ce temps de silence et de liberté il s'abandonne au secret désir qui le pousse à soupirer et à gémir. Loin du monde, loin des compagnies, il n'a plus que Dieu devant les yeux pour s'affliger en sa présence, pour lui dire du fond de son cœur : « J'ai péché » contre vous et devant vous seul », et je veux aussi m'affliger en votre seule présence : seul et invisible témoin de mes sanglots et de mes regrets,

ah! écoutez la voix de mes larmes : *Tibi soli peccavi* (1).

Et certes si nous examinons attentivement pourquoi Dieu et la nature ont mis dans nos cœurs cette source amère de regrets, il nous sera aisé de comprendre que c'est pour nous affliger, non tant de nos malheurs, que de nos fautes. Les maux qui nous arrivent par nécessité portent toujours avec eux quelque espèce de consolation : c'est une nécessité, on se résout. Mais il n'y a rien qui aigrisse tant nos douleurs, que lorsque notre malheur vient de notre faute. Ainsi ce sont nos péchés qui sont le véritable sujet de nos larmes; et il ne se faudroit jamais consoler d'avoir commis tant de fautes, n'étoit qu'en les déplorant on les répare : et c'est une seconde raison pour laquelle les saints pénitens s'abandonnent à la douleur. Dans toutes nos autres pertes, les larmes et les regrets nous sont inutiles. Une personne qui vous étoit chère vous a été ravie par la mort; pleurez jusqu'à la fin du monde, quelque effort que vous fassiez pour la rappeler, votre douleur impuissante ne la fera pas sortir du tombeau, et si vives que soient vos douleurs, elles ne ranimeront pas ses cendres éteintes. Mais en déplorant vos péchés, vous les effacez par vos larmes; en disant avec le prophète : « La couronne de notre tête est » tombée; malheur à nous, car nous avons péché (2) »; nous remettons sur cette tête dépouillée de son ornement la même couronne de gloire. En déplorant l'audace insensée qui vous a fait violer la sainteté de votre baptême, vous vous en préparez

(1) *Ps.* L. 5. — (2) *Thren.* V. 16.

un second. C'est ce qui porte un pénitent à pleurer sans fin, et à chercher le secret et la solitude, pour s'abandonner tout entier à une douleur si juste et si salutaire.

Au reste, ne croyez pas que je vous fasse ici des discours en l'air, ni que je vous prêche des regrets et des solitudes imaginaires. Toutes les histoires ecclésiastiques sont pleines de saints pénitens, qu'une douleur immense de leurs péchés a poussés dans les déserts les plus reculés; qui ne pouvant plus supporter le monde, dont ils avoient suivi les attraits trompeurs, ont été enfin remplir les déserts de leurs pieux gémissemens. Ils ne pouvoient se consoler d'avoir violé leur baptême, profané le corps de Jésus-Christ, outragé l'esprit de grâce, foulé aux pieds son sang précieux dont ils avoient été rachetés, crucifié leur Sauveur encore une fois. Ils reprochoient à leur ame, épouse infidèle, blanchie au sang de l'agneau, qu'au milieu des bienfaits de son époux, dans le lit même de son époux, elle s'étoit abandonnée à son ennemi. Les jugemens de Dieu [les pénétroient d'une sainte frayeur]. Ils versoient des ruisseaux de larmes. Ils ne pouvoient plus supporter le monde qui les avoit abusés, ni ses fêtes, ni ses vanités, ni son triomphe qui détruit le règne de Dieu. Ils alloient chercher les lieux solitaires pour donner un cours plus libre à leur douleur : on les entendoit non gémir, mais hurler et rugir dans les déserts : *Rugiebam* (1). Je n'ajoute rien à l'histoire : il sembloit qu'ils prenoient plaisir à ne voir plus que des objets qui eussent quelque chose d'affreux et de sau-

(1) *Ps.* XXXVII. 3.

vage, et qui leur fussent comme une image de l'effroyable désolation où leurs péchés les avoient réduits.

L'épouse du saint Cantique aime la campagne et la solitude : le tumulte des compagnies et la vue même des hommes la détourne et l'étourdit. Pourquoi? parce qu'elle a le cœur touché. « Viens, » mon bien-aimé, dit l'épouse; sortons à la campa- » gne ; allons demeurer aux champs : levons-nous » du matin pour aller visiter nos vignes, pour voir » si elles commencent à pousser leurs fleurs (1) ». Il n'y a aucune de ces paroles qui ne respire un air de solitude et les délices de la vie champêtre. L'amour, ennemi du tumulte et occupé de soi-même, cherche les lieux retirés, dont le silence et la solitude entretiennent son oisiveté toujours agissante. Amour innocent ; amour pénitent : délicieuses méditations de l'amour innocent. Dans le cantique, solitudes agréables et solitudes affreuses. L'amour pénitent, outré de douleur et inconsolable : l'épouse délicate, qui déplore ses honteuses infidélités. [L'Epoux] appelle sa bien-aimée, non plus des jardins et des prairies, mais du milieu des rochers et des déserts les plus effroyables. « Lève-toi, dit-il, ma bien- » aimée, quoiqu'infidèle, mais pénitente : sors des » trous des rochers, sors des cavernes profondes. » Viens du Liban, mon épouse, viens du sommet » des montagnes et du creux des précipices; sors des » tanières des lions, des retraites des bêtes ravis- » santes (2) ». Ses douleurs, ses regrets et ses désespoirs sont des bêtes farouches qui la déchirent.

(1) *Cant.* VII. 11, 12. — (2) *Ibid.* II. 14. IV. 8.

Quels exemples nous proposez-vous? [me dira-t-on peut-être]. Voulez-vous déserter le monde? Il ne faut plus espérer de pareils effets de la pénitence en nos jours. Saint Jean-Baptiste en personne pourroit prêcher encore une fois; il ne nous persuaderoit pas de quitter le monde pour aller pleurer nos péchés dans quelque coin inconnu, dans quelque vallée déserte. Notre salut ne nous est pas assez cher, nous ne mettons pas notre ame à un si haut prix; elle ne nous est pas assez précieuse, quoiqu'elle ait coûté le même sang. Je veux bien le dire, ces saintes extrémités ne nous sont pas précisément commandées, ni peut-être absolument nécessaires; mais du moins ne nous livrons pas tout-à-fait au monde, ayons des temps de retraite : ni à ses divertissemens, un cœur contrit, un cœur affligé n'est plus sensible à ces vaines joies. N'exposez pas au monde l'esprit de la grâce : ne vous répandez pas si fort au dehors. Faites entrer le bon grain dans la terre; c'est pour l'avoir négligé et pour l'avoir laissé trop à l'abandon qu'il n'a pu prendre racine; les passans l'ont foulé aux pieds, les oiseaux du ciel l'ont mangé, ou les soins du monde l'ont étouffé : votre moisson est ravagée par avance dans le temps même de la culture et du labourage. Si votre pénitence n'est pas gémissante, qu'elle soit du moins sérieuse, du moins qu'elle ne soit pas emportée. Tout le monde ne peut pas gémir, ni répandre des pleurs effectifs; la douleur peut subsister sans toutes ces marques : mais le cœur doit être brisé au dedans. Mais du moins faut-il tenir pour certain que ces emportemens de joie sensuelle sont incompatibles avec cette sainte tristesse

de la pénitence, [puisqu'elle exige qu'on sache se priver] même des choses permises : *etiam à licitis*(1). [Une ame sincèrement touchée] médite contre soi-même des choses extrêmes. Soyons donc attentifs à notre salut; « L'attention de l'esprit se fait à soi-» même une solitude » : *Sibi ipsa mentis intentio solitudinem gignit*, dit saint Augustin (2). Faisons-nous une solitude par notre attention, par notre recueillement. Nous voilà dans le désert, où la voix de saint Jean-Baptiste nous a conduits : déjà nous y avons appris à pleurer nos crimes; faut-il quelqu'autre préparation pour ouvrir la voie à Dieu et le faire entrer dans notre ame? C'est ce que [nous verrons dans] la seconde partie.

SECOND POINT.

N'EN doutez pas, mes Frères, que la pénitence ne demande de plus intimes préparations que celles que j'ai déjà rapportées : la retraite et la solitude éloignent le mal plutôt qu'elles n'avancent le bien. Les regrets, dont j'ai tant parlé, seroient suffisans pourvu qu'ils fussent sincèrement dans le fond du cœur : mais comme nous sommes instruits qu'il y a de fausses douleurs et de fausses componctions; c'est ce qui nous oblige à nous éprouver, et c'est ce que j'appelle préparer les voies avec attention et exactitude.

[Toutes les conditions de cette épreuve, pour qu'elle soit solide, sont représentées dans ces paroles d'Isaïe] : *Lavamini, mundi estote; auferte malum cogitationum vestrarum ab oculis meis; quiescite*

(1) *S. Gregor. Magn. lib.* V, *in cap.* IV. *Job. tom.* I, *col.* 146. — (2) *De div. quæst. ad Simplic. lib.* II, *tom.* VI, *col.* 118.

agere perversè; discite benefacere ; quærite judicium ; subvenite oppresso ; judicate pupillo ; defendite viduam ; et venite et arguite me , dicit Dominus. Si fuerint peccata vestra ut coccinum , quasi nix alba erunt; et si fuerint rubra ut vermiculus , sicut lana alba erunt (1) : « Lavez-vous, purifiez-vous ; » ôtez de devant mes yeux la malignité de vos pen- » sées; cessez de faire le mal ; apprenez à faire le » bien; recherchez ce qui est juste ; assistez l'op- » primé; faites justice à l'orphelin; défendez la veuve : » et après cela venez, et soutenez votre cause con- » tre moi, dit le Seigneur. Quand vos péchés se- » roient comme l'écarlate, ils deviendront blancs » comme la neige; et quand ils seroient rouges comme » le vermillon, ils seront blancs comme la laine la » plus blanche ».

Un sage médecin attend à donner certains grands remèdes, quand il voit que la nature reprend le dessus : ici quand la grâce le reprend, quand elle commence à gagner un cœur, à dompter et à assujettir la nature.

Vous n'avez pas gardé pour Dieu votre force, aussi voyez-vous qu'elle s'est perdue. Eprouvez-vous vous-mêmes; c'est par les œuvres que le cœur s'explique, enfans légitimes et naturels; on peut lui supposer tous les autres.

« Ne donnez pas le saint aux chiens ; ne jetez pas » vos perles devant les pourceaux (2) ». [Gardez-vous de ceux qui viennent] avec un cœur feint : je ne parle pas de ces feintes et de ces impostures grossières. Il ne faut pas en croire les premiers regrets ;

(1) *Isai.* I. 16, 17. — (2) *Matth.* VII. 6.

« Car, nous dit saint Ambroise, j'en ai trouvé plus » aisément qui avoient conservé leur innocence, que » je n'en ai trouvé qui l'eussent réparée par une » pénitence convenable, après être tombés » : *Faciliùs autem inveni qui innocentiam servaverint, quàm qui congruè egerint pœnitentiam* (1). [Et nous décrivant les caractères de cette pénitence qu'il exige, il ajoute] : « Peut-on regarder comme une pénitence, cette vie où l'ambition des dignités se fait » remarquer, où l'on se permet de boire du vin comme » à l'ordinaire, où l'usage du mariage n'est pas retranché » ? *An quisquam illam pœnitentiam putat, ubi adquirendæ ambitio dignitatis, ubi vini effusio, ubi ipsius copulæ conjugalis usus* (2) ? « Il faut, continue le saint docteur, renoncer entièrement au siè» cle pour vivre en vrai pénitent; donner au sommeil » moins de temps que la nature n'en exige, le combat» tre par ses gémissemens, l'interrompre par ses sou» pirs, l'éloigner pour vaquer à la prière » : *Renuntiandum sæculo est, somno ipsi minùs indulgendum, quàm natura postulat, interpellandus est gemitibus, interrumpendus est suspiriis, sequestrandus orationibus.* « En un mot, il faut vivre de manière que nous » mourions à l'usage même de la vie; que l'homme » se renonce lui-même, et soit ainsi changé et re» nouvelé tout entier » : *Vivendum ita ut vitali huic moriamur usui, seipsum sibi homo abneget, et totus mutetur.* [Et combien cette conduite est-elle nécessaire à un pénitent], « puisque c'est par l'usage » même des choses de cette vie que l'innocence se

(1) *De pœnit. lib.* II, *cap.* X, *tom.* II, *col.* 436. — (2) *Ibid. col.* 436, 437.

» corrompt » ? *Eò quòd ipse hujus vitæ usus corruptela sit integritatis.* [Dieu nous a tracé lui-même l'ordre de cette pénitence dans le premier de tous les pécheurs, comme le remarque] saint Ambroise. « Adam, dit ce Père, est chassé du paradis aussitôt » après sa faute : Dieu ne diffère pas; mais il le sé» pare aussitôt des délices, pour qu'il fasse péniten» ce » : *Adam post culpam statim de paradiso Deus ejecit, non distulit : sed statim separavit à deliciis, ut ageret pœnitentiam* (1). « Il le couvrit à l'instant » non d'une tunique de soie, mais d'une tunique » de peau » : *Statim tunicam vestivit pelliceam, non sericam.* [Telles sont les règles que doivent suivre les pécheurs pénitens], « pour que dans leur » pénitence il ne se trouve rien qui ait ensuite be» soin de pénitence » : *Ne in ipsâ fiat pœnitentiâ, quod postea indigeat pœnitentiâ.*

[Que diront ici ceux] qui font indifféremment la pénitence? *Qui negligenter se gesserunt* (2). Ils doivent avoir compris que dans la foiblesse naturelle à l'homme, il est plus aisé de tomber que de se relever de sa chute; de se donner le coup de la mort, que de se rendre la vie; de suivre notre penchant en allant au mal, que de nous violenter pour en sortir. Ils doivent se persuader qu'on n'obtient pas de Dieu le pardon aussi facilement qu'on l'offense, et que l'homme ne fléchit pas sa bonté avec la même facilité qu'il la méprise. Car c'est une maxime établie que le bien nous coûte plus que le mal, et que c'est un ouvrage plus laborieux de se réparer que de se

(1) *De pœnit. lib.* II, *cap.* XI, *tom.* II, *col.* 437. — (2) *Concil. Nic. Can. Arab. cap.* XIX. *Lab. tom.* II, *col.* 297.

perdre. Mais ceux dont nous parlons ne l'entendent pas de la sorte : ils mettent dans la même ligne et la pénitence et la faute. S'il leur est aisé de pécher, il ne leur est pas moins aisé de se convertir : tantôt justes et tantôt pécheurs, selon qu'il leur plaît ; ils croient pouvoir changer leurs mauvais désirs avec autant de promptitude qu'ils ont à se laisser vaincre, et se défaire de leurs mauvaises inclinations comme d'un habit qu'on prend et qu'on quitte quand on veut : erreur manifeste. A la vérité, chrétiens, pendant que la maladie supprime pour un peu de temps les atteintes les plus vives de la convoitise, je confesse qu'il nous est facile de peindre sur notre visage, et même pour nous mieux tromper, dans notre imagination alarmée, l'image d'un pénitent. Le cœur a des mouvemens superficiels qui se font et se défont en un moment. Mais il ne prend [pas] si facilement les impressions fortes et profondes : non, non, ni un nouvel homme ne se forme pas tout à coup, ni ces affections vicieuses dans lesquelles nous avons vieilli ne s'arrachent pas par un seul effort. Des remèdes palliatifs qui ne guérissent que la fantaisie, et ne touchent pas à la maladie, [ne sont point propres à opérer une guérison véritable].

TROISIÈME POINT.

Par ces saintes préparations, l'ame qui s'éprouve elle-même, qui se défie des illusions de son amour-propre, rectifiera ses intentions, et donnera à son cœur la véritable droiture.

Toute l'Ecriture est pleine de saintes bénédictions pour ceux qui ont le cœur droit. Mais quelle est,

Messieurs, cette droiture? Disons-le en un mot : c'est la charité, c'est la sainte dilection, c'est le pur amour; c'est la chaste et intime attache de l'épouse pour l'Epoux sacré; c'est cette céleste délectation d'un cœur qui se plaît dans la loi de Dieu, qui s'y soumet d'une pleine et entière volonté, « non par » la crainte de la peine, mais par l'amour de la jus» tice (1) » : *Qui sunt recti?* dit saint Augustin; *qui dirigunt cor secundùm voluntatem Dei* (2). Ceux qui veulent tout ce que Dieu veut, ceux-là sont droits, ceux-là sont justes. Il ne faudroit point ici d'explication : ceux qui ont des oreilles chrétiennes entendent cette vérité. La volonté de Dieu est droite par elle-même; elle est elle-même la droiture, elle est la règle primitive et originale. Nous ne sommes pas la droiture, nous ne sommes pas la règle; car nous serions impeccables : ainsi n'étant pas droits par nous-mêmes, nous le devenons, chrétiens, en nous unissant à la règle, à la sainte volonté de Dieu, à la loi qu'il nous a donnée; non étonnés par ses menaces, mais saintement délectés par son équité, et charmés par sa beauté et par sa droiture.

Faites droits, mes chers Frères, les sentiers de notre Dieu. Aimez purement, aimez saintement, aimez constamment; et vous serez droits. Si vous craignez seulement les menaces de la loi, sans aimer sa vérité et sa justice, quoique vous ne rompiez pas ouvertement, vous n'êtes pas d'accord avec elle dans le fond du cœur. Elle menace, elle est redoutable : vous, à ces menaces vous donnez la

(1) *S. Aug. in Psalm.* CXVIII. *Serm.* XI. *n.* 1, *tom.* IV, *col.* 1302. — (2) *In Ps.* XXXII, *enarr.* II, *n.* 2, *col.* 188.

crainte ; que faites-vous pour son équité ? L'aimez-vous, ne l'aimez-vous pas ? la regardez-vous avec plaisir, ou avec une secrète aversion, ou avec froideur et indifférence ? Que sont devenus vos premiers désirs, vos premières inclinations? La crainte n'arrache pas un désir, elle en empêche l'effet, elle l'empêche de se montrer, de lever la tête; elle coupe les branches, mais non la racine. Elle contraint, elle bride, elle étouffe, elle supprime; mais elle ne change pas. Le fond du désir demeure; je ne sais quoi qui voudroit, ou que la loi ne fût pas, ou qu'elle ne fût pas si droite, ni si rude, ni si précise, ou que celui qui l'a établie fût moins fort ou moins clairvoyant. Mais cette intention ne se montre pas : vous n'entendez donc pas quel secret venin coule dans les branches, quand la racine de l'intention n'est pas ôtée, quand le fond de la volonté n'est pas changé.

Je sais qu'il y a de la différence entre la crainte des hommes et celle qu'on a d'un Dieu vengeur; que comme on peut espérer de tromper les hommes, et qu'on sait qu'on leur peut du moins soustraire le cœur, la crainte est plus pénétrante sous les yeux de Dieu. Mais comme elle est toujours crainte, elle ne peut agir contre sa nature ; elle ne peut attirer, ni gagner, ni par conséquent arracher à fond les inclinations corrompues. « Si vous pouviez tromper, dit saint Augustin, les regards de celui qui » voit tout, que ne feriez-vous pas ? L'amour ne dé» truit donc pas chez vous la concupiscence, mais » elle est réprimée par la crainte » : *Si fallere posses, quid non fecisses ? Ergo et concupiscentiam*

tuam malam non amor tollit, sed timor premit (1). Non, je ne le ferois pas : qui vous en empêcheroit? Ce ne seroit pas la crainte, car nous supposons qu'on ne vous voit pas : ce seroit donc quelque attrait interne, quelque bien caché, quelque plaisir innocent et chaste.

Faites donc, mes Frères, vos sentiers droits [par] un commencement de dilection : « Ils commencent » à aimer, et par-là ils sont mus contre le péché » par des sentimens de haine et de détestation » : *Diligere incipiunt;.... ac propterea moventur adversùs peccata per odium aliquod ac detestationem* (2). C'est le motif de votre haine, c'est de ce commencement d'amour que doit [naître] votre aversion ; une aversion [se forme] par une inclination contraire. Il faut que cette plante divine ne soit pas seulement semée, mais qu'elle ait commencé de prendre racine dans l'ame avant qu'elle reçoive la grâce justifiante ; autrement elle en seroit incapable. Il faut un commencement de droiture et de justice dans le cœur ; mais il la faut ensuite cultiver de sorte qu'elle étende ses branches partout, qu'elle remplisse tout le cœur, afin que vous puissiez cueillir des fruits de justice.

De là doit naître une autre crainte; non la crainte de l'adultère qui craint le retour de son mari, mais la crainte d'une chaste épouse qui craint de le perdre. De là encore une autre droiture : marcher dans la loi de Dieu avec une nouvelle circonspection, craindre une foiblesse expérimentée, s'atta-

(1) *S. Aug. Serm.* CLXIX, *n.* 8, *tom.* V, *col.* 812. — (2) *Concil. Trid. Sess.* VI. *c.* VI, *de Justif.*

cher

cher plus étroitement à la justice une fois perdue, honorer la bonté divine par la crainte des tentations et des périls infinis qui nous environnent, etc.

Toute créature a un instinct pour se conserver; [et combien plus la] créature nouvelle [doit-elle être toujours sur ses gardes pour se maintenir dans la justice qui fait sa vie]? Le bruit nous effraie; cet éclat menace de quelque ruine ou de quelque force étrangère qui vient contre nous avec violence; la nature nous apprend souvent à craindre à faux. Et certes, au milieu de tant de périls, et les périls nous pressant de tant d'endroits, et ayant, comme nous avons, si peu de connoissance pour les prévoir; qui veut être en sûreté, doit souvent craindre même sans péril. Si vous n'avez point cette crainte, je doute que votre changement soit sincère, et votre conversion véritable.

I.ER SERMON

SUR LE MYSTÈRE

DE LA NATIVITÉ

DE NOTRE SEIGNEUR (*).

Objet, fin, utilité, prudente économie des abaissemens du Fils de Dieu, dans son incarnation : sagesse des moyens qu'il emploie pour réparer notre nature et guérir ses maladies. Ses contradictions, sa gloire, son triomphe.

Et hoc vobis signum : Invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio.

Le Sauveur du monde est né aujourd'hui, et voici le signe que je vous en donne : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes, posé dans une crèche. Luc. II. 12.

Vous savez assez, chrétiens, que le mystère que nous honorons, c'est l'anéantissement du Verbe

(*) Nous avons dans les manuscrits de Bossuet deux sermons pour le jour de Noël, dont l'un qui est le dernier, prêché chez les Carmelites du faubourg Saint-Jacques à Paris, répète en beaucoup d'endroits des morceaux entiers du premier, et n'est quant au fond que le même sermon. Pour éviter donc les répétitions, nous avons

incarné, et que nous sommes ici assemblés pour jouir du pieux spectacle d'un Dieu descendu pour nous relever, abaissé pour nous agrandir, appauvri volontairement pour répandre sur nous les trésors célestes. C'est ce que vous devez méditer, c'est ce qu'il faut que je vous explique; et Dieu veuille que je traite si heureusement un sujet de cette importance, que vos dévotions en soient échauffées. Attendons tout du ciel dans une entreprise si sainte; et pour y procéder avec ordre, considérons comme trois degrés par lesquels le Fils de Dieu a voulu descendre de la souveraine grandeur jusqu'à la dernière bassesse. Premièrement il s'est fait homme, et il s'est revêtu de notre nature; secondement il s'est fait passible, et il a pris nos infirmités; troisièmement il s'est fait pauvre, et il s'est chargé de tous les outrages de la fortune la plus méprisable. Et ne croyez pas, chrétiens, qu'il nous faille rechercher bien loin ces trois abaissemens du Dieu-homme; je vous les rapporte dans la même suite et dans la même simplicité qu'ils sont proposés dans mon évangile. Vous trouverez, dit-il, un enfant, c'est le

pris de ce second sermon ce qu'il y avoit de neuf, et ce qui pouvoit être regardé comme une révision, une extension de preuves, et nous l'avons incorporé au premier sermon, lorsque cela a pu se faire sans rien gâter. Nous avons renvoyé en note deux courts passages qui méritent d'être conservés, pages 327 et 328. Un seul morceau n'a pu trouver place dans cet arrangement, parce qu'il est trop considérable; et comme il forme un tout, nous le donnerons à la suite du premier sermon. *Edit. de Déforis.*

commencement d'une vie humaine; enveloppé de langes, c'est pour défendre l'infirmité contre les injures de l'air; posé dans une crèche, c'est la dernière extrémité d'indigence. Tellement que vous voyez dans le même texte, la nature par le mot d'enfant, la foiblesse et l'infirmité par les langes, la misère et la pauvreté par la crèche.

Mais mettons ces vérités dans un plus grand jour, et suivons attentivement; arrêtons-nous un peu sur tous les degrés de cette descente mystérieuse, tels qu'ils sont représentés dans notre Evangile. Et premièrement, il est clair que le Fils de Dieu, en se faisant homme, pouvoit prendre la nature humaine avec les mêmes prérogatives qu'elle avoit dans son innocence, la santé, la force, l'immortalité; ainsi le Verbe divin seroit homme, sans être travaillé des infirmités que le péché seul nous a méritées. Il ne l'a pas fait, chrétiens; il a voulu prendre, avec la nature, les foiblesses qui l'accompagnent. Mais en prenant ces foiblesses, il pouvoit ou les couvrir, ou les relever par la pompe, par l'abondance, par tous les autres biens que le monde admire; qui doute qu'il ne le pût? Il ne le veut pas; il joint aux infirmités naturelles toutes les misères, toutes les disgrâces, tout ce que nous appelons mauvaise fortune : et par-là ne voyez-vous pas quel est l'ordre de sa descente? son premier pas est de se faire homme; et par-là il se met au-dessous des anges, puisqu'il prend une nature moins noble, selon ce

que dit l'Ecriture sainte : *Minuisti eum paulò minùs ab angelis* (1) : « Vous l'avez abaissé au-dessous des anges ». Ce n'est pas assez : mon Sauveur descend le second degré. S'il s'est rabaissé par son premier pas au-dessous de la nature angélique, il fait une seconde démarche qui le rend égal aux pécheurs. Et comment? Il ne prend pas la nature humaine telle qu'elle étoit dans son innocence, saine, incorruptible, immortelle; mais la prend en l'état malheureux où le péché l'a réduite, exposée de toutes parts aux douleurs, à la corruption, à la mort. Mais mon Sauveur n'est pas encore assez bas. Vous le voyez déjà, chrétiens, au-dessous des anges par notre nature, égalé aux pécheurs par l'infirmité; maintenant faisant son troisième pas, il se va, pour ainsi dire, mettre sous leurs pieds, en s'abandonnant au mépris par la condition misérable de sa vie et de sa naissance. Voilà, mes Frères, quels sont les degrés par lesquels le Dieu incarné descend de son trône. Il vient premièrement à notre nature, par la nature à l'infirmité, de l'infirmité aux disgrâces et aux injures de la fortune : c'est ce que vous avez remarqué par ordre dans les paroles de mon évangile.

Mais ce n'est pas ce qu'il y a de plus important, ni ce qui m'étonne le plus. Je confesse que je ne puis assez admirer cet abaissement de mon maître : mais j'admire encore beaucoup davantage

(1) *Ps.* VIII. 6.

qu'on me donne cet abaissement, comme un signe pour reconnoître en lui le Sauveur du monde : *Et hoc vobis signum*, nous dit l'ange. Votre Sauveur est né aujourd'hui, et voici la marque que je vous en donne : Un enfant revêtu de langes, couché dans la crèche; c'est-à-dire comme nous l'avons déjà expliqué, courez à cet enfant nouvellement né, vous y trouverez : qu'y trouverons-nous ? Une nature semblable à la vôtre, des infirmités telles que les vôtres, des misères au-dessous des vôtres. *Et hoc vobis signum.* Reconnoissez à ces belles marques qu'il est le Sauveur qui vous est promis.

Quel est ce nouveau prodige ? que peut servir à notre foiblesse que notre médecin devienne infirme, et que notre libérateur se dépouille de sa puissance ? Est-ce donc une ressource pour des malheureux, qu'un Dieu en vienne augmenter le nombre ? Ne semble-t-il pas, au contraire, que le joug qui accable les enfans d'Adam est d'autant plus dur et inévitable, qu'un Dieu même est assujetti à le supporter ? Cela seroit vrai, mes [Frères], si cet état d'humiliation étoit forcé, s'il y étoit tombé par nécessité, et non pas descendu par miséricorde. Mais comme son abaissement n'est pas une chute, mais une condescendance ; *Descendit ut levaret, non cecidit ut jaceret* (1) ; et qu'il n'est descendu à nous que pour nous marquer les degrés par lesquels nous pouvons remonter à lui,

(1) *S. Aug. Tract.* CVII. *in Joan. n.* 6, *tom.* III, *part.* II, *col.* 670.

tout l'ordre de sa descente fait celui de notre glorieuse élévation ; et nous pouvons appuyer notre espérance abattue, sur ces trois abaissemens du Dieu-homme.

Est-il bien vrai ? le pouvons-nous croire ? quoi ! les bassesses du Dieu incarné, sont-ce des marques certaines qu'il est mon Sauveur ? Oui, fidèle, n'en doute pas; et en voici les raisons solides qui feront le sujet de cet entretien. Ta nature étoit tombée par ton crime ; ton Dieu l'a prise pour la relever : tu languis au milieu des infirmités ; il s'y est assujetti pour les guérir : les misères du monde t'effraient : il s'y est soumis pour les surmonter et rendre toutes ses terreurs inutiles. Divines marques, sacrés caractères par lesquels je connois mon Sauveur, que ne puis-je vous expliquer à cette audience avec les sentimens que vous méritez ! Du moins efforçons-nous de le faire, et commençons à montrer dans ce premier point que Dieu prend notre nature pour la relever.

PREMIER POINT.

Pour comprendre solidement de quelle chute le Fils de Dieu nous a relevés, je vous prie de considérer cette proposition que j'avance ; qu'en prenant la nature humaine, il nous rend la liberté d'approcher de Dieu, que le péché nous avoit ôtée. C'est là le fondement du christianisme, qu'il est néces-

saire que vous entendiez, et que je me propose aussi de vous expliquer. Pour cela, remarquez, fidèles, une suite étrange de notre ruine : c'est que depuis cette malédiction qui fut prononcée contre nous après le péché, il est demeuré dans l'esprit des hommes une certaine frayeur des choses divines, qui non-seulement ne leur permet pas d'approcher avec confiance de Dieu, de cette majesté souveraine, mais encore qui les épouvante devant tout ce qui paroît de surnaturel. Les exemples en sont communs dans les saintes Lettres. Le peuple dans le désert appréhende d'approcher de Dieu, de peur qu'il ne meure (1). Les parens de Samson disent : « Nous mourrons de mort, car nous avons » vu le Seigneur (2) ». Jacob, après cette vision admirable, crie tout effrayé : « Que ce lieu est » terrible! vraiment c'est ici la maison de Dieu (3) » ! « Malheur à moi! dit le prophète Isaïe, car j'ai vu » le Seigneur des armées (4) ». Tout est plein de pareils exemples. Quel est, fidèles, ce nouveau malheur qui fait trembler un si grand prophète? quel malheur, d'avoir vu Dieu? et que veulent dire tous ces témoignages, et tant d'autres que nous lisons dans les Ecritures? C'est qu'elles veulent nous exprimer la terreur qui saisit naturellement tous les hommes en la présence de Dieu, depuis que le péché est entré au monde.

Quand je recherche les causes d'un effet si ex-

(1) *Exod.* xx. 19. — (2) *Judic.* XIII. 22. — (3) *Gen.* XXVIII. 17. — (4) *Isai.* VI. 5.

traordinaire, et que je me demande à moi-même: D'où vient que les hommes s'effraient de Dieu ? il s'en présente à mon esprit deux raisons qui vont apporter de grandes lumières au mystère de cette journée. La première cause, c'est l'éloignement; la seconde, c'est la colère : expliquons ceci. Dieu est infiniment éloigné de nous, Dieu est irrité contre nous. Il est infiniment éloigné de nous par la grandeur de sa nature; il est irrité contre nous par la rigueur de sa justice, parce que nous sommes pécheurs. Cela produit deux sortes de craintes ; la première vient de l'étonnement, elle naît de l'éclat de la majesté; l'autre des menaces. Ah ! je vois trop de grandeur, trop de majesté; une crainte d'étonnement me saisit, il est impossible que j'en approche. Ah ! je vois cette colère qui me poursuit ; ses menaces me font trembler, je ne puis supporter l'aspect de cette majesté irritée, si j'approche je suis perdu. Voilà les deux craintes : la première causée par l'étonnement de la majesté; la seconde par les menaces de la justice et de la colère divine. C'est pourquoi le Fils de Dieu fait deux choses : chrétiens, voici le mystère. En se revêtant de notre nature, premièrement, il couvre la majesté, et il ôte la crainte d'étonnement : en second lieu, il nous fait voir qu'il nous aime par le désir qu'il a de nous ressembler, et il fait cesser les menaces. C'est tout le mystère de cette journée, c'est ce que j'avois promis de vous expliquer. Vous voyez

par quel excès de miséricorde le Fils unique du Père éternel nous rend la liberté d'approcher de Dieu, et relève notre nature abattue. Mais ces choses ont besoin d'être méditées : ne passons pas si légèrement par-dessus ; tâchons de les rendre sensibles en les étendant davantage.

Et premièrement, chrétiens, il est bien aisé de comprendre que Dieu est infiniment éloigné de nous ; car il n'est rien de plus éloigné que la souveraineté et la servitude, que la toute-puissance et une extrême foiblesse, que l'éternité toujours immuable et notre continuelle agitation. En un mot tous ses attributs l'éloignent de nous, son immensité, son infinité, son indépendance, tout cela l'éloigne ; et il n'y en a qu'un seul qui l'approche : vous jugez bien que c'est la bonté. Sa grandeur l'élève au-dessus de nous, sa bonté l'approche de nous et le rend accessible aux hommes ; et cela est clair dans les saintes Lettres. « Cachez-» vous, dit le prophète Isaïe [1] ; entrez bien avant » dans la terre ; jetez-vous dans les cavernes les » plus profondes ». *Ingredere in petram, et abscondere in fossâ humo.* Et pourquoi ? Cachez-vous, dit-il encore une fois, « Devant la face ter-» rible de Dieu et devant la gloire de sa majesté » : *A facie timoris Domini et à gloriâ majestatis ejus.* Voyez comme sa grandeur l'éloigne des hommes. La miséricorde, au contraire, « elle vient à nous », dit

[1] *Isai.* II. 10.

David :

David : *Veniat super me misericordia tua* (1). Non-seulement elle vient à nous, mais « elle nous suit » : *Misericordia tua subsequetur me* (2). Non-seulement elle nous suit, mais « elle nous environne » : *Sperantem autem in Domino misericordia circumdabit* (3). Tellement qu'il n'est rien de plus véritable, qu'autant que la grandeur de Dieu l'éloigne de nous, autant sa bonté l'en approche.

Mais elle exige une condition nécessaire; c'est que nous soyons innocens. Sommes-nous abandonnés au péché ? aussitôt elle se retire; et voyez un effet étrange. La bonté s'étant retirée, je ne vois plus ce qui m'approche de Dieu ; je ne vois que ce qui m'éloigne ; la crainte et l'étonnement me saisissent, et je ne sais plus par où approcher. Comme un homme de condition médiocre qui avoit accès à la cour par une personne de crédit qui le lui donnoit : il parloit et étoit écouté, et les entrées lui étoient ouvertes. Tout d'un coup son protecteur se retire, et on ne le connoît plus : tous les passages sont inaccessibles ; et de sa bonne fortune passée, il ne lui reste que l'étonnement de se voir si fort éloigné. Il en est ainsi arrivé à l'homme. Tant qu'il conserva l'innocence, Dieu lui parloit, il parloit à Dieu avec une sainte familiarité. Mais comment s'en approchoit-il, direz-vous, puisque la distance étoit infinie? Ah ! c'est que la bonté descendoit à lui, et l'introduisoit près du trône. Maintenant cette bonté étant offensée, elle se retire elle-même. Que fera-t-il, et où ira-t-il ? Il ne voit plus ce qui l'approchoit : il

(1) *Ps.* CXVIII. 13. — (2) *Ps.* XXII. 8. — (3) *Ps.* XXXI. 41.

découvre seulement de loin une lumière qui l'éblouit et une majesté qui l'étonne. Bonté, où êtes-vous? bonté, qu'êtes-vous devenue? ah! son crime l'a éloignée. Sa vue se perd dans l'espace immense par lequel il se sent séparé de Dieu; et dans l'étonnement où il est, en voyant cette hauteur sans mesure, il croit qu'il est perdu s'il approche, il croit que sa petitesse sera accablée par le poids de cette majesté infinie. Voilà quelle est la première cause qui nous empêche d'approcher de Dieu : c'est la grandeur et la majesté. C'est pourquoi les philosophes platoniciens, comme remarque saint Augustin, disoient que la nature divine n'étoit pas accessible aux hommes, et que nos vœux ne pénétroient pas jusqu'à elle. Je ne m'en étonne pas, chrétiens; je ne m'étonne pas que les philosophes désespèrent d'approcher de Dieu; ils n'ont pas un Sauveur qui les y appelle, ils n'ont pas un Jésus qui les introduise. Ils ne regardent que la majesté dont ils ne peuvent supporter l'éclat, et ils sont contraints de se retirer en tremblant.

Mais si la splendeur et la gloire de cette divine face nous inspire tant de terreur, que sera-ce de la colère? Si les hommes ne peuvent s'approcher de Dieu seulement parce qu'il est grand, comment pourront-ils soutenir l'aspect d'un Dieu justement irrité contre eux? Car si la grandeur de Dieu nous éloigne, la justice va bien plus loin; elle nous repousse avec violence. C'est le second sujet de nos craintes, sur lequel je n'ai qu'un mot à vous dire, parce que la chose n'est pas difficile. Représentez-vous vivement quelle fut l'horreur de cette journée en laquelle Dieu maudit nos parens rebelles, en la-

quelle le chérubin exécuteur de sa vengeance les chassa du paradis de délices, qu'ils avoient déshonoré par leur crime ; les menaçant avec cette épée de flamme lorsqu'ils osoient seulement y tourner la vue. Quels furent les sentimens de ces misérables bannis ! Combien étoient-ils éperdus ! Ne leur sembloit-il pas, en quelque lieu qu'ils puissent fuir, qu'ils voyoient toujours briller à leurs yeux cette épée terrible ; et que cette voix tonnante, devant laquelle ils avoient été contraints de se cacher, retentissoit continuellement à leurs oreilles ? Après les menaces, après les terreurs de ce triste et funeste jour, ne vous étonnez pas, chrétiens, si les Ecritures nous disent que les hommes appréhendent naturellement que la présence de Dieu ne les tue. C'est que, depuis cette première malédiction, il s'est répandu par toute la nature une certaine impression secrète, que Dieu est justement offensé contre elle : si bien que vouloir mener les hommes à Dieu, c'est conduire des criminels à leur juge, et à leur juge irrité ; et leur dire que Dieu vient à eux, c'est rappeler en quelque sorte à leur mémoire le supplice qui leur est dû, la vengeance qui les poursuit, et la mort qu'ils ont méritée. C'est pourquoi ils s'écrient : « Nous mourrons de mort, si Dieu » se présente seulement à nous ».

Vous voyez par-là, chrétiens, quelle est l'extrémité de notre misère, puisque nous sommes éloignés de Dieu, et que les entrées nous sont défendues. Venez maintenant, ô Sauveur Jésus, et ayez pitié de nos maux : couvrez la majesté qui nous étonne, désarmez la colère qui nous épouvante :

Redde mihi lætitiam salutaris tui (1). Rendez-nous l'accès près de votre Père, duquel dépend tout notre bonheur : rendez-nous cette bonté qui s'est irritée ne pouvant souffrir nos péchés ; afin que nous puissions approcher de Dieu. Ne craignons plus, nous sommes exaucés ; je la vois paroître. *Et hoc vobis signum :* Voilà le signe qu'on nous en donne : je la vois dans la crèche de Jésus-Christ : je la vois en cet enfant nouvellement né. Dieu n'est plus éloigné de nous, puisqu'il se fait homme : Dieu n'est plus irrité contre nous, puisqu'il s'unit à notre nature par une étroite alliance. La bonté, que notre crime avoit éloignée, revient à nous. Ecoutez l'apôtre qui nous la montre : *Apparuit gratia et benignitas Salvatoris nostri Dei* (2) : « La grâce et la bénignité de » Dieu notre Sauveur nous est apparue ». O paroles de consolation ! Remettez, Messieurs, en votre pensée ce que nous avons expliqué, que la grandeur de Dieu l'éloigne de nous, et que sa justice repousse bien loin les pécheurs ; il n'y a que sa bonté qui l'approche et le rend accessible aux hommes. Que fait ce grand Dieu pour nous attirer ? il nous cache tout ce qui l'éloigne de nous, et il ne nous montre que ce qui l'approche. Car, mes Frères, que voyons-nous en la personne du Dieu incarné ? que voyons-nous en ce Dieu enfant que nous sommes venus adorer ? Sa gloire se tempère, sa majesté se couvre, sa grandeur s'abaisse, cette justice rigoureuse ne se montre pas ; il n'y a que la bonté qui paroisse, afin de nous inviter avec plus d'amour : *Apparuit gratia et benignitas Salvatoris nostri Dei.*

(1) *Ps.* L. 13. — (2) *Tit.* III. 4.

Voyez cette majesté souveraine que les anges n'osent regarder, devant laquelle toute la nature est émue : elle descend, elle se rabaisse, elle traite d'égal avec nous. Et ce qui est bien plus admirable, c'est afin, dit Tertullien, que nous puissions traiter d'égal avec elle : *Ex æquo agebat Deus cum homine, ut homo vel ex æquo agere cum Deo posset* (1). Traiter d'égal avec Dieu ! peut-on relever plus la nature humaine? peut-on nous donner plus de confiance? Que les anciens aient été effrayés de Dieu, il y avoit sujet de trembler. Isaïe l'a vu en sa gloire, et la crainte l'a saisi. Adam l'a vu en sa colère, et il a fui devant sa face. Mais pour nous, pourquoi craindrions-nous, puisque ce n'est pas cette majesté qui étonne, ni cette justice rigoureuse, qui se présente à nous aujourd'hui ; mais que la grâce, la bénignité, la douceur de Dieu notre Sauveur nous est apparue ? *Apparuit gratia.*

Approchons donc, mes Frères, par ce grand et par cet illustre médiateur, approchons avec confiance. *Et hoc vobis signum :* « Voilà le signe que l'on vous » donne ». Qu'on ne m'objecte plus mes foiblesses, mon imperfection, mon néant. Tout néant que je suis, je suis homme ; et mon Dieu qui est tout, il est homme. Je viens hardiment au nom de Jésus : je soutiens que Dieu est à moi par Jésus-Christ. Car « ce Fils nous est donné ; c'est pour nous qu'est né » ce petit enfant (2) » ; et je sais qu'un Dieu incarné, c'est un Dieu se donnant à nous. Je m'attache à Jésus en ce qu'il a de commun avec moi, c'est-à-dire, la nature humaine : et par-là je me mets en pos-

(1) *Adv. Marcion. lib.* II. *n.* 27. — (2) *Isai.* IX. 6.

session de ce qu'il a d'égal à son Père, c'est-à-dire, de la divinité même. Soyons dieux avec Jésus-Christ, prenons des sentimens tout divins. Chrétien, élève tes espérances : eh Dieu ! qu'ont de commun avec toi ces passions brutales qui règnent dans les animaux ? Qu'ont de commun avec toi les choses mortelles, depuis que tu es si cher à ton Dieu, qu'en prenant miséricordieusement ce que tu es, il te donne si libéralement, si abondamment ce qu'il est lui-même ? Dieu veut agir en homme, dit Tertullien, « afin que l'[homme] apprenne à agir en » Dieu » : *Ut homo divinè agere doceretur* (1) : et cet homme, que Jésus enseigne à prendre des sentimens tout divins, attache tous ses désirs à la terre, comme s'il devoit mourir ainsi que les bêtes. Ah ! portons plus haut nos pensées : considérons la gloire de notre nature si heureusement rétablie. Si la nature est relevée, il faut que les actions soient plus nobles. Rendons grâces au Père éternel par notre Seigneur Jésus-Christ, de ce que, dans le choix des moyens par lesquels il a voulu nous sauver, il n'a pas choisi ceux qui étoient les plus plausibles selon le monde, mais les plus propres à toucher les cœurs ; ni ce qui sembloit plus digne de lui, mais ce qui étoit le plus utile pour nous.

Quand j'entends les libertins qui nous disent, que tout ce qu'on raconte du Verbe incarné, c'est une histoire indigne d'un Dieu ; que je déplore leur ignorance ! Toutefois, que cela soit indigne d'un Dieu, je ne le veux pas contredire ; mais que Tertullien répond à propos ! « Tout ce qui est indigne de

(1) *Tertul. ubi suprà.*

» Dieu est utile pour mon salut » : *Quodcumque Deo indignum est, mihi expedit* (1). Et dès-là qu'il est utile pour mon salut, il devient digne même de Dieu; parce qu'il n'est rien plus digne de Dieu que d'être libéral à sa créature; « il n'est rien plus digne » de Dieu que de sauver l'homme » : *Nihil enim tam dignum Deo quàm salus hominis* (2). Et que l'on peut facilement renverser toutes leurs vaines oppositions! Car enfin, quelque indignité que l'on s'imagine dans le mystère du Verbe fait chair, Dieu n'en est pas moins grand, et il nous relève; Dieu ne s'épuise pas, et il nous enrichit; quand il se fait homme, il ne perd pas ce qu'il est, et il nous le communique; il demeure ce qu'il est, et il nous le donne : par-là il témoigne son amour, et il conserve sa dignité. Voyez donc que si Dieu prend notre nature pour la relever, rien n'est plus digne de Dieu qu'un si grand ouvrage. Mais je n'ai pas entrepris, Messieurs, de combattre les libertins; il faut édifier les fidèles: revenons à notre dessein; et après que nous [avons] vu la nature si glorieusement relevée, voyons encore guérir ses infirmités par celles qu'a prises le Fils de Dieu, et que nous remarquons dans ses langes. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Si je vous donne les langes du Fils de Dieu comme un signe pour reconnoître les infirmités qu'il a prises avec la nature, je ne le fais pas de moi-même; mais je l'ai appris de Tertullien, qui nous l'explique très-éloquemment par une pensée qui mérite bien

(1) *De Carn. Chr. n.* 5. — (2) *Adv. Marcion. lib.* II. *n.* 27.

nos attentions. Il dit que « les langes du Fils de Dieu » sont le commencement de sa sépulture » : *Pannis jam sepulturæ involucrum initiatus* (1). En effet ne paroît-il pas un certain rapport entre les langes et les draps de la sépulture ? On enveloppe presque de même façon ceux qui naissent et ceux qui sont morts : un berceau a quelqu'idée d'un sépulcre ; et c'est la marque de notre mortalité qu'on nous ensevelisse en naissant. C'est pourquoi Tertullien voyant le Sauveur couvert de ses langes, il se le représente déjà comme enseveli ; il reconnoît en sa naissance le commencement de sa mort ; *Pannis jam sepulturæ involucrum initiatus.* Suivons l'exemple de ce grand homme ; et après avoir vu en notre Sauveur la nature humaine par le mot d'enfant, considérons la mortalité dans ses langes ; et avec la mortalité, toutes les infirmités qui la suivent. C'est la seconde partie de mon texte, qui est enchaînée avec la première par une liaison nécessaire. Car après que le Fils de Dieu s'étoit revêtu de notre nature, c'étoit une suite infaillible qu'il prendroit aussi les infirmités. Ce ne sera pas moi, chrétiens, qui vous expliquerai un si grand mystère ; il faut que je vous fasse entendre en ce lieu le plus grand théologien de l'Eglise : c'est l'incomparable saint Augustin. J'ai choisi ce qu'il en a dit dans cette épître admirable à Volusien (2) ; parce que, dans mon sentiment, l'antiquité n'a rien de si beau ni de si pieux tout ensemble sur cette matière que nous traitons.

(1) *Adv. Marcion. lib.* IV. *n.* 21. — (2) *Ep.* CXXXVII, *n.* 8 *et* 9, *tom.* II, *col.* 405.

Puisque Dieu avoit bien voulu se faire homme, il étoit juste qu'il n'oubliât rien pour nous faire sentir cette grâce; et pour cela, dit saint Augustin, il falloit qu'il prît les infirmités par lesquelles la vérité de sa chair est si clairement confirmée : et il nous va éclaircir ce qu'il vient de dire par cette belle réflexion. Toutes les Ecritures nous prêchent, dit-il, que le Fils de Dieu n'a pas dédaigné la faim, ni la soif, ni les fatigues, ni les sueurs, ni toutes les autres incommodités d'une chair mortelle. Et néanmoins, remarquez ceci, un nombre infini d'hérétiques qui faisoient profession de l'adorer, mais qui rougissoient en leurs cœurs de son Evangile, n'ont pas voulu reconnoître en lui la nature humaine. Les uns disoient que son corps étoit un fantôme; d'autres, qu'il étoit composé d'une matière céleste; et tous s'accordoient à nier qu'il eût pris effectivement la nature humaine. D'où vient cela, chrétiens? C'est qu'il paroît incroyable qu'un Dieu se fasse homme; et plutôt que de croire une chose si difficile, ils trouvoient le chemin plus court de dire qu'en effet il ne l'étoit pas, et qu'il n'en avoit que les apparences. Suivez, s'il vous plaît, avec attention : ceci mérite d'être écouté. Que seroit-ce donc, dit saint Augustin, s'il fût tout à coup descendu des cieux, s'il n'eût pas suivi les progrès de l'âge, s'il eût rejeté le sommeil et la nourriture, et éloigné de lui ces sentimens? N'auroit-il pas lui-même confirmé l'erreur? N'auroit-il pas semblé qu'il eût en quelque sorte rougi de s'être fait homme, puisqu'il ne le paroissoit qu'à demi? N'auroit-il pas effacé dans tous les esprits la créance

de sa bienheureuse incarnation, qui fait toute notre espérance? Et ainsi, dit saint Augustin, (que ces paroles sont belles!) « en faisant toutes choses miraculeusement, il auroit lui-même détruit ce qu'il a fait miséricordieusement » : *Et dum omnia mirabiliter facit, auferret quod misericorditer fecit* (1).

En effet, puisque mon Sauveur étoit Dieu, il falloit certainement qu'il fît des miracles : mais puisque mon Sauveur étoit homme, il ne devoit pas avoir honte de montrer de l'infirmité, et l'ouvrage de la puissance ne devoit pas renverser le témoignage de la miséricorde. C'est pourquoi, dit saint Augustin, s'il fait de grandes choses, il en fait de basses : mais il modère tellement toute sa conduite, « qu'il relève les choses basses par les extraordinaires, et tempère les extraordinaires par les communes » : *Ut solita sublimaret insolitis, et insolita solitis temperaret* (2). Confessez que tout cela est bien soutenu : je ne sais si je le fais bien entendre. Il naît, mais il naît d'une vierge; il mange, mais quand il lui plaît; il se passe des nourritures mortelles, et n'a pour tout aliment que la volonté de son Père; il commande aux anges de servir sa table : il dort, mais pendant son sommeil il empêche la barque de couler à fond, d'être renversée : il marche, mais quand il l'ordonne l'eau devient ferme sous ses pieds : il meurt, mais en mourant il met en crainte toute la nature. Voyez qu'il tient partout un milieu si juste, qu'où il paroît en homme, il nous sait bien montrer qu'il est Dieu; où il se déclare Dieu, il fait voir aussi qu'il est homme. L'économie

(1) *Ep.* CXXXVII. *n.* 9, *tom.* II, *col.* 405. — (2) *Ibid.*

est si sage, la dispensation si prudente; c'est-à-dire, toutes choses sont tellement ménagées, que la Divinité paroît toute entière, et l'infirmité toute entière: cela est admirable.

Le grand pape saint Hormisdas, ravi en admiration de cette céleste économie, du haut de la chaire de saint Pierre, d'où il enseignoit tout ensemble et régissoit toute l'Eglise, invite tous les fidèles à contempler avec lui cet adorable mélange, ce mystérieux tempérament de puissance et d'infirmité. « Le voilà, dit-il aux fidèles, celui qui est Dieu et » homme, c'est-à-dire, la force et la foiblesse, la » bassesse et la majesté; celui qui étant couché dans » la crèche, paroît dans le ciel en sa gloire. Il est » dans le maillot, et les Mages l'adorent; il naît » parmi les animaux, et les anges publient sa nais» sance; la terre le rebute, et le ciel le déclare par » une étoile; il a été vendu, et il nous rachète; » attaché à la croix, il y distribue les couronnes et » donne le royaume éternel; infirme qui cède à la » mort, puissant que la mort ne peut retenir; cou» vert de blessures, et médecin infaillible de nos » maladies; qui est rangé parmi les morts, et qui » donne la vie aux morts; qui naît pour mourir, » et qui meurt pour ressusciter; qui descend aux » enfers, et ne sort point du sein de son père »: *Jacens in præsepio, videbatur in cœlo; involutus pannis, adorabatur à Magis; inter animalia editus, ab angelis nuntiabatur;... virtus et infirmitas, humilitas et majestas; redimens et venditus; in cruce positus, et cœli regna largitus;... patiens vulnerum, et salvator ægrorum; unus defunctorum, et vivi-*

ficator obeuntium; ad inferna descendens, et à Patris gremio non recedens (1).

Joignons-nous avec ce grand pape pour adorer humblement les foiblesses qu'un Dieu incarné a prises volontairement pour l'amour de nous. C'est là tout le fondement de notre espérance.

Mais il me semble que vous m'arrêtez pour me dire : Il est vrai, nous le voyons bien; Jésus a ressenti nos infirmités, mais nous attendons autre chose : vous nous avez promis de nous faire voir que ses foiblesses guérissent les nôtres; c'est ce qu'il faut que vous expliquiez. Et n'en êtes-vous pas encore convaincus? Ne suffit-il pas, chrétiens, d'avoir remarqué nos infirmités en la personne du Fils de Dieu, pour en espérer de lui le remède? *Et hoc vobis signum :* « Voilà » le signe que l'on vous en donne ». L'apôtre avoit bien entendu ce signe, lorsque, voyant les infirmités de son maître, aussitôt il paroît consolé des siennes. Ah! dit-il, « nous n'avons pas un pontife qui soit » insensible à nos maux (2) » : il compâtit aux infirmités de notre nature (*); il y apportera du soulagement. Et quel signe nous en donnez-vous, saint apôtre? *Et hoc vobis signum.* « C'est qu'il les a, dit-il » éprouvées » : *Tentatum per omnia* (3). Je vous prie, entendez ce signe : rien n'est plus plein de consolation. N'est-il pas vrai, fidèles? de tous ceux dont vous plaignez les disgrâces, il n'y en a point

(1) *Epist.* LXXIX. *ad Justin. Aug. Labb. tom.* IV, *col.* 1553. — (2) *Hebr.* IV. 15. — (3) *Ibid.*

(*) On lit ici, dans le manuscrit du second sermon, ces paroles en marge : *Laissez-moi ma simplicité, les langes de mon Sauveur, dont je tâche de revêtir sa sainte parole. Edit. de Déforis.*

pour lesquels votre compassion soit plus tendre, que pour ceux que vous voyez dans les mêmes afflictions que vous avez autrefois senties? Vous avez perdu un ami; j'en ai perdu un autrefois : dans cette rencontre de douleurs, ma pitié en sera plus grande; parce que je sens par expérience combien il est dur de perdre un ami. Et de là quel soulagement je vois naître pour les misérables! Ah! consolez-vous, chrétiens, qui languissez parmi les douleurs : mon Sauveur n'a épargné à son corps, ni la faim, ni la soif, ni les fatigues, ni les sueurs, ni les infirmités, ni la mort. Il n'a épargné à son ame, ni la tristesse, ni l'inquiétude, ni les longs ennuis, ni les plus cruelles appréhensions. O Dieu, qu'il aura d'inclination de nous soulager, nous qu'il voit, du plus haut des cieux, battus des mêmes orages dont il a été attaqué sur la terre! C'est pourquoi l'apôtre se glorifie des infirmités de notre pontife. Ah! nous n'avons pas, dit-il, un pontife qui ne sente pas nos infirmités : il les sent, il en est touché, il en a pitié, dit saint Paul. Et pourquoi? « C'est qu'il a passé comme nous, répond-il, par » toutes sortes d'épreuves » : *Tentatum per omnia absque peccato*. Il a tout pris, à l'exception du péché : « il a fallu qu'il fût en tout semblable à ses » frères, pour être touché de compassion, et être » un fidèle pontife en ce qui regarde le culte de » Dieu » : *Unde debuit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret et fidelis Pontifex ad Deum* (1). Il sait, il sait par expérience combien est grande la foiblesse de notre nature.

(1) *Hebr.* XI. 17.

Et quoi donc, le Fils de Dieu, direz-vous, qui est la sagesse du Père, ne sauroit-il pas nos infirmités, s'il ne les avoit expérimentées? Ah! ce n'est pas le sens de l'apôtre, vous ne prenez pas sa pensée : entendons cette doctrine toute apostolique. Je l'avoue, cette société de malheurs ne lui ajoute rien pour la connoissance, mais elle ajoute beaucoup pour la tendresse. Car Jésus n'a pas oublié ni les longs travaux, ni les autres difficultés de son pénible pélerinage; cela est encore présent à son esprit : de sorte qu'il ne nous plaint pas seulement comme ceux qui sont dans le port plaignent les autres, qu'ils voient sur la mer agités d'une furieuse tempête; mais il nous plaint à peu près comme ceux qui courent le même péril se plaignent les uns les autres, par une expérience sensible de leurs communes disgrâces. Il nous plaint, si je l'ose dire, comme ses compagnons de fortune, comme ayant eu à passer par les mêmes misères que nous, ayant eu tout ainsi que nous une chair sensible aux douleurs et un sang capable de s'altérer, et une température de corps sujette comme la nôtre, à toutes les incommodités de la vie et à la nécessité de la mort. Quiconque après cela cherche d'autres joies et d'autres consolations que Jésus, il ne mérite ni joie ni consolation. Qui peut douter, fidèles, de la guérison de nos maladies, après ce signe que l'on nous donne? Car pour recueillir mon raisonnement, la compassion du Sauveur n'est pas une affection inutile; si elle émeut le cœur, elle sollicite le bras. Ce médecin est tout-puissant : tout ce qui lui fait pitié, il le sauve; tout ce qu'il plaint, il le guérit. Or nous avons ap-

pris de l'apôtre, qu'il plaint tous les maux qu'il a éprouvés : et quels maux n'a-t-il pas voulu éprouver ? Il a senti les infirmités, il les guérira ; les appréhensions, il les guérira ; les ennuis, les langueurs, il les guérira ; la mortalité, il la guérira ; tous les maux, il guérira tout. « Car c'est parce qu'il a » souffert lui-même, et qu'il a été tenté et éprouvé, » qu'il est puissant pour secourir ceux qui sont ten- » tés et mis à l'épreuve » : *In eo enim in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari* (1). Par conséquent, mes Frères, espérons bien des foiblesses de notre nature : disons tous ensemble avec le Psalmiste : *Secundùm multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam* (2) : « Selon la multi- » tude de mes douleurs, vos consolations, ô mon Dieu, » se sont répandues abondamment en mon ame ». Autant que je vois d'infirmités en notre Seigneur, autant je me promets de grandeur pour moi : et ainsi n'ai-je pas raison de vous dire que, s'il a pris nos infirmités, c'est pour les guérir ? C'étoit ma seconde partie : Dieu nous fera la grâce d'établir en peu de mots la troisième sur des raisons aussi convaincantes.

TROISIÈME POINT.

Achevez votre ouvrage, ô divin Sauveur, mettez la dernière main au salut des hommes par votre crèche, par votre étable, par votre misère, par votre indigence. Le Fils de Dieu, Messieurs, en se faisant homme et nous rendant la liberté d'approcher de Dieu, nous montroit où il falloit tendre :

(1) *Hebr.* II. 18. — (2) *Ps.* XCIII. 19.

en se soumettant aux foiblesses de la nature, il nous confirmoit tout ensemble et la vérité de sa chair et la grandeur de nos espérances. Maintenant pour accomplir son ouvrage, il faut qu'il éloigne tous les obstacles qui nous empêchent de parvenir à la fin qu'il nous a proposée : c'est ce qu'il fait admirablement par sa crèche; et vous le pouvez aisément comprendre, si vous suivez ce raisonnement facile et moral. Ce qui nous empêche d'aller au souverain bien, c'est l'illusion des biens apparens, c'est la folle et ridicule créance qui s'est répandue dans tous les esprits, que tout le bonheur de la vie consiste dans ces biens externes que nous appelons les honneurs, les richesses et les plaisirs. Etrange et pitoyable ignorance.

Il n'y a rien de plus vain que les moyens que l'homme recherche pour se faire grand. Il se trouve tellement borné et resserré en lui-même, que son orgueil a honte de se voir réduit à des limites si étroites. Mais comme il ne peut rien ajouter à sa taille ni à sa substance, comme dit le Fils de Dieu (1), il tâche de se repaître d'une vaine imagination de grandeur, en amassant autour de lui tout ce qu'il peut. Il pense qu'il s'incorpore, pour ainsi dire, toutes les richesses qu'il acquiert; il s'imagine qu'il s'accroît en élargissant ses appartemens magnifiques, qu'il s'étend en étendant son domaine, qu'il se multiplie avec ses titres, et enfin qu'il s'agrandit en quelque façon par cette suite pompeuse de domestiques, qu'il traîne après lui pour surprendre les yeux du vulgaire.

(1) *Matth.* VI. 27.

Cette

Cette femme vaine et ambitieuse, qui porte sur elle la nourriture de tant de pauvres et le patrimoine de tant de familles, ne se peut considérer comme une personne particulière. Cet homme qui a tant de charges, tant de titres, tant d'honneurs, seigneur de tant de terres, possesseur de tant de biens, maître de tant de domestiques, ne se comptera jamais pour un seul homme; et il ne considère pas qu'il ne fait que de vains efforts, puisqu'enfin quelque soin qu'il prenne de s'accroître et de se multiplier en tant de manières et par tant de titres superbes, il ne faut qu'une seule mort pour tout abattre et un seul tombeau pour tout enfermer.

Et toutefois, chrétiens, l'enchantement est si fort et le charme si puissant, que l'homme ne peut se déprendre de ces vanités. Bien plus, et voici un plus grand excès, il pense que si un Dieu se résout à paroître sur la terre, il ne doit point s'y montrer qu'avec ce superbe appareil; comme si notre vaine pompe et notre grandeur artificielle, pouvoit donner quelque envie à celui qui possède tout dans l'immense simplicité de son essence. Et c'est pourquoi les puissans et les superbes du monde ont trouvé notre Sauveur trop dénué; sa crèche les a étonnés, sa pauvreté leur a fait peur : et c'est cette même erreur qui a fait imaginer aux Juifs cette Jérusalem toute brillante d'or et de pierreries, et toute cette magnificence qu'ils attendent encore aujourd'hui en la personne de leur Messie.

Mais au contraire, Messieurs, si nous voulons raisonner par les véritables principes, nous trouverons qu'il n'est rien de plus digne d'un Dieu venant

sur la terre, que de confondre par sa pauvreté le faste ridicule des enfans d'Adam, de les désabuser des vains plaisirs qui les enchantent, et enfin de détruire par son exemple toutes les fausses opinions, qui exercent sur le genre humain une si grande et si injuste tyrannie.

C'est pourquoi le Fils de Dieu vient au monde comme le réformateur du genre humain, pour désabuser tous les hommes de leurs erreurs, et leur donner la vraie science des biens et des maux; et voici l'ordre qu'il y tient. Le monde a deux moyens d'abuser les hommes : il a premièrement de fausses douceurs qui surprennent notre crédulité trop facile : il a secondement de vaines terreurs qui abattent notre courage trop lâche. Il est des hommes si délicats qu'ils ne peuvent vivre, s'ils ne sont toujours dans la volupté, dans le luxe, dans l'abondance. Il en est d'autres qui vous diront : Je ne demande pas de grandes richesses; mais la pauvreté m'est insupportable : je n'envie pas le crédit de ceux qui sont dans les grandes intrigues du monde; mais il est dur de demeurer dans l'obscurité : je me défendrai bien des plaisirs; mais je ne puis souffrir les douleurs. Le monde gagne les uns, et il épouvante les autres. Tous deux s'écartent de la droite voie; et tous deux enfin viennent à ce point, que celui-ci pour obtenir les plaisirs, sans lesquels il s'imagine qu'il ne peut pas vivre, et l'autre pour éviter les malheurs, qu'il croit qu'il ne pourra jamais supporter, s'engagent entièrement dans l'amour du monde.

Mon Sauveur, faites tomber ce masque hideux par lequel le monde se rend si terrible; faites tom-

ber ce masque agréable par lequel il semble si doux : désabusez-nous. Premièrement faites voir quelle est la vanité des biens périssables. *Et hoc vobis signum :* « Voilà le signe que l'on vous en donne ». Venez à l'étable, à la crèche, à la misère, à la pauvreté de ce Dieu naissant. Ce ne sont point ses paroles, c'est son état qui vous prêche et qui vous enseigne. Si les plaisirs que vous recherchez, si les grandeurs que vous admirez étoient véritables, quel autre les auroit mieux méritées qu'un Dieu? qui les auroit plus facilement obtenues, ou avec une pareille magnificence? Quelle troupe de gardes l'environneroit! quelle seroit la beauté de sa cour! quelle pourpre éclateroit sur ses épaules! quel or reluiroit sur sa tête! quelles délices lui prépareroit toute la nature, qui obéit si ponctuellement à ses ordres! Ce n'est point sa pauvreté et son indigence qui l'a privé des plaisirs : il les a volontairement rejetés. Ce n'est point sa foiblesse, ni son impuissance, ni quelque coup imprévu de la fortune ennemie qui l'a jeté dans la pauvreté, dans les douleurs et dans les opprobres : mais il a choisi cet état. « Il a jugé, dit Ter- » tullien (1), que ces biens, ces contentemens, cette » gloire étoient indignes de lui et des siens » : *Indignam sibi et suis judicavit.* Il a cru que cette grandeur étant fausse et imaginaire, elle feroit tort à sa véritable excellence. Et ainsi, dit le même auteur, « en ne la voulant pas, il l'a rejetée : ce n'est pas » assez; en la rejetant, il l'a condamnée : il va » bien plus loin, en la condamnant, le dirai-je? » oui, chrétiens, ne craignons pas de le dire, il l'a

(1) *Tertull. de Idololat. n.* 18.

» mise parmi les pompes du diable auxquelles nous » renonçons par le saint baptême » : *Igitur quam noluit, rejecit; quam rejecit, damnavit; quam damnavit, in pompâ diaboli deputavit* (1). C'est la sentence que prononce le Sauveur naissant contre toutes les vanités des enfans des hommes. Voilà la gloire du monde bien traitée : il faut voir qui se trompe, de lui, ou de nous. Ce sont les paroles de Tertullien qui sont fondées sur cette raison. Il est indubitable que le Fils de Dieu pouvoit naître dans la grandeur et dans l'opulence; par conséquent, s'il ne les veut point, ce n'est point par nécessité, mais par choix; et Tertullien a raison de dire qu'il les a formellement rejetées : *Quam noluit, rejecit.* Mais tout choix vient du jugement : il y a donc un jugement souverain par lequel Jésus-Christ naissant a donné cette décision importante; que les grandeurs du siècle n'étoient pas pour lui, qu'il les devoit rejeter bien loin. Et ce jugement du Sauveur, n'est-ce pas la condamnation de toutes les pompes du monde? *Quam rejecit, damnavit.* Le Fils de Dieu les méprise; quel crime de leur donner notre estime! quel malheur de leur donner notre amour! Est-il rien de plus nécessaire que d'en détacher nos affections? Et c'est pourquoi Tertullien dit que nous les devons renoncer par l'obligation de notre baptême. *Et hoc vobis signum* : c'est la crèche, c'est la misère, c'est la pauvreté de ce Dieu enfant, qui nous montrent qu'il n'est rien de plus méprisable, que ce que les hommes admirent si fort.

Ah! que la superbe philosophie cherche de tous

(1) *Tertull. de Idololat. n.* 18.

côtés des raisonnemens contre l'amour désordonné des richesses, qu'elle les étale avec grande emphase; combien tous ses argumens sont-ils éloignés de la force de ces deux mots : Jésus-Christ est pauvre, un Dieu est pauvre? Et que nous sommes bien insensés de refuser notre créance à un Dieu qui nous enseigne par ses paroles, et confirme les vérités qu'il nous prêche, par l'autorité infaillible de ses exemples! Après cela je ne puis plus écouter ces vaines objections que nous fait la sagesse humaine : Un Dieu ne devoit pas se montrer aux hommes, qu'avec une gloire et un appareil qui fût digne de sa majesté. Certes notre jugement, chrétiens, est étrangement confondu par les apparences et par la tyrannie de l'opinion, si nous croyons que l'éclat du monde ait quelque chose digne d'un Dieu, qui possède en lui-même la souveraine grandeur. Mais voulez-vous que je vous dise au contraire ce que je trouve de grand, d'admirable, ce qui me paroît digne véritablement d'un Dieu conversant avec les hommes? C'est qu'il semble n'être paru sur la terre que pour fouler aux pieds toute cette vaine pompe, et braver, pour ainsi dire, par la pauvreté de sa crèche, notre faste ridicule et nos vanités extravagantes. Il a vu, du plus haut des cieux, que les hommes n'étoient touchés que des biens sensibles et des pompes extérieures. Il s'est souvenu, en ses bontés, qu'il les avoit créés au commencement pour jouir d'une plus solide félicité. Touché de compassion, il vient en personne les désabuser, non par sa doctrine, mais par ses exemples, de ces opinions non moins fausses et dangereuses qu'elles sont établies et invétérées. Car voyez

où va son mépris : non-seulement il ne veut point de grandeurs humaines ; mais pour montrer le peu d'état qu'il en fait, il se jette aux extrémités opposées. Il a peine à trouver un lieu assez bas par où il fasse son entrée au monde : il rencontre une étable à demi-ruinée; c'est là qu'il descend. Il prend tout ce que les hommes évitent, tout ce qu'ils craignent, tout ce qu'ils méprisent, tout ce qui fait horreur à leurs sens; pour faire voir combien les grandeurs du siècle lui semblent vaines et imaginaires. Si bien que je me représente sa crèche, non point comme un berceau indigne d'un Dieu, mais comme un char de triomphe où il traîne après lui le monde vaincu. Là sont les terreurs surmontées, et là les douceurs méprisées; là les plaisirs rejetés, et ici les tourmens soufferts : rien n'y manque, tout est complet. Et il me semble qu'au milieu d'un si beau triomphe, il nous dit avec une contenance assurée : « Prenez cou- » rage, j'ai vaincu le monde » : *Confidite : ego vici mundum* (1) ; parce que par la bassesse de sa naissance, par l'obscurité de sa vie, par la cruauté et l'ignominie de sa mort, il a effacé tout ce que les hommes estiment, et désarmé tout ce qu'ils redoutent. *Et hoc vobis signum* : « Voilà le signe que l'on » nous donne pour reconnoître notre Sauveur ».

Accourez de toutes parts, chrétiens, et venez connoître à ces belles marques le Sauveur qui vous est promis. Oui, mon Dieu, je vous reconnois, vous êtes le libérateur que j'attends. Les Juifs espèrent un autre Messie, qui les comblera de prospérités, qui leur donnera l'empire du monde, qui les rendra

(1) *Joan.* XVI. 33.

contens sur la terre. Ah ! combien de Juifs parmi nous ! combien de chrétiens qui désireroient un Sauveur qui les enrichît, un Sauveur qui contentât leur ambition, ou qui voulût flatter leur délicatesse ! Ce n'est pas là notre Jésus-Christ. A quoi le pourrons-nous reconnoître ? Ecoutez ; je vous le dirai par de belles paroles d'un ancien Père : *Si ignobilis, si inglorius, si inhonorabilis, meus erit Christus* (1) : « S'il est méprisable, s'il est sans éclat, s'il est bas » aux yeux des mortels; c'est le Jésus-Christ que je » cherche ». Il me faut un Sauveur qui fasse honte aux superbes, qui fasse peur aux délicats de la terre, que le monde ne puisse goûter, que la sagesse humaine ne puisse comprendre, qui ne puisse être connu que des humbles de cœur. Il me faut un Sauveur qui brave, pour ainsi dire, par sa généreuse pauvreté nos vanités ridicules, extravagantes; qui m'apprenne par son exemple que tout ce que je vois n'est qu'un songe; que je dois rapporter à une autre et mes craintes et mes espérances; qu'il n'y a rien de grand que de suivre Dieu, et tenir tout le reste au-dessous de nous; qu'il y a d'autres maux que je dois craindre et d'autres biens que je dois attendre. Le voilà, je l'ai rencontré, je le reconnois à ces signes; vous le voyez aussi, chrétiens (*). Reste à considérer maintenant si nous le croirons.

(1) *Tertull. adv. Marcion. lib.* III, *n.* 17.

(*) Vous l'avez connu, mes chères Sœurs, puisque vous avez aimé son dépouillement; puisque sa pauvreté vous a plu ; puisque vous l'avez épousé avec tous ses clous, toutes ses épines, avec toute la bassesse de sa crèche et

Il y a deux partis formés : le monde d'un côté, Jésus-Christ de l'autre. On va en foule du côté du monde, on s'y presse, on y court, on croit qu'on n'y sera jamais assez tôt. Jésus est pauvre et abandonné : il a la vérité, l'autre l'apparence : l'un a Dieu pour lui, l'autre a les hommes. Il est bien aisé à choisir. Mais ce monde a de magnifiques promesses : là les délices, les réjouissances, l'applaudissement, la faveur : vous pourrez vous venger de vos ennemis ; vous pourrez posséder ce que vous aimez ; votre amitié sera recherchée : vous aurez de l'autorité, du crédit ; vous trouverez partout un visage gai et un accueil agréable : il n'est rien tel, il faut prendre parti de ce côté là. D'autre part Jésus-Christ se montre avec un visage sévère. Mon Sauveur, que ne promettez-vous de semblables biens ? que vous seriez un grand et aimable Sauveur, si vous vouliez sauver le monde de la pauvreté ! L'un lui dit : Vous seriez mon Sauveur, si vous vouliez me tirer de la pauvreté : Je ne vous le promets pas. Combien lui disent en secret : Que je puisse contenter ma passion : Je ne le veux pas : Que je puisse seulement venger cette injure : Je vous le défends : Le bien de cet homme m'accommoderoit : je n'y ai point de droit ; mais j'ai du crédit : N'y touchez pas, ou vous êtes perdu. Qui pourroit souffrir un maître si rude ? retirons-nous, on n'y peut pas vivre. Mon Sauveur, que vous êtes rude (*) ! Mais du moins que promettez-

toutes les rigueurs de sa croix. Mais nous, mes Frères, que choisirons-nous ?

(*) Mon Sauveur, vous êtes trop incompatible, on ne

vous? de grands biens. Oui ; mais pour une autre vie! Je le prévois, vous ne gagnerez pas votre cause : le monde emportera le dessus : c'en est fait, je le vois bien, Jésus va être condamné encore une fois. On nous donne un signe pour vous connoître, mais c'est un signe de contradiction. Il s'en trouvera,

peut s'accommoder avec vous, la multitude ne sera pas de votre côté. Aussi, mes Frères, ne la veut-il pas. C'est la multitude qu'il a noyée par les eaux du déluge; c'est la multitude qu'il a consumée par les feux du ciel; c'est la multitude qu'il a abîmée dans les flots de la mer Rouge; c'est la multitude qu'il a réprouvée, autant de fois qu'il a maudit dans son évangile le monde et ses vanités : c'est pour engloutir cette malheureuse et damnable multitude dans les cachots éternels, que « l'enfer, dit le prophète » Isaïe (1), s'est dilaté démesurément, et les forts et les » puissans, et les grands du monde s'y précipitent en » foule ». O monde ! ô multitude ! ô troupe innombrable! je crains ta société malheureuse. Le nombre ne me défendra pas contre mon juge ; la foule des témoins ne me justifiera pas ; ma conscience [m'accuse] : je crains que mon Sauveur ne se change en juge implacable : *Sicut lætatus est Dominus super vos bene vobis faciens, vosque multiplicans ; sic lætabitur disperdens vos atque subvertens* (2) : « Comme le Seigneur s'est plu à vous bénir et à » vous multiplier, ainsi se plaira-t-il à vous détruire et à » vous ruiner ». Quand Dieu entreprendra d'égaler sa justice à ses miséricordes, et de venger ses bontés si indignement méprisées, je ne me sens pas assez fort pour soutenir l'effort redoutable, ni les coups incessamment redoublés d'une main si rude et si pesante. Je me ris des jugemens des hommes du monde et de leurs folles pensées.

(1) *Isai.* v. 14. — (2) *Deut.* XXVIII. 63.

même dans l'Eglise, qui seront assez malheureux de le contredire ouvertement par des paroles et des sentimens infidèles : mais presque tous le contrediront par leurs œuvres. Et ne le condamnons-nous pas tous les jours ? Quand nous prenons des routes opposées aux siennes, c'est lui dire secrètement qu'il a tort, et qu'il devoit venir comme les Juifs l'attendent encore. S'il est votre Sauveur, de quel mal voulez-vous qu'il vous sauve ? Si votre plus grand mal c'est le péché, Jésus-Christ est votre Sauveur : mais s'il étoit ainsi, vous n'y tomberiez pas si facilement. Quel est donc votre plus grand mal ? c'est la pauvreté, c'est la misère ? Jésus-Christ n'est plus votre Sauveur; il n'est pas venu pour cela. Voilà comme l'on condamne le Sauveur Jésus.

Où irons-nous, mes Frères, et où tournerons-nous nos désirs ? Jusqu'ici tout favorise le monde, le concours, la commodité, les douceurs présentes. Jésus-Christ va être condamné : on ne veut point d'un Sauveur si pauvre et si nud. Irons-nous ? prendrons-nous parti ? Attendons encore : peut-être que le temps changera les choses. Peut-être ! il n'y a point de peut-être; c'est une certitude infaillible. Il viendra, il viendra ce terrible jour où toute la gloire du monde se dissipera en fumée ; et alors on verra paroître dans sa majesté ce Jésus autrefois né dans une crèche, ce Jésus autrefois le mépris des hommes, ce pauvre, ce misérable, cet imposteur, ce samaritain, ce pendu. La fortune de ce Jésus est changée. Vous l'avez méprisé dans ses disgrâces ; vous

n'aurez pas de part à sa gloire. Que cet avénement changera les choses! Là ces heureux du siècle n'oseront paroître; parce que se souvenant de la pauvreté passée du Sauveur, et voyant sa grandeur présente, la première sera la conviction de leur folie, et la seconde en sera la condamnation. Cependant ce même Sauveur laissant ces heureux et ces fortunés, auxquels on applaudissoit sur la terre, dans la foule des malheureux, il tournera sa divine face, au petit nombre de ceux qui n'auront pas rougi de sa pauvreté, ni refusé de porter sa croix. Venez, dira-t-il, mes chers compagnons, entrez en la société de ma gloire, jouissez de mon banquet éternel.

Apprenons donc, mes Frères, à aimer la pauvreté de Jésus : soyons tous pauvres avec Jésus-Christ. Qui est-ce qui n'est pas pauvre en ce monde, l'un en santé, l'autre en biens, l'un en honneur, et l'autre en esprit? Tout le monde est pauvre; aussi n'est-ce pas ici que les biens abondent : c'est pourquoi le monde pauvre en effets ne débite que des espérances; c'est pourquoi tout le monde désire, et tous ceux qui désirent sont pauvres et dans le besoin. Aimez cette partie de la pauvreté qui vous est échue en partage, pour vous rendre semblables à Jésus-Christ; et pour ces richesses que vous possédez, partagez-les avec Jésus-Christ. Compâtissez aux pauvres, soulagez les pauvres; et vous participerez aux bénédictions que Jésus a données à la pauvreté. Chrétiens, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, « qui étant si riche par sa nature, s'est fait pauvre » pour l'amour de nous, pour nous enrichir par sa

» pauvreté[1] », détrompons-nous des faux biens du monde. Comprenons que la crèche de notre Sauveur a rendu pour jamais toutes nos vanités ridicules. Oui certainement, ô mon Seigneur Jésus-Christ, tant que je concevrai bien votre crèche, vos saintes humiliations, les apparences du siècle ne me surprendront point par leurs charmes, elles ne m'éblouiront point par leur vain éclat; et mon cœur ne sera touché que de ces richesses inestimables, que votre glorieuse pauvreté nous a préparées, dans la félicité éternelle. *Amen.*

(1) *II. Cor.* VIII. 9.

FRAGMENT

D'UN AUTRE SERMON

SUR LE MÊME MYSTÈRE (*).

Dieu unique dans ses perfections : comment il les communique à l'homme. Orgueil, cause de sa chute : incarnation du Fils de Dieu, remède à cette maladie.

Comme Dieu est unique en son essence, il est impénétrable en sa gloire, il est inaccessible en sa hauteur et incomparable en sa majesté : il est en nous, et nous ne pouvons l'atteindre. C'est pourquoi l'Ecriture nous dit si souvent qu'il est plus haut que les cieux et plus profond que les abîmes ; qu'il est caché en lui-même par sa propre lumière, et que « toutes les créatures sont comme un rien devant sa » face » : *Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coràm eo, et quasi nihilum et inane reputatæ sunt ei* (1).

Le docte Tertullien, écrivant contre Marcion, nous explique cette vérité par ces magnifiques paroles : *Summum magnum ipsâ suâ magnitudine*

(*) Ce fragment renferme le morceau du sermon sur la Nativité, qui s'est trouvé si semblable dans la plupart de ses parties, à celui qu'on vient de lire : nous le donnons ici comme essentiellement lié au sermon qui précède, et pouvant servir à compléter les matières qui en font le sujet. *Edit. de Déforis.*

(1) *Isai.* XL. 17.

solitudinem possidens, unicum est (*). Les expressions de notre langue ne reviennent pas à celles de ce grand homme; mais disons après lui, comme nous pourrons, que Dieu étant grand souverainement, il est par conséquent unique, et qu'il se fait par son unité une auguste solitude, parce que rien ne peut l'égaler ni l'atteindre, ni en approcher, et qu'il est de tous côtés inaccessible.

Plus à fond : il n'y a point de grandeur en la créature qui ne se démente par quelque endroit, qui soit soutenue de toutes parts; et tout ce qui s'élève d'un côté s'abaisse de l'autre. Celui-là est relevé en puissance, mais médiocre en sagesse : cet autre aura un grand courage, mais qui sera mal secondé par la force de son esprit ou par celle de son corps. La probité n'est pas toujours avec la science, ni la science avec la conduite. Enfin, sans faire ici le dénombrement de ces infinis mélanges, par lesquels les hommes sont inégaux à eux-mêmes; il n'y a personne qui ne voie que l'homme est un composé de pièces très-inégales, qui ont leur fort et leur foible : il n'y a rien de si fort qui n'ait son foible; il n'y a rien de si haut qui ne tienne au plus bas par quelque endroit. Dieu seul est grand en tous points, parce qu'il possède tout en son unité, parce qu'il est tout parfait, et en un mot tout lui-même. Singulier en toutes choses, et seul à qui on peut dire :

(*) *Ex defectione æmuli solitudinem quandam de singularitate præstantiæ suæ possidens, unicum est.* Telles sont les paroles de Tertullien, *adv. Marcion. lib.* 1, *n.* 4, que Bossuet a mises en marge de son manuscrit, et qu'il a converties en celles qu'il rapporte ici, sans doute pour rendre plus claire la pensée de l'auteur. *Edit. de Déforis.*

O Seigneur, qui est semblable à vous [1]? profond en vos conseils, terrible en vos jugemens, absolu en vos volontés, magnifique et admirable en vos œuvres. C'est ce que veut dire Tertullien par cette haute solitude en laquelle il fait consister la perfection de son être.

Le mystère de cette journée nous apprend que Dieu est sorti de cette auguste et impénétrable solitude. Quand un Dieu s'est incarné, l'Unique s'est donné des compagnons, l'Incomparable s'est fait des égaux, l'Inaccessible s'est rendu palpable à nos sens : « il a paru parmi nous », et comme un de nous sur la terre : *Et habitavit in nobis* [2].

Encore qu'il soit éloigné par tous ses divins attributs, il descend quand il lui plaît par sa bonté, ou plutôt il nous élève. Il fait ce qu'il veut de ses ouvrages : et comme, quand il lui plaît, il les repousse de lui jusqu'à l'infini et jusqu'au néant, il sait aussi le moyen de les associer à lui-même d'une manière incompréhensible, au-delà de ce que nous pouvons et croire et penser. Car étant infiniment bon, il est infiniment communicatif, infiniment unissant; de sorte qu'il ne faut pas s'étonner qu'il puisse unir la nature humaine à sa personne divine. Il peut élever l'homme autant qu'il lui plaît, et jusqu'à être avec lui la même personne. Et il n'y a rien en cette union qui soit indigne de lui; parce que, comme dit le grand saint Léon, « en prenant » la nature humaine, il élève ce qu'il prend, et il » ne perd point ce qu'il communique » : *Et nostra suscipiendo provehit, et sua communicando non*

(1) *Exod.* XV. 11. — (2) *Joan.* I. 14.

perdit. Par-là il témoigne son amour, il exerce sa munificence et conserve sa dignité : *Et nostra suscipiendo provehit, et sua communicando non perdit* (1).

Encore plus avant : l'orgueil est la cause de notre ruine. Le genre humain est tombé par l'impulsion de Satan. Comme un grand bâtiment qu'on jette par terre, en accable un moindre sur lequel il tombe ; ainsi cet esprit superbe en tombant du ciel est venu fondre sur nous, et nous a entraînés après lui dans sa ruine. Il a imprimé en nous un mouvement semblable à celui qui le précipite lui-même : *Unde cecidit, inde dejecit* (2). Etant donc abattu par son propre orgueil, il nous a entraînés en nous renversant dans le même sentiment dont il est poussé. Superbes aussi bien que lui, [nous voulons nous] égaler à Dieu avec lui. L'homme par son orgueil a voulu se faire Dieu ; et pour guérir cet orgueil Dieu a voulu se faire homme.

Saint Augustin définit l'orgueil une perverse imitation de la nature divine (3). [Car il y a] des choses où il est permis d'imiter Dieu. Il est vrai qu'il est excité à jalousie, lorsque l'homme se veut faire Dieu et entreprend de lui ressembler ; mais il ne s'offense pas de toute sorte de ressemblance ; au contraire il y a de ses attributs dans lesquels il nous commande de l'imiter. Considérez sa miséricorde, dont le Psalmiste a écrit « qu'elle surpasse ses autres » ouvrages (4) » ; il nous est ordonné de nous con-

(1) *Serm.* IV. *de Nat. c.* III. — (2) *S. Aug. Serm.* CLXIV. *n.* 8, *tom.* V, *col.* 788. — (3) *De Civ. Dei. lib.* XIX, *c.* XII, *tom.* VII, *col.* 556. — (4) *Ps.* CXLIV. 9.

former

former à cet admirable modèle : *Estote misericordes sicut et Pater vester misericors est* (1) : « Soyez » miséricordieux comme votre Père est miséricor- » dieux ». Dieu est patient sur les pécheurs, et les invitant à se convertir, il fait luire en attendant son soleil sur eux, et prolonge le temps de leur pénitence. Il veut que nous nous montrions ses enfans, en imitant cette patience à l'égard de nos ennemis : *Ut sitis filii Patris vestri* (2) : « afin que vous soyez » les enfans de votre Père ». Il est saint : et encore que sa sainteté semble être entièrement incommunicable, il ne se fâche pas néanmoins que nous osions porter nos prétentions jusqu'à l'honneur de lui ressembler dans ce merveilleux attribut; au contraire il nous le commande : *Sancti estote, quia ego sanctus sum* (3) : « Soyez saints, parce que je suis » saint ». Ainsi vous pouvez le suivre dans sa vérité, dans sa fidélité et dans sa justice. Quelle est donc cette ressemblance qui lui cause de la jalousie? C'est que nous lui voulons ressembler dans l'honneur de l'indépendance, en prenant notre volonté pour loi souveraine, comme lui-même n'a point d'autre loi que sa volonté absolue. C'est là le point délicat, c'est là qu'il se montre jaloux de ses droits, et repousse avec violence tous ceux qui veulent ainsi attenter à la majesté de son empire. Soyons des dieux, il nous le permet, par l'imitation de sa sainteté, de sa justice, de sa vérité, de sa patience, de sa miséricorde toujours bienfaisante. Quand il s'agira de puissance, tenons-nous dans les bornes

(1) *Luc.* VI. 36. — (2) *Matth.* V. 45. — (3) *Levit.* XI. 44.

d'une créature, et ne portons pas nos désirs à une ressemblance si dangereuse.

Voilà, mes Sœurs, la règle immuable que nous devons suivre pour imiter Dieu. Mais, ô voies corrompues des enfans d'Adam! ô étrange corruption du cœur humain! nous renversons tout l'ordre de Dieu. Nous ne voulons pas l'imiter dans les choses où il se propose pour modèle, nous entreprenons de le contrefaire dans celles où il veut être unique et inimitable, et que nous ne pouvons prétendre sans rebellion. C'est sur cette souveraine indépendance que nous osons attenter; c'est ce droit sacré et inviolable que nous affectons par une audace insensée. Car comme Dieu n'a rien au-dessus de lui qui le règle et qui le gouverne, nous voulons être aussi les arbitres souverains de notre conduite; afin qu'en secouant le joug, en rompant les rênes, et rejetant le frein du commandement, qui retient notre liberté égarée, nous ne relevions point d'une autre puissance, et soyons comme des dieux sur la terre. Et n'est-ce pas ce que Dieu lui-même reproche aux superbes, sous l'image du Roi de Tyr? Ton cœur, dit-il, s'est élevé, et tu as dit : Je suis un Dieu, et « tu as mis ton cœur comme le cœur d'un » Dieu » : *Dedisti cor tuum quasi cor Dei* (1). Tu n'as voulu ni de règle, ni de dépendance. Tu as marché sans mesure, et tu as livré ton cœur emporté à tes passions indomptées. Tu as aimé, tu as haï, selon que te poussoient tes désirs injustes; et tu as fait un funeste usage de ta liberté par une superbe transgression de toutes les lois. Ainsi notre orgueil

(1) *Ezech.* XXVIII. 2.

aveugle nous remplissant de nous-mêmes, nous érige en de petits dieux. Eh bien! ô superbe, ô petit dieu, voici le grand Dieu vivant qui s'abaisse pour te confondre. L'homme se fait Dieu par orgueil, et Dieu se fait homme par condescendance. L'homme s'attribue faussement la grandeur de Dieu, et Dieu prend véritablement le néant de l'homme.

Mais voici encore un nouveau secret de la miséricorde divine. Elle ne veut pas seulement confondre l'orgueil, elle a assez de condescendance pour vouloir en quelque sorte le satisfaire. Elle veut bien donner quelque chose à cette passion indocile, qui ne se rend jamais tout-à-fait. L'homme avoit osé aspirer à l'indépendance divine : on ne peut le contenter en ce point; le trône ne se partage pas : la majesté souveraine ne peut souffrir ni d'égal ni de compagnon. Mais voici un conseil de miséricorde qui sera capable de le satisfaire. L'homme ne peut devenir indépendant; Dieu veut bien devenir soumis. Sa souveraine grandeur ne souffre pas qu'il s'abaisse, tant qu'il demeurera dans lui-même; cette nature infiniment abondante ne refuse pas d'aller à l'emprunt, pour s'enrichir en quelque sorte par l'humilité; « afin, dit saint Augustin, que l'homme » qui méprise cette vertu, qui l'appelle simplicité » et bassesse, quand il la voit dans les autres hommes, ne dédaignât pas de la pratiquer, quand il » la voit dans un Dieu (1) ».

Et hoc vobis signum. O homme, tu n'as fait que de vains efforts pour t'élever et te faire grand : tu peux bien t'emporter, mais non t'élever; tu peux

(1) *In Ps.* XXXIII. *Enarr.* I. *n.* 4, *tom.* IV, *col.* 210.

bien t'enfler, mais non t'agrandir: viens chercher dans ce Dieu-homme, dans ce Dieu enfant, dans ce Sauveur qui naît aujourd'hui, la solide élévation et la grandeur véritable..... D'où vient qu'un Dieu se fait homme? pour nous faire approcher de lui, traiter d'égal avec lui. C'est pourquoi saint Augustin attribue la cause du mystère de l'Incarnation « à » une bonté populaire » : *Populari quâdam clementiâ*(1). De même qu'un grand orateur plein de hautes conceptions, pour se rendre populaire et intelligible, se rabaisse par un discours simple à la capacité des esprits communs : comme un grand environné d'un éclat superbe qui étonne le simple peuple, et ne lui permet pas d'approcher, se rend populaire et familier par une facilité obligeante, qui sans affoiblir l'autorité rend la bonté accessible : ainsi la sagesse incréée, ainsi la majesté souveraine se dépouille de son éclat, de son immensité et de sa puissance pour se communiquer aux mortels, et relever le courage et les espérances de notre nature abattue. Approchez donc, ô fidèles, de ce Dieu enfant. Tout vous est libre, tout vous est ouvert.

(1) *S. Aug. contra Acad. lib.* III, *n.* 42, *tom* I, *col.* 294.

II.[e] SERMON

SUR LE MYSTÈRE

DE LA NATIVITÉ

DE NOTRE SEIGNEUR,

PRÊCHÉ DANS L'ÉGLISE CATHÉDRALE DE MEAUX, EN 1691 [a].

Caractères du Messie promis. Trois sortes de contradictions auxquelles il est en butte, même parmi les chrétiens et dans l'Eglise.

Celui-ci, cet enfant qui vient de naître, dont les anges célèbrent la naissance, que les bergers viennent adorer dans sa crèche, que les Mages viendront bientôt rechercher des extrémités de l'Orient, que

(a) Ce sermon n'est, à proprement parler, que l'abrégé de celui que Bossuet avoit prononcé : nous ne l'avons point écrit de la main de l'auteur, mais seulement de celle de M. Ledieu, son secrétaire, à qui il le dicta après l'avoir prêché, comme nous l'apprend la note suivante mise en tête du manuscrit. « Cette copie faite de ma » main est l'original même du sermon dont l'auteur n'avoit rien » écrit, et qu'il me dicta depuis à Versailles en deux ou trois soi- » rées, pour Jouarre, où il l'avoit promis. Il l'y envoya en effet » à madame de Lusancy Sainte-Hélène, religieuse, avec la lettre » qu'il lui écrivit de Versailles le 8 janvier 1692, la chargeant de » renvoyer cet original fait pour elle, quand elle en auroit pris » copie. J'ai la lettre parlant de cet envoi ». *Edit. de Déforis.*

vous verrez dans quarante jours présenté au temple, et mis entre les mains du saint vieillard Siméon : « Cet enfant, dis-je, est établi pour la ruine et pour » la résurrection de plusieurs dans Israël (1) », non-seulement parmi les gentils, mais encore dans le peuple de Dieu et dans l'Eglise qui est le vrai Israël; « et pour être en butte aux contradictions; et votre » ame sera percée d'une épée » ; et tout cela se fera, « afin que les pensées que plusieurs tiennent ca-» chées dans leurs cœurs, soient découvertes ».

La religion est un sentiment composé de crainte et de joie : elle inspire de la terreur à l'homme, parce qu'il est pécheur; elle lui inspire de la joie, parce qu'il espère la rémission de ses péchés : elle lui inspire de la terreur, parce que Dieu est juste; et de la joie, parce qu'il est bon. Il faut que l'homme tremble et qu'il soit saisi de frayeur, lorsqu'il sent en lui-même tant de mauvaises inclinations; mais il faut qu'il se réjouisse et qu'il se console, quand il voit venir un Sauveur et un médecin pour le guérir. C'est pourquoi le Psalmiste chantoit : « Réjouissez-» vous devant Dieu avec tremblement (2) » : réjouissez-vous par rapport à lui, mais tremblez par rapport à vous; parce qu'encore que par lui-même il ne vous apporte que du bien, vos crimes et votre malice pourront peut-être l'obliger à vous faire du mal. C'est donc pour cette raison que Jésus-Christ est établi non-seulement pour la résurrection, mais encore pour la ruine de plusieurs en Israël. Et vous ne trouverez pas mauvais que j'anticipe ce discours prophétique du saint vieillard Siméon, pour vous

(1) *Luc.* II. 34, 35. — (2) *Ps.* II. 11.

donner une idée parfaite du mystère de Jésus-Christ qui naît aujourd'hui.

C'étoit un des caractères du Messie promis à nos pères d'être tout ensemble, et un sujet de consolation, et un sujet de contradiction; une pierre fondamentale sur laquelle on doit s'appuyer, et une pierre d'achoppement et de scandale contre laquelle on se heurte et on se brise. Les deux princes des apôtres nous ont appris unanimement cette vérité. Saint Paul, dans l'épître aux Romains : « Cette » pierre, [dit-il,] sera pour vous une pierre de scan» dale, et quiconque croit en lui ne sera point con» fondu (1) ». Le voilà donc tout ensemble, et le fondement de l'espérance, et le sujet des contradictions du genre humain. Mais il faut encore écouter le prince des apôtres: « C'est ici, dit-il (2), la pierre de l'angle, » la pierre qui soutient et qui unit tout l'édifice; et » quiconque croit en celui qui est figuré par cette » pierre, ne sera point confondu ». Mais c'est aussi une pierre d'achoppement et de scandale, qui fait tomber ou qui met en pièces tout ce qui se heurte contre elle. Mais il faut que les disciples se taisent quand le maître parle lui-même. C'est Jésus-Christ qui répond aux disciples de saint Jean-Baptiste : « Bienheureux sont ceux, dit-il, à qui je ne suis pas » une occasion de scandale (3) ». Quoique je fasse tant de miracles, qui font voir au genre humain que je suis le fondement de son espérance, on est cependant trop heureux quand on ne trouve point en moi une occasion de se scandaliser : tant le genre humain est corrompu, tant les yeux sont foibles

(1) *Rom.* IX. 33. — (2) *I. Petr.* II. 6, 7. — (3) *Matth.* XI. 6.

pour soutenir la lumière, tant les cœurs sont rebelles à la vérité. Et pour porter cette vérité jusqu'au premier principe, c'est Dieu même qui est primitivement en ruine et en résurrection au genre humain; car s'il est le sujet des plus grandes louanges, il est aussi en butte aux plus grands blasphêmes. Et cela c'est un effet comme naturel de sa grandeur; parce qu'il faut nécessairement que la lumière qui éclaire les yeux sains, éblouisse et confonde les yeux malades. Et Dieu permet que le genre humain se partage sur son sujet, afin que ceux qui le servent, en voyant ceux qui le blasphêment, reconnoissent la grâce qui les discerne, et lui aient l'obligation de leur soumission. C'étoit donc en Jésus-Christ un caractère de divinité d'être en butte aux contradictions des hommes, d'être en ruine aux uns, et en résurrection aux autres. Et pour entrer plus profondément dans un si grand mystère, je trouve que Jésus-Christ est une occasion de contradiction et de scandale, dans les trois principaux endroits par lesquels il s'est déclaré notre Sauveur; dans l'état de sa personne, dans la prédication de sa doctrine, dans l'institution de ses sacremens. Qu'est-ce qui choque dans l'état de sa personne? sa profonde humiliation. Qu'est-ce qui choque dans sa prédication et dans sa doctrine? sa sévère et inexorable vérité. Qu'est-ce qui choque dans l'institution de ses sacremens? je le dirai pour notre confusion, c'est sa bonté et sa miséricorde même.

PREMIER POINT.

« Au commencement le Verbe étoit; et le Verbe » étoit en Dieu, et le Verbe étoit Dieu. Toutes

» choses ont été faites par lui (1) ». Ce n'est pas là ce qui scandalise les sages du monde : ils se persuadent facilement que Dieu fait tout par son Verbe, par sa parole, par sa raison. Les philosophes platoniciens, dit saint Augustin, admiroient cette parole, et ils y trouvoient de la grandeur : que le Verbe fût la lumière qui éclairoit tous les hommes qui venoient au monde ; que la vie fût en lui comme dans sa source, d'où elle se répandoit sur tout l'univers, et principalement sur toutes les créatures raisonnables. Ils étoient prêts à écrire en caractères d'or ces beaux commencemens de l'évangile de saint Jean (a). Si le christianisme n'eût eu à prêcher que ces grandes et augustes vérités, quelque inaccessible qu'en fût la hauteur, ces esprits, qui se piquoient d'être sublimes, se seroient fait un honneur de les croire et de les établir ; mais ce qui les a scandalisés, c'est la suite de cet évangile. « Le Verbe a été fait homme » ; et, ce qui paroît encore plus foible, « le Verbe a été fait chair (2) » : ils n'ont pu souffrir que ce Verbe, dont on leur donnoit une si grande idée, fût descendu si bas. La

(1) *Joan.* I. I. — (2) *Ibid.* 14.

(a) Quod initium sancti Evangelii, cui nomen est secundùm Joannem, quidam Platonicus, sicut à sancto sene Simpliciano, qui postea Mediolanensi ecclesiæ præsedit episcopus, solebamus audire, aureis litteris conscribendum, et per omnes ecclesias in locis eminentissimis proponendum esse dicebat. Sed ideo viluit superbis Deus ille magister, quia *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis* : ut parum sit miseris quòd ægrotant, nisi se in ipsâ etiam ægritudine extollant, et de medicinâ quâ sanari poterant, erubescant. Non enim hoc faciunt ut erigantur, sed ut cadendo graviùs affligantur. *S. Aug. de Civit. Dei, lib.* X, *cap.* XXIX, *tom.* VII, *col.* 265.

parole de la croix leur a été une folie encore plus grande. Le Verbe né d'une femme; le Verbe né dans une crèche, pour en venir enfin à la dernière humiliation du Verbe expirant sur une croix : c'est ce qui a révolté ces esprits superbes. Car ils ne vouloient point comprendre que la première vérité qu'il y eût à apprendre à l'homme, que son orgueil avoit perdu, étoit de s'humilier. Il falloit donc qu'un Dieu, qui venoit pour être le docteur du genre humain, nous apprît à nous abaisser, et que le premier pas qu'il falloit faire pour être chrétien, c'étoit d'être humble. Mais les hommes enflés de leur vaine science, n'étoient pas capables de faire un pas si nécessaire. « Autant qu'ils s'approchoient » de Dieu par leur intelligence, autant s'en éloi- » gnoient-ils par leur orgueil » : *Quantùm propinquaverunt intelligentiâ, tantùm superbiâ recesserunt*, dit excellemment saint Augustin (1).

Mais, direz-vous, on leur prêchoit la résurrection de Jésus-Christ et son ascension triomphante dans les cieux : ils devoient donc entendre que ce Verbe, que cette Parole, que cette Sagesse incarnée étoit quelque chose de grand. Il est vrai : mais tout le fond de ces grands mystères étoit toujours un Dieu fait homme; c'étoit un homme qu'on élevoit si haut; c'étoit une chair humaine et un corps humain qu'on plaçoit au plus haut des cieux. C'est ce qui leur paroissoit indigne de Dieu; et quelque haut qu'il montât après s'être si fort abaissé, ils ne trouvoient pas que ce fût un remède à la dégradation qu'ils s'imaginoient dans la personne du Verbe

(1) *Contra Julian. lib.* IV, *cap.* III, *tom.* X, *col.* 593.

fait chair. C'est par-là que cette personne adorable leur devint méprisable et odieuse : méprisable, parce qu'elle s'étoit abaissée; odieuse, parce qu'elle les obligeoit de s'abaisser à son exemple. C'est ainsi qu'il a été établi pour la ruine de plusieurs : *Positus in ruinam.* Mais en même temps il est aussi la résurrection de plusieurs; parce que pourvu qu'on veuille imiter ses humiliations, on apprendra de lui à s'élever de la poussière. Humiliez-vous donc, ames chrétiennes, si vous voulez vous relever avec Jésus-Christ.

Mais, ô malheur! les chrétiens ont autant de peine à apprendre cette humble leçon, qu'en ont eu les sages et les grands du monde. Loin d'imiter Jésus-Christ, dont la naissance a été si humble, chacun oublie la bassesse de la sienne. Cet homme qui s'est élevé par son industrie, et peut-être par ses crimes, ne veut pas se souvenir dans quelle pauvreté il étoit né. Mais ceux qui sont nés quelque chose dans l'ordre du monde, songent-ils bien quel est le fond de leur naissance? combien elle a été foible, combien impuissante et destituée par elle-même de tout secours? Se souviennent-ils de ce que disoit, en la personne d'un roi, le divin auteur du livre de la Sagesse? « Je suis venu au monde en gémissant » comme les autres (1) ». De quoi donc se peut vanter l'homme qui vient au monde; puisqu'il y vient en pleurant, et que la nature ne lui inspire point d'autres pressentimens dans cet état, que celui qu'il a de ses misères? Entrons donc dans de profonds sentimens de notre bassesse; et descendons avec

(1) *Sap.* VII. 3.

Jésus-Christ, si nous voulons monter avec lui. « Il » est monté, dit saint Paul (1), au plus haut des » cieux, parce qu'il est auparavant descendu au » plus profond des abîmes ». Ne descendons pas seulement avec lui dans une humble reconnoissance des infirmités et des bassesses de notre nature; descendons jusqu'aux enfers, en confessant que c'est de là qu'il nous a tirés : et non-seulement des enfers où étoient les ames pieuses avant sa venue, ou des prisons souterraines où étoient les ames imparfaites qui avoient autrefois été incrédules; mais du fond même des enfers où les impies, où Caïn, où le mauvais riche, étoient tourmentés avec les démons. C'est jusque-là qu'il nous faut descendre, jusque dans ces brasiers ardens, jusque dans ce chaos horrible et dans ces ténèbres éternelles; puisque c'est là que nous serions sans sa grâce. Anéantissons à son exemple tout ce que nous sommes. Car considérons, mes bien-aimés, qu'est-ce qu'il a anéanti en lui-même. « Comme il étoit, dit saint Paul (2), dans la » forme et la nature de Dieu, il n'a pas cru que ce » fût à lui un attentat de se porter pour égal à » Dieu; mais il s'est anéanti lui-même en prenant la » forme d'esclave, ayant été fait semblable aux » hommes ». Ce n'est donc pas seulement la forme d'esclave qu'il a comme anéantie en lui-même; mais il a anéanti autant qu'il a pu, jusqu'à la forme de Dieu, en la cachant sous la forme d'esclave, et suspendant, pour ainsi parler, son action toute-puissante et l'effusion de sa gloire; poussant l'obéissance jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la

(1) *Ephes.* IV. 9, 10. — (2) *Philip.* II. 6, 7.

croix (1); la poussant jusqu'au tombeau, et ne commençant à se relever que lorsqu'il fut parvenu à la dernière extrémité de la bassesse. Ne songeons donc à nous relever non plus que lui, que lorsque nous aurons goûté son ignominie dans toute son étendue, et que nous aurons bu tout le calice de ses humiliations. Alors il ne nous sera pas en ruine, mais en résurrection, en consolation et en joie.

SECOND POINT.

Mais pour nous jeter dans ces profondeurs, laissons-nous confondre par la vérité de sa doctrine. C'est la seconde source des contradictions qu'il a eu à essuyer sur la terre. Il n'a eu à y trouver que des pécheurs; et il sembloit que des pécheurs ne devoient non plus s'opposer à un Sauveur, que des malades à un médecin. Mais c'est qu'ils étoient pécheurs, et cependant qu'ils n'étoient pas humbles. Toutefois qu'y avoit-il de plus convenable à un pécheur que l'humilité, et l'humble aveu de ses fautes? c'est ce que Jésus-Christ n'a pu trouver parmi les hommes. Il a trouvé des pharisiens pleins de rapines, d'impuretés et de corruption : il a trouvé des docteurs de la loi, qui sous prétexte d'observer les plus petits commandemens avec une exactitude surprenante, violoient les plus grands. Et ce qui les a soulevés contre le Fils de Dieu, c'est ce qu'il a dit lui-même en un mot : « Je suis venu au monde, » comme la lumière; et les hommes ont mieux aimé » les ténèbres que la lumière, parce que leurs œu- » vres étoient mauvaises (2) ».

(1) *Philip.* II. 8. — (2) *Joan.* III. 19.

C'est pourquoi Jésus a été, plus que Moïse, plus que Jérémie, plus que tous les autres prophètes, un objet de contradiction, de murmure et de scandale à tout le peuple. « C'est un prophète, ce n'en » est pas un : c'est le Christ; le Christ peut-il venir » de Nazareth? peut-il venir quelque chose de bon » de Galilée (1)? Quand le Christ viendra, on ne » saura d'où il vient (2); mais nous savons d'où vient » celui-ci (3). C'est un blasphémateur et un impie qui » se fait égal à Dieu (4), qui enseigne à violer le » jour du sabbat (5). C'est un samaritain et un schis» matique (6); c'est un rebelle et un séditieux, qui » empêche de payer le tribut à César (7); c'est un » homme de plaisir et de bonne chère, qui aime » les grands repas des publicains et des pécheurs (8); » il est possédé du malin esprit, et c'est en son nom » qu'il délivre les possédés (9) ». En un mot, c'est un trompeur, c'est un imposteur; ce qui enfermoit le comble de tous les outrages, et ce qui fait aussi qu'on lui préfère un voleur de grand chemin et un assassin. Lequel des prophètes a été en butte à de plus étranges contradictions? Il le falloit ainsi, puisque portant aux hommes plus près que n'avoit fait aucun des prophètes, et avec un éclat plus vif, la vérité qui les condamnoit, il falloit qu'il soulevât contre lui tous les esprits jusqu'aux derniers excès : c'est pourquoi la rebellion n'a jamais été portée plus loin. Il fait des miracles que jamais personne n'avoit faits, et il ne laissoit aucune excuse à l'infidé-

(1) *Joan.* VII. 40, 41. — (2) *Ibid.* 27. — (3) *Ibid.* IX. 29. — (4) *Ibid.* X. 33. — (5) *Ibid.* IX. 16. — (6) *Ibid.* VIII. 48. — (7) *Luc.* XXIII. 2. — (8) *Matth.* XI. 19. — (9) *Ibid.* XII. 24.

lité des hommes. Mais plus la conviction étoit manifeste, plus le soulèvement devoit être brutal et insensé. Car voyez jusqu'où ils portent leur fureur : il avoit ressuscité un mort de quatre jours en présence de tout le peuple : et non-seulement c'est ce qui les détermine à le faire mourir, mais ils veulent faire mourir avec lui celui qu'il avoit ressuscité, afin d'ensevelir dans un même oubli, et le miracle, et celui qui en étoit l'auteur, et celui qui en étoit le sujet; parce qu'encore qu'ils sussent bien que Dieu, qui avoit fait un si grand miracle, pouvoit bien le réitérer quand il voudroit, ils osoient bien espérer qu'il ne le voudroit pas faire, ni renverser si souvent les lois de la nature. Voilà jusqu'où ils poussent leurs complots; et jamais la vérité n'avoit été plus en butte aux contradictions, parce que jamais elle n'avoit été plus claire, ni plus convaincante, ni, pour ainsi parler, plus souveraine. C'est donc alors que les pensées, que plusieurs tenoient cachées dans leurs cœurs, furent découvertes. Et quelle fut la noire pensée qui fut alors découverte ? que l'homme ne peut souffrir la vérité; qu'il aime mieux ne pas voir son péché pour avoir occasion d'y demeurer, que de le voir et le reconnoître pour être guéri : et en un mot que le plus grand ennemi qu'ait l'homme, c'est l'homme même. Voilà cette secrète et profonde pensée du genre humain, qui devoit être révélée à la présence de Jésus-Christ et à sa lumière. *Ut revelentur ex multis cordibus cogitationes.*

Prenez donc garde, mes Frères, de ne pas imiter ces furieux. Tu t'enfonces dans le crime, malheureux pécheur; et à mesure que tu t'y enfonces les

lumières de ta conscience s'éteignent; et cette parole de Jésus-Christ s'accomplit encore : « Vous voulez me faire mourir, parce que ma parole ne prend » point en vous (1) ». Les lumières de ta conscience, et cette secrète persécution qu'elle te fait dans ton cœur, ne t'émeuvent pas; pour cela tu les veux éteindre : les vérités de l'Evangile te sont un scandale; tu commences à les combattre, non point par raison, car tu n'en as point, et « les témoignages de » Dieu sont trop croyables (2) »; mais par paresse, par aveuglement, par fureur. Il n'y a plus devant tes yeux et dans le fond de ton cœur qu'une petite lumière; et sa foiblesse fait voir qu'elle n'est plus en toi que pour un peu de temps : *Adhuc modicum lumen in vobis est* (3) : « La lumière est encore en » vous pour un peu de temps ». Au reste, mon cher Frère, c'est Jésus-Christ qui te luit encore, qui te parle encore par ce foible sentiment : marche donc à la faveur de cette lumière, de peur que les ténèbres ne t'enveloppent : et celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va (4); il choppe à chaque pas, à chaque pas il se heurte contre la pierre, et tous les chemins sont pour lui des précipices.

TROISIÈME POINT.

Mais ce qu'il y a ici de plus étrange, c'est que le dernier sujet du scandale qui a soulevé le monde contre Jésus-Christ, c'est sa bonté. Si dans le temps de sa passion et dans tout le cours de sa vie, on a poussé les outrages jusqu'à la dernière extrémité; c'est à cause « qu'il se livroit à l'injustice », comme

(1) *Joan.* VIII. 37. — (2) *Ps.* XCII. 7. — (3) *Joan.* XII. 35. — (4) *Ibid.*

dit

dit l'apôtre saint Pierre (1); qu'il se laissoit frapper impunément, comme un agneau innocent se laisse tondre, et se laisse même mener à l'autel, pour y être égorgé comme une victime: c'est que s'il fait des miracles, c'est pour faire du bien à ses ennemis, et non pas pour empêcher le mal qu'ils lui vouloient faire. C'est de là qu'est venu le grand scandale que le monde a vu arriver dans Israël, à l'occasion de Jésus-Christ. Mais voici, dans le vrai Israël et dans l'Eglise de Dieu, le grand scandale. Parce que, dans l'institution de ses sacremens, Jésus-Christ n'a point voulu donner de bornes à ses bontés, les chrétiens n'en donnent point à leurs crimes. On a reproché au Sauveur l'efficace toute-puissante de son baptême, où tous les crimes étoient également expiés; et Julien l'Apostat a bien osé dire que c'étoit inviter le monde à faire mal (2): mais la clémence du Sauveur ne s'en tient pas là. Novatien et ses sectateurs en ont eu honte : ils ont tâché de renfermer la miséricorde du Sauveur dans le baptême, ôtant tout remède à ceux qui n'avoient pas profité de celui-là. L'Eglise les a condamnés, et la miséricorde qu'elle prêche est si grande, qu'elle ouvre encore une entrée pour le salut à ceux qui ont violé la sainteté du baptême, et souillé le temple de Dieu en eux-mêmes. Restreignons-nous donc du moins, et ne donnons qu'une seule fois la pénitence, comme on faisoit dans les premiers temps. Non, mes Frères, la miséricorde de Jésus-Christ va encore plus loin : il n'a point mis de bornes à la rémission des péchés. Il a dit, sans

(1) *I. Petr.* II. 23. — (2) *Apud. S. Cyril. Alex. lib.* VII. *contr. Jul. tom.* VI, *p.* 245.

restriction : « Tout ce que vous remettrez, tout ce » que vous délierez (1) ». Il a dit à tous ses ministres, en la personne de saint Pierre ; « Vous pardonnerez » non-seulement sept fois, mais jusqu'à sept fois » septante fois (2) ». C'est que le prix de son sang est infini : c'est que l'efficace de sa mort n'a point de bornes : et c'est là aussi le grand scandale qui paroît tous les jours dans Israël : on dit, je pécherai encore, parce que j'espère faire pénitence. Que ce discours est insensé ! sans doute faire pénitence, ce n'est autre chose que se repentir. Quand on croit qu'on se repentira de quelque action, c'est une raison pour ne la pas faire. Si vous faites cela, dit-on tous les jours, vous vous en repentirez. Mais à l'égard de Dieu, le repentir devient l'objet de notre espérance, et on ne craint point de pécher, parce qu'on espère de se repentir un jour. Il falloit donc encore que cette absurde pensée fût révélée à la venue de Jésus-Christ : *Ut revelentur cogitationes*. Mais, chrétien, tu n'y penses pas quand tu dis que tu feras pénitence et que tu te repentiras, et que tu fais servir ce repentir futur à ta licence : tu renverses la nature, tu introduis un prodige dans le monde. C'est en effet que ton repentir ne sera pas un repentir véritable, mais une erreur dont tu te flatteras dans ton crime.

Tremblez donc, tremblez, mes Frères, et craignez qu'en abusant de l'esprit de la pénitence pour vous autoriser dans vos péchés, vous ne commettiez à la fin ce péché contre le Saint-Esprit, qui ne se remet ni en ce monde ni en l'autre. Car enfin, s'il est véritable qu'il n'y a point de péché que le

(1) *Matth.* XVI. 29; *et* XVIII. 18. — (2) *Ibid.* 22.

sang de Jésus-Christ ne puisse effacer, et que sa miséricorde ne puisse remettre; il n'est pas moins véritable qu'il y en aura un qui ne sera jamais remis: et comme vous ne savez pas si ce ne sera point le premier que vous commettrez, et qu'il y a au contraire grand sujet de craindre que Dieu se lassera de vous pardonner, puisque toujours vous abusez de son pardon, craignez tout ce que fera une bonté rebutée, qui changera en supplices toutes les grâces qu'elle vous a faites. Venez contempler tous les mystères du Sauveur : regardez l'endroit par où ils vous peuvent tourner à ruine, et celui par où ils vous peuvent être en consolation et en joie : et au lieu de regarder sa bonté comme un titre pour l'offenser plus facilement, regardez-la comme un motif le plus pressant pour enflammer votre amour; afin que passant vos jours dans les consolations qui accompagnent la rémission des péchés, vous arriviez au bienheureux séjour, d'où le péché et les larmes seront éternellement bannies : c'est la grâce que je vous souhaite avec la bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit : ainsi soit-il.

EXORDE

SUR

LE MYSTÈRE DE LA NATIVITÉ

DE NOTRE SEIGNEUR.

C'ÉTOIT une grande entreprise de rendre vénérables par toute la terre les abaissemens du Verbe incarné. Jamais chose aucune ne fut attaquée par des raisonnemens plus plausibles. Les Juifs et les gentils en faisoient le sujet de leurs railleries; et il faut bien que les premiers chrétiens aient eu une fermeté plus qu'humaine, pour prêcher à la face du monde avec une telle assurance une doctrine apparemment si extravagante. C'est pourquoi Tertullien se vante que les humiliations de son maître, en lui faisant mépriser la honte, l'ont rendu impudent de la bonne sorte et heureusement insensé : *Bene impudentem et feliciter stultum* (1). Laissez-moi, disoit ce grand homme, quand on lui reprochoit les bassesses du Fils de Dieu, laissez-moi jouir de l'ignominie de mon maître et du déshonneur nécessaire de notre foi. Le Fils de Dieu est né dans une étable; je n'en ai point de honte, à cause que la chose est honteuse : on a mis le Fils de Dieu dans

(1) *De Carn. Chr. n.* 5.

des langes; il est croyable, parce qu'il est ridicule : le Fils de Dieu est dans une crèche; je le crois d'autant plus certain, que selon la raison humaine il paroît entièrement impossible. Ainsi la simplicité de nos pères se plaisoit d'étourdir les sages du siècle par des propositions inouies, dans lesquelles ils ne pouvoient rien comprendre; afin que toute la gloire des hommes s'évanouissant, il ne restât plus d'autre gloire que celle du Fils de Dieu anéanti pour l'amour des hommes. C'est à ce Dieu abaissé que je vous appelle. Venez l'adorer, chrétiens, autant dans sa foiblesse que dans sa grandeur; autant dans sa crèche que dans son trône. Mais quel seroit notre crime, si venant adorer le Fils, nous manquions de saluer la divine Mère, qui nous l'a donné par son enfantement, qui nous le nourrit de son lait virginal, qui nous le conserve par ses soins maternels, et qui nous obtiendra son secours qui nous est si nécessaire en cette action, si nous l'en prions avec zèle, en disant, *Ave*.

PENSÉES DÉTACHÉES

SUR LE MÊME SUJET (*).

Les prophètes étoient vaincus par notre malice; les docteurs ne profitoient pas; la loi étoit foible et parloit vainement; les anges mêmes et les archanges travailloient inutilement au salut des hommes, dont la volonté ne suivoit pas le bien où elle étoit excitée. Le Créateur est venu lui-même, non avec éclat ni avec un appareil superbe, de peur d'alarmer son serviteur fugitif et égaré de ses lois (φυγάδα των νομων). Il ne veut pas effrayer sa proie, la proie qu'il vouloit prendre pour son salut. S'il étoit venu noblement, le monde eût attribué son changement à sa dignité, à sa puissance, à ses richesses, à son éloquence, à sa doctrine. Tout est humble, tout est pauvre, tout est obscur, méprisable; afin qu'il paroisse que la seule divinité avoit transformé le monde : une mère pauvre, une patrie encore plus pauvre; dans une crèche, pour se montrer la pâture même des ani-

(*) Bossuet cite en tête de ces Pensées l'homélie de Théodote d'Ancyre, sur la naissance du Sauveur, qui fut lue dans le concile d'Ephèse : il renvoie plus bas à deux autres homélies du même auteur, et par la comparaison que nous avons faite, nous nous sommes convaincus que le fond de ces pensées est tiré des trois homélies de Théodote. On les trouve au *tome* III *des Conciles du P. Labbe, col.* 988 *et suiv. Edit. de Déforis.*

maux irraisonnables : car les Juifs étoient plus brutaux que les brutes mêmes. Etant riche, s'est fait pauvre. Condescendance.

Une vertu céleste prit la forme d'une étoile, pour conduire les Chaldéens par une nature qui leur fût connue et familière. Le même qui a attiré les Mages fait la solennité présente, non couché dans la crèche, mais posé sur cette table sacrée. La crèche a enfanté cette table : il a été posé en celle-là, afin qu'il pût être mangé en celle-ci. Cette crèche a représenté cette table magnifique. Cette Vierge a produit ce nombre innombrable de vierges. La pauvreté de Bethléem a bâti ces temples magnifiques. Ces pauvres langes ont produit la rémission des péchés. Voyez ce qu'a produit la pauvreté ; combien elle a engendré de richesses. Pourquoi avez-vous honte de sa pauvreté, qui a produit tant de biens inestimables ! Pourquoi lui ôtez-vous ses plaies, qui ont fait la guérison des nôtres ?

Nos membres (*membra virginis*), qu'il a pris n'ont rien de honteux, puisque Dieu les a formés ; mais c'est nous qui avons fait outrage à notre nature, en la livrant à nos convoitises. Il n'a pas méprisé notre nature, quoique nous l'ayons outragée nous-mêmes.

Dieu accoutumé de paroître aux hommes sous des formes sensibles. Le feu qui ne brûle point. Le juge parmi les criminels, qui ne condamne personne : juge parmi les condamnés, qui n'envoie personne au supplice : juge qui ne juge pas, mais qui enseigne ; qui ne condamne pas, mais qui guérit. La clémence de ce feu mystique qui pardonne au

buisson, figure de la clémence de Jésus-Christ. Il éclaire, et ne consume pas; il brille, et ne brûle pas; il fait du bien, bien loin de blesser et de nuire. Dieu ne trouve rien de honteux de ce qui peut donner le salut aux hommes.

La pensée devient intelligible par la parole, palpable par l'Ecriture : ainsi le Verbe. Votre pensée (λόγος) est votre enfant en quelque sorte; vous l'enfantez une seconde fois, quand vous la rendez sensible : ainsi le Père. La parole que je prononce en moi se répand sur tous; propre à un chacun comme à tous.

Dieu habite dans l'homme plus noble que tout le reste, que le soleil, etc., parce qu'il est libre, maître de soi-même.

Comme celui qui déchire le papier où est écrite la loi du prince, viole sa parole, qui, inviolable par elle-même, est violée et comme déchirée dans le corps dont elle s'est revêtue : ainsi le Verbe de Dieu.

Il est venu à son serviteur, non avec la majesté d'un maître; car il auroit étonné son fugitif; l'attirant par son humilité à la familiarité; à la liberté, en se faisant conserviteur, afin que nous devinssions maîtres.

Le Verbe s'est approprié un corps, se l'est rendu propre, et en ce corps toutes les passions de ce corps : il se les est donc appropriées. Il ne faut point dire que Dieu habite en Christ comme dans une autre personne; ni que Christ est adoré, parce qu'il est uni au Verbe; ni qu'il est adoré avec lui, parce que c'est la même adoration. Il ne faut point

séparer par la pensée ni par l'intelligence le Verbe et le Christ, en les unissant seulement de parole, comme faisoit Nestorius. Mais toutes les fois que nous nommons le Verbe, nous devons entendre que l'homme est aussi compris sous ce nom : ainsi quand nous nommons Jésus, nous y comprenons le Verbe. C'est ce qui est expliqué *passim*, mais très-bien dans l'homélie de Théodotus.

Parvulus natus est, datus est, Admirabilis (1) : « Un petit enfant nous est né, un fils nous est » donné : il s'appelle l'Admirable » : qui détruit le royaume où il est né, qui s'en fait un nouveau, de ses ennemis et de ceux qui ne le connoissoient pas, par la croix ; subjugant par amour : *Deducet te mirabiliter dextera tua* (2). « Votre droite vous fera » faire des progrès miraculeux et étonnans ». *Consiliarius ;* Conseiller, qui « renverse tous les raison- » nemens humains, et tout ce qui s'élève avec hauteur » contre la science de Dieu » : *Consilia destruentes, et omnem altitudinem extollentem se adversùs scientiam Dei* (3). *Deus fortis :* « Dieu, Fort », qui soutient nos foiblesses par les siennes ; « car ce qui » paroît en Dieu foiblesse est plus fort que la force » de tous lès hommes » : *Quod infirmum est Dei, fortius est hominibus* (4). *Pater futuri sæculi :* « le » Père du siècle futur » : tout réservé au temps à venir : rien au présent. *Princeps pacis* : « le Prince » de la paix ». *Pacem relinquo* (5) ; « Je vous laisse la » paix » : *Pax huic domui ;* « Que la paix soit dans » cette maison » : *Revertetur ad vos* (6) ; « Votre

(1) *Isai.* IX. 6. — (2) *Ps.* XLIV. 6. — (3) *II. Cor.* X. 4, 5. — (4) *I. Cor.* I. 26. — (5) *Joan.* XIV. 27. — (6) *Matth.* X. 12, 13.

» paix reviendra à vous » : *Pacem ei qui longè est, et qui propè* (1) : « la paix à ceux qui sont éloignés » comme à ceux qui se trouvent proche » : « la paix » qui surpasse toutes pensées, qui garde les cœurs » et les esprits en Jésus-Christ » : *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum, custodiat corda vestra et intelligentias vestras in Christo Jesu* (2).

La chair a été ennoblie et non la divinité dégradée. Dieu relève ce qu'il prend et ne perd pas ce qu'il communique.

Le grand pape saint Léon (3) nous enseigne que les œuvres qu'un Dieu Sauveur a accomplies pour notre salut, ne sont pas seulement des grâces, mais des secours ; que tout ce qui nous rachète, nous parle; enfin que tous les mystères sont des exemples : si bien que le chrétien doit imiter tout ce qu'il croit.

Apparuit gratia Dei : « La grâce de Dieu nous a » paru ». Dans tous les mystères que Dieu accomplit pour notre salut, il y a toujours trois choses à considérer. Tous les mystères contentent nos désirs par quelque don, dirigent nos mœurs par quelque exemple, excitent notre espérance par quelque promesse. (Car tout ce qui s'accomplit dans le temps a son rapport à la vie future.) Si bien qu'il faut toujours y considérer la grâce qu'ils nous apportent, les instructions qu'ils nous donnent, la gloire qu'ils nous proposent. L'apôtre n'a rien omis, et conduit successivement les fidèles par tous ces degrés. *Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri*

(1) *Isai.* LVII. 19. — (2) *Philip.* IV. 7. — (3) *Serm.* XXIV. *in Nativit. Dom. tom.* I, *pag.* 160.

omnibus

omnibus hominibus (1) : « La grâce de Dieu notre » Sauveur a paru à tous les hommes » : là il nous propose la grâce que Jésus naissant nous apporte. *Erudiens nos* (2) ; « elle nous a appris » : là il nous découvre les vertus que Jésus naissant nous enseigne. *Expectantes beatam spem* (3) ; « étant » toujours dans l'attente de la béatitude que nous » espérons » : là il nous fait voir le grand et admirable spectacle que Jésus naissant nous fait attendre.

Après avoir expliqué ce *pieusement*.... Que si le monde nous appelle à ses spectacles, nous attendons un autre spectacle, Jésus-Christ nous fait attendre un retour. Il est venu pour semer, il viendra pour recueillir : [il est venu] pour confier le talent, [il viendra] pour en exiger le profit : [il est venu] pour détruire la fausse gloire, [il viendra] pour établir la véritable.

Nostræ cœnæ, nostræ nuptiæ nundum sunt (4) : « Nos jeux, nos fêtes, nos banquets ne sont pas en- » core prêts ». Laissez-moi achever le temps de mon deuil. La vie chrétienne, la vie pénitente [est un] deuil spirituel : [nous sommes] consacrés à la mort par le saint baptême. [Le pécheur] déplore la mort, non de son époux ni de son père, mais de son ame, la perte de son innocence. Etat de l'Eglise, est un état de viduité et de désolation : [elle a] perdu en son époux plus de la moitié d'elle-même.

(1) *Tit.* II. 11. — (2) *Ibid.* 12. — (3) *Ibid.* 13. — (4) *Tertul. de Spectac. n.* 28.

FRAGMENT

SUR LES MYSTÈRES

DE LA SAINTE ENFANCE

DE NOTRE SEIGNEUR,

POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOEL.

Erant pater ejus et mater mirantes.

Son père et sa mère étoient étonnés. Luc. II. 33.

Je remarque dans l'Evangile que le caractère particulier des mystères de la sainte enfance de Jésus-Christ notre Sauveur, c'est d'imprimer dans les ames par leur profondeur, par leur simplicité, par leur sainteté, un étonnement intime et secret des voies inconnues de Dieu et de sa sagesse cachée. Un enfant naît dans une étable, pauvre, inconnu, méprisé ; et toutefois, ô prodige ! le ciel et la terre s'en remuent, les anges descendent, une étoile nouvelle brille, les pasteurs le font connoître dans Bethléem, les Mages dans la ville royale, Siméon et Anne dans le temple même ; ceux qui sont de loin le cherchent ; ceux qui sont près le méconnoissent ou le persécutent. Dieu fait des miracles inouis pour

le découvrir, et dans la suite il en fait de non moins surprenans pour le cacher. Le ciel se déclare en sa faveur, et à peine peut-il trouver un asile dans toute la terre. On lui prédit tout ensemble, et des grandeurs extraordinaires et des humiliations terribles. Que peut faire une ame religieuse dans un si grand mélange de choses si sagement rassemblées, sinon de se laisser jeter insensiblement avec Joseph et Marie dans cette sainte admiration que je lis dans mon évangile? *Erant pater ejus et mater mirantes :* « Son » père et sa mère étoient étonnés ». Je ne puis vous dire, mes Sœurs, combien de grâces étoient renfermées dans cet étonnement sacré ; un recueillement très-profond, une secrète attention à ce qui se passe, une attente respectueuse de je ne sais quoi de grand et de relevé qui se prépare, une dépendance absolue des desseins cachés de Dieu, un abandon aveugle à sa grande et occulte providence. Voilà les saintes dispositions, ou plutôt voilà les grandes vertus qui sont renfermées dans cette admiration de la sainte Vierge : *Erant mirantes :* et j'espère que nous entrerons dans ces mêmes sentimens par son entremise, que nous lui allons demander avec les paroles de l'ange. *Ave.*

« Qui est celui, dit le Sage, qui a mesuré les » hauteurs du ciel et les profondeurs de l'abîme [1] »? c'est-à-dire, qui est celui qui a pu comprendre, et les grandeurs infinies d'un Dieu considéré en lui-même, et les profondes bassesses d'un Dieu anéanti pour l'amour de nous? L'un et l'autre secret est im-

[1] *Eccli.* I. 2.

pénétrable à la créature ; et comme elle s'y perd en les contemplant, il ne lui reste qu'à les adorer avec un étonnement religieux. Aussi voyons-nous, dans les saintes Lettres, que les anges, qui voient face à face la gloire et la majesté d'un Dieu régnant, sont contraints de baisser la vue et de se cacher devant lui comme étonnés de sa grandeur ; et les hommes qui sont appliqués par un ordre particulier à contempler les profondeurs d'un Dieu abaissé, ne pouvant trouver le fond d'un si grand abîme, sont jetés dans un pareil étonnement, ainsi que nous le lisons dans notre évangile : *Erant pater ejus et mater mirantes :* « Son père et sa mère étoient étonnés ».

J'ai déjà remarqué, mes Sœurs, que cet étonnement religieux est le véritable sentiment de l'ame par lequel nous devons honorer les profondes et inconcevables conduites de Dieu dans l'enfance de son Fils : et pour entrer, comme nous devons, dans cette sainte disposition, considérons attentivement toutes les circonstances particulières de l'histoire de ce Dieu enfant. Ainsi mon dessein n'est pas aujourd'hui de vous parler simplement de la naissance de notre Sauveur, mais de vous représenter comme en raccourci tous les mystères de sa sainte enfance, auxquels ce temps est consacré, avec leurs secrets rapports à l'œuvre de la rédemption de notre nature ; afin que contemplant d'une même vue, autant que le Saint-Esprit nous l'a révélé, tout l'ordre et l'enchaînement des desseins de Dieu sur cet enfant, nous nous perdions dans l'admiration de ses conseils et de sa sagesse : *Erant mirantes.* Voilà, mes très-chères Sœurs, le dessein que je me pro-

pose : mais de peur que nos esprits ne s'égarent, je réduirai à trois points cette pieuse méditation de l'enfance du Sauveur des ames. Cet enfant a été découvert au monde ; il a été caché au monde ; il a été persécuté par le monde. Il a été découvert ; et les pasteurs, et les Mages, et le vénérable vieillard Siméon, et Anne cette sainte veuve en sont des témoins fidèles. Ensuite il a été caché ; et sa fuite précipitée en Egypte, et la retraite obscure de Nazareth en sont une preuve suffisante. Il a été persécuté ; et la cruelle jalousie d'Hérode, et le meurtre des saints Innocens le font bien connoître. Tels sont les trois sujets d'admiration que j'ai à vous proposer en Jésus enfant. Les voies nouvelles et imprévues par lesquelles Dieu le manifeste ; les ténèbres profondes et impénétrables dans lesquelles Dieu le retire et le cache ; les persécutions inopinées par lesquelles Dieu l'exerce, et par lui sa sainte famille : ce sont les trois vérités que je veux considérer avec vous, mes Sœurs ; afin que nous apprenions tous ensemble, et à recevoir ses lumières quand il se découvre, et à révérer ses ténèbres quand il se cache, et à nous unir à ses souffrances. Il se cache, aimons son obscurité ; il se montre, suivons ses lumières ; il souffre, unissons-nous à ses peines.

Jésus ne doit pas dégénérer de sa haute et admirable bassesse. S'il [y a] de la honte [de ce] qu'il se cache, [il y en a] bien plus de ce qu'il se découvre ; [c'est pour se manifester à] de pauvres bergers : c'est à eux auxquels il envoie ses anges. Mon Sauveur, cachez-vous plutôt. Orgueil humain ; on veut se faire connoître des grands, et on aime mieux la

retraite et l'obscurité toute entière, [que de n'être connu que des petits]. Mais mon Sauveur veut porter toute cette honte, et celle d'être caché, et celle d'être découvert seulement aux pauvres et aux méprisables du monde. Il ne faut pas s'étonner si celui qui est innocent, s'attache premièrement où il trouve le moins de corruption, et où la nature est moins gâtée; [et tel est l'état des pauvres]. Leur condition met plus à couvert des égaremens de la présomption, des folies et des extravagances de la vanité: il n'y trouve pas ce faste affecté, cet air superbe et dédaigneux; mais s'il reste quelque trace de la justice et de l'innocence, c'est là ce qu'il cherche, [c'est parmi eux qu'elle se conserve]. N'importe qu'ils soient occupés à garder les bêtes: il y a plus d'innocence dans ces emplois bas, que dans ceux que le monde admire; plus de dépravation dans les affaires humaines, plus de malignité à conduire et à gouverner les hommes. Les animaux marchent d'une voix droite, les hommes se sont dévoyés. [On entrevoit] je ne sais quoi de plus innocent dans les créatures qui sont demeurées dans la pureté de leur être, sans avoir en rien altéré l'ouvrage du Créateur. Ce sont des esprits grossiers, mais ils ne se dissipent pas dans de vaines subtilités, mais ils ne s'égarent pas dans des présomptions extravagantes. Mais Dieu ne cherche pas dans l'esprit des hommes, la vivacité, la pénétration, la subtilité; mais la seule docilité et humilité pour se laisser enseigner de lui. Qu'il ne soit pas capable d'entendre, c'est assez qu'il le soit de croire. Rien n'est plus insupportable au cœur de Dieu, que des hommes qui s'imaginent, ou pénétrer

ses mystères par leur subtilité, ou mesurer ses grandeurs par leurs pensées, ou attirer ses bienfaits par leurs seuls mérites, ou avancer ses ouvrages par leur industrie, ou lui être nécessaires par leur puissance. C'est pourquoi « Dieu a choisi peu de sages » selon la chair, peu de puissans et peu de nobles » : *Non multi sapientes secundùm carnem, non multi potentes, non multi nobiles* (1). Il en vient néanmoins de ces sages, les Mages ; mais après l'étoile, mais toujours prêts à retourner par une autre voie ; de ces riches et de ces puissans : l'opinion publique les a couronnés. Trois conditions : offrir son or à Jésus, ses richesses à ses membres : son encens, lui rendre hommage de sa grandeur : sa myrrhe, lui présenter au milieu des pompes du monde le souvenir de sa mort, la mémoire de sa sépulture : grand et agréable sacrifice de la main des grands !

Que nous sacrifions volontiers à Dieu des plaisirs médiocres ! que nous mettons volontiers au pied de la croix des contradictions légères et des injures de néant ! que nous sommes patiens et humbles, lorsqu'il ne faut que donner à Dieu des choses qui ne coûtent rien à la nature ! Choisissez-moi toute autre croix : je veux bien souffrir, mais non pas cela : mais toujours celle qui arrive, c'est celle que nous refusons. Nous voulons bien des croix, pourvu qu'elles ne soient pas croix, des peines qui ne soient pas peines, et des contradictions, pourvu que notre humeur n'en soit pas choquée. N'est-ce pas au médecin à nous mêler la médecine, à mesurer la dose ?

(1) *I. Cor.* I. 26.

I.ER SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA CIRCONCISION

DE NOTRE SEIGNEUR,

PRÊCHÉ A METZ.

Royauté de Jésus-Christ : en quoi elle consiste : comment il l'a acquise : de quelle manière il l'exerce : infidélité et ingratitude de ses sujets. Excellence de son sacerdoce.

Vocabis nomen ejus Jesum ; ipse enim salvum faciet populum.

Vous appellerez son nom Jésus ; car c'est lui qui sauvera le peuple. Matth. I. 21.

Aujourd'hui le Dieu d'Israël, qui est venu visiter son peuple, revêtu d'une chair humaine, fait sa première entrée en son temple : aujourd'hui le grand prêtre du nouveau Testament, le souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédech, se met entre les mains des pontifes successeurs d'Aaron, qui portoit la figure de son sacerdoce : aujourd'hui le Dieu de Moïse se soumet volontairement à toute la loi de Moïse : aujourd'hui l'Ineffable, dont le nom est in-

compréhensible, daigne recevoir un nom humain, qui lui est donné par la bouche des hommes, mais par l'instigation de l'esprit de Dieu. Que dirai-je? où me tournerai-je, environné de tant de mystères? parlerai-je de la circoncision du Sauveur, ou bien de l'imposition du nom de Jésus; de cet aimable nom, les délices du ciel et de la terre, notre unique consolation durant le pélerinage de cette vie? Et la solennité de cette église, et je ne sais quel mouvement de mon cœur m'incite à parler du nom de Jésus, et à vous en faire voir l'excellence, autant qu'il plaira à Dieu de me l'inspirer par sa grâce.

Jésus, c'est-à-dire Sauveur, ô nom de douceur et de charité! « Mon ame, bénissez le Seigneur, et » que tout ce qui est en moi-même rende les louan» ges à son saint nom » : *Benedic, anima mea, Domino* (1). Parlons du nom de Jésus, découvrons-en le mystère, faisons voir l'excellence de la qualité de Sauveur, et combien il est glorieux à notre grand Dieu et Rédempteur Jésus-Christ d'avoir exercé sur nous une si grande miséricorde, et de nous avoir sauvés par son sang. Que tout ce temple retentisse du nom et des louanges du Sauveur Jésus. Ah! si nous avions les yeux assez purs, nous verrions toute cette église remplie d'anges de toutes parts pour y honorer la présence du Fils de Dieu; nous les verrions s'abaisser profondément au nom de Jésus, toutes les fois que nous le prononcerons dans la suite de ce discours. Abaissons-nous aussi en esprit; et adorant en nos cœurs notre aimable Sauveur Jé-

(1) *Ps.* CII. 1.

sus, prions aussi la sainte Vierge sa mère de nous le rendre propice par ses pieuses intercessions. *Ave*, etc.

Comme nous avons quelques inclinations qui nous sont communes avec les animaux, et qui ressentent tout-à-fait la bassesse de cette demeure terrestre dans laquelle nous sommes captifs ; aussi certes en avons-nous d'autres d'une nature plus relevée, par lesquelles nous touchons de bien près aux intelligences célestes qui sont devant le trône de Dieu, chantant nuit et jour ses louanges. Les bienheureux esprits ont deux merveilleux mouvemens : car ils n'ont pas plutôt jeté les premiers regards sur eux-mêmes, que reconnoissant aussitôt que leurs lumières sont découlées d'une autre lumière infinie, ils retournent à leur principe d'une promptitude incroyable, et cherchent leur perfection où ils trouvent leur origine. C'est le premier de leurs mouvemens. Puis chaque ange considérant que Dieu lui donne des compagnons, qui dans une même vie et dans une même immortalité conspirent au même dessein de louer leur commun Seigneur, il se sent pressé d'un certain désir d'entrer en société avec eux. Tous sont touchés les uns pour les autres d'une puissante inclination ; et c'est cette inclination qui met l'ordre dans leurs hiérarchies, et établit entre leurs légions une sainte et éternelle alliance.

Or encore qu'il soit vrai que notre ame éloignée de son air natal, contrainte et presque accablée par la pesanteur de ce corps mortel, ne fasse paroître qu'à demi cette noble et immortelle vigueur dont

elle devroit être toujours agitée ; si est-ce néanmoins que nous sommes d'une race divine, ainsi que l'apôtre saint Paul l'a prêché avec une merveilleuse énergie en plein conseil de l'Aréopage : *Ipsius enim et genus sumus* (1). Il a plu à notre grand Dieu, qui nous a formés à sa ressemblance, de laisser tomber sur nos ames une étincelle de ce feu céleste qui brille dans les esprits angéliques : et si peu que nous puissions faire de réflexion sur nous-mêmes, nous y remarquerons aisément ces deux belles inclinations que nous admirions tout à l'heure dans la nature des anges.

En effet ne voyons-nous pas que sitôt que nous sommes parvenus à l'usage de la raison, je ne sais quelle inspiration, dont nous ne connoissons pas l'origine, nous apprend à réclamer Dieu dans toutes les nécessités de la vie? Dans toutes nos afflictions, dans tous nos besoins, un secret instinct élève nos yeux au ciel, comme si nous sentions en nous-mêmes que c'est là que réside l'arbitre des choses humaines. Et ce sentiment se remarque dans tous les peuples du monde, dans lesquels il est resté quelques traces d'humanité, à cause qu'il n'est pas tant étudié qu'il est naturel, et qu'il naît en nos ames non tant par doctrine que par instinct. C'est une adoration que les païens mêmes rendent, sans y penser, au vrai Dieu ; c'est le christianisme de la nature, ou, comme l'appelle Tertullien, « le témoignage de l'ame na» turellement chrétienne » : *Testimonium animæ naturaliter christianæ* (2). Voilà déjà le premier mou-

(1) *Act.* XVII. 28. — (2) *Apolog. n.* 17.

vement que notre nature a commun avec la nature angélique.

D'ailleurs il paroît manifestement que le plaisir de l'homme, c'est l'homme. De là cette douceur sensible que nous trouvons dans une honnête conversation. De là cette familière communication des esprits par le commerce de la parole. De là la correspondance des lettres; de là, pour passer plus avant, les Etats et les républiques. Telles sont les deux premières inclinations de tout ce qui est capable d'entendre et de raisonner. L'une nous élève à Dieu, l'autre nous lie d'amitié avec nos semblables. De l'une est née la religion, et de l'autre la société. Mais d'autant que les choses humaines vont naturellement au désordre, si elles ne sont retenues par la discipline, il a été nécessaire d'établir une forme de gouvernement dans les choses saintes et dans les profanes; sans quoi la religion tomberoit bientôt en ruine, et la société dégénéreroit en confusion. Et c'est ce qui a introduit dans le monde les deux seules autorités légitimes, celle des princes et des magistrats, celle des prêtres et des pontifes. De là la puissance royale, de là l'ordre sacerdotal.

Ce n'est pas ici le lieu de vous expliquer, ni laquelle de ces deux puissances a l'avantage sur l'autre, ni comme elles se prêtent entre elles une mutuelle assistance. Seulement je vous prie de considérer qu'étant dérivées l'une et l'autre des deux inclinations qui ont pris dans le cœur de l'homme de plus profondes racines, elles ont acquis justement une grande vénération parmi tous les peuples,

elles sont toutes deux sacrées et inviolables. C'est pourquoi les empereurs romains, les maîtres de la terre et des mers, ont cru qu'ils apporteroient un grand accroissement à leur dignité, s'ils ajoutoient la qualité de souverain pontife à ces noms magnifiques d'Auguste, de César, de triomphateur; ne doutant pas que les peuples ne se soumissent plus volontiers à leurs ordonnances, quand ils considéreroient les princes comme ministres des choses sacrées. Sur quoi, quand je regarde ce titre de religion attaché à ces noms odieux de Néron, de Caligula, ces monstres du genre humain, l'horreur et l'exécration de tous les siècles; je ne puis m'empêcher de faire cette réflexion, que les dieux de pierre et de bronze, les dieux adultères et parricides que l'aveugle antiquité adoroit, étoient dignes certainement d'être servis par de tels pontifes.

Elevez-vous donc, ô roi du vrai peuple, ô pontife du vrai Dieu. La royauté de ces empereurs n'étoit autre chose qu'une tyrannie, et leur sacerdoce profane un continuel sacrilége. Venez exercer votre royauté par la profusion de vos grâces, et votre sacerdoce par l'expiation de nos crimes. Je pense que vous entendez bien que c'est du Sauveur que je parle. C'est lui, c'est lui seul, chrétiens, c'est lui qui étant le vrai Christ, c'est-à-dire l'oint du Seigneur, *unctus*, assemble en sa personne la royauté et le sacerdoce par l'excellence de son onction, qui enferme l'une et l'autre puissance. Et c'est pour cette raison que l'admirable Melchisédech est tout ensemble et roi et pontife; mais « roi de justice et

» de paix », *Rex justitiæ, rex pacis* (1), comme l'interprète l'apôtre, dans la divine Epître aux Hébreux ; mais le « pontife du Dieu très-haut », *Sacerdos Dei excelsi* (2), comme porte le texte de la Genèse. Et d'où vient cela, chrétiens? n'étoit-ce pas pour représenter celui qui, dans la plénitude des temps, devoit être le vrai roi de paix et le grand sacrificateur du Dieu tout-puissant, c'est-à-dire le Sauveur Jésus, dont Melchisédech étoit la figure ?

C'est de ce glorieux assemblage de la royauté et du sacerdoce en la personne du Fils de Dieu, que j'espère vous entretenir aujourd'hui. Car ayant considéré attentivement la signification du nom de Jésus que l'on donne en ce jour à mon maître, je trouve dans ce nom auguste sa royauté et son sacerdoce ; Jésus, c'est-à-dire Sauveur ; et je dis que le Fils de Dieu est roi, parce qu'il est Sauveur; je dis qu'il est pontife, parce qu'il est Sauveur. Je vois déjà, ce me semble, que ces deux vérités excellentes m'ouvrent une belle carrière. Mais je médite quelque chose de plus. Il est le roi Sauveur, il est le pontife Sauveur. Comment est-il Sauveur ? par son sang. C'est pourquoi en cette bienheureuse journée, où il reçoit le nom de Jésus et la qualité de Sauveur, il commence à répandre son sang par sa mystérieuse circoncision, pour témoigner que c'est par son sang qu'il est le Sauveur de nos ames. O belles et adorables vérités ; pourrai-je bien aujourd'hui vous faire entendre à ce peuple?

Vous, qui vous êtes scandalisés autrefois de voir

(1) *Heb* VII. 2. — (2) *Ibid.* XIV. 18.

couler le sang de mon maître, vous qui avez cru que sa mort violente étoit une marque de son impuissance, ah! que vous entendez peu ses mystères! La croix de mon roi, c'est son trône; la croix de mon pontife, c'est son autel. Cette chair déchirée, c'est la force et la vertu de mon roi; cette même chair déchirée, c'est la victime de mon pontife. Le sang de mon roi, c'est sa pourpre; le sang de mon pontife, c'est sa consécration. Mon roi est installé, mon pontife est consacré par son sang; et c'est par ce moyen qu'il est le véritable Jésus, l'unique Sauveur des hommes. O roi, et Sauveur, et souverain pasteur de nos ames, versez une goutte de ce sang précieux sur mon cœur, afin de l'embraser de vos flammes; une goutte sur mes lèvres, afin qu'elles soient pures et saintes, ces lèvres qui doivent aujourd'hui prononcer si souvent votre nom adorable: ainsi soit-il, mes Frères. Je commence à parler de la royauté de mon maître: disons avec courage, écoutons avec attention. Il s'agit de glorifier Jésus qui est lui-même toute notre gloire: ô Dieu, soyez avec nous.

Je dis donc, avant toutes choses, que, selon les prophéties anciennes, le Messie attendu par les Juifs, reconnu et adoré par les chrétiens, devoit venir au monde avec une puissance royale. C'est pourquoi l'ange, annonçant sa venue à la sainte Vierge sa mère, parle de lui en ces termes: « Dieu lui donnera, dit-il, le trône de David son père, et il règnera éternellement dans la maison de Jacob ». Et c'est la même chose qu'avoit prédit l'évangéliste de la loi, je veux dire le prophète Isaïe, lorsqu'il dit

de notre Seigneur, qu' « il s'asseoira sur le trône de » David, afin de l'affermir en justice et en vérité jus- » ques aux siècles des siècles » : *Super solium David, et super regnum ejus sedebit, ut confirmet illud et corroboret in judicio et justitiâ, amodo et usque in sempiternum* (1). Ce que je suis bien aise de vous faire considérer, afin que vous voyiez en ces deux passages la conformité de l'ancienne et de la nouvelle alliance. Car il seroit impossible de vous rapporter en ce lieu tous les textes des Ecritures qui promettent la royauté au Sauveur.

Et c'est en quoi les Juifs se sont malheureusement abusés, parce qu'étant possédés en leur ame d'une aveugle admiration de la royauté et des prospérités temporelles, ils donnoient à leur Messie de belles et triomphantes armées, de grands et de superbes palais, une cour plus leste et plus polie, une maison plus riche et mieux ordonnée que celle de leur Salomon, et enfin tout ce pompeux appareil dont la majesté royale est environnée. Aussi quand ils virent le Sauveur Jésus, qui, dans une si basse fortune, prenoit la qualité de Messie, je ne saurois vous dire combien ils en furent surpris. Cent fois il leur avoit dit qu'il étoit le Christ; cent fois il l'avoit attesté par des miracles irréprochables, et ils ne cessent de l'importuner : mais enfin, « dites-nous donc » qui vous êtes; jusqu'à quand nous laisserez-vous » en suspens? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous » franchement », et nous en donnez quelque signe : *Quousque animam nostram tollis? si tu es Christus, dic nobis palam* (2). Ils eussent bien voulu qu'il leur

(1) *Isai.* IX. 7. — (2) *Joan.* X. 24.

eût

eût dit autre chose. Ils lui eussent volontiers accordé tout l'honneur qui étoit dû aux plus grands prophètes; mais ils eussent été bien aises de lui persuader, ou bien de se faire roi, ou bien de se déporter volontairement de la qualité de Messie. Et nous lisons en saint Jean, qu'après cette miraculeuse multiplication des cinq pains, quelques peuples étant convaincus qu'un miracle si extraordinaire ne pouvoit être fait que par le Messie, s'assemblèrent entre eux, et conspirèrent de le faire roi (1). Et ils eussent exécuté leur dessein, s'il ne se fût échappé de leur vue.

Etrange illusion des hommes, parmi lesquels ordinairement toutes sortes d'opinions sont reçues, excepté la bonne et la véritable! Les uns disoient que Jésus étoit un séducteur; les autres, ne pouvant nier qu'il n'y eût en sa personne quelque chose de surnaturel, se partageoient entre eux en mille sentimens ridicules. « Quelques-uns assuroient que » c'étoit Elie; d'autres aimoient mieux croire que » c'étoit Jean-Baptiste, ou bien quelqu'un des pro- » phètes ressuscités » : *Alii Eliam, alii Joannem Baptistam, aut unum ex prophetis* (2). Et à quelles extravagances ne se laissoient-ils point emporter, plutôt que d'avouer qu'il fût le Messie? D'où vient cette obstination, chrétiens? c'est qu'ils avoient l'imagination remplie de cette magnificence royale et de cette majesté composée, de laquelle ils avoient fait leur idole. Et cette fausse créance avoit telle vogue parmi les Juifs, que ce vieux et infortuné po-

(1) *Joan.* VI. 15. — (2) *Matth.* XVI. 14.

litique, qui avoit toujours son ame troublée d'un furieux désir de régner, qui ne craignoit pas moins, qui n'épargnoit pas plus ses enfans que ses ennemis, c'est Hérode dont je veux parler, conçut de la jalousie de cette royauté prétendue. De là ce cruel massacre des Innocens, duquel nous célébrions la mémoire ces jours passés.

Je ne sais si je me trompe, fidèles; mais il me semble que ces observations sur l'histoire de notre Seigneur ne doivent pas vous déplaire. Ainsi je ne craindrai pas d'en ajouter encore une, qui vous fera voir manifestement combien cette opinion de la royauté du Sauveur étoit enracinée dans l'esprit des peuples. C'est que les apôtres mêmes, eux que le Fils de Dieu honoroit de sa plus intime confidence, bien qu'en particulier et en public il ne leur promît que tourmens et ignominie en ce monde, ils n'avoient pu encore se déprendre de ce premier sentiment, dont on avoit préoccupé leur enfance. « Eh! » Maître, lui disoient-ils, quand est-ce qu'arrivera » votre règne? sera-ce bientôt que vous rétablirez » le royaume abattu d'Israël (1) »? Ils ne pouvoient goûter ce qu'il leur prédisoit de sa mort. Comme ils voyoient son crédit s'augmenter, ils croyoient qu'à la fin il viendroit à bout de l'envie, et qu'il attireroit tout à lui par sa vertu et par ses miracles. Ils se flattoient l'esprit de mille espérances grossières. Déjà ils commençoient à se débattre entre eux de l'honneur de la préséance. Et ne fut-ce pas une belle proposition que les deux frères inconsidérés

(1) *Act.* I. 6.

firent faire à notre Seigneur par leur mère trop crédule et trop simple ? Ils s'imaginoient déjà le Sauveur dans un trône éclatant de pierreries, au milieu d'une grosse cour. Et, Seigneur, lui disent-ils, quand vous commencerez votre règne, nous serions bien aises que l'un de nous fût assis à votre droite et l'autre à la gauche (1). Tant ils abusoient de la patience et de la faveur de leur maître, repaissant leur ame d'une vaine et puérile ostentation ! Si bien que notre Seigneur ayant pitié de leur ignorance, commence à les désabuser par ces mémorables paroles. O disciples trop grossiers, qui vous imaginez dans ma royauté un faste et une pompe mondaine, « vous ne savez ce que vous me demandez » : la chose n'ira pas de la sorte : *Nescitis quid petatis* (2). « Pour- » rez-vous bien boire le calice que je boirai » ? ce calice c'est sa passion dont il leur a parlé tant de fois sans qu'ils aient voulu le comprendre. Puis après quelques avis excellens, voici comme il conclut son discours : « Sachez, dit-il, que le Fils de l'homme » n'est pas venu pour être servi, mais afin de servir » lui-même, et afin de donner sa vie pour la ré- » demption de plusieurs (3) ».

Ah ! disciples encore ignorans, et vous mère mal avisée, ce n'est pas là ce que vous prétendiez : vous demandiez de vaines grandeurs, on ne vous parle que de bassesse. Mais mon Sauveur l'a fait de la sorte, afin de nous insinuer doucement, par le souvenir de sa passion, que notre roi étoit un roi pauvre ; qu'il descendoit sur la terre, non pour se revêtir des grandeurs humaines, mais pour nous ap-

(1) *Matth.* xx. 21. — (2) *Ibid.* 22. — (3) *Ibid.* 28.

prendre par son exemple à les mépriser (*); et que comme c'étoit par sa passion qu'il devoit monter sur son trône, aussi est-ce par les souffrances que nous pouvons aspirer aux honneurs de son royaume céleste. C'est ici, c'est ici, chrétiens, où après vous avoir exposé les divers sentimens des hommes touchant la royauté de Jésus, j'aurois à demander à Dieu la langue d'un séraphin, pour vous exprimer dignement les sentimens de Jésus lui-même.

Certes je ne puis voir sans étonnement, dans les Ecritures divines, que le débonnaire Jésus, qui, durant tout le cours de sa vie mortelle, faisoit, pour ainsi dire, parade de sa bassesse, quand il sent ap-

(*) Je ne m'étonne plus, chrétiens, si le Fils de Dieu s'écarte bien loin, lorsque les peuples le cherchent pour le faire roi : *Cùm cognovisset, quia venturi essent ut raperent eum, et facerent eum regem, fugit iterùm in montem ipse solus* (1); « Sachant qu'ils devoient venir l'enle» ver pour le faire roi, il s'enfuit encore sur la montagne » lui seul ». La royauté qu'on lui veut donner n'est pas à sa mode. Ce peuple ébloui des grandeurs du monde, a honte de voir dans l'abjection celui qu'il reconnoît pour son Messie; et il le veut placer dans un trône avec une magnificence royale. Une telle royauté n'est pas à son goût; et c'est pourquoi Tertullien a raison de dire : *Regem denique fieri, conscius sui regni, refugit* (2); « Sachant, » dit-il, quel est son royaume, il refuse celui que l'on lui » présente ». Un roi pauvre, un roi de douleurs, qui s'est lui-même destiné un trône où il ne peut s'établir que par le mépris, n'a garde d'accepter une royauté qui tire son éclat des pompes mondaines. Donnez-lui plutôt une étable, une croix; donnez-lui un roseau fragile; donnez-lui une couronne d'épines.

(1) *Joan.* VI. 15. — (2) *De Idolol. n.* 18.

procher son heure dernière, ne parle plus que de gloire, n'entretienne plus ses disciples que de ses grandeurs. Il étoit à la veille de son infâme supplice. Déjà il avoit célébré cette pâque mystérieuse, qui devoit être le lendemain achevée par l'effusion de son sang. Son traître disciple venoit de sortir de sa chambre, pour aller exécuter le détestable traité qu'il avoit fait avec les pontifes. Sitôt qu'il se fut retiré de sa compagnie, mon maître qui n'ignoroit pas son perfide et exécrable dessein, comme s'il eût été saisi tout à coup d'une ardeur divine, parle de cette sorte aux apôtres : « Maintenant, maintenant, dit- » il, le Fils de l'homme va être glorifié » : *Nunc clarificatus est Filius hominis* (1). Eh! mes Frères, que va-t-il faire? Que veut dire ce Maintenant, demande fort à propos en ce lieu l'admirable saint Augustin (2)? Va-t-il point peut-être s'élever dessus une nuée, pour foudroyer tous ses ennemis? ou bien est-ce qu'il fera descendre des légions d'anges, pour se faire adorer par tous les peuples du monde? Non, non, ne le croyez pas. Il va à la mort, au supplice, au plus cruel de tous les tourmens, à la dernière des infamies; et c'est ce qu'il appelle sa gloire, c'est son règne, c'est son triomphe.

Regardez, je vous prie, mon Sauveur dans cette triomphante journée en laquelle il fait son entrée dans la ville de Jérusalem, peu de jours devant qu'il mourût. Il étoit monté sur un âne : ah! fidèles, n'en rougissons pas. Je sais bien que les grands de la terre se moqueroient d'un si triste et si malheureux

(1) *Joan.* XIII. 31. — (2) *Tract.* LXIII. *in Joan. n.* 2; *tom.* X, *part.* II, *col.* 670.

équipage; mais Jésus n'est pas venu pour leur plaire: et quoi que puisse penser la folle arrogance des hommes, cet équipage d'humilité est certes bien digne d'un roi qui est venu au monde pour fouler aux pieds ses grandeurs. Ce n'est pas là toutefois ce que je vous veux faire considérer.

Jetez, jetez les yeux sur ce concours de peuple de toutes les conditions et de tous les âges, qui accourent au-devant de lui, des palmes et des rameaux à la main, en signe de réjouissance; et qui, pour faire paroître leur zèle à ce nouveau prince, dans une si sainte cérémonie, font retentir l'air de leurs cris de joie : « Béni soit, disoient-ils, le Fils de David; » vive le roi d'Israël » : *Hosanna Filio David; benedictus qui venit in nomine Domini rex Israel* (1). Et parmi ces bienheureuses acclamations il entre dans Jérusalem. Quel est ce nouveau procédé, si éloigné de sa conduite ordinaire? et depuis quand, je vous prie, aime-t-il les applaudissemens; lui qui étant cherché autrefois par une grande multitude de gens qui s'étoient ramassés des villes et des bourgades voisines, en résolution de le faire roi, comme je vous le rapportois tout à l'heure, s'étoit retiré tout seul au sommet d'une haute montagne, pour éviter leur rencontre? Il entend aujourd'hui tout ce peuple qui l'appelle hautement son roi; les pharisiens jaloux l'avertissent d'imposer silence à cette populace échauffée: « Non, non, répond mon Sauveur; » les pierres le crieront, si ceux-ci ne le disent pas » assez haut » : *Si hi tacuerint, lapides clamabunt* (2).

Que dirons-nous, je vous prie, d'un changement

(1) *Matth.* XXI. 9. *Joan.* XII. 13. — (2) *Luc.* XIX. 40.

si inopiné? il approuve ce qu'il rejetoit; il accepte aujourd'hui une royauté qu'il avoit autrefois refusée. Ah! n'en cherchez point d'autre cause; c'est qu'à cette dernière fois qu'il entre dans Jérusalem, il y entre pour y mourir; et mourir à mon Sauveur, c'est régner. En effet quand est-ce qu'on l'a vu paroître avec une contenance plus ferme et avec un maintien plus auguste, que dans le temps de sa passion? Que je me plais de le voir devant le tribunal de Pilate, bravant, pour ainsi dire, la majesté des faisceaux romains par la générosité de son silence! Que Pilate rentre tant qu'il lui plaira au prétoire, pour interroger le Sauveur, il ne satisfera qu'à une seule de ses questions. Et quelle est cette question, mes Frères? Admirez les secrets de Dieu. Le président romain lui demande s'il est véritable qu'il soit roi; et le Fils de Dieu aussitôt, ayant ouï parler de sa royauté, lui qui n'avoit pas encore daigné satisfaire à aucune des questions qui lui étoient faites par ce juge trop complaisant, ni même l'honorer d'un seul mot: « Oui certes, je suis roi », lui dit-il d'un ton grave et majestueux: *Tu dicis, quia rex sum ego* (1): parole qui jusqu'alors ne lui étoit pas encore sortie de la bouche.

Considérez, s'il vous plaît, son dessein. Ce qu'il n'a jamais avoué parmi les applaudissemens des peuples qui étoient étonnés et du grand nombre de ses miracles, et de la sainteté de sa vie, et de sa doctrine céleste, il commence à le publier hautement, lorsque le peuple demande sa mort par des acclamations furieuses. Il ne s'en est jamais découvert

(1) *Joan.* XVIII. 37.

que par figures et paraboles aux apôtres, qui recevoient ses discours comme paroles de vie éternelle : il le confesse nuement au juge corrompu, qui par une injuste sentence le va attacher à la croix. Il n'a jamais dit qu'il fût roi, quand il faisoit des actions d'une puissance divine ; et il lui plaît de le déclarer, quand il est prêt de succomber volontairement à la dernière des infirmités humaines. N'est-ce pas faire les choses fort à contre-temps ? et néanmoins c'est la sagesse éternelle qui a disposé tous les temps. Mais ô merveilleux contre-temps ! ô secret admirable de la Providence !

Je vous entends, ô mon roi Sauveur ! C'est que vous mettez votre gloire à souffrir pour l'amour de vos peuples, et vous ne voulez pas que l'on vous parle de royauté que dans le même moment auquel par une mort glorieuse vous allez délivrer vos misérables sujets d'une servitude éternelle. C'est alors, c'est alors que vous confessez que vous êtes roi. Bonté incroyable de notre roi ! que le ciel et la terre chantent à jamais ses miséricordes. Et vous, ô fidèles de Jésus-Christ, bienheureux sujets de mon roi Sauveur, ô peuple de conquête que mon prince victorieux a acquis au prix de son sang, par quel amour et par quels respects pourrez-vous dignement reconnoître les libéralités infinies d'un roi si clément et si généreux ?

Certes je ne craindrai pas de le dire, ce ne sont ni les trônes, ni les palais, ni la pourpre, ni les richesses, ni les gardes qui environnent le prince, ni cette longue suite de grands seigneurs, ni la foule des courtisans qui s'empressent autour de sa per-

sonne; non, non, ce ne sont pas ces choses que j'admire le plus dans les rois. Mais quand je considère cette infinie multitude de peuples qui attend de leur protection son salut et sa liberté; quand je vois que dans un Etat policé, si la terre est bien cultivée, si les mers sont libres, si le commerce est riche et fidèle, si chacun vit dans sa maison doucement et en assurance; c'est un effet des conseils et de la vigilance du prince: quand je vois que, comme un soleil, sa munificence porte sa vertu jusque dans les provinces les plus reculées, que ses sujets lui doivent les uns leurs honneurs et leurs charges, les autres leur fortune ou leur vie, tous la sûreté publique et la paix, de sorte qu'il n'y en a pas un seul qui ne doive le chérir comme son père; c'est ce qui me ravit, chrétiens, c'est en quoi la majesté des rois me semble entièrement admirable; c'est en cela que je les reconnois pour les vivantes images de Dieu, qui se plaît de remplir le ciel et la terre des marques de sa bonté, ne laissant aucun endroit de ce monde, vide de ses bienfaits et de ses largesses.

Eh! dites-moi, je vous prie, dans quel siècle, dans quelles histoires, dans quelle bienheureuse contrée a-t-on jamais vu un monarque, je ne dis pas si puissant et si redoutable, mais si bon et si bienfaisant que le nôtre? Le règne de notre prince, c'est notre bonheur et notre salut. « Ce qu'il daigne » régner sur nous, c'est clémence, c'est miséricorde; » ce ne lui est pas un accroissement de puissance, » mais c'est un témoignage de sa bonté » : *Dignatio est, non promotio; miserationis indicium, non po-*

testatis augmentum, dit l'admirable saint Augustin (1). Regardez cette vaste étendue de l'univers; tout ce qu'il y a de lumières célestes, toutes les saintes inspirations, toutes les vertus et les grâces, c'est le sang du prince Sauveur qui les a attirées sur la terre. Autant que nous sommes de chrétiens, ne publions-nous pas tous les jours que nous n'avons rien que par lui ?

Ce peuple merveilleux, que Dieu en sa bonté a répandu parmi tous les autres, peuple qui habite en ce monde et qui est étranger en ce monde, qui trafique en la terre afin d'amasser dans le ciel : fidèles, vous m'entendez, c'est du peuple des élus que je parle, de la nation des justes et des gens de bien : que ne doivent-ils pas au Sauveur ? Tous les particuliers de ce peuple, depuis l'origine du monde jusqu'à la consommation des siècles ; voyez quelle grande étendue ! ne crient-ils pas jour et nuit et de toutes leurs forces à notre brave libérateur : C'est vous qui avez brisé nos fers, c'est vous qui avez ouvert nos prisons ; votre mort nous a délivrés et de l'oppression et de la tyrannie ; votre sang nous a rachetés de la damnation éternelle. Par vous nous vivons, par vous nous respirons, par vous nous espérons, par vous nous régnons. Car la munificence de notre prince passe à un tel excès de bonté, qu'il fait des monarques de tous ses sujets ; il ne veut voir en sa cour que des têtes couronnées.

Ecoutez, écoutez le bel hymne des vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse, qui représentent, à mon avis, toute l'universalité des fidèles de l'an-

(1) *Tract.* LI. *in Joan. n.* 4, *tom.* III, *part.* II, *col.* 635.

cien et du nouveau Testament; douze pour les douze premiers patriarches, les pères de la synagogue; et douze pour les douze apôtres, princes et fondateurs de l'Eglise. Ils sont rois, ils sont couronnés, et chantent avec une joie incroyable les louanges de l'Agneau sans tache, immolé pour l'amour de nous. « O Agneau immolé, disent-ils, » vous nous avez rachetés en votre sang; vous nous » avez faits rois et sacrificateurs à notre Dieu, et » nous régnerons sur la terre » ! *Et regnabimus super terram* (1). O Dieu éternel ! chrétiens, quelle est la merveille de cette cour ? Toutes les grandeurs humaines oseroient-elles paroître devant une telle magnificence ? Cet ancien admirateur de la vieille Rome (*) s'étonnoit d'avoir vu dans cette ville maîtresse autant de rois, disoit-il, que de sénateurs. Mes Frères, notre Dieu tout-puissant nous appelle à un bien autre spectacle, dont nous ferons nous-mêmes partie. Dans cette cour vraiment royale, dans cette nation élue, dans cette cité triomphante que Jésus a érigée par sa mort, je veux dire dans la sainte Eglise; je ne dis pas que nous y voyions autant de rois que de sénateurs, mais je dis que nous y devons être autant de rois que de citoyens. Qui a jamais ouï parler d'une telle chose ? C'est tout un peuple de rois que Jésus a ramassés par son sang, que Jésus sauve, que Jésus couronne, qu'il fait régner en régnant sur eux, parce que « servir notre Dieu, c'est ré-

(1) *Apoc.* v. 10.

(*) Cyneas, ambassadeur de Pyrrhus, voyez *Plutarch. Vit. Parall. in Pyrrh. et Flor. Rer. Rom. lib.* 1, *cap.* XVIII. *Edit. de Déforis.*

» gner » : *Servire Deo, regnare est* (1). O royauté auguste du roi Sauveur, qui partage sa couronne avec les peuples qu'il a rachetés ! ô mort vraiment glorieuse ! ô sang utilement répandu ! ô noble et magnifique conquête !

Quelques louanges que nous donnions aux victorieux, il ne laisse pas d'être véritable que les guerres et les conquêtes produisent toujours beaucoup plus de larmes, qu'elles ne font naître de lauriers. Considérez, je vous prie, fidèles, les Césars et les Alexandres, et tous ces autres ravageurs de provinces que nous appelons conquérans : Dieu ne les envoie sur la terre que dans sa fureur. Ces braves, ces triomphateurs, avec tous leurs magnifiques éloges, ils ne sont ici-bas que pour troubler la paix du monde par leur ambition démesurée. Ont-ils jamais fait une guerre si juste, où ils n'aient opprimé une infinité d'innocens ? Leurs victoires sont le deuil et le désespoir des veuves et des orphelins. Ils triomphent de la ruine des nations et de la désolation publique. Ah ! qu'il n'est pas ainsi de mon prince ! c'est un capitaine Sauveur, qui sauve les peuples parce qu'il les dompte ; et il les dompte en mourant pour eux. Il n'emploie ni le fer ni le feu pour les subjuguer : il combat par amour ; il combat par bienfaits, par des attraits tout-puissans, par des charmes invincibles.

Et c'est ce qu'explique divinement un excellent passage du Psaume quarante-quatrième, que je tâcherai de vous exposer. Renouvelez, s'il vous plaît, vos attentions. Le prophète en ce lieu considère no-

(1) *S. Leo, Ep. ad Demetriad. cap.* IV.

tre Seigneur comme un prince victorieux ; et voyant en esprit qu'il devoit assujettir sous ses lois un si grand nombre de peuples rebelles, il l'invite à prendre ses armes. « Mettez votre épée, lui dit-il, ô mon » brave et valeureux capitaine » : *Accingere gladio tuo super femur tuum* (1). Et incontinent, comme s'il eût voulu corriger son premier discours par une seconde réflexion ; (ce sont les mouvemens ordinaires de l'expression prophétique). « Non, non, ce » n'est pas ainsi, ô mon prince, ce n'est pas par les » armes qu'il vous faut établir votre empire ». Comment donc ? « Allez, lui dit-il, allez, ô le plus beau » des hommes, avec cette admirable beauté, avec » cette bonne grâce qui vous est si naturelle, *Spe-* » *cie tuâ et pulchritudine tuâ* (2) ; avancez, combat- » tez et régnez » ; *Intende, prosperè procede et regna* (3). Puis il continue ainsi son discours : « Que » les flèches du Puissant sont perçantes ! tous les » peuples tomberont à ses pieds. Ses coups portent » tout droit au cœur des ennemis de mon roi » : *Sagittæ Potentis acutæ* (4). Après quoi il élève les yeux à la majesté de son trône et à la vaste étendue de son empire : *Sedes tua, Deus, in sæculum sæculi* (5) : « Votre trône, ô grand Dieu, est établi » ès siècles des siècles » ; et le reste. Et que veut dire ce règne ? quelle est cette victorieuse beauté ? que signifient ces coups, et ces flèches, et ces peuples blessés au cœur ? C'est ce qu'il nous faut expliquer avec l'assistance divine par une doctrine toute

(1) *Ps.* XLIV. 4. — (2) *Ibid.* 5. — (3) *Ibid.* 7. — (4) *Ps.* CXIX. 4. — (5) *Ps.* XLIV. 8.

chrétienne, toute prise des Livres sacrés et des Ecritures apostoliques.

Mais, fidèles, je vous avertis, que vos esprits ne soient point occupés d'une vaine idée de beauté corporelle, qui certes ne méritoit pas d'entretenir si long-temps la méditation du prophète. Suivez, suivez plutôt ce tendre et affectueux mouvement de l'admirable saint Augustin. « Pour moi, dit ce grand » personnage, quelque part où je voie mon Sau» veur, sa beauté me semble charmante. Il est beau » dans le ciel, aussi est-il beau dans la terre, beau » dans le sein de son Père, beau entre les bras de sa » mère. Il est beau dans les miracles, il ne l'est pas » moins parmi les fouets. Il a une grâce non pa» reille, soit qu'il nous invite à la vie, soit que lui» même il méprise la mort. Il est beau jusque sur » la croix, il est beau même dans le sépulcre » : *Pulcher in cœlo, pulcher in terrâ ;... pulcher in miraculis, pulcher in flagellis ; pulcher invitans ad vitam, pulcher non curans mortem ;... pulcher in ligno, pulcher in sepulcro.* » Que les autres, dit-il, » en pensent ce qu'il leur plaira ; mais pour nous » autres croyans, partout [où] il se présente à nos » yeux, il est toujours beau en perfection » : *Nobis credentibus ubique sponsus pulcher occurrat* (1).

Surtout il le faut avouer, chrétiens, quoi que le monde croie de sa passion, quoique ces membres cruellement déchirés, et cette pauvre chair écorchée fasse presque soulever le cœur de ceux qui approchent de lui, quoique le prophète

(1) *In Ps.* XLIV, *n.* 3, *tom.* IV, *col.* 382.

Isaïe ait prédit que dans cet état « il ne seroit pas » reconnoissable, qu'il n'auroit plus ni grâce, ni » même aucune apparence humaine » ; *Non est species ei, neque decor; vidimus eum, et non erat aspectus* (1) : toutefois c'est dans ces linéamens effacés, c'est dans ces yeux meurtris, c'est dans ce visage qui fait horreur, que je découvre des traits d'une incomparable beauté. Sa douleur a non-seulement de la dignité, elle a de la grâce et de l'agrément.

Mais peut-être vous me direz : Quelle étrange imagination de chercher sa beauté parmi ses souffrances, qui ne lui laissent pas même la figure d'homme ! Que ne la regardez-vous bien plutôt dans sa merveilleuse transfiguration, ou dans sa résurrection glorieuse ? Ecoutez, et comprenez ma pensée, et vous verrez que cette beauté est incomparable pour nous. Un soldat est couvert de grandes blessures qui semblent lui déshonorer le visage. Les délicats peut-être détourneront la vue de dessus ces plaies ; mais le prince les trouvera belles, parce que c'est pour son service qu'il les a reçues : ce sont de belles marques ; ce sont des cicatrices honorables, que la fidélité pour son roi et l'amour de la patrie embellit.

Donc, ô fidèles de Jésus-Christ, que les ennemis de mon Maître trouvent de la difformité dans ses plaies, certes je ne le puis empêcher. Mais, « pour » nous autres croyans », *nobis credentibus*, comme disoit tout à l'heure saint Augustin; pour moi, qui suis assuré que c'est pour l'amour de moi qu'il est

(1) *Isai.* LIII. 2.

ainsi couvert de blessures, je ne puis être de leur sentiment. La véritable beauté de mon maître ne lui peut être ravie : non, non, ces cruelles meurtrissures n'ont pas défiguré ce visage ; elles l'ont embelli à mes yeux. Si les blessures des sujets sont si belles aux yeux du prince, dites-moi, les blessures du prince quelles doivent-elles être aux yeux des sujets ? Celles-ci sont mes délices ; je les baise, je les arrose de larmes. L'amour que mon roi Sauveur a pour moi, qui a ouvert toutes ses plaies, y a répandu une certaine grâce qu'aucun autre objet ne peut égaler, un certain éclat de beauté qui transporte les ames fidèles. Ne voyez-vous pas avec combien de douces complaisances elles y demeurent toujours attachées ? Ce leur est un supplice, que de les arracher de cet aimable objet. De là sortent ces flèches aiguës que David chante dans notre psaume ; de là ces traits de flamme invisible « qui percent les cœurs jusqu'au vif » : *In corda inimicorum regis :* « tellement qu'ils ne » respirent plus autre chose que Jésus crucifié », à l'imitation de l'apôtre : *Non judicavi me scire aliquid inter vos nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum* (1). C'est ainsi que le roi Jésus se plaît de régner dans les cœurs.

C'est pourquoi je ne m'étonne pas si je ne vois dans sa passion que des marques de sa royauté. Oui, malgré la rage de ses bourreaux, ces épines font un diadême qui couronne sa patience ; ce roseau fragile devient un sceptre en ses mains ; cette pourpre ridicule, dont ils le couvrent, se

(1) *I. Cor.* II. 2.

changera

changera en pourpre royale sitôt qu'elle sera teinte du sang de mon maître. Lorsque j'entends le peuple crier que le Sauveur mérite la mort à cause qu'il s'est fait roi, certes, dis-je incontinent en moi-même, ces furieux disent mieux qu'ils ne pensent; car mon prince doit régner par sa mort. Quand il porte lui-même sa croix sur ses épaules innocentes, tout autre qu'un chrétien seroit étonné de son impuissance; mais le fidèle se doit souvenir de ce qu'a dit de lui Isaïe, « que sa domination, » sa principauté est mise sur son épaule » : *Principatus super humerum ejus* (1). Qu'est-ce à dire cet empire et cette principauté sur ses épaules? ah! ne l'entendez-vous pas? c'est sa croix. C'est ainsi que l'explique Tertullien, dans le livre contre les Juifs (2). Sa croix, c'est son sceptre, sa croix c'est son bâton d'ordonnance; c'est elle qui rangera tous les peuples sous l'obéissance de notre Seigneur.

Et n'avez-vous jamais pris la peine de considérer ce beau titre que les ennemis de mon maître attachèrent au-dessus de sa croix, Jésus de Nazareth roi des Juifs, écrit en gros caractères, et en trois sortes de langues, afin que la chose fût plus connue? Il est vrai que les Juifs s'y opposent, mais Pilate l'écrit malgré eux. Qu'est-ce à dire ceci, chrétiens? Ce juge corrompu avoit envie de sauver mon maître, et il ne l'a condamné que pour plaire aux Juifs : les mêmes Juifs le pressent de changer ce titre; il le refuse, il tient ferme, il n'a

(1) *Isai.* IX. 6. — (2) *Adv. Jud. n.* 10.

plus de complaisance pour eux. Quoi ! cet homme si complaisant, qui livre un innocent à la mort de crainte de choquer les Juifs, commence à devenir résolu pour soutenir trois ou quatre mots qu'il avoit écrits sans dessein, et qui paroissoient de si peu d'importance ! Remarquez tout ceci, s'il vous plaît : il est lâche et ferme, il est mol et résolu dans la même affaire, à l'égard des mêmes personnes. Grand Dieu, je reconnois vos secrets : il falloit que Jésus mourût en la croix, il falloit que sa royauté fût écrite au haut de la croix. Pilate exécute le premier par sa complaisance, et l'autre par sa fermeté. « O » vertu ineffable de l'opération divine, même dans » le cœur des ignorans, s'écrie en cet endroit l'ad» mirable saint Augustin (1) ! Ils ne savent tous ce » qu'ils disent, et ils disent tous ce que veut mon » Sauveur ». Une secrète vertu s'empare invinciblement de leur ame, et malgré leurs méchantes intentions exécute de très-sages et très-salutaires conseils.

Caïphe, en plein conseil de pharisiens, parlant de notre Seigneur, dit « qu'il est expédient qu'il » meure, afin que toute la nation ne périsse pas ». Sa mort empêchera donc toute la nation de périr : il est donc le Sauveur de toute la nation, remarque très-à-propos l'évangéliste saint Jean (2). Merveilleux jugement de Dieu! il pensoit prononcer l'arrêt de sa mort, et il faisoit une prophétie de sa gloire. Le même arriva à Pilate : il condamne le Fils de Dieu à la croix; et voulant écrire selon la coutume la

(1) *Tract.* CXVII. *in Joan. n.* 5; *tom.* III, *part.* II, *col.* 798. — (2) *Joan.* XI. 50, 52.

cause de son supplice, il dresse un monument à sa royauté. Tant il est vrai que Dieu a des ressorts infaillibles pour tourner où il lui plaît les cœurs de ses ennemis, et les faire concourir, malgré qu'ils en aient, à l'exécution de ses volontés! Parce que le règne du Sauveur devoit commencer à la croix, il plaisoit à notre grand Dieu que sa royauté y fût attestée par une écriture publique, et de l'autorité du gouverneur de la province, qui servira, sans y penser, à la Providence divine.

Ecrivez donc, ô Pilate, les paroles que Dieu vous dicte, et dont vous n'entendez pas le mystère. Quoi que l'on vous puisse alléguer, gardez-vous de changer ce qui est déjà écrit dans le ciel : que vos ordres soient irrévocables, parce qu'ils sont faits en exécution d'un arrêt immuable du Tout-puissant. Que la royauté de Jésus soit écrite en langue hébraïque [1], qui est la langue du peuple de Dieu; et en la langue grecque, qui est la langue des doctes et des philosophes; et en la langue romaine, qui est celle de l'empire et du monde. Et vous, ô Grecs, inventeurs des arts; vous, ô Juifs, héritiers des promesses; vous, Romains, maîtres de la terre, venez lire cet admirable écriteau; fléchissez le genou devant votre roi. Bientôt, bientôt vous verrez cet homme, abandonné de ses propres disciples, ramasser tous les peuples sous l'invocation de son nom. Bientôt arrivera ce qu'il a prédit autrefois, qu'étant élevé hors de terre il attirera tout à soi, et changera l'instrument du plus infâme supplice en une machine céleste, pour enlever tous les cœurs : *Et ego*,

[1] *Joan.* XIX. 20.

cùm exaltatus fuero à terrâ, omnia traham ad meipsum (1). Bientôt les nations incrédules, esquelles il étend ses bras, viendront recevoir parmi ses embrassemens paternels cet aimable baiser de paix, qui selon les prophéties anciennes, les doit réconcilier au vrai Dieu qu'elles ne connoissoient pas. Bientôt ce crucifié sera « couronné d'honneur et » de gloire : à cause que, par la grâce de Dieu, il » a goûté la mort pour tous », comme dit la divine épître aux Hébreux (2), il verra naître de son sépulcre une belle postérité; et sera glorieusement accompli ce fameux oracle du prophète Isaïe : « S'il donne son ame pour le péché, il verra une » longue suite d'enfans » : *Si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum* (3). « Cette » pierre, rejetée de la structure du bâtiment, sera » faite la pierre angulaire et fondamentale qui sou» tiendra tout le nouvel édifice (4) » ; et ce mystérieux grain de froment, qui représente notre Sauveur, étant tombé en terre (5) se multipliera par sa propre corruption ; c'est-à-dire que le Fils de Dieu tombera de la croix dans le sépulcre, et par un merveilleux contre-coup « tous les peuples tomberont à » ses pieds » : *Populi sub te cadent*, disoit notre psaume (6).

Que je triomphe d'aise, quand je vois dans Tertullien que déjà de son temps le nom de Jésus, si près de la mort de notre Sauveur et du commencement de l'Eglise, déjà le nom de Jésus étoit adoré par toute la terre; et que dans toutes les provinces du

(1) *Joan.* XII. 32. — (2) *Hebr.* II. 9. — (3) *Isai.* LIII. 10. — (4) *Ps.* CXVII. 22. — (5) *Joan.* XII. 24. — (6) *Ps.* XLIV. 6.

monde, qui pour lors étoient découvertes, le Sauveur y avoit un nombre infini de sujets! « Nous sommes, » dit hautement ce grand personnage, presque la » plus grande partie de toutes les villes » : *Pars penè major civitatis cujusque* (1). Les Parthes invincibles aux Romains, les Thraces antinomes, comme les appeloient les anciens, c'est-à-dire gens impatiens de toute sorte de lois, ont subi volontairement le joug de Jésus. Les Mèdes, les Arméniens, et les Perses, et les Indiens les plus reculés; les Maures et les Arabes, et ces vastes provinces de l'Orient; l'Egypte et l'Ethiopie, et l'Afrique la plus sauvage; les Scythes toujours errans, les Sarmates, les Gétuliens, et la Barbarie la plus inhumaine a été apprivoisée par la doctrine modeste du Sauveur Jésus. L'Angleterre, ah! la perfide Angleterre, que le rempart de ses mers rendoit inaccessible aux Romains, la foi du Sauveur y est abordée: *Britannorum inaccessa Romanis loca, Christo verò subdita* (2). Que dirai-je des peuples des Espagnes, et de la belliqueuse nation des Gaulois, l'effroi et la terreur des Romains, et des fiers Allemands, qui se vantoient de ne craindre autre chose sinon que le ciel tombât sur leurs têtes? Ils sont venus à Jésus, doux et simples comme des agneaux, demander pardon humblement, poussés d'une crainte respectueuse. Rome même, cette ville superbe qui s'étoit si long-temps enivrée du sang des martyrs de Jésus, Rome la maîtresse a baissé la tête, et a porté plus d'honneur au tombeau d'un pauvre pêcheur, qu'aux temples de son Romulus: *Osten-*

(1) *Ad Scap. n.* 2. — (2) *Tert. adv. Jud. n.* 7.

datur mihi Romæ tanto in honore templum Romuli, in quanto ibi ostendo Memoriam Petri (1).

Il n'y a point d'empire si vaste, qui n'ait été resserré dans quelques limites. Jésus règne partout, dit le grave Tertullien; c'est dans le livre contre les Juifs, duquel j'ai tiré presque tout ce que je viens de vous dire de l'étendue du royaume de Dieu. « Jésus règne » partout, dit-il, Jésus est adoré partout. Devant lui » la condition des rois n'est pas meilleure que celle des » moindres esclaves. Scythes ou Romains, Grecs ou » Barbares, tout lui est égal, il est égal à tous, il est roi » de tous, il est le Seigneur et le Dieu de tous » : *Christi regnum et nomen ubique porrigitur; ubique regnat, ubique adoratur; non regis apud illum major gratia, non barbari alicujus inferior lætitia; omnibus æqualis, omnibus rex, omnibus Deus et Dominus est* (2). Et ce qui est de plus admirable, c'est que ce ne sont point les nobles et les empereurs qui lui ont amené les simples et les roturiers : au contraire il a amené les empereurs par l'autorité des pêcheurs. Il a permis que les empereurs avec toute la puissance du monde résistassent à sa pauvre Eglise par toute sorte de cruautés, afin de faire voir qu'il ne tenoit pas son royaume de l'appui ni de la complaisance des grands. Mais quand il lui a plu d'abaisser à ses pieds la majesté de l'empire : Venez, venez à moi, ô Césars; assez et trop long-temps vous avez persécuté mon Eglise : entrez vous-mêmes dans mon royaume, où vous ne serez pas plus considérables que les moin-

(1) *S. Aug. in Ps.* XLIV. *n.* 23, *tom.* IV, *col.* 394. — (2) *Tertul. adv. Judæos, n.* 7.

dres de vos sujets. A même temps Constantin, ce triomphant empereur, obéissant à la Providence, éleva l'étendard de la croix au-dessus des aigles romaines; et par toute l'étendue de l'empire la paix fut rendue aux Eglises.

Où êtes-vous, ô persécuteurs? que sont devenus ces lions rugissans qui vouloient dévorer le troupeau du Sauveur? Mes Frères, ils ne sont plus; Jésus les a défaits; « Ils sont tombés à ses pieds » : *Populi sub te cadent.* Il en est arrivé comme de saint Paul. « Jésus fit mourir son persécuteur, et mit en sa place » un disciple » : *Occisus est inimicus Christi, vivit discipulus Christi,* dit saint Augustin (1). Ainsi ces peuples farouches, qui frémissoient comme des lions contre les innocens agneaux de notre Seigneur, ils ne sont plus, ils sont morts; « Jésus les a frappés » au cœur » : *in corda inimicorum.* « C'étoit dans » le cœur qu'ils s'élevoient contre lui, c'est dans le » cœur qu'il les a abaissés » : *Cadunt in corde. Ibi se erigebant adversùs Christum, ibi cadunt ante Christum.* « Les flèches de mon Maître ont percé le cœur » de ses ennemis » : *Sagittæ Potentis acutæ, in corda inimicorum regis.* Il les a blessés de son saint amour. « Les ennemis sont défaits; mon Sauveur en a fait » des amis » : *Ceciderunt; ex inimicis amici facti sunt; inimici mortui sunt, amici vivunt* (2). Et comment cela? « Par la croix » : *Domuit orbem, non ferro, sed ligno* (3). « Le royaume qui n'étoit pas de » ce monde a dompté le monde superbe, non par » la fierté d'un combat, mais par l'humilité de la pa-

(1) *In Ps.* XLIV. *n.* 16, *tom.* IV, *col.* 389. — (2) *S. Aug. ibid.* — (3) *In Ps.* XCV. *n.* 2, *col.* 1033.

» tience » : *Regnum quod de hoc mundo non erat, superbum mundum non atrocitate pugnandi, sed patiendi humilitate vincebat* (1).

C'est pourquoi dans ce même temps, faites avec moi cette dernière remarque ; dans ce même temps, dis-je, dans lequel la paix étant donnée à l'Eglise tout ne respiroit que Jésus, on lui élevoit des temples de tous côtés, on renversoit les idoles par toute la terre ; dans ce même temps où les vénérables évêques, qui sont les princes de son empire, s'assemblèrent de toutes parts à Nicée pour y tenir les premiers états généraux de tout le royaume de Jésus-Christ, dans lesquels toutes les provinces du monde confessèrent sa divinité ; dans ce même temps la croix précieuse à laquelle avoit été pendu le Sauveur, croix qui jusques alors avoit été cachée, et peut-être que la Providence divine jugeoit que la croix de notre Seigneur paroissoit assez en ses membres durant la persécution des fidèles : la croix donc jusques alors cachée, pesez toutes ces circonstances, fut découverte en ce temps par de grands et extraordinaires miracles ; elle fut reconnue, elle fut adorée. Et ce n'est point ici une histoire douteuse : elle doit être approuvée par tous ceux qui aiment les antiquités chrétiennes, dans lesquelles nous la voyons très-évidemment attestée. Eh ! penseriez-vous bien, chrétiens, qu'une chose si mémorable, si célèbre parmi les Pères, soit arrivée en ce temps sans quelque profond conseil de la sagesse éternelle ? cela est hors de toute apparence. Que dirons-nous donc en

(1) *S. Aug. in Joan. tract.* CXVI. *n.* I, *tom.* III, *part.* II, *col.* 794.

cette rencontre ? c'est que tout le monde est dompté, tout a fléchi sous les lois du Sauveur.

Paroissez, paroissez, il est temps, ô croix qui avez fait cet ouvrage : c'est vous qui avez brisé les idoles ; c'est vous qui avez subjugué les peuples ; c'est vous qui avez donné la victoire aux valeureux soldats de Jésus qui ont tout surmonté par la patience. Vous serez gravée sur le front des rois, vous serez le principal ornement de la couronne des empereurs, ô croix qui êtes la joie et l'espérance de tous les fidèles. Concluons donc de tout ce discours, que la croix est un trône magnifique, que le nom de Jésus est un nom bien digne d'un roi; et qu'un Dieu descendant sur la terre, pour vivre parmi les hommes, n'y pouvoit rien faire de plus grand, rien de plus royal, rien de plus divin, que de sauver tout le genre humain par une mort généreuse.

Et plût à Dieu, chrétiens, que, pour achever de vous faire voir la gloire de cette mort, il me restât assez de loisir pour vous entretenir quelque temps de la qualité de pontife que notre Seigneur a si bien méritée ! C'est là que, suivant la doctrine toute céleste de l'incomparable épître aux Hébreux, par la comparaison du sacerdoce de la loi mosaïque, je tâcherois de vous faire connoître la dignité infinie de la prêtrise de Jésus-Christ. Vous verriez Aaron portant à un autel corruptible des génisses et des taureaux, et Jésus pontife et victime présentant devant le trône de Dieu sa chair formée par le Saint-Esprit, oblation sainte et vivante pour l'expiation de nos crimes. Vous verriez Aaron dans un tabernacle mortel effaçant quelques immondices légales,

et certaines irrégularités de la loi par le sang des animaux égorgés; et Jésus à la droite de la majesté faisant par la vertu de son sang la vraie purification de nos ames. Vous verriez Aaron consacré par un sang étranger, comme il est écrit dans le Lévitique (1), et « par ce même sang étranger », *in sanguine alieno*, dit l'apôtre (2), entrer dans le sanctuaire bâti de main d'homme; et Jésus consacré par son propre sang, entrer aussi par son propre sang dans le sanctuaire éternel, dont il ouvre la porte à ses serviteurs. Vous verriez, ô l'admirable spectacle pour des ames vraiment chrétiennes! vous verriez d'une part tous les hommes révoltés ouvertement contre Dieu; et d'autre part la justice divine prête à les précipiter dans l'abîme en la compagnie des démons, desquels ils avoient suivi les conseils et imité la présomption, lorsque tout à coup ce saint, ce charitable pontife, ce pontife fidèle et compatissant à nos maux, paroît entre Dieu et les hommes. Il se présente pour porter les coups qui alloient tomber sur nos têtes, il répand son sang sur les hommes, il lève à Dieu ses mains innocentes; et pacifiant ainsi le ciel et la terre, il arrête le cours de la vengeance divine, et change une fureur implacable en une éternelle miséricorde. Vous verriez comme tous les fidèles deviennent prêtres et sacrificateurs, par le sang précieux de Jésus par lequel ils sont consacrés. Je vous les représenterois, ces nouveaux sacrificateurs, revêtus d'une étole céleste, blanchis dans les eaux du baptême et dans le sang de l'Agneau, officiant tous ensemble non sur un autel de matière terrestre, mais sur cet au-

(1) *Lev.* VIII. — (2) *Heb.* IX. 25.

tel céleste qui représente le Fils de Dieu (1) ; et là charger cet autel de victimes spirituelles, c'est-à-dire de prières ferventes, de cantiques de louange et de pieuses actions de grâces, qui de toutes les parties de la terre montent de dessus ce mystérieux autel devant la face de Dieu, ainsi qu'un parfum agréable et un sacrifice de bonne odeur, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, grand-prêtre et sacrificateur éternel selon l'ordre de Melchisédech.

Et que ne dirions-nous pas de cet incomparable pontife, de ce médiateur du nouveau Testament, par qui seul toutes les oraisons sont bien reçues, par qui les péchés sont remis, par qui toutes les grâces sont entérinées, qui par une nouvelle alliance a rompu le damnable traité que nous avions fait avec l'enfer et la mort, selon ce que dit Isaïe : *Delebitur fœdus vestrum cum morte, et pactum vestrum cum inferno non stabit* (2). « Votre pacte avec » la mort sera annullé, et votre pacte avec l'enfer » ne tiendra pas ». C'est ce que nous dirions, chrétiens. Puis joignant cette doctrine toute apostolique à ce que nous venons de prêcher de la royauté du Sauveur, nous conclurions hautement dans l'épanchement de nos cœurs, que le nom de Jésus, qui enferme toutes ces merveilles, est un nom au-dessus de tout nom, comme l'apôtre l'enseigne aux Philippiens (3); et qu' « il étoit bien convenable, » selon le même apôtre aux Hébreux (4), que Dieu » dédiât et consacrât par sa passion le prince de » notre salut ». Mais puisqu'il a plu à celui qui

(1) *Apoc.* VIII. 3. — (2) *Isai.* XXVIII. 28. — (3) *Philip.* II. 9. — (4) *Hebr.* II. 10.

nous inspire dans cette chaire de vérité, de nous fournir assez de pensées pour remplir tout cet entretien de la royauté de Jésus; fidèles, demeurons-en-là, en attendant que la Providence divine nous fasse tomber sur la même matière, et tirons-en quelques instructions pour l'édification de nos ames.

Donc, ô peuples de Jésus-Christ, si le Fils de Dieu est votre vrai roi, songez à lui rendre vos obéissances. Rappellerai-je ici de bien loin la mémoire des siècles passés, pour vous faire voir comme les bons princes ont été les délices de leurs sujets? Que n'ont pas fait les peuples pour les rois qui ont sauvé leurs pays, les vrais pères de la patrie? Ah! il y a dans nos cœurs je ne sais quelle inclination naturelle pour les princes que Dieu nous donne, que ni les disgrâces ni aucun mauvais traitement ne peut arracher aux ames bien nées. Qu'il est aisé aux rois de la terre de gagner l'affection de leurs peuples! un souris, un regard favorable, un visage ouvert et riant satisfait quelquefois les plus difficiles. *In hilaritate vultûs regis vita*, disoit autrefois le Sage [1] : « La vie est dans les regards du prince, quand on » les a sereins et tranquilles ». Peuples, c'est une chose certaine, vous le savez : un gouvernement doux et équitable, une puissance accompagnée de bonté et d'une humeur bienfaisante, charme les ames les plus sauvages. C'est un sentiment commun parmi les hommes d'honneur, que pour de tels princes la vie même est bien employée.

Il n'y a que le roi Jésus à qui la douceur et les largesses ne servent de rien. Il a beau nous ouvrir

[1] *Prov.* XVI. 15.

ses bras pour nous embrasser; il a beau nous obliger, non par de vaines caresses, mais par des bienfaits effectifs; nous sommes de glace pour lui : nous aimons mieux nous repaître des frivoles apparences du monde, que de l'amitié solide qu'il nous promet. Ah! pourrai-je bien vous dire avec combien de soin il a recherché notre amour? Il est notre roi par naissance, il l'est de droit naturel; il a voulu l'être par amour et par bienfaits. Il faut, dit-il, que je les délivre, ces misérables captifs. Je pourrois bien le faire autrement; mais je veux les sauver en mourant pour eux, afin de les obliger à m'aimer. J'irai au péril de ma vie, j'irai avec la perte de tout mon sang les arracher de la mort éternelle. N'importe, je le ferai volontiers; pourvu seulement qu'ils m'aiment, je ne leur demande point d'autre récompense. Je les ferai régner avec moi.

Eh! mes Frères, dites-moi, je vous prie, que nous a fait Jésus, le meilleur des princes, qu'avec une telle bonté il ne peut gagner nos affections, il ne peut amollir la dureté de nos cœurs? Certes, peuple de Metz, je vous donnerai cet éloge, que vous êtes fidèle à nos rois. On ne vous a jamais vu entrer, non pas même d'affection, dans les divers partis qui se sont formés contre leur service. Votre obéissance n'est pas douteuse, ni votre fidélité chancelante. Quand on parloit ces jours passés de ces lâches, qui avoient vendu aux ennemis de l'Etat les places que le roi leur a confiées, on vous a vu frémir d'une juste indignation. Vous les nommiez des traîtres, indignes de voir le jour, pour avoir ainsi lâchement trompé la confiance du prince, et manqué de foi

à leur roi. Fidèles aux rois de la terre, pourquoi ne sommes-nous traîtres qu'au Roi des rois? Pourquoi est-ce qu'il n'y a qu'envers lui que le nom de perfides ne nous déplaît pas, qui seroit le plus sensible reproche que l'on nous pût faire en toute autre rencontre?

Mes Frères, le roi Jésus nous a confié à tous une place, qui lui est de telle importance, qu'il l'a voulu acheter par son sang : cette place, c'est notre ame, qu'il a commise à notre fidélité. Nous sommes obligés de la lui garder, par un serment inviolable que nous lui avons prêté au baptême. Il l'a munie de tout ce qui est nécessaire, au dedans par ses grâces et son Saint-Esprit, au dehors par la protection angélique. Rien n'y manque, elle est imprenable, elle ne peut être prise que par trahison. Traîtres et perfides que nous sommes, nous la livrons à Satan; nous vendons à Satan le prix du sang de Jésus, à Satan son ennemi capital, qui a voulu envahir son trône, qui n'ayant pas pu réussir au ciel dans son audacieuse entreprise, est venu sur la terre lui disputer son royaume, et se faire adorer en sa place. O perfidie! ô indignité! c'est pour servir Satan que nous trahissons notre prince crucifié pour nous, notre unique libérateur.

Figurez-vous, chrétiens, qu'aujourd'hui, au milieu de cette assemblée, paroît tout à coup un ange de Dieu qui fait retentir à nos oreilles ce que disoit autrefois Elie aux Samaritains : « Peuples, jusqu'à quand » chancelerez-vous entre deux partis »? *Quousque claudicatis in duas partes* (1)? Si le Dieu d'Israël est

(1) *III. Reg.* XVIII. 21.

le vrai Dieu, il faut l'adorer; si Baal est Dieu, il faut l'adorer. Chers Frères, les prédicateurs sont les anges du Dieu des armées. Je vous dis donc aujourd'hui à tous, et Dieu veuille que je me le dise à moi-même comme il faut : *Quousque claudicatis ?* Jusqu'à quand serez-vous chancelans ? Si Jésus est votre roi, rendez-lui vos obéissances; si Satan est votre roi, rangez-vous du côté de Satan. Il faut prendre parti aujourd'hui. Ah ! mes Frères, vous frémissez à cette horrible proposition. A Jésus, à Jésus, dites-vous; il n'y a pas ici lieu de délibérer. Et moi, nonobstant ce que vous me dites, je réitère encore la même demande : *Quousque claudicatis in duas partes ?* Et ! serez-vous à jamais chancelans, sans prendre parti comme il faut ? « Si je suis votre » maître, dit le Seigneur par la bouche de son pro- » phète, où est l'honneur que vous me devez (1) ? Et » pourquoi m'appelez-vous Seigneur, et ne faites » pas ce que je vous dis », dit notre Seigneur en son Evangile (2) ? Que voulez-vous que l'on croie, ou nos paroles, ou nos actions ?

Le Fils de Dieu nous ordonne que nous approchions de son Père en toute pureté et en tempérance. Et pourquoi donc tant d'infâmes désirs ? pourquoi tant d'excessives débauches ? Il nous ordonne d'être charitables; et, fidèles, la charité pourra-t-elle jamais s'accorder avec nos secrètes envies, avec nos médisances continuelles, avec nos inimitiés irréconciliables ? Le Fils de Dieu nous ordonne de soulager les pauvres, autant que nous le pourrons; et nous ne craignons pas de consumer la

(1) *Malac.* I. 6. — (2) *Matth.* VII. 21.

substance du pauvre, ou par de cruelles rapines, ou par des usures plus que judaïques. *Quousque claudicatis ?* Mes Frères, il ne faut plus chanceler; il faut être tout un ou tout autre. Si Jésus est notre roi, donnons-lui nos œuvres, comme nous lui donnons nos paroles. Si Satan est notre roi, ô chose abominable ! mais la dureté de nos cœurs nous contraint de parler de la sorte; si Satan est notre roi, ne lui refusons pas nos paroles, après lui avoir donné nos actions. Mais à Dieu ne plaise, mes Frères, que jamais nous fassions un tel choix ! Et comment pourrions-nous supporter les regards de cet Agneau sans tache, meurtri pour l'amour de nous? Dans cette terrible journée, où ce roi descendra en sa majesté juger les vivans et les morts, comment soutiendrions-nous l'aspect de ses plaies qui nous reprocheroient notre ingratitude ? Où trouverions-nous des antres assez obscurs et des abîmes assez profonds, pour cacher une si noire perfidie ? Et comment souffririons-nous les reproches de cette tendre amitié si indignement méprisée, et la voix effroyable du sang de l'Agneau qui a crié pour nous sur la croix pardon et miséricorde, et dans ce jour de colère criera vengeance contre notre foi mal gardée et contre nos sermens infidèles ?

O Dieu éternel ! combien dur, combien insupportable sera ce règne que Jésus commencera en ces jours d'exercer sur ses ennemis ! Car enfin, fidèles, il est nécessaire qu'il règne sur nous. L'empire des nations lui est promis par les prophéties. S'il ne règne sur nos ames par miséricorde, il y régnera par justice; s'il n'y règne par amour et par grâce,

grâce, il y régnera par la sévérité de ses jugemens et par la rigueur de ses ordonnances. Et que diront les méchans, quand ils sentiront, malgré qu'ils en aient, leur roi en eux-mêmes appesantir sur eux son bras tout-puissant; lorsque Dieu frappant d'une main, soutenant de l'autre, les brisera éternellement de ses coups sans les consumer? Et ainsi toujours vivans et toujours mourans, immortels pour leur peine, trop forts pour mourir, trop foibles pour supporter, ils gémiront à jamais sur des lits de flammes, outrés de furieuses et irrémédiables douleurs; et poussant parmi des blasphêmes exécrables mille plaintes désespérées, ils confesseront par une pénitence tardive, qu'il n'y avoit rien de si raisonnable que de laisser régner Jésus sur leurs ames. Dignes certes des plus horribles supplices, pour avoir préféré la tyrannie de l'usurpateur à la douce et légitime domination du prince naturel. O Dieu et Père de miséricorde, détournez ces malheurs de dessus nos têtes.

Mes Frères, ne voulez-vous pas bien que je renouvelle aujourd'hui le serment de fidélité que nous devons tous à notre grand roi? O roi Jésus, à qui nous appartenons à si juste titre, qui nous avez rachetés par un prix d'amour et de charité infinie, je vous reconnois pour mon souverain. C'est à vous seul que je me dévoue. Votre amour sera ma vie, votre loi sera la loi de mon cœur. Je chanterai vos louanges, jamais je ne cesserai de publier vos miséricordes. Je veux vous être fidèle, je veux être à vous sans réserve, je veux vous consacrer tous mes soins, je veux vivre et mourir à votre service. *Amen.*

IIE SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA CIRCONCISION

DE NOTRE SEIGNEUR (*).

Royauté de Jésus-Christ, sa nature, ses effets : droits qu'elle lui donne sur nous : comment nous devons la reconnoître.



Deus autem rex noster ante sæcula, operatus est salutem in medio terræ.

Dieu, qui est notre roi avant tous les siècles, a opéré notre salut au milieu de la terre. Ps. LXXIII. 13.

QUOIQUE nous apprenions par les saintes Lettres que Dieu se considère dans tous ses ouvrages, et que ne voyant rien dans le monde qui ne soit infiniment au-dessous de lui, il ne voit aussi que lui-même qui mérite d'être la fin de ses actions; toutefois il est assuré qu'il n'augmente pas pour cela ses propres richesses, parce qu'elles sont infinies. Quelques beaux

(*) Nous avons supprimé de ce sermon plusieurs morceaux tirés mot à mot du précédent, qui pouvoient être retranchés sans interrompre l'ordre et la suite du discours : nous en userons ainsi dans toutes les occasions où les circonstances le permettront, afin d'éviter, autant qu'il sera possible, les répétitions trop fréquentes. *Edit. de Déforis.*

ouvrages que produise sa toute-puissance, il n'en retire aucun bien que celui d'en faire aux autres; il n'y peut rien acquérir que le titre de bienfaiteur; et l'intérêt de ses créatures se trouve si heureusement conjoint avec le sien, que comme il ne leur donne que pour l'avancement de sa gloire, aussi ne peut-il avoir de plus grande gloire que de leur donner. C'est pourquoi l'Eglise, inspirée de Dieu, nous apprend, dans le sacrifice, à lui rendre grâces pour sa grande gloire : *Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam;* afin que nous comprenions par cette prière, que la grande gloire de Dieu, c'est d'être libéral à sa créature. C'est pour cette raison que le Fils de Dieu prend aujourd'hui le nom de Jésus et la qualité de Sauveur. Ce n'est pas assez que l'on nous enseigne que ce petit enfant est né pour les hommes, il faut que son nom nous le fasse entendre : et il en revient à notre nature ce grand et glorieux avantage, qu'on ne peut honorer le nom de Jésus, sans célébrer aussi notre délivrance; et ainsi que le salut des mortels est devenu si considérable, qu'il fait non-seulement le bonheur des hommes et le sujet des hymnes des anges, mais encore le triomphe du Fils de Dieu même.

Sainte Mère de mon Sauveur, dont le Saint-Esprit s'est servi pour lui donner un nom si aimable, obtenez-nous de Dieu cette grâce, que nous en sentions les douceurs que l'ange commença de vous expliquer, après qu'il vous eut ainsi saluée. *Ave, Maria.*

Encore que le mystère de cette journée, cachant à nos yeux la divinité, nous représente le Fils de

Dieu, non-seulement dans l'infirmité de la chair, mais encore dans la bassesse de la servitude, et que les cris, les gémissemens et le sang de cet enfant circoncis semblent plutôt exciter en nous les tendresses de la pitié que les soumissions du respect; néanmoins la foi pénétrante, qui ne peut être surprise par les apparences, nous découvre dans ses foiblesses des marques illustres de sa grandeur et des témoignages certains de sa royauté. C'est, fidèles, cette vérité chrétienne que je me propose de vous faire entendre avec le secours de la grâce. J'espère que vous verrez aujourd'hui dans le nom que l'on impose au Sauveur des ames, et dans les prémices du sang précieux qu'il commence à verser pour l'amour des hommes, une expression évidente de la souveraineté très-auguste que son Père céleste lui a destinée. Et vous reconnoîtrez que cette doctrine nous est infiniment fructueuse, puisqu'en établissant la gloire du maître et les droits de sa royauté, elle nous apprend tout ensemble les devoirs de l'obéissance.

Entrons donc en cette matière sous la conduite des Lettres sacrées, et disons avant toutes choses que le nom de Jésus est un nom de roi, et qu'il signifie une royauté qui n'est pas moins légitime qu'elle est absolue. Pour mettre cette vérité dans son jour, je suppose premièrement que la royauté est le véritable apanage de la nature divine, à laquelle seule appartient la souveraineté et l'indépendance. Or, entre tous les divins attributs, il y en a trois principaux qui établissent le règne de Dieu sur ses créatures, la puissance, la justice, la miséricorde. Que Dieu règne

par sa puissance, c'est une vérité si constante, qu'elle entre par elle-même dans tous les esprits, sans qu'il soit besoin d'alléguer des preuves. En effet c'est par sa puissance qu'il dispose des créatures, ainsi qu'il lui plaît, sans que rien puisse résister à ses volontés; et par conséquent il en est le roi avec une autorité qui n'a point de bornes. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul, en parlant de Dieu, c'est, dit-il, « le bien» heureux et le seul puissant »; et il ajoute aussitôt après, « le Roi des rois et le Seigneur des sei» gneurs[1] »; comme ayant dessein de nous faire entendre que l'empire de Dieu doit être infini, parce que sa puissance est incomparable.

Mais je remarque ici, chrétiens, que ce règne est universel, et enferme indifféremment tous les êtres qui relèvent également de la toute-puissance divine. Si bien que les hommes et les anges étant capables d'un gouvernement spécial, parce qu'ils peuvent être conduits par raison; il paroît manifestement qu'outre ce règne de toute-puissance, qui comprend généralement toutes les créatures, il faut encore reconnoître en Dieu quelque domination plus particulière pour les natures intelligentes. C'est aussi ce que nous voyons éclater dans sa bonté et par sa justice. Car comme entre les anges et les hommes, les uns sont rebelles à leur Créateur et les autres sont obéissans, les uns suivent ses volontés et les autres les contredisent, et que d'ailleurs il est impossible que rien échappe de ses mains souveraines, ni se dérobe de son empire; qui ne voit qu'il est nécessaire qu'il établisse deux gouvernemens différens, l'un de

(1) *I. Timot.* VI. 15.

justice, l'autre de bonté; l'un pour la vengeance des crimes, l'autre pour le couronnement des vertus; l'un pour ranger les esprits rebelles par la rigueur d'un juste supplice, l'autre pour enrichir les respectueux par la profusion des bienfaits?

De là ces deux règnes divers dont il est parlé dans les saintes Lettres : l'un de rigueur et de dureté que le Psalmiste nous représente en ces mots : « Vous les » régirez, dit-il, avec un sceptre de fer, et vous les » briserez tous ainsi qu'un vaisseau de terre (1) »; l'autre de douceur et de joie, que le même Psalmiste décrit : « Avancez, dit-il, ô mon Prince, combattez » heureusement, et régnez par votre beauté et par » votre bonne grâce (2) ». Par où le Saint-Esprit nous veut faire entendre qu'il y a un règne de fer, et c'est le règne de la justice rigoureuse qui assujettit par force les esprits rebelles, en les contraignant de porter le poids d'une impitoyable vengeance; et qu'il y a un règne de paix, et c'est le règne de la bonté qui possède les cœurs souverainement par les grâces de ses attraits infinis : de sorte que nous avons prouvé par les Ecritures le règne de la puissance, et de la justice, et de la miséricorde divine.

Ces vérités étant supposées, venons maintenant à l'enfant Jésus ; et puisque tant de prophéties, tant d'oracles, tant de figures du vieux Testament lui promettent qu'il sera roi, ne craignons pas de lui demander de quelle nature est la royauté qu'il est venu chercher sur la terre. Il est certain, aimable Jésus, que ce nouveau règne ne s'établit pas sur votre pouvoir, puisque vous vous revêtez de notre

(1) *Ps.* II. 9. — (2) *Ps.* XLIV. 5.

foiblesse; ni sur la rigueur de votre justice, puisque vous déclarez dans votre Evangile que « vous n'êtes » pas venu pour juger le monde (1) ». Que nous reste-t-il donc maintenant à dire, sinon que le règne que vous commencez est un règne de miséricorde? Aussi ne prenez-vous pas aujourd'hui le titre pompeux de Dieu des armées, pour nous étonner par votre puissance; ni la qualité terrible de juste Juge, pour nous effrayer par votre rigueur; mais l'aimable nom de Jésus, pour nous inviter par votre clémence. Vous venez pour régner; il vous plaît de régner sur nous en qualité de Sauveur des ames; et ainsi vous accomplissez cette fameuse prophétie d'un de vos ancêtres : « Dieu, qui est notre Roi devant » tous les siècles, a opéré le salut au milieu du » monde ».

Mais, fidèles, s'il est véritable que le nom de Jésus soit un nom royal, un nom de grandeur et de majesté, qui promet à l'enfant que nous adorons un empire si magnifique, pourquoi voyons-nous du sang répandu; et ne recherchons-nous point dans les Ecritures le secret de cette mystérieuse cérémonie? J'entends votre dessein, ô mon roi Sauveur. Ce n'est pas assez que vous soyez roi, il faut que vous soyez un roi conquérant. Comme roi, vous sauvez vos peuples; comme conquérant, vous donnez du sang, et vous achetez à ce prix les peuples que vous soumettez à votre pouvoir. Et c'est, fidèles, pour cette raison que dans cette même journée, où il reçoit le titre de roi dans la qualité de Sauveur, il veut que son sang commence à couler, afin de nous faire voir

(1) *Joan.* XII. 47.

son règne établi sur le salut de tous ses sujets et sur l'effusion de son sang. Considérons ces deux vérités qui comprennent tout le mystère de cette journée. Prouvons par des raisons invincibles qu'il n'est point d'empire mieux affermi, ni de conquête plus glorieuse; et tâchons de profiter tellement de cette doctrine toute apostolique, que nous méritions enfin d'être la conquête de notre monarque Sauveur, qui n'a conquis et ne s'assujettit ses peuples qu'en les délivrant.

Pour comprendre solidement combien grande, combien illustre, combien magnifique est la souveraineté du Sauveur des ames, il faut premièrement former en nous-mêmes la véritable idée de la royauté, où je vous demande, fidèles, que vous ne vous laissiez pas éblouir les yeux par cet éclat et par cette pompe qui remplit d'étonnement le vulgaire. Comprenons dans la royauté des rois quelque chose de plus relevé que ce que l'ignorance y admire. Certes je ne craindrai pas de le publier : ce ne sont ni les trônes, ni les palais, ni la pourpre, ni les richesses, ni les gardes qui environnent le prince, ni cette longue suite de grands seigneurs, ni la foule des courtisans qui s'empressent autour de sa personne, et pour dire quelque chose de plus redoutable, ce ne sont ni les forteresses, ni les armées qui me montrent la véritable grandeur de la dignité royale. Je porte mes yeux jusque sur Dieu même, et de cette Majesté infinie je vois tomber sur les rois un rayon de gloire que j'appelle la royauté. Et pour dire plus clairement ma pensée, je soutiens que la royauté, à la bien entendre; qu'est-ce, fidèles, et que dirons-

nous? C'est une puissance universelle de faire du bien aux peuples soumis : tellement que le nom de roi, c'est un nom de père commun, et de bienfaiteur général; et c'est là ce rayon de divinité qui éclate dans les souverains.

Expliquons toutes les parties de cette définition importante, qui sera le fondement de tout mon discours. Je dis donc que la royauté est une puissance. Je ne m'arrête point à prouver une vérité si constante; mais passant plus outre je raisonne ainsi. Je dis que si la royauté est une puissance, il s'ensuit manifestement que c'est une puissance de faire du bien, et j'appuie cette conséquence sur ce beau principe : Tout ce qui mérite le nom de puissance naturellement tend au bien. Jugez si j'établirai cette vérité par des raisons assez convaincantes.

La puissance qui s'emploie à faire du mal aux autres, le fait ou justement ou injustement. Si elle le fait avec injustice, il est certain que c'est impuissance : car nul ne peut opprimer les autres par violence et par injustice, qu'il ne se mette le premier dans la servitude. C'est pourquoi il est écrit dans l'Apocalypse, que « celui qui mène les autres en » captivité, va lui-même en captivité » : *Qui in captivitatem duxerit, in captivitatem vadet* (1). Sans doute afin que nous concevions que celui qui opprime, celui qui tourmente, est le premier esclave de son injustice, selon l'expression de l'apôtre : *Servi injustitiæ* (2). Etant dans un si honteux esclavage, il ne peut pas être appelé puissant; et par conséquent la puissance d'affliger les autres avec injustice,

(1) *Apoc.* XIII. 10. — (2) *Rom.* VI. 17.

n'est pas une véritable puissance : *Nihil possumus contra veritatem, sed pro veritate* (1) : « Nous ne » pouvons rien contre la vérité, mais nous pouvons » tout pour elle » : puissance qui se détruit elle-même.

Mais que dirons-nous maintenant de cette puissance qui punit les crimes, et qui donne des armes à la justice contre les entreprises des méchans? C'est ici qu'il faut que je vous propose une belle théologie de Tertullien ; elle donnera un grand jour à la vérité que j'ai avancée, que tout ce qui mérite le nom de puissance est naturellement bienfaisant. Ce grand homme comparant la bonté de Dieu, par laquelle il fait du bien à ses créatures, avec la sévérité rigoureuse par laquelle il les châtie selon leurs mérites, dit que la première lui est naturelle, c'est-à-dire la munificence ; et que l'autre est comme empruntée, c'est-à-dire la sévérité : *Illa ingenita, hæc accidens; illa edita, hæc adhibita ; illa propria, hæc accommodata* (2). Et il en rend cette excellente raison : car, dit-il, la toute-puissance divine jamais n'afflige ses créatures, que lorsqu'elle y est forcée par les crimes. Si donc jamais elle ne se résout à leur faire sentir du mal que par une espèce de force, il paroît qu'elle leur fait du bien par nature ; et par-là ma proposition demeure invinciblement établie. Car ce n'est pas une véritable puissance d'affliger les hommes avec injustice; parce qu'ainsi que nous avons dit, l'injustice est une foiblesse et un esclavage : de sorte que la véritable puissance ne faisant jamais de mal à personne, que lorsqu'elle y est contrainte et

(1) *II. Cor.* XIII. 8. — (2) *Lib.* II, *adv. Marcion. n.* 11.

forcée, il s'ensuit que par elle-même et de sa nature elle est éternellement bienfaisante. Et c'est pour cette raison, chrétiens, que je dis que la royauté est une puissance de faire du bien ; parce que telle est la nature de toutes les puissances légitimes, et que la puissance des rois est un rayon de la puissanc edivine si naturellement libérale.

Mais j'ajoute que cette puissance est universelle; et c'est, fidèles, cette différence qui distingue le souverain d'avec les sujets. Les libéralités particulières sont nécessairement limitées; c'est le privilège du prince de pouvoir étendre ses bienfaits par tout son empire : il montre l'éminence de sa dignité par l'étendue de son influence. Ainsi Dieu a mis le soleil dans une place si élevée au-dessus de nous, pour réjouir par sa vertu toute la nature. L'action du prince, occupé à faire du bien à ses peuples, me montre sa grandeur et son abondance : c'est le caractère de la royauté, c'est ce qui fait la majesté des monarques ; et par-là vous pouvez comprendre quelle est la royauté du Sauveur Jésus.

S'il est vrai que la royauté, c'est une puissance de faire du bien ; si le salut qui mène avec lui la paix, l'abondance, la félicité, est un bien si considérable qu'il est capable de rassasier jusques aux désirs les plus vastes ; qui ne voit qu'il n'est rien plus digne d'un roi que de s'établir en sauvant son peuple ? Et nous en lisons un très-bel exemple dans les Ecritures sacrées. Lorsque Saül entendant les glorieux éloges que tout le monde donnoit à David : « Saül » en a défait mille, et David dix mille (1); il a frappé

(1) *I. Reg.* XVIII. 7.

» le Philistin, et a ôté l'opprobre d'Israël » : aussitôt il s'écria tout troublé : « Après cet éloge, dit-il, » il ne lui manque plus rien que le nom de roi (1) ». Comme s'il eût dit : On me dépouille de ma royauté, puisqu'on m'ôte la gloire de garder mes peuples ; on transfère l'honneur royal à David, en reconnoissant que c'est lui qui sauve, et il ne lui en manque plus que le titre. Tant il est véritable, ô fidèles, que c'est le propre des rois de sauver. C'est pourquoi le prince Jésus, en venant au monde, considérant que les prophéties lui promettent l'empire de tout l'univers, il ne demande point à son Père une maison riche et magnifique, ni des armées grandes et victorieuses, ni enfin tout ce pompeux appareil dont la majesté royale est environnée. Ce n'est pas ce que je demande, ô mon Père. Je demande la qualité de Sauveur, et l'honneur de délivrer mes sujets de la misère, de la servitude, de la damnation éternelle. Que je sauve seulement, et je serai roi. O aimable royauté du Sauveur des ames !

Ces vérités étant supposées, venez maintenant adorer, mes Frères, l'auguste monarchie du Sauveur des ames ; et parce que mes sentimens sont trop bas pour vous exprimer une telle gloire, écoutez de la bouche de saint Augustin ce qu'il en a appris dans les Ecritures. « Ne nous imaginons pas, dit ce » grand docteur, que ce soit un avantage pour le » Roi des anges d'être fait aussi le prince des hommes. » Le règne qu'il lui plaît établir sur nous, c'est la » paix, c'est la liberté, c'est la vie et le salut de ses » peuples. Il n'est pas roi, poursuit-il encore, ni

(1) *I. Reg.* XVIII. 8.

» pour exiger des tributs, ni pour lever de grandes » armées; mais il est roi, dit ce saint évêque, parce » qu'il gouverne les ames, parce qu'il nous procure » les biens éternels, parce qu'il fait régner avec lui » ceux que la charité soumet à ses ordres ». Et enfin il conclut ainsi : « Le règne de notre prince, c'est » notre bonheur; ce qu'il daigne régner sur nous, » c'est clémence, c'est miséricorde; ce ne lui est pas » un accroissement de puissance, mais un témoi- » gnage de sa bonté » : *Dignatio est, non promotio; miserationis indicium, non potestatis augmentum* (1).

Mais, fidèles, d'où savons-nous que tels sont les sentimens de notre monarque ? Ecoutons l'Ecriture sainte; écoutons, et que nos cœurs s'attendrissent, en contemplant la miséricorde infinie de Jésus notre souverain très-aimable. Je remarque dans son Evangile une chose très-considérable. C'est que jamais il n'a confessé qu'il fût roi que devant le tribunal de Pilate, et il le fait dans des circonstances qui sont dignes d'être observées.... (*)

Qui ne vous loueroit, ô mon Prince ? qui n'admireroit vos bontés ? Que le ciel et la terre chantent à jamais vos miséricordes. Que vos fidèles célèbrent éternellement la magnificence de votre règne. Quel empire est mieux acquis que le vôtre, puisqu'on ne voit parmi vos sujets que des captifs que vous avez délivrés, des pauvres que vous avez enrichis, des misérables que vous rendez bienheureux, des esclaves que votre bonté a changés en rois ?

(1) *Tract.* LI. *in Joan. n.* 4; *tom.* III, *part.* II, *col.* 635.

(*) *Voyez* le sermon précédent, *pag.* 455.

Mais, fidèles, ce n'est pas assez de contempler la gloire de notre Prince : elle est si grande et si éclatante, qu'elle n'a pas besoin d'être relevée par nos paroles; mais elle veut être honorée par nos actions. Faisons donc cette réflexion chrétienne sur les vérités que j'ai annoncées. Chaque monarchie a ses droits, selon la qualité des monarques : ainsi nous devons régler nos devoirs sur le titre de notre prince. Or je vous demande, mes Frères, que ne doivent pas des peuples sauvés à un roi Sauveur ? Considère, ô peuple sauvé, que si l'on t'a sauvé, tu étois perdu; et si l'on t'a sauvé tout entier, tu étois perdu tout entier; et si tu étois perdu tout entier, tu te dois aussi tout entier à celui par qui tu subsistes. Et cependant tu oublies Jésus; ou les affaires, ou les débauches, ou les vains empressemens de la terre t'enlèvent entièrement à Jésus. Du moins ne sens-tu pas en ta conscience que tu crois faire beaucoup de te partager ? Jésus aura ce quart-d'heure, etc.; mais le cœur n'est à lui qu'à demi; et n'y étant qu'à demi, il n'y est point du tout.

S'il y a quelque chose en nous dont Jésus ne soit pas Sauveur, je veux qu'il nous soit permis de le réserver. Mais si nous voulons avoir la consolation de croire qu'il a sauvé tout ce que nous sommes, pourquoi ne voulons-nous pas avoir la justice de lui donner aussi tout ce que nous sommes ? Eh ! ne voyons-nous pas qu'étant le Sauveur, et ne voulant régner que comme Sauveur, nous ne lui donnons rien qu'afin qu'il le sauve ? Quelle est notre ingratitude et notre folie, si nous nous soulevons tous les jours contre ce roi de miséricorde, dont le règne

est notre salut ; si au lieu de nous joindre aux pieux enfans qui présentent des palmes à notre Sauveur, « Vive, disoient-ils, le Fils de David ; béni soit le » roi d'Israël (1) », nous embrassons le parti rebelle des séditieux de la parabole, en nous écriant avec eux : « Nous ne voulons point qu'il règne sur » nous (2) » ? Car oserions-nous dire qu'il règne sur nous, puisque nous foulons aux pieds tant de fois les saintes maximes de son Evangile ? Quelle illusion ! quelle moquerie ! Nous disons qu'il est notre roi, et nous méprisons ses commandemens. Nous nourrissons des inimitiés implacables, et nous nous disons les sujets du Roi pacifique. Nous brûlons de convoitises brutales, et nous voulons être à l'Epoux des vierges. Notre ame est enivrée des plaisirs du monde, et nous servons un roi couronné d'épines.

Retournons, retournons, fidèles, à l'empire du roi Sauveur. Refuser un prince qui sauve, c'est renoncer ouvertement au salut. Imprimons bien avant en notre pensée que nous sommes un peuple sauvé, afin qu'ayant toujours en notre mémoire les misères dont Jésus-Christ nous a délivrés, nous apprenions que nous n'avons rien que par la miséricorde du libérateur. Et puisque le prince qui nous a sauvés, non-seulement nous tire de la servitude, mais encore nous rend participans de sa royauté, rougissons de retomber dans les fers, nous que Jésus-Christ a fait rois. Ne jetons pas aux pieds de Satan la couronne que Jésus a mise sur nos têtes. Puisque la bonté du Sauveur nous a non-seulement affranchis, mais encore en quelque façon déjà couronnés,

(1) *Matth.* XXI. 15. — (2) *Luc.* XIX. 14.

concevons qu'il est indigne de nous de servir ce divin Monarque dans la servilité de la crainte. Servons-le donc, fidèles, dans la liberté de la sainte dilection (*); servons-le d'une affection libérale, puisqu'il ne demande que notre amour pour le prix de ses travaux et de ses conquêtes. Mais afin que vous compreniez ma pensée qui ne tend qu'à l'édification de vos ames, il faut que je déduise par ordre quelques propositions importantes.

La première proposition, c'est que le Fils de Dieu surmontant le monde devoit principalement surmonter les cœurs. C'est ce qui nous est prophétisé manifestement dans le psaume où David parle de lui en ces termes : *Sagittæ Potentis acutæ* (1) : « Les » flèches du Puissant sont perçantes; les peuples » tomberont à ses pieds; ses coups donnent tout » droit au cœur des ennemis de mon roi ». Par où vous voyez, chrétiens, que le roi dont parle cette prophétie, c'est-à-dire sans difficulté le Sauveur des ames, devoit principalement subjuguer les cœurs. Et la raison en est évidente. Car le Fils de Dieu est venu au monde pour dompter les peuples rebelles, qui s'étoient révoltés contre Dieu son père. Et quand je cherche la rebellion par laquelle nous nous soulevons contre Dieu, je trouve infailliblement qu'elle est dans le cœur. Ce ne sont pas nos bras ni nos mains

(*) On trouve sur l'enveloppe du manuscrit original ces paroles écrites de la main de Bossuet, qui ont rapport à ce qu'il dit ici : « Agir en amis, en rois, non en esclaves, par la charité. C'est » elle qui nous fait agir royalement » : *Regium mandatum, regalem legem.* Jac. II. 8. *Edit. de Déforis.*

(1) *Ps.* XLIV. 7.

mains qui s'élèvent insolemment contre Dieu; c'est le cœur qui s'enfle au dedans, c'est lui qui murmure, c'est lui qui résiste : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus* (1) : « L'insensé a dit en son » cœur : Il n'y a point de Dieu ». L'insensé combat contre Dieu; et voyant bien qu'il ne le peut détruire en effet, il tâche de le détruire du moins en son cœur. La rebellion est donc dans le cœur. Et c'est pourquoi le même prophète qui a remarqué que c'est là que se nourrit la rebellion, nous apprend aussi que c'est là que portent les coups du victorieux : *In corda inimicorum regis.* C'est ce qui fait dire à saint Augustin que les peuples que Jésus surmonte tombent dans le cœur. Qu'est-ce à dire, tomber dans le cœur? « C'est dans le cœur qu'ils s'élevoient contre lui, » c'est dans le cœur qu'il les abaisse et les fait tom- » ber » : *Ibi se erigebant adversùs Christum, ibi cadunt ante Christum* (2).

D'où passant plus outre, je dis en second lieu avec le même saint Augustin, que pour abattre ses ennemis dans le cœur, il falloit qu'il les remplît de son saint amour. C'est alors que les cœurs tombent devant lui, saintement abaissés par la charité : *Populi sub te cadent,* nous dit le Psalmiste. De là vient que notre prophète arme les mains de son conquérant de flèches aiguës, qui signifient les traits perçans par lesquels la charité pénètre les cœurs : *Sagittæ Potentis acutæ.* Et c'est ici, chrétien, que tu dois apprendre que si Jésus ne te touche au cœur, si tu ne brûles pour lui par un saint amour, tu ne

(1) *Ps.* LII. 1. — (2) *Enar. in Ps.* XLIV. *n.* 16, *tom.* IV, *col.* 389.

pourras jamais être sa conquête. Car tu ne peux être sa conquête, jusqu'à ce que tu sois blessé par ses armes. Puis donc que les armes de notre prince sont des flèches qui percent les cœurs, tant que tu le sers seulement par crainte, tant que le cœur n'est point blessé par le saint amour, tu n'es point la conquête du Sauveur des ames. Or pour blesser les cœurs par amour, pour les gagner, pour les conquérir, il falloit que mon Prince répandît du sang. Et c'est ce qui achève mon raisonnement, et nous découvre le secret de la prophétie; c'est là que je découvre les charmes par lesquels Jésus subjugue les cœurs.

De là vient que nous lisons dans son Evangile, que pendant le cours de sa vie il a toujours eu peu de sectateurs; jusque-là que ses amis rougissoient souvent de se voir rangés sous sa discipline. Mais après qu'il a répandu son sang, tous les peuples peu à peu tombent à ses pieds, jusques aux terres les plus inconnues, jusques aux nations les plus inhumaines, que sa doctrine a civilisées. Rome, après s'être long-temps enivrée du sang de ses généreux combattans, Rome la maîtresse a baissé la tête, et a rendu plus d'honneur au tombeau d'un pauvre pêcheur, qu'aux temples de son Romulus. Les empereurs même les plus triomphans sont venus au temps marqué par la Providence, rendre aussi leurs devoirs; ils ont élevé l'étendard de Jésus au-dessus des aigles romaines; ils ont donné la paix à l'Eglise par toute l'étendue de l'empire.

Où êtes-vous maintenant, ô persécuteurs? Que sont devenus ces peuples farouches qui rugissoient comme des lions contre l'innocent troupeau de Jésus?

« Ils ne sont plus, dit saint Augustin; Jésus les a » frappés dans le cœur : Jésus a défait ses ennemis, » et il en a fait des amis : les ennemis sont morts, » ce sont des amis qui sont en leur place » : *Ceciderunt; ex inimicis amici facti sunt; inimici mortui sunt, amici vivunt* (1). Le sang répandu par amour a changé la haine en amour. O victoire vraiment glorieuse, qui se rend les cœurs tributaires! ô noble et magnifique conquête ! ô sang utilement répandu !

Mais finissons enfin ce discours par une dernière considération, par laquelle l'apôtre nous fera comprendre combien nous sommes acquis au Sauveur des ames par le sang qu'il a versé pour l'amour de nous. Nous ne sommes pas seulement au prince Jésus comme un peuple qu'il a gagné par amour, mais comme un peuple qu'il a acheté d'un prix infini. Et remarquez qu' « il ne nous a pas achetés, comme » dit saint Pierre (2), ni par or, ni par argent, ni » par des richesses mortelles ». Car, étant maître de l'univers, tout cela ne lui coûtoit rien; mais parce qu'il nous vouloit beaucoup acheter, il a voulu qu'il lui en coûtât. Et afin que nous entendions jusqu'à quel point nous lui sommes chers, il a donné son sang d'un prix infini. Entrons profondément en cette pensée.

Tout achat consiste en échange. Vous me donnez, je vous donne, c'est un échange; et dans cet échange, fidèles, ce que je reçois remplit la place de ce que je donne. L'achat n'est point une perte. Je me dessaisis, mais je ne perds pas; parce que ce que je reçois me tient lieu de ce que je donne. Cela

(1) *S. Aug. ubi suprà.* — (2) *I. Petr.* I. 18.

est dans le commerce ordinaire. Qu'a donné Jésus pour nous acheter? il a donné sa vie, sa chair et son sang. Donc nous lui tenons lieu de sa vie; nous ne sommes pas moins à lui que son propre corps et que le sang qu'il a donné pour nous acheter; et c'est pourquoi nous sommes ses membres. Belle et admirable manière d'acquérir les hommes! Ah! mes Frères, élevons nos cœurs; travaillons à nous rendre dignes de l'honneur que nous avons d'être à lui par une sorte d'union si intime. N'ôtons pas à Jésus le prix de son sang. Songeons à ce que dit l'apôtre saint Paul: « Vous n'êtes pas à vous, nous dit-il; » car vous avez été payés d'un grand prix (1) ». Consacrons toute notre vie au Sauveur, puisqu'il l'a si bien achetée; et comme il ne nous achète que pour nous sauver, parce qu'il ne nous possède que comme Sauveur, ne rompons pas un marché qui nous est si avantageux.

Considère, ô peuple fidèle, que nous appartenons au Seigneur Jésus par le droit de notre naissance. Etant donc à lui à si juste titre, puisqu'il nous paie encore, puisqu'il nous achète, comprenons que c'est notre amour qu'il veut acheter, parce que notre rebellion le lui a fait perdre. Qui ne vous aimeroit, ô Jésus? qui ne vous donneroit un amour que vous exigez avec tant de force, que vous attirez avec tant de grâce, et enfin que vous couronnez avec une telle libéralité? Aimons donc Jésus de toute notre ame, aimons fortement, aimons constamment; et ayons toujours en notre pensée, que l'amour que nous lui rendons est un amour gagné par le sang. C'est pour-

(1) *I. Cor.* VI. 19, 20.

quoi résolvons-nous, chrétiens, à aimer Jésus-Christ parmi les souffrances. C'est aimer trop foiblement Jésus-Christ, que de ne souffrir rien pour l'amour de lui. Son amour paroît par son sang; il ne reconnoît point d'amour qui ne soit marqué de sang tout comme le sien.

Mais quel sang lui donnerons-nous? Irons-nous chercher bien loin des persécuteurs qui répandent notre sang pour l'amour de lui? non, fidèles, ce n'est pas là ma pensée. Il n'est pas nécessaire de passer les mers, ni de visiter les peuples barbares. Si nous aimons assez Jésus-Christ, la foi inventive et industrieuse nous fera trouver un martyre au milieu de la paix du christianisme. Quand il nous exerce par les souffrances, si nous l'endurons chrétiennement, notre patience tient lieu de martyre. S'il met la main dans notre sang et dans nos familles, en nous ôtant des parens et des proches que nous chérissons, et que bien loin de murmurer de ses ordres, nous sachions lui en rendre grâce; c'est notre sang que nous lui donnons. Si nous lui offrons avec patience un cœur blessé et ensanglanté par la perte qu'il a faite de ce qu'il aimoit justement; c'est notre sang que nous lui donnons. Et puisque nous voyons dans les saintes Lettres, que l'amour que nous avons des biens corruptibles, est appelé tant de fois la chair et le sang; lorsque nous retranchons cet amour, qui ne peut être arraché que de vive force, de sorte que l'ame se sent comme déchirée par la violence qu'elle souffre, c'est du sang que nous donnons au Sauveur.

Quelques philosophes enseignent que c'est la

même matière du sang qui fait les sueurs et les larmes. Je ne recherche pas curieusement si cette opinion est la véritable; mais je sais que devant le Seigneur Jésus et les larmes et les sueurs tiennent lieu de sang. J'entends par les sueurs, chrétiens, les travaux que nous subissons pour l'amour de lui, non avec une nonchalance molle et paresseuse, mais avec un courage ferme et une noble contention. Travaillons donc pour l'amour de Dieu. Faut-il faire quelque établissement pour le bien des pauvres; se présente-t-il quelqu'occasion d'avancer la gloire de Dieu, d'employer des soins charitables au salut des ames; faut-il résister généreusement aux entreprises de l'hérésie, afin qu'étant plus soumise elle devienne par conséquent plus docile, afin qu'étant plus humble elle devienne plus disposée à rendre les armes à la vérité : montrons de la vigueur et du zèle. Travaillons constamment pour l'amour de Dieu, et tenons pour chose assurée que les sueurs que répandra un si beau travail, c'est du sang que nous donnons au Sauveur.

Mais quel sang est plus agréable à Jésus que celui de la pénitence; ce sang que le regret de nos crimes tire si amoureusement du cœur par les yeux, c'est-à-dire le sang des larmes amères, qui est nommé par saint Augustin (1) le sang de notre ame; ce sang que nous versons devant Dieu, lorsque repassant nos ans écoulés, dans l'amertume de notre cœur, nous pleurons sincèrement nos ingratitudes? c'est ce sang que nous devons au Sauveur. Présentons-le-lui devant ses autels, mêlons-le dans le sang de son

(1) *Serm.* CCCLI. *n.* 7, *tom.* V, *col.* 1356.

sacrifice; portons-le à ces tribunaux de miséricorde, que l'infinie bonté du Sauveur érige dans les églises, pour purger nos fautes. Mais, fidèle, si c'est un sang que tu aies consacré au Seigneur Jésus, prends garde de ne l'ôter point de ses mains. Tu lui ôtes les larmes que tu lui as données, lorsque tu retournes au péché que tu as déjà pleuré plusieurs fois; car alors tu improuves tes premières larmes, tu condamnes tes déplaisirs, tu te repens de ta pénitence. Ah! Jésus n'improuve pas ce qu'il a fait une fois pour toi : au contraire il le perpétue tous les jours en quelque façon sur ses saints autels.... Serment de fidélité au roi Jésus prêté au baptême : renouvelons-le devant Dieu (*).

(*) *Voyez* le sermon précédent, *pag*. 481.

III.e SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA CIRCONCISION

DE NOTRE SEIGNEUR,

PRÊCHÉ LE PREMIER JOUR DE L'AN 1687 (a).

Malice du péché, ses effets. Etendue de nos maladies : trois grâces du Sauveur pour nous en délivrer : dispositions pour y répondre. Moyens d'assurer notre guérison.

Vocabis nomen ejus Jesum : ipse enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum.

Vous lui donnerez le nom de Jésus, c'est-à-dire Sauveur; parce que c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. Matth. I. 21.

Si nous avions conservé les sentimens que Dieu avoit mis d'abord dans notre nature, il ne faudroit aucun effort pour nous faire entendre que le péché est le plus grand de tous les maux ; et sans le secours des prédicateurs, notre conscience nous en diroit plus que tous leurs discours. Ce qui nous trompe, mes Frères, ce qui fait que nous avons peine à

(a) A Paris, dans l'église de Saint-Louis des Jésuites.

donner au péché le nom de mal ; c'est à cause qu'il est volontaire. Mais en cela notre erreur est visible, puisqu'au contraire c'est de notre faute, qui est volontaire, que la peine, qui ne l'est pas, prend sa naissance : c'est pour venger le consentement que nous avons donné de nous-mêmes à notre perte et à notre honte, que la mortalité, que les maladies, que l'enfer même et tous ses supplices viennent en foule nous accabler malgré nous. Et quiconque sera le Sauveur des hommes, il doit uniquement s'attacher à ce principe volontaire et universel de tous nos maux. C'est pourquoi Dieu nous avertit, que si aujourd'hui parmi les douleurs de la circoncision, il donne à son Fils le nom de Sauveur, et relève par un si grand nom son humiliation; c'est à cause qu'il doit sauver son peuple fidèle de ce grand mal du péché. D'autres ont porté ce beau nom pour avoir délivré le peuple ou d'une longue captivité, ou des périls de la guerre, ou des horreurs de la famine. Toute langue doit confesser que celui-ci est un Sauveur à meilleur titre ; puisqu'il ne vient pas nous sauver, comme les autres, des peines ou de quelques suites du péché : il vient nous sauver du péché même : et attaquant le mal jusque dans sa source, il est le véritable Libérateur et le Sauveur par excellence. C'est, mes Frères, en peu de paroles l'explication de mon texte, et c'est par-là que le nom sacré de Jésus est au-dessus de tout nom. Je pourrois vous faire voir avec saint Paul qu' « à ce » nom tout genou fléchit dans le ciel, dans la terre » et dans les enfers (1) », et par ce moyen remplir

(1) *Philip.* II. 10.

vos esprits d'admiration et d'étonnement pour un nom si auguste et si magnifique. Mais j'aime mieux vous faire voir, par le propre sens de mon texte, qu'à ce nom le ciel et la terre sont remplis de joie, d'espérance, d'actions de grâces; et que tout cœur doit être enflammé d'un saint amour : c'est à quoi je consacre tout ce discours. Et comme j'apprends de saint Paul, que « nul ne peut même nommer le Seigneur » Jésus, que par la grâce du Saint-Esprit (1) »; je la demande humblement par l'intercession de la bienheureuse Vierge. *Ave.*

La rémission des péchés, le propre ouvrage du Sauveur, et la grâce particulière de la nouvelle alliance, se commence dans le baptême, se continue dans toute la vie et s'achève dans le ciel. C'est ce que saint Augustin nous explique par une excellente doctrine, en interprétant cette parole de saint Jean-Baptiste : « Voilà l'agneau de Dieu; voici celui qui » ôte les péchés du monde (2) ». Les paroles de saint Augustin sont trop belles et trop précises pour n'être pas rapportées au commencement de ce discours, puisqu'aussi bien elles en sont tout le fondement : *Tollit autem, et dimittendo quæ facta sunt... et adjuvandò ne fiant, et perducendo ad vitam ubi fieri omnino non possint* (3). « Jésus-Christ ôte le péché, » et parce qu'il nous le pardonne, lorsque nous y » sommes tombés » : *et dimittendo quæ facta sunt :* « et parce qu'il nous aide à n'y tomber plus » : *et adjuvando ne fiant :* « et parce qu'il nous conduit à

(1) *I. Cor.* XII. 3. — (2) *Joan.* I. 29. — (3) *Op. imperf. cont. Jul. lib.* II, *n.* 84, *tom.* X, *col.* 986.

» la vie bienheureuse, où nous ne pouvons plus y » tomber jamais » : *Et perducendo ad vitam ubi fieri omnino non possint.*

Ainsi le règne du péché est entièrement détruit, et la grâce de notre Sauveur remporte sur cet ennemi une pleine victoire. Et afin de la mieux entendre, [considérez,] mes Frères, [que] quand nous nous livrons au péché, il a sa tache qui nous déshonore, et qui entraîne après elle la mort éternelle : et lorsque le péché est effacé dans les ames par la grâce du saint baptême, ou par celle de la pénitence, il y laisse encore ses appas trompeurs et ses attraits qui nous tentent : et dans la plus grande vigueur de la résistance, si nous vivons sans péché, du moins sans ces péchés qui donnent la mort, nous ne vivons pas sans périls; puisque nous avons toujours en nous-mêmes cette liberté malheureuse et cette déplorable facilité de succomber à un mal si dangereux. Pour être notre Sauveur, et remplir toute l'étendue d'un titre si glorieux, il faut que le Fils de Dieu nous délivre de ces trois maux : il ôte le mal du péché, par la grâce qui nous le pardonne : il en réprime l'attrait, par la grâce qui nous soutient durant tout le cours de la vie : enfin il en arrache jusqu'à la racine, et en ôte tout le péril, par la grâce qui nous couronne et nous récompense. Tel est l'ouvrage du Sauveur. Ah! mes Frères, faisons le nôtre : à ces trois grâces, qu'il nous donne, doivent répondre de notre côté trois dispositions; retenez-les, chrétiens. Et si vous voulez jouir du salut qui vous est offert en Jésus-Christ, reconnoissez avant toutes choses avec amour et action de grâce, le pardon qui vous

a été accordé ; combattez, sans vous relâcher jamais, l'attrait pernicieux qui vous porte au mal ; et aspirez de tout votre cœur à l'état heureux où vous n'aurez plus à craindre le poids intérieur d'aucune foiblesse. Voilà toute la vie chrétienne, qui répond au nom adorable de Jésus-Christ. Et, mes Frères, je serai heureux si je puis vous imprimer dans le cœur ces trois vérités.

PREMIER POINT.

Pour comprendre parfaitement ce que vous devez au Sauveur, comprenez avant toutes choses ce que c'est que le péché dont il vous délivre. Je ne veux pas ici, chrétiens, que vous regardiez dans le péché, ni la foiblesse qui le produit, ni la honte qui l'environne, ni le supplice affreux qui le suit de près : non, non, pour le détester, je ne veux que vous attendiez, ni la sentence du juge, ni la sanglante exécution de ce dernier jugement, ni le soulèvement universel des créatures unies pour venger l'outrage de leur Créateur, ni l'ardeur d'un feu dévorant, ou comme l'appelle saint Paul, son émulation, *ignis æmulatio* (1), et cette force toujours renaissante qui s'irrite de plus en plus contre les méchans. Ce n'est point tout cela que je veux que vous remarquiez : ce que je voudrois vous faire entendre, c'est ce qui mérite tout cela; ce qui par conséquent est plus funeste, plus mauvais et plus digne de notre haine; c'est-à-dire, le déréglement, l'iniquité, la laideur, la malice même du péché.

Et d'où vient cette laideur et cette malice qui le rend si digne d'exécration ? il est aisé de l'entendre.

(1) *Heb.* x. 27.

C'est que l'homme est soumis par sa nature, et il doit être soumis par son choix à la volonté divine et à la raison éternelle qui en dirige la conduite; il s'y doit unir de tout son cœur : car c'est ce qui le fait juste, ce qui le fait droit, ce qui le fait vertueux. Quand il péche, il s'en détache : il préfère sa volonté à celle de Dieu; la volonté dépendante et subordonnée à la volonté souveraine; la volonté errante et défectueuse à la volonté toujours droite, qui est sa règle elle-même; la volonté particulière, et qui se borne aussi à contenter un particulier, c'est-à-dire soi-même, à la volonté première et universelle, par laquelle tout subsiste; où tout ce qui est, tout ce qui vit, tout ce qui entend, trouve son ordre, sa consistance, son repos. Il n'y a rien de plus indigne ni de plus inique, et il n'est pas possible de pousser plus loin, ni la rebellion contre Dieu, ni, ce qui en est une suite, la haine contre soi-même.

Voilà sans doute de tous les maux le plus pernicieux, la rebellion contre Dieu : « Contre qui vous » êtes-vous soulevés? contre qui élevez-vous vos re» gards superbes? contre le saint d'Israël (1) ». La haine contre soi-même : « Celui qui aime l'iniquité » est ennemi de son ame (2) ». Oui, chrétiens, tout pécheur est ennemi de son ame, corrupteur dans sa conscience de son plus grand bien, qui est l'innocence. Nul ne péche qu'il ne s'outrage lui-même : nul n'attente à l'intégrité d'autrui, que par la perte de la sienne : nul ne se venge de son ennemi, qu'il ne porte le premier coup et le plus mortel dans son

(1) *IV. Reg.* XIX. 22. — (2) *Ps.* X. 6.

propre sein : et la haine, ce venin mortel de la vie humaine, commence sa funeste opération dans le cœur où elle est conçue, puisqu'elle y éteint la charité et la grâce. Parjure, qui voulois rendre le ciel complice de ta perfidie ; ce dépôt de la bonne foi que Dieu avoit confié à ta garde, mais que tu te ravis à toi-même, combien valoit-il mieux que celui que tu refuses de reconnoître ?

Ainsi le péché est le plus grand et le plus extrême de tous les maux : plus grand sans comparaison que tous les maux qui nous menacent par le dehors ; parce que c'est le déréglement et l'entière dépravation du dedans : plus grand et plus dangereux que les maladies du corps les plus pestilentielles ; parce que c'est un venin fatal à la vie de l'ame : plus grand que la perte de la raison ; parce que c'est la perte de la probité et de la vertu ; et qu'après tout, c'est perdre plus que la raison, que d'en perdre le bon usage ; sans quoi la raison même n'est plus qu'une extravagance et un égarement criminel : Mal intime qui efface en nous, et qui y déracine tout ce qui nous unit à Dieu ; et qui, faisant entrer la malice jusque dans le fond de notre ame, l'ouvre aussi de toutes parts à la vengeance. Par conséquent, pour conclure, mal par-dessus tous les maux ; malheur excédant tous les malheurs ; parce que nous y trouvons tout ensemble et un malheur et un crime ; malheur qui nous accable, mais crime qui nous déshonore ; malheur qui nous ôte toute espérance, mais crime qui nous ôte toute excuse ; malheur qui nous fait tout perdre, mais crime qui nous rend coupables de notre perte, à qui même ne reste pas le

triste droit de se plaindre, et dont la honte est plus grande que les infortunes, digne à la fois d'une haine et d'un mépris éternel.

C'en est assez, c'en est assez : je ne puis plus seulement souffrir le nom de péché. Accablé que je suis d'un si grand mal, si je ne trouve un Sauveur, je ne vis plus. Car, ô Dieu ! sans ce Sauveur miséricordieux, ô Dieu ! où trouverai-je un remède contre le mal qui me presse ? où trouverai-je un remède contre les désordres ou un asile contre les frayeurs de ma conscience, tristes avant-coureurs des rigueurs inexorables de votre justice ? quel recours chercherai-je ? Non, mes Frères, il n'y a plus que le Sauveur qui nous puisse donner le moyen de respirer un moment. Ne dites pas avec les impies, dont il est parlé dans le prophète : « Le Seigneur ne nous fera » ni bien ni mal » : *Non faciet bene Dominus, et non faciet malè* (1). Car aussi quel mal lui pouvons-nous faire, pour attirer ses vengeances ? Occupé autour des cieux, dont il roule continuellement la grande machine, nos injures ne vont pas jusqu'à lui ; nos péchés, dont on dit qu'il est offensé, ne pénètrent pas jusqu'à lui : c'est ainsi que parle l'impie, et il se rassure sur son impuissance. Ignorant, qui ne voit pas au contraire que quiconque est le vengeur des injustices, doit par sa propre grandeur être au-dessus de ses attaques. C'est à cause que la règle est inaltérable, que le tort et l'injustice se brisent contre elle. C'est à cause que la vérité est invincible, que le mensonge et l'erreur sont confondus en sa présence. Le châtiment doit partir d'une

(1) *Soph.* I. 12.

main inaccessible aux injures : autrement plus occupée à se défendre des crimes, qu'à les punir, elle laissera triompher l'iniquité. A Dieu ne plaise ! sous un Dieu si saint, si nos péchés pouvoient nuire à son règne, si nous pouvions affoiblir sa puissance par nos rebellions, ou blesser sa dignité par nos outrages, il seroit un vengeur trop peu redoutable. Mais parce que son trône est hors d'atteinte, que la justice l'environne, que son jugement procède toujours en puissance et en vérité ; malheur, malheur encore une fois, et malheur jusqu'à l'infini, à quiconque péche sous ses yeux.

Et cette vérité est si importante, qu'il falloit qu'elle parût dans le Sauveur même ; c'est pour cela que Dieu fait paroître un Sauveur chargé de nos crimes sur la croix. Qu'étoit-ce en effet que le Sauveur ? qu'étoit-ce que ce Verbe incarné, mes Frères ? qu'étoit-ce autre chose, si ce n'est la vérité même manifestée dans la chair ? Ainsi toute vérité y devoit être manifestée, et autant la vérité des rigueurs de Dieu que celle de ses miséricordes. Dieu donc « a mis » sur le Sauveur l'iniquité de nous tous [1] », comme disoit le prophète ; et en même temps pour concilier toutes choses, et de peur qu'au milieu des miséricordes les rigueurs ne fussent oubliées, il a fait du médiateur de sa grâce un exemple de sa justice. Jésus-Christ a subi ce joug pour l'amour de nous. Dès le commencement de sa vie il a reçu la circoncision, c'est-à-dire le sacrement des pécheurs et la marque de leur servitude. Quand il commencera son ministère, quand, sorti de sa retraite profonde,

(1) *Isai.* LIII. 6.

il

il commencera l'ouvrage pour lequel il est envoyé, il recevra encore un autre sacrement des pécheurs dans le baptême. Quoi! Jésus être baptisé! Jésus, l'innocence même, être mis au rang des pénitens! Saint Jean à qui il s'adresse en est troublé lui-même: « Seigneur, que je vous baptise! Laissez-moi, ré» pond le Sauveur: c'est ainsi que nous devons ac» complir toute justice (1) ». Et prêt à porter la peine de tous les pécheurs, il est juste que j'en prenne la ressemblance. « Dieu a donc mis sur lui, dit le pro» phète, l'iniquité de nous tous (2) ». Il a subi ce joug volontairement. Le voilà donc en quelque façon le plus grand de tous les pécheurs, puisqu'il les représente tous dans sa personne: et voilà en même temps, je ne m'étonne point, la vengeance qui le poursuit, à sa naissance, à sa mort, dans tout le cours de sa vie. Il y auroit succombé, s'il n'eût été Dieu.

Quel est, mes Frères, ce nouveau prodige! Le paganisme a bien pu comprendre qu'il faut être Dieu pour exercer la justice dans toute son étendue; et on en vit quelque idée dans le platonisme. Mais qu'il fallût être Dieu pour la souffrir, c'est le mystère du christianisme, mais mystère très-manifeste aux yeux épurés: car le poids de la vengeance divine sur le pécheur est si grand, que s'il faut une puissance infinie pour l'envoyer il n'en faut pas une moindre pour le soutenir. Que Jésus-Christ prenne seulement la forme d'esclave et la ressemblance du péché, que Jésus-Christ ne soit que pécheur, en-

(1) *Matth.* III. 14, 15. — (2) *Isai.* LIII. 6.

tendez toujours, par la représentation de tous les pécheurs, et la charge qu'il s'est imposée de porter la peine de tous les crimes : sa croix l'accablera de son poids; il demeurera enseveli dans les ombres de la mort; et les prisons de l'enfer où il a fallu qu'il descendît, le tiendront éternellement captif. Mais parce que ce pécheur par représentation est en effet un Dieu tout-puissant, c'est pour cela, comme dit David, qu'il a été « libre entre les morts (1) », et supérieur non-seulement à la peine du péché, mais au péché même : il est devenu par son sang la propitiation de tous les péchés, et le Sauveur de tous les hommes.

Accourez donc, ô pécheurs, quels que vous soyez : soit que votre or soit votre force, ou que vous mettiez votre force et votre confiance dans vos déguisemens; que vous vous soyez fait à vous-même une fausse divinité dans une créature aussi malheureuse et aussi aveugle que vous : soit que votre flamme naissante vous laisse encore la liberté de vous reconnoître, ou que votre joug se soit appesanti, et qu'endurci dans le mal, vous sembliez avoir fait avec le péché une alliance éternelle. Par la grâce de Jésus-Christ qui vous appelle, « votre pacte avec l'enfer » sera rompu, et le traité que vous avez fait avec la » mort ne tiendra pas (2) ». Vous recevrez gratuitement la rémission de vos péchés par les mérites du Sauveur; et vous entendrez de sa bouche : « Allez » en paix (3) ». Ecoutez seulement, pécheurs, la douce loi qu'il vous impose; c'est qu'attendris par tant de bontés, vous lui donniez votre cœur. Vous

(1) *Ps.* LXXXVII. 4. — (2) *Isai.* XXVIII. 18. — (3) *Luc.* VII. 50.

lui devez donc votre amour, quand il vous donne la grâce : vous en devez davantage, quand il l'a donnée : et si vous voulez savoir la mesure de l'amour qu'il attend de vous, connoissez-la par vos crimes.

« Un créancier avoit deux débiteurs : l'un lui de- » voit cinq cents deniers, et l'autre en devoit cin- » quante. Comme ils n'avoient pas de quoi le payer, » il leur remit à tous deux la dette entière. Lequel » des deux l'aime le plus » ? Vous reconnoissez, chrétiens, la parabole de l'Evangile (1) : c'est ce que demande Jésus au Pharisien, vous le savez. Et que répond le Pharisien; c'est-à-dire, que répond la dureté même et la sécheresse même? Ne répondez pas, mes Frères, plus durement que lui. Lequel des deux aime le plus? sans doute que c'est celui à qui on remet davantage? Le Pharisien répond ainsi, et sa réponse mérite l'approbation du Sauveur. Et vous, mes Frères, que répondrez-vous? votre cœur insensible ne dira-t-il rien à votre libérateur? Et si, selon son oracle, celui à qui on remet le plus aime davantage; après tant de péchés remis, après tant de grâces reçues, où trouverez-vous assez d'amour pour les reconnoître? Mais si vous n'en avez pas; si votre amour loin de s'enflammer, ne fait que languir et va s'éteindre; si la grâce de la pénitence tant et tant de fois méprisée, pour tout fruit n'a produit dans votre cœur ingrat qu'une confiance insensée, et dans des rechutes continuelles une insensibilité étonnante; n'entendez-vous pas déjà votre sentence? Si Jésus ne voit rien en vous de ce qui doit suivre comme naturellement la rémission des péchés, et

(1) *Luc.* VII. 41, *et suiv.*

qu'il n'aperçoive dans vos œuvres aucune étincelle d'amour; insensibles, ne craignez-vous pas qu'il ne vous ait rien remis? Non, vous n'étiez pas disposés à recevoir une telle grâce. Ainsi votre pénitence n'étoit qu'une illusion. Je puis vous dire avec saint Paul : « Vous êtes encore dans vos péchés (1) »; c'est-à-dire, vous êtes encore dans la perdition et dans la mort. Que votre état est funeste! Mais quand vous aurez reçu la rémission de vos péchés, si le médecin qui vous a guéris ne vous continue son secours, la rechûte est inévitable. Car il est ce Sauveur miséricordieux, qui non-seulement entre quand on lui ouvre, mais encore qui frappe pour se faire ouvrir (2).

SECOND POINT.

C'est ici qu'il nous faut entendre les foiblesses, les blessures, la captivité de notre nature vaincue par le péché : et au dedans et au dehors tout concourt à établir son empire. Et premièrement au dehors, enivrés de notre bonne fortune, envieux de celle des autres, insensibles à leurs malheurs, troublés et abattus par nos moindres pertes, nous ne gardons ni envers nous-mêmes, ni envers nos frères, le juste milieu : tout ce qui paroît au dehors nous est une occasion de scandale. Et au dedans, quelles ténèbres! quelle ignorance! Les biens véritables sont les moins connus; on ne peut nous les faire entendre. Et pour ce qui est de nos connoissances, ou la passion les obscurcit, ou l'inconsidération les rend inutiles; témoins tant de savans déréglés : ou la curiosité les rend dangereuses; témoins tant d'im-

(1) *I. Cor.* XV. 17. — (2) *Apoc.* III. 20.

piétés et tant d'hérésies. Dans toutes les rencontres de la vie, la raison nous conseille mieux, les sens nous pressent davantage; c'est pourquoi le bien nous plaît, mais cependant le mal prévaut; la beauté de la vertu nous attire, mais les passions nous emportent : et pendant que celle-là combat foiblement, celles-ci remportent une trop facile victoire, établissent leur tyrannie, et se font un règne paisible. Tout ce qu'il y a de meilleur en nous se tourne en excès, le courage en fierté, l'activité en empressement, la circonspection en incertitude. Que deviendrai-je? où me tournerai-je? homme misérable! que ferai-je de ma volonté toujours affoiblie par la contrariété de ses désirs? Ou la paresse l'engourdit, ou la témérité la précipite, ou l'irrésolution la suspend, ou l'opiniâtreté la tient engagée et ne lui permet plus de rien entendre. Tantôt le péril l'étonne, tantôt la sûreté la relâche, tantôt la présomption l'égare. O pauvre cœur humain! de combien d'erreurs es-tu la proie? de combien de vanités es-tu le jouet? de combien de passions es-tu le théâtre? Etrange misère de l'homme, que ses ignorances aveuglent, que ses lumières confondent; « à qui sa » propre sagesse est un lacet, et sa vertu même un » écueil contre lequel ses forces se brisent », parce que son humilité y succombe! *Cui sua fit laqueus sapientia, cui sua virtus est scopulus* (1).

Dans cette foiblesse déplorable, mes Frères, je me sens pressé de vous exciter à rendre au Sauveur vos reconnoissances, non tant pour les péchés qu'il vous a remis, que pour ceux dont sa grâce vous a préser-

(1) *S. Prosper, Carm. de Ingratis.*

vés. C'est un beau sentiment de saint Augustin, dans le livre de la sainte Virginité [1]. *Omnia peccata sic habenda tanquam dimittantur, à quibus Deus custodit ne committantur :* « Vous devez croire, dit » saint Augustin, qu'il vous a remis tous les péchés » où sa grâce vous a empêché de tomber »; parce que nous les portons tous, pour ainsi parler, dans le fonds de corruption que nous avons dans le sein. Non, mes Frères, il n'y a erreur si extravagante, ni passion si désordonnée, dont nous n'ayons en nous le principe : que Dieu seulement laisse aller la main pour nous livrer à nous-mêmes, comme dit saint Paul [2], qu'il lève tant soit peu la digue, notre ame sera inondée de toutes sortes de péchés. Et ne me dites pas qu'il y a des crimes pour lesquels vous vous sentez tant de répugnance, que vous les pouvez éviter sans ce secours : car qui pourroit ici vous représenter l'enchaînement de nos passions; et comment ces passions que vous chérissez introduisent l'une après l'autre, pour ainsi parler, leurs compagnes qui vous font horreur? Combien éloigné de l'idolâtrie devoit être le sage Salomon, à qui Dieu s'étoit fait connoître par des apparitions si manifestes? ses aveugles amours l'y précipitent. Quoi de plus opposé à la clémence et au cœur magnanime de David, que de répandre le sang innocent d'un de ses plus fidèles serviteurs, d'un Urie qui ne respiroit que son service? un regard jeté mal à propos, et trop doucement arrêté, l'a engagé peu à peu contre son humeur à une action si noire et si sanguinaire. Combien étoit ennemi de l'incontinence Lot, qui s'étoit con-

(1) *N.* 42; *tom.* VI, *col.* 362. — (2) *Rom.* I. 24.

servé sans tache avec sa famille parmi les abominations de ces villes qu'on n'ose nommer? on sait où le vin l'emporta. Nabuchodonosor n'étoit que superbe : son orgueil méprisé le fait devenir cruel. Qu'avoit besoin Balthasar, dans ses banquets dissolus, des vaisseaux du temple de Jérusalem? n'y avoit-il pas assez d'autres coupes d'or dans Babylone enrichie de la dépouille de tant de rois? Qu'on les apporte néanmoins; précipitez vos pas, troupe d'esclaves. Enivrons-nous, dit-il à ses femmes et à ses maîtresses, enivrons-nous dans ces coupes sacrées d'où l'on a fait tant d'effusions au Dieu des Juifs. C'est ainsi que son intempérance le pousse jusqu'à la profanation et au sacrilége. Tant il est vrai que la lumière de Dieu étant une fois éteinte, le principe de la droiture entamé, et la conscience affoiblie, tous les crimes l'un après l'autre se naturalisent, pour ainsi parler, dans notre cœur, et nous tombons d'excès en excès.

En effet l'auriez-vous cru, je vous le demande, l'auriez-vous cru, si on vous l'eût dit dans votre jeunesse, que vous eussiez dû vous durcir le front jusqu'à mépriser tous les bruits et tous les reproches du monde? Et vous, l'eussiez-vous pensé que vos lèvres accoutumées, je ne sais comment, à ce plaisir qu'on ne connoît pas, de mentir toujours, à la fin dussent proférer gratuitement autant de mensonges, ou même autant de parjures que de paroles? Vous êtes tombés par degrés dans cet abîme; et pour vous faire descendre dans ces profondeurs, dont vous aviez tant d'horreur, il n'a fallu que vous y conduire par une pente plus douce et plus insen-

sible. Ainsi, ô divin Sauveur! je bornerois trop ma reconnoissance envers vous, si je la renfermois seulement dans les crimes que vous m'avez pardonnés. Hélas! « ils se sont multipliés par-dessus les cheveux de ma tête, et mon cœur m'abandonne quand » j'y pense (1) ». Enfin le nombre en est infini; et je vois paroître à mes yeux une suite qui n'a point de fin, de péchés connus et inconnus. Si mes mains en sont innocentes, je le dois à la bonté du Sauveur. (O grâce)! Apprenons donc à connoître la société des péchés, et dans un seul que nous commettons, concevons l'infinité toute entière de notre malice.

Un respect humain vous empêche de faire une bonne action. Pendant qu'on se déchaîne contre les dévots, vous rougissez de la profession de la piété véritable. C'est par un semblable commencement que durant la persécution tant d'ames infirmes firent naufrage dans la foi, et que l'Eglise pleura leur apostasie. Si bientôt vous ne corrigez l'indifférence inhumaine que vous avez pour les malheureux et pour les pauvres, vous viendrez, plein de vous-même et de vos plaisirs, à l'insensibilité du mauvais riche. Qu'on pousse à bout cette vanité qui exige tant de complaisances, ou cet intérêt qui vous fait faire un faux pas dans le chemin de la bonne foi et de la justice; on verra naître d'un côté ces monstres d'orgueil qu'on ne pourra plus supporter, et de l'autre les trahisons et les perfidies signalées. Regardez donc dans ce premier pas où la main du Sauveur vous a soutenu, toute l'horreur de la chute. Ce que nous ne craignons pas de notre malice, crai-

(1) *Ps.* XXXIX. 13.

gnons-le de notre foiblesse : ou plutôt craignons tout de notre malice et de notre foiblesse tout ensemble ; parce que, de l'un à l'autre, notre malice nous porte à tout, et que notre foiblesse sans défense et découverte de tous côtés, hélas ! ne résiste à rien. Soyons donc toujours en garde contre nous-mêmes : nous avons à entretenir un édifice branlant ; pour en soutenir la structure, qui se dément de toutes parts, il faut être toujours vigilant, toujours attentif et en action, étayer d'un côté, réparer de l'autre, affermir le fondement, appuyer cette muraille caduque qui entraînera tout le bâtiment, recouvrir le comble ; c'est par-là que la foiblesse succombe, c'est par-là que les pluies pénètrent.

Jusqu'à ce que nous connoissions toutes ces infirmités, nous ne connoîtrons pas assez le Sauveur. Que ce nom me donne de confusion ! mais que ce nom me donne de joie et de confiance ! Qu'il me donne de confusion ! car combien me dois-je tenir pour perdu, puisque j'ai besoin d'un Sauveur à chaque moment ! Mais combien aussi d'autre part me dois-je, pour ainsi dire, tenir pour sauvé, puisque j'ai un Sauveur si puissant et si secourable, un Sauveur qui ne se refuse à personne, « dont le nom est » un parfum répandu (1) », et dont les grâces s'étendent sur tous les pécheurs, c'est-à-dire, sur tous les hommes ; qui ouvre ses bras à tous, à tous ses plaies, à tous ses grâces ! De quelque tempérament, de quelque âge, de quelque condition que vous soyez, ne craignez pas de venir à lui, qui non-seulement entre quand on lui ouvre, mais qui de lui-

(1) *Cant.* I. 2.

même frappe toujours pour se faire ouvrir (1). Cette pécheresse a trouvé à ses pieds un plus digne objet de ses tendresses, un meilleur emploi de ses parfums, un plus bel usage de ses longs cheveux (2). Les pécheurs grossiers y ont épuré leurs pensées : les publicains s'y sont enrichis du vrai trésor : un saint Paul a puisé dans sa croix une science plus éminente que celle qu'il avoit acquise aux pieds de Gamaliel (3) : la contemplation et l'action y goûtent d'égales délices : enfin il a des consolations pour tous les maux, des attraits pour toutes les complexions, des soutiens pour toutes les infirmités.

« Ah! je me glorifierai au Seigneur mon Dieu, et » je me réjouirai en Dieu mon Sauveur » : *In Deo salutari meo* (4). « Mon ame, bénis le Seigneur, et » que tout ce qui est en moi célèbre son saint nom : » mon ame, encore une fois, bénis le Seigneur, et » ne laisse échapper à ton souvenir aucune de ses » bontés. C'est lui qui a pardonné tous tes péchés : » c'est lui qui soutient toutes tes foiblesses (5) ». Mais, pour comble de félicité, c'est lui qui te délivrera de tous tes périls, et qui t'élevant à une si haute et si parfaite liberté, fera que tu ne pourras plus servir au péché.

C'est donc ici, chrétiens, la dernière grâce, le prix, la perfection et le comble de toutes les autres. C'est ce sabbat éternel, c'est ce parfait repos qui nous est promis, où notre fidélité ne sera pas moins assurée que celle de Dieu ; parce qu'alors il fixera nos désirs errans par la pleine communication du

(1) *Apoc.* III. 20. — (2) *Luc.* VII. — (3) *Act.* XXII. 3. — (4) *Luc.* I. 46, 47. — (5) *Ps.* CII.

bien véritable. Encore un mot, chrétiens, sur cette dernière grâce.

TROISIÈME POINT.

Cette dernière grâce sera donnée au fidèle par notre Sauveur, lorsqu'après la fin de cette vie il lui adressera ces paroles : « Courage, bon serviteur, » parce que vous avez été fidèle dans les petites cho- » ses, les grandes vous seront données : entrez dans » la joie de votre Seigneur (1) ». Entendez-vous, chrétiens, la force de cette parole : Entrez dans la joie de votre Seigneur? Entendez-vous cette joie sublime, divine, incompréhensible, qui n'entre pas dans votre cœur comme dans un vaisseau plus vaste qu'elle; mais qui, plus grande que votre cœur, dit saint Augustin (2), l'inonde, le pénètre, l'enlève à lui-même? Ce n'est pas sa joie qu'il ressent, c'est la joie de son Seigneur où il entre : c'est la félicité de son Dieu, parce qu'il est fait, comme dit saint Paul (3), un même esprit par un amour immuable; si bien que semblable à Dieu, et Dieu en quelque façon dans cette union, tout ce qu'il y a de mortel en lui est englouti par la vie; il ne sent plus que Dieu seul, et entre dans la plénitude de la joie de Dieu : *In gaudium Domini tui.* Alors non-seulement il ne pèche plus, mais encore il ne peut plus pécher. Tous ses désirs sont contens; avec la capacité de son ame, son espérance est remplie. Qu'est devenue cette liberté qui ne cessoit d'errer d'objets en objets? il n'en connoît plus l'appât. Nul mouvement de son

(1) *Matth.* XXV. 23. — (2) *Confess. lib.* IX, *cap.* X, *tom.* I, *col.* 166. — (3) *I. Cor.* VI. 17.

cœur, nulle partie de lui-même ne peut échapper au souverain bien qui le possède. Le commencement de notre repos, c'est de pouvoir ne plus pécher : la fin, ne pouvoir plus pécher : voilà, mes Frères, où il faut tendre, voilà ce que nous avons à désirer. « Hâ» tons-nous, dit saint Paul (1), d'entrer dans ce re» pos ». On ne vient pas à un si grand bien sans en avoir désiré la jouissance : il faut goûter par avance ces saintes douceurs. C'est pourquoi Dieu nous a donné, dès cette vie même, (présent admirable envoyé du ciel !) un écoulement de la gloire dans la grâce, un essai de la claire vue dans la foi, un avant-goût de la possession dans l'espérance, une étincelle de la charité consommée dans la charité commencée. Commençons donc « à goûter et à voir combien le » Seigneur est doux (2) ».

Mais, quoi ! on ne m'entend plus; tu m'échappes à ce coup, auditeur distrait. On nous entend quelque temps pendant que nous débitons une morale sensible, ou que nous reprenons les vices communs du siècle. L'homme curieux de spectacles s'en fait un, tant il est vain ! de la peinture de ses erreurs et de ses défauts, et croit avoir satisfait à tout, quand il laisse du moins censurer ce qu'il ne corrige pas. Quand nous venons à ce qui fait l'homme intérieur, c'est-à-dire à ce qui fait le chrétien, à ces désirs du règne de Dieu, à ces tendres gémissemens d'un cœur dégoûté du monde et touché des biens éternels ; c'est une langue inconnue. Je ne m'en étonne pas : ce cantique des joies célestes que je commençois à chanter, c'est le cantique de Jérusalem. Et de qui s

(1) *Heb.* IV. 11. — (2) *Ps.* XXXIII. 8.

environnés les prédicateurs? De qui sont composés ordinairement les grands auditoires, si ce n'est des habitans de Babylone, des mondains qui apportent leurs vanités, leur corruption, leur vie sensuelle à ces saints discours. Et bientôt ils condamneront encore, si Dieu le permet, le prédicateur, s'il ne sait pas caresser les tendres oreilles, et flatter par quelque nouvel artifice, contenter, ou surprendre leur goût ou raffiné ou bizarre. Et je pourrois espérer que des ames ainsi prévenues des joies de la terre, entendissent les joies du ciel!

Malheur à nous, malheur à nous, non pas à cause de ce déluge de maux dont la vie humaine est accablée, ni à cause de la pauvreté et des maladies, et de la vieillesse et de la mort! malheur à nous à cause des joies qui nous trompent, qui obscurcissent nos yeux, qui nous cachent nos devoirs, et la fin malheureuse de tous nos desseins! Malheur à une jeunesse enivrée qui se glorifie dans ses désordres, et qui a honte de donner des bornes à ses excès! malheur au pécheur fortuné qui dit en son cœur aveugle: « J'ai péché, et que m'est-il arrivé de mal (1) »? Il ne songe pas que le tout-puissant l'attend au mauvais jour, et qu'assuré de son coup il ne précipite pas sa vengeance. Malheur à l'impie qui se délecte dans la singularité de ses sentimens! Il craindroit de paroître foible, s'il en revenoit; et plus foible, il craint de perdre les vaines louanges de quelques amis, qui, aussi peu résolus que lui sur les vérités de la vie future, sont néanmoins bien aises d'éprouver jusqu'où l'on peut pousser l'apparence de la sû-

(1) *Eccli.* v. 4.

reté au milieu de l'incertitude et du doute. Mais Dieu confondra bientôt leur vaine philosophie ; et malgré cette honteuse dissimulation, il trouvera dans leur cœur de quoi les convaincre. « Il n'y a point de paix » pour l'impie (1) », dit le Seigneur. Malheur enfin à « ceux qui vivent dans les délices, puisqu'ils sont » morts tout vivans », comme dit l'apôtre (2) ! Jésus-Christ ne sera pas leur Sauveur ; car « son royaume » n'est pas de ce monde (3) », et il ne l'a pas préparé à ceux qui veulent triompher sur la terre. Au contraire, c'est d'eux qu'il a prononcé cette sentence : « Ils ont reçu leur consolation » : et encore, « vous » avez reçu vos biens (4) ». C'est ce que Jésus-Christ a toujours prêché en public et en particulier, au peuple comme à ses disciples, dans toutes ses conversations et dans toutes ses paraboles. Quoi ! n'y aura-t-il que des excès dans son Evangile ? n'aura-t-il jamais parlé qu'en exagérant ? ou faudra-t-il forcer toutes ses paroles en faveur de nos passions et pour y trouver des excuses ?

Mais sans raisonner davantage, j'appelle ici votre conscience : voulez-vous achever vos jours parmi ces plaisirs, et dans ce continuel empressement ? Répondez-moi, gens du monde, si vous n'avez pas encore oublié le christianisme. Je ne vous parlerai pas de ces commerces dangereux, ni de ces intrigues qui se mènent parmi les ténèbres. Je ne vous parlerai pas de ces rapines cachées, de ces concussions, ni de tout ce négoce d'iniquité. Mais voulez-vous que la mort survienne, pendant qu'appesantis

(1) *Isai.* XLVIII. 22. — (2) *I. Tim.* v. 6. — (3) *Joan.* XVIII. 36. — (4) *Luc.* XVI. 25.

par les soins du siècle, ou dissipés par ses divertissemens [1], pendant qu'incapables de vous occuper, ni du siècle à venir, ni de la prière, ni des œuvres de charité, ni d'aucune pensée sérieuse, vous ne songez qu'à remplir un temps qui vous pèse, ou d'un jeu qui vous occupe, [qui vous] travaille, [qui vous] consume, les jours et les nuits; ou de ces conversations dans lesquelles, pour ne point parler des médisances dont on les réveille, ce qu'il y a de plus innocent, c'est après tout d'agréables inutilités, dont l'Evangile nous apprend qu'il faudra un jour rendre compte [2]. Voulez-vous passer dans ces vanités la dernière année de votre vie, qui est peut-être celle que vous commencez aujourd'hui? Car quel caractère particulier aura cette année fatale où vous serez comptés parmi les morts? Egalement trompeuses, toutes les années se ressemblent; et c'est à nous à y mettre de la différence.

Mais je languis jusques à mourir, dans ces exercices de piété, dans ces oraisons, dans ces lectures. Que vous dirai-je? ce dégoût, c'est un reste de la maladie: le goût vous reviendra avec la santé: tâchez seulement de vous guérir. Le temps des épreuves est long. Le monde nous le prêche assez par ses amertumes: nous n'en sommes que trop dégoûtés. Mais vous, en attendant le moment des consolations, portez votre pénitence, portez la peine de la mollesse, où vous languissez depuis si long-temps, et n'espérez pas, comme un nouveau Paul, être d'abord ravi au troisième ciel. Souvenez-vous de Jésus, qui, avant ses grandes douleurs et le supplice de la

(1) *Luc.* XXI. 34. — (2) *Matth.* XII. 36.

croix, a voulu souffrir pour votre salut des abbatemens, des ennuis, des détresses extrêmes, laissez-moi dire ce mot, et une tristesse jusqu'à la mort. Prenez ce remède nécessaire, et buvez le calice de sa passion; la joie vous reviendra avec la santé. Mais puisque les joies de la terre sont si mortelles à l'ame, ne cessons de réveiller sur ce sujet le genre humain endormi; répandons dans les saints discours le baume de la piété; et au lieu de ces finesses dont le monde est las, la vive et majestueuse simplicité, les douces promesses et l'onction céleste de l'Evangile.

Et vous, célèbre (*) compagnie, qui ne portez pas en vain le nom de Jésus, à qui la grâce a inspiré ce grand dessein de conduire les enfans de Dieu, dès leur plus bas âge, jusqu'à la maturité de l'homme parfait en Jésus-Christ; à qui Dieu a donné vers la fin des temps des docteurs, des apôtres, des évangélistes, afin de faire éclater par tout l'univers, et jusque dans les terres les plus inconnues, la gloire de l'Evangile; ne cessez d'y faire servir, selon votre sainte institution, tous les talens de l'esprit, de l'éloquence, la politesse, la littérature; et afin de mieux accomplir un si grand ouvrage, recevez avec toute cette assemblée, en témoignage d'une éternelle charité, la sainte bénédiction du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

(*) D. Déforis a cru important de remarquer que Bossuet avoit d'abord mis *sainte et savante*, qu'il a effacé pour y substituer *célèbre*. (*Edit. de Versailles*).

IV.e

IV.E SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA CIRCONCISION

DE NOTRE SEIGNEUR,

PRÊCHÉ PENDANT UN JUBILÉ.

Grandeur de nos maux. Nécessité de la grâce du Sauveur, pour nous guérir et nous sauver : ses différentes opérations en nous. Fidélité de Dieu à notre égard : nos infidélités envers lui. Opposition des folles joies du siècle aux joies solides qui nous sont promises.

Vocabis nomen ejus Jesum ; ipse enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum.

Vous donnerez à l'enfant le nom de Jésus, c'est-à-dire Sauveur ; car c'est lui qui sauvera et délivrera son peuple de ses péchés. Matth. I. 21.

Celui dont il est écrit que son nom est le Seigneur et le Tout-puissant, semble avoir quitté ces noms magnifiques ; lorsqu'après avoir pris la forme d'esclave, il a encore subi aujourd'hui une loi servile, et porté imprimée en son propre corps la marque de la servitude. En effet, quand le Fils de Dieu « se » fait circoncire, il s'oblige et s'assujettit, dit le saint

» apôtre [1], à toute la loi de Moïse »; et ainsi se chargeant volontairement du joug que Dieu impose aux serviteurs, non-seulement il se dépouille en quelque façon de sa toute-puissante souveraineté, mais il semble qu'il se dégrade jusqu'à renoncer à la liberté et à la franchise. C'est dans ce temps mystérieux, c'est dans cette conjoncture surprenante, que Dieu qui sait rehausser magnifiquement les humiliations de son Fils, lui donne le nom de Jésus et la qualité de Sauveur du monde. Il lui rend par ce moyen tout ce qu'il semble avoir perdu. Pendant que le Fils de Dieu se range parmi les captifs, il en est fait le libérateur, et rentre sous un autre nom dans les droits de sa royauté et de son empire; parce qu'il devient, par un nouveau titre, le Seigneur de tous ceux qu'il sauve, et s'acquiert autant de sujets, qu'il rachète de pécheurs et qu'il affranchit d'esclaves.

La grâce du jubilé se trouve enfermée si heureusement dans le saint nom de Jésus et dans le texte de mon évangile, que je ne puis rien traiter de plus convenable à ce concours de solennités. Mais saint Paul ayant prononcé que « nul ne peut même nom» mer le Seigneur Jésus sans la grâce du Saint-Es» prit [2] », moi, qui dois vous expliquer le mystère de ce nom aimable et en faire tout le sujet de mon discours, combien ai-je donc besoin de l'assistance divine? Je la demande humblement par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Combien grande, combien illustre, combien nécessaire est la grâce que nous apporte le Sauveur

(1) *Gal.* v. 3. — (2) *I. Cor.* xii. 3.

Jésus en nous délivrant de nos péchés! On le peut aisément comprendre par la qualité du mal dont elle nous tire. Car le péché n'étant autre chose que la dépravation de l'homme en lui-même et dans sa partie principale, il est clair que les maux qui nous attaquent dans notre fortune, ou même dans l'état de notre santé et dans notre vie, n'égalent pas celui-ci en malignité; et que c'est le plus grand de tous les maux, puisque c'est celui qui nous fait perdre le bon usage de la raison, l'emploi légitime de la liberté, la pureté de la conscience, c'est-à-dire tout le bien et tout l'ornement de la créature raisonnable. Mais, mes Frères, ce n'est pas assez; et voici ce qu'il y a de plus déplorable. Le comble de tous les malheurs, c'est que cette volontaire dépravation ne corrompt pas seulement en nous ce qu'il y a de meilleur; mais encore nous rend ennemis de Dieu, contraires à sa droiture, injurieux à sa sainteté, ingrats envers sa miséricorde, odieux à sa justice, et par conséquent soumis à la loi de ses vengeances. Tellement qu'il n'y a nul doute que le plus grand mal de l'homme ne soit le péché : et si jusques à présent il y a eu plusieurs Jésus et plusieurs Sauveurs, maintenant il n'est plus permis d'en connoître d'autres que celui que nous adorons, qui, nous sauvant du péché comme du plus grand de tous les malheurs, mérite d'être nommé le véritable Jésus, l'unique Libérateur et le Sauveur par excellence.

La grâce du jubilé qui nous a été accordée durant ces saints jours, jointe à la réception des saints sacremens et aux pieuses pratiques qui nous ont été ordonnées, fait en nous une entière application de

ce beau nom de Sauveur que le Fils de Dieu reçoit aujourd'hui : et le concours de ces choses m'oblige à traiter à fond de quelle manière ce divin Sauveur nous délivre de tous nos péchés. Or dans le dessein que je me propose de vous expliquer le mystère du nom de Jésus (*), et le salut qui nous est donné en notre Seigneur, je ne trouve rien de plus convenable que de vous proposer aussi nettement que mes forces le pourront permettre, une excellente doctrine de saint Augustin, dans le second livre du second ouvrage contre Julien, où ce grand homme remarque que cette délivrance de tous nos péchés a trois parties principales et essentielles. Car expliquant ces paroles de saint Jean-Baptiste : « Voici l'Agneau » de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde[1] »; il enseigne que le Fils de Dieu ôte en effet les péchés, et parce qu' « il remet ceux qu'on a commis, » et parce qu'il nous aide pour n'en plus commettre, » et parce que, par plusieurs périls et par plusieurs » exercices, il nous mène enfin à la vie heureuse » où nous ne pouvons plus en commettre aucun » : *Tollit autem, et dimittendo quæ facta sunt,.... et adjuvando ne fiant, et perducendo ad vitam ubi fieri omnino non possint* [2].

Et certes quand nous abandonnons au péché no-

(*) On lit en marge du manuscrit les paroles suivantes, qui font voir que l'auteur a voulu approprier ce sermon au jour de la naissance du Sauveur : « Au jour de la naissance du Sauveur, j'entre» prends de vous faire voir quelle est la cause de son arrivée, quel » est le mal dont il nous sauve, et quel est le salut qu'il nous ap» porte ». *Edit. de Déforis.*

(1) *Joan.* I. 29. — (2) *Oper. imperf. cont. Jul. lib.* II, *n.* 84, *tom.* X, *col.* 986.

tre liberté égarée, il a sa tache qui nous déshonore et sa peine qui nous poursuit; et quand il nous a été pardonné par la grâce du saint baptême et par les clefs de l'Eglise, il a encore ses appas trompeurs et ses attraits qui nous tentent : *Unusquisque tentatur à concupiscentiâ suâ* (1) : « Chacun est tenté par » sa propre concupiscence ». Et dans la plus grande vigueur de la résistance, voire même dans l'honneur de la victoire, si nous vivons sans péché, nous ne vivons pas sans péril; ayant toujours en nous-mêmes cette déplorable facilité et cette liberté malheureuse de céder à notre ennemi. Ainsi le divin Jésus, pour être notre Jésus, et remplir toute l'étendue d'un nom si saint et si glorieux, doit nous délivrer par sa grâce, premièrement du mal du péché, secondement de l'attrait, troisièmement du péril. C'est ce qu'il commence en cette vie et qu'il achève dans la vie future; il le fait successivement et par ordre. Il ôte le mal du péché, par la grâce qui nous pardonne : il en réprime en nous l'attrait dangereux, par la grâce qui nous aide et qui nous soutient : il en arrache jusqu'à la racine, et le guérit sans retour dans la bienheureuse immortalité, par la grâce qui nous couronne et récompense : *Dei gratiâ regenerante non imputandum, Dei gratiâ nos juvante frenandum, Dei gratiâ remunerante sanandum* (2). Par conséquent, chrétiens, si vous voulez saintement jouir du salut qui vous est offert, et de l'indulgence générale qui vous est donnée par l'autorité de l'Eglise au nom de notre Sauveur, reconnoissez humblement et avec de continuelles actions de grâces,

(1) *Jac.* I. 14. — (2) *Lib.* II. *cont. Jul. cap.* IV, *n.* 9, *tom.* X, *col.* 532.

le pardon qui vous a été accordé : combattez avec foi et persévérance l'attrait tyrannique qui vous porte au mal; et aspirez de tout votre cœur au parfait repos et à la félicité consommée où vous n'aurez plus à craindre aucune foiblesse. Voilà les trois grâces qui sont enfermées dans le nom et dans la qualité de Sauveur, dont j'espère vous montrer l'usage dans les trois points qui partageront ce discours.

PREMIER POINT.

Quoique j'aie déjà tracé quelque image du mal que le péché fait en nous, l'ordre de mon discours exige de moi que j'en donne une idée plus forte, et que j'établisse les choses en remontant jusques à la source de tout le désordre. Pour raisonner solidement, je commencerai, chrétiens, à définir le péché. Le péché est un mouvement de la volonté humaine contre les règles invariables de la volonté divine. Il a donc deux relations; il est la malheureuse production de la volonté humaine ? et il s'élève avec insolence contre les ordres sacrés de la volonté divine; il sort de l'une et résiste à l'autre : et par-là il est aisé d'établir, selon la doctrine de saint Augustin (1), en quoi le mal du péché consiste. Il dit qu'il est renfermé en une double contrariété, parce que le péché est contraire à Dieu, et qu'il est aussi contraire à l'homme. Contraire à Dieu, il est manifeste; parce qu'il répugne à ses saintes lois : contraire à l'homme, c'est une suite, à cause que l'attachement à ses propres inclinations, comme à des lois particulières qu'il se fait lui-même, le sépare

(1) *De Civit. Dei, lib* XII, *cap.* III, *tom.* VII, *col.* 302.

des lois primitives et de la première raison à laquelle il étoit uni par son origine céleste. Ainsi il le tire de son ordre et le dérègle en lui-même. D'où il paroît, chrétiens, que le péché est également contraire à Dieu et à l'homme; mais avec cette différence qu'il est contraire à Dieu, parce qu'il est opposé à sa justice; mais de plus contraire à l'homme, parce qu'il est nuisible à son bonheur : c'est-à-dire contraire à Dieu, comme à la règle qu'il combat; et outre cela contraire à l'homme, comme au sujet qu'il corrompt. Ce qui fait dire au Psalmiste, que « celui qui aime l'iniquité, a de l'aversion pour son » ame »; à cause qu'il y corrompt avec sa droiture les principes de sa santé, de son bonheur, et de sa vie : *Qui diligit iniquitatem, odit animam suam* (1). Et certes il est nécessaire que les hommes se perdent eux-mêmes en s'élevant contre Dieu. Car que sont-ils autre chose, ces hommes rebelles, que sont-ils, dit saint Augustin, que des ennemis impuissans, mais « ennemis de Dieu, poursuit-il, par la volonté » de lui résister, et non par le pouvoir de lui nuire » : *Inimici Deo resistendi voluntate, non potestate lædendi* (2). Et de là ne s'ensuit-il pas que la malice du péché, ne trouvant point de prise sur Dieu qu'elle attaque, laisse nécessairement tout son venin dans le cœur de celui qui le commet? Comme la terre, qui élevant des nuages contre le soleil qui l'éclaire, ne lui ôte rien de sa lumière, et se couvre seulement de ténèbres; ainsi le pécheur téméraire résistant follement à Dieu, par un juste jugement n'a de force

(1) *Ps.* x. 6. — (2) *De Civ. Dei, ubi suprà.*

que contre lui-même, et ne peut rien que se détruire par son entreprise insensée.

C'est pour cela que le Roi prophète prononce cette malédiction contre les pécheurs : *Gladius eorum intret in corda ipsorum, et arcus eorum confringatur* (1) : « Que leur épée leur perce le cœur, » et que leur arc soit brisé ». Vous voyez deux sortes d'armes entre les mains du pécheur, un arc pour tirer de loin, une épée pour frapper de près : l'arc se rompt, et est inutile; l'épée porte son coup, mais contre lui-même. Entendons : le pécheur tire de loin contre le ciel et contre Dieu, et non-seulement les traits n'y arrivent pas, mais encore l'arc se rompt au premier effort. Impie, tu t'élèves contre Dieu, tu te moques des vérités de son Evangile, et tu fais un jeu sacrilége des mystères de sa bonté et de sa justice. Et toi, blasphémateur téméraire, impudent profanateur du saint nom de Dieu, qui, non content de prendre en vain ce nom vénérable qu'on ne doit jamais prononcer sans tremblement, profères des exécrations qui font frémir toute la nature, et te piques d'être inventif en nouveaux outrages contre cette bonté suprême si féconde pour toi en nouveaux bienfaits ; tu es donc assez furieux pour te prendre à Dieu de toutes les bizarreries d'un jeu excessif : ou bien poussé par tes ennemis sur lesquels tu n'as point de prise, tu tournes contre Dieu seul ta rage impuissante, comme s'il étoit du nombre de tes ennemis, et encore le plus foible et le moins à craindre; parce qu'il ne tonne pas toujours, et que,

(1) *Ps.* XXXVI. 16.

meilleur et plus patient que tu n'es ingrat et injurieux, il réserve encore à la pénitence cette tête que tu dévoues par tant d'attentats à sa justice. Tu prends un arc en ta main, tu tires hardiment contre Dieu, et les coups ne portent pas jusqu'à lui, que sa sainteté rend inaccessible à tous les outrages des hommes. Ainsi tu ne peux rien contre lui, et ton arc se rompt entre tes mains, dit le Roi prophète. Mais, mes Frères, il ne suffit pas que son arc se brise, et que son entreprise demeure inutile; il faut que son glaive lui perce le cœur, et que pour avoir tiré de loin contre Dieu, il se donne de près un coup mortel, si le Sauveur ne le guérit par miracle. C'est la commune destinée de tous les pécheurs : le péché, qui trouble tout dans le monde, met le désordre premièrement dans celui qui le commet. La vengeance, qui sort du cœur pour tout ravager, porte toujours son premier coup et le plus mortel sur ce cœur qui la produit, la nourrit. L'injustice, qui veut ravir le bien d'autrui, fait son essai sur son auteur qu'elle dépouille de son plus grand bien, qui est la droiture, avant de ravir et d'usurper celui des autres. Le médisant ne déchire dans les autres que la renommée, et déchire en lui la vertu même. L'impudicité, qui veut tout corrompre, commence son effet par sa propre source; parce que nul ne peut attenter à l'intégrité d'autrui que par la perte de la sienne.

Ainsi tout pécheur est ennemi de soi-même, corrupteur en sa propre conscience du plus grand bien de la nature raisonnable, c'est-à-dire de l'innocence. D'où il s'ensuit que le péché, je ne dis pas

dans ses suites, mais le péché en lui-même est le plus grand et le plus extrême de tous les maux : plus grand sans comparaison que tous ceux qui nous menacent par le dehors, parce que c'est le déréglement et l'entière dépravation du dedans : plus grand et plus dangereux que les maladies du corps les plus pestilentes, parce que c'est un poison fatal à la vie de l'ame : plus grand que tous les maux qui affectent notre esprit, parce que c'est un mal qui corrompt notre conscience : plus grand par conséquent que la perte de la raison, parce que c'est perdre plus que la raison que d'en perdre le bon usage, sans lequel la raison même n'est qu'une folle criminelle. Enfin, pour conclure ce raisonnement, mal par-dessus tous les maux, malheur excédant tous les malheurs, parce que nous y trouvons tout ensemble et un malheur et un crime. Malheur qui nous accable et crime qui nous déshonore : malheur qui nous ôte toute espérance, et crime qui nous ôte toute excuse : malheur qui nous fait tout perdre pour l'éternité, et crime qui nous rend coupables de cette perte funeste, et ne nous laisse pas même sujet de nous plaindre.

Pourquoi pour l'éternité ? car il faut encore expliquer ceci en un mot, pour entendre de quel mal Jésus-Christ nous sauve. Ici je pourrois vous dire que Dieu étant éternel, il ne faut pas s'étonner qu'il ait des pensées éternelles, et que tout l'ordre de ses conseils se termine à l'éternité. Je pourrois encore ajouter qu'ayant résolu pour cette raison de se donner à la créature par une éternelle communication, elle se rend digne d'un mal éternel, quand elle perd

volontairement un bien qui le pouvoit être. Mais je veux entrer plus avant dans la nature du mal : c'est dans cette source intime de malignité, c'est dans la secrète et profonde disposition des volontés déréglées, que je veux découvrir la cause funeste de l'éternité malheureuse qui menace les impénitens. Je demande seulement que vous m'accordiez que nul homme ne veut voir la fin de sa félicité ni de son bonheur. Il ne faut point de raison ; la nature parle : partout où l'homme établit sa félicité, qui ne sait qu'il voudroit y joindre l'éternité toute entière ? Maintenant en quoi est-ce que le pécheur a mis sa félicité ? Il l'a mise dans les biens sensibles : et c'est en cela, dit saint Augustin, que consiste son déréglement, que « lui, qui peut aspirer à la jouissance » des biens éternels, abandonne lâchement son » cœur à l'amour des biens périssables » : *In extremi boni dilectione turpiter volutatur, cui primis inhærere fruique concessum est* (1). Que s'il y établit sa félicité, par les principes posés il s'ensuit qu'il voudroit y voir l'éternité attachée. Tous nos désirs déterminés enferment je ne sais quoi qui n'a point de bornes, et une secrète avidité d'une jouissance éternelle. La volonté ne veut être ni empêchée, ni interrompue, ni troublée dans son action ; si bien que tout ce qu'elle aime, elle voudroit et l'aimer toujours et le posséder éternellement sans appréhension de le perdre. Consultez votre cœur, jamais l'homme ne veut voir la fin ni de son plaisir ni de son bonheur. C'est alors que la pensée de la mort nous est plus amère : la loi de Dieu nous devient in-

(1) *De verâ Rel. cap.* XLV, *n.* 83, *tom.* 1, *col.* 778.

commode et importune, parce qu'elle nous contrarie ; et si notre cœur en étoit cru, il aboliroit cette loi qui choque son inclination, par la force d'un secret instinct, qui veut lever tout obstacle à ses passions, et par conséquent les rendre immortelles. Dans cette malheureuse attache, combien de fois avez-vous dit que vous ne vouliez jamais rompre ? dans la haine, Je ne le veux jamais voir ? Eloignement éternel des choses qui nous répugnent, éternelle possession de celles qui nous contentent, c'est le secret désir de notre cœur ; et si l'effet ne s'ensuit pas, ce n'est pas notre volonté, mais notre mortalité qui s'y oppose.

Et ne me dites pas, ô pécheurs, que vous prétendez vous corriger quelque jour. Car, au contraire, dit excellemment le grand pape saint Grégoire, « les pécheurs font voir assez clairement qu'ils » voudroient pouvoir contenter sans fin leurs mau- » vais désirs ; puisqu'ils ne cessent en effet de les » contenter tant qu'ils en ont le pouvoir ; et que ce » n'est point leur choix, mais la mort qui met fin » à leurs désordres et à leurs poursuites. C'est donc, » conclut ce grand pape, un juste jugement de » Dieu qu'ayant nourri dans leurs cœurs une secrète » avidité de pécher sans fin, ils soient punis rigou- » reusement par des peines interminables qui n'en » ont pas, et qu'ils ne trouvent non plus de bornes » dans leurs supplices, qu'ils n'en ont voulu donner » à leurs excès détestables » : *Non corda hominum, sed facta pensavit. Iniqui enim ideo cum fine deliquerunt, quia cum fine vixerunt. Nam voluissent utique, si potuissent, fine sine vivere, ut potuissent*

sine fine peccare. Ostendunt enim quia in peccato semper vivere cupiunt, qui nunquàm desinunt peccare dum vivunt. Ad magnam ergo justitiam judicantis pertinet, ut nunquam careant supplicio, qui in hâc vitâ nunquam voluerunt carere peccato (1).

Entrez donc aujourd'hui, mes Frères, dans la profondeur de vos maux, et voyez de quel abîme Jésus-Christ nous tire. Il est temps maintenant que nous célébrions les miséricordes de ce Sauveur qui nous est donné aujourd'hui contre un si grand mal; de ce puissant Médiateur de la nouvelle alliance qui s'est mis entre Dieu et nous, afin de porter pour nous tout le poids de sa colère implacable; qui a noyé nos péchés, non plus au fond de la mer, comme disoit le prophète (2), mais dans le bain salutaire, dans le déluge précieux de son sang; qui nous a renouvelés par sa grâce, consacrés et sanctifiés par son Saint-Esprit, qu'il a répandu en nous comme un gage de vie éternelle. Accourez ici, chrétiens : *Magnificate Dominum mecum, et exaltemus nomen ejus in idipsum* (3) : « Glorifiez tous ensemble avec moi » notre Seigneur, et ne cessons jamais d'exalter son » nom »; ce nom aimable, ce nom de Jésus, notre unique consolation et l'appui de notre espérance. Je m'en vais vous raconter les miséricordes qu'il a exercées dans la rémission de nos crimes.

Quand le souverain accorde une grâce et une rémission, ou il relâche toute la peine, ou il la commue : et le Sauveur se sert de ces deux manières dans la rémission de nos crimes. Par la grâce du

(1) *Dial. lib.* IV, *cap.* XLIV, *tom.* II, *col.* 449. — (2) *Mich.* VII. 19. — (3) *Ps.* XXXIII. 3.

saint baptême, il donne une entière abolition : il fait des créatures nouvelles sur lesquelles il répand si abondamment sa miséricorde, qu'il ne réserve aucun droit ni aucune peine à sa justice irritée. Mais quand nous avons violé ce pacte sacré du baptême, manqué à la foi donnée, foulé aux pieds indignement le sang de la nouvelle alliance par lequel nous avons été rachetés et purifiés; c'est une doctrine constante qu'il se montre plus rigoureux, et réserve quelque peine : non que son sang ne soit suffisant pour emporter une seconde fois la coulpe et la peine; mais il [en] dispense l'application selon les ordres de sa sagesse, et suivant qu'il nous est utile pour nous retenir dans un penchant si dangereux. Car alors il ne permet pas que nous sortions tout-à-fait des liens de la justice : en pardonnant aux pénitens la peine éternelle qu'elle pouvoit exiger, il lui laisse néanmoins quelque prise; afin que nous ressentions par quelque atteinte les engagemens malheureux et inévitables où nous nous étions jetés. « Et ainsi, dit » saint Augustin, il accorde tellement la grâce, » qu'il ne relâche pas tout-à-fait la sévérité de la » discipline » : *Sic impertitur largitas misericordiæ, ut non omittatur severitas disciplinæ* (1).

C'est pourquoi deux prisons dans l'Evangile. Une prison éternelle où cent portes d'airain ferment la sortie, ou un vaste chaos (2), une immense et insurmontable séparation rend le ciel pour jamais inaccessible. Et il y a une autre prison, dont il est écrit qu'on n'en sortira qu'après avoir payé jusqu'à

(1) *S. Aug. de Contin. n.* 15, *tom.* VI, *col.* 305. — (2) *Luc.* XVI. 26.

la dernière obole [1] : et c'est cette prison temporelle que les Pères et les saints conciles et l'ancienne tradition appellent le purgatoire. Quoique cette peine soit bornée à un certain temps, il est aisé de comprendre, comme saint Augustin l'a remarqué [2], qu'elle passe de bien loin toutes celles que nous ressentons en ce corps mortel. « Tout est ombre, tout » est figure en ce monde » : *Figura hujus mundi* [3]. En l'autre il n'en est pas ainsi : là s'exerce la justice, là se ressent la vérité sans mélange. Et c'est pourquoi le Sauveur qui ne se lasse jamais de nous bien faire, use encore d'une seconde commutation. La première a changé la peine éternelle en des peines temporelles, mais peines du siècle futur, mais peines qui ont un poids extraordinaire ; il consent que nous subissions en échange les peines de cette vie.

De là les saintes sévérités de l'ancienne pénitence, qui soumettoient les pécheurs à de longues humiliations, à des rigueurs inouies qui se pratiquoient sans relâche durant le cours de plusieurs années. Une profonde terreur de la justice divine leur faisoit chercher quelque proportion avec ses règles rigoureuses. Ainsi les cilices, les prosternemens, les gémissemens et le pain des larmes, le renoncement à tous les plaisirs, même aux plus innocens, étoient l'exercice des saints pénitens, qui s'estimoient trop heureux d'éviter par une si foible compensation les peines de la vie future, quoique déjà modérées, mais toujours plus insupportables que toutes celles de cette vie. Notre extrême délicatesse ne peut en-

(1) *Matth.* v. 26. — (2) *Enarrat. in Ps.* xxxvii. *n.* 3, *tom* iv, *col.* 295. — (3) *I. Cor.* vii. 31.

core souffrir ce tempérament : soldats lâches et efféminés, et indignes de marcher sous l'étendard de la croix, nous ne pouvons endurer la discipline de notre milice ; et voici que le Sauveur se relâche encore. Il fait une troisième commutation des peines que nous avions méritées. Il change les anciennes austérités en quelques jeûnes, quelques stations, des prières et des aumônes ; et pourvu que le cœur du moins soit percé des saintes douleurs de la pénitence et rempli de ses amertumes, il permet à son Eglise d'user d'indulgence. C'est la grâce du jubilé qui s'accorde sur la terre, et qui a son effet dans le ciel, conformément à cette parole qui a été dite à saint Pierre : « Tout ce que vous lierez sur la terre, sera » lié dans le ciel ; et tout ce que vous délierez sur » la terre, sera délié dans le ciel » : *Quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum in cœlis : et quodcumque solveris super terram, erit solutum in cœlis* (1). Grâce singulière, grâce abondante, grâce qui tient lieu d'un second baptême à ceux qui sont disposés dans le degré que Dieu sait. O Jésus, vraiment Jésus et Sauveur ! ô miséricorde infinie ! « C'est » moi, dit ce grand Sauveur, c'est moi qui ai effacé » tes iniquités comme un nuage qui s'évanouit : c'est » moi qui les ai dissipées sans que vous en soyez jamais recherché, comme une légère vapeur qui ne » laisse plus dans l'air aucun vestige » : *Delevi ut nubem iniquitates, et quasi nebulam peccata tua : revertere ad me, quoniam redemi te* (2). O Sauveur, ô Libérateur ! Par quelles actions de grâces !.... « O » cieux, réjouissez-vous ; que votre reconnoissance

(1) *Matth.* XVI. 19. — (2) *Isai.* XLIV. 22.

» soit

» soit portée jusqu'aux extrémités de la terre : que les
» montagnes tressaillent de joie avec vous : que les
» déserts, les bois, les rivages, et enfin toute la na-
» ture retentissent du bruit de vos louanges et de
» vos actions de grâces » : *Laudate, cœli, quoniam misericordiam fecit Dominus; jubilate, extrema terræ; resonate, montes, laudationem, saltus et omne lignum ejus* (1).

N'abusons pas, mes Frères, d'une telle grâce. Le criminel qui a reçu son abolition, se regarde comme recevant une vie nouvelle, et considère le prince comme un second père qui lui rend, et la lumière, et la vie, et la société des hommes, et qui efface de dessus son front la tache honteuse qui le condamnoit à une éternelle infamie. Regardons le divin Jésus notre roi, notre pontife, notre avocat, notre unique libérateur, comme celui seul par qui nous vivons (*). Commençons donc aujourd'hui une vie nouvelle; et

(1) *Isai.* XLIV. 23.

(*) Toute la grâce de la rémission est en Jésus-Christ. S'il faut éloigner de nous nos péchés, qui nous fera cette grâce, sinon celui qui a pris sur soi nos iniquités, et a porté nos crimes en son propre corps? S'il en faut effacer la tache, quel autre que lui a donné son sang pour laver notre conscience des œuvres de mort? Qui est celui qui les couvre aux yeux de Dieu, sinon celui qui nous a revêtus de son innocence? Qui empêche qu'on nous les impute, sinon celui dont la charité en a transporté sur soi-même toute la peine?

Ce morceau n'a point de place fixe dans le manuscrit de l'auteur; il est entièrement détaché du corps du discours, mais il s'y rapporte visiblement : c'est pourquoi nous le donnons à la fin du premier point auquel il convient parfaitement. *Edit. de Déforis.*

pour n'être point méconnoissans de la grâce qui remet nos crimes, soyons fidèles à celle qui se présente pour nous aider à n'en plus commettre.

SECOND POINT.

Les médecins ordinaires nous traitent assidûment durant tout le cours de la maladie; quand la fièvre nous a quittés tout-à-fait, ils nous quittent aussi sans crainte, et nous laissent peu à peu réparer nos forces : si bien que la marque la plus certaine que le malade est guéri, c'est lorsque le médecin le laisse à lui-même et à sa propre conduite pour achever de se rétablir. Les maladies de nos ames ne se traitent pas de la sorte. Le péché, quoique guéri par la grâce justifiante, laisse néanmoins de si mauvais restes, et affoiblit tellement en nous le principe de la droiture, que la grâce médicinale ne nous est pas moins nécessaire pour conserver persévéramment que pour recouvrer la justice; et si le médecin qui nous a traités nous abandonne un moment, la rechute est inévitable : *Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus* (1) : « et le dernier état de cet homme devient pire que le premier ».

C'est ici qu'il nous faut entendre les foiblesses, les blessures, les captivités de notre nature vaincue; et nous verrons, chrétiens, que le péché nous séduit par tant d'artifices, nous gagne par tant d'attraits, nous pénètre par tant d'avenues, qu'il faut une prévoyance infinie, et une puissance sans bornes, et un soutien sans relâche pour nous tirer de ses mains, et nous sauver de ses embûches. Et au dedans et au

(1) *Matth.* XII. 45.

dehors, tout concourt à établir son empire. Et premièrement au dehors, tout ce qui est autour de nous nous est une occasion de péché; tant nous sommes dépravés et corrompus! ce qui est plaisant nous captive, ce qui est choquant nous aigrit. Notre bonne fortune nous rend superbes, celle des autres, envieux; leurs malheurs nous causent un mépris injuste, les nôtres un lâche abattement et le désespoir. Pour les amis, nous sommes flatteurs; pour les ennemis, inexorables; pour les indifférens, durs et dédaigneux; par conséquent injustes pour tous. Nous corrompons toutes choses; l'amitié par la complaisance et par les cabales, la société par les fraudes, les lois mêmes et les jugemens par les partialités et par l'intérêt. Autant d'objets différens qui nous environnent, autant de pierres de scandale, autant d'occasions de déréglemens. Et pour le dedans, ô Dieu! quel désordre! Premièrement pour la connoissance; ou l'ignorance nous l'ôte, ou la passion l'obscurcit, ou le défaut de réflexion la rend inutile, ou la témérité ruineuse. Tout ce qu'il y a de meilleur en nous tourne et dégénère en excès. Les simples sont grossiers, les subtils sont présomptueux. Les biens réels sont les moins connus, les idées les plus véritables sont les moins touchantes; le spirituel est plus fort, le sensible est plus décevant : la raison y succombe. Après cela, chrétiens, aurons-nous peine à connoître que nous avons besoin d'un Sauveur qui nous excite à chaque moment, nous soutienne en chaque occasion, nous prête la main à chaque pas, pour empêcher nos égaremens et nos chutes ruineuses?

Ajoutons encore à toutes ces plaies celles que nous recevons par nos habitudes vicieuses : car on ne sort pas de ce labyrinthe aussi facilement qu'on s'y engage. La volonté humaine, il est vrai, est naturellement indéterminée ; mais il n'est pas moins assuré qu'elle a aussi cela de naturel, qu'elle se fixe elle-même par son propre mouvement, et se donne un certain penchant dont il est presque impossible qu'elle revienne. Ainsi par sa liberté naturelle elle est maîtresse de ses objets, qu'elle peut prendre ou rejeter comme il lui plaît : mais autant qu'elle est maîtresse de ses objets, autant est-elle capable de se lier par ses actes. Elle s'enveloppe elle-même dans son propre ouvrage comme un ver-à-soie ; et si les lacets dont elle s'entoure semblent de soie par leur agrément, ils ne laissent pas toutefois de surmonter le fer par leur dureté. Non, elle ne peut pas si facilement percer la prison qu'elle se fait, ni rompre les entraves dont elle se lie. Et ne me dites pas ici que, puisque vos engagemens sont si volontaires, la même volonté qui les fait, les pourra facilement dénouer. Au contraire c'est ce qui fait la difficulté, de ce que la même volonté qui s'est engagée, est aussi obligée de se dégager : c'est elle qui fait les liens et qui les veut faire, et elle-même qu'il faut employer pour les dénouer ; elle-même qui doit tout ensemble soutenir le choc et livrer l'assaut. Qui ne voit donc manifestement que s'il ne lui vient du dehors quelque force et quelque secours, elle combattra en vain, et ne fera que s'épuiser par des efforts inutiles ? Car, comme dit saint Ambroise, « On n'est pas » long-temps fort et vigoureux, quand c'est soi-

» même (*) [qu'il faut vaincre. Le combat qu'on est » obligé de soutenir contre soi-même et ses pro- » pres cupidités, est trop rude pour qu'on puisse, » seul, en sortir victorieux » : *Advertis quàm grave certamen sit, quod est intrà hominem; ut secum ipse confligat, cum suis cupiditatibus prælietur;..... nec potuisse evadere, nisi esset Domini Jesu gratiâ liberatus* (1). « Bientôt l'homme misérable se voit en dan- » ger de périr, si son Dieu ne vient à son secours, » s'il ne crie vers lui au milieu de ses frayeurs, en » lui disant: O Seigneur, délivrez mon ame » : *Miser homo congreditur, ut vincat, et ipse in periculum ruit, nisi Domini nomen adfuerit, nisi cùm veretur, oraverit dicens : O Domine, libera animam meam* (2). « La victoire est donc réservée à celui » seul qui met sa confiance dans la grâce, et qui ne » présume point de ses forces » : *Ille vincit qui gratiam Dei sperat, non qui de suâ virtute præsumit* (3). Mais après que la grâce du Sauveur nous a fait triompher de nous-mêmes, il faut des précautions pour persévérer dans cette heureuse liberté. Plus les dangers sont multipliés, plus il est nécessaire de se tenir en garde, d'apporter de soin et d'application à l'affaire de son salut. Malheur à ceux, ou qui oublient l'état d'où la bonté divine les a tirés, ou qui négligent de prendre les moyens qu'elle leur prescrit

(*) Il nous manque ici dans le manuscrit un feuillet, qui s'est trouvé égaré. Pour lier ce qui précède avec ce qui suit, nous avons tâché de remplir la lacune, par le morceau qui est mis entre deux crochets. *Edit. de Déforis.*

(1) *S. Ambr. in Psal.* CXVIII. *n.* 46, *tom.* I, *col.* 1234. — (2) *Idem. de Obit. Theodos. Orat. n.* 24, *tom.* II, *col.* 1204. — (3) *Ibid. n.* 25.

pour assurer ses dons ! Tu t'endors déjà, pécheur, miraculeusement délivré par une charité toute gratuite : tu prétends te reposer, comme si tu n'avois plus d'ennemis à craindre : tu marches au milieu des périls auxquels tu t'exposes encore, avec une sécurité dont tu es le seul qui ne sois pas effrayé. Ces occasions, qui te sont devenues mortelles, ne te paroissent plus dangereuses ; tu recommences à te familiariser avec les objets de tes passions. Les difficultés presque insurmontables que tu avois éprouvées dans l'œuvre de ta conversion, ces douleurs si vives et si profondes que tu t'es vu obligé de ressentir pour t'arracher à la créature et à toi-même, ne te retiennent pas. Ingrat, tout ce que la grâce a fait pour briser les chaînes de ta volonté captive, ne te touche plus. Tu sembles regretter ton ancien esclavage, et vouloir secouer le joug du nouveau maître qui t'avoit affranchi en te recevant sous son empire. Les pratiques de la piété ne t'inspirent que du dégoût ; la gêne et les contraintes d'une vie réglée te sont insupportables. Tu renonces peu à peu aux exercices pénibles, mais salutaires de la vie chrétienne que tu avois embrassée. Tu n'envisages qu'avec horreur la mortification et les austérités de cette pénitence qui avoit tant contribué à te rendre la vie, qui devoit servir à l'augmenter, à la conserver en toi, en y faisant mourir à jamais le péché. Le monde et ses plaisirs l'emportent insensiblement sur ton cœur par leurs funestes attraits]. Va, tu périras misérablement, et ta perte sera signalée par un infâme naufrage.

Par conséquent, chrétiens, soyons sobres et vigi-

lans, marchons avec crainte et circonspection. Méditons ces paroles de Tertullien : *Hos inter scopulos, has inter tempestates fides navigat tuta, si sollicita; secura, si attonita* (1) : « Parmi tant » d'orages, parmi tant d'écueils, la foi sera ferme » si elle est craintive; et naviguera sûrement, si » elle marche toujours tremblante et étonnée de ses » périls ». Et c'est après les bienfaits, c'est après les grâces et les indulgences, que la crainte doit être plus grande. Car la vengeance suit de près l'ingratitude; et rien n'irrite tant la bonté que le mépris qu'on en fait. C'est pourquoi le Saint-Esprit, ayant représenté aux Galates, par la bouche de l'apôtre, les immenses bontés de Dieu, leur adresse ces paroles : *Nolite errare, Deus non irridetur* (2) : « Ne » vous y trompez pas, on ne se moque pas de Dieu ». Non, non, ne vous trompez pas par cette fausse idée que vous concevez des miséricordes divines. Cette bonté de Dieu que vous vantez tant, et que vous faites l'appui de vos crimes, n'est pas une bonté insensible et déraisonnable, sous laquelle les pécheurs vivent à leur aise. C'est une bonté vigoureuse et juste. Dieu est bon, parce qu'il est ennemi du mal; et il exerce l'amour qu'il a pour le bien, par la haine qu'il a pour le crime. Sa justice est lente, mais non endormie : ne vous persuadez pas qu'il prétende flatter par sa patience l'espérance de l'impunité; autrement vous vous feriez, non un Dieu vivant, mais une idole muette et insensible, un Dieu bon jusqu'au mépris, et indulgent jusqu'à la foiblesse. *Nolite errare :* il n'en est pas de la sorte; on ne se moque pas de lui. Et qui sont ceux qui s'en

(1) *De Idololat. n.* 24. — (2) *Gal.* VI. 7.

moquent, sinon ceux qui abusent de ses bontés; qui croient qu'on leur donne le temps de pécher, parce qu'on leur en donne pour se repentir; qui font un jeu sacrilége de ses sacremens, du ministère des clefs, et des indulgences de sa sainte Eglise; qui tournent contre lui tous ses bienfaits, et font de ses miséricordieuses facilités un chemin à la rebellion et à la licence ? Donc, mes Frères, que ce jubilé finisse nos ingratitudes. Ne nous moquons pas de Dieu : car, comme ajoute l'apôtre, « l'homme re» cueillera ce qu'il aura semé [1] »; de peur qu'il ne se moque à son tour, et que nous ne puissions soutenir cette cruelle et insupportable moquerie. Ah! mes Frères, détournons nos yeux; je veux espérer de vous de meilleures [dispositions]. Prions le divin Sauveur qui a lavé tous nos péchés, qu'il guérisse encore toutes nos langueurs; et par-là nous obtiendrons la dernière grâce, qui est celle d'être à jamais impeccables. C'est ma dernière partie.

TROISIÈME POINT.

C'est donc ici, chrétiens, la dernière grâce, l'assurance, le prix, la perfection et le comble de toutes les autres, d'être menés à la vie où nous serons impeccables, où nous jouirons éternellement avec les saints anges de cette heureuse nécessité de ne pouvoir plus être soumis au péché. C'est pour cela qu'il nous est né un Sauveur sur qui le péché ne pouvoit jamais avoir de prise, afin que, régénérés du même Esprit dont il a été conçu, nous pussions par sa grâce devenir un jour heureusement incapables de succomber au péché. C'est là le bonheur

[1] *Gal.* VI. 8.

parfait, c'est le salut accompli, c'est enfin le dernier repos qui nous est promis en notre Seigneur. Le commencement de notre repos, c'est de pouvoir ne plus pécher; la fin de notre repos, c'est de ne pouvoir plus pécher. Le commencement de notre repos, c'est de pouvoir être justes; la fin de notre repos, c'est d'avoir une assurance certaine, infaillible, de ne déchoir jamais aux siècles des siècles, de la grâce ni de la justice.

Pour comprendre profondément la différence de ces deux repos, dont l'un est la consolation de la vie présente, et l'autre est la félicité de la vie future, il faut remarquer, Messieurs, que par la grâce du christianisme nous sommes très-assurés que Dieu ne nous délaissera pas; mais nous ne sommes pas assurés que nous ne délaisserons pas notre Dieu; c'est-à-dire, si nous l'entendons, que nous sommes assurés de Dieu, mais toujours incertains de nous et de notre propre foiblesse. Nous sommes assurés de Dieu; car nous sommes très-assurés qu'il ne quitte point, si on ne le quitte : il ne change pas comme un homme, et « ses dons, dit le saint apôtre (1), sont » sans retour et sans repentance ». Jésus invite à lui tous ceux qui ont soif de la vérité et de la justice : mais lui-même il a soif des ames; il donne plus volontiers que les autres ne reçoivent. Il ouvre ses bras à tous, à tous son sang et ses plaies, à tous sa miséricorde et sa grâce; et « si on ne l'abandonne, il » n'abandonne jamais » : *Non deserit, nisi deseratur* (2). C'est la doctrine de tous les saints Pères, c'est la foi constante de tous les conciles, c'est l'es-

(1) *Rom.* XI. 29. — (2) *S. Aug. in Ps.* CXLV. *n.* 9, *tom.* IV, *col.* 1629.

pérance de tous les fidèles ; si quelqu'un le nie, qu'il soit anathême. La foi de Dieu nous est engagée, ainsi qu'il l'a assuré par son saint prophète : « Je » vous ai épousée en foi » : *Despondi te mihi in fide* (1) : et cette parole est sacrée, cette foi est inviolable ; c'est à Jésus-Christ qu'elle est donnée, et son sang nous est le gage de sa vérité infaillible. C'est pourquoi tous les oracles divins nous assurent que le traité qu'il fait avec nous est un traité éternel : *Feriam vobiscum pactum sempiternum* (2) ; c'est-à-dire que notre grand Dieu, toujours fidèle à sa vérité et à ses promesses, ne quitte jamais de lui-même ceux qu'il a une fois admis à la nouvelle alliance, à la société de son Fils et à l'unité de ses membres. Mais si nous sommes bien assurés qu'il ne rompra pas le traité, nous ne sommes pas assurés de ne le pas rompre. Il est vrai, cet Epoux toujours fidèle ne fera jamais de divorce : mais (*) que son amour est délicat ! mais que sa jalousie est scrupuleuse ! Cette ame, perfide et ingrate épouse, qui tant de fois s'est souillée d'un amour indigne et profane, l'obligera peut-être à se séparer ; et ainsi, dit le prophète Isaïe, « elle dissipe, elle viole le pacte » éternel » : *Dissipaverunt fœdus sempiternum* (3). Comment est-il dissipé, s'il est éternel et irrévocable. « C'est à cause, dit ce prophète, que les hommes » ont transgressé la loi ancienne, et qu'ils ont » changé le droit établi » : *Transgressi sunt leges, mutaverunt jus* (4) ; c'est-à-dire, si nous l'entendons,

(1) *Osee.* II. 20. — (2) *Isai.* LV. 3. — (3) *Ibid.* XXIV. 5. — (4) *Ibid.*

(*) On lit ici en marge de l'original : *Fidélité réciproque.*

que le pacte étoit éternel de la part de Dieu, mais qu'il a été rompu de la part des hommes. Celui qui est immuable, est toujours prêt à demeurer ferme; mais l'homme qui change à tout vent, comme la face de la mer, a tout renversé en manquant à la foi donnée. Voilà donc, ames chrétiennes, quelle est notre assurance durant cette vie; voilà quel est notre repos durant cet exil. Grand et admirable repos! car qu'y a-t-il de plus grand que d'être assuré de Dieu? Mais incertitude terrible! car qu'y a-t-il de plus misérable que de n'être pas assurés de nous?

Viendra donc enfin le dernier repos et l'assurance parfaite, où nous serons assurés de Dieu et non moins assurés de nous. Nous sommes déjà certains que Dieu ne peut jamais nous manquer de lui-même; alors nous serons certains que nous ne pourrons jamais manquer à Dieu, et que notre fidélité, je l'oserai dire, ne sera pas moins assurée ni moins inébranlable que la sienne propre, parce qu'il fixera nos désirs errans par la pleine communication du bien véritable. Tel est ce jour de repos et de sabbat éternel qui nous est promis; voilà quels nous serons à la fin, sans fin, immuables comme Dieu même, saints comme Dieu même, impeccables comme Dieu même. Comment, mes Frères, pourra arriver à des hommes toujours changeans cet état de félicité immuable, si ce n'est que ce même Dieu, qui a fait la créature raisonnable dans la loi des changemens, ne cesse de la rappeler à la loi de son éternité? Car qui ne sait qu'il nous a créés pour être participans de lui-même? Il commence en nous cette grâce dans ce lieu de pélerinage; c'est pourquoi

nous y pouvons être saints : mais il ne fait encore que la commencer ; c'est pourquoi nous pouvons devenir pécheurs. Alors nous serons saints sans changement et délivrés du péché sans aucun retour, lorsque nous serons élevés à la parfaite unité, « à la » pleine communication du bien immuable » : *Plenâ participatione incommutabilis boni* (1).

Cette dernière grâce nous sera donnée ainsi que toutes les autres par Jésus-Christ notre Sauveur. Car il faut que nous participions successivement à la grâce de sa mort et à celle de sa glorieuse résurrection. « Il est mort une fois pour nos péchés, et il » est ressuscité pour ne mourir plus (2) » : il se donne à nous comme mort, et il faut qu'il se donne à nous comme immortel. Nous participons à la grâce de sa mort, lorsque nous faisons mourir en nous le péché avec ses mauvais désirs ; et nous participerons à la grâce de sa glorieuse immortalité, lorsque nous vivrons, pour ne mourir plus, à la sainteté et à la justice. Alors nous aurons la plénitude de la grâce que Jésus-Christ nous a apportée : alors nous serons semblables aux anges, possédant Dieu, possédés de Dieu ; nous vivrons entièrement sauvés du péché, sans trouble, sans péril, sans tentation. Combien libre sera alors notre liberté, combien vive notre vie, combien tranquille notre paix ! « Là nous n'au» rons plus aucun vice, ni dont il nous faille secouer » le joug, ni dont il nous faille effacer les restes, ni » dont il nous faille combattre les attraits trom» peurs » : *Nullum habens vitium, nec sub quo ja-*

(1) *S. Aug. Epist.* CXL. *ad Honorat. n.* 74 ; *tom.* II, *col.* 450, *et seq.* — (2) *Rom.* VI. 9, 10.

ceat, nec cui cedat, nec cum quo saltem laudabiliter dimicet (1). Rien ne pourra nous agréer que la vérité, rien ne pourra nous plaire que le vrai bien, rien ne pourra nous délecter que la justice éternelle. Pourquoi? parce que, pour parler selon l'Evangile, « nous serons alors pleinement entrés dans la joie » de notre Seigneur » : *Intra in gaudium Domini* (2). Je finirai ce discours en vous expliquant cette parole.

C'est autre chose, mes Frères, que cette joie entre en nous, autre chose que nous entrions en cette joie. Notre ame est comme un vaisseau; elle a plus de capacité, et la joie y est versée comme une liqueur. Cette liqueur a été comme répandue dans tous les objets qui nous environnent, et l'action de nos sens va l'attirer et l'exprimer de tous ces objets, pour la faire couler dans nos cœurs ainsi qu'un suc agréable. Que de fausses joies le remplissent! que nous ramassons par nos sens de joies corrompues! je ne parle pas des joies dissolues. Que dirai-je de la douceur cruelle de la vengeance, et [de] ce triomphe secret quand on prend le dessus sur son ennemi? [Quelle sensibilité dans le] point d'honneur! [combien de] ressorts secrets [ne met-il pas en mouvement], pour allumer le feu de la vengeance, [et quelle satisfaction ne fait-il pas goûter dans celle qu'il inspire?] Que dirai-je de ces fausses tendresses qui vont toucher, remuer dans le fond du cœur tant d'inclinations corrompues? Que dirai-je de ces railleries pernicieuses, qui rendent plaisant ce qui tue, qui vont ravilir l'autorité de la religion dans

(1) *S. Aug. de Civ. Dei, lib.* XXII, *cap.* XXIV, *tom.* VII, *col.* 692. — (2) *Matth.* XXV. 21.

une ame simple, qui la soulèvent contre Dieu et contre la foi? Ces maximes qui flattent les sens, affermissent un front qu'on trouve trop tendre, et fortifient la pudeur contre la crainte du crime. Le poison de ces médisances d'autant plus mortelles qu'elles sont délicates et ingénieuses, [s'insinue sans peine jusque dans le plus intime des consciences] : on se plaît à les débiter; et vous, ames trop crédules, vous les écoutez avec complaisance. [Que ne produit pas] cette fausse douceur qui va chatouiller notre vanité indiscrète? ce plaisir de plaire aux autres, qui fait qu'on aime à se parer avec tant de vaines et dangereuses complaisances, pour traîner après soi les ames captives, et triompher non des hommes, mais de Jésus-Christ, en mettant sous le joug [ceux] qu'il a affranchis par son sang? *Salvum me fac, Deus, quoniam intraverunt aquæ usque ad animam meam : infixus sum in limo profundi, et non est substantia* (1) : « Sauvez-» moi, sauvez-moi, Seigneur, de la corruption du » siècle : ses eaux, ses faux plaisirs, ses fausses » maximes ont pénétré le fond de mon ame : je suis » enfoncé et englouti dans le limon de l'abîme, et » je ne trouve ni de pied ni de consistance ».

Au milieu de ce mélange, la joie du ciel descend dans notre ame : [on éprouve] une soudaine illumination du Saint-Esprit, un essai de la claire vue dans la foi, un avant-goût de la possession dans une douce espérance, un attrait du bien éternel dans la charité : on revient un peu à soi-même. Ainsi la joie de notre Seigneur, l'amour de la vérité et la

(1) *Ps.* LXVIII. I.

chaste délectation de la justice entre en nos cœurs durant cette vie. Mais elle y entre, mes Frères, comme dans un vaisseau corrompu, et déjà rempli d'autres joies sensibles qui altèrent la pureté de cette sainte et divine joie. C'est pourquoi le cœur humain est partagé, et les entrées étant ouvertes à la joie du monde, elle ne gagne que trop souvent le dessus. Souvent les joies du monde peuvent s'accorder; souvent même leur variété et leur mélange fait leur plus doux assaisonnement. La joie du ciel est incompatible, le moindre mélange la corrompt; et elle perd tout son goût et tout son agrément, si elle n'est goûtée toute seule : et de là vient qu'elle perd bientôt toute sa saveur dans ce mélange infini des joies de la terre. Dans la bienheureuse immortalité, la joie de notre Seigneur n'entrera pas tant dans notre ame, que notre ame entrera toute entière dans cette joie du Seigneur comme dans un abîme de félicité. Elle en sera pénétrée, elle y sera absorbée; « là tout ce qui est de mortel sera englouti » par la vie », comme dit l'apôtre saint Paul (1) : et l'ardeur des fausses joies de la terre étant tout-à-fait éteinte, il ne restera dans les cœurs que le plaisir immortel et le chaste attrait de la vérité, et un amour suprême, un amour constant, un amour immuable pour la justice : *Gaudium de veritate*, dit saint Augustin (2).

« Donc, mes Frères, dit le saint apôtre (3), hâ- » tons-nous d'entrer dans ce repos éternel » : *Festinemus ergo ingredi in illam requiem.* Vous

(1) *II. Cor.* v. 4. — (2) *Confess. lib.* x, *cap.* xxiii, *n.* 33, *tom.* 1, *col.* 182. — (3) *Heb.* iv. 11.

tous qui avez cherché dans la participation des saints sacremens, dans les œuvres de pénitence, dans la grâce du jubilé, le repos de vos consciences; dans le calme de vos passions tournez maintenant tous vos désirs à ce repos éternel, où vous n'aurez plus aucune tentation à combattre : *Festinemus* : « Hâ» tons-nous ». Il faut travailler : ceux qui s'imaginent que le temps fera tout seul leur conversion;.... folie et illusion. Il est vrai, je le reconnois, il y a une certaine ardeur de la jeunesse, et je ne sais quelle force trop violente de la nature que l'âge peut tempérer. Mais cette seconde nature qui se forme par l'habitude, mais cette autre nouvelle ardeur encore plus insensée qui naît de l'accoutumance, le temps ne l'affoiblit pas, mais plutôt il la fortifie. Ainsi vous vous trompez déplorablement, si vous attendez de l'âge et du temps le remède à vos passions, que la raison vous présente en vain. L'expérience [le prouve clairement]; les vices ne s'affoiblissent pas avec la nature : les inclinations ne se changent pas avec la couleur des cheveux; et, comme dit sagement l'Ecclésiastique, « la vieillesse ne trouve » pas ce que la jeunesse n'a pas amassé (1) ». Je sais que le temps est un grand secours; mais, Messieurs, il en faut juger comme des occasions. Dans les affaires du monde, chacun attend les momens heureux pour les terminer; mais si vous attendez sans vous remuer, si vous ne savez pas profiter du temps, il passe vainement pour vous, et ne vous apporte en passant que des années qui vous incommodent. Ainsi, dans l'affaire de la conversion, celui-là peut beaucoup espérer

(1) *Eccli.* XXV. 5.

pérer du temps, qui est actif et vigilant pour s'en servir et le ménager. Mais pour celui qui attend toujours et ne commence jamais, que lui apporte le temps, sinon une atteinte plus forte à sa vie, un plus grand poids à ses crimes, une violence plus tyrannique à ses habitudes? *Festinemus ergo :* « Hâ- » tons-nous, efforçons-nous ». Il faut combattre, il faut faire effort. Ce sont ici les jours malheureux, les jours de l'ancien Adam, où il faut gagner par nos sueurs et par notre travail le pain de vie éternelle, où les vertus sont sans relâche aux mains avec les vices. Viendra le temps de poser les armes et de recevoir les couronnes, de se refaire du combat et de jouir de la victoire, de se délasser du travail et de goûter le repos : *Amodo jam dicit Spiritus ut requiescant à laboribus suis* (1) : « Dès maintenant, » dit l'Esprit, ils se reposeront de leurs travaux ». Le paresseux repose dans son crime, il désespère de le pouvoir vaincre. Je ne puis atteindre si loin : toujours des difficultés : *Leo est in viâ* (2) : « Le lion est » dans le chemin ». Non certes, vous ne pourrez point faire un second pas tant que vous n'aurez pas fait le premier. Mais faites un premier effort, passez le premier degré ; vous verrez insensiblement le chemin s'aplanir et se faciliter devant vous : *Erunt prava in directa* (3). Vous dites que la vertu est trop difficile : contez-nous donc vos travaux; dites-nous les efforts que vous avez faits. Mais que vous ne cessiez de nous dire que l'entreprise est impossible, avant que de vous être remué; que vous serez ac-

(1) *Apoc.* XIV. 13. — (2) *Prov.* XXVI. 13. — (3) *Luc.* III. 5.

cablé d'un travail que vous n'avez pas commencé, et fatigué d'un chemin où vous n'avez pas fait encore le premier pas; c'est une lâcheté inouie.

Festinemus ergo ingredi in illam requiem : « Donc, » mes Frères, dit le saint apôtre, hâtons-nous d'en» trer dans ce repos éternel ». Quel seroit votre repos, si l'on vous disoit que vos richesses sont si assurées que jamais vous n'aurez à craindre aucune indigence; votre fortune si bien établie que jamais vous ne souffrirez aucune disgrâce; vos forces et votre santé si bien réparée qu'elle ne sera jamais altérée par aucune maladie! quelle seroit votre joie! quel votre repos! Combien donc serez-vous heureux; et quelle sera la tranquillité, mais quelle sera la gloire et la dignité de votre repos, lorsque vous ne pourrez plus être injustes, vous ne pourrez plus être déshonnêtes, vous ne pourrez plus être pécheurs, vous ne pourrez plus perdre Dieu, vous ne pourrez plus déchoir de votre justice, ni par conséquent de votre bonheur! O vie sainte! ô vie heureuse! ô vie désirable! Jésus a commencé de nous délivrer, parce que nous pouvons ne pécher pas : oui, mes Frères, certes nous pouvons ne pécher pas; sa miséricorde est toujours prête, sa grâce est toujours présente. Je puis ne pécher pas : que ma liberté est grande! mais, hélas! je puis encore pécher : que ma foiblesse est déplorable! Malheureuse puissance de pécher, que ne puis-je te déraciner tout-à-fait! que ne puis-je te retrancher de mon franc-arbitre! Mes Frères, il n'est pas temps, il faut suivre tous les degrés des présens divins et tous les progrès de la grâce. Usons bien de la liberté que nous possédons pour

pouvoir pécher et ne pécher pas; c'est-à-dire ne péchons plus, et cette autre liberté nous sera donnée par laquelle nous ne pourrons jamais pécher. Celle-là qui est imparfaite nous est accordée pour notre mérite : celle-ci qui est parfaite est réservée pour la récompense. Usons donc bien de la liberté qui peut se dégager de la servitude; et la liberté nous sera donnée très-pleine, très-entière et très-puissante, par laquelle nous ne pourrons jamais être soumis à aucune servitude de nos passions, ni à aucun attrait du péché. Jésus-Christ Sauveur nous offre ses biens. *Seipsum dabit, quia seipsum dedit* (1) : « Il se don» nera lui-même parce qu'il s'est déjà donné ». Jésus-Christ mortel est à nous : la grâce d'expier nos crimes [est le fruit de sa mort]. Jésus-Christ immortel est à nous; et nous pouvons arriver à sa sainteté parfaite, à son état impeccable, c'est-à-dire à sa gloire consommée. La grâce personnelle de Jésus-Christ, c'est d'être impeccable : la grâce de médiateur, c'est d'expier les péchés. Usons bien de cette grâce pour combattre, pour éviter, pour expier les péchés; et ainsi nous arriverons à son état impeccable.

(1) *S. Aug. in Ps.* XLII, *n.* 2, *tom.* IV, *col.* 366.

AUTRE CONCLUSION

DU MÊME SERMON (*).

Pour nous préparer à entrer dans cette joie abondante, accoutumons-nous à la recevoir quand elle descend du ciel dans nos cœurs; corrigeons les joies de la terre. Mais, ô Dieu! à quelle joie abandonnons-nous notre cœur? Jésus-Christ est né, et avec lui, ô douleur! les profanes divertissemens vont prendre naissance. [Se] masquer, [se] déguiser, danser, courir, aller deçà et delà; dégoût, renouvellement d'ardeur, encore dégoût, mouvemens alternatifs : voilà la grande occupation de ceux qui se disent chrétiens. Pendant que Jésus commence le cours d'une vie pénible, nous allons non pas commencer, mais continuer avec un renouvellement d'ardeur une vie toute dissolue. Le carnaval mieux observé que le carême, va devenir la grande affaire du monde. Les forces épuisées, on n'en trouvera

(*) Cette conclusion se trouve détachée de tout le reste du discours dans le manuscrit. Elle a été imprimée, dans l'édition de D. Déforis, à la fin du sermon précédent, comme en faisant partie intégrante. On se convaincra en la lisant, qu'elle a été à la vérité composée pour ce discours, mais devant être prêché dans une circonstance différente. Il nous a donc paru plus convenable de la placer à la suite de ce sermon, mais séparément. *Edit. de Versailles.*

plus pour le saint carême : infatigable pour les plaisirs, on commence à devenir infirme pour la pénitence. Les médecins ne suffiront pas à écrire les attestations des infirmités, ni les prélats à en donner les dispenses. Chrétiens, consultez-les donc; ne les croyez pas, seulement quand il s'agit de transgresser les lois de l'Eglise; demandez-leur si vos courses, si vos veilles, ces inquiétudes, ces chagrins dans le jeu, et cette ardeur qui vous transporte hors de vous-mêmes, n'altèrent pas beaucoup plus un tempérament que le jeûne et l'abstinence.

Mais je laisse ces pensées, quoiqu'elles soient assez importantes : je veux bien ne parler pas, si vous voulez, de tous ces vains divertissemens considérés en eux-mêmes. Parlons des circonstances qui les accompagnent : oserions-nous y penser dans cette chaire? O Dieu! pouvons-nous penser que parmi tous ces changemens et toutes les joies sensuelles, nous puissions jamais conserver en nous une seule goutte de la joie du ciel? Les autres joies se peuvent mêler; la variété et le mélange en font même le plus doux assaisonnement. Mais cette joie dont je parle est sévère, chaste, sérieuse, solitaire et incompatible : le moindre mélange la corrompt; et elle perd tout son goût, si elle n'est goûtée toute seule. Ainsi quand vous ne feriez rien d'illicite; et plût à Dieu que nous n'eussions pas à nous en plaindre? ce n'est pas une vie chrétienne; vous perdez tout, dès-là seulement que vous vous abandonnez à la joie mondaine. Est-ce en vain que Jésus a dit : « Malheur à » vous qui riez (1) »! et encore : « Malheur à vous,

(1) *Luc.* VI. 25.

» riches! car vous avez votre consolation (1) »? Les richesses ne sont pas mauvaises; mais n'employer les richesses que pour vivre dans les plaisirs et dans les délices, pendant que les pauvres meurent de faim et de froid, est-ce une vie chrétienne? Que reproche Abraham au mauvais riche? ses rapines, ses excès, ses concussions, ses impuretés, ses débauches? *Recepisti bona* (2) : « Vous avez reçu vos » biens » : voilà son crime, voilà sa sentence. N'y a-t-il donc que des excès dans l'Evangile? Jésus-Christ n'a-t-il parlé qu'en exagérant? Ne faut-il rien entendre à la lettre; ou faudra-t-il forcer toutes les paroles, faire violence à tous les préceptes en faveur de vos passions, et pour leur trouver des excuses? non, non, l'Evangile ne le souffre pas.

Mais je ne veux plus appeler que votre propre conscience : voulez-vous passer parmi ces plaisirs la dernière année de votre vie? A cette heure tant chantée et si peu attendue, quand Jésus viendra frapper à la porte, voulez-vous qu'il vous trouve ainsi occupés? Quelle folie, quelle illusion, que penchant toujours à la mort, et plutôt mourant que vivant, nous ne pouvons imprimer en nous les sentimens que la mort inspire! Peut être que cette année nous sera funeste : ô Dieu, détournez le coup; combien menacés! Je veux bien ne pas craindre encore l'irrégularité des saisons, les fléaux qui accablent nos voisins. Je ne veux point faire de mauvais présages : il y a dans cet auditoire des têtes trop précieuses dont nous souhaitons prolonger les jours, et même, sans hésiter, aux dépens des nôtres. Je ne

(1) *Luc.* VI. 24. — (2) *Ibid.* XVI. 25.

consulte point les astres, ni leurs fabuleuses influences : des chrétiens s'amuser à ces rêveries criminelles, et attendre leur bonne fortune d'une autre source que de la divine Providence! loin de nous ces prédictions. Je trouve tous les mauvais pronostics dans nos consciences, dans notre vie licencieuse et toute profane. J'ai peur que Dieu ne se lasse de supporter nos ingratitudes. Que ne vous éveillez-vous donc, et que ne pensez-vous à votre salut? Retirez-vous des plaisirs du monde, [travaillez à] toujours circoncire, aujourd'hui un plaisir et demain un autre, une vanité et demain une autre, un besoin [et puis un autre] : enfin vous n'aurez plus besoin que de Dieu, vous n'aurez plus soif que de la justice. Si vous pleuriez de bonne foi vos péchés, si vous pouviez vous déprendre de ces plaisirs dégoûtans, de ces ennuyeuses délices dont vous devriez déjà être rassasiés, dont les sages espèrent toujours revenir; (mais Dieu n'en donne pas toujours le temps ou la grâce), par la vérité de celui dont j'annonce la parole, de ce mépris des plaisirs et des joies mondaines naîtra un autre plaisir, plaisir sublime qui naît non du trouble de l'ame, [mais de la paix d'une bonne conscience]. Une goutte rassasiera votre cœur; mais cette goutte croîtra toujours, et enfin elle vous fera posséder l'océan tout entier et l'abîme infini de félicités, que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

Monseigneur (*), quoique votre altesse sérénissime aille être rejetée plus que jamais dans ce glorieux exercice, dans ces illustres fatigues, dans ce

(*) Le grand Condé.

noble tumulte de la guerre; je ne crains pas de me tromper ni de parler à contre-temps, en lui proposant pour objet ce grand et éternel repos. Quand je médite attentivement tout l'ordre de votre conduite et les grands événemens dont elle est suivie, j'en découvre quelque peinture dans ces paroles d'un prophète : *Princeps verò ea quæ digna sunt principe cogitabit, et ipse super duces stabit* (1) : « Le prince » prendra des pensées qui seront dignes d'un prince, » et il commandera à la tête des chefs et des capi- » taines ». En effet, votre altesse a pris des pensées dignes de son rang, de sa naissance et de son courage, quand elle s'est fidèlement attachée au plus grand monarque du monde, et que cherchant son honneur dans sa soumission, elle n'a médité que de grands desseins pour sa gloire et pour son service : *Princeps ea quæ digna sunt principe cogitabit, et ipse super duces stabit.*

(1) *Isai.* XXXII. 3.

PREMIÈRE PARTIE
DU MÊME SERMON,
AUTREMENT TRAITÉE.

Excellence du nom de Jésus : terribles engagemens que le Sauveur contracte dans sa circoncision. Sentimens du pécheur réconcilié. Noirceur de l'ingratitude de celui qui retourne au péché.

Quand nous considérons la première idée que jette dans nos esprits le nom de Sauveur (*), rien ne nous paroît ni plus beau, ni plus grand, ni plus désirable. Ce nom met tous les hommes aux pieds de Jésus, lui donne autant de sujets et de créatures nouvelles, qu'il délivre de captifs et qu'il affranchit d'esclaves, les attache à sa personne sacrée par les plus aimables de tous les liens, c'est-à-dire par les bienfaits, le fait les délices du genre humain et l'objet éternel de notre amour. Mais certes quand on regarde à quoi

(*) « Il naît comme un banni. Il va à la cité de David, à la » source de son extraction royale ; mais les siens ne l'ont pas reçu. » Une étable.... *Comparatus est jumentis* : il s'égale aux animaux » par la demeure, parce que les hommes se sont ravilis jusqu'à » leur condition par leurs brutales convoitises.... Il ne se sauve » point à main armée, il se sauve comme un esclave par la fuite ». Ces paroles, que l'auteur a écrites en marge, étoient sans doute destinées à ramener son discours au jour de la naissance du Sauveur. *Edit. de Déforis.*

engage ce nom, on est saisi de frayeur, et on trouve qu'il y a de quoi frémir. Car la rémission de nos péchés ne nous a pas été accordée par une simple abolition, mais par une satisfaction actuelle. Vous savez que la justice divine a voulu être payée; et comme les pécheurs devoient à Dieu tout leur sang, lorsque Jésus a entrepris de les sauver, il a obligé tout le sien, et il ne peut plus s'en réserver une seule goutte. *Sine sanguinis effusione non fit remissio* (1) : « Les » péchés ne sont point remis sans effusion de sang ». Voyez les sacrifices anciens; comme on prodigue le sang! il faut que tout nage dans le sang, et les victimes, et l'autel, et les prêtres, et les peuples, et le livre même; qu'on répande le sang comme l'eau. Je ne m'étonne pas qu'on prodigue celui des animaux; mais celui du Fils de Dieu ne doit- [il] pas être épargné? [Non] : après que toutes ses veines seront épuisées, s'il y a encore dans le fond du cœur quelque secret réservoir, on le percera par une lance.

C'est pourquoi dès le même jour qu'il reçoit le nom de Sauveur, il commence à verser du sang par cette douloureuse circoncision. Mais s'il faut qu'il en donne tant pour avoir seulement le nom, à quoi se doit-il attendre quand il en faudra opérer l'effet? Sans doute il faudra un déluge entier pour noyer les péchés du monde : et nous ne devons regarder ce premier sang que verse la circoncision, que comme un léger commencement, comme un gage que Jésus-Christ donne à la justice divine, qui l'oblige à la dette entière; enfin comme des prémices qui lui

(1) *Heb.* IX. 22.

consacrent toute la masse et la lui dévouent. Ainsi la circoncision et la qualité de Sauveur nous mène à la croix : c'est là que la victime est immolée, c'est là que le sang se déborde par toutes les veines, c'est là que s'accomplit la rémission des péchés et l'expiation du monde. Ecoutez ici les belles paroles du philosophe martyr, je veux dire de saint Justin (1) : « Un seul est frappé, dit-il, et tous sont » guéris; le juste est déshonoré, et les criminels » sont rétablis dans leur honneur. Cet innocent subit » ce qu'il ne doit pas, et il acquitte tous les pécheurs » de ce qu'ils doivent. Car qu'est-ce qui pouvoit » mieux couvrir nos péchés que sa justice? Comment » pouvoit être mieux expiée la rebellion des servi» teurs que par l'obéissance du Fils? L'iniquité de » plusieurs est cachée dans un seul juste; et la justice » d'un seul fait que plusieurs sont justifiés ». C'est ce que dit saint Justin, c'est ce qu'il a appris de l'apôtre des Gentils. Voilà, mes Frères, ce grand conseil de la sagesse de Dieu, conseil profond, conseil inconnu aux plus hautes puissances du ciel, que le Père, dit ce saint martyr, n'avoit communiqué qu'à son Fils; ajoutons, et à l'Esprit éternel qui procède de l'un et de l'autre : conseil qui s'est découvert dans les derniers temps, et qui a fait dire à l'apôtre que « la sagesse de Dieu a été manifestée par l'Eglise » aux célestes intelligences (2) ». Oui, les anges sont étonnés de ce secret admirable, de cet échange incompréhensible, qui fait que Dieu en même temps se venge et s'appaise, exige et remet, punit nos pé-

(1) *Epist. ad Diognet. n.* 9, *p.* 238. — (2) *Eph.* III. 10.

chés et les oublie, frappe son Fils innocent pour l'amour des hommes coupables, et pardonne aux hommes coupables pour l'amour de son Fils innocent. Mais nous, que cette grâce regarde, nous ne devons pas seulement l'admirer avec les anges; plutôt nous devons penser à quoi elle nous oblige envers notre aimable Sauveur; et je vous prie, chrétiens, de vous y rendre attentifs.

Je ne puis mieux, ce me semble, vous représenter cette obligation que par l'exemple d'un criminel à qui le prince accorde sa grâce. Regardez, chrétiens, ce criminel qui, enfermé dans un cachot, n'attend plus que la dernière heure, qui ne sait s'il est vivant ou mourant, et « ne croit point à sa propre vie » : *Non credes vitæ tuæ* (1), comme dit l'Ecriture sainte. Il est condamné, il est lié, il voit à ses côtés l'exécuteur armé du funeste tranchant qui doit dans un moment abattre sa tête. Ou bien s'étant échappé, il se fie à peine à soi-même : fugitif, errant, vagabond, il croit que tout ce qui luit le décèle, que tout ce qui parle l'accuse, que tout ce qui remue machine sa perte. Au milieu de cet effroi et de ces alarmes, pendant qu'il fuit tout le monde et que tout le monde le fuit, qu'il ne sait où se retirer, parce qu'il enveloppe tous ceux qui le servent, dans sa honte et dans ses malheurs; quand on lui apporte son abolition, il croit sortir du tombeau et recevoir une nouvelle naissance. Il considère le prince comme un second père qui lui rend la vie, la lumière, la société des hommes, en effaçant de dessus son front la tache

(1) *Deut.* XXVIII. 66.

honteuse qui le condamnoit à une éternelle infamie. Il entre, pour ainsi dire, dans une nouvelle sujétion ; il n'a plus rien à lui-même, tout est au prince qui le sauve et qui le délivre. Tels, mes Frères, devons-nous être en sortant du tribunal de la pénitence, après que les clefs de l'Eglise nous ont ouvert les prisons. Nous devons regarder le divin Jésus au nom duquel nous sommes absous, comme celui par qui seul nous vivons. C'est là qu'il faut éclater en actions de grâces, et animer avec le prophète toute la nature pour prendre part à notre joie, et pour la faire entrer dans les sentimens de notre éternelle reconnoissance. « O cieux, louez Dieu avec nous ; » que les extrémités de la terre retentissent du bruit » de nos louanges, que les montagnes tressaillent de » joie ; que les déserts, les bois, les rivages, et enfin » toute la nature se réjouisse, parce que le Seigneur » nous a fait miséricorde » : *Laudate, cœli, quoniam misericordiam fecit Dominus : jubilate, extrema terræ : resonate, montes, laudationem, saltus et omne lignum ejus ; quoniam redemit Dominus Jacob, et Israel gloriabitur* (1).

Là nous devons commencer une vie nouvelle, qui soit toute pour Jésus-Christ ; et lui-même nous y excite par ces paroles touchantes du même prophète : « O Jacob, souvenez-vous de ces choses ; ô Israël, ô » chrétien, ô homme nouveau, n'oubliez jamais mes » bontés ; vous êtes mon serviteur, et c'est moi qui » vous ai formé de mes mains. Mais j'ai fait beaucoup » davantage ; c'est moi, dit ce grand Sauveur, qui

(1) *Is.* XLIV. 23.

» ai effacé vos iniquités comme un nuage qui s'éva-
» nouit, et qui les ai dissipées comme une vapeur
» qui ne laisse plus dans l'air aucun vestige : retour-
» nez donc à moi, parce que je vous ai racheté, dit
» le Sauveur » : *Memento horum, Jacob et Israel, quoniam servus meus es tu; formavi te, servus meus es tu; Israel, ne obliviscaris meî, delevi ut nubem iniquitates tuas, et quasi nebulam peccata tua : revertere ad me, quia redemi te* (1). Que si vous voulez savoir quelle doit être la mesure de l'amour qu'il attend de vous, connoissez-la par vos crimes. « Un
» homme avoit deux créanciers, dont l'un lui devoit
» cinq cents deniers, et l'autre en devoit cinquante :
» comme ils étoient tous deux insolvables, il leur
» quitta la dette entière. Lequel est-ce des deux qui
» l'aime le plus ? sans doute que c'est celui auquel
» il a remis davantage : allez et faites semblable-
» ment (2) ». Où trouverez-vous assez d'amour pour le reconnoître ?

Mais surtout quelle seroit votre ingratitude, si vous retombiez dans les mêmes crimes ! Je laisse les raisonnemens recherchés ; je veux vous représenter les obligations de cette amitié si saintement réconciliée. Souvenez-vous dans quels sentimens vous avez demandé pardon à votre Sauveur. Un pécheur pressé en sa conscience, qui voit qu'il n'y a plus rien entre lui et la damnation éternelle qu'une vie qui est emportée par le premier souffle, voit la main de Dieu armée contre lui ; il voit l'enfer ouvert sous ses pieds pour l'engloutir dans ses abîmes : quel effroyable

(1) *Is.* XLIV. 21. — (2) *Luc.* VII. 41.

spectacle ! Dans la crainte qui le saisit, pressé de ce glaive vengeur tout prêt à frapper le dernier coup, il s'approche de ce trône de miséricorde, qui jamais n'est fermé à la pénitence. Ah ! il n'attend pas qu'on l'accuse, il se rend dénonciateur de ses propres crimes, et il sait bien qu'il faut avouer le crime quand on demande sa grâce. Il est prêt à passer condamnation pour prévenir l'arrêt de son juge : la justice divine se lève, il prend son parti contre lui-même, il confesse qu'il mérite d'être sa victime, et toutefois il demande grâce au nom du Sauveur. A ce nom qui calme les flots et les tempêtes, qui fait cesser les vents les plus orageux, qui appaise le ciel et la terre, on commence à l'écouter, on lui propose la condition de corriger sa vie déréglée, de renoncer à ses amours criminels, à cet aveugle désir de plaire, à toutes ses intelligences avec l'ennemi. Il promet, il accorde tout ; faites la loi, j'obéis. Vous l'avez fait, mes Frères, souvenez-vous-en ; ou jamais vous n'avez fait pénitence, ou votre confession a été un sacrilége. Vous avez fait quelque chose de plus : vous avez donné Jésus-Christ pour caution de votre parole : car étant le médiateur de la paix, il est aussi le dépositaire des paroles des deux parties. Il est caution de celle de Dieu par laquelle il promet de vous pardonner : il est caution de la vôtre par laquelle vous promettez de corriger votre vie. Voilà le traité qui a été fait, et pour plus authentique confirmation, vous avez pris à témoin son corps et son sang qui a scellé la réconciliation à la sainte table. Et après la grâce obtenue vous cassez un acte si solennel ! Vous

vous êtes repentis de vos péchés, vous vous repentez de votre pénitence. Vous aviez donné à Dieu des larmes et des regrets, gages précieux de votre foi ; vous les retirez de ses mains, vous désavouez vos promesses, et Jésus-Christ qui en est garant, et son corps et son sang, mystère sacré et inviolable, lequel certes ne devoit pas être employé en vain : qu'y auroit-il de plus outrageux et de plus indigne ? Après la grâce qui remet les crimes, [soyons] fidèles à user de celle qui nous aide à n'en plus commettre. C'est la seconde partie.

SERMON

SERMON

POUR

LE SECOND DIMANCHE

APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Union sainte de la nature divine avec les ames fidèles. Charité de Jésus pour son Epouse. Jésus et ses mystères, fin de toutes les Ecritures, de toutes les cérémonies : impuissance de la loi ancienne, caractère distinctif des deux alliances.

Nuptiæ factæ sunt in Cana Galileæ, et erat mater Jesu ibi. Vocatus est autem et Jesus, et discipuli ejus.

Il se fit des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jésus y étoit. Jésus fut aussi convié à ces noces avec ses disciples. Joan. II. 1 et 2.

Jésus et sa sainte Mère avec ses disciples : chères Sœurs, quelle compagnie ! Ils sont invités à un festin, ô festin pieux ! et à un festin nuptial, ô noces mystérieuses ! Mais à ce festin le vin y manque, le vin, que les délicats appellent l'ame des banquets. Est-ce avarice, est-ce pauvreté, est-ce négligence? ou bien n'est-ce pas plutôt quelque grand mystère, que le Saint-Esprit nous propose pour exercer nos intelligences ? Certes il est ainsi, mes très-chères Sœurs. Car je vois que le Sauveur Jésus, pour sup-

pléer à ce défaut, change l'eau en vin excellent; et ce vin se sert à la fin du repas, au grand étonnement de la compagnie. O vin admirable et plein de mystères, fourni par la charité de Jésus aux prières de la sainte Vierge! Je vous demande, mes Sœurs, quel intérêt prend le maître de sobriété à ce que cette compagnie ne soit pas sans vin. Etoit-ce chose qui méritât que sa toute-puissance y fût employée? Etoit-ce en une pareille rencontre où il devoit commencer à manifester sa gloire; et un ouvrage de cette nature devoit-il être son premier miracle? Croyez-vous que ceci soit sans mystère? à Dieu ne plaise, ames chrétiennes, que nous ayons une telle opinion de notre Sauveur. Il est la Sagesse et la Parole du Père : tous ses discours et toutes ses actions sont esprit et vie; tout y est lumière, tout y est intelligence, tout y est raison. O Sagesse éternelle, éclairez par votre Esprit saint notre foible et impuissante raison, pour nous faire entendre la vôtre.

Dans cette histoire miraculeuse, tout me représente le sauveur Jésus. Il y est lui-même en personne : mais si j'ose parler de la sorte, il y est encore plus en mystère. Il est invité selon la vérité de l'histoire; et si nous le savons entendre, il est lui-même l'Epoux selon la vérité du mystère. C'est une chose connue que Jésus est l'Epoux des ames fidèles. Et néanmoins si vous me le permettez, je vous déduirai sur ce point quelques vérités chrétiennes merveilleusement pieuses.

Dieu remplit le ciel et la terre, et il se trouve en tous lieux, comme l'enseigne la théologie : mais il sait encore se communiquer d'une façon toute par-

ticulière aux créatures intelligentes : *Ad ipsum veniemus, et mansionem apud eum faciemus* (1), « Nous » viendrons à lui, et nous ferons en lui notre de-» meure ». Certes il est incompréhensible, mes Sœurs, comment la nature divine s'unit aux esprits purs par de chastes embrassemens ; et bien que ce soit un secret ineffable, si est-ce toutefois que les Ecritures divines nous le représentent en diverses manières et par de différentes figures. Tantôt elles nous disent que Dieu est une fontaine de vie, qui se répandant en nos ames les lave et les nettoie, leur communique une divine fraîcheur, et étanche leur soif ardente par les ondes de ses vérités : *Fons aquæ salientis* (2).... *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum* (3), « Comme le cerf altéré sou-» pire après les eaux des fontaines ». Tantôt elles nous le décrivent tout ainsi qu'une douce rosée, qui arrosant nos esprits comme par une féconde humidité, y fait germer les semences célestes : *Rorate, cœli, desuper* (4). Quelquefois elles nous le représentent à la manière d'un feu consumant, qui pénétrant toutes nos puissances dévore toutes les affections étrangères, et épure nos ames comme l'or dans une fournaise : *Ignis consumens est* (5). Elles nous disent ailleurs que Dieu est une nourriture admirable : car de même que toutes les parties de nos corps attirent à elles une certaine substance sans laquelle elles défaudroient, et ensuite se l'incorporent par la vertu d'une secrète chaleur que la nature leur a donnée ; ainsi seroient nos ames desti-

(1) *Joan.* XIV. 23. — (2) *Ibid.* IV. 14. — (3) *Ps.* XLI. 1. — (4) *Isai.* LV. 8. — (5) *Deut.* IV. 24.

tuées de toute vigueur, si par de fidèles désirs que le Saint-Esprit leur excite, elles n'attiroient à elles-mêmes cette vérité éternelle qui seule est capable de les sustenter. C'est ce qui nous est signifié par ce pain des anges, qui est devenu le pain des hommes, « Pain céleste que nous désirons par un appétit de » vie éternelle, que nous prenons par l'ouie, que » nous ruminons par l'entendement, que nous digé-» rons par la foi » : *In causam vitæ appetendus, et devorandus auditu, et ruminandus intellectu, et fide digerendus* (1). Telles sont à peu près les comparaisons dont se servent les Ecritures, pour nous faire en quelque sorte comprendre cette sainte union de la nature divine avec les ames élues. Mais de toutes ces comparaisons, la plus douce, la plus aimable et la plus ordinaire dans les saintes Lettres est celle où notre grand Dieu est comparé à un chaste époux, qui, par un sentiment de miséricorde, épris de l'amour de nos ames, après mille amoureuses caresses, après mille recherches de ses saintes inspirations, s'unit enfin à elles par des embrassemens ineffables; et les ravissant d'une certaine douceur, que le monde ne peut entendre, les remplit d'un germe divin, qui fructifie en bonnes œuvres pour la vie éternelle.

Trois conditions du mariage. Union : *Erunt duo in carne unâ* (2) : « Ils seront deux dans une seule » chair ». Douceur : *Faciamus adjutorium :* il est seul, « donnons-lui un aide » : il est doux d'être aidé. Fécondité : *Crescite et multiplicamini* (3), « Crois-» sez et multipliez ». C'est ce que l'apôtre saint Paul

(1) *Tertull. de Resur. carnis, n.* 37. — (2) *Gen.* II. 24. — (3) *Ibid.* 18.

nous enseigne, lorsqu'il dit aux chrétiens que de même que le mari et la femme ne sont qu'une même chair, ainsi « qui s'attache à Dieu est un même es- » prit avec lui » : *Qui adhæret Domino unus spiritus est* (1); doctrine que le saint apôtre a trouvée si utile à nos ames, qu'il la répète en divers endroits, qu'il seroit trop long de vous rapporter.

Or d'autant que nous sommes déchus de cette première pureté qui nous égaloit aux anges dans l'innocence de notre origine, étant devenus charnels et grossiers, nous ne pourrions plus soutenir les approches de la nature divine, si elle ne s'étoit premièrement rabaissée. Et de là vient que le Fils de Dieu égal et consubstantiel à son père, pour rappeler les ames des hommes à cet heureux mariage avec Dieu, dont elles avoient violé la sainteté par l'infamie de leur adultère, est descendu du ciel en la terre; il s'est revêtu de chair; il a déposé cette majesté terrible, ou plutôt il en a tempéré l'éclat; il a pris nos foiblesses, afin d'être en quelque façon notre égal, et a voulu que par la nature humaine qu'il a daigné avoir commune avec nous, nous trouvassions un chemin assuré à la nature divine, de laquelle nous nous étions éloignés par une funeste désobéissance. C'est ce charitable Epoux de l'Eglise, c'est-à-dire des ames fidèles, que l'apôtre nous dépeint [dans l'épître] aux Ephésiens (2). C'est le plus beau des enfans des hommes, qui a aimé son épouse laide, afin de la faire belle. Il l'est venu chercher dans la terre, afin de la conduire en triomphe dans la céleste patrie. Il a donné son ame pour elle, il l'a lavée de son

(1) *I. Cor.* VI. 17. — (2) *Cap.* V. 27.

sang, il l'a nettoyée en l'eau du baptême par des paroles de vie; son royaume est sa dot : ses grâces sont sa parure. C'est cet Epoux, chères Sœurs, qui fait aujourd'hui son premier miracle, et représente en son premier miracle ce qu'il est venu faire en ce monde. Ses disciples croient en lui en ce jour : c'est le commencement de l'Eglise. Il garde son meilleur vin pour la fin du repas : c'est l'Evangile pour le dernier âge, qui doit durer jusques à la consommation des siècles. Ce vin il le tire de l'eau, et il change cette eau en vin : c'est qu'il change la loi en l'Evangile, c'est-à-dire, comme je m'en vais l'exposer, la figure en vérité, la lettre en esprit, la terreur en amour. Disons quelque chose de ces trois changemens : mais disons seulement les points capitaux à cause du peu de temps qui nous est donné; le reste demeurera à votre méditation.

PREMIER POINT.

C'est de lui qu'il est écrit en la Genèse, « que » l'homme laissera son père et sa mère, afin de s'at» tacher à sa femme (1) ». Car, à parler selon l'usage des choses humaines, c'est plutôt la femme qui quitte la maison paternelle, pour habiter avec son mari : mais selon l'intelligence spirituelle Jésus est cet homme par excellence, qui a quitté son père et sa mère, pour s'attacher à sa chère épouse. Il a quitté en quelque sorte son père, lorsqu'il est descendu du ciel en la terre, suivant ce qu'il a dit en plusieurs endroits, qu'il retournoit à son père. Il a quitté la Synagogue sa mère, qui l'avoit engendré

(1) *Cap.* II. 24.

selon la chair, afin de s'attacher à l'Eglise son unique épouse, qu'il a ramassée des nations idolâtres.

Vous saurez donc, mes Sœurs, que Jésus étant la fin de tous les ouvrages de Dieu, tout ce qui s'est fait d'extraordinaire depuis l'origine du monde ne regardoit que lui seul. Lisez les Ecritures divines, vous verrez partout le sauveur Jésus, si vous avez les yeux assez épurés. Il n'y a page où on ne le trouve. Il est dans le paradis terrestre, il est dans le déluge, il est sur la montagne, il est au passage de la mer Rouge, il est dans le désert, il est dans la terre promise, dans les cérémonies, dans les sacrifices, dans l'arche, dans le tabernacle; il est partout : mais il n'y est qu'en figure. Ainsi a-t-il plu à notre grand Dieu, comme dit l'apôtre aux Galates (1), de nous élever peu à peu comme des enfans à la connoissance de ses mystères. Par une infinité d'exemples sensibles réitérés durant plusieurs siècles par des similitudes de choses corporelles, qui faisoient impression sur nos imaginations, il nous a doucement conduits à l'intelligence de ses vérités; il nous a fait entendre les grandes choses qu'il préparoit pour notre salut. Considérez, je vous prie, tout ce grand attirail de la loi mosaïque. Pourquoi charger ce peuple de tant de différentes cérémonies, qui étoient toutes fort laborieuses, et néanmoins d'elles-mêmes incapables de rendre l'homme plus agréable à Dieu? Car il est évident, mes très-chères Sœurs, que ni tant de purifications corporelles, ni tous ces bains externes, ni ce nombre infini de pénibles observations, ni l'odeur de l'encens

(1) *Cap.* IV. 3.

ou de la graisse brûlée, ni le sang des animaux égorgés n'étoient pas choses qui par elles-mêmes pussent plaire à notre grand Dieu, qui étant un pur esprit, veut être adoré en esprit et en vérité. Mais il ordonnoit toutes ces choses, afin que tout ce pompeux appareil et que toute cette majesté extérieure de la religion judaïque fussent des figures de son cher Fils : et c'étoit cette considération qui lui rendoit ces choses agréables pour un temps, bien qu'elles fussent indifférentes de leur nature. Donc, comme l'enseigne l'apôtre, depuis l'origine du monde jusques à la résurrection du sauveur Jésus, « tout arrivoit en figure » à nos pères : » *Omnia in figuris contingebant illis* (1). C'est pourquoi l'admirable saint Augustin dit que ni dans la loi de nature ni dans la loi mosaïque, il n'y voit rien de doux, s'il n'y lit le sauveur Jésus. Tout cela est sans goût : c'est une eau insipide, si elle n'est changée en ce vin céleste, en ce vin évangélique que l'on garde pour la fin du repas, ce vin que Jésus a fait, et qu'il a tiré de sa vigne élue. Voulez-vous que nous rapportions quelques traits de l'histoire ancienne, et vous verrez combien elle est insipide, si nous n'y entendons le Sauveur. Nous en dirons quelques-uns des plus remarquables avec le docte saint Augustin (2) : car de raconter en détail tout ce qui nous parle de notre Sauveur, les années n'y suffiroient pas.

Voyez dans le paradis terrestre, voyez cet homme nouveau que Dieu a fait selon son plaisir. Il lui envoie un profond sommeil, pour former d'une de ses

(1) *I. Cor.* x. 11. — (2) *De Genes. ad Litter. lib.* IX, *cap.* XIII, *n.* 23, *tom.* III, *part.* 1, *col.* 251.

côtes la compagne qu'il lui destinoit. Dites-moi, dit saint Augustin, qu'étoit-il nécessaire de l'endormir, pour lui tirer cette côte? Etoit - ce point peut-être pour lui diminuer la douleur ? ah ! que cette raison seroit ridicule ! Mais que cette histoire est peu agréable, que cette eau est fade, si Jésus ne la change en vin ! Ajoutez-y le sens spirituel, vous verrez le Sauveur dont la mort fait naître l'Eglise : mort qui est semblable au sommeil, à cause de sa prompte résurrection, et de la tranquillité avec laquelle il la subit volontairement. Sa mort fait donc naître l'Eglise. On tire une côte au premier Adam, pour former sa femme, pendant un sommeil tout mystérieux : et pendant le sommeil du nouvel Adam, après qu'il a fermé les yeux avec la même paix que les hommes sont gagnés du sommeil, on lui ouvre son côté avec une lance, et incontinent sortent les sacremens par lesquels l'Eglise est régénérée. Que dirai-je ici de Noé, qui seul rétablit le monde enseveli dans les eaux du déluge, qui repeuple le genre humain avec le petit nombre d'hommes qui restoit dans sa famille ? N'étoit-ce pas le Sauveur, l'unique réparateur des hommes, qui par le moyen de douze hommes qu'il envoie par toute la terre, peuple le royaume de Dieu, et remplit le monde d'une race nouvelle ? Que dirai-je du petit Isaac, qui porte lui-[même le] bois sur lequel il doit être immolé, pendant que son propre père se prépare selon les ordres de Dieu de le sacrifier sur la montagne ? O spectacle d'inhumanité ! mais si j'y considère le sauveur Jésus, il devient un spectacle de miséricorde. C'est Jésus qui porte sa croix pour être immolé sur le mont de

Calvaire, livré par son propre père ès mains de ses ennemis, afin d'être une hostie vivante pour l'expiation de nos crimes. Et le chaste Joseph vendu par ses frères, et emprisonné par les Egyptiens, devenu par cette disgrâce le sauveur de ses frères et des Egyptiens, n'est-ce pas le sauveur Jésus mis à mort par les Juifs ses frères, et par les Egyptiens, c'est-à-dire par les idolâtres, et devenu par sa mort sauveur des Juifs et des idolâtres? Si je passe la mer Rouge avec les Israélites, si je demeure dans le désert avec eux, combien de fois y verrai-je le Fils de Dieu, seul guide de son peuple dans le désert de ce monde, qui les retirant de l'Egypte par l'eau du baptême, les conduit à la terre promise? Cette manne si délicieuse, qu'est-ce qu'une viande corporelle, si je n'y goûte le Sauveur? Elle est fade, elle est insipide; peu s'en faut que je ne dise avec les Juifs: « Notre » cœur se soulève sur cette viande légère (1) ». Mais quand j'y considère le sauveur Jésus, vrai pain des anges, vraie nourriture des ames fidèles, dont nous nous repaissons à la sainte table; ah! qu'elle est douce, qu'elle est savoureuse! Voyez le pavé du temple, voyez les habits sacerdotaux; voyez l'autel et le sanctuaire tout trempé du sang des victimes, et le peuple Israélite lavé tant de fois de ce même sang: que tout cela est froid, chères Sœurs, si la foi ne m'y montre le sang de l'Agneau répandu pour la rémission de nos crimes, ce sang du nouveau Testament que nous offrons à Dieu sur ces terribles autels, et dont nous nous rassasions pour la vie éternelle!

(1) *Nom.* XXI. 5.

En un mot, dit saint Augustin (1), si nous ne regardons Jésus-Christ, toutes les Ecritures prophétiques n'ont pas de goût; elles sont apparemment pleines de folie, du moins en quelques endroits. Que nous y goûtions le Sauveur, tout y est lumière, tout y est intelligence, tout y est raison. Voyez ces deux disciples qui vont en Emmaüs. Ils s'entretenoient de la rédemption d'Israël; c'est le sujet de toute la loi ancienne : mais ils n'y entendoient pas les mystères du Rédempteur. C'étoit une eau sans force et sans goût : aussi sont-ils froids et languissans. « Nous espérions, disoient-ils, qu'il racheteroit Israël (2) » : nous espérions; ô la froide parole! Jésus approche d'eux, il parcourt toutes les prophéties, il les introduit au secret, au sens profond et mystérieux; il change l'eau en vin, les figures en vérité, et les obscurités en lumières. Les voilà incontinent transportés : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis* (3)? « Notre cœur n'étoit-il par tout brûlant au « dedans de nous-mêmes »? C'est qu'ils avoient commencé à boire le vin nouveau de Jésus, c'est-à-dire la doctrine de l'Evangile. Cependant admirez, mes très-chères Sœurs, les sages conseils de la Providence, qui par une telle richesse d'exemples nous enseigne une seule vérité, qui est le Verbe fait chair. Ah! si nous avions les yeux bien ouverts, combien doux seroit ce spectacle, de voir qu'il n'y a page, il n'y a parole, il n'y a, pour ainsi dire, ni trait ni virgule de la loi ancienne, qui ne parle du sauveur Jésus. La loi est un évangile caché : l'Evangile est la loi

(1) *In Joan. Tract.* IX. *n.* 3, *tom.* III, *part.* II, *col.* 361. — (2) *Luc.* XXIV. 21. — (3) *Ibid.* 32.

expliquée. Les philosophes nous disent que le vin n'est qu'une eau colorée, qui prend en passant par la vigne une certaine impression de ses qualités, parce que cet élément est susceptible de sa nature de toutes altérations étrangères. Ainsi l'eau de la loi ancienne devient le vin de la loi nouvelle. C'est cette même eau de la loi mosaïque, qui étant appropriée à Jésus-Christ, vraie vigne du Père éternel, prend une nouvelle forme et une nouvelle vigueur. Donc, mes Sœurs, passons les nuits et les jours à méditer la loi du Seigneur. Cherchons Jésus partout, et il n'y aura endroit où il ne se montre à nos yeux. Et puisqu'il a plu à notre grand Dieu de nous présenter ce vin nouveau de son Evangile, mais de le présenter pur et sans mélange, débrouillé de la lie des figures et de l'eau des expressions prophétiques, n'ayons point désormais d'autre breuvage que cette sainte et immortelle liqueur; que notre esprit soit toujours à goûter la parole divine. Mais ne nous arrêtons point à la lettre; suçons l'esprit vivifiant que Jésus y a coulé par sa grâce. C'est notre seconde partie, et pour une plus grande brièveté, nous y attacherons aussi la troisième dans une même suite de raisonnement.

SECOND POINT.

Que ne puis-je vous transporter en esprit sur cette terrible montagne où paroît la majesté du Seigneur! c'est la montagne de Sina sur laquelle Dieu donne sa loi à Moïse. Là je vois ce grand Dieu tout-puissant, qui grave sur de la pierre ses saintes lois, dignes d'être écrites dans le ciel le plus élevé avec les

rayons du soleil. Et après cela, par la bouche de son serviteur Moïse, il fait publier à son peuple ses ordonnances, et menace les transgresseurs de peines dont le seul récit fait horreur. Certes cette loi est très-sainte : mais ne vous persuadez pas, mes très-chères Sœurs, qu'elle contienne la vie. Toutes ces paroles majestueuses et cette Ecriture du doigt de Dieu ne sont qu'un instrument de mort, si elles ne sont accompagnées de l'esprit de la grâce. « C'est une lettre » qui tue », dit le grand apôtre saint Paul (1). Combien d'ames présomptueuses ont été précipitées dans la mort éternelle par ces augustes commandemens! Ne vous étonnez pas de cette parole : c'est la doctrine de l'apôtre saint Paul, et en voici la véritable explication. La loi montroit bien ce qu'il falloit faire; mais elle ne subvenoit pas à l'impuissance de notre nature. Elle frappoit les oreilles; mais elle ne touchoit pas le cœur. Ce n'étoit pas assez que Dieu d'une voix tonnante et impérieuse fît annoncer au peuple ses volontés : il falloit qu'il parlât intérieurement, et que par une opération toute-puissante il amollît notre dureté. Grand Dieu éternel, vous me commandez; il est juste que vous soyez obéi : mais ce n'est rien faire que me commander, si vous ne me donnez la grâce par laquelle je puisse observer vos commandemens. Or cette grâce n'est point par la loi : c'est le propre don de l'Evangile, selon ce que dit l'apôtre saint Jean (2), que « la loi a été » donnée par Moïse, et la grâce et la vérité a été » faite par Jésus-Christ ». Qu'est-ce donc que faisoit la loi ? Elle ordonnoit, elle commandoit, elle lioit

(1) *II. Cor.* III. 6. — (2) *Joan.* I. 17.

les transgresseurs d'éternelles malédictions ; parce que « maudit est celui qui n'observe pas les paroles » qui sont écrites en ce livre (1) » : mais elle ne soulageoit en rien nos infirmités. C'étoit une eau foible et sans vigueur, capable de nous agiter, incapable de nous soutenir.

C'est pourquoi le sauveur Jésus ayant compassion de notre impuissance, vient nous donner un vin d'une céleste vigueur : c'est sa grâce, c'est son Esprit saint dont les apôtres furent enivrés au jour de la Pentecôte. C'est ce saint et divin Esprit qui porte la loi au fond de nos cœurs, et l'y grave par des caractères de flamme. Là il l'anime intérieurement et la remplit d'une force vivifiante : il change la lettre en esprit, et c'est la nouvelle alliance que Dieu contracte avec nous par son Evangile. C'est pour cette raison que parlant par la bouche de Jérémie, « Voici, » dit-il (2), que j'établirai avec la maison de Juda un » nouveau testament, non selon le testament que » j'ai établi avec leurs pères : ils ne sont point de» meurés dans mon testament, et moi je les ai re» jetés, dit le Seigneur. Mais voici le testament que » je disposerai à la maison d'Israël », c'est-à-dire aux vrais enfans d'Israël et au peuple de la nouvelle alliance : « J'inspirerai, dit-il, ma loi dans leurs » ames ; et je l'écrirai non en des tables de pierre, » mais je l'écrirai en leurs cœurs ; et ils seront mon » peuple, et je serai leur Dieu ». Quelle est donc cette vertu merveilleuse, qui entre si profondément dans nos cœurs ! d'où vient à cette loi nouvelle cette force si pénétrante ? Chères Sœurs, elle vient de l'es-

(1) *Deut.* XXVII. 26. — (2) *Jerem.* XXXI. 31, *et suiv.*

prit de Dieu, qui est le vrai moteur de nos ames, qui tient nos cœurs en sa main, qui est le maître de nos inclinations. Mais par quelle sorte d'opérations la porte-t-il ainsi au fond de nous-mêmes? c'est par une charité très-sincère, par un puissant amour qu'il nous inspire, par une chaste délectation, par une sainte et ravissante douceur.

Dieu exerce deux sortes d'opérations sur nos ames, qui font la différence des deux lois. Premièrement il les effraie, il les remplit de la terreur de ses jugemens : et en second lieu il les attire, il les enflamme d'un saint amour. La première opération, qui est la crainte, ne peut pénétrer au fond de nos ames : elle les étonne, elle les ébranle; mais elle ne les change pas. Par exemple, que vous rencontriez des voleurs, si vous êtes le plus fort, ils ne vous abordent qu'avec une apparence de civilité feinte : ils n'en sont pas moins voleurs, ils n'en ont pas l'ame moins avide de carnage et de pillerie. La crainte étouffe les sentimens, elle semble les réprimer; mais elle n'en coupe pas la racine. Voyez cette pierre sur laquelle Dieu écrit sa loi : en est-elle changée, pour avoir en soi de si saintes paroles? en est-elle moins dure? rien moins. Ces saints commandemens ne tiennent qu'à une superficie extérieure. Ainsi en est-il de la loi de Dieu : quand elle n'entre dans nos ames que par la terreur, elle ne touche que la surface : tant qu'il n'y a que cette crainte servile, le fond ne peut être changé comme il faut. Il n'y a que l'amour qui entre au plus secret de nos cœurs : lui seul en a la clef; lui seul en modère les mouvemens. Vous avez de méchantes inclinations, vous avez des

affections déréglées : jamais elles ne pourront être chassées que par des inclinations contraires, que par un saint amour, que par de chastes affections du vrai bien : ainsi l'ame sera toute autre. L'amour la dilate par une certaine ferveur : il l'ouvre jusqu'au fond, pour recevoir la rosée des grâces célestes. Ce n'est plus une pierre sur laquelle on écrit au dehors : c'est une cire pénétrée et fondue par une divine chaleur. C'est ainsi que le sauveur Jésus est véritablement gravé dans toutes les facultés de nos ames. Il est dans nos volontés toutes transportées de son saint amour : il est dans la mémoire; car on ne peut oublier ce qu'on aime : il est dans l'entendement; car l'amour curieux et diligent n'a point d'autre satisfaction, que celle de contempler les perfections du bien-aimé qui l'attire. De là il passe dans les corps par l'exercice des vertus et par de saintes opérations, qui, prenant leur origine de l'amour de Jésus, en conservent les traits et les caractères.

Tel est, mes très-chères Sœurs, l'esprit de la loi nouvelle. C'est pourquoi Dieu ne vient point à nous avec cette apparence terrible qu'il avoit sur le mont de Sina. Là cette montagne fumoit de la majesté du Seigneur, qui « fait distiller les montagnes comme » de la cire (1) ». Ici il ne rompt pas seulement un roseau à demi-brisé (2); il est tout clément et tout débonnaire. Là on n'entend que le bruit d'un long et effroyable tonnerre : ici c'est une voix douce et bénigne : « Apprenez de moi, dit-il, que je suis doux » et humble de cœur (3) ». Là il est défendu d'approcher sous peine de la vie : « N'approchez pas,

(1) *Ps.* XCVI. 5. — (2) *Matth.* XII. 20. — (3) *Ibid.* XI. 29.

» dit-il,

» dit-il, de peur que vous ne mouriez; et les hommes » et les animaux qui approcheront de la montagne, » ils mourront de mort (1) ». Ici il change bien de langage : « Venez, venez, dit-il (2), approchez, ne » craignez pas, mes enfans : venez, oppressés, je » vous soulagerai, je vous aiderai à porter vos far- » deaux : venez, malades, je vous guérirai : pé- » cheurs, publicains, approchez, je suis votre libé- » rateur : ne chassez pas ces petits enfans; à de tels » appartient le royaume de Dieu (3) ». D'où vient ce changement, mes très-chères Sœurs? ah! c'est qu'il se veut faire aimer. Il vient changer la terreur en amour, cette eau froide de la crainte qui resserroit le cœur par une basse et servile timidité, en un vin d'une divine ferveur qui le dilatera, qui l'encouragera, qui l'échauffera par de bienheureuses ardeurs. C'est l'esprit de la loi nouvelle. Je vous ai dit les changemens qu'a faits le Sauveur. L'eau, vous ai-je dit, est fade et insipide. Ainsi étoit la loi dans ses ombres et dans ses figures, si Jésus ne la change en la vérité de son Evangile, vin doux et savoureux, qui nous remplit de délices célestes. L'eau n'a point de force pour nous émouvoir. Ainsi étoit la loi par sa lettre inutile et impuissante, si elle n'est accompagnée du vin de la loi nouvelle, c'est-à-dire de l'esprit de la grâce. Ces deux premiers changemens ne sont que pour le troisième. Assez et trop long-temps nous avons été abreuvés de cette froide terreur : il est temps que nos cœurs soient échauffés de l'amour de Dieu.

(1) *Exod.* XIX. 12, 13. — (2) *Matt.* XI. 28, *et alibi.* — (3) *Marc.* X. 14.

Mes Sœurs, nous ne sommes plus sous la loi de crainte, nous sommes sous la loi d'amour; parce que nous ne sommes plus dans la servitude; nous sommes dans la liberté des enfans de Dieu : Jésus, qui est la vérité, nous a délivrés. Partant servons notre Dieu d'un amour libéral et sincère. Aimons la justice, aimons la vérité, aimons la vraie et solide raison, aimons l'unique repos. Tout cela c'est Jésus : aimons donc Jésus de toute l'affection de nos ames : qui n'aime pas Jésus, je l'ose dire, il n'est pas chrétien. Un chrétien c'est un homme renouvelé : nous ne pouvons être renouvelés sans l'esprit de la loi nouvelle : l'esprit de la loi nouvelle, c'est la charité : qui n'a pas la charité n'est pas chrétien. Ah! que le siècle se réjouisse dans les débauches et dans les banquets, dans les vins friands et délicieux! Nous avons un vin dont il nous est permis de nous enivrer; vin qui nous échauffe, mais d'une ardeur toute spirituelle; qui nous fait chanter, mais des cantiques d'amour divin, qui nous ôte la mémoire, mais du monde et de ses vanités; qui nous excite une grande joie, mais une joie que le monde ne comprend pas. Buvons de ce vin, mes très-chères Sœurs. Jour et nuit ne respirons que Jésus : vous particulièrement qu'il a retirées du siècle, goûtez Jésus dans la solitude; c'est là qu'il se communique aux ames fidèles.

Et vous, chères Sœurs, que par sa miséricorde infinie, il a miraculeusement délivrées des ténèbres de l'hérésie, c'est à vous, c'est à vous que je parle. Et quelles paroles pourroient vous exprimer la tendresse que mon cœur a pour vous! Rendez-lui à jamais vos actions de grâces. Voyez combien l'erreur

est répandue par toute la ville. Dieu vous a triées deux ou trois qu'il a appelées à sa sainte Eglise : donc ne soyez pas ingrates à cet inestimable bienfait. Persévérez dans cette bienheureuse vocation. Voyez la pureté, voyez l'innocence et la candeur de ces saintes filles, avec lesquelles vous conversez. O Dieu, quelle différence de cette véritable dévotion qu'elles vous enseignent en toute humilité et simplicité, avec le faste, et l'orgueil, et la piété contrefaite de l'hérésie! Persévérez, mes très-chères Sœurs : n'écoutez ni les larmes ni les reproches de vos parens. Dieu vous fasse la grâce d'expérimenter combien sa sainte maison est plus douce que la maison paternelle. Voyez ces redoutables autels : les sacremens que nous y distribuons, ce ne sont pas des ombres ni des figures : nous ne sommes plus sous la loi judaïque : c'est la réalité, c'est la vérité, c'est la propre chair de Jésus autrefois pour nous déchirée; c'est son sang vivifiant épanché pour l'amour de nous. Jouissez des délices de cette chair de laquelle l'hérésie s'est privée, pour se repaître de la vanité d'une cène imaginaire, etc.

FRAGMENT

SUR LE MÊME SUJET [a].

Je dis donc avant toutes choses que la loi n'a que des ombres et des figures, selon ce que dit l'apôtre saint Paul : « Toutes choses leur arrivoient en figure [1] ». Pour éclaircir cette vérité par la doctrine du saint apôtre, posons premièrement ce principe. Tout ce qui agit par intelligence, se propose nécessairement une fin à laquelle elle rapporte ses actions ; et d'autant plus que la cause est parfaite, d'autant plus ce rapport est exact : et la raison en est évidente ; car si la cause est plus excellente, il s'ensuit que l'opération est mieux ordonnée. Or il est certain que l'ordre consiste dans l'accord de la fin avec les moyens ; et c'est de ce concert que résulte cette justesse qu'on appelle l'ordre. Cette vérité étant supposée, passons outre maintenant, et disons : La loi est une œuvre d'intelligence, et d'une intelligence infinie ; parce que c'est une œuvre de l'esprit de

(a) Ce morceau a visiblement rapport au premier point du sermon précédent : aussi s'est-il trouvé réuni au même manuscrit sur une feuille séparée. Nous ne l'avons cependant pas incorporé à ce premier point, parce qu'il étoit impossible de lier l'un avec l'autre sans quelque confusion. *Edit. de Déforis.*

(1) *I. Cor.* X. 11.

Dieu. Par conséquent elle a une fin à laquelle elle est destinée; et quand nous connoîtrons cette fin, il ne faudra nullement douter que toutes les parties de la loi n'y soient rapportées. Or l'apôtre saint Paul nous assure que « Jésus-Christ est la fin de la loi » : *Finis legis Christus* (1). C'est pourquoi, et les patriarches, et les prophètes soupiroient perpétuellement après sa venue; parce qu'il étoit la fin de la loi et le sujet principal de ses prophéties. D'où il s'ensuit manifestement que toutes les cérémonies de la loi, toutes ses solennités, tous ses sacrifices regardoient uniquement le Sauveur; et qu'il n'y a page dans les Ecritures en laquelle nous ne le vissions, si nous avions les yeux assez épurés.

Et certes, puisqu'il plaisoit à notre grand Dieu de se revêtir d'une chair humaine, il étoit convenable, mes Sœurs, que de même que ce mystère étant accompli, nous en célébrons la grandeur par de pieuses actions de grâces; aussi ceux qui en ont précédé l'accomplissement, vécussent dans l'attente de ce bonheur qui devoit arriver à notre nature. Il est vrai que le Verbe éternel, en se faisant homme, est né dans un temps limité; car c'est une suite de la condition humaine. L'éternité s'est alliée avec le temps, afin que ceux qui sont sujets au temps pussent aspirer à l'éternité. Mais encore que la venue du Sauveur fût arrêtée à un temps certain par les ordres de la Providence divine; toutefois il faut avouer que le mystère du Verbe fait chair devoit remplir et honorer tous les temps. C'est pourquoi il

(1) *Rom.* x. 4.

étoit à propos qu'où il n'étoit pas par la vérité de sa présence, il y fût du moins d'une autre manière par des figures très-excellentes. Et de là vient que la loi de Moïse est pleine de merveilleuses figures qui nous représentent le sauveur Jésus.

En effet je vous demande, mes très-chères Sœurs, d'où vient tant de sang répandu dans les cérémonies anciennes; sinon pour représenter le sang de Jésus? Pourquoi est-ce que par le sang de l'Agneau le peuple est délivré du glaive vengeur qui désola les maisons des Egyptiens? pourquoi est-ce que l'alliance est signée et ratifiée par le sang? pourquoi n'y a-t-il point d'entrée dans le sanctuaire, si le pontife n'a les mains teintes du sang des victimes? pourquoi les crimes sont-ils expiés, les pontifes et leurs vêtemens consacrés par le sang versé dans le sacrifice? le sang des animaux égorgés étoit-il suffisant pour appaiser Dieu? étoit-il capable de purifier l'homme? Si ce n'est pour nous faire entendre qu'il n'y a ni délivrance, ni consécration, ni alliance, ni expiation, ni salut, que par le sang de l'Agneau sans tache, « qui a été tué, dit saint Jean (1), dès l'origine » du monde » : tué, dis-je, dès l'origine du monde, parce que dès l'origine du monde sa mort a été figurée par une multitude infinie de sacrifices sanglans. C'est ce qui fait dire à Tertullien : *O Christum in novis veterem* (2) ! « O que Jésus-Christ est ancien » dans la nouveauté de son Evangile » ! Ce que nous honorons est nouveau, parce que Jésus-Christ l'a mis dans un nouveau jour : ce que nous honorons

(1) *Apoc.* XIII. 8. — (2) *Lib.* IV. *adv. Marcion. n.* 21.

est ancien, parce que la figure s'en trouve dès les premiers temps. La loi est un Evangile caché; et l'Evangile est une loi expliquée.

Et c'est ce qu'exprime l'apôtre saint Paul en ces excellentes paroles : « La loi a l'ombre des choses » futures, et non point la vive image (1) ». Que veut dire ce grand apôtre, que la loi a l'ombre et non point la vive image des choses ? La comparaison est prise de la peinture. Le peintre dessine le portrait du roi. Vous en voyez déjà quelque ressemblance dans les premiers crayons du tableau : ce sont ses traits, c'est sa taille, c'est son air, c'est l'image du prince que vous y voyez : mais quand l'ouvrage sera accompli, c'est alors que le roi paroîtra avec sa majesté naturelle. Ainsi la loi avoit Jésus-Christ dans des ombres et dans des figures, et comme dans un crayon imparfait; mais elle n'avoit pas l'image finie. Et de même que la peinture achevée efface les linéamens imparfaits, ainsi la beauté parfaite de l'Evangile efface l'imperfection de la loi par des couleurs plus vives et plus éclatantes. C'est pourquoi Jésus-Christ change l'eau en vin, c'est-à-dire la loi de Moïse en son Evangile.

(1) *Hebr.* x. 1.

ABRÉGÉ D'UN SERMON

POUR

LE TROISIÈME DIMANCHE

APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Evangile du Lépreux et du Centenier. *Matth.* VIII. 1. *Marc.* I. 40. *Luc.* V. 12.

Deux sacremens : dans la guérison du Lépreux, l'expiation du péché par la pénitence ; dans le Centenier, la préparation à l'eucharistie.

Jésus en descendant de la montagne, où il vient de publier tous les préceptes de la loi évangélique, nous apprend la rémission des péchés. Après le précepte, la prévarication ; et par grâce, la rémission. Il ne souvient [guère] de songer aux bonnes œuvres qui sont à faire, aux péchés qui sont à expier. « Nous » devons cependant travailler chaque jour à la ré- » mission des péchés que nous commettons sans » cesse » : *Sub quotidianâ peccatorum remissione vivamus* (1). Dénombrement des péchés. Toute notre vie, inutilité : non-seulement paroles oiseuses; mais tout oiseux : nous sommes l'oisiveté même. Je confesse vos péchés et les miens, ceux que la plupart du

(1) *S. Aug. Serm.* LVIII. *n.* 6, *tom.* V, *col.* 339.

monde ne confesse pas. Venez donc à Jésus; [dites-lui] : « Si vous voulez, vous pouvez me guérir » : *Si vis, potes me mundare.* [Il vous répondra] : « Je » le veux, soyez guéris » : *Volo, mundare* (1). Quand le prêtre parle, Jésus parle : c'est lui qui dit : « Je » le veux, soyez guéris » : *Volo, mundare.*

Il lui défend de parler, il l'envoie aux prêtres « pour leur servir de témoignage » : *In testimonium illis* (2). Ce n'est pas qu'il veuille que le peuple ignore ses merveilles et sa mission ; il veut qu'il les apprenne par la voie ordinaire établie de Dieu.

La cure du lépreux. La lèpre est une impureté : elle signifie le péché. « [Le pécheur ainsi que le lé» preux] doit être condamné comme impur » : *Immunditiæ condemnabitur* (3). On ne traite pas de même tous les lépreux. La lèpre nouvelle et la lèpre invétérée. Les pécheurs ne doivent pas s'étonner si [on les traite] diversement. Médecins qui ne discernent pas. Il faut savoir discerner entre la lèpre et la lèpre. Les clefs pour fermer et pour ouvrir. La communion avec discrétion : *Et dixit Atersatha eis ut non comederent de sancto sanctorum, donec surgeret sacerdos doctus atque perfectus* (4) : « Le » gouverneur leur dit de ne point manger de » viandes sacrées, jusqu'à ce qu'il s'élevât un pon» tife docte et parfait ». « Un malade, dit saint » Augustin, reçoit d'autres préceptes pour traiter » sa maladie, que ceux qu'on lui donne en santé » : *Secunda præcepta æger accepit* (5).

(1) *Matth.* VIII. 2. — (2) *Ibid.* 4. — (3) *Levit.* XIII. 8. — (4) *I. Esdr.* II. 63. — (5) *Serm.* LXXXVIII. *n.* 7, *tom.* V, *col.* 473. *Serm.* CCLXXVII. *n.* 2. *col.* 1124.

« Tout homme infecté de la lèpre, qui avoit été » séparé des autres par le jugement du prêtre, de» voit avoir ses vêtemens décousus, la tête nue, le » visage couvert de ton vêtement, et devoit crier » qu'il étoit impur et souillé. Il étoit obligé de de» meurer seul hors du camp, pendant tout le temps » qu'il étoit lépreux et impur » : *Quicumque maculatus fuerit leprâ, et separatus est ad arbitrium sacerdotis, habebit vestimenta dissuta, caput nudum, os veste contectum, contaminatum ac sordidum se clamabit : solus habitabit extra castra* (1). Le pécheur doit être séparé de peur de la contagion : c'est pourquoi la victime pour le péché [s'immoloit] « hors » du camp » : *Extra castra* (2) ; et notre Seigneur [a été crucifié] « hors des portes de Jérusalem » : *Extra portam* (3) : excommunication que Jésus-Christ a soufferte.

Offeres munus quod præcepit Moyses (4) : « Vous » offrirez le don que Moïse a prescrit », deux passereaux. On en immole l'un ; on délivre l'autre, on le lâche en liberté après avoir été trempé au sang de l'autre (5). Jésus-Christ immolé ; toute la nature vivante : elle est délivrée, mais il faut qu'elle soit trempée au sang de Jésus-Christ par la mortification. La vie délicieuse ne souffre pas qu'on soit trempé dans ce sang. « Celle qui vit dans les délices » est morte, quoiqu'elle paroisse vivante » : *Vivens mortua est* (6).

Le lépreux étoit obligé de couper tous les poils, ses cheveux, sa barbe, ses sourcils. La lèpre s'atta-

(1) *Levit.* XIII. 44, 45, 46. — (2) *Ibid.* IV. 21. — (3) *Heb.* XIII. 12. — (4) *Matt.* VIII. 4. — (5) *Levit.* XIV. 4, 5, 6, 7. — (6) *I. Tim.* V. 6.

choit principalement aux cheveux et aux poils. « L'homme de la tête de qui les cheveux tombent, » est chauve et pur » : *Vir de cujus capite capilli fluunt, calvus et mundus est* (1) : c'étoit une marque. [Les poils sont] un superflu : le superflu retranché; c'est là que les péchés s'attachent. Ne demandez pas ce qu'il faut retrancher : retranchez quelque chose, la lumière vous viendra pour retrancher toujours davantage. Retranchez par l'aumône; retranchez tous les jours quelque chose à la vanité. On objecte toujours la bienséance : il faut couper même les sourcils et la barbe : il n'importe pas quand le visage sera un peu défiguré. Personne plus obligé aux aumônes que les lépreux purifiés, les pécheurs guéris.

Deux raisons pourquoi l'aumône ôte les péchés : 1.º Le péché naturellement demande d'être puni par la privation de tout bien. Qui est ingrat et rebelle envers Dieu, mérite la soustraction de tous ses dons, et ne doit rien avoir dans son empire : il a abusé de tout. Si l'on n'est pas effectivement privé, il faut compatir à ceux qui le sont, souffrir avec eux : « Exercer la patience à l'égard des uns, et » la miséricorde envers les autres » : *Alios per patientiam, alios per misericordiam* (2).

2.º Par l'aumône on empêche les péchés des autres, une infinité de péchés où la pauvreté engage; péchés inconnus, incestes pour n'avoir point de lits, et autres abominations. Rien de meilleur pour expier nos péchés commis, que d'empêcher que les autres n'en commettent. « La charité couvre la mul-

(1) *Levit.* XIII. 40. — (2) *S. Leo.*

» titude des péchés » : *Charitas operit multitudinem peccatorum* (1) : nous avons besoin d'un remède qui en remette et en couvre plusieurs, car nous péchons sans cesse.

Aumône, excellente préparation pour la communion. Le don de l'aumône, préparation au don sacré. Donner à Jésus-Christ, préparation à l'action par laquelle il se donne à nous.

(1) *I. Petr.* IV. 8.

SERMON

POUR

LE CINQUIÈME DIMANCHE

APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Jérusalem et Babylone, leur esprit et leur caractère. Raisons de la conduite de Dieu dans le mélange des bons avec les méchans : comment ils sont séparés dès à présent : suites de la dernière séparation.

Sinite utraque crescere usque ad messem.

Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson. Matth. XIII. 30.

Tout autant que nous sommes de chrétiens, nous sommes de pauvres bannis, qui étant relégués bien loin de notre chère patrie, sommes contraints de passer cette vie mortelle dans un pélerinage continuel, déplorant sans cesse la misère de notre péché qui nous a fait perdre la douceur et la liberté de notre air natal, seul capable de réparer nos forces perdues et de rétablir notre santé presque désespérée. Cependant, mes très-chères Sœurs, ce qui adoucit les ennuis et les incommodités de notre exil, ce sont les lettres que nous recevons de notre bienheureuse patrie : vous entendez bien que c'est du ciel

que je parle. Ces lettres ce sont les Ecritures divines que notre Père céleste nous adresse par le ministère de ses saints prophètes et de ses apôtres, et même par son cher Fils qu'il a envoyé sur la terre pour nous apporter ici-bas des nouvelles de notre pays, et nous donner l'espérance d'un prompt et heureux retour. De sorte que si nous désirons ardemment de voir cette glorieuse cité dont nous devons être les habitans, si nous sommes vivement touchés de l'amour de notre patrie, où notre bon Père nous conserve un grand et éternel héritage; toute notre consolation doit être de lire ces lettres : nous en devons baiser mille et mille fois les sacrés caractères, et surtout nous en devons nuit et jour ruminer le sens. C'est pourquoi le prophète David chantoit à son Dieu parmi des soupirs amoureux : « O Seigneur, voyez que je suis étranger sur la terre : du » moins ne me refusez pas cette unique consolation » de méditer votre sainte parole » : *Incola ego sum in terrâ, non abscondas à me mandata tua* (1). Ainsi je ne m'étonne pas, mes très-chères Sœurs, si vous avez une telle avidité d'entendre la parole de Dieu. C'est un effet de ce pieux gémissement que le Saint-Esprit inspire en vos ames, les sollicitant par de saints désirs. Je m'estimerois bienheureux si je pouvois contribuer quelque chose à satisfaire ces pieux désirs. Ecoutez, écoutez, mes Sœurs, les paroles du saint Evangile; et si je vous semble peu de chose, comme en effet je ne suis rien, songez que c'est la voix de votre Epoux que vous entendez par ma bouche.

(1) *Ps.* CXVIII. 19.

« Le royaume des cieux, nous dit Jésus-Christ (1), » est semblable à un homme qui avoit semé de bon » grain dans son champ. Mais pendant que les » hommes dormoient, son ennemi vint, et sema de » l'ivraie au milieu du blé, et s'en alla. L'herbe » ayant donc poussé, et étant montée en épi, l'ivraie » commença aussi à paroître. Alors les serviteurs du » Père de famille vinrent lui dire : Seigneur, n'avez- » vous pas semé de bon grain dans votre champ ? » d'où vient donc qu'il y a de l'ivraie? Il leur répon- » dit : C'est l'homme ennemi qui l'y a semée. Et ses » serviteurs lui dirent : Voulez-vous que nous allions » l'arracher? Non, leur répondit-il, de peur qu'en » arrachant l'ivraie, vous ne déraciniez en même » temps le bon grain ».

Le grand Père de famille, c'est Dieu qui a répandu de tous côtés sur les hommes ses vérités, comme une semence céleste qui devoit fructifier en bonnes œuvres pour la vie éternelle. Il avoit commencé à jeter cette précieuse semence dans l'esprit de l'homme, l'introduisant dans ce paradis de délices, où tout ce qui se présentoit à ses yeux ne lui parloit que de son Créateur. Mais pendant qu'il s'endormoit dans la considération de ses propres dons, oubliant insensiblement son auteur, auquel seul il devoit veiller, et « déçu » de la douceur de sa charmante liberté », *Suâ in æternum libertate deceptus* (2); le serpent frauduleux qui lui parloit au dehors, fit couler intérieurement dans son cœur le venin subtil et délicat de la vaine

(1) *Matth.* XIII. 24, *et suiv.* — (2) *Innocent I. Ep.* XXIV. *ad Conc. Carth. Lab. tom.* II, *col.* 1285.

gloire. Animé de ce bon succès, il n'a cessé de jeter autant qu'il a pu les semences du vice et du désordre, partout où il a vu que la munificence divine répandoit celles de ses grâces. Si bien que, par ses artifices, le bon et le mauvais grain, c'est-à-dire les bons et les mauvais se sont trouvés mêlés ensemble dans le même champ, c'est-à-dire, ou bien dans le monde, comme notre Seigneur l'interprète, ou [dans] la sainte Eglise, comme je le pourrois justifier aisément par d'autres endroits de l'Ecriture. Là dessus quelques faux zélés se sont élevés, qui ont trouvé ce mélange insupportable : il leur a semblé que la justice divine devoit incontinent exterminer les impies, et ouvrir sous eux les plus noirs abîmes pour les engloutir. Mais notre sage Père de famille ne défère pas à leur zèle inconsidéré et superbe : il ordonne que l'on les laisse croître jusques à la moisson, c'est-à-dire la fin des siècles : et alors il enverra ses saints anges pour faire cette dernière et éternelle séparation, par laquelle les méchans séparés pour jamais de la compagnie des bons, seront jetés dans la flamme, pendant que la troupe des justes toute pure et toute éclatante, fera voir dans le royaume de Dieu autant de soleils que de saints. C'est l'interprétation de notre parabole. [Dans ce discours je vous exposerai] l'intention de notre Seigneur en deux réflexions; la première sur le mélange, la seconde sur la séparation des bons et des mauvais.

Depuis le péché du premier homme, l'iniquité a régné dans le monde. Tous s'étoient écartés de la bonne voie : « Il n'y avoit personne qui fît bien,

» non

» non pas même un seul », comme chantoit autrefois le Psalmiste (1), [au psaume] rapporté dans l'épître aux Romains (2). C'est pourquoi saint Augustin a dit « qu'il y avoit dans le monde comme une ville » d'iniquité, qu'il a appelée Babylone (3) ». Babylone en langue hébraïque, c'est-à-dire confusion : il l'appelle donc Babylone, parce que l'iniquité et la confusion sont inséparables. Cette cité, mes Sœurs, c'est le règne, l'assemblée, et pour parler de la sorte, la république des méchans. Mais Dieu regardant d'en-haut en pitié cette noire et criminelle ignorance, a envoyé son Fils au monde pour le réformer. C'est lui qui contre cette cité turbulente, qui par son audacieuse rebellion dominoit par toute la terre, a établi une cité sainte qui doit servir d'asile à tous ceux qui se voudront retirer de cette confusion générale. Cette cité, mes très-chères Sœurs, c'est la sainte, la spirituelle, la mystérieuse Jérusalem, c'est-à-dire vision de paix; afin d'opposer la paix des enfans de Dieu au désordre et au tumulte des enfans du monde.

Mais où se bâtira cette ville innocente? quelles montagnes assez hautes, quelles mers et quel océan assez vaste la pourroient assez séparer de cette autre cité criminelle? chères Sœurs, le Prince son fondateur ne l'en veut point séparer par la distance des lieux : dessein certainement incroyable! il bâtit Jérusalem au milieu de Babylone. Durant le cours de ce siècle pervers, les bons seront mêlés avec les méchans. O Dieu éternel! quel mélange de ces deux

(1) *Ps.* XIII. 4. — (2) *Rom.* III. 12. — (3) *In Ps.* XXVI. *n.* 18, *tom.* IV, *col.* 126.

peuples divers, je veux dire des saints et des impies! l'un est prédestiné à la vie éternelle, et l'autre réprouvé à jamais. Leurs princes sont ennemis. Le prince de Jérusalem c'est Jésus : le diable est le prince de Babylone. Ils vivent sous des lois directement opposées. L'apôtre, comme vous savez, distingue deux sortes de lois; l'une est la loi de l'esprit, elle gouverne Jérusalem : l'autre est la loi de la chair, qui domine dans Babylone. Leurs mœurs sont toutes contraires. L'une se propose pour dernière fin une paix trompeuse, à cause qu'elle est passagère : l'autre, parmi beaucoup d'afflictions présentes, gémit et soupire sans cesse après une paix assurée, à cause qu'elle est éternelle. Qu'est-ce à dire ceci, mes très-chères Sœurs? Ces deux peuples de bons et de méchans, dont les lois sont si fort opposées, les mœurs si contraires, les desseins si incompatibles, vivent néanmoins ensemble dans une même société; ils sont éclairés d'un même soleil; ils respirent un même air; la terre, leur mère commune, leur fournit à tous indifféremment une nourriture semblable. Bien plus, nous les voyons tous les jours se présenter aux mêmes autels; ils sont associés dans la communion de l'Eglise; ils participent aux mêmes mystères; ils sont régénérés et repus de la vertu des mêmes sacremens. Oserions-nous bien, ô Seigneur, vous demander raison d'un mélange si surprenant? « Quelle convention, je vous prie, entre Jésus-» Christ et Bélial (1) »? Pourquoi voulez-vous que les corps soient si proches, et les cœurs tellement sé-

(1) *II. Cor.* VI. 15.

parés? Que vous ont fait vos enfans de les punir si cruellement, les contraignant de vivre avec vos ennemis et les leurs? Quel nouveau genre de supplice de joindre ainsi le vif et le mort? Vous, Seigneur, qui avez si bien rangé chaque chose en sa place, qui avez séparé la terre et le firmament, les ténèbres et la lumière, ne séparerez-vous point les justes d'avec les impies? Certes le ciel et la terre ne sont pas si fort éloignés, les ténèbres et la lumière ne sont pas si contraires, que sont la vertu et le vice : pourquoi donc les laissez-vous ensemble? N'avez-vous débrouillé la confusion du premier chaos, qu'afin de nous rejeter dans un chaos plus horrible? Eclairez-nous, Seigneur, sur cette difficulté, non point par les raisons de la philosophie humaine, mais par la considération de vos secrets jugemens et de votre providence irrépréhensible.

L'admirable saint Augustin nous donne sur ce sujet une très-belle doctrine. « Les méchans, dit ce » grand personnage (1), ne sont dans le monde, ou » que pour s'y convertir, ou que pour y exercer les » bons » : *Nisi ut convertantur, vel ut per eos boni exerceantur.* O peuple choisi, ô enfans de paix, ô citoyens de la Jérusalem bien-aimée, si Dieu votre père eût voulu que vous vécussiez en paix en ce monde, il ne vous auroit pas exposés en proie au milieu de vos ennemis : mais voulant exercer et épurer votre vertu par l'épreuve de la patience, il vous a mis parmi une nation ennemie, afin que vous souffrissiez en ce siècle leur persécution et leur violence.

(1) *In Ps.* LIV. *n.* 4, *tom.* IV, *col.* 502.

C'est pourquoi dans la maison de notre père Abraham, selon que le remarque l'apôtre (1), Ismaël l'enfant de la chair et de la servante, persécutoit Isaac le fils de la promesse et de sa maîtresse. Ne voyez-vous pas que dans le ventre de Rébecca, femme du patriarche Isaac, ces deux gémeaux qu'elle porte, Esaü et Jacob, l'un figure des réprouvés, l'autre l'image des enfans de Dieu, « encore enfermés » dans les mêmes entrailles commencent à se faire » la guerre » : *Collidebantur in utero ejus parvuli* (2). Que signifie ce mystère, mes Sœurs? « Tu portes, » ô Rébecca, dans ton ventre, dit la parole divine, » deux grandes et nombreuses nations » : *Duæ gentes sunt in utero tuo* (3). Quelles sont ces nations, chères Sœurs? c'est d'une part la nation des justes, et de l'autre celle des impies, représentées dans ces deux enfans. Esaü, je l'avoue, supplantera Jacob pour un peu de temps; il sortira le premier; il emportera le droit d'aînesse. Il faut que dans le cours de ce siècle les bons et les saints, le monde prédestiné serve et gémisse pour l'ordinaire sous l'oppression et la tyrannie des méchans et des réprouvés. Mais enfin tôt ou tard la face des choses sera changée. Après qu'Esaü aura joui quelque temps de son droit d'aînesse; c'est-à-dire après que les méchans auront en apparence triomphé quelque temps dans ce monde par leur imaginaire félicité, Jacob emportera la bénédiction paternelle : il demeurera le seul et véritable supplantateur, comme son nom le lui promettoit. La prophétie divine s'accomplira, qui dit que

(1) *Gal.* IV. — (2) *Genes.* XXV. 22. — (3) *Ibid.* 23.

« l'aîné servira au cadet » : *Major serviet minori* (1) : c'est-à-dire que les bons, qui paroissoient ici-bas être dans l'oppression et dans la disgrâce, dans cette grande révolution qui arrivera à la fin des siècles, commenceront à prendre la première place ; et les méchans étonnés d'une si grande vicissitude, gémiront à jamais dans une captivité insupportable. C'est ce qui nous est montré en figure en la Genèse. Mais en attendant, mes très-chères Sœurs, il est nécessaire que les bons souffrent. Car de même que notre grand Dieu a jeté notre ame, qui est d'une si divine origine, dans une chair agitée de tant de convoitises brutales, afin que la vigueur de l'esprit s'évertuât tous les jours par la résistance du corps ; ainsi a-t-il mêlé les bons parmi les impies, afin que ceux-là supportant la persécution de ceux-ci, s'animassent d'autant plus à la vertu, qu'ils y trouveroient plus d'obstacles.

Et c'est, à vrai dire, mes Sœurs, le grand miracle de la grâce divine. Mener une vie innocente loin de la corruption commune, c'est l'effet d'une vertu ordinaire : mais laisser les justes dans la compagnie des méchans, et fortifier par-là leur vertu ; leur faire respirer le même air, et les préserver de la contagion ; les faire vivre parmi l'iniquité, et leur faire observer la justice ; c'est où paroît le triomphe de la toute-puissance divine. C'est ainsi, mes Sœurs, qu'elle se plaît de faire paroître la lumière plus éclatante et plus pure parmi l'épaisseur des nuages. Ce grand Dieu tout-puissant qui a préservé, et les en-

(1) *Genes.* XXV. 23.

fans dans la fournaise, et Daniel parmi les lions, qui a gardé la famille de Noé sur un bois fragile contre la fureur inévitable des eaux universellement débordées; celle de Lot, de l'embrasement et des monstrueuses voluptés de Sodome; qui a fait luire à ses enfans une merveilleuse lumière parmi les ténèbres d'Egypte; qui a fait naître des eaux vives parmi les déserts arides de la Libye : ce Dieu a pris plaisir, pour faire voir son pouvoir, de conserver ses serviteurs innocens dans la corruption générale; que dis-je il les a préservés? leur vertu en a paru davantage.

Et certes, s'il n'y avoit point eu de méchans, combien de vertus seroient étouffées! que deviendroit le zèle de convertir les ames, dont les saints ont été transportés? où seroient tant d'exhortations véhémentes? où cette béatitude de ceux qui souffrent pour la justice? où le triomphe du martyre? Qui auroit mis la main sur la personne de notre Seigneur, s'il n'y avoit eu que des justes? Mais quel seroit le désordre des choses humaines, si parmi cette prodigieuse multitude de méchans, il n'y avoit du moins quelques justes, qui, par leurs avertissemens et par leurs exemples, réprimassent la licence effrénée, et retinssent du moins les choses dans quelque modération? C'est pourquoi le sauveur Jésus parlant au petit nombre de gens de bien qu'il avoit par sa grâce assemblés près de sa personne, les appelle le sel de la terre : *Vos estis sal terræ* (1) : voulant dire, à mon avis, que s'il n'eût répandu quelques personnes vertueuses deçà et delà dans le monde comme

(1) *Matth.* v. 13.

une espèce de sel salutaire, les hommes auroient été entièrement corrompus, au lieu qu'il y reste peut-être quelque petite trace de vertu.

Cela étant de la sorte que nous autres chrétiens nous sommes envoyés pour être la lumière du monde; vivons en enfans de lumière, et « ne communiquons » point aux œuvres des ténèbres (1) » qui nous environnent. Méprisons cette vie, mes très-chères Sœurs, où nous sommes en captivité. Regardez le siècle; de toutes parts vous y verrez régner l'impiété, le désordre, le luxe, les molles délices, l'avarice, l'ambition, et enfin toutes sortes de crimes. Quel plaisir pour nous en cette vie où les meilleurs ne sont pas mieux traités que les plus méchans? Au contraire nous verrons ordinairement les méchans dans le haut crédit et les sages dans la bassesse. Quelle estime pouvons-nous faire de cette sorte de biens, que notre Père céleste, qui sait si parfaitement le prix des choses, donne en partage à ses ennemis? Considérez, mes très-chères Sœurs, que dans une grande maison ce que l'on réserve aux enfans est toujours le plus précieux; et que ce que les serviteurs peuvent avoir de commun avec eux est toujours le moins important. Nous sommes les enfans de Dieu, et les méchans n'ont pas seulement l'honneur de pouvoir être nommés ses esclaves: ce sont ses ennemis et les victimes de sa fureur. Et néanmoins les plaisirs et les grands avantages après lesquels les mortels abusés ne cessent de soupirer, sont presque pour l'ordinaire en la possession des mé-

(1) *Ephes.* V. 11.

chans. Souhaitez-vous des richesses ? vous n'en aurez jamais plus que Crésus : les délices ? vous n'en aurez jamais plus que Sardanapale : le pouvoir ? vous n'en aurez jamais plus que Néron, Caligula, ces monstres du genre humain, et néanmoins les maîtres du monde. Où est-ce que l'éloquence, la sagesse mondaine, le crédit des beaux arts a été plus grand que dans l'empire romain ? c'étoient des idolâtres. « Voulez-vous, dit saint Augustin, que Dieu vous » donne de l'argent ? les voleurs en ont aussi : dési- » rez-vous une femme, une nombreuse famille, la » santé du corps, les dignités du siècle ? considérez » que beaucoup de méchans possèdent tous ces » avantages. Est-ce l'unique objet pour lequel vous » servez Dieu ? Vos pieds chancelleront-ils et croi- » rez-vous servir Dieu en vain, lorsque vous voyez » dans ceux qui ne le servent pas tous ces biens qui » vous manquent ? Ainsi il donne toutes ces choses » aux méchans mêmes, et il se réserve lui seul pour » les bons » : *Pecuniam vis à Deo ? habet et latro. Uxorem, fœcunditatem filiorum, salutem corporis, dignitatem sæculi? attende quàm multi mali habent. Hoc est totum propter quod eum colis ? Nutabunt pedes tui, putabis te sine causâ colere, quando in eis vides ista qui eum non colunt ? Ergo ista dat omnia etiam malis, se solum servat bonis* (1). Partant, que l'ami de Jésus, s'il prétend à quelque chose de plus que les ennemis de Jésus, vive avec la grâce de Dieu dans l'attente d'une plus grande félicité. O sainte paix de Sion ! ô égalité des anges ! ô

(1) *S. Aug. in Ps.* LXXIX, *n.* 14, *tom.* IV, *col.* 856.

divine Jérusalem, où il n'y a point de séditieux, point de fourbes, point de malfaiteurs; où il n'y a que des gens de bien, des amis et des frères! ô heureuse égalité des anges! ô sainte compagnie, où Dieu régnera en paix, où nul ne blasphémera son saint nom, nul ne contreviendra à ses ordonnances! ô sainte Sion, où toutes choses sont stables! Eh Dieu! qui nous a jetés dans ce flux et reflux de choses humaines? qui nous précipite dans cet abîme et cette mer agitée de tant de tempêtes? Quand retournerai-je à vous, ô Sion? quand verrai-je vos belles murailles, et vos fontaines d'eaux vives qui sont la félicité éternelle, et votre temple qui est Dieu même, et votre lumière qui est l'Agneau? « Alors, ô mon » Dieu, vous nous vivifierez, vous nous renouvelle- » rez, vous nous donnerez la vie de l'homme inté- » rieur, et nous invoquerons votre nom; c'est-à-dire » nous vous aimerons. Après nous avoir pardonné » avec bonté tous nos péchés, vous vous donnerez » vous-même pour être la récompense parfaite de » ceux que vous aurez justifiés. Seigneur Dieu des » vertus, convertissez-nous, montrez votre face, et » nous serons sauvés: Vivificabis nos, *innovabis nos,* » *vitam interioris hominis dabis nobis;* et nomen » tuum invocabimus: *id est, te diligemus. Tu nobis* » *dulcis eris remissor peccatorum nostrorum, tu eris* » *totum præmium justificatorum.* Domine Deus vir- » tutum, converte nos, ostende faciem tuam, et » salvi erimus (1) ». [C'est alors que se fera l'entière séparation des bons et des méchans.]

(1) *S. Aug. in Ps.* LXXIX, *ubi suprà.*

Cette séparation, mes très-chères Sœurs, a divers degrés. Premièrement les élus sont déjà séparés dans la prédestination éternelle, même dans la contagion du siècle, même dans cette masse de corruption où le monde semble les envelopper dans une commune confusion. Dieu les a déjà discernés : « Dieu sait » ceux qui sont à lui » : *Cognovit Dominus qui sunt ejus* (1) : il les connoît par nom et par surnom : *Proprias oves vocat nominatim* (2). « Il appelle ses pro- » pres brebis chacune par leur nom ». Il en a un rôle dans son cabinet : ils sont écrits dans son livre. O joie ! ô bonheur incroyable ! aimables brebis de Jésus, quelque part où vous erriez dans les chemins détournés de ce siècle, l'œil de votre pasteur est sur vous : il vous sépare des autres, non point de corps, mais de cœur : il vous sépare par de saints désirs et par une bienheureuse espérance. Les affections, mes Sœurs, ce sont comme les pas de l'ame ; c'est par elles qu'elle se remue. Ainsi les enfans de lumière mêlés ici-bas parmi les enfans de ténèbres, en sortent par de saintes et de célestes affections. Ils sont en ce monde, mais leur amour en est détaché. Dieu, qui les a mêlés avec ses ennemis, ne cesse de les en séparer peu à peu par une opération toute-puissante. Il purifie leurs intentions, il les démêle insensiblement des embarras de la terre. Comme ils sont dans un corps mortel, et que néanmoins ils vivent en quelque sorte détachés du corps, et que Dieu rompt peu à peu leurs liens, ainsi que dit l'apôtre saint Paul, que « vivant dans la chair, nous ne vivons

(1) *II. Tim.* II. 19. — (2) *Joan.* X. 3.

» pas selon la chair[1] » : de même, bien qu'ils soient parmi les méchans, leur façon de vivre les discerne d'eux.

Viendra, viendra enfin cette dernière séparation. O jour terrible pour les méchans ! ô jour mille et mille fois heureux pour les bons ! où iront les méchans séparés des enfans de Dieu ? C'est ce mélange, mes Sœurs, qui empêche que Dieu ne les foudroie : il leur pardonne pour l'amour des siens : leur présence modère sa juste fureur. C'est pourquoi, dans notre Evangile, il défend « d'arracher l'ivraie, de » peur d'endommager le bon grain » : *Ne fortè colligentes zizania, eradicetis simul cum eis et triticum* [2]. Considérez, mes Sœurs, que comme en ce monde les bons et les méchans sont mêlés, aussi la colère et la miséricorde divines sont en quelque façon tempérées l'une par l'autre. C'est pourquoi le prophète a dit que « le calice qui est en la main de » Dieu est mêlé ». Le vin signifie la joie ; *Vinum lætificat* [3] : « le vin réjouit » ; et l'eau, les tribulations : *Salvum me fac, Deus, quoniam intraverunt aquæ* [4] : « Sauvez-moi, mon Dieu, parce que » les eaux sont entrées jusque dans mon ame ». Le prophète David dit que son ame est environnée d'eaux, c'est-à-dire de tribulations : [il nous représente le Seigneur comme] « tenant dans sa main » une coupe d'un vin fort, mêlé de différentes li» queurs » : *Vini meri plenus mixto* [5]. C'est ce mélange que le siècle doit boire. Sa vengeance est tou-

(1) *II. Cor.* x. 3. — (2) *Matth.* XIII. 29. — (3) *Ps.* CIII. 16. — (4) *Ps.* LXVIII. 1. — (5) *Ps.* LXXIV. 7.

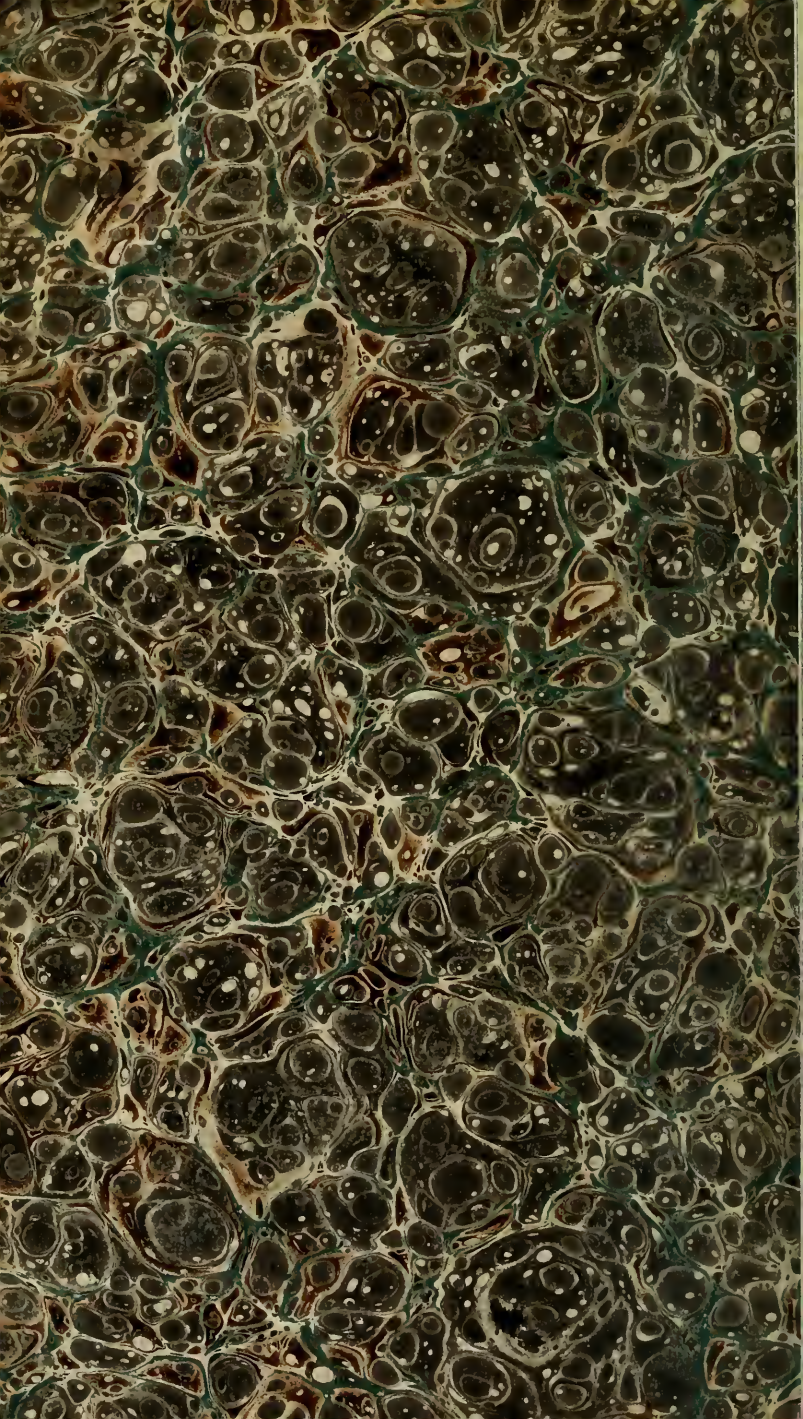
jours mêlée de miséricorde, sa miséricorde de même : *Parcente manu sævit et donat.* Mais après ce siècle il ne restera plus que la lie. *Verumtamen fæx ejus non est exinanita; bibent omnes peccatores terræ* (1) : « La lie n'en est pourtant pas encore épuisée : tous » les pécheurs de la terre en boiront ». Ces pécheurs séparés des bons, ces pécheurs surpris dans leur crime, ces pécheurs qui ne seront jamais gens de bien; ils boiront toute la lie et toute l'amertume de la vengeance divine. Fuyons, fuyons, mes Sœurs, fuyons de leur compagnie : n'ayons point de commerce avec eux. Votre profession vous en a déjà en quelque façon séparées. Mais ne faites pas comme les Israélites : ne désirez point les plaisirs de l'Egypte : ne retournez pas la tête en arrière, pour voir ce que vous avez quitté; mais tenez vos yeux fichés éternellement à l'héritage qui vous est promis, aux saints qui vous attendent, à Jésus qui vous tend les bras pour vous recevoir en sa gloire.

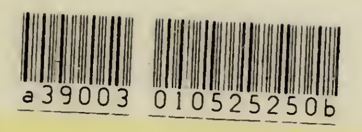
(1) *Ps.* LXXIV. 8.

FIN DU TOME ONZIÈME.

TABLE
DU TOME ONZIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME ONZIÈME.




a39003 010525250b

